

UNIVERSITÉ DE PARIS. — FACULTÉ DES LETTRES

AUX ORIGINES D'UNE ÉGLISE

ROME
ET LES MISSIONS D'INDOCHINE
AU XVII^e SIÈCLE

Thèse principale
pour le Doctorat ès lettres
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université
de Paris

PAR

HENRI CHAPPOULIE

DIPLOMÉ D'ÉTUDES SUPÉRIEURES D'HISTOIRE
ET DE GÉOGRAPHIE

PARIS
BLOUD ET GAY

—
1943

AUX ORIGINES D'UNE ÉGLISE

ROME

ET LES MISSIONS D'INDOCHINE

AU XVII^e SIÈCLE

UNIVERSITÉ DE PARIS. — FACULTÉ DES LETTRES

AUX ORIGINES D'UNE ÉGLISE

ROME
ET LES MISSIONS D'INDOCHINE
AU XVII^e SIÈCLE

Thèse principale
pour le Doctorat ès lettres
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université
de Paris

PAR

HENRI CHAPPOULIE

DIPLOMÉ D'ÉTUDES SUPÉRIEURES D'HISTOIRE
ET DE GÉOGRAPHIE

PARIS
BLOUD ET GAY

1943

La Faculté n'entend donner aucune approbation
ni improbation aux opinions émises dans les thèses ;
ces opinions doivent être considérées comme propres
à leurs auteurs.



A la mémoire de
Monseigneur André Boucher

TOME I

CLERGÉ PORTUGAIS
ET ÉVÊQUES FRANÇAIS
DANS LES ROYAUMES D'ANNAM
ET DE SIAM

INTRODUCTION

A toutes les époques de son histoire, la papauté a tenu pour l'une de ses charges essentielles de communiquer le message évangélique à tous les hommes. Au xvi^e siècle, à l'époque des grandes découvertes, Rome fut soudainement placée devant des masses humaines répandues sur des territoires aux proportions mal définies et, pour ses seuls moyens, d'accès impossible. Les papes ne virent alors d'autre façon d'accomplir leur devoir apostolique que de confier l'évangélisation des pays d'outre-mer aux princes qui les révélaient à l'Europe chrétienne. Leurs vaisseaux emmèneraient les missionnaires ; leurs armes les protégeraient ; leurs nouvelles richesses les feraient vivre. Pour prix d'un tel service, la puissance temporelle recevait le droit de choisir les chefs et de diriger le développement des futures Églises. De cette conception naquit le patronat des rois espagnols et portugais sur les Indes occidentales, les Indes orientales, l'Afrique.

Confier une responsabilité spirituelle si haute et si étendue au pouvoir royal était possible dans la seconde moitié du xve siècle, parce que personne ne contestait que le premier devoir d'un prince chrétien ne fût d'être au service de sa foi. A l'expérience pourtant les papes constatèrent que le système du patronat donnait des fruits mêlés. L'Église s'installait en pays païen, des diocèses s'y créaient, des chrétientés se développaient ; mais enchevêtré au temporel, le spirituel s'alourdissait et perdait de sa pureté, des abus s'introduisaient dans le clergé, que Rome, privée d'autorité sur lui, était impuissante à réprimer. De plus, liée à la fortune du prince, l'Église s'affaiblissait avec lui ; après avoir profité de ses

conquêtes, elle pâissait de ses revers. Or si l'Espagne, dans le courant du xvi^e siècle, maintient contre toute atteinte sa force en Amérique et aux Philippines, la puissance du Portugal aux Indes orientales décline constamment. La Réforme a brisé la discipline de la chrétienté. Aux Portugais catholiques, les Hollandais hérétiques disputent la part du monde que leur avait attribuée la donation d'Alexandre VI partageant, en 1493, les terres nouvelles entre Madrid et Lisbonne. En 1640, au moment où le Portugal, avec la maison de Bragance, recouvre l'indépendance qu'il avait perdue au profit de la couronne espagnole, le pape ne peut plus raisonnablement nourrir l'espérance de l'évangélisation de l'Asie par le seul patronat portugais.

Alors intervient la congrégation de la Propagande fondée en 1622 par Grégoire XV. Par elle le pape entend assumer directement la charge de promouvoir la foi catholique aussi bien parmi les païens que parmi les hérétiques. Les missions du patronat portugais sont l'un des premiers soucis du nouveau dicastère. Tout de suite la Propagande veut lutter contre les abus et prévenir l'effet de la décadence politique du Portugal aux Indes orientales et en Extrême-Orient. De son propre chef, sans demander son accord à la chancellerie de Lisbonne, elle tente d'envoyer des évêques au secours des chrétiens du Japon ; elle institue dans le voisinage de Goa, capitale du vice-roi portugais, un vicaire apostolique, c'est-à-dire un évêque qui est son agent direct, qu'elle pourra à son gré nommer et déplacer sans aucune intervention du pouvoir civil.



Tandis que la Propagande tâtonne pour ressaisir l'autorité sur le clergé dépendant du patronat, Rome voit arriver, en 1649, un religieux de Macao, le jésuite Alexandre de Rhodes. Il vient demander des évêques pour prendre la tête des chrétientés de l'Annam. Après bien des hésitations, la congrégation se décide à proposer au pape Alexandre VII l'envoi en Indochine et jusqu'en Chine de vicaires apostoliques. Ces évêques se garderont de faire acte de juridiction sur les territoires effectivement soumis au roi de Portugal ; mais dans l'étendue de leurs vicariats, ils devront

revendiquer l'autorité sur les missionnaires qui y travaillent déjà avec l'agrément de Lisbonne. C'est en France que s'offrent à la Propagande les prêtres qui seront les agents de sa politique. Trois d'entre eux sont faits évêques ; et tandis qu'ils s'embarquent pour l'Extrême-Orient, leurs amis à Paris fondent le séminaire des Missions-Étrangères.

Avec l'arrivée des premiers vicaires apostoliques en Indochine s'ouvre une période de longs et douloureux conflits. Le Portugal ne reconnaît pas l'initiative prise par Rome ; il tient ses droits pour intangibles et entend continuer l'exercice de ses privilèges sur tous les territoires dont les papes du xv^e siècle lui ont concédé le patronat. Du fait de cette intransigeance, les religieux — en particulier les jésuites, qui travaillent depuis longtemps dans ces missions — se trouvent pris entre les vicaires apostoliques émanant de la volonté de la Propagande, et les autorités portugaises de Goa, vice-roi et archevêque. Menacés par ceux-ci, condamnés par ceux-là, leur situation est inextricable. Le conflit se complique de ce que les vicaires apostoliques sont français, que le Portugal soupçonne leurs intentions et redoute en eux des fourriers de la Compagnie des Indes Orientales de Colbert.

Tous les intéressés en appellent au pape. Successivement Alexandre VII, Clément IX, Clément X, Innocent XI se refusent à tenir compte des protestations que multiplie le Portugal, et ils prennent des mesures qui, pour affirmer et développer l'autorité des vicaires apostoliques, atteignent durement les religieux. Le court pontificat d'Alexandre VIII marque un retour de faveur pour le patronat qui obtient la création de deux évêchés dans la forme traditionnelle à Pékin et à Nankin. Politique qui n'aura pas de lendemain, car les successeurs d'Alexandre VIII maintiendront sans réserve à la Propagande son droit de gouverner les missions partout où le Portugal ne possède pas le *dominium actuale*.

D'autre part il allait appartenir au successeur immédiat d'Alexandre VIII, Innocent XII, de dégager une formule d'équilibre qui ménagerait aux religieux leur place et leur part à côté des vicaires apostoliques, devenus l'épine dorsale de la nouvelle organisation montée par la Propagande durant tout le cours du

xvii^e siècle. En 1696, le pape crée dans l'empire chinois plusieurs vicariats apostoliques et décide d'en confier la direction à des évêques tirés non plus uniquement du séminaire parisien des Missions-Étrangères, mais aussi bien des ordres religieux, Jésuites, Dominicains, Franciscains, Augustins. Nouveau pas vers le régime qui deviendrait celui des missions contemporaines : des circonscriptions missionnaires dessinées par la Propagande et confiées par elle à une famille religieuse déterminée ; à la tête de chaque vicariat, un évêque choisi par la Propagande et appartenant à la même société que ses missionnaires.

*
* *

Nous avons voulu étudier cette évolution jusqu'à 1696. Un moment si important dans l'histoire de l'expansion de l'Église et qui marque l'entrée majeure de la France dans le concert des nations missionnaires, mérite d'être l'objet de recherches précises. Celles-ci n'avaient pas encore été faites. Peut-être l'aspect contentieux de cette première rencontre entre les vicaires apostoliques français, agents de la Propagande romaine, avec les religieux du patronat a-t-il déconcerté ? Mais il faut voir que le régime nouveau dont Rome, guidée par l'intérêt supérieur de la foi chrétienne, tentait l'application dans les missions portugaises d'Extrême-Orient, heurtait des traditions, des habitudes acquises. Comment vouloir déplacer des droits et changer des institutions sans provoquer douleurs et réactions ? A cette règle générale, des chrétiens, et même des prêtres, n'échappent pas plus que quiconque. Certes il n'est pas agréable, le spectacle d'une poignée de missionnaires, perdus dans une masse païenne et hostile, qui usent une partie de leurs forces à s'affronter. Cependant ces disputeurs acharnés, trop épris de chicanes et de condamnations comme on l'était à leur époque, furent en même temps, ne l'oublions pas, des apôtres qui à tout instant risquaient leur vie. Tempéraments violents et exclusifs mais généreux, les nerfs tendus à la fois par des mortifications trop dures et par un climat excessif, ils entendaient bien ne rien sacrifier de leur vocation. Gagner des âmes au Christ restait le but où, en toutes choses, tendaient leurs énergies.

Ce fond noble des choses, nous avons pensé qu'il appartenait à l'histoire de le mettre en relief avec l'autre. C'est toujours mutiler la vérité en faisant l'histoire de l'Église, de n'enregistrer que luttes et dissensions. Réelles, elle n'éclatent le plus souvent que comme la rançon d'une vitalité religieuse intense chez des hommes toujours imparfaits, si grand soit leur idéal. C'est pourquoi nous avons tenu à exposer à la fois les âpres controverses qui dressaient les missionnaires d'Indochine les uns contre les autres, et les travaux apostoliques qui faisaient d'eux les co-fondateurs d'une Église appelée à offrir au monde entier le spectacle de tant de prêtres et de fidèles martyrs et confesseurs de Jésus-Christ.

Ce faisant, laissant à la lumière des faits le soin de proportionner les ombres, nous croyons avoir servi dans la vérité la cause de l'Église romaine, *Ecclesia principalis, unde unitas sacerdotalis exorta est.* (Saint CYPRIEN.)

Nous tenons à exprimer ici notre très vive gratitude à Monseigneur Joseph Monticone, archiviste général de la Sacrée Congrégation de la Propagande. Seule sa connaissance très complète des archives, jointe à une parfaite courtoisie qui ne s'est jamais démentie, nous a permis de mener à bien un travail de recherches que l'absence d'inventaire aurait rendu très difficile.

Qu'il nous soit permis également de remercier Monsieur Henry Sy, premier assistant de la Société des Missions-Étrangères de Paris, qui a mis libéralement à notre disposition les archives de la rue du Bac.

Enfin notre reconnaissance s'adresse particulièrement à Monsieur Robert Brun, conservateur-adjoint au département des Imprimés de la Bibliothèque nationale, qui a très obligeamment facilité nos recherches à la Bibliothèque nationale, et à Mademoiselle Suzanne Vitte, archiviste aux Archives nationales à Paris, ainsi qu'à Monsieur René Viellard, docteur en archéologie chrétienne, et à Monsieur Jean Blanc, secrétaire général de l'Union missionnaire du clergé.

H. CHAPPOULIE.

Portrait d'Alexandre de Rhodes conservé à Paris, au musée de la France d'Outre-mer. Ce portrait est probablement la copie exécutée par Sarut, pour l'Exposition coloniale de Marseille de 1922, du portrait conservé au séminaire des Missions - Étrangères *

* Cf. L. CADIÈRE, *Iconographie du Père de Rhodes*, ds *Bulletin des Amis du Vieux-Huê*, 25^e année, 1938, p.27 sq., et L. GAIDE, *Quelques renseignements sur la famille du Père A. de Rhodes*, ds *Bulletin des Amis du Vieux-Huê*, 14^e année, 1927, p.225-228.



PREMIÈRE PARTIE

LES MISSIONS DU PATRONAT PORTUGAIS
ET L'ÉVANGÉLISATION
DES ROYAUMES ANNAMITES

CHAPITRE PREMIER

LES ROYAUMES ANNAMITES VUS PAR LES PREMIERS MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Le rayonnement de la cité portugaise de Macao au début du XVII^e siècle

- I. Macao, centre missionnaire de la compagnie de Jésus en Extrême-Orient.
- II. Les deux royaumes annamites de Tonkin et de Cochinchine ; leur rivalité et leurs luttes.
- III. Religions et superstitions des Annamites.
- IV. Les institutions politiques et sociales des deux royaumes.

Le 27 juin 1649, sous le pontificat du pape Innocent X, arrivait à Rome un religieux de la compagnie de Jésus venant du territoire portugais de Macao, aux portes de la Chine.

Alexandre de Rhodes, né en Avignon le 15 mars 1591, avait quitté la capitale de l'Église en octobre 1618, destiné par ses chefs à l'évangélisation de l'Extrême-Orient¹. Depuis près de trente ans, il travaillait à gagner à la foi chrétienne l'âme des peuples annamites.

1. Les ancêtres d'Alexandre de Rhodes étaient des marranes originaires de Catalayud en Aragon. Établis en Avignon dès avant l'expulsion générale ordonnée par l'Inquisition d'Espagne en 1492, ils faisaient le commerce de la soie. Diverses pièces du fonds des notaires aux Archives du Vaucluse permettent d'établir que les Rhodes se sont alliés jusqu'au milieu du xvi^e siècle à des familles de même origine. (Vers 1492, Avignon comptait une douzaine de familles marranes.) Cf. PITHON-CURT, *Histoire de la noblesse du Comtat-Venaissin, d'Avignon et de la principauté d'Orange*, t.III p.93-96 et t.IV p.645-646 — et L. GAIDE, *Quelques renseignements sur la famille du P. Alexandre de Rhodes*, ds *Bulletin des Amis du Vieux-Huê* juillet-décembre 1927 p.225-228. Au xvii^e siècle les papes ont la propriété d'Avignon ; mais le roi de France est comte de Provence, et Avignon ainsi que le Comtat sont considérés comme des démembrements de la Provence. Aussi Alexandre de Rhodes peut-il se donner comme Avignonnais en tête des ouvrages qu'il publie en latin ou en italien, et signer d'un « sujet et serviteur » la dédicace au roi de France ou à la reine d'un livre en français qu'il fait imprimer à Paris. (Pour jouir des droits de régnicoles, les Avignonnais n'avaient pas besoin d'obtenir des lettres de naturalité ; cf. R. PERETTI, *Les Avignonnais et les Comtadins régnicoles*, Avignon, 1922.) — La bibliographie donnée par R. STREIT, *Bibliotheca Missionum*, t.V (1929) p.594, devrait être complétée par de nombreux travaux plus récents, notamment ceux du R. P. Louis Cadière, des Missions-Étrangères de Paris.

Il revenait maintenant pour demander au pontife romain des évêques qui prendraient en main les florissantes missions que les jésuites avaient établies dans la péninsule indochinoise.

I

Macao était le centre d'où rayonnaient les missionnaires de la compagnie¹. Le site où s'était bâtie la ville portugaise n'était, au dire d'un voyageur français qui y passa dans les premières années du XVII^e siècle, qu'un « petit lieu qui est au bord de la mer au pied d'une montagne² », la pointe d'un infime pédoncule collé au flanc de l'énorme continent asiatique. Les débuts de Macao, aux environs de 1555, avaient été modestes : quelques paillottes où s'abritaient les trafiquants portugais pressés de négocier avec les commerçants de Canton, la riche cité toute proche. La tradition voulait que ce fût dans cet humble village que Camoëns eût rédigé une partie de ses immortelles *Lusiades*. Cependant Macao n'avait pas tardé à grandir, en dépit de la défiance des Chinois qui avaient posé comme condition à l'établissement des Portugais « qu'ils n'y bâtiraient point de ville murée et qu'ils n'y tiendraient aucune artillerie³ ». Pour surveiller leur commerce et en même temps pour leur interdire plus efficacement l'entrée de la Chine, les mandarins de Canton, dès 1573, avaient fait élever une muraille en travers de l'isthme qui relie la ville au continent. Il y avait bien une porte dans la muraille, la porte du parc⁴, mais elle était gardée sévèrement et ne s'ouvrait qu'à de rares intervalles.

Le port était bon, abrité des vents du large ; et la mer alors libre vers le Japon, les Moluques, les Indes. La fortune de Macao était là. Lieu d'escale et de transit, la ville connut vite une pro-

1. Sur les missions des jésuites en Extrême-Orient au XVII^e siècle, voir J. BRUCKER, *La Compagnie de Jésus, Esquisse de son institut et de son histoire (1521-1773)*, Paris, 1919, p.299-393 et p.647-677. Nous suivons H. BERNARD, *Aux portes de la Chine, les missionnaires du seizième siècle 1514-1588*, Tientsin, 1933, p.76 sq.

2. Cité par H. BERNARD, *op. cit.*, p.88.

3. F. CARDIM, *Relation de la province du Japon*, Tournai, 1645, p.6. Voir L. PFISTER, *Notices biographiques et bibliographiques sur les jésuites de l'ancienne mission de la Chine, Chang-hai*, 1932, t.I p.11.

4. Comme l'appelle *L'Etat présent de l'Eglise de la Chine et des autres royaumes voisins*, Paris, 1670, p.7 et suiv. « La porte ne s'ouvrait que tous les cinq jours, plus tard tous les quinze jours pour le marché, et en d'autres temps elle était scellée de six bandes de papier. Au-dessus on lisait l'inscription chinoise : Craignez notre grandeur et respectez notre vertu. » (H. BERNARD, *op. cit.*)

digieuse richesse et devint en quelque sorte l'emporium de tout l'Extrême-Orient. Le commerce avec le Japon surtout, en presque totalité des échanges de soie grège et de soie ouvrée, enrichissait sa population bigarrée. En 1563 déjà, plusieurs milliers d'habitants s'y entassaient, dont un grand nombre de Chinois baptisés et environ 900 Portugais¹. Parmi ceux-ci se constitua une sorte de bourgeoisie qui élisait une municipalité, le sénat, de qui relevait toute l'administration de la cité².

Centre puissant de trafic et d'argent, où les Portugais « devenaient riches en peu de temps³ », Macao devait être aussi un gros centre religieux. A l'abri de la force du Portugal qui avait fini par obtenir la permission pour se défendre des Hollandais d'installer sur ses bastions pas moins de deux cents pièces de canon, l'Église y organisait la conquête des masses païennes toutes proches. Macao était l'indispensable et ultime relai imposé aux missionnaires qui arrivaient de Goa, la capitale des Indes, par Malacca ou Macassar, à destination du Japon⁴. D'autres y attendaient le moment favorable pour pénétrer sur le continent asiatique.

Les premiers jésuites étaient arrivés dès 1562. En 1568, un évêque, destiné d'abord à la mission d'Ethiopie, Melchior Carneiro, jésuite lui aussi, y débarquait à son tour. Quelques années plus tard, une bulle du pape Grégoire XIII devait définitivement installer dans la ville « l'évêché de la Chine⁵ ». L'évêque eut sa cathédrale, Saint-Lazare. Autour de lui, des prêtres séculiers tentaient de maintenir en la morale chrétienne des aventuriers, à la foi solide assurément,

1. La population européenne n'y était pas stable. La ville était une sorte de concession qui servait de refuge à des esclaves malais, indiens, africains ou de rendez-vous à des trafiquants japonais et siamois mêlés à la masse des Chinois. Le port atteignit son âge d'or de 1595 à 1602. Le commerce de la soie avec le Japon laissait un bénéfice de 100 % et plus ; le gain opéré sur le voyage de retour était aussi grand.

2. D'après *Resumo de Historia de Macau*, ds *Boletim Ecclesiastico da Diocese de Macau*, n°430, p.393 sq. ce serait sur l'initiative de l'évêque Carneiro que le sénat de Macao aurait été établi, en 1583. Il était composé de deux juges ordinaires, de trois conseillers et d'un procureur, tous élus par les Portugais de la ville. En 1586 Macao recevait les privilèges de la cité d'Evora avec le titre de « Cité du Nom de Dieu en Chine ».

3. *Divers voyages et missions du P. Alexandre de Rhodes en la Chine et autres royaumes de l'Orient, avec son retour en Europe par la Perse et l'Arménie*, Paris, 1653, p.59.

4. Les bateaux partaient de Goa en mai pour arriver à Macao vers la fin de juillet ; ils quittaient Macao en décembre ou janvier pour arriver à Goa en mars. De Macao au Japon la traversée durait moins d'une quinzaine de jours, mais l'attente de la mousson favorable était ordinairement de dix mois.

5. Bulle *Super specula* du 23 janvier 1576, Bull.Patr.I p.243-245. Melchior Carneiro n'a donc pas reçu le titre d'évêque de Macao puisqu'alors le diocèse n'était pas créé sous ce titre. Le siège épiscopal de Macao conserva le titre d'évêché de la Chine jusqu'en 1690, quand Alexandre VIII créa les diocèses de Pékin et de Nankin par démembrement de Macao.

mais devenus riches trop vite et trop facilement¹. Des religieux, la plupart espagnols venus des Philippines, construisaient des monastères. En 1684, un voyageur arrivant en rade de Macao n'y comptera pas moins de « 14 églises et plusieurs cloîtres, entre lesquels celui des jésuites, qui est près du grand château, surpasse tous les autres édifices en beauté, en magnificence, et par sa situation² ». En effet, ceux qui firent la gloire religieuse de Macao et lui méritèrent le titre de « port du Nom de Dieu », comme se plaisaient à l'appeler les Portugais, ce furent les jésuites.

*
* *
*

Le souvenir de François-Xavier les y attirait. Héritiers de ses ambitions spirituelles, c'est là qu'ils devaient s'obstiner à attendre l'heure où la Chine s'ouvrirait enfin à l'Évangile. En 1565, treize ans après la mort du grand missionnaire, l'un d'entre eux, François Pérez, devant les refus obstinés des magistrats de Canton de le laisser entrer, prenait le parti d'établir à Macao une résidence qui servirait de pied à terre aux missionnaires du Japon³. La modeste demeure où Pérez s'était logé avec sept compagnons devint bientôt un collège, le collège Saint-Paul, où l'on enseignait toutes les sciences, de la grammaire à la théologie inclusivement, et qui pouvait conférer le grade de docteur. En 1602, le collège avait une église de 225 pieds de long et 81 de large, dédiée à la Mère de Dieu, « une des plus magnifiques que j'ai vues, même dans toute l'Italie, à la réserve de Saint-Pierre de Rome », devait écrire plus tard Alexandre de Rhodes⁴. Les jésuites bâtirent encore une autre église réservée aux Chinois à côté de laquelle se trouvaient une maison de catéchumènes et deux séminaires, l'un d'enfants portugais, l'autre de japonais.

C'est en effet à Macao que le premier provincial du Japon vint se réfugier en 1614, quand un décret de l'empereur Daifusama eut

1. Aventuriers dont « les meilleurs étaient des héros, quelques-uns presque des saints, le plus grand nombre d'inquiétants malfaiteurs... Spécimens d'une humanité à la fois raffinée et fruste, débordante d'activité et d'imagination, qui par leur individualisme effréné, leur indiscipline, leur recherche égoïste d'une gloire et d'un gain personnels, compromirent l'œuvre de la métropole aux colonies ; mais elle n'a pu s'édifier que par eux et ils lui firent plus d'un sacrifice héroïque ». (A. CABATON, *L'Espagne en Indochine à la fin du XVI^e siècle*, ds *Revue de l'Histoire des colonies françaises*, 1913, p.81.)

2. *Voyages de Nicolas de Graaf aux Indes orientales et en d'autres lieux de l'Asie*, Amsterdam, 1719, p.153.

3. Cf. PFISTER, *Notices*, t.I p.10.

4. RHODES, *eod. loc.* Il n'en reste aujourd'hui que la façade, l'édifice ayant été détruit par un incendie en 1835.

décidé le bannissement de tous les missionnaires¹. Il y avait alors 123 jésuites au Japon. Une trentaine parvinrent à y rester. Le temps du martyre était venu pour ceux qui s'obstineraient à s'accrocher à la terre nippone ou qui tenteraient, malgré la défense des autorités portugaises elles-mêmes, d'accourir de Macao prendre le poste de leurs frères suppliciés. Mais tant d'héroïsme devait rester vain. En 1639, après de continuelles vexations, l'entrée des ports du Japon serait absolument prohibée aux vaisseaux portugais. L'année suivante, l'ambassade que Macao envoya pour obtenir la levée de cette interdiction se termina par le martyre des quatre ambassadeurs et de 57 personnes de leur suite. Témoin de la foi catholique, la Cité du Nom de Dieu avait mêlé le sang de ses marchands au sang de ses apôtres². La province du Japon, qui avait compté « six collèges, deux maisons de noviciat et deux séminaires, où ceux qu'on destinait aux missions faisaient leurs études de philosophie et de théologie, trois résidences considérables, où l'on avait dessein de mettre des collèges, et soixante-quatre moindres résidences », en était réduite au seul collège de Macao³. « C'est là, s'écriera de Rhodes, où se forment ces grands ouvriers qui remplissent tout l'Orient des lumières de l'Évangile, de là sont venus tant de martyrs qui couronnent notre province : je l'appelle bienheureuse, parce qu'elle a cette gloire que dans le seul Japon elle compte quatre-vingt-dix-sept glorieux confesseurs du saint nom de Jésus-Christ, qui ont scellé de leur sang la fidélité qu'ils avaient promise à leur cher maître⁴. »

A Macao les supérieurs de la compagnie, tout en suivant avec une passion douloureuse l'agonie de leurs missions du Japon, détournaient vers d'autres terres les renforts que l'Europe chrétienne continuait de leur envoyer. La persécution nippone allait par contre-coup engendrer des chrétientés dans tout l'Extrême-Orient. Macassar et les îles de son voisinage, le Siam, l'Annam, l'île de Haïnan reçurent

1. Les catalogues de la compagnie de Jésus font remonter l'origine de la province du Japon à saint François-Xavier lui-même qui débarqua au Japon le 15 août 1549. Toutefois ce fut en 1581 seulement qu'Alexandre Valignano érigea la mission du Japon en vice-province. Le premier provincial, Valentin de Carvalho, fut nommé en 1611. Macao était aussi le siège de la vice-province de Chine, dont le collège s'appelait collège de Saint-Joseph. Cf. RODRIGUES, *A Companhia de Jesus em Portugal e nas missoes*, 2^e édit., Porto, 1935.

2. L'événement eut le plus grand retentissement dans le monde chrétien. A Macao, le gouverneur du diocèse fit établir aussitôt une information juridique en vue du procès de canonisation des 61 héros de ce martyre collectif y compris les matelots de l'équipage et les serviteurs (de 17 nationalités différentes). En Europe, une relation publiée à Lisbonne en 1643 par Antoine Cardim eut la même année une traduction italienne et deux traductions françaises, à Lille et à Rouen : *La mort glorieuse de soixante et un chrétiens de Macao, décapités pour la confession de foi à Nagasaki au royaume du Japon, le 4 août de l'an 1640*.

3. *L'Etat présent de l'Eglise de la Chine* p.2.

4. RHODES, *op. loc.*

alors des missionnaires jésuites, et toutes ces missions nouvelles reconnaissaient comme « leur mère nourricière » le collège de Macao¹. Ce fut ainsi qu'Alexandre de Rhodes prit le chemin de l'Indochine après une année d'attente au collège, consacrée à l'étude du japonais. « Dieu voulut, écrit-il, que je m'employasse pendant plusieurs années en deux royaumes voisins de la Chine, où il a établi deux Églises aussi florissantes que notre compagnie ait vues en ces nouveaux mondes, où de si grands personnages se sont employés avec tant de zèle². » Ces deux royaumes voisins de la Chine étaient les deux seigneuries rivales qui se partageaient le pays d'Annam, le Tonkin et la Cochinchine.

II

A la fin du XVI^e siècle, le peuple annamite n'occupait dans la péninsule indochinoise qu'un territoire allant de la province chinoise du Yunnan, au nord, jusqu'au royaume du Champa, au sud³. Au cours des siècles passés cette frontière du sud, mouvante avec le hasard des guerres, avait oscillé du col des Nuages au cap Varella.

1. *Delle missioni de'padri della Compagnia di Giesu nella provincia del Giappone e particolarmente di quella di Tumkino Libri cinque Del P. Gio : Filippo de Marini*, Rome, 1663, p.8. — Marini insiste sur les raisons pour lesquelles en 1660 le titre de province du Japon restait encore attaché aux missions entretenues par le collège de Macao, bien qu'à cette époque il n'y eût plus aucun missionnaire à l'intérieur du Japon. Une des principales raisons qu'il avance est l'apostolat exercé par les pères auprès des Japonais émigrés dans les divers royaumes de la péninsule indochinoise. Si les Japonais y avaient des colonies populeuses et influentes, surtout à Siam et en Cochinchine, on en rencontrait partout dans des situations souvent importantes. Portugais, Hollandais, étrangers de toute nation qui cherchaient à s'introduire auprès des souverains annamites, trouvaient en eux des intermédiaires, pas toujours loyaux ; ils s'en servaient aussi comme interprètes et courtiers. A partir de 1614, les Japonais chrétiens commencèrent à venir en Annam sous prétexte de commerce, en réalité pour y satisfaire à leurs devoirs religieux. « Ils y allaient, écrit Rhodes, à si grandes troupes principalement au temps du carême, et hors de ce temps-là trois ou quatre fois l'année, pour s'y confesser à des pères de la compagnie qui entendaient la langue japonaise et recevoir la communion, qu'ils remplissaient à chaque fois trois ou quatre navires. » (*Histoire du royaume de Tonkin et des grands progrès que la prédication de l'Evangile y a faits en la conversion des infidèles*, Lyon, 1651, p.57 sq.) — C'est pour arrêter net ce va-et-vient que l'empereur finit par interdire sous peine de la vie toute sortie du Japon quel qu'en fût le motif, et même toute rentrée de Japonais ayant vécu à l'étranger. En 1639, le Japon n'avait plus aucune relation avec le monde extérieur.

2. RHODES, *Voyages et missions* p.61.

3. Voir la carte publiée par A. de Rhodes dans ses *Divers voyages et missions*, p.60, dont nous donnons une reproduction. Au XVII^e siècle, la transcription des noms de lieux dans les diverses langues d'Europe ne pouvait déjà être fixée *ne varietur*. Dans un même ouvrage, l'écriture du nom d'un même lieu varie d'une page à l'autre. A part les villes importantes (comme Hanoï, Hué, Tourane, Faïo) pour lesquelles s'impose le nom moderne, notre principe a été de respecter la transcription employée par chaque source, manuscrit ou imprimé, à l'endroit où nous la suivions. On trouvera en fin de volume un index qui réunit les diverses formes du nom de chaque province et de chaque localité.

Les Annamites, d'origine et de culture chinoise¹, progressivement descendus du nord, s'étaient heurtés dans leur marche vers le sud à un peuple de race malayo-polynésienne, établi au nord du cap Saint-Jacques, les Chams. Ceux-ci, indianisés comme leurs voisins du Cambodge et ayant fait du sanscrit leur langue officielle, avaient fini par perdre jusqu'à leur capitale, leur roi et leurs meilleures provinces (1471). En 1653, quand Alexandre de Rhodes publia le récit de ses *Voyages et missions*, ils étaient refoulés au sud du cap Varella et soumis aux Annamites de Hué qui achevaient de les absorber. Le jésuite fixait la frontière du Champa au douzième degré de latitude². Plus au sud commençait le royaume de Cambodge, alors très étendu puisqu'il comprenait à la fois le delta du Mékong et tout le sud-ouest de la péninsule.

Installé du Yunnan au Champa, le peuple annamite était politiquement partagé entre deux États, le Tonkin et la Cochinchine³. Jadis l'Annam avait constitué un seul royaume dont les souverains étaient sous la dépendance plus ou moins étroite des empereurs chinois. En 1407, l'empereur Yong-lo, de la dynastie des Ming, ayant annexé le territoire annamite, des révoltes éclatèrent. Un seigneur du Thanh-hoa, Lê Loi, prit la tête des insurgés et se proclama roi d'Annam quand il eut contraint la garnison chinoise de Hanoï à capituler. La cour de Pékin se résigna au fait accompli, le nouveau souverain s'étant déclaré son vassal⁴.

Malheureusement la dynastie issue de Lê Loi tomba assez vite en décadence. Une nouvelle famille, les Mac, s'empara du trône en 1527 et s'installa à Hanoï, dominant entièrement le delta du fleuve Rouge. Cependant les Lê, auxquels la population restait attachée comme à ses libérateurs, avait conservé de nombreux partisans dans les provinces du sud. Leur chef, Nguyen Kim, sut intéresser à la défense des Lê, chassés de leur capitale, l'empereur

1. D'après R. GROSSET, *Histoire de l'Extrême-Orient*, Paris, 1929, t.II p.599 sq., qui suit la thèse de M. Aourousseau sur l'origine du peuple annamite.

2. RHODES, *Voyages et missions* p.63. D'après L. AOURUSSEAU, *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, 1920, p.87 n.1, en 1659 la rivière de Phan-rang servait de frontière entre le Champa et l'Annam.

3. La frontière marquée par un double pointillé sur la carte de Rhodes suivait le cours de l'actuel Song Gianh. Remarquer qu'elle ne correspond pas à la frontière actuelle beaucoup plus au sud. Ce qu'il nous faut appeler Cochinchine à la suite de Rhodes et de tous les missionnaires jusqu'à la conquête française n'est pas la Cochinchine dont la capitale est Saigon, mais l'Annam dont la capitale est Hué, plus exactement le Centre-Annam.

4. C'est ici que Rhodes fait commencer l'histoire de l'Annam, datant la séparation du Tonkin et de la Chine « depuis un peu plus de huit cents ans » (*Histoire du royaume de Tonkin* p.5.) D'après les historiens modernes, le fait aurait eu lieu en 939. Sur les rapports de la Chine avec l'Annam, voir Ch.-B. MAYBON, *Histoire moderne du pays d'Annam* (1592-1820). *Etude sur les premiers rapports des Européens et des Annamites et sur l'établissement de la dynastie annamite des Nguyễn*, Paris, 1920, in-8°.

de Chine Kia-tsing auprès de qui les deux partis faisaient assaut de soumission et de promesse de vassalité. Un arbitrage de Kia-tsing divisa l'Annam en deux seigneuries héréditaires vassales de la Chine, appartenant l'une aux Mac et l'autre aux Lê. Ces derniers y perdaient leur titre de roi, mais ils conservaient sur l'ensemble de leur ancien royaume la qualité de descendants légitimes des libérateurs de l'Annam, l'empereur les chargeant d'assurer le culte de leurs ancêtres.

Nguyen Kim n'en continua pas moins son entreprise de faire recouvrer aux Lê la totalité de leur royaume. Assassiné par les Mac en 1545, il laissait derrière lui deux fils et un gendre. Ce dernier, Trinh Kiem, soldat valeureux, devint le chef de la lutte contre les Mac, et après lui un de ses fils leur reprit Hanoï en 1592¹. Les Lê réintégrèrent leur capitale, mais le pouvoir réel échappait de leurs mains pour passer à la famille des Trinh à qui ils devaient l'achèvement de leur difficile restauration. Il y aurait désormais à Hanoï une dynastie de maires du palais qui faisaient et défaisaient les souverains à leur gré, et une dynastie régnante réduite à un rôle cérémonial et religieux. Rhodes souligne avec quelque étonnement une telle dualité : « Il y a deux rois au Tonkin, mais l'un qu'on appelle *bua* (l'héritier des Lê) n'en a que le nom, l'autre qu'on appelle *chua* (un Trinh) a tout le pouvoir et la disposition absolue de toutes les provinces à la réserve du degré de docteur que le *bua* donne au temps préfix, et une certaine apparence d'hommage qu'on lui rend en une cérémonie qui se pratique au renouveau de chaque année. Hors de cela, il ne paraît point et il demeure enfermé dans un vieux palais où il passe sa vie dans l'oisiveté pendant que le *chua* gouverne toutes les affaires de la guerre et de la paix² ».

Souverains fainéants à Hanoï, les Lê allaient perdre encore toute autorité sur le sud de leur royaume. Trinh Kiem, dans le dessein d'accaparer la succession de son beau-père Nguyen Kim, s'était débarrassé de ses deux beaux-frères en assassinant l'aîné et en éloignant le second, Nguyen Hoang, à la tête d'une province du sud,

1. Réfugiés dans les montagnes du nord du Tonkin, le Caobang (sur sa carte Rhodes écrit *Cau-bang* ou *Civa Canh*), les Mac continueraient à être reconnus par la Chine comme souverains de l'Annam à l'égale des Lê, et ils resteraient pour ceux-ci des voisins dangereux jusqu'à leur écrasement définitif en 1667.

2. RHODES, *Voyages et missions* p.83. L'effacement du *bua* ne doit pas être exagéré. Il a seul qualité pour envoyer à Pékin (au nom du Tonkin et de la Cochinchine ensemble, car la Chine veut ignorer les événements survenus après l'arbitrage de Kia-tsing) l'ambassadeur chargé de présenter à l'empereur l'hommage et le tribut qui lui sont dûs à date fixée. D'autre part les Lê se montrent les protecteurs des lettres et des arts ; en 1665, Lê Huyen-Ton fait rédiger un nouveau *Libre complet des Annales de l'Annam* mis à jour jusqu'en 1662. (Voir GROUSSET, *Histoire de l'Extrême-Orient*, t.II p.613 n.5)

le Thanh-hoa¹. Nguyen Hoang sut user habilement des difficultés des Trinh occupés à leur lutte contre les Mac pour se créer une clientèle. Les populations qu'on lui avait données à gouverner reconnurent en lui le vrai descendant de Nguyen Kim, le sauveur des Lê. Il se donna un gouvernement et une cour. Hué² devint sa capitale qu'une âpre rivalité ne tarda pas à opposer à Hanoï sous le couvert du loyalisme dû à la famille régnante des Lê. Les deux partis mettaient en avant l'intérêt de la dynastie légitime, les Nguyen reprochant aux Trinh d'avoir accaparé à Hanoï toute la puissance qui aurait dû être exercée par le bua, les Trinh accusant les Nguyen de s'être rendus indépendants à Hué de l'autorité des Lê, uniques souverains du royaume.

En 1627, la guerre finit par éclater entre le seigneur du Nord, Trinh Trang, et le seigneur du Sud, Nguyen Sai-vuong, fils de Nguyen Hoang³. Celui-ci, comme dit Rhodes, « trouva que le nom de roi était plus beau que celui de gouverneur et que la qualité de souverain valait mieux que celle de vassal⁴ ». L'armée du Tonkin, entrée la première en campagne, fut repoussée, et sa flotte presque anéantie. Trinh Trang dut se résigner à rentrer chez lui. L'alerte avait été chaude pour Sai-vuong qui n'était pas encore complètement prêt. Aussi se hâta-t-il de dresser entre lui et son ennemi du nord un puissant système de fortifications qui barraient l'entrée de la Cochinchine des montagnes à la mer, en suivant le fleuve Nhut-lé. En 1630, les Cochinchinois élevaient en moins de deux mois un rempart de dix kilomètres de longueur. L'année suivante, ils construisirent au nord de cette première ligne une nouvelle défense beaucoup plus importante, la muraille de Dong-hoï. A l'abri de cette double fortification, la Cochinchine réussirait à se préserver de l'invasion

1. Marquée *Thinh-hoa* sur la carte de Rhodes — Sur la rivalité inexpiable qui opposa les deux familles parentes des Trinh et des Nguyen, suivre L. CADIÈRE, *Le mur de Dong-hoï, étude sur l'établissement des Nguyen en Cochinchine*, ds *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, t.VI (1906) p.88-236.

2. Rhodes dit habituellement « la ville royale de Sinoa » (*Voyages et missions* p.121). Sa carte porte *Quehoa*.

3. Trinh Trang était petit cousin au second degré de Sai-vuong, dont il avait en outre épousé la propre sœur, Ngoc Tu.

4. RHODES, *Voyages et missions*, p.62. Il faut entendre par là que Sai-vuong se refusa à payer à son cousin Trinh Trang, le nouveau chue du Tonkin, le tribut dont il était redevable au bua. C'est ainsi que Rhodes l'explique dans la *Relazione de felici successi della fede predicata da' Padri della Compagnia di Giesu nem regno di Tunchino*, Rome, 1651, p.140, où il se montre au courant d'un complot ourdi par Trinh Trang avec la complicité des frères de Sai-vuong pour renverser celui-ci. — A ce propos, CADIÈRE, *Le mur de Dong-hoï* p.124 n.1, remarque l'accord parfait d'Alexandre de Rhodes avec les annales officielles établies sur l'ordre des souverains annamites et avec les autres sources indigènes de l'histoire de l'Annam. En plusieurs endroits cet accord va jusqu'à la reproduction mot pour mot.

dont la menace se répéta à plusieurs reprises (en 1643, 1648, 1659, 1661, 1672). La dernière attaque fut menée par plus de cent mille hommes ; elle échoua sur de nouvelles lignes que les Cochinchinois avaient ajoutées encore à leur système de défense. Après plusieurs mois d'efforts inutiles, les Tonkinois rentrèrent chez eux épuisés. La campagne de 1672 devait être la dernière du XVII^e siècle, mais entre seigneurs du Nord et seigneurs du Sud la haine ne désarmerait pas et aucun traité de paix ne fut signé¹.

* * *

Les Portugais de Macao ne pouvaient rester en dehors du long conflit qui mettait aux prises seigneurs du Nord et seigneurs du Sud. Le commerce avec l'Annam était une de leurs préoccupations dominantes, et ils tenaient à garder libre accès à Hanoï comme à Hué. Or les deux princes rivaux étaient sensibles à leur prestige guerrier et prisait tout particulièrement l'art de leurs fondeurs de canons². Se concilier les bonnes grâces de Macao sans se départir d'une profonde défiance vis-à-vis de ces étrangers devait être l'ambition des deux cours, au Tonkin comme en Cochinchine.

Il en fut de même pour les Hollandais, quand ceux-ci (en 1601) eurent fait leur apparition le long des côtes de l'Indochine³. Un

1. Entre temps, les Trinh n'avaient cessé de guerroyer contre les Mac ; les Nguyen contre les Chams et même les Cambodgiens (infra chap. xi). « Pendant le xvi^e et le xvii^e siècles, le pays fut en proie à des guerres continuelles. Les grands mandarins ne pensaient qu'à la guerre et une grande partie de la population se livrait au métier des armes. » Le régime d'administration des royaumes tendait avant tout à assurer le recrutement de troupes nombreuses et disciplinées, l'avancement des mandarins dépendant de leurs mérites en cet ordre. « Enfin un dernier fait à remarquer, c'est que les populations annamites qui paraissaient à première vue fort tranquilles sont en réalité très turbulentes. » (CADIÈRE, *Le mur de Dong-hoï* p.127-128)

2. Cf. CABATON, *art. cit.* — On ne pouvait ignorer à Hanoï et à Hué ni les secours demandés aux Portugais de Macao par la dynastie des Ming, ni la brillante défense de Macao contre une escadre hollandaise en 1622. A cette époque l'usage des armes à feu est très répandu dans tout l'Extrême-Orient. Si l'on peut en croire P. MARINI, *Histoire nouvelle et curieuse du royaume de Tonkin et de Laos*, Paris, 1666, p.96 sq., au Tonkin le roi pouvait armer 500.000 hommes d'excellents mousquets ; tous ses éléphants de combat étaient aussi munis d'une arme à feu. Mais l'armée tonkinoise ne disposait « pour toute artillerie que de quelques petites pièces de canon fort légères ». Les pièces plus lourdes installées à la proue des galères ne portaient que 8 livres de balles. Quelques grosses pièces ne sortaient pas du palais royal. Le grand nombre de rivières à traverser empêchait l'emploi d'une artillerie de campagne ; les Cochinchinois dont les armements étaient plus poussés s'efforçaient de surmonter cet obstacle.

3. Les sources hollandaises d'une histoire des relations des marchands de Batavia avec les royaumes d'Indochine au xvii^e siècle ont été réunies par W. J. M. BUCH, *La Compagnie des Indes néerlandaises et l'Indochine*, ds *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, 1936 p.97-196, et 1937 p.121-237. Les premières relations furent établies en 1633 avec la

jour vint naturellement où, sachant la haine qui existait entre Portugais et Hollandais, les souverains annamites inclinèrent à jouer des uns contre les autres. Une sorte d'équilibre s'établit enfin, les Tonkinois liant plutôt amitié avec les Hollandais (qui en 1646 s'étaient installés à Hanoï), les Cochinchinois s'efforçant de décider Macao à augmenter l'appui qu'ils en avaient reçu dès le début. Toutefois l'on n'en vint jamais à des positions bien tranchées et à des alliances véritables. Pour cela Asiatiques et Européens se défiaient trop les uns des autres, et en même temps tenaient trop à faire des affaires ensemble.

Tout ce jeu subtil était bien connu des premiers missionnaires jésuites de l'Indochine. Amenés par les bateaux de Macao et introduits à la cour des princes annamites par les chefs portugais eux-mêmes, ils faisaient figure de très puissants personnages. Souverains et entourages aimaient à s'entretenir avec eux, à les interroger sur les choses et les sciences d'Europe comme aussi à étaler devant eux le spectacle de leur puissance. C'est ainsi qu'Alexandre de Rhodes à peine débarqué au Tonkin, en 1626, fut le témoin d'une grande parade militaire, Trinh Trang ayant tenu à lui montrer le spectacle de son armée et de sa flotte s'en allant guerroyer contre la Cochinchine : « Nous vîmes d'abord, précédant le roi, deux cents jonques construites avec art, dorées et peintes de couleurs voyantes. Elles portaient plusieurs régiments de troupes. Le bon ordre dans lequel elles s'avançaient inspirait la terreur, en même temps que le spectacle qu'elles offraient charmait la vue. Puis venaient vingt-quatre grandes barques qui portaient la garde royale. Elles se distinguaient des autres par une plus grande profusion de dorures, par leurs voiles de toile fine, et par leurs cordages en soie de couleur pourpre. Au milieu d'elles s'avancait la barque royale. Comme nous suivîmes l'armée pendant quelque temps, je pus me rendre compte exactement des forces tonkinoises. Les jonques qui suivaient le roi étaient bien plus nombreuses que celles de l'avant-garde. Quant aux petites barques de toutes dimensions, elles étaient innom-

Cochinchine ; elles cessèrent bientôt en raison des procédés hautains de Thuong-vuong. Batavia se tourna alors vers Hanoï en lui offrant son appui contre la Cochinchine ; mais l'entente ne fut jamais entière. Ayant d'abord éprouvé une défaite cuisante devant les Cochinchinois dont les galères, en 1643, leur détruisirent par surprise des vaisseaux de haut bord, les Hollandais comprirent peu après que la défiance des Trinh rendait impossible une véritable alliance avec les Tonkinois. Ils demeurèrent cependant sur le fleuve Rouge pour y entretenir une loge de commerce. — En 1651, à la suite de l'avènement d'un nouveau souverain en Cochinchine, Hien-vuong, un traité fut signé entre Hué et Batavia. L'arrangement se révéla à l'épreuve plein d'illusion, et tout était rompu à nouveau entre Hollandais et Cochinchinois en 1654.

brables. Cinq cents grandes jonques transportaient les vivres, tant des troupes de mer que des troupes de terre¹. »

Ainsi, spectateurs privilégiés, observateurs perspicaces, maintes fois consultés par les princes, les jésuites de Macao qui écriraient des relations destinées à susciter l'enthousiasme missionnaire de l'Europe chrétienne, — Alexandre de Rhodes², le plus grand d'entre eux, mais encore Philippe de Marini, un Gênois, ou Joseph Tissanier, un Français — sauraient y donner par surcroît un tableau réaliste et exact de la société annamite.

1. *Tonchinensis Historiæ libri duo quorum altero status temporalis huius Regni altero mirabilis Evangelicæ prædicationis progressus referuntur cæptæ per Patres Societatis Jesu ab anno 1627 ad annum 1646.* Authore P. Alexandro de Rhodes, Avenionensi, eiusdem Societatis Presbytero, eorum quæ hic narrantur teste oculato, Lyon, 1652 p.18-19 ; traduction de CADIERE, *Le mur de Dong-hoi* p.125-126. — C'est à ce propos que Rhodes se défend du reproche d'exagération : « Je ne me repens pas d'avoir dit ce que j'ai vu et fort bien compté en une seule fois quatre cents galères en l'armée du roi de Tonkin, toutes fort bien équipées, un peu moins larges mais plus longues que celles que j'ai vues il n'y a pas longtemps en venant de Rome, au port de Gènes et en celui de Marseille ». (*Voyages et missions* p.85) Il dut y avoir une certaine incrédulité dans l'accueil que le public fit aux premiers ouvrages publiés par Rhodes soit en italien soit en français, car dès 1652 on trouve dans le titre de son ouvrage latin une insistance à rappeler qu'il a été le témoin de ce qu'il décrit : *eorum quæ hic narrantur teste oculato*. Plus tard le titre de *La glorieuse mort d'André, catéchiste de la Cochinchine*, etc., s'achèvera sur une nouvelle insistance, l'auteur se donnant comme quelqu'un qui a toujours été présent à toute cette histoire. (En 1649, Tavernier était rentré en France de son troisième voyage en Orient. Il ne repartirait qu'en 1652. Ne faut-il pas voir un écho des critiques qu'il a pu adresser à Rhodes dès cette époque, dans sa *Relation nouvelle et curieuse du royaume de Tonkin* qui ne fut publiée qu'en 1679 ? : « Ceux qui ont écrit avant moi du royaume de Tonkin portent bien loin ses forces, tant celles de terre que celles de mer, et lui donnent un nombre prodigieux de soldats et de galères... Voici le nombre de ce que mon frère vit en l'an 1643 : ... 8.000 chevaux, 94.000 fantassins, 722 éléphants, ... 318 tant galères que barques... » *Les six voyages de Monsieur J.B. Tavernier, écuyer, Baron d'Aubonne, en Turquie, en Perse, et aux Indes*, Pendant l'espace de quarante ans, et par toutes les routes que l'on peut tenir : accompagnez d'observations particulières sur la qualité, la Religion, le Gouvernement, les Coutumes et le Commerce de chaque Pais, avec les Figures, les Poids, et la valeur des Monnaies qui y ont cours, Amsterdam, 1738, t.V p.232).

2. Rhodes ne publia ses ouvrages qu'à son retour en Europe, à partir de 1650. Il n'était pas le premier à essayer d'attirer l'attention du monde chrétien sur les missions d'Indochine. Presque vingt ans avant lui, en 1631, un jésuite milanais, Christophe Borri, avait écrit en italien une relation dont le succès fut si immédiat qu'il en parut la même année deux traductions françaises, à Lille et à Rennes, sous le titre de *Relation de la nouvelle mission des Pères de la Compagnie de Jésus au royaume de la Cochinchine*. L'ouvrage de Borri était divisé en deux parties à peu près égales, traitant l'une de l'état temporel, l'autre de l'état spirituel de la Cochinchine. La première est comme une somme abrégée de géographie humaine, commençant par des généralités sur le climat pour s'achever sur les courants du commerce maritime, en passant par les mœurs et le caractère des habitants, « leur façon de vivre, se vêtir et se médicamenter ». — Borri avait tracé la voie. Rhodes s'y engagea en réservant une première partie de sa *Relazione de' felici successi della fede predicata da' Padri della Compagnia di Giesu nel regno di Tunchino* à une description des pays annamites et de leurs populations. Mêler la curiosité à l'édification est désormais une règle. Et même l'édification cède le pas à la curiosité à en juger par l'inversion du titre mis en tête de la version française : la *Relazione* devient une *Histoire du royaume de Tonkin et des grands progrès*, etc. — Quelque dix ans après Rhodes, paraissait la *Relation du voyage du P. Joseph Tissanier, de la Compagnie de Jésus, depuis la France jusqu'au royaume du Turquin, avec ce qui s'est passé de plus mémorable dans cette mission depuis les années 1658, 1659 et 1660*, Paris, 1663. Arrivé depuis peu au Tonkin, Tissanier ne pouvait faire mieux que reprendre en les mettant à jour les écrits de son célèbre devancier.

Mais en cette même année 1663, un autre jésuite missionnaire au Tonkin — celui-ci y était resté près de 12 ans — Jean Philippe de Marini, faisait paraître à Rome un gros volume de 550 pages en texte très serré, intitulé *Delle missioni de' padri della compagnia*

III

Témoins objectifs de la vie politique des Annamites, les jésuites montrent beaucoup de tristesse à parler de leur vie religieuse. Ce sont tous des païens, « aussi est-ce chose pitoyable de voir l'empire que le démon exerce dans ces royaumes ». Il y inspire une infinité d'erreurs et ses serviteurs, magiciens et sorciers, sont maîtres des esprits¹.

Trois sectes se partagent la population, tout comme en Chine, « toutes trois entièrement contraires à la loi de l'Évangile² ». La première reconnaît pour fondateur Confucius que les Tonkinois appellent « par excellence et sans queue le *saint*³ ». Ils le révèrent comme un dieu. Folle superstition, dit Rhodes qui concède pourtant que Confucius donne des instructions propres à former les bonnes mœurs, qu'il « apporte et éclaircit quelques maximes de la politique et du droit naturel, en quoi il n'avance rien de contraire aux principes de la religion chrétienne, et qui doit être rejeté ou condamné par

di Giesu nella provincia del Giappone et particolarmente di quella di Tumkino. Marini suivait à son tour le plan de Borri et de Rhodes. La masse de son ouvrage dut déconcerter le traducteur car le public français ne s'en vit présenter qu'une partie ; ce fut la partie curieuse, l'œuvre missionnaire étant entièrement sacrifiée. *Delle missioni* devint *l'Histoire nouvelle et curieuse des royaume de Tunquin et de Lao*. Contenant une description détaillée exacte de leur origine, grandeur, étendue, de leurs richesses, et de leurs forces ; des mœurs, et du naturel de leurs habitants ; de la fertilité, et des rivières qui les arrosent de tous côtés, et de plusieurs autres particularités utiles et nécessaires pour l'histoire et la géographie. Ensemble la magnificence de la cour des rois de Tunquin et des cérémonies qu'on observe à leurs enterrements. (Deux éditions à Paris la même année 1665) S'il doit beaucoup à Rhodes, Marini a une personnalité trop forte pour ne pas rester original. Par l'importance de sa contribution aux connaissances de l'époque sur les pays annamites, Marini mérite d'être considéré comme un auteur à entendre après Alexandre de Rhodes. — Sur la part des relations publiées par les missionnaires de la compagnie de Jésus dans le progrès des connaissances géographiques, voir F. DE DAINVILLE, *Les Jésuites et l'éducation de la société française, La géographie des humanistes*, Paris, 1940, p.103 sq.

1. Comparer l'attitude d'esprit des missionnaires du XVII^e siècle en face des religions païennes de l'Annam avec celle que montre un missionnaire contemporain, le R. P. L. Cadière, dans le beau chapitre, *Religions annamite et non annamites*, qu'il a donné à un ouvrage publié sous la direction de Georges Maspero, *Un empire colonial français, l'Indochine*, t.I p.275-296. Dans la religion des Annamites, écrit-il, « la magie, avec ses pratiques barbares ou ridicules, se mêle aux actes religieux les plus nobles ». Comparer aussi la mentalité d'un Rhodes, d'un Marini, d'un Tissanier, avec celle des jésuites missionnaires en Chine à la même époque, tels que les présente V. PINOT, *La Chine et la formation de l'esprit philosophique en France (1640-1740)*, Paris, 1932, p.283 sq.

2. J. TISSANIER, *Voyage au Tonkin* p.135 sq.

3. RHODES, *Histoire du royaume de Tonkin* p.61 sq. Rhodes condamne absolument le culte rendu à Confucius, surtout dans les écoles où il le fait remplacer par des prostrations devant l'image du Christ. Marini au contraire fait du sage chinois un portrait plein de respect. D'après lui, Confucius usa si bien de son crédit sur les foules « et s'éleva à un si haut degré de perfection qu'à l'égard des vertus morales dont il s'était rendu la pratique très familière on ne pouvait rien espérer de mieux ni de plus réglé de la part d'un philosophe païen ». Malheureusement sa doctrine a été « altérée et renversée » par des disciples hérétiques. (*Histoire nouvelle et curieuse* p.183 sq.)

ceux qui en font profession ». Malheureusement le sage chinois par sa fausse doctrine touchant le créateur et par son refus de reconnaître à l'homme une âme spirituelle et immortelle « tend manifestement à l'athéisme et ouvre la porte à toutes sortes de vices, ne laissant qu'une vaine image et que l'ombre ou l'apparence de la vertu ». Aussi la secte de Confucius est « maintenant suivie des savants du Tonkin, du roi, du hua et de tous ceux qui vivent en athées¹ ».

La seconde est celle de Thicca (Bouddha). Elle est entièrement démoniaque car son auteur, fils d'un roi qui régnait aux Indes au temps de Salomon, « s'adonna dès son tendre âge à la magie et eut deux démons familiers desquels il prenait toute sa conduite et son instruction ». Bouddha est responsable du culte superstitieux des idoles qui envahit l'Inde entière, d'où il gagna la Chine grâce à un empereur trop crédule qui l'imposa à tous malgré la répugnance des lettrés². Il n'y a pas un village où les jésuites ne trouvent un temple avec des idoles et des bonzes pour le desservir, quelquefois jusqu'à trente ou quarante. Tous portent au cou une espèce de chapelet et ont au bout de leur bâton un petit oiseau de bois³. Les bonzes ont partie liée avec les magiciens, les sorciers, les nécromanciens, les astrologues qui pullulent et exploitent la crédulité du peuple hanté par la crainte des démons⁴.

La troisième secte est « la pire de toutes, comme étant la plus attachée au service du diable ». Lautu (Lao-tse), son premier auteur, fut « un insigne magicien, lequel a toujours eu et a encore un très grand nombre de sectateurs qui sont en crédit auprès du roi et de toutes les personnes de condition qui sont dans le royaume... Et ce qui met encore cette secte en crédit, ce sont les guérisons des maladies auxquelles on a opinion qu'elle sert⁵ ».

La croyance générale en effet, même chez les grands, est qu'il n'y a point de maladie qui ne soit le fait d'un parent défunt. Aussi la plus prompte défense est-elle d'appeler un sorcier de la secte pour dépister le responsable, et un autre enchanteur pour apaiser ses

1. TISSANIER, *Voyage au Tonkin* p.140. Le confucianisme sera en effet la seule religion autorisée par les Instructions pour la réforme des mœurs de 1662.

2. RHODES, *Histoire du royaume du Tonkin* p.66.

3. TISSANIER, *Voyage au Tonkin* p.158. Marini est dur pour les bonzes dans lesquels il ne voit que fainéantise, lubricité, duplicité.

4. Rhodes, Tissanier, Marini surtout n'ont aucune hésitation à décrire les superstitions annamites. Ils les découvrent en si grand nombre que leurs ouvrages donnent eux-mêmes l'impression d'un pullulement. Comme il est naturel, les plus surprenantes sont celles qu'ils mettent le plus en relief. — Comparer encore avec la susceptibilité d'un P. du Halde, ds PINOT, *op.cit.* p.163 sq.

5. RHODES, *Histoire du royaume du Tonkin* p.72.

mânes. Cette continuelle et malsaine évocation des trépassés dénature le culte que tous les Annamites rendent à leurs ancêtres et où Tissanier voit « la marque de la créance qu'ils ont que l'âme est immortelle¹ ». Aussi tous les grands honneurs rendus aux défunts sont-ils entachés de superstition².

IV

Le tableau sévère et sombre que les jésuites de Macao brossent de l'état religieux de l'Annam s'éclaire quand ils décrivent la richesse et la beauté du pays ou l'ordonnance des institutions sociales.

Tonkin et Cochinchine leur sont apparus comme deux riches royaumes du fait de l'intelligente utilisation de leurs ressources naturelles. La Cochinchine a vingt-quatre belles rivières ; le Tonkin, qui est quatre fois plus grand, plus de cinquante. Grâce à ces chemins d'eau on jouit d'une commodité merveilleuse pour se déplacer, ce qui facilite commerce et voyages à travers le pays. Ces rivières ont en outre « une inondation réglée toutes les années dans les mois de novembre et de décembre³ », qui engraisse la terre et la rend fertile. Quoique le sol ne porte ni blé ni vin ni huile, « il ne faut pas croire pourtant qu'il y fasse mauvais vivre ». Il produit en abondance la canne à sucre (« on les mange comme nous mangeons les pommes, on les a quasi pour rien »), des arbres qui portent des gros sacs tout pleins de châtaignes, des ananas, des melons d'eau, trois sortes d'oranges qui ont le goût des raisins muscats des bords de la Méditerranée. La Cochinchine a même le privilège de posséder, sur les rochers de la côte, certains petits nids d'oiseaux que l'on met dans les potages et dans les viandes et qui ont si bon goût que ce sont

1. TISSANIER, *Voyage au Tonkin* p.161 sq. — Sur les cérémonies pour leurs défunts que les jésuites du XVII^e siècle permettaient aux chrétiens annamites, *infra* p.179 et p.196 n.1.

2. Une des raisons du pessimisme des missionnaires du XVII^e siècle paraît être leur conviction que la misère de l'état religieux dans lequel ils trouvent les Orientaux provient de leur infidélité à une prédication très ancienne de la religion chrétienne. Pour sa part Rhodes croit reconnaître en Annam le signe de la croix sur le front des nouveaux-nés (*Histoire du royaume de Tonkin* p.103). A propos de l'usage d'un formulaire pour la confession des péchés, Marini écrit qu'il a dû être inventé par le démon pour « anéantir dans l'esprit de ce peuple les principaux mystères de notre foi et les sacrements les plus nécessaires... supposé comme il y a plus d'apparence, que ce ne soit pas encore un reste de notre foi qui y a été publiée, mais corrompu et tellement altéré, qu'il est le seul débris qui s'y est conservé du vaisseau échoué ; d'où on peut inférer qu'il était autrefois tout entier ». (*Histoire nouvelle et curieuse* p.231.) Il estime encore que la pratique de tracer des croix sur les portes à l'occasion du nouvel an est inspirée par le démon pour « insulter aux mystères adorables de la croix et du sang de l'Agneau » (*ibid.* p.249).

3. RHODES, *Voyages et missions* p.64 sq.

les délices des plus grands seigneurs. Grâce à de si bonnes choses que l'on ne possède pas en Europe, l'on s'y porte beaucoup mieux. La peste, la goutte, la pierre et semblables maladies qui sont si connues chez les Européens, y sont entièrement inconnues¹. Terre vraiment fortunée que ce pays d'Annam, comblé de tous les dons de la nature et « qui vaut bien le nôtre », dit Alexandre de Rhodes à ses lecteurs de France et d'Italie².

Dans ces riches royaumes où la vie est facile, la population est naturellement très dense. Il y a dans le seul Tonkin, écrit Tissanier, « plus de vingt mille villages extrêmement peuplés », et partout « le naturel du peuple est fort doux³ ». Cochinchinois et Tonkinois n'ont en effet rien de barbare. « Ils ont leurs vers, leurs comédies, leurs chants, leurs jeux, leurs danses. » Beaucoup moins orgueilleux que les Chinois, ils sont surtout fort bien gouvernés par des rois riches, puissants et bien servis. A Hué, le roi de Cochinchine a une cour fort belle et le nombre des seigneurs autour de sa personne est très grand. Ses sujets ont un merveilleux respect pour lui et lui fournissent d'excellents soldats. Ce prince entretient toujours cent cinquante galères dont les Hollandais, note malicieusement Rhodes qui déteste ce peuple d'hérétiques, « ont expérimenté à leur préjudice qu'elles peuvent attaquer avec avantage leurs grands vaisseaux avec lesquels ils se croient être les maîtres de la mer⁴ ».

Plus impressionnant encore est le spectacle de la puissance tonkinoise à Hanoï. Le descendant des Lê, le bua, idole à demi cloîtrée, vit enfermé dans son palais, « ancien Louvre bâti de marbre et aussi grand qu'une ville⁵ ». Mais le vrai souverain, le chua, celui que les missionnaires dans leurs écrits ont coutume d'appeler le roi, possède une cour somptueuse. Seigneurs, eunuques, mandarins de

1. TISSANIER, *Voyage au Tonkin* p.106.

2. RHODES, *Voyages et missions* p.67.

3. TISSANIER, *ibid.* Ce Français a remarqué le respect dont les Tonkinois entourent la femme. Devant le roi, les femmes ne se prosternent qu'une seule fois en faisant la quadruple révérence ; ou encore elles ne mettent pas pied à terre quand elles passent en filet devant le palais du roi (*ibid* p.130 sq.).

4. RHODES, *Voyages et missions* p.63. Allusion à la défaite qu'une escadre de trois vaisseaux de bord venant à l'aide des Tonkinois en 1643 essuya en vue de Tourane sous l'attaque vigoureuse des galères cochinchinoises. (Voir BUCH, *La Compagnie des Indes néerlandaises* I p.183, qui confirme, d'après de nouvelles sources d'origine hollandaise, la date de 1643 déjà avancée par MAYBON, *Histoire moderne du pays d'Annam* p.95 n.2. Sur la foi des sources annamites, CADIÈRE, *Le mur de Dong-hoi*, p.157, avait placé l'événement en 1644.)

5. Dans leurs récits les missionnaires du xvii^e siècle appellent couramment Louvre la résidence de tous les souverains. C'est le cas ici pour Hanoï. Tissanier le dit encore du palais royal de Lisbonne (*Voyage au Tonkin* p.12).

tous grades, soldats, tous vêtus « de violet obscur », la couleur officielle pour paraître devant le maître, s'empressent autour de lui. On le salue de quatre révérences profondes jusqu'à terre, et chaque fois qu'un de ses sujets se présente à lui pour lui demander quelque grâce, il lui apporte un présent. Ce prince a toujours 50.000 hommes pour sa garde, et chaque jour 12.000 entrent en faction avec un ordre merveilleux. Il a à sa disposition plus de 500 éléphants. Certains portent de belles tours peintes ou dorées : ce sont les carosses des dames, qui vont fort doucement et en peuvent porter chacun au moins dix ou douze. Rhodes a vu souvent le roi monté sur l'un de ces éléphants et le gouvernant de fort bonne grâce. Sur la rivière du Tonkin, le fleuve Rouge, le souverain entretient plus de 500 galères dont la plupart elles aussi sont peintes et très bien dorées. Les Tonkinois qui mènent ces bateaux et qui ont coutume de ramer debout, tournés dans le sens de la marche, ne sont pas des forçats comme en Europe. Ce sont des soldats qui tiennent à honneur de servir ainsi leur souverain dont « la récréation la plus ordinaire est de voir sur les ports l'exercice de ses galères ».

Cochinchine et Tonkin sont très bien administrés. Chacun des deux royaumes est divisé en plusieurs grandes provinces. La Cochinchine en compte six : Ranran et Quinhin ou Pulocambi, puis Quamghia, Ciam, Thoanoa et Quambin, comme on peut le lire sur la carte de Rhodes en remontant du sud au nord. Le Tonkin en a sept, plus la province de sa capitale qu'on appelle la cour ou la province de la cour ; ce sont les provinces de Bochin, Nghéan, Thinhua, et autour de Hanoï ou Kecio les provinces du midi ou Kénam, de l'occident ou Kétay, du septentrion ou Kébac, de l'orient ou Kédom.

Chaque province a son gouverneur et ses tribunaux, ses fonctionnaires et son organisation. Au-dessus des provinces, une administration centrale parfaitement hiérarchisée fonctionne suivant un statut et un protocole rigoureux¹. Malgré l'influence des eunuques auxquels les princes confient souvent les plus importantes affaires, la justice s'y administre, trouve Alexandre de Rhodes, aussi bien qu'en aucun autre pays d'Europe, car « c'est le roi qui donne son appointment à tous les juges et il leur est défendu de rien prendre des parties pour quelque procès que ce soit, de façon que personne ne dépense jamais rien pour défendre son droit. Aussi n'y a-t-il

1. Marini connaît la compétence de chacune des classes de gouverneurs qui montent de « ceux qui ne sont seigneurs que d'une seule ville » au vice-roi ou gouverneur de la province ; il connaît la procédure particulière à chaque juridiction.

point tant de formalités ni tant d'écritures qui consomment les parties en frais et en chicanes. Elles sont tout à fait inconnues, parmi ces païens que nous appelons barbares ». « Je vous laisse à penser, ajoutez-il, ce qu'ils pourraient dire de nous, s'ils savaient l'ordre du Palais et toutes les règles de la chicane¹ ».

Bien gouvernés, les Annamites puisent dans une organisation familiale très forte de solides vertus. L'autorité indiscutée du chef de famille suffit à dirimer les conflits entre tous les siens : les juges étrangers ne peuvent connaître d'un procès entre parents. « Si cela était dans l'Europe chrétienne, ose écrire Rhodes, les trois-quarts des procès seraient retranchés. » Chose plus importante encore pour la famille, la discipline du mariage est très forte. Sans doute, hélas, la polygamie est admise et la richesse seule mesure aux hommes le nombre de leurs épouses. Au temps où écrivait Tissanier, le bua avait quarante femmes et le chua plus de cent². Mais les mariages clandestins, fléau de la société en Europe avant qu'on appliquât la discipline du concile de Trente, y sont condamnés et surtout l'adultère est sévèrement puni, au moins celui de la femme. Condamnée d'un tel crime, l'épouse coupable est livrée aux éléphants qui la foulent aux pieds³.

*
* *

Tant de qualités ne masquent pourtant pas aux missionnaires les défauts des Annamites. Tissanier a remarqué que « les Tonkinois et tous les peuples de ce nouveau monde sont trop ennemis du travail pour rivaliser dans les ouvrages de l'art avec les peuples de notre Europe⁴ ». Et Marini en constatant que « les lois sont si bien ordonnées que Platon les avouerait pour une véritable copie de ses idées », doit concéder que ce qu'il avance ainsi « n'est qu'à l'égard des lois seulement et non pas du gouvernement sévère et tyrannique des souverains, qui s'élèvent plus ou moins quelquefois au-dessus des lois qui sont déjà prescrites, et de la rigueur desquelles

1. RHODES, *Voyages et missions* p.89 sq. Ce n'est pas le sentiment de Marini ; il ne cache pas que sous ce masque d'intégrité la magistrature est entièrement corrompue, servile avec les supérieurs, vénale avec les justiciables.

2. TISSANIER, *Voyage au Tonkin* p.134.

3. RHODES, *Voyages et missions* p.90. Tavernier consacre un chapitre de sa *Relation nouvelle et singulière du royaume de Tonkin*, déjà citée, p.237, au mariage des Tonkinois et à leur sévérité pour les adultères. Il reconnaît que « la loi du royaume permet à l'homme de répudier sa femme quand il lui plaît,... mais la femme n'a pas le même privilège. »

4. TISSANIER, *Voyage au Tonkin* p.111.

ils s'affranchissent facilement, selon la coutume de tous les princes d'Orient¹ ».

Mais tout compte fait, Rhodes et les siens ne songent pas à refuser aux Annamites une chaude sympathie. Ils ont vivement goûté le charme du beau pays d'Annam, apprécié son administration policée, aimé sa civilisation qui à leurs yeux n'avait rien de barbare. Partis d'Europe pour se vouer aux Japonais dont on leur avait vanté la générosité et la noblesse, ils avaient trouvé dans les Annamites assez de qualités naturelles pour s'attacher à eux et faire de leur pays une terre de consolation. A leurs chrétiens d'Annam tout autant qu'à ceux du Japon, les jésuites de Macao ne marchanderaient pas la fidélité.

1. MARINI, *Histoire nouvelle et curieuse* p.124. Marini n'hésite guère à noircir les ombres Dans son chapitre des mœurs et du naturel des Tonkinois (*ibid* p.62), il constate que le régime d'oppression sous lequel ils vivent a rendu les Tonkinois « plus timides et craintifs qu'ils ne le sont naturellement », qu'ils feignent d'accepter de bonne grâce les arrêts de juges vendus au plus offrant, qu'ils sont « la pesanteur et la négligence même » quand ils ne sont pas stimulés par l'appât d'un gain immédiat. S'il fait l'éloge des Tonkinoises pour « leur modestie extérieure et leur simplicité en leurs habits... », en quoi elles surpassent de beaucoup les Européennes », il ne fait point mystère que dans les ports la moralité des femmes de basse condition est abominable, avec la complicité de leurs maris. D'une manière générale, sous l'influence de leurs femmes qui rivalisent d'intrigues pour être traitées en épouses préférées, les maris tonkinois ont « beaucoup de disposition à être ennemis du travail, adonnés à l'ivrognerie, au jeu et à toute sorte de débauche jusqu'à ne se rien réserver de ce qu'ils possèdent ». Quant à la gloutonnerie qui se mélange à l'extrême civilité dont ils font preuve dans leurs banquets, le missionnaire italien en fait un tableau des plus réalistes.

Rhodes au contraire ne montre jamais cet envers du décor. Il possède au plus haut degré les qualités que les dirigeants de la compagnie néerlandaise réclamaient de leurs agents en pays d'Annam : la politesse, la douceur et le tact. (BUCH, *La Compagnie des Indes néerlandaises* II p.123.) Mais chez le grand missionnaire jésuite l'optimisme n'était ni calcul ni même patience. C'est en toute spontanéité qu'il s'est peint lui-même « admirant toujours et la force de la grâce et le bon esprit de ces peuples » (*Voyages et missions* p.89). — Il est curieux de constater que Tavernier renchérit encore sur l'admiration du jésuite avignonais ; ses louanges vont même jusqu'à la flatterie. N'assure-t-il pas à deux reprises, comme preuve de la police qui règne dans le royaume, que sur toutes les routes « de quart de lieue en quart de lieue le voyageur trouve non seulement de l'eau, mais même du feu pour allumer sa pipe » (*Relation nouvelle et singulière du royaume de Tonkin*, déjà citée, p.268 et 283). Tavernier n'est jamais allé au Tonkin ; il le décrit d'après les mémoires de son frère qui y fit un assez long séjour et d'après les conversations qu'il a eues lui-même avec des Tonkinois à Batavia et à Bantam.

CHAPITRE II

ALEXANDRE DE RHODES ET L'ÉVANGÉLISATION DES ROYAUMES ANNAMITES (1624-1645)

Succès importants des missionnaires de la compagnie de Jésus

- I. A. de Rhodes en Cochinchine (1624). Attitude des rois Sai-vuong et Thuong-vuong ; leur souci de ménager les prêtres portugais de Macao. Persécution ; expulsion d'Alexandre de Rhodes (1635).
- II. A. de Rhodes au Tonkin (1627). L'accueil du roi Trinh Trang ; succès du missionnaire ; son expulsion (1630). Progrès considérables de la chrétienté ; le jésuite Majorica. Départ d'Alexandre de Rhodes pour l'Europe (1645).

Ce fut par le royaume de Cochinchine que les jésuites prirent contact avec le peuple annamite¹. Un commerçant portugais, Ferdinand a Costa, rentrant à Macao après avoir été trafiquer dans les ports du seigneur du Sud, était venu dire aux pères « la belle espérance qu'on pouvait avoir de convertir ce royaume² ». C'était en 1614. La persécution sévissait au Japon contre les missionnaires. Quelques-uns avaient dû chercher refuge à Macao ; d'autres, récemment arrivés d'Europe, attendaient impatients dans la petite cité portugaise que s'ouvrirent à nouveau aux prêtres catholiques les portes du Japon. Le royaume de Cochinchine offrait maintenant un champ à leur générosité. Deux religieux furent désignés pour aller établir là-bas une nouvelle mission : le Napolitain François Buzomi, le Portugais Diego Carvalho, qui finirait martyr

1. Sur les premières tentatives d'évangélisation, voir F. ROMANET DU CAILLAUD, *Essai sur les origines du christianisme au Tonkin et dans les autres pays annamites*, Paris, 1915 ; cf. LOUVET, *La Cochinchine religieuse*, Paris, 1885. Voir aussi H. BERNARD, *Pourquoi l'expansion chrétienne a-t-elle échoué en Indochine au XVI^e siècle ?* ds *Revue d'Histoire des Missions*, t.XII-1935, p.386 sq.

2. Nous suivons RHODES, *Voyages et missions* p.68 sq. Dès qu'ils eurent pris pied à Macao, les Portugais commencèrent à envoyer chaque année un ou deux navires en Cochinchine. Partis de Macao en décembre ou en janvier, les commerçants ne restaient en Cochinchine que le temps nécessaire pour leurs transactions. On ne voit pas qu'ils y aient fondé une factorerie avec un personnel portugais à demeure. Leur habitude était d'entretenir un courtier, chinois ou japonais de préférence, qui leur servait d'interprète pendant la saison des échanges et, en leur absence, préparait les achats.

au Japon¹. Le jour de Pâques 1615, entourés de quelques chrétiens japonais que leur commerce amenait chaque année à la Cochinchine, ils célébraient une première messe au port de Tourane².

Un an après, les deux jésuites avaient trois cents néophytes. Macao bientôt envoyait à leur aide les deux Portugais François Barreto et François de Pina. Buzomi, chef de la mission, avait réussi « à gagner le cœur du gouverneur de la province de Quinhin, qui était fort chéri du roi », appui précieux contre l'agitation du populaire qui traitait les missionnaires de sorciers. Le mandarin offrit au jésuite « une maison fort commode en laquelle il le fit conduire en pompe, monté sur le plus beau de ses éléphants ».

I

Le Japon, cependant, demeurait obstinément fermé aux chrétiens. La mission de Cochinchine en profita encore. En décembre 1624, six jésuites, conduits par Gabriel de Mattos, partirent de Macao pour aller rejoindre Buzomi. Parmi eux se trouvait Alexandre de Rhodes, arrivé d'Europe un an auparavant. Lorsqu'il avait quitté Rome, en octobre 1618, le pape Paul V, ayant appris qu'il était destiné au Japon, lui avait fait « des caresses extraordinaires ». Maintenant qu'il avait atteint l'Extrême-Orient après un voyage de cinq ans (il s'était embarqué à Lisbonne le 4 avril 1619), la Providence voulait qu'il devînt le grand apôtre du peuple d'Annam³.

Dès l'abord, une qualité mit Rhodes hors de pair parmi ses compagnons de mission : une prédisposition innée à l'étude de la langue annamite. Quand, pour la première fois, il entendit parler

1. Dans Buzomi, Rhodes voit « le vrai apôtre de la Cochinchine, qui s'y est entièrement consommé ». Son premier travail fut de bien apprendre la langue annamite, car il était destiné à rester. Au contraire le champ d'action de Carvalho, ancien missionnaire du Japon dont il parlait fort bien la langue, était les chrétiens nombreux parmi les Japonais, « la plupart gens de marine », que l'on s'attendait à trouver là. Au bout d'un an et demi Carvalho fut rappelé à Macao pour reprendre le chemin du Japon. Il y mourut le 24 février 1624, après un supplice de 12 heures.

2. Le port de Tourane était ouvert aux étrangers. En 1637 un envoyé de Macao obtiendra la permission d'y installer un quartier de cinquante à soixante familles ; le projet n'eut pas de suite. (BUCH, *La Compagnie des Indes néerlandaises* I p.149.)

3. C. Maybon montre en Rhodes « cette humeur toujours égale, ce besoin de sacrifice, cette modestie, cette foi, cette naïveté non exempte de finesse qui expliquent ses succès auprès des Annamites de toute condition » (*Les Européens en Cochinchine et au Tonkin*, ds *Revue indochinoise* juillet 1913 p.53 sq.). L. Cadière, qui reconnaît dans les vertus de Rhodes les vertus d'un saint, trouve dans son caractère moral « celui d'un Méridional des bords du Rhône — où l'esprit est plus vif, le cœur plus chaud, le caractère plus gai — qui a gardé jusqu'à la fin de sa vie son enthousiasme, son exubérance en même temps que la fraîcheur et la vivacité de sentiments de ses vingt ans ». (*Les Européens qui ont vu le Vieux-Huê*, le Père de Rhodes, ds *Bulletin des Amis du Vieux-Huê*, juillet-septembre 1915, p.231 sq.)

les naturels du pays, il avait cru « entendre gazouiller des oiseaux ». Six mois après, il prêchait « en la langue de la Cochinchine ». En trois semaines, un petit garçon du pays, qui avait un si bel esprit qu'il comprenait incontinent tout ce que le missionnaire voulait dire, lui en avait enseigné « tous les divers tons et la façon de prononcer tous les mots¹ ». (Rentré en Europe, Rhodes publiera à Rome un dictionnaire cochinchinois, latin et portugais, et un catéchisme.)

Sous la direction de François Buzomi qui passera vingt-quatre ans en Cochinchine et ne retournera à Macao que pour y mourir, en 1639, Rhodes et ses frères s'emploient activement par tout le royaume à prêcher l'évangile. A Faïfo² dont le port est le centre du trafic entre la Cochinchine et Macao, des groupes de chrétiens se constituent, comme aussi à Tourane et à Hué la ville royale. Là, une dame de la cour, proche parente du roi Sai-vuong, accepte le baptême, gain précieux pour la foi nouvelle. Néophyte ardente, elle fera des conversions dans l'entourage du souverain. Pieuse, elle établit dans son palais une chapelle ; quand les mandarins feront des difficultés aux chrétiens de les laisser pratiquer leur culte, elle abritera chez elle leurs prières et personne n'osera y contredire. Marie-Madeleine, tel était son nom chrétien, devint vite « le refuge de tous les pères ».

Cette haute protection n'était point superflue : déjà les jésuites avaient des adversaires. Le peuple superstitieux rendait ces prêtres étrangers responsables de la sécheresse ou de la pluie trop abondante. Les lettrés, attachés au culte des ancêtres, reprochaient aux pères d'habituer les chrétiens à « n'avoir aucun soin de soulager et d'honorer les âmes de leurs parents trépassés » ; accusation d'ailleurs qu'un peu de souplesse, au jugement d'Alexandre de Rhodes, aurait permis d'éviter. Il suffisait de ne pas interdire aux baptisés la pratique

1. D'après CADIÈRE, *Les Européens qui ont vu le Vieux-Hué*, p.239, quand Rhodes « âgé de 65 ans part pour la Perse où il attaque l'étude d'une nouvelle langue, il avait étudié onze, peut-être même treize langues différentes qu'il pouvait presque toutes parler couramment ».

2. A 32 kilomètres au sud de Tourane, Faïfo est un port très ancien (il fut particulièrement prospère du II^e au X^e siècle sous les grands rois chams) qui restait au début du XVII^e siècle le centre commercial de la Cochinchine. On y venait de Macao, de Manille, de Chine, du Japon, de Malacca. Plutôt marché que ville, la majorité de sa population était composée de Chinois et de Japonais en deux quartiers séparés, les uns et les autres suivant les lois et les mœurs de leur nation. (D'après A. SALLET, *Le vieux Faïfo II Souvenirs japonais*, ds *Bulletin des Amis du Vieux-Hué* juillet-septembre 1919 p.506 sq, la communauté japonaise coupée du Japon par les édits de 1636-1639 dut s'effacer devant les progrès des Chinois. Ainsi s'expliquerait la disparition de tout vestige du quartier japonais). Les opérations duraient de février à septembre ; alors les marchands étrangers repartaient avec leurs cargaisons de retour : soie grège et soie ouvrée, bois d'ébénisterie, bois d'aigle (espèce d'aromate), sucre, musc, cannelle, poivre, riz. Ils avaient apporté des porcelaines (de Chine), du papier, du thé, des pièces ou des barres d'argent, des armes, du soufre et du salpêtre, du plomb, du cuivre, des étoffes, en particulier du drap fabriqué en Europe ou dans les Indes par des Européens. (MAYBON, *Histoire moderne du pays d'Annam* p.52)

de certaines cérémonies traditionnelles en l'honneur des morts, « la plupart fort innocentes » et qui n'intéressaient pas « la sainteté de la religion ». Instruits par l'expérience, les jésuites en viendraient là un peu plus tard¹.

* * *

Cependant toutes ces rumeurs de mécontentement parvenaient jusqu'au souverain. Sai-vuong (1613-1635), semble-t-il, se souciait peu des questions de religion, mais il tenait beaucoup à la richesse de son royaume. Or les missionnaires lui arrivaient dans les bagages des Portugais. Il les supporterait si leur présence attirait à Faïfo les bateaux de Macao ; à l'occasion il leur témoignerait même de l'amabilité. Mais si la balance de ses affaires avec les trafiquants portugais ne marquait point de progrès, il était prêt à écouter les adversaires des chrétiens et à sévir contre les pères et leurs fidèles.

Très vite, dès 1625, les jésuites firent à leurs dépens l'expérience de cette tactique royale. Cette année-là, le bateau des commerçants de Macao ne toucha pas à Faïfo comme à son habitude. Le monarque, qui venait justement de laisser entrer chez lui sept nouveaux religieux, s'estima lésé. Sur le champ il fit un édit contre ses sujets chrétiens et leurs prêtres ; ordre était donné aux missionnaires de se retirer à Faïfo et de n'en plus sortir. Les pères pourtant réussirent à détourner l'orage. L'un des leurs, François de Pina, s'était noyé au port de Tourane. Adroitement ils arguèrent de la nécessité de faire au défunt des funérailles respectueuses ; en ce pays d'Annam il leur fallait cent jours pour les mener à bien². Sai-vuong fut sollicité par son fils aîné que les jésuites avaient intéressé à leur cause ; gardien des honneurs dûs aux morts, il accorda le délai. Avant qu'il fût écoulé, les pères avaient eu « le temps de gagner le roi et de lui faire changer de résolution ».

Trois fois, sous le supérieurat de François Buzomi qui dura jusqu'en 1639, la cour publia un édit de bannissement contre les missionnaires. Mais ceux-ci savaient maintenant comment procéder. « Quelques-uns, dit Rhodes avec bonhomie, se retiraient et demeuraient cachés parmi les chrétiens ; les autres allaient faire un petit voyage à Macao et revenaient bientôt après avec des présents qui apaisaient la mauvaise humeur du roi, et par ce moyen faisaient aisément révoquer

1. *Infra* p.179 et 196 n.1.

2. Les relations écrites par Rhodes et Marini s'étendent longuement sur les cérémonies et les règles des deuils en pays annamite. Les cent jours réclamés par eux ne pouvaient paraître excessifs.

l'édit de leur bannissement¹. » Ainsi que l'écrit un autre chroniqueur de la compagnie, « comme la Cochinchine tirait de grands avantages du commerce des Portugais, la divine Providence se servait de cette voie pour y faire toujours entrer quelqu'un des pères ; et quand on se plaignait, les Portugais disaient qu'ils n'avaient pas coutume de s'embarquer sans eux² ».

* * *

Tout de même la situation des missionnaires restait précaire ; les tribulations que subit Alexandre de Rhodes en sont une preuve. En juillet 1626, ses supérieurs l'avaient rappelé à Macao pour l'envoyer au Tonkin. Quand il revint dans le royaume du Sud, quatorze ans après, en février 1640, pour succéder à François Buzomi à la tête de la mission, Sai-vuong n'était plus là. Son fils Thuong-vuong régnait depuis 1635³. Pourtant la politique de la cour à l'égard des chrétiens n'en était pas modifiée. Dès septembre de cette année 1640, Rhodes se voyait chassé et contraint de regagner Macao sur un petit bateau qu'il pilotait lui-même, aidé seulement d'un autre jésuite, le Portugais Pierre Alberto, et de trois jeunes chrétiens. Il en repartait, intrépide, pour fêter Noël à Tourane parmi les fidèles accourus de toutes les parties du royaume. Sept mois plus tard, après avoir réussi à descendre jusque dans la province de Ranran, à la frontière du Champa, un ordre du gouverneur de la province

1. RHODES, *Voyages et missions* p.117. « Le crime dont on les accusait, remarque Rhodes, était le même que l'on a si souvent imposé aux chrétiens des premiers siècles, d'empêcher les pluies et d'apporter la stérilité à toutes leurs terres ».

2. *L'État présent de l'Eglise de la Chine* p.48. Sur l'usage des présents tel qu'ils étaient exigés des commerçants, lire dans BUCH, *La Compagnie des Indes néerlandaises* I p.125, le récit de l'arrivée des premiers Hollandais à la rivière de Hué : « Le 28 juin (1633), le Brouwershaven reçut la visite de quelques notabilités qui demandèrent en même temps à voir les présents que, selon la coutume orientale, les Hollandais avaient apportés au roi. On les leur montra : 12 aunes de drap cramoisi et des épices. Les notables conseillèrent de remplacer les épices — d'autres étrangers leur en fournissaient en abondance, — par des vêtements, de la toile et du bois de santal. Ils ne cachèrent pas qu'ils trouvaient les présents mesquins : on aurait pu apporter au prince plus et mieux. Le 2 juin, nouvelle visite du directeur général des épaves, homme puissant et de grande influence dans le pays ; lui aussi venait voir les présents. Son avis fut également qu'ils étaient beaucoup trop insignifiants ; impossible avec cela de se présenter à l'audience. Le mieux serait de lui confier les présents et la lettre du gouverneur général ; il prendrait sur lui de gagner l'esprit du roi. Aussitôt on tint conseil naval et on décida que, étant données les maigres chances de succès commercial en Annam, on n'ajouterait rien aux présents. On accepterait l'offre d'Onkadoy et on lui remettrait la lettre du gouverneur et les présents. Le 9 juillet arriva la réponse du roi. Il faisait savoir que la venue des Hollandais lui était très agréable, qu'il leur octroyait pleine liberté de trafiquer dans son royaume, et, qu'au départ des vaisseaux, il autorisait à laisser dans le pays quelques employés de la compagnie pour veiller sur ses intérêts commerciaux ».

3. Sur Thuong-vuong (1633-1648), cf. S. E. TON-THAT-HAN, *Généalogie des Nguyen avant Gia-Long*, ds *Bulletin des Amis du Vieux-Hué*, 1920.

de Cham¹ l'obligeait à reprendre la mer. Le navire de Macao venant de partir, le missionnaire dut prendre place dans un vaisseau qui allait aux Philippines, « pour de là passer à Macao et puis dans deux ou trois mois revenir à la Cochinchine² ».

En ces parages, la navigation était fort dangereuse. Les typhons rendaient fréquents les naufrages, et souvent de violentes tempêtes agitaient la mer. Rhodes avait d'abord beaucoup souffert des traversées que son zèle lui imposait ; il était en effet très tourmenté d'une « incommodité d'estomac fort ordinaire à ceux qui vont sur la mer ». Ses chrétiens, heureusement, pris de pitié de le voir ainsi travaillé, lui avaient alors enseigné un beau secret : « prendre un de ces poissons qui ont été dévorés et qu'on trouve dans le ventre des autres poissons, le bien rôtir, y mettre un peu de poivre et le prendre en entrant dans le navire ». L'estomac a alors tant de vigueur qu'il ne craint plus d'être ébranlé. Rhodes essaya de la recette et trouva à l'usage qu'elle était excellente. « Je désire, écrit-il dans ses *Divers voyages...* que cela serve à mon lecteur et particulièrement à ceux qui veulent venir travailler avec nous au-delà du grand Océan, lequel ils pourront passer sans mal de cœur³ ».

Ce fut en tout cas sans trop de fatigue que lui-même atteignit les Philippines le 28 juillet 1641. Son navire menacé par la tempête dut s'arrêter à Bolinao, à plus de cent lieues de Manille, où il ne put arriver par la voie de terre que le 15 août. Sur sa route, des religieux augustins et dominicains qu'il rencontra en plusieurs endroits lui firent « mille caresses ». Manille, résidence du gouverneur espagnol et capitale d'un pays où « le peuple est fort dévôt », lui montra « un grand port et de belles églises ». Le 21 septembre, avec un autre jésuite, Antoine Rubino, Rhodes repartait pour Macao⁴. Les deux missionnaires y étaient quinze jours plus tard après avoir failli périr durant le trajet.

A la fin de janvier 1642, Alexandre de Rhodes s'embarquait une nouvelle fois pour Faïfo avec des marchands portugais. Il s'en

1. Marquée *Ciam* sur la carte de Rhodes, province actuelle du Quang-Nam.

2. RHODES, *Voyages et missions* p.144.

3. RHODES, *ibid.* p.124.

4. *Id.*, *ibid.* p.149 sq. Antoine Rubino, visiteur de la province, venait de rentrer de Cochinchine « et se tenait à Manille pour prendre toutes les mesures du grand voyage du Japon où il prétendait le martyre... Il voulut aller encore une fois à Macao donner les derniers ordres en sa province où il ne devait jamais plus venir ». Rubino, en effet, devait être arrêté peu après son débarquement, avec tous ses compagnons. Rhodes rentré en Europe se fit l'historien de son martyre : *Histoire de la vie et de la glorieuse mort de cinq pères de la Compagnie de Jésus qui ont souffert dans le Japon avec trois séculiers en l'année 1643*, Paris, 1653.

fut aussitôt à Hué saluer Thuong-vuong. Le missionnaire lui présenta « quelques nouveaux horloges marqués en lettres chinoises ». Le présent eut l'heur de plaire au prince qui retint le missionnaire à la cour « quand les Portugais retournèrent à leurs marchandises ». Il passait tous les jours avec le roi et toutes les nuits il était occupé avec ses chrétiens qui s'assemblaient dans les maisons qu'il leur assignait. Il expliquait au roi « quelques secrets de la mathématique et aux chrétiens les mystères de la foi ». Au bout de quelques semaines, Thuong-vuong, capricieux, se lassa du jésuite et l'obligea à s'éloigner de Hué.

Rhodes en profita pour parcourir encore une fois le royaume, à la hâte, du nord au sud. Mais, en septembre 1643, il crut prudent de s'en aller passer trois mois à Macao. Les négociants portugais lui avaient expliqué, en effet, que le roi le reverrait beaucoup plus volontiers après un peu d'absence et avec de nouveaux cadeaux, quelque précieux bibelot ou savante machine d'Occident. Cinq mois plus tard, Rhodes, de retour à Hué, revint auprès du roi, qui lui fit de grandes caresses et reçut ses présents avec beaucoup de démonstrations d'amitié. Le lendemain, Thuong-vuong prit même la peine de venir visiter le père dedans sa barque¹.

* * *

Ce système de sympathie intermittente aurait pu se prolonger si l'entourage du roi n'eut poursuivi les chrétiens et leurs chefs d'une haine tenace. Sans doute, épouses royales, eunuques et mandarins étaient comblés moins que le maître des cadeaux du missionnaire. Habilement, on remontra au prince que sa tante, Madame Marie, ne recevait si souvent chez elle le prêtre portugais que parce qu'elle voulait profiter de la science de ce « fort savant mathématicien » pour se trouver « quelque sépulture si commode que la couronne vienne à ses descendants, au préjudice de toute la maison royale ». Rhodes lui devint alors fort suspect et les adversaires des chrétiens s'enhardirent. Les fidèles, maintenant assez nombreux dans le royaume (le jésuite baptisait beaucoup : plus de deux cents personnes en une seule nuit à la ville royale), n'avaient guère été troublés que par les tracasseries de quelques mandarins

1. Rhodes avait adopté ce mode d'habitation aujourd'hui encore fréquent en pays indochinois. Vers la fin de son séjour en Cochinchine, il se peint lui-même, au milieu de ses catéchistes, dans sa barque où il entrait « plus content que si j'eusse été dans une maison dorée. Nous y passions le jour dans tous les exercices de piété que nous pouvions, et à dire le vrai ces neuf jeunes hommes y vivaient comme des anges ». (*Voyages et missions* p.203.) Quand il sera expulsé, le missionnaire obtiendra un sursis pour réparer sa barque incapable d'affronter la haute mer (*ibid.* p.226).

locaux. Jusqu'en 1644, l'Eglise de la Cochinchine « avait été quasi dans la paix et dans la bonace », dit Rhodes dans le pittoresque langage d'un homme accoutumé aux choses de la mer¹. Les chrétiens maintenant allaient donner leur premier martyr.

En juillet 1644, le gouverneur de la province de Cham, Onghebo², envoya des soldats perquisitionner chez le missionnaire (l'ordre, paraît-il, venait d'une épouse du roi). On ne trouva au logis qu'un nommé André. C'était un catéchiste, c'est-à-dire l'un de ces dix jeunes hommes qui, l'année précédente, « le jour de la Saint-Ignace, avaient publiquement fait leur jurement, en présence des chrétiens, de servir toute leur vie l'Eglise sans se marier jamais et d'obéir aux pères de la compagnie qui viendraient prêcher en leur pays ou à ceux qu'ils députerait en leur place³ ». Arrêté, André fut amené devant le gouverneur et incontinent condamné à mort. Rhodes et les Portugais accourus au tribunal eurent beau supplier, importuner, menacer même, le haut mandarin fut inflexible : André lui avait avoué qu'il était chrétien et « que la mort même ne lui ferait pas quitter ce nom ». Il mourrait donc « pour apprendre à tous l'obéissance qu'ils devaient au roi ». Quarante soldats l'entraînèrent à une demi-lieue de la ville. Rhodes l'accompagnait, mais à peine pouvait-il le suivre « tant il allait vite, encore qu'il fût chargé d'une échelle fort pesante qu'il portait au cou ». André, qui était entré en de merveilleux transports de joie à la pensée de mourir pour sa foi, fut décapité tandis qu'il prononçait encore le nom de Jésus (26 juillet 1644). Les chrétiens furent autorisés à recueillir le corps du martyr. On le fit porter à Macao, où les jésuites le reçurent dans leur collège avec une grande magnificence⁴.

1. RHODES, *Voyages et missions* p.171. Sur les pérégrinations du missionnaire à travers la Cochinchine, voir L. CADIÈRE, *Le mur de Dong-hoi au point de vue religieux*, ds *Annales de la Société des Missions Etrangères*, 1905, janvier-février, mars-avril, mai-juin.

2. Onghebo, comme la plupart des noms semblables donnés par les missionnaires (et tous les étrangers) aux principaux mandarins, ne doit pas être un nom propre de personne mais le titre ou le grade de ce haut fonctionnaire. D'après RHODES, *Histoire du royaume de Tonkin* p.170, on appelait du titre d'Ounghé « ceux d'entre les lettrés qui ont été ou qui sont dans la fonction de quelque charge publique ». — L'orthographe de ces noms est très variable. On trouve par exemple Ouenglebo et Longhebo (RHODES, *Relation des progrès de la foi au royaume de la Cochinchine vers les derniers quartiers du Levant*, Paris, 1652, p.43, p.44) ; Onghebo, Ounghébo, Oungesbo (RHODES, *Voyages et missions* p.123, p.203, p.212, p.226.)

3. RHODES, *Voyages et missions* p.161. Ces catéchistes cochinchinois sont la réplique de ceux que Rhodes avait institués au Tonkin, infra p.34.

4. Le récit détaillé du martyre d'André et de la réception de son corps à Macao se trouve dans RHODES, *Relation des progrès de la foi au royaume de Cochinchine* p.43-60. En 1653, le missionnaire fit paraître un petit livret de plus de 100 pages, *La glorieuse mort d'André, catéchiste de la Cochinchine qui a le premier versé son sang pour la querelle de Jésus-Christ en cette nouvelle Eglise, par le Père Alexandre de Rhodes, de la Compagnie de Jésus, qui a toujours été présent à toute cette histoire*. L'ouvrage se terminait par un chapitre sur « quelques grâces particulières que Dieu a faites dans Paris par les prières du bon André ».

La mort d'André, comme il arrive souvent dans les persécutions, au lieu d'affaiblir le zèle des chrétiens, ne fit que l'aviver. Le gouverneur de la province de Quinhin ayant ordonné aux fidèles de se faire connaître, sous peine d'être punis s'ils venaient par la suite à être découverts, plus de 700 personnes se présentèrent à lui en un seul jour. Un peu embarrassé de son succès, le mandarin choisit dans cette masse trente-six victimes qu'il expédia à son collègue de la province de Cham, tandis qu'il se hâtait de renvoyer tous les autres chrétiens. Devant les juges d'Onghebo, les prisonniers gardèrent une héroïque contenance, sauf un seul, « un vieillard fort riche », qui se laissa aller à renier sa foi. Le gouverneur eût volontiers envoyé à la mort ces entêtés qui avaient soit du martyre, mais il craignait que le roi ne s'épouvantât d'une telle rigueur à l'égard des coreligionnaires des marchands de Macao. Aussi se borna-t-il à décider qu'ils seraient fustigés publiquement, et encore, à la dernière minute, ne voulut-il faire porter l'exécution que sur cinq des condamnés. Ce fut alors parmi ces chrétiens à qui obtiendrait l'honneur d'être torturé pour sa foi ; chacun trouvait de bonnes raisons de solliciter pour soi le supplice. « Le juge dans cette rencontre, dit Rhodes que l'on avait laissé près d'eux, ne savait s'il devait se mettre en colère ou s'il devait rire, s'il devait les contenter tous en les faisant tous souffrir, ou bien s'il les devait tous punir en les congédiant tous sans en tourmenter aucun¹. » Finalement, quand bourreaux et condamnés se furent mis d'accord, on passa une cangue au cou des victimes choisies et on les conduisit sur une place de la ville. Là chacun des condamnés reçut quatre ou cinq coups de bâton ; puis on les renvoya tous.

*
* *

La constance des chrétiens, leur ardeur à rechercher la souffrance déconcertaient quelque peu les persécuteurs. Ceux-ci pourtant ne se lassaient pas. Au lendemain de la fête de Noël 1644, ils osèrent pour la première fois arrêter Alexandre de Rhodes lui-même. Après quelques jours de prison, le missionnaire fut laissé en liberté surveillée dans sa barque. Il était obligé de s'y tenir tout le jour, car « les magistrats le faisaient souvent visiter par leurs gardes » ; mais la nuit il courait réconforter ses chrétiens. Ce régime dura deux mois, au bout desquels le terrible Onghebo lui fit ordonner de quitter

1. RHODES, *Voyages et missions* p.209.

sur le champ sa province. Le roi était intervenu, car une brutalité irréparable aurait fait courir grand risque à son fructueux commerce avec les Portugais.

Quelques mois après, Thuong-vuong parut changer d'attitude. Rhodes venait d'être arrêté encore une fois et amené à Hué. Le prince, dans son conseil, décida que le jésuite aurait la « tête tranchée et ordonna que cela se fit sans délai et le même jour¹ ». Mais sur l'intervention d'un de ses conseillers dont la femme était chrétienne et qui avait lui-même « conservé dans le cœur quelque amour » pour Rhodes, le roi accepta de se laisser fléchir. « Bien, dit-il. Puisque l'on me parle en faveur de ce prêtre portugais, je suis content de retirer ma parole et de lui donner la vie, mais à condition qu'il sortira au plus tôt de tout mon royaume pour n'y jamais plus rentrer. C'est sur peine de la vie que je lui commande de s'en éloigner. »

Rhodes aussitôt fut conduit de Hué à Faïfo. En attendant le départ du vaisseau des Portugais pour Macao, le jésuite fut confié à la garde d'un Japonais fort bon chrétien. Il était interdit aux fidèles de l'approcher et un soldat « qui ne bougeait ni le jour ni la nuit » veillait à la porte du logis. Mais la nuit le soldat dormait. Le Japonais, vertueux et courtois, mettait alors une échelle sous la fenêtre de la chambre du missionnaire « qui descendait fort doucement » et s'en allait dans une autre maison où les chrétiens assemblés l'attendaient. Là, Rhodes « confessait, prêchait, catéchisait et baptisait ». Sur les deux heures après minuit il disait la messe ; avant l'aube, il remontait dans sa chambre par son échelle. Ce manège dura 22 jours, pendant lesquels il eut le temps de baptiser 92 païens.

Son départ, le 3 juillet 1645, fut cruellement ressenti par les chrétiens qui demeuraient sans prêtre. Accourus au port, « les uns, dit Rhodes lui-même, se jetaient par terre comme à demi-morts, les autres hurlaient d'une façon si lugubre que mon cœur mourait de douleur, voyant la bonté de ces bonnes gens ». Les magistrats annamites, montés à bord du bateau portugais, lurent à haute voix l'édit de bannissement. On y spécifiait que le capitaine portugais qui oserait ramener Alexandre de Rhodes en Cochinchine aurait la tête tranchée. Mais si personne ne conduirait plus l'héroïque jésuite

1. RHODES, *Voyages et missions* p.256. C'est un peu avant cette époque que quatre clarisses espagnoles expulsées de Macao durent faire escale à Tourane et se présenter à la cour de Thuong-vuong ; *infra* p.51 n.5.

aux rivages de l'Annam qu'il ne devait jamais revoir, il y laissait une semence chrétienne qu'aucune tribulation ne pourrait désormais étouffer¹.

II

Arrivés en Cochinchine dès 1615, les jésuites n'entrèrent au Tonkin que onze ans plus tard². Les succès du christianisme dans le royaume du Sud devaient décider les supérieurs de Macao à tenter leur chance auprès des populations de la riche seigneurie du Nord³.

Le 2 février 1626, Julien Baldinotti, un Italien de Pistoie, s'embarqua sur le bateau portugais qui chaque année assurait le trafic entre Macao et le Tonkin. A Hanoï, le roi (le chua Trinh Trang), frappé du respect que le capitaine du vaisseau portugais, richement habillé de soie et d'or, témoignait à ce religieux modestement vêtu, en conçut quelque considération pour Baldinotti. Mais ce dernier qui ne savait ni parler ni entendre la langue du Tonkin, ne put utiliser cette sympathie naissante. Il dut se contenter de baptiser quatre petits enfants que la mort allait emporter, puis il revint à Macao demander à ses chefs un successeur qui parlât l'annamite et pût mettre à profit les bonnes dispositions du roi⁴.

Alexandre de Rhodes, qui s'était signalé, dès son arrivée en Cochinchine, par ses aptitudes à la langue indigène, fut alors rappelé

1. MARINI, *Missioni* p.360 estime à environ 50.000 le nombre des chrétiens au temps de Buzomi.

2. Nous suivons les ouvrages de Rhodes sur le Tonkin : *Historiæ Tunkinensis libri duo* et sa traduction française *Histoire du royaume de Tonkin*, ainsi que sa version italienne *Relazione de' felici successi*. Leur seconde partie est réservée « à l'introduction et aux progrès de la foi dans le royaume de Tonkin ».

3. Un franciscain espagnol, Barthélemy Ruiz, avait déjà résidé à Hanoï de 1584 à 1586, sans réussir à y fonder une chrétienté durable.

4. Julien Baldinotti a laissé une courte relation de son voyage au Tonkin. Elle parut en 1629 à Rome dans un recueil dont une traduction fut publiée la même année à Paris : *Histoire de ce qui s'est passé es royaumes d'Ethiopie, en l'année 1626 jusqu'au mois de mars 1627. Et de la Chine, en l'année 1625 jusques en février de 1626. Avec une brève narration du voyage qui s'est fait au royaume de Tunquin nouvellement découvert*, Paris, 1629. Voir le texte italien et une traduction nouvelle dans le *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, 1903 p.71-78. Le missionnaire fut bien reçu par le roi qui lui posa des « questions mathématiques relatives à la sphère ». Mais son séjour fut enveloppé de méfiance. Un Maure accusait le prêtre de Macao d'être un espion envoyé par les Portugais pour le compte du roi de Cochinchine. On se préparait alors à la guerre des deux côtés. Trinh Trang fit jurer à Baldinotti de ne pas aller en Cochinchine pour ne pas favoriser son ennemi et d'être toujours pour lui un ami fidèle.

à Macao et désigné pour entreprendre la mission du Tonkin. Le 19 mars 1627, en compagnie d'un autre religieux, Pierre Marquez¹, Rhodes débarquait « au port de Chouaban en la province de Sinoa », qu'il nomma aussitôt port de Saint-Joseph car on était au jour de la fête de ce saint². Une foule curieuse assiégeait le navire, désireuse de voir les belles marchandises qu'apportaient les Portugais. Sans désespérer, le missionnaire se mit à « débiter la sienne et à leur dire qu'il avait une marchandise plus précieuse et à meilleur marché que toutes les autres, qu'il la donnait pour rien à qui la voudrait, que c'était la vraie loi et le vrai chemin du bonheur³ ». Là-dessus, il fit un petit sermon et il n'était pas encore débarqué que deux personnes fort sages avaient pris la résolution de recevoir le baptême. Deux mois après, Rhodes avait déjà baptisé deux cents païens.

Les Portugais cependant s'en furent saluer le roi. Trinh Trang, en guerre alors contre son voisin de Cochinchine Sai-vuong, se trouvait lui-même à Cuabang avec 120.000 hommes de troupes et 400 galères. Rhodes, qui savait sa cour, offrit au prince une horloge à roue avec un poudrier et un peu plus tard, quand un échec eut apaisé la fureur guerrière du monarque, il lui donna encore « un beau livre de mathématiques fort bien doré, imprimé en lettres chinoises ». Les deux cadeaux furent par la suite l'occasion de fréquents entretiens entre le jésuite et Trinh Trang. Celui-ci était si ravi d'entendre sonner son horloge qu'il offrit à Rhodes de demeurer

1. Marquez était un métis de père portugais et de mère japonaise. Comme il ne parlait pas l'annamite, on peut penser qu'il avait été envoyé avec Rhodes pour s'occuper des Japonais chrétiens. Baldinotti, lui aussi, avait été accompagné d'un frère coadjuteur japonais, Jules Piani. D'Amaral arrivera à son tour avec un religieux prêtre japonais, Paul Saito (lequel mourra martyr au Japon en 1634, de même qu'un frère de Pierre Marquez, le jésuite François Marquez).

2. RHODES, *Voyages et missions* p.91 sq. Sur sa carte, Rhodes écrit *Cuabang* dans la province de *Thinhua*. — Plus tard les vicaires apostoliques ratifieront le choix que Rhodes avait fait de saint Joseph pour patron de la mission du Tonkin. Avant même d'avoir quitté la France, François Pallu dédie son vicariat à saint Joseph (Lettre à Mère Marie de Saint-Bernard, 15 mars 1661, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu* t.I p.329-330. Voir L. BAUDIMENT, *Un mémoire anonyme sur François Pallu*, Paris, 1934 p.51-52). Lorsque Lambert de la Motte commence de s'établir à Siam, il donne à son installation le nom de camp de Saint-Joseph, « en mémoire du R. P. Rhodes » (*Histoire de l'établissement du christianisme dans les Indes orientales*, Paris, 1803, t.I p.238). Enfin le 21 mars 1678, la Propagande approuvera la demande que lui faisaient les vicaires apostoliques de prendre saint Joseph comme patron de toutes leurs missions (A. LAUNAY, *Documents historiques relatifs à la société des Missions étrangères*, t.I p.67.)

3. RHODES, *ead. loc.* — « Ils étaient tous ravis quand je leur faisais voir la conformité de notre religion avec la raison, et admiraient surtout les dix commandements de Dieu, trouvant qu'il ne se pouvait rien dire de plus raisonnable et de plus digne d'être proposé par le souverain monarque du monde. La méthode que je tenais était de proposer l'immortalité de l'âme et l'autre vie ; de là je passais à prouver la divinité, puis la providence. Ainsi de degré en degré nous venions aux mystères les plus difficiles ». (*Ibid.* p.96.)

avec lui « un couple d'ans », ajoutant qu'il serait bien aise de le voir souvent. Sur ce tous deux, devisant sur les éclipses ou écoutant de la musique, remontèrent en galère la rivière de Tonkin jusqu'à Hanoï, où ils arrivèrent le 2 juillet.

La capitale avait plus de six mille pas de longueur et autant de largeur. Ses rues étaient si larges que dix ou douze chevaux pouvaient commodément y avancer de front. Pourtant deux fois par mois l'encombrement était tel que la population de la ville passait pour monter à un million de personnes¹. Le roi fit construire pour Rhodes et son compagnon, tout près du palais, une spacieuse maison de bois dont la majeure partie fut aussitôt convertie en église. Les catéchumènes affluaient. Mieux encore qu'en Cochinchine, les personnages du plus haut lignage donnaient l'exemple. La sœur même du roi, baptisée Catherine, convertit dix-sept des siens dont sa mère qui montra le plus grand zèle à instruire plusieurs jeunes femmes de la cour et à les former aux vertus chrétiennes. Madame Catherine qui, était poétesse, mit son inspiration de néophyte à composer « en beaux vers toute l'histoire du catéchisme, commençant depuis la création du monde jusqu'à la venue, la vie, la passion, la résurrection et l'ascension de Notre-Seigneur² ». Les prêtres des idoles, eux-mêmes, venaient volontiers à la foi, bien qu'elle risquât de les priver de leur gagne-pain. Rhodes admirait qu'ils fussent « si merveilleusement souples à la raison » ; deux cents se firent chrétiens. Dès la fin de 1627, il avait baptisé à Hanoï 1.200 personnes ; on en baptisa 2.000 en 1628, 3.500 en 1629³.

A lui seul, car Pierre Marquez n'avait pas encore réussi à apprendre l'annamite, Alexandre de Rhodes ne pouvait suffire au soin de tant néophytes dont la piété se montrait fort ardente. Certains ne faisaient-ils pas jusqu'à quinze jours de marche pour venir se confesser et entendre la messe ? Aussi choisit-il pour le seconder quelques jeunes hommes particulièrement pieux. Il en fit des catéchistes. Le premier qui se présenta était depuis 17 ans au service des idoles. Un discours du jésuite l'avait converti. Sur le champ il quitta tout, temple et « grands émoluments » pour recevoir le baptême sous le nom de François et vivre avec les pères. « Ce que nous lui accordâmes volontiers, raconte Rhodes, tant pour avoir en lui un témoin considérable de notre vie privée, comme pour le rendre plus savant des points

1. RHODES, *Histoire du royaume de Tonkin* p.26.

2. RHODES, *ibid.* p.164.

3. RHODES, *Voyages et missions* p.95.

du catéchisme, que nous lui dictions une heure chaque jour, qu'il apprit par cœur durant quelques mois ¹ ». En effet la charge essentielle des catéchistes était de préparer les catéchumènes au baptême. Voués par serment au service exclusif de l'Eglise, ils deviendraient pour les jésuites les plus précieux auxiliaires. Rhodes se plaira à le reconnaître : « ce sont eux qui, à dire le vrai, ont tout fait après Dieu dans les grands progrès qu'a eus cette Église ² ».

* * *

La très grande utilité des catéchistes apparut aux premières difficultés qui vinrent entraver la besogne des missionnaires. Jusque là Rhodes, fort de l'amitié du roi, avait travaillé dans la plus grande liberté, mais le christianisme bouleversait trop d'habitudes pour ne pas connaître d'ennemis. La première attaque fut menée par les femmes renvoyées de quelques nouveaux chrétiens qui, pour obéir à la discipline de l'Église, n'avaient gardé qu'une seule épouse. Ces personnes disgraciées « firent tant de bruit, que tout le royaume en fut ému ³ ». Dans le Louvre de Hanoï, les concubines royales se mirent à redouter que leur seigneur dont on savait la sympathie à l'égard de Rhodes ne vînt à prendre goût à la loi nouvelle ; elles tremblaient d'être chassées. Les eunuques qui risquaient du coup de se trouver sans emploi soutinrent une cabale. Trinh Trang commença par résister ; mais ses femmes firent si bien qu'elles le persuadèrent que le portugais était un sorcier dont le souffle pouvait le tuer. « J'étais bien ébahi, conte Rhodes, de voir que le roi ne m'appelait plus à sa conversation et à sa table même comme il

1. RHODES, *Histoire du royaume de Tonkin* p.190. On peut voir ici l'origine du catéchisme écrit en langue annamite — car François ne parlait ni le portugais ni le latin — que le missionnaire publia à Rome, en 1651, dans la première transcription inventée pour rendre les sons et les tons annamites au moyen des caractères romains. Dès cette époque en effet, Rhodes semble avoir conçu le plan d'un catéchisme divisé en huit journées (*Voyages et missions* p.96) comme sera le plan de son *Catechismus... in octo dies divisus*.

2. RHODES, *Voyages et missions* p. 103. L'institution n'était pas une découverte. Il y avait un siècle que les catéchistes jouaient un grand rôle dans l'évangélisation de l'Amérique espagnole. Voir R. RICARD, *La « conquête spirituelle » du Mexique. Essai sur l'apostolat et les méthodes missionnaires des Ordres Mendicants en Nouvelle-Espagne de 1523-24 à 1572*. (Travaux et mémoires de l'Institut d'Ethnologie, t.XX) Paris, 1933, en particulier p.117 sq. Aux Indes mêmes, saint François-Xavier en avait fait un large emploi.

3. RHODES, *Voyages et missions* p.105. D'après l'*Histoire du royaume de Tonkin* p.192 sq., la cabale avait réussi à faire adresser aux missionnaires un message menaçant : « Quelle est cette loi, Pères, que vous publiez en mon royaume ? Vous ordonnez à mes sujets qu'ils ne doivent avoir qu'une femme et je veux qu'ils en aient plusieurs, afin qu'ils aient aussi plus d'enfants qui me soient fidèles... » Devant le ton « bien aigre » de ce billet, Rhodes se prit à douter qu'il vînt réellement du roi. Il n'en parla pas et continua sa prédication sans rien laisser voir.

avait auparavant accoutumé, me faisant asseoir auprès de lui et me servant de sa main ». Maintenant quand par hasard Trinh Trang le recevait, « c'était de loin, de sorte que, comme il était un peu sourd, il fallait qu'un eunuque lui rapportât mes paroles qu'il déguisait à sa fantaisie ; et je ne savais point alors d'où provenait ce changement¹ ».

Advint une éclipse de lune qui offrit occasion au missionnaire de montrer sa science. Du coup Trinh Trang inclina de nouveau vers lui. Mais eunuques et concubines ne désarmaient pas. Bientôt sorciers et bonzes se joignirent à eux. Les sorciers triomphaient de ce que le baptême donné à nombre de Tonkinois en péril de mort ne les avait pas guéris. Leur loi est une loi de mort, répétaient-ils au chua, en lui représentant qu'ils s'étaient introduits chez lui pour y tuer ses meilleurs soldats. A entendre les bonzes, les chrétiens s'attaquaient aux pagodes et aux idoles, et ces sacrilèges attireraient fatalement les vengeances du ciel. Finalement Trinh Trang céda à tant de murmures. « Ne sachant que croire ni que faire, dit Rhodes pour l'excuser, le roi se résolut enfin de nous empêcher d'agir et de nous rendre inutiles en son royaume. » Un édit interdit solennellement sous peine de la vie aux sujets de Trinh Trang d'aller trouver les pères et de se convertir à leur foi².

L'église fut fermée, mais Rhodes, que l'on ne surveillait pas sérieusement, continuait à courir la ville et les environs. La capitale était divisée « en six bandes qui avaient leurs quartiers et leurs maisons assignées » où les chrétiens se réunissaient pour prier. Chaque dimanche ils y entendaient la lecture d'une lettre où le missionnaire les instruisait de l'Évangile. Quatre mois se passèrent ainsi. Mais un jour que l'artillerie tirait des salves en présence de Trinh Trang, le canonnier fut mortellement brûlé. C'était un chrétien « qui s'était donné au roi après avoir servi les Portugais ». Trinh Trang, libéral, voulut que son artilleur eût des funérailles solennelles auxquelles participèrent dans les rues de la ville plus de mille chrétiens. C'était

1. RHODES, *Histoire du royaume de Tonkin* p.194.

2. Texte de l'édit : « Nous, roi de Tonkin, encore que nous soyons assez informés que les prêtres européens qui sont en notre cour n'ont point enseigné au peuple jusqu'à maintenant de mauvaise et pernicieuse doctrine, toutefois ne sachant point ce qu'ils feront à l'avenir ou ce qu'ils machinent à présent, nous défendons désormais sous peine de la vie à tous nos sujets de les aller trouver ou d'embrasser la loi qu'ils prêchent ». (*Histoire du royaume de Tonkin* p.211) – C'était la troisième interdiction portée par Trinh Trang. La première était le message cité plus haut. La seconde avait été un édit obtenu par les bonzes accusant les chrétiens de détruire les idoles qui avaient été adorées de tout temps dans le royaume. Mais cet édit avait été rapporté sur l'assurance que Rhodes donna immédiatement au chua que, loin d'avoir jamais enseigné aux chrétiens de briser les idoles, il leur avait toujours expressément « défendu de leur faire aucune injure et recommandé étroitement de vivre en paix avec tout le monde » (*ibid.* p.199).

là pour Rhodes la marque d'un retour de faveur. Malheureusement, depuis sa venue, aucun nouveau bateau n'était arrivé de Macao, et Trinh Trang s'impatiait. Quand la saison de la navigation fut passée, un eunuque de la cour vint remettre au missionnaire vingt écus d'or et du drap précieux avec l'ordre de le suivre dans la galère qui devait, selon la volonté du roi, l'emmener en Cochinchine¹. Rhodes pria en vain qu'on lui permît « d'aller faire la révérence au roi² ». Il dut s'embarquer tandis que les chrétiens en larmes avançaient jusque dans l'eau pour mieux entendre le discours qu'il leur adressa. Chemin faisant Rhodes convertit le capitaine de son bateau et vingt-quatre de ses hommes, si bien qu'il obtint de se faire débarquer sur le rivage de la province de Bochin, la plus éloignée de Hanoi. De là il gagna par terre le port de Cua-Choua (dit le *Port de la Reine*), où venait d'arriver le vaisseau des Portugais de Macao³. Avec eux, il retourna à la cité royale.

Trinh Trang, en le revoyant, ne dit rien, car c'était l'heure du commerce. Il laissa le missionnaire reprendre son ministère auprès des chrétiens. Mais, les affaires terminées, il exigea des Portugais qu'ils l'emmenassent avec eux (mai 1630). Et cette fois, ce fut sans rémission. Le prêtre portugais n'avait pu pénétrer jusqu'à Trinh Trang. Femmes et eunuques l'avaient emporté. Rhodes ne rentrerait plus jamais dans le royaume du Tonkin.

1. La décision prise par le seigneur du Nord de renvoyer à son ennemi un étranger aussi suspect que Rhodes peut s'expliquer par la manœuvre que Trinh Trang tentait cette année-là pour séduire Sai-vuong et réussir par ruse ce qu'il n'avait pu obtenir par les armes. Voir CADIÈRE, *Le mur de Dong-hoi* p.135-136.

2. Rhodes ajoute qu'il demanda « à remercier le roi des biens que les missionnaires avaient reçus de Sa Majesté durant les deux années qu'ils avaient été dans son royaume ». Cette conduite n'est pas feinte. Rhodes « aimait ceux qui ne voulaient pas partager sa croyance, tant les pauvres que les grands mandarins de Hué qu'il poursuivait de ses exhortations. Son grand ennemi lui-même, Onghebo, le gouverneur de Quang-Nam, qui l'expulsait du royaume, qui brûlait ses églises et les images pieuses, qui persécutait ses chrétiens et les faisait mettre à mort, le P. de Rhodes n'avait aucune haine pour lui. Le missionnaire a vu beaucoup de persécutions, parfois sanglantes ; il les décrit, il raconte sincèrement les angoisses qu'il éprouvait, mais sans un mot d'aigreur ou d'amertume. La méchanceté des hommes, la brutalité des événements n'altéraient pas la bonté naturelle de son cœur ni sa sincérité ». (CADIÈRE, *Les Européens qui ont vu le Vieux-Hué* p. 241)

3. Le vaisseau portait deux missionnaires, un Portugais, Gaspard d'Amaral, et un Japonais, Paul Saito, à la recherche de Rhodes et son compagnon. Le nom de *port de la Reine* tirait son origine d'une légende fort répandue. Jadis la fille d'un empereur chinois fut jetée à la mer sur ordre de son père en châtiment de sa vie de débauche. Son corps fut poussé par le flot jusqu'à Cua-choua « où quelque accident étant arrivé à un des habitants du pays auprès du corps mort de cette fille, la ville non seulement lui donna sépulture, mais lui dédia le port comme à une déesse tutélaire ». (*Histoire du royaume de Tonkin* p.108.) L'usage de prendre comme patron du lieu un criminel supplicié à la sortie de la ville quand un homme ou un animal était venu à tomber près de son cadavre est une des superstitions annamites qui ont le plus choqué Rhodes ; il y voit « l'effet d'un transport fanatique et d'une illusion tout à fait diabolique ». Voir dans CADIÈRE, *Religions annamite et non annamites* p.291-292, l'explication de ce culte des âmes abandonnées dont on craint la vengeance.

* * *

Son second séjour à Hanoï, Rhodes l'avait passé à organiser sa jeune chrétienté de manière qu'elle pût durer sans prêtre. Au retour de sa première expulsion, il avait constaté que les catéchistes pourraient en assurer la vie, mais à condition de ne pas se laisser accaparer par des familles baptisées qui cherchaient à en faire les maris de leurs filles. Pour parer au péril, il fit faire publiquement aux trois principaux catéchistes, François, André et Ignace, le dernier jour qu'il célébra la messe, le triple serment de ne pas se marier, de garder en commun les aumônes que leur feraient les chrétiens sans retenir aucun pécule, d'obéir à celui d'entre eux que les pères leur nommeraient comme supérieur, le tout jusqu'à la venue dans le royaume de nouveaux missionnaires¹. La cérémonie faite, Rhodes reçut des mains de ses fidèles une adresse rédigée en caractères annamites pour le souverain pasteur de l'Église universelle, Urbain VIII. Les 5.000 chrétiens du Tonkin s'engageaient devant le pape à persévérer en la foi qu'ils avaient reçue des pères de la compagnie de Jésus².

Rhodes disparu, la chrétienté ne resta pas longtemps sans revoir les missionnaires. Au printemps suivant (mars 1631) le bateau de Macao amena trois jésuites, dont le supérieur, Gaspard d'Amaral³, un Portugais, put constater que François, André et Ignace avaient parcouru presque toutes les provinces et baptisé 3.340 personnes. Le royaume comptait maintenant vingt églises de plus. Enfin, chose précieuse, l'Église du Tonkin avait déjà son premier martyr, un homme appartenant au frère du roi, qui n'avait pas voulu renoncer à sa foi malgré la prison et les tortures et à qui son maître, à bout de colère, avait fait trancher la tête.

À son débarqué, d'Amaral espéra que Trinh Trang, toujours préoccupé de se faire aider par les Portugais contre la Cochinchine,

1. RHODES, *Histoire du royaume de Tonkin* p.256.

2. *Id.*, *ibid.* p.259. Rhodes y fait dire à ses chrétiens : « Et encore que le roi qui gouverne ce pays et quelques-uns de ces princes (ignorants de la vérité) contredisent aux pères et s'opposent opiniâtement à eux, néanmoins la loi qu'ils nous ont prêchée n'a pas été condamnée ». Cf. L. CADIÈRE, *Une lettre du roi du Tonkin au pape*, ds *Bulletin de la Commission archéologique de l'Indochine*, 1912, p.199-210.

3. D'Amaral connaissait déjà le Tonkin pour avoir fait rentrer Rhodes à Hanoï après sa première expulsion. *Voyages et missions* p.113 montre en lui un exemple de ces religieux du collège de Macao qui, ayant « beaucoup poursuivi et sur le point de passer au Japon, comme dit Rhodes, tournèrent leurs pensées au Tonkin ». Dès son premier contact avec le peuple annamite, d'Amaral « ne pensa plus qu'à s'y retourner encore qu'il eût appris la langue japonaise et eût obtenu toutes les permissions nécessaires pour s'en aller en cette belle île » du Japon.

lui rendrait à cause de cela la liberté de prêcher. Mais comme Macao maintenait ses sympathies anciennes à la cour de Hué, deux prêtres seulement furent autorisés à demeurer, à condition de ne pas se livrer à la prédication. Chaque jour, prudemment, un père allait se faire voir à la cour pendant que l'autre s'occupait des chrétiens.

Le jeu était fatigant. Heureusement deux nouveaux missionnaires, des Italiens, arrivèrent bientôt en cachette. L'un d'eux, Jérôme Majorica, allait être « l'admirable et infatigable ouvrier » de l'Église du Tonkin¹. Sous son autorité, le nombre des fidèles ne cesserait de croître. En 1639, les jésuites dénombraient 82.500 baptisés, plus de cent grandes églises où les chrétiens s'assemblaient pour recevoir les sacrements et entendre la parole de Dieu quand les pères les visitaient, et 120 églises plus petites pour faire les prières des fêtes et des dimanches. En 1640, on arrivait à cent mille baptisés². Pourtant la situation des chrétiens et de leurs missionnaires était toujours aussi précaire. En 1643, un édit fut affiché devant l'habitation des pères portant que les prêtres portugais enseignaient des erreurs et des mensonges ; en conséquence il fallait brûler images, rosaires et catéchismes. L'ordre fut exécuté, des chrétiens molestés et dépouillés de leurs biens. Puis des soldats vinrent retirer l'édit tandis que Trinh Trang expliquait à Majorica qu'il avait dû sévir parce que des chrétiens brisaient des idoles³. Pendant ces mauvais jours, plus d'un néophyte avait donné la preuve d'un courage prêt au martyre. Même un mandarin qui se montrait très hostile,

1. RHODES, *Voyages et missions* p.113.

2. RHODES, *Histoire du royaume de Tonkin* p.292 et p.303. Les statistiques de cette période sont dressées avec soin, du moins celles des baptêmes. Voir dans A. Brou, *Les statistiques dans les anciennes missions*, ds la *Revue d'Histoire des Missions*, t.VI-1929, p.369 sq., le tableau des baptêmes pour chaque année de 1624 à 1648 ; le total s'élevait alors à 195.777. En 1641, on en était à 108.000.

3. Id., *ibid.* p.304. D'après ce récit de l'*Histoire du royaume de Tonkin*, la persécution vint « quand on s'y attendait le moins », et l'apaisement de Trinh Trang se produisit quelques semaines après « soudainement, l'on ne sait pourquoi, ni comment ». Marini (*Missioni* p.200) attribue la fureur du roi au dépit de ne jamais recevoir d'assez beaux présents ; mais son récit très flou reporterait l'édit à l'année 1644, ce qui est en contradiction avec la *Relazione de' felici successi* p.298. En 1643, les changements d'humeur du chua ont dû plutôt trouver leur cause dans ses relations, alors très étroites avec les Hollandais. « Les commerçants portugais ne furent pas, il est vrai, écartés du pays cette année-là (1643), mais on leur fit de telles difficultés qu'ils jurèrent en repartant qu'on ne les verrait pas l'année suivante. » (BUCH, *La Compagnie des Indes néerlandaises*, I p.185.) Que les missionnaires en aient pâti de leur côté, c'est le plus vraisemblable.

En effet quand les négociations avaient commencé du fait des Hollandais en 1639, les instructions de l'envoyé de Batavia, Couckebacker, lui permettaient de promettre au Tonkin l'aide des navires et des soldats que le chua réclamait, mais à la condition entre autres, que l'accès du royaume fût interdit aux Portugais. (BUCH, *op. cit.*, I p.166 sq.) Dans les débuts de leur installation à l'entrée du fleuve Rouge, les Hollandais eurent beau-

s'était converti subitement avec tant de sincérité qu'il avait fait bâtir une église à ses frais, pendant qu'ailleurs on les démolissait.

Ainsi dans le royaume du Nord comme dans celui du Sud, l'enthousiasme du peuple annamite pour la religion du Christ avait passé l'espérance des missionnaires. Maintenant, leur succès même posait aux jésuites un grave problème, celui d'organiser leur conquête. Ils sentaient le besoin d'encadrer solidement cette foule fervente, mais baptisée de fraîche date et sommairement instruite du Credo. Si l'on voulait que la foi de tant de néophytes fût autre chose qu'un feu de paille, il fallait leur donner des évêques et des prêtres. Or, au collège de Macao, on commençait à ployer sous le fardeau, d'autant qu'en même temps la Chine réclamait du monde¹.

Un pressant appel à l'Europe devenait indispensable. Alexandre de Rhodes, définitivement banni de la Cochinchine, venait justement d'arriver à Macao (juillet 1645). Ses supérieurs² décidèrent de l'envoyer en Occident pour leur aller chercher du secours spirituel et temporel. « Ils crurent, écrit-il lui-même, que j'étais assez instruit de toutes les grandes nécessités de ce pays où j'ai passé tant d'années et que je représenterais au Saint-Père l'extrême besoin que ces chrétientés ont d'avoir des évêques, aux princes chrétiens la grande pauvreté de tous nos pères qui travaillent en ces belles missions et à notre révérend père général les grandes espérances qu'il y a de connaître tous ces royaumes si nous avons des prédicateurs qui leur annoncent l'évangile. Ils me donnèrent ces trois commissions,

coup à lutter contre les manœuvres des Portugais qui les dénonçaient au chuei et aux mandarins comme des pirates vivant de leurs pillages et sans puissance réelle dans les Indes. Le chef de leur première expédition, en 1637, avait même attribué les craintes montrées par le mandarin qui l'avait accueilli, « à l'influence d'un prêtre portugais qui séjournait près du Giang (une des bouches du fleuve Rouge) et convertissait de nombreux indigènes au christianisme ». (BUCH, *op. cit.* p.152.)

1. « En 1640, toutes les provinces de la Chine propre, le Koei-tcheou et le Yunnan exceptés, avaient entendu la prédication des missionnaires de la compagnie, qui avaient leur résidence fixe dans neuf d'entre elles » (BRUCKER, *La Compagnie de Jésus* p.386). Macao devait encore subvenir aux besoins des missions commencées en 1630 au Cambodge, en 1633 à l'île de Hainan, et au Laos (cf. MARINI, *Missioni* p.354, p. 453, p.492). On comprend la réflexion de Rhodes, repartant pour la Cochinchine en 1642 sans compagnon : « En ces pays-là, un seul jésuite doit être compté comme si c'était un collège entier » (*Voyages et missions* p.153).

2. Rhodes ne donne pas les noms de ses supérieurs, mais ils étaient certainement portugais. En 1645, en effet, la province du Japon eut successivement deux vice-provinciaux, Gaspard d'Amaral et Jean d'Abreal ; tous les deux étaient portugais. Il est possible qu'ait eu part à la décision le nouveau visiteur de la province du Japon et de la vice-province de Chine, Manuel de Azevedo, qui devait se trouver à Macao au moment où Rhodes s'embarqua pour l'Europe. (*L'Histoire du royaume de Tonkin* p.312 le montre préparant une expédition de 7 missionnaires à destination du Tonkin et de l'île de Hainan qui s'embarqueraient en février 1646.) Or Azevedo était lui aussi portugais, d'après PRISTER, *Notices*, t.I p.269.

desquelles je me chargeai très volontiers...¹ » Le 20 décembre 1645, le héros des missions de la Cochinchine et du Tonkin s'embarquait pour l'Europe, « dans une belle flotte de huit grands navires portugais qui partirent pour les Indes et puis pour Lisbonne ». Mais l'Indochine attendrait quinze ans l'effet des démarches d'Alexandre de Rhodes.

1. RHODES, *Voyages et missions*, III^e part., p.1 sq.

CHAPITRE III

LA CONSTITUTION DU PATRONAT PORTUGAIS AUX INDES ORIENTALES

La Milice du Christ

- I. Les découvertes portugaises en Afrique et les papes. L'ordre militaire de la Milice du Christ ; la mainmise royale sur la grande maîtrise (1319-1551).
- II. La juridiction spirituelle de la Milice du Christ sur le domaine portugais d'outre-mer ; la création du diocèse de Funchal (1514) et des évêchés des Indes ; naissance et extension du patronat royal.
- III. Le fonctionnement du patronat ; les exigences du nationalisme portugais.

Alexandre de Rhodes avait travaillé pendant vingt ans en Extrême-Orient à l'ombre du pavillon portugais. C'est que l'Indochine, tout comme la Chine et le Japon, faisait partie de cette moitié du monde que le pape Alexandre VI, en 1493, avait attribuée à la couronne de Lisbonne. Pour dirimer les conflits qui mettaient aux prises Espagnols et Portugais, le chef de la chrétienté avait tracé du pôle nord au pôle sud une ligne imaginaire passant à cent lieues à l'ouest de la plus occidentale des Açores¹. Désormais le roi de Portugal était chez lui en Afrique, en Asie ; le roi d'Espagne, en Amérique. En Extrême-Orient, la citadelle avancée des Portugais était Macao ; celle des Espagnols, Manille aux Philippines². Chacun des deux souverains avait reçu domaine exclusif au temporel et au spirituel sur les territoires à lui accordés³.

1. Le 7 juin 1494, le traité de Tordesillas transféra 270 lieues plus à l'ouest la ligne de démarcation établie par Alexandre VI entre Espagne et Portugal.

2. Les Philippines furent un objet de contestation entre Espagnols et Portugais jusqu'en 1750. Les premiers les appelaient îles de l'Ouest ; les seconds îles de l'Est, de manière à les situer dans la moitié du monde que la bulle d'Alexandre VI leur avait attribuée.

3. Sur le caractère exact de la décision d'Alexandre VI, voir PASTOR, *Histoire des Papes*, édit. française, t. VI p.150-153. Pastor s'est efforcé de préciser comment il faut entendre les « donations » consenties par les papes au Portugal puis à l'Espagne, et qui étaient sans aucun doute des donations territoriales. « L'expression *donation*, écrit-il, ne se rapporte qu'à des choses acquises équitablement ; c'est ainsi que l'ont comprise les contemporains, les théologiens des époques postérieures et les Espagnols eux-mêmes. Ce qui prouve combien à Rome on était loin de vouloir toucher à la liberté des peuples païens, c'est qu'en 1497, dans un document analogue en faveur du Portugal, Alexandre VI employait cette même formule de *donation* tout en stipulant sans faire de réserve la soumission volontaire des

I

Déjà, avant qu'Alexandre VI eût partagé le monde entre les deux princes de la péninsule ibérique, plusieurs de ses prédécesseurs avaient reconnu au Portugal de très larges droits sur les terres dont l'État portugais avait commencé la conquête le long de la côte occidentale de l'Afrique. Ce fut l'infant Henri le Navigateur¹ qui préluda à la prodigieuse épopée des caravelles portugaises en s'emparant de Ceuta, le 21 août 1415. Trois ans après, le pape Martin V érigeait la ville en évêché suffragant de Braga². En même temps, il exhortait évêques et monastères portugais à prêter leur appui à l'expédition que le royaume allait entreprendre en Afrique. Le pape y voyait avec un moyen d'affaiblir la puissance maure, l'occasion d'apporter la foi chrétienne aux populations noires de la côte. Aussi Martin V ordonnait de prêcher la croisade et accordait au roi de Portugal la propriété de ses futures conquêtes en Afrique³.

Les navigateurs portugais avaient à peine dépassé la côte de Guinée que Nicolas V, à deux reprises⁴, confirmait et étendait les privilèges de Martin V. Le 28 janvier 1455, la bulle *Romanus Pontifex* interdisait à qui que ce fût d'entrer sans la permission du roi de Portugal sur les territoires dont le Saint-Siège lui avait fait donation. Elle y réservait à ce seul prince le monopole du commerce, tout

habitants. Si cette clause ne figure pas dans le bref de 1493, c'est qu'elle était sous-entendue comme étant de droit. Dans tous ces documents la donation dont il s'agit est un titre créé à l'égard des autres princes de l'Europe, mais non à l'égard des populations du nouveau monde. » Voir aussi J. LECLERC, *Autour de la « donation » d'Alexandre VI (1493)*, ds *Etudes* t.237 (1938), p.5-16 et p.195-208.

1. Henri le Navigateur, né en 1394, était le troisième fils du roi Jean I^{er} qui régna de 1385 à 1442. Il mourut en 1460.

2. Bulle *Romanus Pontifex*, 4 avril 1418, Bull.Patr. I p.8.

3. Bulle *Sane charissimus*, 4 avril 1418, Bull.Patr. I p.9.

4. Bulle *Dum diversas*, 18 juin 1452, Bull.Patr., I p.22-24, et bulle *Romanus Pontifex*, 8 janvier 1455, Bull.Patr., I p.31-34. On lit dans la première de ces bulles : «... tibi Sarracenos et paganos aliosque infideles et Christi inimicos quoscunque et ubicunque constitutos, regna, ducatus, comitatus, principatus aliaque dominia, terras, loca, villas, castra et quæcunque alia, possessiones, bona mobilia et immobilia in quibuscunque rebus consistentia et quocunque nomine censeantur, per eosdem Sarracenos, paganos, infideles et Christi inimicos detenta et possessa etiam cujuscunque seu quorumcunque regis seu principis, aut regum vel principum regna, ducatus, comitatus, principatus aliaque dominia, terræ, loca, villæ, castra, possessiones et bona hujusmodi fuerint, invadendi, conquirendi, expugnandi et subjugandi, illorum personas in perpetuam servitutem redigendi... plenam et liberam auctoritate Apostolica tenore præsentium concedimus facultatem... eandemque regiam Majestatem tuam rogamus, requirimus et hortamur attente, quatenus virtutis gladio precinctus ac forti animo præmunitus pro divini nominis augmento, fideique exaltatione ac animæ tuæ salute conquirenda, Deum præ oculis habens in hujusmodi negotio potentiam virtutis extendas, ut fides catholica per tuam regiam Majestatem contra inimicos Christi triumphum se reportasse censeat ».

contrevenant devant être *ipso facto* excommunié. De plus, au souverain portugais uniquement, Nicolas V consentait le droit d'envoyer en ces régions des prêtres, qu'ils fussent séculiers ou réguliers. L'année suivante, Calixte III décidait de confier la juridiction ecclésiastique sur tous les domaines portugais situés hors de l'Europe à un ordre de chevalerie militaire, la Milice du Christ¹.

Cette société de moines-soldats, analogue dans son principe au Temple et à l'Hôpital qui avaient acquis tant de gloire en Terre sainte, était née en 1319 de l'effondrement même des Templiers. Lorsque, au concile de Vienne en 1312, le pape Clément V eut proclamé l'abolition du plus puissant et du plus riche des ordres militaires et décidé d'attribuer ses biens aux Hospitaliers², le roi Denis (1279-1325) refusa d'accepter pour le royaume de Portugal ce mode de dévolution. Le prince redoutait en effet que, par ce procédé, les très riches domaines que possédait chez lui l'ordre du Temple ne tombassent entre des mains étrangères, la plupart françaises, les Chevaliers de Saint-Jean de l'Hôpital ne comptant dans leurs rangs qu'un très petit nombre de Portugais. Volontiers Denis eût paré au péril en confisquant au profit de la couronne les biens de l'ordre déchu, mais le Saint-Siège s'y opposait absolument. Finalement, après d'épineuses négociations entre Lisbonne et Avignon, un compromis fut trouvé : le pape Jean XXII, par la bulle *Ad ea ex quibus cultus* du 15 mars 1319³, instituait pour le Portugal un nouvel ordre de moines chevaliers, la Milice du Christ, auquel étaient attribués tous les biens ayant appartenu au Temple sur le territoire du royaume. Les anciens templiers étaient invités par le roi à entrer dans la Milice dont la règle serait celle des chevaliers espagnols de Santiago de Calatrava. Un grand maître élu par ses frères gouvernerait l'ordre après avoir prêté au roi de Portugal serment de fidélité.

Le pape avait donné pour mission à la Milice du Christ de mener la lutte contre les musulmans dont la menace pesait toujours sur le royaume. Aussi le grand maître avait-il installé sa résidence à l'extrême sud de la péninsule ibérique, dans la forteresse-couvent de Castro-Marin, à l'embouchure de la Guadiana. De ce poste-frontière et vigie, il pourrait prendre à revers l'empire des Almohades toujours maîtres de l'Andalousie, tandis que sur la mer il ferait front aux attaques des Maures et chercherait lui-même à prendre pied chez

1. Constitution *Inter cætera*, 13 mars 1456, Bull. Patr. I p.36-37.

2. Bulle *Ad providam*, 2 mai 1312. Bull. Rom., Cocquelines, t.III, 2^e part., p.138.

3. Bull. Patr. I p.2-6.

l'adversaire, dans les villes de la côte marocaine. Les nouveaux chevaliers deviendraient des marins et la Milice du Christ, riche, disciplinée, ardente à combattre infidèles et païens, apporterait un appoint précieux à l'expansion maritime de l'État portugais.

Un siècle durant, la Milice du Christ garda le privilège que lui avait concédé la bulle de fondation, de choisir elle-même son grand maître. Mais en 1433 le pape Eugène IV céda aux sollicitations de Jean 1^{er}, qui désirait vivement qu'une dignité de si grande importance appartînt aux siens, en faisant du fils du roi, l'infant dom Henri, le grand maître de la Milice¹. Le prince en resterait le chef jusqu'à sa mort en 1460. Aussi lorsque Calixte III, en 1456, confia la juridiction ecclésiastique sur tous les territoires portugais d'outre-mer à la Milice du Christ, il la donnait en fait à la famille royale. Désormais elle n'en sortirait plus. Dès 1461, à la mort de l'infant dom Henri, son neveu le roi Alphonse V obtenait du pape Pie II que l'administration de la grande maîtrise lui fut confiée en récompense des services rendus par sa dynastie à l'Église, et aussi pour renforcer l'autorité royale dans la lutte menée contre les infidèles². Moins d'un siècle après, par une concession de Jules III, le titre de grand maître de la Milice du Christ deviendrait officiellement un privilège héréditaire du souverain de Portugal³.

II

La juridiction ecclésiastique que le pape Calixte III confiait à la Milice du Christ était une récompense pour le dévouement dont elle avait fait preuve en aidant dom Henri à s'assurer la possession

1. Dom Henri qui n'avait pas fait les vœux monastiques ne pouvait prétendre en principe à la dignité de grand maître ; aussi au début ne fut-il que l'administrateur de la grande maîtrise. En 1443 Eugène IV régla la question des vœux et lui permit de devenir efficace-ment grand maître (Bulle *Etsi suscepti*, 9 janvier 1443, Bull.Patr. I p.20.)

2. Constitution *Dum tuam singularem*, 25 janvier 1461, Bull.Patr. I p.39. (C'est dans ce document que le roi de Portugal est qualifié pour la première fois de « très fidèle ».) Dans la pratique le souverain déléguait son autorité à un représentant choisi parmi les princes du sang, procédé qui déplaisait aux chevaliers de la Milice mécontents de n'être pas commandés par un chef issu de leurs rangs. Sous le règne d'Emmanuel le Fortuné (1495-1521), la constitution *Constanti fide*, 30 juin 1516, Bull.Patr.I p.115, de Léon X retira aux chevaliers le droit d'élire le grand maître — droit qui n'était que momentanément suspendu — et transféra au roi le pouvoir de le désigner ; le roi serait maître de son choix, mais l'élu devrait faire partie de la Milice et vivre conformément à la règle. Cette constitution ne fut jamais appliquée : jusqu'à sa mort Emmanuel fut qualifié par le pape d'administrateur de la grande maîtrise. (Cf. la bulle *Eximie devotions*, 19 mars 1522, Bull.Patr.I p.131, par laquelle Adrien VI conférait à Jean III (1521-1557) pour sa vie durant la dignité de grand maître.)

3. Bulle *Præclara charissimi*, 30 décembre 1551, Bull.Patr.I p.180-185.

de la côte de Guinée¹. Le grand prieur (*praeceptor major*), qui était le supérieur spirituel tant des prêtres que des chevaliers de la Milice et dont la charge relevait directement du grand maître, devenait comme l'évêque de tous les territoires soumis à l'influence portugaise outre-mer. Dépendraient de lui tous les membres du clergé séculier et régulier qui voudraient s'y installer².

Quand les voiles portugaises eurent doublé le cap des Tempêtes et atteint les Indes, Emmanuel le Fortuné obtint du pape Léon X une confirmation éclatante des décisions de Calixte III. Le pape reconnaissait au grand prieur de la Milice la juridiction totale sur tous les territoires portugais des Indes, de l'Afrique et du Brésil. En outre, il accordait au roi de Portugal un droit de patronat sur toutes les églises et sur tous les bénéfices déjà établis dans les terres conquises depuis deux années, ou qui viendraient à être fondés dans les futures conquêtes du royaume³. Le grand prieur, personnage ecclésiastique, donnerait l'investiture canonique aux candidats désignés par le roi et qu'il n'y aurait pas besoin de présenter au pape. Le grand prieur étant à la nomination du roi en tant qu'administrateur de la Milice, le souverain se trouvait posséder une autorité considérable sur les affaires de l'Église.

La bulle *Dum fidei constantiam* préparait le champ à une autre bulle, *Pro excellenti praeminentia*⁴, qui faisait du territoire confié à la Milice un diocèse dont l'évêque résiderait à Funchal dans l'île de Madère. Le grand prieur de la Milice devenait le premier évêque de Funchal. Le roi de Portugal obtenait droit de patronat sur le nouveau siège épiscopal ; il présenterait son candidat au pape qui lui donnerait l'investiture. Le grand maître de la Milice (à cette

1. Bulle *Inter cætera*, 13 mars 1456, Bull.Patr.I p.36-37. « ... Perpetuo decernimus, statuimus et ordinamus, quod spiritualitas et omnimoda jurisdictio ordinaria, dominium et potestas in spiritualibus, dumtaxat in insulis, villis, portibus, terris et locis a capitibus de Bojador et de Nam usque per totam Guineam, et ultra illam Meridionalem plagam usque ad Indos acquisitis et acquirendis, quorum situs, loca, qualitates, vocabula, designationes, confines et loca praesentibus pro expressis haberi volumus, ad Militiam et Ordinem hujusmodi perpetuis futuris temporibus spectent atque pertineant ».

2. Sur la juridiction du grand prieur, cf. (outre les bulles déjà citées *Ad ea ex quibus* de Jean XXII, *Etsi suscepti* d'Eugène IV, *Inter cætera* de Calixte III, *Præclara charissimi* de Jules III), les bulles *Æterni Regis* de Sixte IV, 21 juin 1481, Bull.Patr.I p.47, et *Dum fidei constantiam* de Léon X, 7 juin 1514, Bull.Patr.I p.98.

3. Bulle *Dum fidei constantiam*, 4 juin 1514, citée plus haut : « ... Et nihilominus tibi et successoribus tuis, Portugalliae et Algarbiorum regibus pro tempore existentibus, jus patronatus et praesentandi personas idoneas ad quascunque ecclesias et beneficia ecclesiastica, cujuscunque qualitatis fuerint, in eisdem provinciis, terris et locis, ut praefertur, ab eisdem infidelibus a biennio citra acquisitis et recuperatis erecta, et etiam in illis acquirendis et recuperandis in posterum erigenda, quoties illa vacare contingerit, auctoritate et tenore praemissis, reservamus atque concedimus ».

4. Du 12 juin 1514, Bull.Patr.I p.100-101.

époque il restait encore distinct en droit du souverain) recevait droit de présentation pour les quatre dignités et les douze canonicats appartenant à l'évêque. La constitution de la mense épiscopale comme celle des bénéfices nécessaires à la vie du chapitre incombaient à l'administrateur de la Milice. Madère étant la propriété de l'ordre, c'est de là que celui-ci tirerait les dotations nécessaires.

L'évêque de Funchal serait plus à même de travailler à l'évangélisation des populations païennes que le grand prieur de la Milice qui, en principe, demeurerait dans son couvent du Portugal continental, à Thomar dans l'Estramadure¹. C'était le but que cherchait à atteindre le pape. De son côté le roi de Portugal gagnait à ce nouvel état de choses que le trésor du royaume n'avait pas à faire les frais de la dotation du nouveau diocèse. En effet la Milice du Christ dont les biens étaient d'origine ecclésiastique supportait cette charge.

Le diocèse de Funchal, étendu du Brésil aux Indes, fut démembré en 1534. A cette date Goa, la capitale des Indes orientales, devint le siège d'un évêché. Comme à Funchal le roi de Portugal exercerait le droit de patronat sur ce nouveau diocèse dont la dotation serait prise sur les biens de la Milice ; le souverain présenterait à l'évêque pour tous les bénéfices, que ceux-ci fussent constitués par la Milice ou même par l'État portugais².

A ces principes rien ne fut changé quand, en 1558, le siège de Goa fut élevé au rang de métropole³, tandis que des évêchés suffragants étaient érigés à Cochîn, sur la côte occidentale de l'Inde, et

1. La résidence-mère de l'ordre avait été transférée de Castro-Marín au pied de la sierra de l'Algarve, à Thomar. C'est pourquoi, au XVI^e siècle, on appelait couramment *vicaire de Thomar* le prieur de la Milice.

2. Bulle *Æquum reputamus* de Paul III, 3 novembre 1534, Bull. Patr. I p.148-152. Il y avait 28 ans que Goa attendait son évêque. Retard sur lequel on a pu remarquer que : « cette lenteur à organiser la hiérarchie était anormale. Sans parler des premiers siècles où les évêchés nouveaux se détachaient des anciens presque sans formalités, en ce siècle même de découvertes, l'envoi des évêques dans les colonies espagnoles suivait de 10 à 20 ans, pas beaucoup plus, souvent moins, l'arrivée des colons, le temps de faire un établissement durable. Les Espagnols se fixent aux Philippines en 1568 ; en 1581, Manille est évêché. Les Portugais, nous ne saurions dire pourquoi, ne se pressent pas. Les Açores, connues dès 1432, n'eurent leur évêque d'Angra que cent ans après, 1534. La même année, le diocèse de San-Thomé groupait les établissements d'Angola et du Congo, vieux déjà de quarante ans. Le Brésil en attendit cinquante avant d'en avoir un à San-Salvador (1550), alors que Saint-Domingue avait le sien dès 1520, Cuba en 1525, Mexico en 1527. On n'alla pas plus vite dans l'Asia Portuguesa. Les premiers prêtres débarquèrent à Cochîn en 1501. Quelques années plus tard, la colonie et la mission comptaient de 15 à 20 postes le long des côtes. En 1510, Goa était conquis et faisait centre. C'était le moment de lui donner un évêque. Lisbonne différa. L'érection de l'évêché fut décidée en principe, 1521 : mais le titulaire, sacré seulement onze ans après (1532), mourut avant de partir. Il fallut patienter cinq ans encore. Enfin, en 1537, le franciscain Jean d'Albuquerque s'embarqua. L'année suivante, Goa avait son évêque, et trois ans après son séminaire ». (A. BROU, *Les origines du clergé dans l'Inde. Le clergé goanais*, ds *Revue d'Histoire des Missions*, t.VII-1930, p.47-48.)

3. Bulle *Etsi sancta et immaculata* de Paul IV, 4 février 1558, Bull. Patr. I p.191 sq.

à Malacca, dans l'extrême-sud de la péninsule malaise¹. Les bulles d'érection de ces diocèses ne déterminaient pas leurs limites respectives ; elles en laissaient le soin à l'archevêque de Lisbonne, lui recommandant de n'agir qu'en accord avec le roi.

Quelques années plus tard le régime du patronat s'installait à Macao, en 1576². Il débordait même du territoire effectivement occupé par le Portugal en prenant pied, en 1588, au Japon par la création de l'évêché de Funay³. La même charte présida encore à l'érection du diocèse de Saint-Thomas de Méliapour⁴, sur la côte orientale de l'Inde.

Ainsi au début du XVII^e siècle, le régime du patronat s'étendait sur toutes les possessions du Portugal dans les Indes orientales, qu'elles lui fussent venues « soit par droit de nomination, soit par droit de conquête (comme on dit), soit par droit de commerce et de navigation » ainsi que Grégoire XIII l'avait défini au général de la compagnie de Jésus, Everard Mercurian⁵.

III

Le régime du patronat associait étroitement la puissance du Portugal à l'œuvre de l'évangélisation. Le roi était le maître des nominations par son droit de présentation à tous les bénéfices. Il présentait les candidats aux évêchés et aux stalles de chanoines, sauf à celles de doyens. Quant aux curés, vicaires, chapelains et autres prêtres, tous étaient entièrement à sa discrétion comme à sa charge. C'est le roi en effet qui était le dispensateur des ressources. Il avait à entretenir les églises, les chapelles, les monastères, tous les lieux de culte, et à les pourvoir du nécessaire, « mitres, crosses, ornements et insignes sacrés, calices, patènes, encensoirs, vases, livres, luminaires, orgues, cloches, etc. ». A tous les ecclésiastiques et aux laïques employés au service de l'Église, le roi donnait un revenu. L'évêque de Goa recevait 650 ducats d'or ; le doyen du

1. Bulle *Pro excellenti præeminentia* de Paul IV, 4 février 1558, Bull.Patr.I p.193 sq.

2. Bulle *Super specula* de Grégoire XIII, 23 janvier 1576, Bull.Patr.I p.243 sq.

3. Cedula consistorialis du 19 février 1598, Bull.Patr.II p.251 sq. — Aujourd'hui Oita, dans l'île de Kiou-siou.

4. Cedula consistorialis du 9 janvier 1606, Bull.Patr.II p.4. — Aujourd'hui Sao Thomé, possession portugaise, près de Madras.

5. « ... Nomine Indiarum orientalium intellige omnes regiones et insulas quæ ultra Mauritaniam versus Austrum et Orientem ad Portugalliam spectant sive jure dominii, sive conquestæ, ut vocant, sive commercii et navigationis ». (11 octobre 1579, Bull.Patr.I p.248.)

chapitre, 100 ; les chanoines, 30 seulement. C'était encore au trésor de supporter les frais de construction des églises et des chapelles, même des couvents, en nombre aussi grand que l'administrateur de la Milice et l'évêque le jugeaient nécessaire¹.

L'étroite subordination de l'Église au roi n'étonnait personne, parce qu'à l'époque tous reconnaissaient au souverain une part d'autorité spirituelle ; on le tenait pour responsable du salut éternel de ses sujets. Un prince chrétien a charge d'âmes. Dans son royaume, le bon état de la religion et la sauvegarde de la discipline ecclésiastique dépendent de lui. Dans les pays d'outre-mer dont le pape lui a réservé le domaine, l'évangélisation des païens et l'organisation des Églises ressortissent à son autorité. Un saint François-Xavier est pénétré de ces principes quand à chaque courrier il fait sentir à Jean III le poids de sa responsabilité religieuse. Il le menace du tribunal de Dieu s'il ne se presse pas « d'envoyer dans les Indes un vice-roi revêtu de l'autorité nécessaire pour qu'il puisse pourvoir au salut d'un nombre infini d'âmes qui sont en péril à cette heure² ». « Que Votre Majesté n'hésite pas et qu'elle ne diffère pas d'un seul jour, insiste-t-il ; quel que soit votre empressement, toujours il sera tardif... Il me semble entendre les voix qui s'élèvent au Ciel de la terre des Indes, accusant Votre Majesté d'agir avarement envers cet empire, lorsque de tant de trésors dont elle s'est enrichie, elle laisse à peine s'écouler une faible partie en faveur de besoins spirituels si immenses³. »

Par ailleurs seuls les vaisseaux du roi pouvaient amener les missionnaires à pied d'œuvre. Chaque année, le souverain en déterminait le nombre. Prêtres séculiers portugais, religieux des différents ordres se réunissaient à Lisbonne pour y prendre le départ⁴. Là tous étaient soumis à un rigoureux contrôle. Pour chacun d'eux, on établissait un procès-verbal relatant son âge, son signalement, sa

1. Voir T. GRENTRUP, *Jus missionarium*, Steyl, 1925, t.I p.199.

2. *Lettres de S. François Xavier*, traduction Thibaut, Bruges, 1922, I p. 79-80.

3. *Ibid.*, II p.28. Le zèle de saint François Xavier s'impatiait des lenteurs du roi auquel il adressait en 1549 cette réflexion pleine d'amertume : « L'expérience m'a enseigné en somme que Votre Altesse n'a pas de pouvoir pour dilater la foi dans l'Inde, mais qu'elle a du pouvoir pour amasser et posséder toutes les richesses temporelles de l'Inde » (*Ibid.*, p.65.) Cf. A. BROU, *Saint François-Xavier*, Paris, 1922, t.II p.9 : « A la triste situation de l'Église aux Indes, François ne voit qu'un remède : l'intervention énergique des autorités civiles. Que les ordres partent de haut, ils seront respectés. Que le gouverneur le sache, c'est sur lui que le roi compte pour l'extension de la foi plus que sur les missionnaires. Voici par exemple Ceylan : que le roi ordonne, l'île sera vite chrétienne. Le gouverneur prendrait l'affaire en main. Lui-même choisirait des religieux sûrs, leur confierait l'œuvre, leur donnerait pleins pouvoirs sur les autres missionnaires, y compris ceux de la compagnie ». (Cf. encore du même auteur, *Saint François Xavier, Conditions et méthodes de son apostolat*, Bruges, 1925, p.20 et suiv.)

4. Dès 1503, Alexandre VI avait accordé au roi d'Espagne que tous les missionnaires destinés à l'Amérique se réuniraient à Séville sous le contrôle des agents royaux.

patrie et son diocèse d'origine, la situation qu'il occupait dans son ordre. Les religieux d'origine étrangère profitaient de ce séjour forcé à Lisbonne pour se mettre à l'étude du portugais dont la connaissance leur était indispensable aux Indes orientales. Leur nom même était « portugalisé » : un Kerschpaumer devenait *Ceroso*, un Sedlmayer devenait *Sotomayor*, un Sonnenberg devenait *Montes*¹. Avant leur départ, tous étaient d'ordinaire présentés au roi auquel ils étaient tenus de prêter un serment de fidélité.

Le voyage vers les Indes se faisait sous la conduite d'un religieux portugais et aboutissait à Goa². Les missionnaires y subissaient encore un contrôle officiel, celui du vice-roi, que renforçait au besoin celui de l'Inquisition. Institué dans la capitale des Indes orientales par le pape Paul IV en 1557, sur les instances du roi Jean III³, le tribunal de l'Inquisition était à Goa l'instrument docile de l'absolutisme portugais ; les inquisiteurs ne se gênaient pas pour discuter les droits des missionnaires et même leur infliger des tracasseries. Parvenus enfin au champ de mission auquel ils étaient destinés, les religieux ne pouvaient en principe y travailler que sous l'autorité d'un supérieur portugais.



Défiants à l'égard des missionnaires étrangers, les autorités portugaises l'étaient spécialement vis-à-vis des Espagnols. On redoutait de les voir partir pour les Indes. En 1573, Alexandre Valignano⁴, nommé visiteur de l'Inde et de l'Extrême-Orient par Everard Mercurian, avait réuni autour de lui à Lisbonne 40 jésuites fournis par les provinces d'Espagne, d'Italie et de Portugal. Les Castillans étaient à eux seuls deux fois plus nombreux que les Italiens et les Portugais réunis. La cour s'inquiéta. Valignano dut parler ferme et menacer de renvoyer tous les missionnaires chez eux si on ne les laissait pas tous s'embarquer sans discrimination de natio-

1. A. HUONDER, *Deutschen Jesuitenmissionare des 17. und 18. Jahrhundert*, Fribourg en Brisgau, 1899, p.22-23.

2. Ce passage obligatoire par Goa allongeait beaucoup la route des missionnaires qui allaient vers l'Extrême-Orient et à qui aurait suffi une escale au sud de l'Inde ou à Ceylan.

3. Voir *Voyage d'Orient du R. P. Philippe de la Très Sainte-Trinité, carme déchaussé*, Lyon, 1669, p.285-289 ; également F. DE ALMEIDA, *Historia da Igreja em Portugal*, Coïmbre, 1917, t.III-2^e part.p.249, d'après lequel l'Inquisition ne fut établie de fait à Goa qu'en 1560.

4. Né à Chieti, le 20 février 1539, Alexandre Valignano entra dans la compagnie de Jésus le 29 mai 1566. Envoyé aux Indes en mars 1574, il fut l'un des principaux promoteurs et organisateurs des missions des Indes et d'Extrême-Orient, qu'il gouverna, celle des Indes de 1574 à 1596, celles de la Chine et du Japon de 1574 à sa mort survenue le 20 janvier 1606.

nalité¹. Le roi Sébastien céda, ce qui ne l'empêcha pas de publier une ordonnance qui rappelait des Indes et de la Chine tous les missionnaires d'origine espagnole².

Cette mesure n'eut pas le temps d'être appliquée, car en 1580 — après la mort du souverain tombé au Maroc à la bataille de Ksar-el-Kébir (1578) — le royaume passa sous la domination de Philippe II et se trouva uni à l'Espagne. Cependant la méfiance et l'animosité des Portugais à l'égard des Espagnols ne firent que s'accroître. Soumis au joug de la couronne de Castille mais gardant son organisation et ses lois, le royaume lusitanien entendit les défendre jalousement. Au départ de Lisbonne on cherchait à repousser avec les Castillans tous les autres sujets des Habsbourg de Madrid, Milanais, Napolitains, Flamands.

En Asie même, les esprits étaient aussi montés³. Vers 1580, deux franciscains, qui étaient partis de Manille pour pénétrer en Chine, se heurtèrent à l'hostilité des magistrats portugais de Macao où ils avaient dû chercher refuge. Deux de ces moines, l'Espagnol Alfaro et l'Italien Lucarelli⁴, réussirent pourtant à fonder dans la ville un couvent. Deux ans plus tard, sur le chemin de Goa où il voulait aller s'expliquer devant le vice-roi, Lucarelli fondait à Malacca une résidence de son ordre. Le mécontentement des Portugais fut alors si bruyant que l'affaire vint jusqu'à Madrid. Philippe II imposa au maître général des franciscains de rattacher la maison de Malacca à la province portugaise dite de Saint-Thomas des Indes, mais il décida que le couvent de Macao continuerait à relever de la province espagnole de Saint-Grégoire des Philippines. Le roi ne voulait pas que Macao « clef de la Chine » demeurât le monopole de ses sujets de Portugal dont la fidélité ne lui inspirait pas entière confiance. Mais le nationalisme portugais était si violent qu'en dépit des ordres du souverain, le 11 août 1585, le gouverneur de la cité expulsa de leur couvent et de la ville les moines espagnols⁵.

1. H. BERNARD, *Aux portes de la Chine* p.124.

2. C. WESSELS, *Histoire de la mission d'Amboine, 1546-1605*, Louvain, 1934, p.151.

3. Sur les efforts des Portugais pour éloigner les Espagnols de la Chine et du Japon, voir H. BERNARD, *Aux portes de la Chine* p.119 sq.

4. Voir LORENZO PEREZ, *Origin de la misiones franciscanas en el Extremo-Oriente*, ds *Archivo ibero-americano. Estudios historicos sobre la orden franciscana en Espana y sus misiones*, t.I et II, 1914. Cf. aussi A. MAAS, *Die Wiederöffnung des Franziskaner-Mission in Cina in der Neuzeit*, Münster, 1926.

5. En février 1645, quand Macao put secouer la tutelle de Manille une fois que le Portugal eut recouvré son indépendance nationale, quatre clarisses espagnoles furent expulsées de la Cité du Nom de Dieu. On les embarqua, accompagnées de deux franciscains eux aussi espagnols, sur le vaisseau qui ramenait aux Philippines la garnison chassée de la citadelle. C'est ainsi que, la tempête les ayant poussés vers un port de Cochinchine, elles furent les premières Européennes à paraître dans ces parages. Thuong-vuong voulut les voir. — Or

Quelques années plus tard, les jésuites de la province de Goa connurent à leur tour des difficultés semblables. Les religieux portugais voulaient se débarrasser des religieux d'origine étrangère, spécialement des Espagnols. En octobre 1584, l'assemblée de la province demanda au général Aquaviva de ne laisser partir pour les Indes que des Portugais ; deux Italiens seulement pourraient chaque année les accompagner. Tandis que le provincial François Cabral, un Portugais, justifiait cette requête en alléguant « les faiblesses humaines » dont il faut bien que les supérieurs tiennent compte, le visiteur Albert Laêrcio, un Italien, la blâmait vivement. « Cette décision, écrivait-il, a scandalisé au plus haut point et à bon droit les pères espagnols. Car, pour ce qui est de l'œuvre de la conversion, spécialement parmi les païens, ce sont eux justement qui montrent le plus d'ardeur comme en témoigne leur travail au Japon, en Chine, aux Moluques, à la côte de la Pêcherie. Les Portugais eux s'occupent de préférence de leurs propres nationaux¹... »

Ce nationalisme des Portugais pouvait constituer un sérieux dommage pour la cause chrétienne, car il était évident que ceux-ci n'étaient pas à même, quel que fut leur effort², de fournir à eux seuls tout le personnel religieux dont les Indes orientales avaient besoin. Dès 1582, l'évêque de Malacca Jean Ribeiro Gayo n'avait pas hésité

Rhodes était près de là, traqué par Onghebo. Grâce à lui nous avons deux récits de l'aventure, l'un vraiment sombre, l'autre tout en lumière. Le premier est fait d'après les lettres que les franciscains, très inquiets des dangers que couraient les religieuses, envoyaient au jésuite ; il se trouve dans la *Relation des missions du royaume de la Cochinchine* p.105 sq., qui est la traduction par le P. de Machault d'une relation que Rhodes écrivit de Macao, en octobre 1645, pour le général de la compagnie. Le second est celui des *Divers Voyages et missions* ; il fut écrit à Paris, huit ans après.

La comparaison permet de surprendre la manière dont le grand missionnaire a su accommoder sa plume à un public nouveau. A l'usage de Paris, ces quatre chapitres de *Divers Voyages et missions* p.238 sq., n'ont conservé des faits que les dispositions bienveillantes ou curieuses que le roi et la reine de Cochinchine se donnèrent l'agrément de laisser voir. Dans le cadre d'une réception aussi bien conduite que celle d'une cour d'Europe, Thuong-vuong apparaît brillant, courtois et presque policé. Rien n'a été laissé, pour passer sous les yeux de la reine de France à laquelle l'ouvrage est dédié, de ce qui avait donné sur le moment tant d'alarme aux Espagnols qui accompagnaient les religieuses : la réputation de cruauté dont Thuong-vuong était entouré. Les lecteurs de 1653 ne devaient rien non plus connaître des réflexions amères que Rhodes avait écrites en 1645 à son général sur l'esprit sceptique du souverain cochinchinois, et surtout son endurcissement qui conclut, en fin de compte, « que la vie de nos religieuses n'était qu'illusion de sorcellerie et d'art magique fascinant par là le cœur et les yeux des hommes ».

1. Cité par WESSELS, *La mission d'Amboine* p.151.

2. Le recrutement de la compagnie dans le royaume de Portugal était particulièrement abondant. En 1584, la compagnie comptait sur le territoire du Portugal continental 510 membres ; en 1600, 631 ; en 1616, 680 ; en 1626, 660. A ce nombre il faut ajouter celui des religieux qui relevaient, dans les territoires d'outre-mer du patronat, des provinces de Goa, du Malabar, du Japon et du Brésil : en 1584, 492 ; en 1616, 740 ; en 1626, 860, à peu près tous de nationalité portugaise. (BRUCKER, *La Compagnie de Jésus* p.217) - D'après RODRIGUES, *Companhia de Jesus* p.9, 58 jésuites s'embarquèrent à Lisbonne de 1600 à 1602, et 50 en 1629-1630.

à supplier le pape Grégoire XIII d'envoyer des missionnaires espagnols suppléer à l'insuffisance de son clergé portugais¹. La disproportion serait encore plus grande à mesure que Macao demanderait des prêtres pour le Japon, la Chine, puis l'Indochine. En 1585, Grégoire XIII, pour éviter des conflits entre les religieux de différents ordres qui essayaient de pénétrer en Chine et au Japon, interdit à tout missionnaire séculier ou régulier de partir pour l'Extrême-Orient sans une permission spéciale du Saint-Siège². En fait, cette autorisation ne fut accordée qu'aux jésuites, mais sans qu'on se préoccupât de la réserver aux seuls Portugais, ce qui mécontenta les autorités de Lisbonne³.

En 1600, devant la pénurie d'ouvriers évangéliques en Chine et au Japon, Clément VIII décida que les religieux des ordres mendiants auraient eux aussi accès à ces régions. Toutefois, sous la pression du roi d'Espagne Philippe III soucieux de ne pas s'aliéner ses sujets portugais, le pape consentit que ces moines ne pourraient s'embarquer qu'à Lisbonne et devraient passer par Goa ; toute tentative pour s'introduire aux Indes orientales par les territoires espagnols d'Amérique et des Philippines entraînerait l'excommunication⁴. Mais en 1608 Paul V s'empressait d'annuler la concession imposée à son prédécesseur par Philippe III. L'obligation d'aller prendre la mer à Lisbonne était supprimée pour tous les religieux des ordres mendiants ; aux supérieurs seuls appartenait de déterminer la route que suivraient leurs sujets pour aller en Extrême-Orient⁵. En 1633, le Saint-Siège élargissait encore la brèche entamée dans les

1. Jean Ribeiro Gayo, évêque de Malacca en 1578, mort en 1601. Cf. lettre du 7 janvier 1582, Bull. Ptr. II p. 243 — et A. JANN, *Die katholischen Missionen in Indien, China und Japan. Ihre Organisation und das portugiesische Patronat vom 15. bis ins 18. Jahrhundert*, Paderborn, 1915, p. 125. En 1595, Gayo écrivit directement au gouverneur ecclésiastique de Manille pour obtenir des Castillans qu'ils vissent en aide aux rois de Cambodge et du Pégu contre le roi de Siam, donnant comme raison que Goa se déclarait incapable d'aider les Portugais de Malacca. (BERNARD, *Pourquoi l'expansion chrétienne a-t-elle échoué en Indochine au XVII^e siècle ?* p. 403) — Voir aussi l'attraction exercée par la puissance espagnole aux Philippines sur les jésuites de la mission portugaise d'Amboine, ds WESSELS, *op.cit.* p. 128.

2. Bref *Ex pastoralis officio*, 28 janvier 1585, Jur. Pont. Prop. Fide I p. 143 sq.

3. C'est aux jésuites que fut confié l'évêché de Funay érigé au Japon en 1588 par Sixte-Quint. On lit dans VERRICELLI, *Questiones morales seu tractatus de apostolicis missionibus*, Venise, 1656 p. 247 : « Accedere ad Japonium et regiones propinquas prohibitum est omnibus religiosis præterquam patribus societatis Jesu a Gregorio XIII anno 1585 ». — Les jésuites n'étaient pas seuls à souffrir de cette rivalité intestine. En 1584, le général des franciscains avait essayé de régler définitivement le conflit qui divisait religieux castillans et portugais dans les missions d'Indochine ; les Castillans devaient faire place aux Portugais.

4. Constitution *Onerosa pastoralis officii*, 12 décembre 1600, Bull. rom., éd. Taurin., t. X p. 631 ; cf. JANN, *Die katholischen Missionen* p. 183 sq.

5. Constitution *Sedis apostolicæ*, 2 juin 1608, Jur. Pont. Prop. Fide I p. 444 sq. — En 1629, le carme Philippe de la Trinité se rendait aux Indes par la route de terre, Syrie et Perse.

prérogatives portugaises ; Urbain VIII étendait à tous les ordres et congrégations le droit de choisir en pleine indépendance leur route vers l'Asie. Liberté était donnée à tous de travailler non seulement en Chine et au Japon mais dans toutes les Indes orientales, sauf sur les terres directement soumises au sceptre portugais¹.

Toutes ces dispositions laissaient voir que le Saint-Siège était préoccupé des obstacles qui contrariaient l'envoi en Extrême-Orient de missionnaires assez nombreux pour assurer l'évangélisation des immenses régions qui s'ouvraient à l'apostolat chrétien. L'inquiétude des papes serait encore plus grande quand la puissance portugaise aux Indes orientales, mise à mal par des adversaires redoutables, s'avèrerait incapable de s'acquitter comme par le passé des charges du patronat auquel, dans l'intérêt de la foi, Rome avait cru bon d'accorder tant de privilèges.

1. Lettre *Ex debito pastoralis*, 22 février 1633, Jur.Pont.Prop.Fide I p.143 sq. — De son côté, en 1649, le Portugal consentit à ouvrir ses territoires d'outre-mer aux missionnaires de toute nationalité ; mais il continuait à exclure les Castillans, à imposer le passage par Lisbonne et à exiger que les religieux se soient faits incorporer à la province portugaise de leur ordre. Cette concession avait été obtenue du roi Jean IV par l'assistant de Portugal de la compagnie de Jésus. (D'après BRUCKER, *La Compagnie de Jésus* p.641)

CHAPITRE IV

LA PUISSANCE DU PORTUGAL AUX INDES ORIENTALES ET SON DÉCLIN

De la prise de Goa (1510) à la perte de Malacca (1641)

- I. L'établissement des Portugais aux Indes orientales ; croissance rapide et fragilité.
- II. Grandeur et fortune de Goa.
- III. Goa, capitale religieuse des Indes orientales.
- IV. Les Hollandais rivaux des Portugais aux Indes ; chute de Malacca ; domination maritime des Hollandais.

I

Depuis Henri le Navigateur, les Portugais avaient connu d'étonnants succès. En 1486, Barthélemy Diaz avait doublé le cap des Tempêtes ; en 1498, Vasco de Gama touchait aux Indes. Le 17 février 1510, Alphonse d'Albuquerque faisait son entrée à Goa enlevée au sultan du Dekkan. Cette cité, écrivait le jésuite du Jarric en 1608, « était l'une des plus grandes et fameuses de l'Inde, à cause du concours et affluence des marchands qui abordent là de toutes parts pour raison du trafic tant des épiceries que des chevaux de Perse qu'on y venait vendre ou acheter¹ ». Albuquerque eut vite reconnu « la bonté du pays et la commodité du lieu ». Établie au centre de la côte de Malabar, dans une petite île à l'embouchure d'un fleuve, Goa serait facile à défendre contre toutes les attaques, qu'elles vinssent de terre ou de mer. Albuquerque décida de faire de la ville la capitale de tous les établissements portugais aux Indes.

L'année suivante, le 25 juillet 1511, ses vaisseaux s'emparaient de Malacca, « chef, dit encore du Jarric, de toutes les contrées du

1. P. DU JARRIC, *Histoire des choses plus mémorables advenues tant es Indes orientales que autres pays de la découverte des Portugais en l'établissement des progrès de la foi chrétienne et catholique, et principalement de ce que les religieux de la Compagnie de Jésus y ont fait et enduré pour la même fin depuis qu'ils y sont entrés jusques à l'an 1600*, Bordeaux, 1608, p.35 sq.

Sud ou de l'Inde haute, des Moluques et autres îles d'où l'on porte les drogues, épiceries et semblables marchandises ». Quarante-six ans encore et les Portugais s'accrocheraient en 1557 au flanc de l'empire chinois en s'installant à Macao, d'où leurs voiles les mèneraient commercer dans les ports du Japon. Partout où ils avaient pris pied, de fières colonnes de pierre marquées aux armes royales et surmontées de la croix, les *padrôes*, étaient le symbole de leur puissance et de leur foi chrétienne.

Une aussi rapide et prodigieuse épopée frappait d'une juste admiration du Jarric. Il s'étonnait « qu'une nation si éloignée des Indes comme est celle des Portugais et de moindre étendue de pays qui soit presque en toute l'Europe, envoyant seulement quelque petit nombre de gens et de vaisseaux en ces quartiers-là, ait conquis tant de places, îles et cités, bâti tant de citadelles et forteresses ». Mais il lui semblait plus merveilleux encore que les Portugais réussissent à conserver ce qu'ils avaient gagné, « qu'une poignée de chrétiens à demi rompus et cassés d'une si longue et si fâcheuse navigation de tant de mille lieues, si éloignés de tout aide et secours humain, en pays et en air si différent de leur naturel, environnés de tant d'ennemis beaucoup plus puissants qu'ils ne sont, se soient néanmoins maintenus en la domination et puissance qu'ils ont une fois acquise, sans avoir perdu quasi un pouce de terre depuis qu'ils y ont mis le pied ». Un tel prodige, le religieux ne pouvait se l'expliquer que par une assistance toute particulière de la Providence. Il sentait en effet la fragilité d'un empire soumis à la menace continue des princes indigènes, qui avaient bien perdu les meilleurs ports de la côte et la maîtrise de la mer, mais restaient maîtres incontestés de l'arrière-pays où les soldats portugais ne pénétraient pas. Du Jarric redoutait beaucoup « les nations orientales... belliqueuses et aguerries... et nommément les rois de Calicut et de Camboya... les plus puissants de l'Inde ».

* * *

Ce ne serait pourtant pas les princes indiens, malgré « leurs artilleries, mousquets, arquebuses et autres bâtons à feu », qui ruineraient, et très vite, l'édifice bâti par le Portugal. L'orage qui ferait tout craquer allait venir d'Europe où, depuis les jours glorieux d'Henri le Navigateur et Alphonse d'Albuquerque, la situation du royaume lusitanien était complètement modifiée. Par son union à l'Espagne en 1580¹, il se trouvait désormais mêlé à tous les conflits où

1. Voir H. HAUSER, *La prépondérance espagnole (1559-1660)*, Paris, 1933, p.140, ds L. HALPHEN et Ph. SAGNAC, *Peuples et civilisations*, t.IX.

s'engageait en Europe la couronne de Castille ; en particulier son domaine colonial devait subir durement le contre-coup de la bataille acharnée qui mettait aux prises les Provinces-Unies des Pays-Bas et les Habsbourgs espagnols. Les Hollandais, hardis gens de mer, avaient appris à connaître la route des Indes lorsqu'ils naviguaient au service du roi Catholique. Maintenant qu'ils se battaient contre lui, ils refaisaient le même chemin mais pour leur propre compte. Ces « hérétiques », qui ne se souciaient plus des bulles d'Alexandre VI et de ses prédécesseurs, auraient tôt fait de mettre au pillage le bel empire que la sujétion du Portugal à la couronne espagnole livrait à leurs coups.

Déjà en 1608, au temps où du Jarric dédiait au roi de France Henri IV le récit des *Choses mémorables advenues ès Indes orientales*, les vaisseaux des Pays-Bas avaient touché aux rives du Japon et de l'Annam¹. En 1602, les États généraux des Provinces-Unies, sur l'inspiration d'Olden Barneveldt², avaient établi la Compagnie des Indes orientales appelée à devenir rapidement l'instrument de la grandeur coloniale des Hollandais. En 1619, le 11 mars, l'année même où Alexandre de Rhodes s'embarquait à Lisbonne pour les Indes, Jean Pietersz Coen, gouverneur général des Indes orientales pour les Pays-Bas (le titre avait été créé en 1609), fondait à Java la ville de Batavia dont la richesse et le prestige surpasseraient vite Goa³. On approchait du terme de la trêve que Philippe III d'Espagne avait conclue pour douze ans (le 9 avril 1609) avec les Provinces-Unies ; la lutte allait reprendre en Europe et du même coup se ranimer sur les mers des Indes. Dès 1622, du 22 au 24 juin, une puissante flotte commandée par Corneille Reyerez van Derztot tenta l'attaque de Macao, mais le débarquement échoua et les Hollandais laissèrent

1. Les Hollandais avaient paru sur les côtes du Japon et des Philippines en 1600, de l'Annam en 1601. A deux reprises (1601 et 1603) ils s'étaient montrés devant Macao ; les fortifications que les Portugais se hâtèrent d'élever excitaient la méfiance des Chinois.

2. Olden Barneveldt (Jean van) 1547-1619, conseiller pensionnaire de Hollande en 1586.

3. Les Hollandais s'étaient montrés devant Bantam en 1596. Une victoire sur les Portugais qui les avaient attaqués les rendit maîtres des détroits de la Sonde en 1601. Leur suprématie allait s'établir sur Java où ils avaient à compter avec les Anglais. En 1618, la guerre éclata entre eux. Le prince de Bantam s'allia aux Anglais pour attaquer une factorerie hollandaise établie à Jacatra, État vassal de Bantam. Coen survint avec une flotte de 16 navires dans le dos des assiégeants et les écrasa. Jacatra fut dévastée. Coen fonda sur ses ruines une ville à laquelle les Dix-sept (le conseil de la compagnie aux Pays-Bas) donnèrent le nom de Batavia. Le gouverneur général en fit sa résidence et y installa le gouvernement suprême des Indes.

Les Dix-sept ayant conclu alliance avec les Anglais, Coen dut accepter de s'associer avec ceux dont il était l'ennemi acharné. C'est pourquoi des vaisseaux anglais se trouvèrent aux côtés des vaisseaux hollandais qui essayèrent d'enlever Macao en 1622. Cependant dès 1627 l'association était rompue, et les Anglais établissaient à Bantam un comptoir qui ferait pendant longtemps concurrence aux Hollandais dans l'archipel.

aux mains des Portugais un grand nombre de prisonniers¹. On connut le succès de cette affaire à Malacca au moment où s'y trouvait Alexandre de Rhodes. A la nouvelle de la « défaite de ces grands ennemis de toute la piété de l'Orient » la joie fut grande dans la ville et se répercuta dans tout l'empire portugais. « L'on fit des grands feux de joie et des processions générales, dit Rhodes, en action de grâces d'un si grand bienfait². »

II

L'empire portugais était fragile ; sa chute serait rapide³. Mais il était la réussite de tant d'audace et de chance, il avait brillé d'un tel éclat que, dans le temps qu'il s'écroulait, les yeux des voyageurs demeuraient éblouis par les restes de sa fortune.

Le témoignage des missionnaires est précieux à cet égard. Le prestige de la puissance portugaise les saisissait dès Lisbonne où il était obligatoire pour eux de prendre la mer. Alexandre de Rhodes, qui y résida deux mois avant de s'embarquer, le 4 avril 1619, ne se lasse pas d'admirer, lui qui a vu beaucoup, cette ville presque aussi grande que Milan, si connue à toute l'Europe qu'il jugeait inutile de rien dire de sa grandeur et de sa beauté⁴. L'enchantement se continuait sur les carraques, gros vaisseaux qui emportaient vers les Indes orientales religieux, soldats et marchands. « Vaisseaux prodigieusement grands, au dire du carme Philippe de la Trinité, un Avignonnais comme Rhodes lui-même, qui vécut à Goa de 1630 à 1639. Ils ont ordinairement soixante grosses pièces de canon et portent environ mille hommes, tant matelots

1. Un jésuite milanais, Jacques Rho, joua un rôle brillant dans l'affaire. Une batterie de 4 canons qu'il avait fait placer près du collège se découvrit au moment où les assaillants s'avançaient sans méfiance vers les remparts qu'ils croyaient dégarnis. Après son échec, l'amiral hollandais se retira dans les Pescadores où il construisit un fort. Un peu plus tard (1626) les Hollandais s'installèrent à Formose. Ils y demeureraient jusqu'en 1661 ; ils furent alors chassés de l'île par un brigand chinois, Coxinga, infra p.209. Les Hollandais revinrent une quatrième fois devant Macao en 1627 et durent se retirer. Ils avaient également échoué devant Manille en 1600, 1610, 1617.

2. RHODES, *Voyages et missions* p.43. — Voir ds *Boletim Ecclesiastico da Diocese de Macau*, août 1938, p.86 sq., une étude de C.R. BOXER, *A derrota dos Holandeses em Macau no anno de 1622*, suivie de la reproduction de plusieurs récits de cette victoire imprimés à Lisbonne dès 1623.

3. Dès la mort d'Alphonse d'Albuquerque (1515), l'*Asia Portuguesa* laissa voir sa fragilité (BROU, *Saint François Xavier*, t.I p.132) En 1513, Albuquerque se plaignait déjà auprès du roi Manuel « que les navires ressemblaient à du liège pourri et que seules les quatre pompes dont chacun était pourvu les maintenaient sur l'eau » (WESSELS, *La mission d'Amboine* p.118).

4. RHODES, *Voyages et missions* p.11.

que soldats qui doivent demeurer aux Indes. Ils ressemblent plutôt à des villes qu'à des vaisseaux ; l'on y voit travailler toute sorte d'artisans. Les jours de fête l'on y chante d'ordinaire la messe et le divin office, l'on y fait des prédications, l'on y entend la musique et même, les vents venant à manquer, l'on y représente des comédies¹. » Rhodes oublie de parler de divertissements, mais il note que son vaisseau, la *Sainte-Thérèse*, « où nous entrâmes, écrit-il, six jésuites, trois prêtres et trois autres qui étudiaient la philosophie » est un vrai monastère flottant où « l'on n'entendait ni jurement, ni querelle, ni parole dissolue », où l'on célébrait pieusement offices et processions sur une grande plate-forme qui était au tillac du navire².

Les carraques portugaises, si quelque accident ne survenait, amenaient leurs passagers aux Indes en sept mois³. La flotte qui partait d'habitude de Lisbonne en mars arrivait en vue de Goa en septembre ou octobre. La ville l'attendait. Les vaisseaux à peine signalés, encore que ce soit parfois à minuit, dit Philippe de la Trinité, « les cloches de la ville le font savoir par leurs carillons ; aussitôt, tout le monde se lève et l'on ne voit de tous côtés que divers concours et rencontres du peuple ; ce qui n'est pas seulement des séculiers, mais même de tous les religieux⁴ ». Si à l'arrivée de la flotte la joie s'emparait de la ville, la magie de son site, sa beauté, sa richesse captivaient l'arrivant. La cité de Goa était un hymne prestigieux à la puissance et à la piété des Portugais d'outre-mer. Étendue d'ouest en est le long de son fleuve, dominée par ses églises, la ville offrait aux vaisseaux, après de longs mois de périlleuse navigation, la sécurité de son port « bien assuré pour tous les navires ». « Rien n'est plus beau, dit Rhodes qui y débarqua le 9 octobre 1619. L'on y aborde de toute l'Inde, de la Perse... ; l'on y apporte les plus

1. PHILIPPE de la TRINITÉ, *Voyage d'Orient* p.291. Les carraques pouvaient atteindre jusqu'à 2.000 tonneaux. La vie à leur bord n'était point aussi agréable que les religieux veulent la décrire ; surtout la mortalité était excessive par maladie, accident ou naufrage. (Cf. A. BROU, *Voyages de missionnaires de Lisbonne à Goa au XVI^e siècle*, ds *Etudes*, 1908-t.CXVII, p.178 sq.) De 1581 à 1712, d'après PFISTER, *Notices*, t.I p.329 et 332, on compte, sur 376 jésuites qui s'étaient embarqués pour la Chine, 127 morts avant d'y arriver. C'était quelquefois la presque totalité d'un départ. Des 12 missionnaires qui s'étaient embarqués en 1673 avec Intorcetta, un seul arriva avec lui à Macao en 1674 ; dix étaient morts dès avant le cap de Bonne-Espérance.

2. RHODES, *Voyages et missions* p.14.

3. Quelquefois moins, on arrivait alors à Goa vers la fin d'août. « Si l'on hésitait à s'aventurer dans le canal de Mozambique, on tirait droit aux Indes par le large de Madagascar, et l'on abordait à Cochîn en octobre ou novembre, avec un retard de deux mois, sans avoir touché terre une seule fois depuis Lisbonne. Si le départ n'avait lieu qu'en avril, il fallait se résigner à une traversée pénible, à un hivernage dans l'île de Mozambique et à un voyage d'un an et plus. » (Brou, *Saint François Xavier*, t.I p.109.)

4. *Voyage d'Orient* p.292 sq.

précieuses marchandises de l'Orient¹. » Le trafic du port émerveille Philippe de la Trinité. Souvent il a regardé repartir pour Lisbonne les carraques alourdies de leurs riches cargaisons. Le poivre accumulé au fond des bateaux tient lieu de lest. Un amas presque infini de cannelle est enfermé dans des sacs de peau qui pendent aux flancs des navires. A l'intérieur s'accumulent l'or, l'ivoire et l'ébène de la côte d'Afrique orientale, les marchandises venues des Moluques et de Chine : le musc, les draps de soie les plus beaux qu'on puisse voir, les métaux, les vases de porcelaine très propres et très nets pour manger, des infinités de perles du Sein persique, de très beaux diamants du royaume de Golconde, des rubis du Pégou, des émeraudes de plusieurs autres endroits.

Sur un commandement donné par le vice-roi, la flotte faisait voile vers l'Europe ordinairement au mois de février ou de mars. Mais au temps où Philippe de la Trinité était à Goa, les Hollandais empêchaient souvent ce grandiose départ car leurs vaisseaux tenaient bloquée l'entrée du port. De 1636 à 1639, la ville demeura coupée presque constamment de toute communication avec la mer. En 1639, une tentative pour rompre la ligne des vaisseaux ennemis demeura sans résultat et « cette même année, trois des plus gros et des plus puissants galions des Portugais, à savoir celui du *Nom de Jésus*, celui de *Saint-Sébastien* et celui de *Saint-Bonaventure* furent misérablement brûlés dans le port par la témérité des Hollandais et par la négligence des Portugais² ».

* * *

Menacée de ruine, la cité de Goa gardait dans son ile la fière contenance des jours brillants. Le voyageur ne laissait pas d'être toujours impressionné, au débarqué, par le palais du vice-roi des Indes, vaste et haute construction étalée sur le bord du fleuve. A l'intérieur du palais, portraits de tous les vice-rois depuis Albuquerque, peintures de tous les vaisseaux envoyés aux Indes depuis la conquête³ évoquent une épopée que l'on ne peut croire abolie devant la magnificence dont continue à s'entourer ici le tout-puissant chef.

1. RHODES, *Voyages et missions* p.19.

2. Philippe de la TRINITÉ, *Voyage d'Orient* p.495. Le carme eut beaucoup de difficulté à sortir du port, p.537.

3. Philippe de la TRINITÉ, *op.cit.* p.139. Devant cette galerie de vaisseaux magnifiques, un autre voyageur français, Pyrard de Laval, réfléchissait au nombre des naufrages. Un vaisseau sur dix se perdait à l'époque de saint François Xavier (Brou, *Saint François*

Il y reçoit toujours avec le même éclat les visiteurs de marque. Un jeune seigneur allemand, le sieur de Mandelslo¹, nous a laissé le récit de la réception de l'Anglais Metwold, ancien président de la compagnie anglaise des Indes². C'était en janvier 1639, quand douze vaisseaux hollandais bloquaient l'entrée du port. Les lourdes carraques portugaises n'osaient se risquer à franchir le barrage ; seuls de petits bâtiments réussissaient à passer en se glissant le long de la côte. Le navire anglais qui portait Metwold et Mandelslo croisa deux flottes ennemies ; puis remontant la rivière de Goa au son des trompettes du bord, il s'en fut débarquer le président et ses compagnons devant le palais du vice-roi. Sur le quai, un groupe brillant de gentilshommes les attendaient pour les mener dans la salle où le vice-roi Pierre de Silva³ leur donnerait audience. « Les gardes qui étaient habillés de livrées, écrit Mandelslo, avaient pris les armes et s'étaient mis en haie dans l'antichambre par laquelle on entrait dans la salle qui était richement meublée et pleine de portraits de plusieurs princes de l'Europe. Le vice-roi, qui était habillé de noir aussi bien que toute sa cour, était assis dans une chaise et se leva jusque à ce qu'il eût fait asseoir le président. Tout le reste de la compagnie demeura debout devant le vice-roi, à la réserve de quelques gentilshommes qui nous menèrent à une des croisées pour nous entretenir. Après que le président eût achevé de parler de ses affaires, il prit congé du vice-roi qui le conduisit jusqu'à la porte de la salle où il se tint découvert jusque à ce que nous fussions tous sortis. Les mêmes gentilshommes qui nous avaient reçus au sortir de la barque nous ramenèrent jusqu'à la rivière, nous faisant remarquer en passant douze beaux chevaux superbement couverts et enharnachés que l'on y avait fait venir exprès pour nous faire voir la magnificence du vice-roi. » Mais tout ce faste pouvait-il faire oublier à

Xavier, t.I p.109). Plus tard, de 1580 à 1640, furent perdus 70 navires sur 323 qui quittèrent Lisbonne pour Goa, sans parler du voyage de retour (WESSELS, *La mission d'Amboine* p.118) — Pour apprécier la violence de la concurrence hollandaise, rapprocher ces 370 voyages de Lisbonne aux Indes entre 1580 et 1640, des 245 voyages que les vaisseaux de la compagnie néerlandaise firent de 1603 à 1627 seulement (BUCH, *La Compagnie des Indes néerlandaises*, I p.112).

1. Jean-Albert von Mandelslo, né le 15 mai 1616 à Schönberg (Ratzebourg, Allemagne). Page du duc d'Holstein, il accompagna l'ambassade envoyée par celui-ci en 1633 en Russie et en Perse, puis visita les Indes et Madagascar. De retour en Europe en 1640, il servit dans la cavalerie du maréchal de Rantzau et mourut à Paris le 15 mai 1644. Il a laissé un récit de ses voyages publié et traduit peu après sa mort : *Relation du voyage d'Adam Ollarius en Moscovie... augmentée... d'une seconde partie contenant le voyage de Jean-Albert de Mandelslo aux Indes orientales*, traduit de l'allemand par A. de Wicquefort, Paris, 1659.

2. MANDELSLO, *op. cit.* p.238 sq.

3. Pierre de Silva, vice-roi des Indes de 1635 à 1639 ; cf. Philippe DE LA TRINITÉ, *Voyage d'Orient* p.492-494.

l'étranger de passage que l'ennemi menaçait à la gorge la cité reine des Indes orientales¹ ?

III

Goa offre encore un autre spectacle : le foisonnement de ses églises, le nombre et la richesse de ses monastères. Les vaisseaux des Hollandais hérétiques menacent tout autant la capitale religieuse que la capitale politique des Indes orientales. Séjour du vice-roi, la ville est aussi la résidence d'un archevêque qui, écrit Alexandre de Rhodes, « a l'intendance de toutes les Églises de ces quartiers jusques à la Chine² ». Son palais « vaste et commode » voisine avec celui du vice-roi. Sa cathédrale, « dédiée à Sainte-Catherine, parce que la ville fut prise le jour de la fête de cette sainte, est fort grande et fort belle³ ».

Sept paroisses se partagent le territoire de la ville, pour la plupart confiées à des religieux⁴. Tous les grands ordres sont en effet largement représentés à Goa. Dominicains, franciscains, augustins, carmes ont chacun deux couvents dans la cité ; les récollets trois résidences. Mais les plus nombreux et les plus puissants, ce sont les jésuites. Leur compagnie a dans Goa « trois fort belles maisons pleines de religieux qui travaillent incessamment pour le bien des âmes et un grand magasin d'où l'on tire des ouvriers pour tous les royaumes de l'Orient⁵ ».

Ce magasin, qui est un noviciat, est installé dans un beau bâtiment, le collège Saint-Roch où vivent près de cent cinquante jésuites⁶. Les quatre étages de la construction, la vue, « la plus belle vue du monde, tant sur la mer que du côté de la terre », frappent d'admi-

1. « A mon premier voyage à Goa, raconte Tavernier, je vis des gens qui avaient du bien et jusqu'à deux cents écus de revenu, qui à mon second voyage venaient le soir en cachette me demander l'aumône sans rien rabattre pour cela de leur orgueil. » (*Les six voyages de Monsieur J.-B. Tavernier*, t.III p.158.) Le premier voyage de Tavernier à Goa eut lieu en 1641 ; le second en 1648.

2. RHODES, *Voyages et missions* p.19.

3. Philippe DE LA TRINITÉ, *Voyage d'Orient* p.141 ; également P. DU JARRIC, *Histoire des choses plus mémorables* p.298 sq. Le 13 décembre 1572, dans le décret *Pastoralis officii cura*, Bull.Patr. I p.232, Grégoire XIII qualifie Goa de « Ecclesiarum Indiæ orientalis Primas ».

4. Philippe DE LA TRINITÉ, *op. cit.*, p.142.

5. RHODES, *Voyages et missions* p.19.

6. Philippe DE LA TRINITÉ, *op. cit.*, p.143-144. Tissanier, qui passa à Goa en 1655, écrit : « Ce qui nous agréa davantage parmi les édifices de cette ville fut le collège de notre compagnie, lequel à mon avis surpasse en beauté et en magnificence celui de Coïmbre, encore bien qu'il ne soit pas si grand ni si fameux pour les sciences » (*Voyage au Tonkin* p.36.)

ration le jeune Mandelslo qui y participa à un somptueux banquet offert par le provincial au président anglais Metwold. La table chargée de vaisselle de porcelaine était dressée dans une salle du troisième étage, « très richement meublée et qui représentait parfaitement bien l'appartement d'une très puissante maison tant en ses tapisseries qu'en ses autres meubles ». Le repas magnifiquement ordonné, « à plusieurs services de chair et de poisson », fut suivi d'un ballet exécuté par de jeunes Indiens, élèves des pères. Puis des Morisques masqués vinrent danser au son des castagnettes en répondant à la musique avec tant de justesse que jamais Mandelslo n'avait rien vu de si agréable.

Cette réception au collège Saint-Roch eut un lendemain plus austère, une visite au collège du Bon Jésus situé « presque au milieu de la ville ». Les religieux au nombre d'une trentaine qui occupaient la maison entretenirent longuement leurs hôtes des terribles persécutions qu'enduraient au Japon jésuites et chrétiens. Ils les conduisirent ensuite à l'église attenante. C'est là que reposait, à main droite du grand autel, enveloppé dans une châsse d'argent chargée d'or et de pierres précieuses, le corps de saint François-Xavier, le grand apôtre des Indes¹. Ramenées de l'îlot de Sancian à Goa en 1554, les reliques du plus illustre disciple de saint Ignace attiraient chaque année une foule innombrable de chrétiens et de païens. Les pères firent à leurs hôtes le récit des grands miracles du saint, puis les menèrent dîner dans le collège. Le lendemain, ils tinrent encore à leur montrer l'hôpital royal dont leur compagnie avait la charge ; c'était une vaste construction capable de loger plus de mille personnes. Les visiteurs apprécièrent tout particulièrement « la cuisine et l'apothicairerie, l'une et l'autre pourvues de tout ce qui est nécessaire pour le soulagement des malades qui y étaient en grand nombre, mais la plupart de la vérole ou de la dysenterie ».

Lorsque, deux jours après, le navire de Metwold appareilla pour l'Europe, les jésuites eurent la prévenance de faire envoyer à bord « de l'eau-de-vie et une grande quantité de toutes sortes de confitures, sèches et liquides ». En même temps ils priaient le président de passer en Angleterre sur son navire quelques-uns de leurs pères. On ne pouvait plus maintenant naviguer en sécurité à l'abri du pavillon portugais sur les mers des Indes « que les pirates hollandais écumaient impunément par leurs courses continuelles² ». Grandeur et misère ! Goa était aux yeux du voyageur le luxe hérité de son

1. Cf. Philippe DE LA TRINITÉ, *Voyage d'Orient* p.144.

2. Philippe DE LA TRINITÉ, *op. cit.*, p.488.

passé ; elle savait l'éblouir par tout ce que ses palais, ses églises, ses couvents recélaient de souvenirs glorieux. Mais la reine des Indes orientales n'était plus qu'une captive enfermée dans son île, et la souveraine ne communiquait plus qu'à la dérobée avec les villes de son empire.

IV

En 1641, le 12 janvier, Malacca succombait. Une poignée de Portugais sans secours de Goa et vaincus par la famine capitulaient après un siège de cinq mois et douze jours¹. Les Hollandais prirent dans la ville un très riche butin, mais ils n'avaient trouvé que 400 hommes en état de porter les armes. Maintenant la maîtrise de la route maritime vers la Chine et le Japon leur appartenait sans conteste. Les missionnaires portugais de l'Extrême-Orient allaient en subir durement le contre-coup car Malacca, siège d'un évêché, constituait pour eux une escale particulièrement commode sur la route de Goa à Macao. Outre sa cathédrale, la ville possédait « plusieurs églises richement ornées où la dévotion des peuples était admirable² ». Les monastères y étaient nombreux comme à Goa, et la compagnie de Jésus y possédait un vaste collège où les étrangers accouraient de toutes parts. Mais Malacca passée sous la domination des Provinces-Unies, c'en fut fini de la vie catholique.

A son voyage de retour vers l'Europe, Rhodes y arrivait le 14 janvier 1646 « le jour où les Hollandais faisaient grande fête pour la prise de cette ville, il y avait justement six ans... Quand j'allais par toutes ces rues, écrit-il, où je voyais toutes les marques de la vraie religion entièrement abolies, j'avoue que j'avais le cœur sensiblement affligé, me représentant l'extrême changement de ce que je voyais pour lors et de ce que j'avais vu vingt-trois ans auparavant en cette si belle ville... Hélas, notre église consacrée à la glorieuse Mère de Dieu, où le grand saint Xavier avait prêché si souvent et où il avait fait de si grands miracles, servait alors pour le prêche des hérétiques et pour vomir mille blasphèmes contre la Vierge et les saints. J'y avais laissé grande quantité d'autres églises magnifiquement bâties et fort bien dotées : je les voyais pour lors ou abattues ou misérablement profanées. Rien ne me toucha tant que

1. Nicolas de Graaf prit part au blocus de Malacca. Il raconte « qu'un matin à la pointe du jour, il vint à nous un vaisseau portugais de Goa plein d'hommes, de femmes et d'enfants qui prétendaient aller demeurer à Malacca, ne sachant pas en quel état les affaires étaient alors. » (*Voyages aux Indes orientales* p.19 sq.)

2. RHODES, *Voyages et missions* p.38.

quand j'entendis l'ancienne cloche de notre collège sonner pour les détestables usages des hérétiques¹ ».

Le glas de la puissance portugaise sonnait aux Indes orientales. Le royaume pouvait bien retrouver, l'année même de la chute de Malacca, son indépendance nationale et le nouveau roi Jean IV de Bragance traiter avec les Provinces-Unies, son prestige colonial ne serait plus que l'ombre de sa grandeur passée²...

* * *

Rhodes allait l'éprouver cruellement. Afin d'arriver plus vite en Europe il avait décidé, sur les conseils de ses supérieurs, de tenter le retour depuis Malacca par la voie d'un navire hollandais, ce qui lui permettrait l'économie de la longue escale de Goa. Le fait que la paix était signée entre le Portugal et les Provinces-Unies lui donnait quelques espérance de réussir.

De Malacca un bateau de la compagnie néerlandaise le mena en onze jours à Batavia, « la principale place d'armes et le plus riche trafic des Hollandais dans toutes les Indes, une ville bien bâtie et fortifiée à la moderne fort régulièrement avec des rues larges et très bien disposées, bordées de grandes palmes qui donnent tout le jour de l'ombre³ ». Au début sa qualité de Français valut à Rhodes d'être bien traité, tandis que l'on faisait grise mine à des Portugais ses compagnons de voyage, parce que les Hollandais « depuis peu

1. *Voyages et missions*, III^e part. p.4. L'évêque de Malacca, le dominicain Louis de Melo, aussitôt la prise de la ville par les Hollandais, alla se réfugier avec son chapitre et tous les religieux à Macassar dans l'île de Célèbes ; il s'y éteignit en 1648. Macao restait le seul siège du patronat en Extrême-Orient où l'évêque pût résider dans sa ville épiscopale.

2. Un mémoire présenté à la Propagande dresse le bilan de la situation politique et commerciale du Portugal aux Indes orientales en 1645, quatre ans après la chute de Malacca (Arch. Prop. SRGG vol.192 f.35-45v). Par rapport à l'immensité des Indes, le territoire possédé par les Portugais dans les Indes orientales est beaucoup moins étendu que ne l'est, par rapport non seulement à toute l'Italie mais à toute l'Europe, le territoire de n'importe quel seigneur ou baron parmi les plus petits qui soient dans l'État pontifical. Sur la côte occidentale de l'Inde, les Portugais possèdent six petites îles le long du royaume d'Idalcán. La plus grande, Salzette, a vingt milles de long et douze de large ; les cinq autres font ensemble la même superficie. Ce sont les îles de Bardès, Divar, Ciomor, Giccha (dite encore de Saint-Étienne) et Goa sur laquelle est construite la ville de Goa, qui était autrefois le riche *emporium* du commerce des Indes mais qui est maintenant réduite à la pauvreté et en grande partie détruite. Les Portugais possèdent en outre sur les côtes du royaume du Grand Mogol 4 villes : Chaul, Bassein, Damaô et Diu. A l'extrême-sud de la péninsule, il leur reste une partie de la ville de Cochín, la partie basse sur la plage, et la côte de la Pêcherie ; mais le roi indigène de Cochín, qui occupe la ville haute, garde suzeraineté sur tout le territoire. Dans l'île de Ceylan, les Portugais possèdent Colombo et Negombo ; sur la côte orientale de l'Inde, la ville de Meliapour ; enfin en Chine, la petite île de Macao.

Quant au commerce, il leur échappe maintenant pour une très large part. Les Portugais ont perdu le monopole du poivre, du clou de girofle, de la noix de muscade, de la cannelle, du plomb, de l'étain, et autres métaux. Maintenant girofle, noix de muscade, plomb, étain et métaux sont un monopole hollandais ; restent le poivre et la cannelle qu'ils se disputent avec les Hollandais. Leurs gains autrefois énormes sont aujourd'hui réduits à rien.

3. RHODES, *Voyages et missions*, III^e part. p.12 sq.

de jours avaient reçu la nouvelle du mauvais traitement qu'on leur avait fait au Brésil¹ ». Mais un dimanche de juillet, tandis que le missionnaire célébrait la messe dans la maison d'un seigneur portugais où « les catholiques étaient venus en fort grand nombre pour y faire leurs dévotions », les archers firent brusquement irruption, se saisirent de lui et le conduisirent en prison, une prison « fort obscure où ils enferment ordinairement les criminels qui ne peuvent pas éviter la mort ». On le tira de là dix jours plus tard pour l'amener devant le juge qui lui demanda pourquoi il avait osé dire la messe à Batavia « où cela était si expressément défendu ». La réplique de Rhodes fut « qu'étant Français il devait avoir au moins autant de liberté en Hollande que les Hollandais en ont en France, où jamais on ne les punit pour l'exercice de leur religion² ».

Ramené dans sa prison, tenu au secret « sans pouvoir dire ni messe ni bréviaire », le prêtre catholique y attendit sa sentence durant deux grands mois. Le 25 septembre, le tribunal le condamnait « à vider le pays et à payer 400 écus d'or d'amende » ; en outre les saintes images seraient brûlées en place publique sous un gibet où un criminel serait pendu en même temps. Rhodes eut beau prier et supplier que l'on ne commît pas ce sacrilège, on dressa deux potences où l'on suspendit deux voleurs, tandis que sur un grand bûcher on brûlait un crucifix. La chose « fut exécutée avec une impiété qui n'a point d'exemple, dit-il. Tous les catholiques frémis-saient de rage et les hérétiques mêmes disaient qu'il leur semblait de voir toute la sanglante tragédie du crime des Juifs au crucifiement du Sauveur entre deux larrons ».

Cependant un nouveau gouverneur général, Corneille van der Lijn, arrivait à Batavia pour succéder à Antoine van Diemen (celui qui en 1641 s'était emparé de Malacca). Ce fut l'occasion d'une amnistie générale. Van der Lijn d'ailleurs voulait du bien à Rhodes qu'il avait invité lui-même à passer par Batavia en reconnaissance de ce que jadis, en Cochinchine, il avait obtenu la vie sauve pour

1. C'est en effet l'année précédente, en 1645, qu'avait commencé le soulèvement qui rendrait aux Portugais les possessions que la Compagnie néerlandaise des Indes occidentales, créée en 1621, leur avait arrachées sur les côtes d'Afrique et d'Amérique, notamment au Brésil.

2. La véritable raison de l'arrestation du jésuite français paraît bien avoir été l'enquête faite à ce moment sur les relations qu'il avait eues à son passage à Malacca avec Arnold de Vlaming van Outshoorn, le gouverneur de cette ville. On disait que Vlaming avait été converti au catholicisme par Rhodes et s'était même confessé à lui. Vlaming dut venir se défendre à Batavia devant le consistoire ; il y réussit complètement. D'autre part « ses éclaircissements eurent pour résultat l'envoi au P. Alexandre de Rhodes de présents accompagnés d'une courte lettre exagérément polie, qui avait évidemment pour but de ne pas être en reste de courtoisie avec le jésuite français. » (BUCH, *La Compagnie des Indes néerlandaises* I p.191 sq.)

six Hollandais. Le jésuite fut tiré de sa prison ; on lui rendit ses papiers et son argent. Quant au juge qui l'avait condamné, il reçut la bastonnade. Malgré cette demi-réparation, Rhodes avait hâte de quitter un pays où Dieu était si mal servi. Il avait déjà passé huit mois à Batavia, dont trois en prison. Avec quelques Portugais, il s'embarqua le 21 octobre pour Macassar, la capitale d'un royaume musulman de l'île de Célèbes qui entretenait des rapports cordiaux avec Goa et se montrait libéral et courtois avec les missionnaires catholiques¹.

*
* * *

Dix ans plus tard, ce fut encore à Macassar qu'un autre jésuite français trouvait refuge contre les Hollandais. Joseph Tissanier, qui venait d'Europe, avait quitté Goa pour Macao le 28 janvier 1656². Son vaisseau, la patache *Sainte-Thérèse*, et deux autres, le *Saint-Michel* et le *Saint-Antoine* qui naviguaient de conserve, durent dès le début du voyage « s'éloigner beaucoup de l'île de Ceylan à cause qu'alors les Hollandais assiégeaient puissamment Colombo avec résolution de prendre toute l'île comme ils firent depuis³ ». Le 8 mars, les trois bateaux découvraient l'île de Java, terre hollandaise. Ils mirent tout un mois à longer la côte méridionale de l'île. Arrivés à son extrémité il leur fallait passer par l'un des détroits qui s'ouvrent entre les îles prolongeant Java jusqu'à Timor, pour filer ensuite vers le nord jusqu'à Macassar.

Le premier pilote qui conduisait l'expédition et avait une grande expérience de ces mers, ayant dessein de passer par le premier détroit, se trouva sans y penser au second, où il put engager heureusement le *Saint-Antoine* et le *Saint-Michel*. Ce fut « un effet de la Providence

1. Devenu le refuge des Portugais et l'escale presque obligatoire de leur navigation entre Goa et Macao, le royaume de Macassar joue un rôle important dans les récits de voyage des missionnaires. Macassar avait passé bien près de la conversion. Se voyant menacés par la rivalité des Portugais et des Maures, les gens de Macassar envoyèrent aux uns et aux autres des ambassadeurs qui devaient ramener des prêtres et des « califes... avec résolution qu'ils embrasseraient la religion de ceux qui arriveraient les premiers ». Ce furent les mahométans, et ils réussirent si bien que le « mal durera peut-être encore plusieurs siècles ». (RHODES, *Voyages et missions*, III^e part. p.34) – Le royaume de Macassar fut occupé par les Hollandais en 1660. Sur une injure faite à un ambassadeur de Batavia, rapporte TISSANIER *Voyage au Tonkin* p.332, « les Hollandais allèrent attaquer Macassar avec plus de 30 vaisseaux et avec tant de chaleur que dans moins de vingt-quatre heures ils saluèrent leurs ennemis avec 7.000 coups de canon... » Voir aussi *Description historique du royaume de Macassar*, Paris, 1688.

2. Dans la relation de son voyage, Tissanier consacre cinq chapitres au récit de la traversée de Goa à Macao.

3. Colombo et Galle furent pris en 1656, Jaffna en 1658 ; aussitôt les catholiques furent violemment persécutés (Les Portugais avaient abordé à Ceylan en 1505, occupé Colombo en 1517. C'est en 1595 qu'apparurent les Hollandais qui commencèrent à s'installer sur le littoral est en 1603 ; peu à peu ils occupèrent tous les ports des Portugais.)

de Dieu que ce pilote ne découvrit pas le premier détroit d'autant que les Hollandais nous y attendaient avec résolution de nous prendre et de nous conduire à Jaquetra ». Pourtant à huit lieues de Macassar, les deux bateaux furent attaqués par un gros vaisseau hollandais, mais l'ennemi se retira de lui-même « sans laisser d'autre marque de son combat qu'un peu de fumée ». La *Sainte-Thérèse* qui, défavorisée par le vent, n'avait pu suivre les deux autres, réussit le 10 mai à franchir le troisième détroit après avoir failli périr dans une tempête. La patache était proche de Macassar quand on découvrit un gros vaisseau « lequel semblait venir à nous à pleine voile, dit Tissanier qui était à bord, afin de nous combattre. C'était un Hollandais qui venait d'Amboine et avec lequel nous ne pouvions pas fort longtemps combattre. Comme nous étions hors d'espérance d'échapper, nous fûmes obligés de mouiller l'ancre proche de l'île. Déjà le capitaine disait tout hautement qu'il était résolu à mettre le feu aux poudres avant que de se rendre à l'ennemi. Mais celui-ci n'approcha pas. Nous prîmes courage et continuant notre voyage nous passâmes par le milieu de quelques îles par où l'on croyait qu'il était impossible de passer ». Le lendemain, la *Sainte-Thérèse* retrouvait au port de Macassar le *Saint-Michel* et le *Saint-Antoine*. Le gros vaisseau hollandais y entra à son tour. Tissanier tenait « pour un grand miracle le bonheur d'avoir été un jour si proche de l'ennemi sans être découvert ».

Le missionnaire ne resta là que quinze jours. Le 6 juin, il repartait pour Macao où il était le 8 juillet. Une tristesse jetait son ombre sur la joie qu'il ressentait d'être au port. « Avant la dernière persécution du Japon, remarquait-il, cette ville était une des plus florissantes et des plus riches de l'Orient ; ses vaisseaux étaient pour elle comme des mines d'argent. Mais ces richesses finirent avec le commerce et maintenant cette ville n'est qu'une ombre de ce qu'elle a été autrefois. Nos pères y ont une assez belle église dont les richesses font encore voir la piété avec laquelle les Portugais ont autrefois procuré la gloire de Dieu parmi les infidèles. » Avec mélancolie, le Français considérait comme une chose du passé la puissance du Portugal. Qu'il s'agit de territoires, de commerce ou de religion, le royaume dans les Indes orientales était à son déclin. Rome, qui le savait, travaillait depuis un demi-siècle à établir une politique missionnaire adaptée à cette situation nouvelle. Les papes en avaient fait la tâche de la Congrégation de la Propagande.

DEUXIÈME PARTIE

LA CONGRÉGATION NOUVELLE
DE LA PROPAGANDE
EN FACE DU PATRONAT PORTUGAIS

CHAPITRE V

LES DÉBUTS DE LA CONGRÉGATION DE LA PROPAGANDE ET LE RÉGIME DU PATRONAT DANS LES INDES

Le secrétaire de la Propagande François Ingoli (1622-1649) ;
ses projets de réforme.

- I. Trois mémoires de François Ingoli sur l'état des missions : abus et désordres leurs remèdes.
- II. Un théoricien régalien du patronat, le juriste espagnol Solorzano et son *De Indiarum jure*.
- III. Le Portugal libéré du joug espagnol ; sa situation difficile devant le Saint-Siège. Conséquences graves pour l'exercice du patronat.

Il appartient aux papes comme leur premier devoir d'assurer le développement de la foi chrétienne à travers le monde. A l'époque des grandes découvertes, en confiant les terres nouvelles aux rois de Portugal et d'Espagne, les papes eurent le souci de leur imposer comme tâche primordiale celle de travailler à la conversion des païens¹. Seulement, le régime du patronat contraignait le Saint-Siège à ne plus gouverner le monde des missions que de manière indirecte. Toutes les volontés de la cour romaine étaient soumises au crible des chancelleries de Madrid et de Lisbonne, et le personnel missionnaire était étroitement dépendant du pouvoir royal.

Il eût été extraordinaire que le Saint-Siège, conscient de ses responsabilités, se résignât à une quasi-abdication au profit des puissances séculières. Aussi dès le lendemain du concile de Trente, quand l'autorité pontificale eut rétabli son prestige sur l'Église,

1. Sur tout ce chapitre, voir F. ROUSSEAU, *L'Idée missionnaire aux XVI^e et XVII^e siècles. Les doctrines, les méthodes, les conceptions d'organisation*, Paris, 1930. En ce qui concerne la France voir particulièrement dans G. DE VAUMAS, *L'éveil missionnaire de la France (d'Henri IV à la fondation du Séminaire des Missions Etrangères)*, Lyon, 1942, un tableau très fouillé de l'activité souvent confuse et de la rivalité des grands ordres religieux dans les missions nouvelles d'Amérique et du Levant, ainsi qu'une étude des premières relations de la Propagande avec les milieux français : religieux de tous ordres, fondateurs de sociétés de prêtres, membres d'associations de pieux laïques, qui commençaient à s'intéresser à l'œuvre missionnaire.

vit-on s'esquisser à Rome des tentatives pour mettre sur pied un organisme spécialement chargé de veiller au nom du pape à tous les problèmes relatifs aux missions. Saint Pie V, dès 1568, voulut créer près de lui deux commissions de cardinaux, l'une chargée de la conversion des hérétiques, l'autre de celle des infidèles. Il échoua, comme échouèrent après lui Grégoire XIII et Clément VIII¹. L'idée pourtant restait dans l'air. Deux religieux, le carme Thomas de Jésus, le capucin Jérôme de Narni, s'en firent les propagandistes ardents et réussirent à la faire aboutir sous le pontificat de Grégoire XV². Le 6 janvier 1622, Grégoire XV établissait, sur le type des autres organismes romains institués en 1587 par Sixte-Quint, la congrégation *De propaganda fide* composée de treize cardinaux, deux prélats et un secrétaire. Le 22 juin, dans la constitution *Inscrutabili divinæ Providentiæ* qui fondait définitivement la Propagande, le pape définissait le rôle qu'il entendait confier au nouveau dicastère³.

L'Église avait maintenant son ministère des missions. La Propagande en effet recevait la charge de tout ce qui concernait l'extension de la foi catholique à travers le monde. Grégoire XV se hâta d'assurer des ressources au nouvel organisme en lui attribuant les cinq cents ducats d'or versés par chaque cardinal au moment de sa nomination. Lui-même fit personnellement à la Propagande, le 5 novembre 1622, un don royal de dix mille ducats⁴, puis l'installa dans le beau palais situé au pied du Pincio que Jean-Baptiste Vives, le chargé d'affaires espagnol, lui offrait à cette intention. La Propagande n'en bougerait plus.

I

La première tâche de la nouvelle congrégation serait de mettre sous son autorité le personnel missionnaire qui à peu près tout entier dépendait des patronats espagnol et portugais. La besogne serait

1. Sur ces diverses tentatives, voir J. SCHMIDLIN, *Eine Vorläuferin der Propaganda unter Klemens VII*, ds *Zeitschrift für Missionswissenschaft*, 1921, p.232-234, et G. GOYAU, *Missions et missionnaires*, Paris, 1932, p.67 et p.29.

2. J. SCHMIDLIN, *Die Gründung der Propagandakongregation (1622)*, ds *Z. M. W.*, 1922, p.1-14, et G. GOYAU, *L'Eglise en marche. Etudes d'histoire missionnaire*, 4^e série, Paris, 1934, p.95.

3. *Collectanea* I p.1 sq.

4. Voir U. CERRI, *Etat présent de l'Eglise romaine dans toutes les parties du monde*, Amsterdam, 1716, p.290.

rude en face du clergé séculier issu sans appel de la nomination du prince et habitué à n'agir qu'à l'ombre de son autorité. Mais elle ne serait guère aisée non plus avec le clergé régulier. Lui aussi s'était accoutumé à vivre en étroite dépendance de la puissance royale. Ne tenait-il pas du souverain auquel le liait un serment de fidélité, sa protection contre les violences possibles des infidèles, avec ses moyens de voyage et de subsistance ?

Un autre élément compliquerait encore la tâche de la Propagande en face du clergé régulier : l'autonomie dont celui-ci en pays de mission jouissait vis-à-vis du Saint-Siège. Rome, en effet, pour faciliter l'apostolat des ordres religieux chez les infidèles et les païens, avait été amenée à leur concéder les pouvoirs et les privilèges les plus amples¹. Missionnaires de la compagnie de Jésus et des ordres mendiants ne verraient pas sans étonnement la nouvelle congrégation intervenir dans leurs travaux.

1. Concession qu'en 1653 l'*Apostolatus evangelicus missionariorum regularium per universum mundum expositus* publié à Anvers par Raymond Caron résumait en trois propositions : « 1. Missionarii regulares in locis Roma remotioribus (ubi scil. ad Summum Pontificem non datur pro rei circumstantia accessus vel correspondentia, et consolatium animarum urget) habeant omnimodam in utroque foro auctoritatem Pontificiam, tantam quantum iudicaverint expedire pro conversione infidelium, manutentione atque profectu illorum in fide catholica et obediencia Romanæ Ecclesiæ. 2. Dicti missionarii possunt præterea quæcumque facere, quæ ad augmentum Divini nominis et conversionem ipsorum infidelium populorum et ampliacionem fidei orthodoxæ, pro loco et tempore viderint expedire. 3. Missionarii regulares... » infra p.89 n.1. — La première proposition de Caron est tirée d'un bref très célèbre d'Adrien VI, *Exponi nobis*, daté de Saragosse, 13 mai 1522, (connu sous le nom de bulle *Omnimoda*, d'après STREIT, *Bibliotheca missionum*, t.II p.48), qui, en autorisant le départ des moines des ordres mendiants et spécialement des mineurs pour les Indes sous le contrôle du roi d'Espagne, les autorisait en même temps à se choisir des supérieurs par élection, lesquels « habeant in utroque foro super fratres sibi commissos omnem auctoritatem et facultatem quam generalis minister habere dignoscitur ». Venant ensuite aux rapports des religieux missionnaires avec les ordinaires (en 1522, il n'existait encore qu'un seul diocèse, celui de Funchal, supra p.46 sq.), le pape s'exprimait ainsi : « Et insuper, ut melius præfata conversio infidelium fieri valeat, et salutem animarum omnium in præfatis terris Indorum pro tempore degentium provideatur, volumus et... concedimus ut præfati prælati fratrum, et alii quibus ipsi de fratribus suis in dictis Indiis commorantibus, duxerint committendam, in partibus in quibus nondum fuerint Episcopatus creati (vel si fuerint tamen infra duarum dietarum spatium ipsi vel officiales eorum inveniri minime possint) tam quoad fratres suos et alios cujuscumque ordinis qui ibidem fuerint ad hoc opus deputati, ac super Indos ad fidem Christi conversos, quam et alios christicolos, ad dictum opus eosdem comitantes, omnimodam auctoritatem nostram in utroque foro habeant, tantam quantum ipsi et per eos deputati de fratribus suis, ut dictum est, iudicaverint opportunam et expedientem pro conversione dictorum Indorum et manutentione ac profectu illorum et aliorum præfatorum in fide catholica et obediencia Sanctæ Romanæ Ecclesiæ, et quod præfata auctoritas extendatur etiam quoad omnes actus episcopales exercendos qui non requirunt ordinem episcopalem, donec per Sedem Apostolicam aliud fuerit ordinatum. Et quia ut accepimus per præfatos prædecessores nostros Romanos Pontifices aliqua indulta concessa fuerunt fratribus existentibus aut ire procurantibus in dictis et ad dictas Indiarum partes, Nos omnia illa confirmando, volumus ut præfati prælati fratrum... omnibus prædictis indultis... uti, potiri et gaudere... valeant. » (Jérôme de MENDIETA, *Historia ecclesiastica indiana...*, Mexico, 1870, p.192) — Sur la question des privilèges des religieux missionnaires avant la création de la Propagande, voir GRENTRUP, *Jus missionarium*, t.I p.20 sq. — G. VROMANT, *Jus Missionarium, Introductio et normæ generales*, Louvain, 1934, p.20 sq. — A. VERMEERSCH, *De Formulæ facultatum S. C. de Propaganda Fide Commentaria*, Bruges, 1922, p.7 sq.

Le prélat François Ingoli, un Italien de Ravenne qui devait être 27 ans durant le secrétaire courageux, clairvoyant et tenace de la Propagande, commença par ouvrir une vaste enquête sur l'état des missions auprès des nonces et des chefs des grandes sociétés religieuses¹. Ces derniers répondirent assez vite à la demande qu'Ingoli leur avait adressée dès le 17 janvier 1622.

La première, la compagnie de Jésus fit passer aux cardinaux de la congrégation un état sommaire de ses missions sur les territoires du patronat portugais : Indes orientales, Afrique, Brésil². Le document était suivi d'une note rédigée par l'assistant de Portugal, signalant les tares qui paralysaient l'évangélisation. A son avis les missionnaires sont trop peu nombreux. Beaucoup sont des incapables ou n'ont de dispositions que pour s'enrichir, d'où trafic sans vergogne des choses saintes ; les bons, eux, souffrent cruellement d'une pénurie de ressources qui entrave leur activité. L'assistant signale encore que le zèle imprudent de certains prédicateurs jette le trouble parmi les néophytes, divise les chrétiens, mécontente vivement les princes païens, provoquant de sanglantes réactions³. Pour remédier à ces maux, il faut veiller soigneusement au choix du personnel apostolique, ne pas laisser partir ceux pour qui la vocation missionnaire n'est qu'un moyen d'aller faire fortune outre-mer, prendre des sujets assez courageux pour vouloir étudier la langue de leurs catéchumènes, fonder en pays infidèles des collèges où s'instruiront les fils des chrétiens que l'on formera à devenir les apôtres de leurs compatriotes. L'assistant de Portugal terminait son mémoire en conseillant de ne pas laisser s'installer dans une même région des religieux de sociétés différentes, ceci afin d'éviter les regrettables frictions du passé.

1. *Collectanea* I p.1 n°1. « La circulaire du 16 janvier invita les nonces à informer les gouvernements de la création nouvelle, à bien stipuler qu'il ne s'agissait ni d'installer une juridiction temporelle ni d'employer pour la propagation de la foi des méthodes de contrainte, à envoyer des renseignements sur les missions qui pourraient exister dans leur ressort, sur les fondations à accomplir, à réclamer le concours des généraux, celui des évêques. » (GOYAU, *Missions et missionnaires*, p.84.) — Sur l'activité de la Propagande au temps d'Ingoli, cf. L. KILGER, *Die ersten fünfzig Jahre Propaganda : eine Wendezeit der Missionsgeschichte*, ds *Z.M.W.*, 1922, p.15-30.

2. *Missiones ex Goana provincia Societatis Jesu*, Arch. Prop. SRG vol.189 f.30-33. En dépit de son titre, le mémoire traite de l'ensemble des missions situées sur les territoires donnés par Alexandre VI au Portugal. La compagnie de Jésus y avait établi plusieurs provinces : celles de Goa, créée en 1542, du Malabar en 1601, du Japon en 1549, du Brésil en 1549 ; la vice-province de Chine fut détachée de celle du Japon en 1583. Cf. KILGER, *art. cit.* p.16.

3. *Quæ possunt retardare vel adjuvare propagationem fidei in Assistentia Lusitanæ Societatis Jesu*, Arch. Prop. SRG vol.189 f.17-18. Le mémoire visait là probablement les franciscains. Beaucoup de jésuites tenaient que l'action de ces religieux au Japon en 1596 n'avait pas pu contribuer à déclencher les terribles persécutions dont mourait maintenant l'Église nipponne.

Les ordres mendiants à leur tour, dominicains, franciscains, augustins, informèrent la Propagande de l'état de leurs missions aux Indes orientales¹. Le visiteur des dominicains, Michel Rangel², faisait remarquer que les progrès de la foi en ces régions étaient moins brillants qu'aux Indes occidentales. Ses conclusions retrouvaient celles des jésuites. Il fallait augmenter le nombre des prêtres, accroître leurs ressources, lutter énergiquement contre le clergé scandaleux. Sur ce point il pensait que le roi d'Espagne, alors souverain du Portugal, pouvait beaucoup et il conseillait à Rome de le mettre en face de ses responsabilités.

Moins encore que les jésuites et les dominicains, le chargé d'affaires ou collecteur³ du Saint-Siège à Lisbonne, Antoine Albergati, ne dissimulait pas à la Propagande les vices nombreux et graves dont souffraient les missions⁴. A son sens, elles étaient en pleine stagnation parce que les Portugais d'outre-mer, cruels et immoraux, rendaient impossible par leur conduite la conversion des païens. Le clergé, séculiers et réguliers à l'exception des jésuites, couvrait complaisamment leur vie dissolue. Trop de prêtres d'ailleurs de très médiocre exemple ne songeaient qu'à s'enrichir en trafiquant avec leurs compatriotes de la métropole. Albergati réclamait, pour assainir l'atmosphère des Indes orientales, des religieux de stricte observance et qui ne fussent pas portugais. Lui-même venait d'obtenir des autorités civiles à force d'insistance que sur les quatorze jésuites admis à quitter Lisbonne avec la flotte du printemps 1623, six seulement seraient des Portugais et les huit autres des Italiens. Toutefois, sachant bien la susceptibilité des fonctionnaires royaux, il conseillait à la Propagande de faire passer les missionnaires destinés aux Indes par la Syrie et la Perse. De la sorte le Portugal n'aurait plus barre sur leur choix et ne pourrait plus protester qu'on le ruinait

1. Pour les dominicains, *Memoriale de rebus fidei catholicæ Indiæ orientalis* (du 24 septembre 1623), Arch. Prop. SRCG vol.189 f.47-52v. Pour les augustins, vol.189, Index parrochiarum. Pour les franciscains, *Per le relationi et informationi autentiche inviate dalla provincia di S. Gregorio delle Filippine et del Giappone dell' Ordine del P.S. Francesco*, vol.189 f.298-303. Le rapport traite surtout des persécutions dont souffrent les chrétiens du Japon et des efforts des franciscains pour rester au milieu d'eux au péril de leur vie. Sur les franciscains et les augustins, voir KILGER, *art. cit.*, p.17 n.3 et 4.

2. Michel Rangel, évêque de Cochin en 1631, mort en 1645.

3. Depuis l'union du Portugal à l'Espagne, le Saint-Siège n'était plus représenté à Lisbonne que par un agent diplomatique de rang inférieur appelé collecteur. La nonciature ne fut rétablie qu'en 1670. Liste des collecteurs ds ALMEIDA, *Igreja em Portugal* p.707-710. Voir aussi PASTOR, *Geschichte der Pápste seit dem Ausgang der Mittelalters*, t.XIII-2° part. p.728 n.4.

4. *Relatione delle missioni fatte per l'Asia, Africa e Brasil con l'occasione dell' armata di Spagna che parte l'anno 1623 di marzo* (du 4 mars 1623), Arch. Prop. CP I Cong. missionum, status temporalis, f.315-318.

en l'obligeant à prendre sur ses vaisseaux trop de prêtres voyageant aux frais du trésor¹.

Albergati souhaitait encore que les évêques des Indes orientales fussent capables de soutenir les prêtres zélés qu'on leur enverrait. Malheureusement ces prélats étaient trop souvent hostiles aux ordres religieux et particulièrement aux jésuites. Ou alors, issus eux-mêmes du clergé régulier, ils témoignaient de la plus grande partialité en faveur de leurs frères en religion et contribuaient par leur attitude à envenimer les querelles qui désolaient le monde missionnaire. Un bon moyen de parer à ce fléau serait que la Propagande réussît à obtenir du roi d'Espagne qu'il ne choisît les évêques que dans les rangs du clergé séculier.

* * *

Ingoli accueillait soigneusement toutes ces informations². Dès 1625, il présentait aux cardinaux de la congrégation un mémoire sur les obstacles qui s'opposaient dans les Indes au progrès de la religion et sur les moyens d'y porter remède³. Deux choses, disait-il sans ambages, empêchent la propagation de la foi : d'abord la discorde qui chaque jour va croissant entre évêques et religieux, entre réguliers et jésuites ; puis la cupidité de nombreux missionnaires qui ne cherchent qu'à amasser des richesses et à les emporter en Europe. Il s'en suit un grand scandale dans l'âme des néophytes et des païens.

A l'origine des rivalités entre les membres du clergé, le secrétaire de la Propagande mettait l'antipathie quasi naturelle qui a toujours existé entre la compagnie de Jésus et les ordres monastiques, la haine qui sépare Castellans et Portugais et qui introduit la lutte au sein même des sociétés religieuses déjà dressées les unes contre les autres⁴. A son sens, le fait que la plupart des évêques fussent choisis dans les rangs du clergé régulier aggravait encore le mal ; la plupart

1. D'après Albergati, la couronne d'Espagne — Espagne et Portugal étaient alors sous l'autorité d'un même souverain — gratifiait chaque missionnaire à son départ d'une somme de cent écus.

2. Le 12 décembre 1624, l'évêque de Malacca dom Gonsalve de Silva envoya à la Propagande un rapport sur l'état de la foi dans son diocèse (Arch. Prop. SRCG vol.189 f.326-326v). A consulter les archives de la congrégation, il semble bien que ce prélat fût le seul parmi ses collègues d'outre-mer à avoir répondu à l'enquête entreprise par la Propagande.

3. Discorso del secretario della Sacra Congregatione de Propaganda fide intorno agl' inconvenienti che circa la propagatione della nostra santa religione occorono nell' Indie et intorno alli rimedii che si potrebonno usare per levarli, cavato dalle scritture che sono nella secretaria (du 16 juin 1625), Arch. Prop. SRCG vol.189 f.390-392. Texte infra DOCUMENTS n°1 p.383.

4. Suivant Pastor, Ingoli fut un adversaire systématique de la compagnie de Jésus : « Der sonst so hoch verdienste Ingoli war ähnlich wie Melchior Cano von leidenschaftlicher Erregung gegen die Jesuiten beherrscht. » (*Geschichte der Päpste*, t.XIII-2^e part. p.776 n.3.)

de ces prélats au lieu de jouer le rôle d'arbitres ne songeant qu'à servir les intérêts de leur famille religieuse. Quant à l'âpreté de trop de missionnaires à poursuivre les biens matériels, Ingoli l'attribuait à ce que les supérieurs des ordres religieux en Europe laissaient partir pour les Indes leurs plus médiocres sujets, désireux de tenter au loin l'aventure.

En face de si grands abus, les cardinaux étaient invités par leur secrétaire à essayer de plusieurs remèdes. Ingoli conseillait de ne pas mêler dans le même champ de mission jésuites et religieux, Castillans et Portugais. Il proposait de ne placer à la tête des diocèses que des évêques issus du clergé séculier. Ceux-ci seraient contrôlés par des délégués apostoliques que le Saint-Siège installerait aux Indes mêmes et qui, entre autres fonctions, auraient mission de gouverner les diocèses vacants. Enfin Ingoli envisageait de faire soigneusement examiner avant leur départ tous les aspirants à la vie missionnaire. On instituerait à Séville et à Lisbonne deux commissions composées uniquement de prêtres séculiers ; à Séville, la présidence en serait dévolue à l'archevêque ; à Lisbonne, au collecteur de Portugal. A ce clergé recruté avec plus de soin, on interdirait de se livrer au négoce.

Trois ans plus tard, le 24 novembre 1628, Ingoli présentait un nouveau mémoire à l'examen des cardinaux¹. Sur plusieurs points qui visaient spécialement l'Amérique espagnole, le secrétaire de la Propagande se faisait l'écho d'un long rapport que lui avait remis au début de 1626 un franciscain d'origine castillane, Grégoire Bolivar. Ce religieux répétait ce que déjà on avait dit à la congrégation : les missions ne vont plus parce que le clergé colonial est sans vertus solides, gâté de trop d'abus². Utilisant ces déclarations, Ingoli à son tour ne cherchait pas à dissimuler. Évêques et curés ignorent les langues indigènes. Les diocèses et les paroisses sont trop vastes. La confusion du spirituel et du temporel est constante ; les ecclésiastiques s'immiscent sans cesse dans les affaires civiles, tandis que les fonctionnaires royaux prétendent régenter les choses d'Église jusque dans le détail. Les malheureuses populations indiennes ne sont pas traitées comme elles devraient l'être par des chrétiens. Par passion du gain, les Espagnols leur font consommer quantité de vin sans se soucier des ravages que produit chez elles l'ivresse. On n'essaye

1. Principali disordini et inconvenienti delle Indie orientali et occidentali circa le materie spirituali et ecclesiastiche, Arch. Prop. SRCG vol.189 f.231-233. Texte infra DOCUMENTS n°2 p.386.

2. Arch.Prop. SRCG vol.189 f.109-121v.

pas d'instruire les indigènes ; on ne veut pas les élever aux ordres sacrés. Et tant d'abus sont ignorés du roi et du pape, car on a bien soin de ne pas laisser les Indiens venir en Europe.

Après avoir tracé ce douloureux tableau, Ingoli, comme lors de son premier rapport, proposait plusieurs remèdes. Avant tout il voudrait voir les évêques former un clergé indigène. Déjà on a élevé au sacerdoce quelques Indiens pour servir de chapelains aux curés européens qui ignorent la langue de leurs fidèles ; mais il faut faire plus. Les Indiens, on en a eu la preuve par les quelques-uns que l'on a laissés venir à Rome, sont très capables de s'instruire ; les Brahmes, les Chinois, les Japonais, les Cochinchinois, les Tonkinois, tous ceux qui dans les Indes sont nés de pères espagnols, peuvent donner des sujets parfaitement aptes au sacerdoce. En créant des prêtres indigènes on ne sera plus obligé de passer outre-mer tout un personnel qui, sous couleur d'apporter aux Indiens un appui spirituel, ne veut que dominer et s'enrichir. Pour surveiller ce clergé, accueillir les plaintes de ceux qu'oppriment les abus, gouverner de haut les affaires ecclésiastiques, Ingoli voudrait voir des nonces s'en aller aux Indes au nom du pape. Il voudrait qu'avec deux archevêques installés aux Indes orientales et deux autres aux Indes occidentales à titre de juges d'appel, Rome soit sans cesse présente au cœur des missions¹.

* * *

Le secrétaire de la Propagande avait maintenant son siège fait. Il savait les remèdes à appliquer. En 1644, il revient dans un nouveau rapport sur les abus auxquels se laissent aller les agents royaux dans l'exercice des droits du patronat². Aux Indes occidentales, les vice-rois connaissent et décident de toutes les causes ecclésiastiques, et comme ils ont peu ou point de compétence en matière canonique, ils perturbent toutes choses par leurs décrets. Ils s'ingèrent dans les élections capitulaires et imposent des sujets indignes, souvent suspects de simonie. Les conseillers royaux imitent leurs chefs, se mêlent de toutes les affaires d'Église, malmènent évêques et clergé au grand dam du prestige sacerdotal auprès des indigènes.

1. Si Ingoli voit nettement le but qu'il veut atteindre, il tâtonne encore sur le caractère à donner aux prélats qui seront dans les missions les représentants du Saint-Siège. Voir le texte des deux derniers paragraphes de son mémoire, *infra* p. 388.

2. *Disordini et abusi che occorrono nelle Indie orientali circa la Propagazione della Fede*, Arch. Prop. SRGG vol.192 f.1-2. Texte *infra* DOCUMENTS n°3 p. 389. Voir aussi *cod.loco* f.3-5v, *Disordini et abusi che occorrono nelle Indie occidentali*.

Quant aux Indes orientales, le souverain prétend en vertu de son droit de patronat y procéder à toutes les nominations ecclésiastiques, qu'il s'agisse de bénéfices séculiers ou réguliers, paroissiaux ou non. Ses ministres le qualifient de « délégué apostolique » pour les territoires d'outre-mer et soutiennent qu'il peut de lui-même et en pleine liberté pourvoir à toutes les églises. Les cédulas royales, quand il s'agit de choses spirituelles, doivent être tenues pour brefs apostoliques. Les bulles et toutes pièces émanant du Saint-Siège, les ordonnances des supérieurs séculiers et réguliers, doivent passer par la chancellerie du roi avant de recevoir exécution. En opposition à ce tableau du régéralisme portugais, Ingoli fait ressortir que le vice-roi des Indes ne verse plus aux églises les indemnités convenues, et que d'autre part on laisse vacants les sièges épiscopaux. A Macao par exemple, l'évêché de la Chine est depuis plus de vingt ans dépourvu de titulaire, et l'on ne sait même plus à Rome depuis 1629 le nom de l'évêque de Méliapour¹.

Aucun commentaire n'accompagnait les griefs énumérés par Ingoli. Le prélat pensait sans aucun doute que le contraste entre les exigences royales et les services rendus pour lors à l'Église faisait à lui seul le plus éloquent des langages. Au surplus il avait soin de redire en 1644 comme dans ses deux mémoires de 1625 et 1628, tous les abus dont souffrait le clergé missionnaire². Grâce à leur

1. Le dernier évêque du diocèse de la Chine (dont le siège était à Macao), Jean da Piedade, dominicain, avait été confirmé par Clément VIII le 30 août 1604. Le 27 octobre 1623, il avait renoncé à son siège épiscopal et quitté Macao pour rentrer au Portugal. (ALMEIDA, *Igreja em Portugal* p.1026) — A Méliapour, Louis de Brito Meneses, ermite de saint Augustin, évêque de Méliapour depuis le 18 mai 1615, avait été transféré à Cochim au début de 1627 ; il mourut le 28 juillet 1629. En 1631, il fut sacré au Portugal un nouvel évêque de Méliapour, Paul da Estrella, originaire de Lisbonne, qui ne partit pour son diocèse que trois ans plus tard, résolu à étudier les langues orientales afin d'évangéliser directement les Indiens ; il mourut, croit-on, le 9 janvier 1637 (Id., *ibid.* p.1036-1037). A lire Ingoli, il semblerait qu'à Rome on ignorait que cet évêque eût existé.

2. Dans son mémoire sur les Indes orientales, Ingoli donnait au total une liste de douze abus. Il reprochait aux évêques, particulièrement à ceux issus de la compagnie de Jésus, de ne pas vouloir promouvoir aux ordres sacrés des Indiens, même très capables comme les brahmes. Aux jésuites encore, il reprochait de baptiser de force les gentils et de ne pas accepter de collaborer avec les autres ordres religieux. Pour les Indes occidentales, Ingoli avait établi une liste de vingt-cinq abus. Il se montrait très dur pour le clergé séculier et régulier : il a des esclaves et les maltraite ; les évêques mènent grand train, sont après au gain et peu zélés ; les curés négligent d'administrer les sacrements et d'enseigner les chrétiens ; les prélats réguliers oppriment les religieux qui ne sont pas de leur ordre. Désunis, les clercs sont en discorde constante avec les agents royaux. Tous, séculiers et réguliers, font du commerce, etc.

Sur les abus des missions des Indes orientales et les remèdes à y apporter, voir également une note antérieure à 1644 : *Proponitur vera relatio impedimentorum quæ in India orientali occurrunt quominus fides ibi propagari non possit, et remedia ad ipsius propagationem assignantur*, Arch. Prop. SRCG vol.192 f.20-21v. La note demande l'envoi aux Indes d'un visiteur apostolique et qu'on y institue « *missionarium apostolicum cum plenitudine potestatis ut operarios mittere possit quos magis aptos et sufficientes judicaverit ad regna infidelium in quibus ostium ad fidei prædicationem aperiri conspexerit* ».

secrétaire, les cardinaux de la Propagande n'ignoraient rien des maux qui ravageaient le monde des missions. Ils en connaissaient aussi les remèdes, ceux qu'Ingoli leur proposait et que, depuis son entrée en charge, il s'employait prudemment mais énergiquement à faire appliquer.

II

Les difficultés toutefois étaient inégales. Avec les ordres religieux, s'il fallait prévoir des lenteurs, des froissements, voire certaines résistances, il était certain que la volonté pontificale finirait par s'imposer. Accoutumés à jouir d'une large autonomie, ils ne prétendaient pas pour autant se refuser à une nouvelle organisation des missions édictée par le pape. Question de temps, de diplomatie et d'autorité, la logique catholique le voulait ainsi.

Autrement ardu serait de ramener le pouvoir royal au respect du pouvoir pontifical. Déjà le droit de patronat, à en rester à la teneur des bulles qui l'avaient concédé aux souverains de Lisbonne et de Madrid, faisait ceux-ci très puissants seigneurs dans le gouvernement de l'Église. Il s'en fallait pourtant que les juristes royaux s'en fussent contentés. Ils avaient échafaudé toute une construction où figurait à titre de pièces maîtresses du droit de patronat¹ tout ce qu'Ingoli, dans son mémoire de 1644, avait rejeté comme abus et excès de pouvoir.

Au temps où débutait la Propagande, le plus en vue d'entre eux était le jurisconsulte madrilène Jean Solorzano Pereira (1575-1654). Élève puis professeur de l'université de Salamanque, envoyé au Pérou en 1609 par Philippe III, il y avait préparé les éléments d'un *De Indiarum jure* dont le manuscrit fut soumis à Madrid. Le Conseil des Indes, devant qui se traitaient toutes les questions concernant le domaine colonial de la couronne, trouva si estimable le travail de Solorzano qu'il le fit publier comme un ouvrage quasi officiel. La seconde partie du *De Indiarum jure* fut imprimée à Madrid en 1639. Elle traite du gouvernement ecclésiastique².

1. P. LETURIA, *El regio Vicariato de Indias y los comienzos de la Congregacion de Propaganda*, ds *Spanische Forschungen der Görresgesellschaft*, 1^{re} série, vol.II, *Gesammelte Aufsätze zur Kulturgeschichte Spaniens*, Münster, 1930, p.133-177. Cf. J. LECLER, *Les rois d'Espagne et l'Eglise d'Amérique au XVI^e siècle, Patronat ou vicariat royal ?* ds *Etudes*, t.235 (1938) p.466.

2. La première partie du *De Indiarum jure* avait été publiée à Madrid en 1629. L'ouvrage fut réimprimé à Lyon en 1672. C'est cette seconde édition, dont un exemplaire se trouve à la bibliothèque Sainte-Geneviève à Paris, F. 1^{er}206-207, que nous suivons ici.



Solorzano part du principe qu'en vertu de la bulle du 4 mai 1493 toute la charge de diriger les affaires de l'Église aux Indes incombe au roi d'Espagne¹. Celui-ci, en vertu d'une délégation permanente à lui donnée une fois pour toutes, est le vicaire du pontife romain², dont l'autorité est telle qu'il peut transférer à des laïques le soin des causes ecclésiastiques³. Le roi, de ce fait, n'est pas seulement le patron de l'Église d'outre-mer chargé de nommer aux bénéfices, de pourvoir à l'entretien et à la protection du clergé ; il devient un légat doué de pleins pouvoirs pour administrer toutes les affaires religieuses.

Sans doute Solorzano ne confond pas le spirituel et le temporel au point d'attribuer à son souverain le droit d'investiture canonique, mais il lui reconnaît, outre les privilèges du patronat, des facultés considérables pour la gouverne pratique de l'Église⁴. Il donne au roi une autorité discrétionnaire en matière de police ecclésiastique, faisant dépendre de lui dans toutes les colonies l'expulsion et le châtiement des clercs et religieux jugés indignes⁵. Il soumet au visa du Conseil des Indes toutes les patentes des commissaires et vicaires des ordres religieux⁶. Il laisse aux vice-rois le pouvoir de permettre la fondation de missions nouvelles, celui d'y placer des missionnaires sans même l'assentiment des évêques⁷.

Ces évêques, de par le jeu du patronat, ne sont eux-mêmes que l'émanation du choix royal. Au surplus Solorzano réduit à peu près à rien dans la nomination de l'épiscopat le droit de confirmation

1. Solorzano écrit : « Reges nostri ob Apostolicæ Sedis distantiam et ejusdem Sedis concessione, imo et jussione et commissione, totum pondus gubernationis ipsarum et præjudicationis et conversionis Indorum suis humeris imposuerint, ut patet ex verbis prioris bullæ Alexandri VI... : « Mandamus vobis in virtute sanctæ obedientiæ (sicut pollicemini et non dubitamus pro vestra maxima devotione et regia magnimitate vos esse facturos) ad terras firmas et insulas prædictas, viros probos et Deum timentes, doctos, peritos et expertos ad instruendum incolas et habitatores præfatos in fide catholica et bonis moribus imbuendum, destinare debeatis, omnem debitam diligentiam in præmissis adhibentes » (*De Indiarum jure*, t. II p. 512 n°36.)

2. SOLORZANO, *eod. loco* n°37 : « Reges nostri in spiritualibus Indiarum sunt veluti Vicarii Romani Pontificis », et p. 513 n°40 : « Reges Hispaniæ in provinciis novi-Orbis sunt effecti quoad spiritualia veluti legati aut delegati Romani Pontificis, et Dei vicarii. »

3. SOLORZANO, *ibid.* p. 513 n°41 et 44.

4. SOLORZANO, *ibid.* p. 516 n°7, où il établit que pour le roi d'Espagne « jus patronatus est laicale, non ecclesiasticum ».

5. SOLORZANO, *ibid.* p. 749 n°52.

6. SOLORZANO, *ibid.* p. 733 n°30-31, avec une exception toutefois pour les jésuites : « Religiosi societatis Jesu nominare et mittere solent visitatores ad provincias Indiarum, etiam citra ullam approbationem Senatus Indiarum » (*eod. loco* n°36).

7. SOLORZANO, *ibid.* p. 672 n°26-27.

qui appartient au pape. Il oblige en effet le chapitre de tout diocèse colonial à remettre son autorité, dès la mort de l'évêque, au nouveau titulaire désigné par le roi, qui en qualité de vicaire administre le diocèse avant même que Rome ait donné son acceptation au choix fait par Madrid¹. Solorzano enfin juge indispensable l'approbation du Conseil des Indes pour la publication des lettres apostoliques et de tous documents romains, pour les décisions des conciles provinciaux et des synodes diocésains². L'on comprend que l'auteur du *De Indiarum jure*, après avoir ainsi remis tout le contrôle de la vie religieuse à l'autorité royale, jugeât attentatoire aux droits de son souverain l'envoi de nonces apostoliques dans les Indes et y mît la plus formelle opposition³. Quel aurait été en effet en face des vice-rois le rôle de ces représentants du pape, puisque le roi d'Espagne tout le premier se tenait pour le vicaire et le délégué permanent du pontife ?



Bien que Solorzano eût écrit sous la protection et les encouragements du très puissant Conseil des Indes, où Philippe III d'ailleurs l'avait fait entrer à son retour d'Amérique, le Saint-Siège n'hésita pas à condamner le *De Indiarum jure*. Un décret du 20 mars 1642 mit à l'*Index* toute la partie de l'ouvrage qui traitait du gouvernement ecclésiastique des Indes⁴.

Le Saint-Siège pourtant mesurait l'opposition qu'il rencontrerait à la cour d'Espagne s'il tentait d'imposer les réformes préconisées par Ingoli. Des prétentions intransigeantes entraîneraient à coup sûr des heurts violents. A cette époque, la politique espagnole cherchait à confisquer au profit de l'État jusque dans la métropole tous les droits, libertés et immunités de l'Église⁵. Urbain VIII, qui s'en plaignit vivement à plusieurs reprises, fut même obligé de

1. SOLORZANO, *ibid.*, p.529-530 n°41-42 et 51.

2. SOLORZANO, *ibid.* p.552 n°41.

3. SOLORZANO, *ibid.* p.726-727 n°42 et 44.

4. L'ouvrage de Solorzano figure toujours à l'*Index*, édit. 1929, p.494. D'après le dominicain Matias Gomez Zamora, la Propagande jugeait en ces termes les théories de Solorzano relatives à la bulle d'Alexandre VI : La sagrada Congregacion de Propaganda Fide, presidia per el Sumo Pontifice Urbano VIII, trató expresamente de este punto, siendo Felipe IV Rey d'Espana y Portugal, y resolvió que por la bulas de Alejandro VI no se habia concedido a los Reyes Catolicos mas que bienes temporales y ninguna facultad espiritual, sino al contrario la obligación y carga de mandar misioneros, como lo atestiga la palabra *debeat*, y que no son legados ni delegados apostólicos, sino patronos de las Iglesias de las Indias » (cité ds P. LETURIA, *El regio vicariato de Indias*, cité plus haut, p.175).

5. Cf. PASTOR, *Geschichte des Pöpste*, t.XIII-2^e part. p.720 sq.

subir en 1639, pour une question de biens ecclésiastiques, l'expulsion de son collecteur de Portugal, Alexandre Castracani.

Du reste la situation générale conseillait au pape une grande prudence. Au temps d'Urbain VIII, le monde paraissait vivre toujours sous la prépondérance espagnole, et la papauté devait compter avec elle¹. Nation catholique par excellence, l'Espagne restait ferme contre les hérésies. Souveraine des Indes, elle était aussi la maîtresse de l'Italie ; installée à Palerme, à Naples et à Milan, elle pouvait à son gré faire sentir sa pression sur l'État pontifical. Quel que fût le désir secret d'Urbain VIII de voir ses compatriotes italiens secouer le joug abhorré des Espagnols et établir la « liberté d'Italie », il lui était interdit de se brouiller avec Madrid. D'ailleurs après sa mort, son successeur Innocent X, le cardinal Pamfili, élu malgré les efforts de Mazarin, dissimulerait mal une sympathie accentuée pour l'Espagne sur qui il chercherait presque constamment à s'appuyer contre la France². Ainsi, au moment où Ingoli proposait une réforme radicale des missions, tout conspirait à persuader le Saint-Siège de n'agir qu'avec beaucoup de circonspection vis-à-vis de l'Espagne³.

III

Les prétentions du Portugal n'étaient pas moindres que celles de l'Espagne. Au temps où Solorzano écrivait son *De Indiarum jure*, Lisbonne obéissait au même souverain que Madrid. Il est vrai qu'en 1640 un soulèvement national mit fin à la domination castillane par l'avènement au trône de Jean de Bragance. Mais Jean IV était l'héritier de toutes les ambitions portugaises du xv^e et du xvi^e siècles que la tradition nationale avait jalousement entretenues comme une sauvegarde contre le joug espagnol. En 1640, le roi de Portugal se tient lui aussi pour une sorte de légat pontifical aux Indes.

La cour romaine pouvait d'autant moins agréer cette conception que Jean IV était loin de s'acquitter des obligations du patronat d'une manière aussi efficace que le roi d'Espagne. Celui-ci occupe

1. HAUSER, *La prépondérance espagnole* p.305.

2. HAUSER, *ibid.* p.376, et PASTOR, *Geschichte der Päpste*, t.XIV-1^{re} part. p.57. Voir également H. COVILLE, *Etude sur Mazarin et ses démêlés avec le pape Innocent X*, Paris, 1914.

3. Les actes de la congrégation de la Propagande au temps d'Ingoli, pour ce qui concerne les Indes occidentales, portent bien souvent la décision « ad nuntium Hispaniarum ut agat cum Rege et ministris ». La Propagande, plutôt que d'agir par voie d'autorité, préférait s'en remettre aux négociations de la diplomatie pontificale.

effectivement l'Amérique où aucun hérétique ne menace sa puissance. Le Portugal au contraire n'a jamais occupé dans les Indes orientales que des places isolées, et depuis 1620 les Hollandais ne cessent d'entraver la navigation de ses vaisseaux, font crouler son prestige auprès des souverains indigènes et diminuent sensiblement sa richesse. Et son indépendance n'arrête pas sa ruine : Malacca capitule dans le même mois que les Cortès proclament Jean IV (janvier 1641). Le nouveau roi a beau se hâter de conclure avec les Provinces-Unies, grâce à la médiation de Richelieu, une paix qui se bornera à maintenir pour dix ans le *statu quo*¹, il lui faut se défendre contre les armées de Philippe IV qui ne se résigne pas à la résurrection du royaume lusitanien.

A Rome même, la situation du nouveau souverain était très difficile. Le roi d'Espagne cherchait de toutes ses forces à éviter que le Saint-Siège reconnût l'indépendance du Portugal. Il avait aussitôt entrepris d'exercer une violente pression sur Urbain VIII pour que le pape ne reçût pas l'ambassadeur que Jean de Bragance au contraire se pressait de lui envoyer². C'était son propre neveu, dom Miguel, évêque de Lamego. Après avoir passé par Paris, dom Miguel arriva dans la Ville éternelle le 20 novembre 1641 et se logea chez l'ambassadeur du roi de France, le marquis de Fontenay³. Quelques mois plus tard, le 23 avril 1642, entra à son tour à Rome un envoyé extraordinaire de la cour d'Espagne, le marquis de los Velez. L'Espagnol avait mission d'exiger d'Urbain VIII le départ du Portugais ; il était prêt à se charger lui-même de l'expulsion. Pris entre les deux, le pape cherchait à gagner du temps. Il n'avait pas reçu dom Miguel, mais il avait nommé une commission de cardinaux chargée d'étudier le problème de la reconnaissance.

Urbain VIII répugnait profondément à céder à la pression espagnole lorsqu'un grave incident vint précipiter les choses. Redoutant quelque rixe dans les rues de Rome entre Castillans et Portugais, le pontife avait fait défense à dom Miguel de sortir de sa demeure. L'évêque n'obéit pas. Le 20 août, son escorte en vint aux mains sur la place Colonna avec les gens du marquis de los Velez. Il y eut des morts de part et d'autre. Le 27, l'envoyé de la cour d'Espagne en

1. HAUSER, *La prépondérance espagnole* p.326, supra p.72.

2. ALMEIDA, *Igreja em Portugal* p.67 sq.

3. François du Val, marquis de Fontenay-Mareuil, né en 1595, mort après 1652. Maréchal de camp, conseiller d'État, il fut ambassadeur à Rome de 1639 à 1644, puis en 1647 et 1648. On trouvera un récit de l'incident hispano-portugais dans ses mémoires publiés par MICHAUD et POUJOULAT, *Nouvelle Collection de mémoires pour servir à l'histoire de France*, 2^e série, t.V (1837).

signe de protestation quitta la ville accompagné des cardinaux Albornoz et Montalto. La commission cardinalice prononça que dom Miguel, ayant désobéi au pape, ne pouvait être reçu comme représentant du Portugal. L'envoyé de Jean IV abandonna Rome sans avoir été reçu par Urbain VIII, le 18 décembre 1642.

Une nouvelle tentative fut faite par le roi de Portugal au début du pontificat d'Innocent X. Mais les sympathies espagnoles de ce dernier n'étaient pas de nature à faciliter les négociations. Un prélat portugais, Nicolas Monteiro¹, arriva à Rome au début de 1645. La bataille reprit comme au temps d'Urbain VIII. Tandis que l'ambassadeur français Grémonville² se faisait auprès des cardinaux le champion du Portugal allié du jeune Louis XIV, le représentant de l'Espagne, le comte Sirvela, cherchait à intimider le pape. Cette fois encore il y eut querelle dans les rues de Rome. Sirvela jugea qu'il n'était plus de sa dignité de rester dans la ville. Il en partit le 5 août sans même demander à prendre congé du pape.

* * *

La politique de temporisation que l'intransigeance espagnole imposait à Innocent X lui suscitait de graves embarras avec Jean IV. De nombreux sièges épiscopaux se trouvaient vacants au Portugal et aux Indes orientales. Le pape aurait voulu en désigner lui-même les titulaires sans recourir au droit royal de nomination. Mais il se heurtait là à une autre intransigeance. Jean IV, que Mazarin poussait à refuser tout compromis, exigeait que l'on procédât suivant les règles traditionnelles en tenant compte de sa qualité de souverain. Pour mieux marquer sa volonté, en novembre 1646, il fit expulser de son royaume l'agent diplomatique que le Saint-Siège avait maintenu à Lisbonne depuis la révolution de 1640, le prélat Jérôme Battaglia³.

Pourtant il n'osait pas créer des évêques de sa seule autorité, si bien que les diocèses portugais n'avaient plus de chefs. En 1649, il ne restait qu'un évêque dans la métropole, celui d'Elvas, et encore résidait-il à la cour⁴. Au Brésil et en Afrique, il n'y en avait plus un seul. Aux Indes orientales subsistaient bien les archevêques de Goa⁵

1. Nicolas Monteiro (1581-1672), évêque de Porto de 1670 à 1672.

2. Nicolas Bretel, sieur de Grémonville, ambassadeur à Venise et à Rome de 1643 à 1647.

3. A cette date les agents du Portugal à la curie romaine étaient Manuel Pacheco et le P. Nuno da Cunha, assistant de la compagnie de Jésus.

4. Manuel da Cunha, évêque d'Elvas le 8 mai 1634. En 1646, Jean IV le nomma au siège de Lisbonne, mais il ne fut pas confirmé par Rome. Il mourut le 30 novembre 1658.

5. François dos Martyres, franciscain, archevêque de 1636 à 1652.

et de Cranganor¹, nommés par le roi d'Espagne avant la révolution de 1640 ; mais Cochinchine, Malacca, Méliapour, Macao et le Japon restaient vacants.

Le désordre des missions ne pouvait que s'aggraver dans cette anarchie². Tout inclinait les cardinaux de la Propagande à essayer d'appliquer de suite aux Indes orientales les grandes réformes préconisées par François Ingoli.

1. Étienne de Brito, jésuite, évêque de 1624 à 1641.

2. Les religieux eux-mêmes se plaignaient à la Propagande que la plupart des diocèses des Indes orientales fussent privés d'évêques depuis plus de vingt ans : *Vera narratio ubi declarantur omnes dioeceses quæ in India orientali existunt pro fide catholica propaganda in illis partibus, facta a fratre Michæle de Purificatione, prædicatore, custode et procuratore generali provincie S. Thomas in dictis partibus*. Arch. Prop. SRCG vol.192 f.18-18v. (Cette note est à dater au plus tard de 1646, Michel Rangel, mort le 14 septembre 1646, y étant cité comme encore vivant).

CHAPITRE VI

LES PREMIÈRES RÉALISATIONS DE LA PROPAGANDE AU TEMPS DE FRANÇOIS INGOLI

Le premier vicaire apostolique aux Indes orientales (1636) :
le brahme Mathieu de Castro

- I. La Propagande et les missionnaires des ordres religieux ; réduction de leurs privilèges. Les « missionnaires de la Propagande ».
- II. La volonté de la Propagande de former un clergé indigène ; création du Collège urbain.
- III. Un vicaire apostolique dans le royaume d'Idalcan ; l'évêque brahme Mathieu de Castro ; son conflit avec les autorités portugaises.
- IV. Le capucin français Ephrem de Nevers, missionnaire de la Propagande aux Indes ; son emprisonnement à Goa.

Dès sa fondation par Grégoire XV, la Propagande n'hésita pas sur le programme d'action dans lequel les mémoires de son secrétaire viendraient successivement la confirmer : s'assurer du personnel religieux envoyé dans les missions, préparer la formation d'un clergé indigène, établir des évêques qui seraient vraiment les délégués du Saint-Siège et non des fonctionnaires du roi.

I

La congrégation fit ses premiers pas en ordonnant à tous les supérieurs d'ordres religieux de lui communiquer à l'avance les noms de leurs sujets destinés aux missions¹. Un autre décret précisa que

1. Décret du 20 février 1623, *Collectanea* I n°7 : « ... ut nomina missionariorum, quos in posterum ad schismaticos, hæreticos vel infideles dirigent, et vocabula locorum ad quæ missionarii dirigentur, quam primum commode poterunt antiquiori cardinali ejusdem Congregationis vel secretario denunciare, vel per litteras significare omnino curent. Et singulis saltem annis, quem fructum fecerint vel sperent, cum statu in quo religionis res versentur, cum ipsorum consilio quomodo ulterius adjuvari possint transcribant vel referant. » — Dans la pratique, il paraît bien que ce décret demeura lettre morte aux Indes orientales comme aux Indes occidentales et que les ordres religieux continuèrent à agir à leur guise sous le seul contrôle de l'autorité civile, portugaise ou espagnole. Cf. KILGER, *Die ersten fünfzig Jahre Propaganda*, ds *Z.M.W.* p.10-21.

la Propagande se réservait d'examiner et d'approuver les futurs missionnaires¹. Toutefois, sous le pontificat d'Innocent X, la congrégation consentirait à ce que les mouvements dans le personnel missionnaire de la compagnie de Jésus fussent faits à la seule décision du général et des supérieurs locaux². Les généraux des ordres religieux furent invités à faire parvenir chaque année à la Propagande un état de la situation des missions là où travaillaient leurs sujets³. Les privilèges dont jouissaient traditionnellement les missionnaires réguliers et qui, dans le principe, étaient faits pour faciliter leur tâche apostolique furent soigneusement précisés et souvent restreints⁴. Urbain VIII, d'autre part, leur ordonna de se servir tous, pour l'instruction des néophytes, du catéchisme romain et du commentaire qu'en avait donné le cardinal jésuite Robert Bellarmin.

En même temps, le pape cherchait à réprimer le « commerce des clercs » qu'Ingoli dénonçait avec tant d'insistance comme une des plaies les plus graves dont souffrait le monde des missions. En 1633, dans le bref *Ex debito pastoralis*, Urbain VIII rappela que la discipline traditionnelle de l'Église interdisait aux membres du clergé de se livrer au trafic et de s'immiscer dans les entreprises séculières. Il menaçait les contrevenants de l'excommunication ; en outre leurs marchandises et bénéfices seraient confisqués et employés par leurs supérieurs au profit des missions⁵.

Toutes ces réformes n'étaient pas sans coûter aux religieux le sacrifice de larges morceaux d'autonomie et de plus d'un privilège.

1. 24 juin 1623, *Collectanea* I n°6 p.5.

2. Cong. du 12 novembre 1646 : « Referente Em. D. C. Capponio, præpositum generalem Societatis Jesu circa missiones suorum patrum ab hac S. Congregationis mandatis obtemperaturum, tam in seligendis proponendisque patribus quoad mores, scientiam ac prudentiam ad missiones idoneis... quam in tradendo illis Sacræ Congregationis instructiones et facultates ut ad loca ad quæ fuerint destinati se conferent, ac illam de suis progressibus sæpe ac singulis saltem annis certionem faciant ; si eidem præposito generali ac aliis societatis superioribus juxta Societatis institutum, præfatos missionarios a missionibus remove, eosque mutare et in locum remotorum alios substituere, etiam inconsulta præfata S. Congregatione, ad eorum beneplacitum licuerit. S. Congregatio sciens qua diligentia et maturitate Societatis suos patres ad missiones destinatos sine viatico et stipendio seligere consueverit, censuit, si S.S.^{mo} placuerit, præfati Generalis petitioni esse annuendum, quoad missionarios societatis sine viatico et stipendio suo annuo expediendos, dummodo nomina remotorum a missionibus, nulla etiam remotionis expressa causa, et in eorum locum substitutorum ei significantur et ipsa substitutos declarare missionarios suos et illis, si opus fuerit, facultates necessarias renovare possit. » Arch. Prop. Acta 1646-1647 f.255-256. — Cette décision fut adressée à Vincent Carafa, qui gouverna la compagnie de Jésus de 1646 à 1649. (Sur l'interprétation qu'en donna le 8 janvier 1650 son successeur François Piccolomini, infra p.232.)

3. Décret du 20 février 1623, cité plus haut.

4. Par exemple le décret du 15 avril 1630, *Collectanea* I n°55 p.14, touchant les pouvoirs accordés aux missionnaires de consacrer calices et patènes. Le décret précise qu'ils ne jouissent de cette faculté que là où il n'y a pas d'évêque.

5. 22 février 1633, *Jur.Pont.Prop.Fide* I p.143.

Si Raymond Caron, un franciscain, affirmait encore en 1653 sans aucune atténuation que les réguliers en pays de mission étaient comme les légats tout puissants du pontife romain¹, Verricelli dès 1656 reconnaissait les transformations accomplies par la Propagande. L'aveu, semble-t-il, en avait coûté à ce théatin. Dans le quatrième livre de son traité *De apostolicis missionibus* publié à Venise, il affirmait que les privilèges considérables concédés jadis par le pape dominicain Pie V aux ordres religieux, puis abolis par Grégoire XIII, subsistaient intégralement en ce qui concernait les missionnaires². Pourtant, arrivé vers le terme de son travail, Verricelli reconnaissait que la Propagande avait révoqué plusieurs des avantages dont les religieux avaient coutume de jouir en pays de mission³. Finalement, pour éviter toute équivoque, il se résigna à donner en une sorte d'avertissement placé à la tête de son livre la liste des privilèges dont Rome venait de priver les religieux missionnaires⁴.

1. CARON, *Apostolatus evangelicus* p.135 : « Missionarii regulares, qui de licentia suorum superiorum proficiscuntur ad quascumque terras infidelium et ad quancumque mundi partem ut eos convertant, sunt tanquam legati et commissarii Papæ quoad omnem potestatem in utroque foro missioni convenientem, cum confirmatione omnium suorum privilegiorum ». Les religieux pourtant ne pouvaient se croire autorisés à user de ces privilèges qu'en dehors des diocèses déjà constitués et bien délimités. Le 5 février 1622, la constitution *Inscrutabili Dei providentia* de Grégoire XV avait précisé les conditions de la subordination des religieux à l'évêque pour tout ce qui concernait les fonctions curiales. (Bull.Rom., Cocquelines, t.V, 5^e part., p.1-3.)

2. VERRICELLI, *Questiones morales* p.265 : « Revocatio facta a Gregorio XIII omnium privilegiorum quæ Pius V concesserat regularibus contra Tridentinum non comprehendit etiam privilegia concessa pro partibus infidelium. » D'après lui, le motif en est que ces privilèges avaient été accordés aux missionnaires « ob favorem fidei », et non pas « ob favorem religiosorum ». — Un des privilèges les plus importants concédés par Pie V aux religieux des Indes orientales était de jouir de la juridiction sur la simple permission de leur supérieur général, à la seule condition de connaître la langue du pays. (Bref *Exponi nobis*, 23 mars 1567, Bull.Patr. I p.212)

3. VERRICELLI, *op.cit.* p.811, titre XVIII : De aliquibus regularium privilegiis pro partibus infidelium revocatis. L'auteur toutefois, p.819, fait exception pour les privilèges des jésuites aux Indes qu'Urbain VIII avait encore confirmés en 1629 par le bref *Animarum salutis*, Jur.Pont.Prop.Fide I p.111 sq. (Voir PASTOR, *Geschichte der Päpste*, XIII-2^e part. p.764.)

4. VERRICELLI, *op. cit.*, avis en tête du volume : Pro usu privilegiorum.

« Cum in titulo quarto de Regularium privilegiis in partibus infidelium, multa scripsissem, ac prælo mandassem, impresso jam fere volumine, quædam decreta Sacræ Congregationis de Propaganda fide, ac ejusdem formulæ facultatum, quas suis missionariis largitur, pervenerunt ad manus, ex quibus nonnulla et præcipua quædam Regularium privilegia revocata esse comperi, de his diligenter in titulo XVII egi ; at ne ex incauta lectione tibi subrepat deceptionis occasio, in fronte libri breviter te præmoneo.

Privilegia Regularium in partibus infidelium absolvendi ab Hæresi, Apostasia, aliisque casibus Bullæ *Cœnæ* ac legendi hæreticos libros abrogata sunt ; similiter cessarunt privilegia consecrandi calices, altaria atque alia in quibus intervenit unctio. Neque hodie possunt conferre minores ordines, neque dispensare in irregularitatibus sæcularium ; neque in gradibus matrimonii ; neque in votibus simplicibus Castitatis et religionis ; neque cum exercent munia parochialia possunt fulminare censuras. Præterea missionarii Sacræ Congregationis non possunt absolvere ab hæresi lapsos in locis, ubi hæreses non grassantur, et deinde conferentes se ad loca missionum. Neque possunt iidem extra loca missionis suæ ullis omnino in itinere uti privilegiis : Hæc omnia in XVII. late probata reperies. » Ces missionnaires de la sacrée congrégation sont ceux dont nous allons parler.



La Propagande ne se contentait pas de réduire l'autonomie et les privilèges des réguliers ; elle voulait prendre directement en main l'évangélisation de certains territoires en y envoyant des religieux mis à sa disposition par leurs supérieurs et à qui elle donnerait elle-même des chefs, choisis parmi eux et révocables à sa volonté, les préfets apostoliques¹. On vit ainsi apparaître une nouvelle catégorie d'apôtres, « les missionnaires de la sacrée congrégation », qu'on appellerait couramment les missionnaires de la Propagande. Ces dociles ouvriers de la onzième heure seraient les hommes de confiance du dicastère romain. L'un des successeurs de François Ingoli, le prélat Urbain Cerri², se plairait dans un rapport au pape Innocent XI à opposer l'un à l'autre ces deux types de missionnaires : « Il y a deux réguliers qui sont missionnaires parmi les infidèles. Les uns dépendent entièrement de la congrégation, de laquelle ils reçoivent leurs pouvoirs, leurs instructions et leur entretien ; les autres entreprennent une mission avec permission et du consentement de leurs propres ordres et ne dépendent point, ou du moins fort peu, de la congrégation. Les premiers sont rappelés et même punis lorsqu'ils manquent à leur devoir ; mais les autres vivent à leur fantaisie, contrarient les autres missionnaires et donnent quelquefois des exemples qui sont indignes non seulement d'un prédicateur apostolique, mais même d'un bon chrétien³ ».

Ce fut surtout aux capucins que l'on demanda d'être les agents de l'organisation modèle établie par la Propagande. Par Jérôme de Narni, très écouté de Grégoire XV, leur société avait été mêlée à la

1. VERRICELLI, *op. cit.* p.796. Un décret de la Propagande du 5 décembre 1640 déclara que, de toute façon, toutes les missions déjà fondées ou qui seraient fondées par les ordres religieux conformément à leurs privilèges traditionnels devaient être considérées comme soumises à la congrégation. Les cardinaux s'appuyaient sur la constitution de Grégoire XV érigeant la Propagande : « Quia per eam negotium propagationis fidei in universo mundo cardinalibus illis spiritualiter committetur et ut superintendant omnibus missionibus ordinatur. » (Collectanea I n°101)

2. Secrétaire de la Propagande de 1675 à 1679.

3. U. CERRI, *Etat présent de l'Eglise romaine*, p.301. Ce fut au début du pontificat d'Innocent XI qu'Urbain Cerri rédigea pour mettre le pape au courant de l'état des missions son *Etat présent*, etc. Ce rapport circula d'abord en de nombreuses copies manuscrites. L'Anglais Richard Steele, très hostile à la papauté, prit connaissance d'une de ces copies à la bibliothèque de Saint-Gall. Les remarques défavorables à la compagnie de Jésus faites par Cerri le poussèrent à en publier une traduction anglaise, *Account of the state of the Roman Catholic religion...*, Londres, 1716, qui fut suivie d'une traduction française. (PASTOR, *Geschichte der Päpste*, t.XIV-2^e part. p.998 n.3.) Notre citation est tirée de la traduction française précédée d'une épître dédicatoire au pape Clément XI dont le ton explique la mise à l'Index de cette édition.

fondation de la Propagande¹. Enfin des liens étroits les unissaient au pape Urbain VIII, puisque l'un de ses frères, Antoine Barberini, cardinal du titre de Saint-Onuphre, était lui-même capucin². Dès 1641, Ingoli fit envoyer plusieurs de ces religieux dans le royaume du Congo où les Portugais avaient obtenu jadis de Clément VIII l'érection d'un évêché³ qui pour lors était vacant. D'autres missions furent fondées, les années suivantes, le long de la côte d'Afrique par la Propagande qui employait surtout des sujets castillans et italiens. Des tentatives étaient faites en même temps dans le Proche-Orient, aux Indes, au Brésil⁴. En 1649, l'année où mourut Ingoli, la Congrégation avait déjà sous sa surveillance immédiate quarante-six missions avec plus de trois cents missionnaires.

II

Tout en s'appliquant à assurer son autorité sur le personnel que les ordres religieux envoyaient dans les missions, la Propagande s'efforçait d'ouvrir aux races indigènes l'accès du sacerdoce catholique.

Dès 1626, elle ordonnait à l'évêque de Funay, le jésuite Diogo Valente⁵, de se choisir des prêtres parmi les Japonais autant qu'en réclamait l'évangélisation de leurs compatriotes⁶. En 1630, une

1. SCHMIDLIN, *Die Gründung der Propaganda Kongregation*, ds Z.M.W., 1922 p.4 ; GOYAU, *Missions et missionnaires* p.82 sq.

2. PASTOR, *Geschichte der Päpste*, t.XIII-1^{re} part. p.257. Ne pas confondre le capucin Antoine Barberini (1559-1646), frère du pape, cardinal du titre de Saint-Onuphre, dit *le Vieux*, avec son neveu Antoine Barberini, cardinal et archevêque de Reims, dit *le Jeune*.

3. Le diocèse de Congo et Angola avait été érigé en 1596. L'évêque de ce diocèse, François de Soveral, ermite de Saint-Augustin, arrivé à Loanda en 1628, y mourut en 1642 sans avoir pénétré dans le Congo. Cf. ALMEIDA, *Igreja em Portugal* p.993. — Voir Arch. Prop. SRCG vol.247 f.165-165v, ragioni perche non s'habbia da far Vescovo del Congo a nominatione della corona di Portogallo. Le mémoire est très dur pour les Portugais ; il note qu'aucun des évêques précédemment nommés par le roi de Portugal n'a pénétré dans son diocèse, parce que les Portugais n'ont aucun souci de la conversion des infidèles et entendent garder l'évêque pour leur service exclusif. D'autre part la chasse aux esclaves à laquelle ils se livrent les fait détester des populations de l'intérieur ; jamais le roi du Congo n'accordera l'entrée de son royaume à un évêque présenté par les Portugais.

4. U. Cerri, dans son *Etat présent de l'Eglise romaine* p.153, 155, 238, 263, etc., indique toujours avec soin leur présence dans les pays de mission. Cf. aussi KILGER, *art. cit.*, et CLEMENS A. TERZORIO, *Manuale historicum missionum ordinis Capucinatorum*, Isola dei Liri, 1926.

5. Diogo Valente, né à Lisbonne, nommé évêque de Funay le 8 janvier 1618. Comme la persécution contre les chrétiens était alors très violente, il tenta de gouverner son diocèse depuis Macao, où il mourut le 28 octobre 1633. Il avait nommé pour le représenter au Japon François Pacheco, qui subit le martyre le 20 juin 1624.

6. Décret du 11 septembre 1626, Jur.Pont.Prop.Fide II p.28.

instruction d'une portée plus générale insistait sur la nécessité d'élever les indigènes jusqu'au sacerdoce, ce que les Apôtres ont fait partout et ce que répétèrent après eux les évêques de la primitive Église, disait la Propagande. La confiance de chacun ne va-t-elle pas plus volontiers à ceux de son pays ? L'indigène connaît mieux la langue, les mœurs, le caractère de sa nation. Il est bien vrai, comme le collecteur de Portugal l'écrit à la congrégation, qu'un bon prêtre indien fera plus de travail que cent prêtres européens, d'autant que les Européens n'ont pas su se concilier les Indiens pour beaucoup de raisons, mais surtout par leur cupidité extrême¹. La situation désespérée du christianisme au Japon inspirait aux cardinaux de la Propagande, deux années plus tard, de nouveaux arguments : le martyre décime les missionnaires, le seul remède est d'ordonner des Japonais ; ceux-ci d'ailleurs pourront plus facilement se dissimuler que les Européens et échapper aux recherches des persécuteurs².

Mais pour avoir des prêtres japonais, il fallait avoir là-bas au moins un évêque. Or Diogo Valente, l'évêque de Funay, ne bougeait plus de Macao où il allait mourir en 1633. La Propagande songeait à créer au Japon un archevêque et des évêques pris dans le clergé séculier. Le roi d'Espagne, Philippe IV, proposait de rattacher les diocèses nouveaux à l'archevêché de Manille ; il aiderait à leur établissement mais présenterait leurs titulaires au pape conformément aux habituels privilèges du patronat. C'est ce dont la Propagande ne voulait pas. Écoutant Ingoli, les cardinaux étaient décidés à dégager les nouveaux évêques de toute sujétion à la couronne espagnole. Ils préféraient renoncer à une dotation en leur faveur et les laisser vivre *more apostolico*. On tenterait de leur faire gagner l'Extrême-Orient par l'Arménie et la Perse, plutôt que de solliciter un passage sur un bateau espagnol ou portugais³. Ainsi les nouveaux évêques n'apparaîtraient pas comme des agents royaux expédiés

1. Décret du 28 novembre 1630 : « Omnino providendum esse, ut qui ex Indis fuerint magis habiles, post diligentem et exactam eorum instructionem, morumque eorundem per aliquot annos probationem, et in pietate christianæ Religionis functionibus exercitationem, ad sacros Ordines usque ad Sacerdotium inclusive promoveantur. Huius rationes sententiæ sunt : 1. Quia id factum fuisse ubique per Apostolos et in primitiva Ecclesia per Episcopos, satis ex Scriptura Sacra et historiis ecclesiasticis constat ; 2. Quia indigenæ maiorem habent apud suos fidem ; 3. Linguas civium suorum, eorumque mores et inclinationes magis norunt. » Collectanea I n°62.

2. Décrets des 3 et 11 septembre 1632, Arch. Prop. Acta a.1632-1633 f.110-114. La congrégation décide en outre de renouveler la prescription d'ordonner des Japonais qu'elle avait déjà faite à l'évêque de Funay.

3. Décret du 9 février 1634, Arch. Prop. Acta a.1634-1635 f.21-22 : « Congregatio censuit melius esse cum majora impensa episcopos in Japoniam mittere per Assiriam et Persam quam præfato regi (Catholico) eorum nominationem concedere, ne perpetuæ servituti Ecclesiæ Japoniæ subijciantur. »

de Madrid ou de Lisbonne, et peut-être réussiraient-ils à se faire tolérer par l'empereur du Japon le temps nécessaire pour ordonner ces prêtres indigènes en qui la Propagande voyait le seul salut de la chrétienté japonaise¹.

Ingoli avait même conçu un plan plus radical : un épiscopat et un clergé entièrement japonais, et les cardinaux s'étaient déclarés d'accord avec lui, dès 1628². Mais le seul résultat qu'obtiendrait le secrétaire de la Propagande, ce serait de faire sacrer en Italie dans le plus grand secret deux évêques dévoués à ses idées, qui ne réussiraient même pas à atteindre le Japon³.

De son côté le cardinal Antoine Barberini, préfet de la congrégation depuis 1632, faisait à Rome deux fondations, l'une pour douze étudiants de six nations particulières d'Asie et d'Afrique, et l'autre pour treize Éthiopiens et Brahmes. En 1641, ces deux fondations furent unies à un collège érigé en 1627 par Urbain VIII grâce à la générosité inlassable de Jean-Baptiste Vivès. C'était le Collège urbain de la Propagande⁴, destiné à ses débuts à dix jeunes étudiants venant des nations dont le territoire peuplé en majorité d'hérétiques ou de païens relevait de la Propagande. Il fut logé sur la place d'Espagne dans un palais dont le Bernin avait donné les plans.

III

L'un des deux évêques qu'Ingoli avait fait sacrer pour être au Japon les envoyés de la Propagande était un Indien, le brahme Mathieu de Castro⁵. Celui-ci s'était vu refuser par l'archevêque de

1. Décret du 9 septembre 1631, Arch. Prop. Acta a.1630-1631 f.121 : « ... ut regibus Japoniæ omnis tollatur suspitionis occasio quam habent de rege Catholico, quod pretextu religionis gentilium occupet regna ».

2. Décret du 25 septembre 1628, d'après Th. GHESQUIÈRE, *Mathieu de Castro premier vicaire apostolique aux Indes, Une création de la Propagande à ses débuts*, Saint-André-lès-Bruges, 1937, p.60 n.1, qui renvoie à une copie Arch. Prop. SRCG vol.190 f.148, à défaut de la référence aux registres des Acta.

3. Sur les deux évêques, voir plus loin. D'après les instructions que leur donnait la Propagande, ils devaient ordonner prêtres des Japonais et envisager avec ceux-ci la possibilité d'ériger un archevêché et plusieurs évêchés.

4. Voir U. CERRI, *Etat présent de l'Eglise romaine* p.293-296, et PASTOR, *Geschichte der Päpste*, XIII-1^{re} part. p.257 et 2^e part. p.740.

5. La vie de Mathieu de Castro a été étudiée d'après les archives de la Propagande par dom Théodore Ghesquière, moine de l'abbaye de Saint-André-lès-Bruges, dans son ouvrage déjà cité. C'est lui que nous suivons ici. Depuis, une thèse sur l'évêque brahme a été présentée devant l'Institut scientifique missionnaire du Collège urbain ; les événements nous ont empêché de la recevoir.

Goa, Christophe de Sá, le sacerdoce auquel il aspirait. Passant par la Perse et l'Arménie, il vint à Rome en 1625. Bien accueilli par Ingoli, il étudia au Collège romain grâce à la munificence du cardinal Barberini et fut ordonné prêtre en 1631.

On décida de le renvoyer aux Indes travailler à la conversion des Brahmes ; il partirait en qualité de missionnaire de la Propagande et muni de très amples pouvoirs. Arrivé à Lisbonne, Castro eut beaucoup de peine, malgré les recommandations pressantes qu'on lui avait données à Rome, à obtenir son passage sur un des vaisseaux de la flotte des Indes. Les autorités portugaises voyaient d'un mauvais œil ce prêtre indigène. Il partit enfin en mars 1633. Dès qu'il fut à Goa, le prêtre indien s'en alla trouver l'administrateur du diocèse, le jésuite Jean da Rocha, l'archevêque de Sá étant mort en 1622. Mais Rocha refusa de reconnaître les pouvoirs d'un missionnaire qui n'avait pas le visa de la chancellerie de Lisbonne. Dépité et convaincu qu'il se heurtait à une opposition systématique, Castro reprit le chemin de Rome par la voie de terre, comme à son premier voyage.

Il y arriva en 1636. C'était le moment où la Propagande était très préoccupée d'envoyer rapidement un évêque qui serait sacré à cette intention au Japon. Ingoli pensa que Castro serait un guide expérimenté pour son envoyé qui serait contraint de passer par l'Arménie et la Perse puisqu'on ne voulait pas décider de sa nomination avec la cour de Madrid. On prit même une autre résolution : faire aussi de Castro un évêque ; un Indien passerait peut-être où échouerait un Européen. La Propagande fit procéder dans le plus grand secret au sacre des deux prélats, le 30 novembre 1637, à Rome. Castro recevait le titre d'évêque de Chrysopolis ; son compagnon, le franciscain Antoine de Santo-Felice, celui d'archevêque de Myre¹.

Prévoyant le cas où la persécution l'empêcherait d'entrer au Japon, Ingoli fit confier à Castro le soin d'évangéliser un petit royaume indépendant, voisin de Goa, l'Idalcan, où il n'y avait plus de prêtres portugais. Mathieu de Castro en serait le vicaire apostolique et Rome lui donnait des pouvoirs sensiblement identiques à ceux d'un évêque nommé à la tête d'un diocèse.

* * *

Avec cette nomination de Mathieu de Castro comme vicaire apostolique, une institution nouvelle apparaissait dans l'organisation

1. François-Antoine de Santo-Felice Frascella, provincial des frères mineurs conventuels de Transylvanie.

missionnaire¹. Déjà la Propagande avait commencé à l'employer dans les pays européens conquis par le protestantisme et dont elle avait la charge en même temps que des pays païens. Au début du xvii^e siècle, la Réforme qui triomphait aux Provinces-Unies y rendait impossible la restauration des diocèses. Devant cette situation, le pape Clément VIII avait créé, dès 1602, pour être le chef des fidèles de Hollande un vicaire apostolique. Ce prélat, Saybold Vosmer, gouvernerait directement au nom du pape, dont il serait le délégué immédiat, les catholiques de toutes les Provinces-Unies. En 1623, la Propagande utilisa le même procédé en Angleterre où la hiérarchie catholique s'était vu arracher la possession des sièges traditionnels. La curie s'habitua ainsi à l'idée de confier directement, au nom du souverain pontife, à un évêque titulaire d'un siège *in partibus infidelium*² le gouvernement spirituel d'un territoire dans lequel ne pouvait exister la hiérarchie régulière. A ce vicaire apostolique son représentant, le pape déléguait des pouvoirs aussi étendus qu'il le jugeait bon et qui pouvaient même dépasser ceux que le droit accordait normalement à un évêque résidentiel dans son diocèse.

Le vicaire apostolique allait être un agent très précieux pour l'organisation de l'apostolat catholique en terre païenne. Constituer la hiérarchie normale des diocèses aux Indes aurait exigé de longues négociations avec Madrid et Lisbonne. Pour nommer un vicaire apostolique la congrégation n'avait pas à solliciter l'accord du

1. Sur l'origine des vicaires apostoliques, voir T. GRENTRUP, *Zur Geschichte und Ernennung der apostolische Vikare*, ds Z.M.W. fasc.2 et 3, 1926. Le nom de *vicarius apostolicus* apparaît dans la langue ecclésiastique pour la première fois à la fin du iv^e siècle pour signifier un évêque résidentiel auquel le pape délègue une partie de sa propre autorité sur un territoire dépassant les bornes de son diocèse. (Le « *vicarius apostolicus* » se différencie du « *legatus* » en ce que son diocèse était inclus dans le territoire pour lequel le pape lui déléguait sa propre autorité, ce qui n'était pas le cas du légat.) Le premier évêque qui reçut ce titre en 379 fut l'évêque de Thessalonique que le pape Damase nomma vicaire apostolique de l'Illyrie occidentale. Dans la suite, des vicaires apostoliques furent nommés en Sicile, Gaule, Espagne, etc. Au xvii^e siècle, le titre avait complètement disparu, remplacé par celui de « *legatus natus* ».

Plus tard, les canonistes avaient employé le titre de vicaire apostolique pour qualifier celui auquel le pape, depuis Boniface VIII, confiait directement, en raison de circonstances particulières, l'administration d'un diocèse privé momentanément d'évêque. (Cf. Benoît XIV, *De synodo diocesana*, liv.II cap.10 n.9. Boniface VIII appelait ce délégué du Saint-Siège « *visitator et administrator* », C.3, *Ecclesie cathedrali vacanti, De supplenda negligentia prælatorum* I, 8 in Sexto. C'est évidemment l'« *administrator apostolicus* » du Codex, can.312-318.)

2. Les premiers évêques dits *in partibus* furent des évêques de l'Eglise orientale que les invasions musulmanes avaient éloignés de leurs sièges. Ils en gardaient le titre, Rome ne voulant pas reconnaître la disparition de ces évêchés, mais ceux-ci demeuraient *in partibus infidelium*. La coutume s'établit de donner à ces évêques des successeurs pour perpétuer le souvenir de ces anciennes Eglises d'Orient. Aujourd'hui la langue ecclésiastique a remplacé l'expression *in partibus infidelium* par celle de titulaire, par opposition aux évêques en possession effective de leur siège qui sont qualifiés de résidentiels.

patronat ; en un tel personnage Ingoli trouverait l'homme de confiance, uniquement dépendant du Saint-Siège, que ses plans de réforme réclamaient pour remédier aux abus dont souffrait le monde des missions. D'autre part l'aspect en quelque sorte provisoire que revêtait l'institution offrait un moyen de calmer les susceptibilités royales. Au cas où le souverain protesterait, Rome pouvait répondre que l'envoi d'un vicaire apostolique revêtait un caractère temporaire et qu'il n'empêcherait pas dans l'avenir, en temps favorable, l'établissement de diocèses réguliers.

* * *

Cependant Mathieu de Castro, ayant quitté Rome en avril 1638, était arrivé à Goa, où la surveillance exercée par les Hollandais à l'entrée du port l'obligea à démasquer sa mission¹. Lui-même, une fois dans la ville, alla la déclarer ouvertement à l'archevêque. C'était alors François dos Martyres. L'attitude du prélat fut conforme à la doctrine du patronat ; il refusa de reconnaître l'autorité de Castro sur le royaume d'Idalcan puisque sa nomination n'avait pas été faite d'accord avec Lisbonne. Sur ces entrefaites Castro et Santo-Felice (qui l'avait rejoint à Goa) durent constater que la persécution leur fermait absolument l'accès du Japon².

L'évêque de Chrysopolis passa alors dans son vicariat du royaume d'Idalcan. Il se mit aussitôt à préparer un certain nombre de jeunes Brahmes au sacerdoce, puis il les ordonna sans se soucier de l'opposition de François dos Martyres qui les revendiquait comme ses sujets. Le conflit s'envenimant, Castro s'en revint à Rome, au début de 1644, se plaindre auprès d'Ingoli. Il était temps pour lui ; le roi Jean IV venait de donner ordre au vice-roi des Indes de se saisir de sa personne et de le renvoyer à Lisbonne. A Rome même, les plaintes arrivaient nombreuses et de plus en plus violentes contre le vicaire apostolique de l'Idalcan, et le patriarche d'Éthiopie qui vivait réfugié à Goa depuis 1635, le jésuite Alphonse Mendez, expédiait contre lui un gros mémoire à la Propagande³.

1. L'évêque voyageait avec les capucins français dont il sera question plus loin. Fait prisonnier avec eux par les Hollandais, il fut sauvé grâce à une lettre de recommandation que les capucins avaient obtenue d'Henriette de France, l'épouse de Charles I^{er} d'Angleterre.

2. Supra p.7. Santo-Felice devait recevoir de la Propagande, le 9 mai 1646, l'ordre de se rendre à Macao, où il n'y avait plus d'évêque depuis la retraite de Jean de Piedade en 1623. Il y exercerait « curam omnium et singulorum Christifidelium in dicto regno Sinarum seu Chinæ existentium cum potestate exercendi circa illas omnes et singulas facultates tibi tanquam Ecclesiarum Japoniæ administratori, ut præfertur deputato, autoritate apostolica concessas. » (Bref *Cum sicut accepimus*, d'Innocent X, ds LAUNAY, *Docum. historiques* p.506)

3. Patriarcha Mendez ad S.C. de Propaganda Fide ex Choram, prima decembris 1645,

Castro répliqua par une vigoureuse offensive contre le Portugal, ses évêques et ses religieux. Il les accusa devant les cardinaux de le persécuter parce qu'il osait révéler au Saint-Siège les abus dont souffrait l'Église dans sa patrie. Le prélat indien précisa que le clergé européen craignait d'être dépossédé des places et avantages dont il avait joui jusqu'alors sans vergogne comme sans concurrent¹. C'est pourquoi on ne voulait pas le laisser ordonner des prêtres indigènes, quoiqu'il n'exerçât ce droit que sur un domaine qui n'était pas effectivement soumis au roi de Portugal.

La congrégation, soucieuse sans doute de ne pas envenimer le conflit tout en marquant à l'évêque de Chrysopolis, délégué du Saint-Siège, qu'elle lui gardait sa confiance, le nomma alors vicaire apostolique en Éthiopie (1645). Mais ce ne fut qu'une charge éphémère. Castro retourna bientôt dans l'Idalcan où la bataille reprit entre lui et les Portugais. On continua à le dénoncer au Saint-Siège en même temps que le roi de Portugal réclamait qu'on se saisît de lui. Goa lui reprochait surtout d'avoir poussé le roi d'Idalcan à la guerre contre les chrétiens. Malgré tant d'assauts, Castro tint aux Indes jusqu'en 1658. A cette date il revint à Rome pour y chercher un refuge définitif. C'est là qu'il mourut en 1677².

ds BECCARI, *Rerum æthiopicarum scriptores occidentales inediti*, t. XIII, Rome, 1913, p. 218-242. Sur cette lettre très hostile à Castro, voir GHESQUIÈRE, *op.cit.*, p. 26 et p. 86.

1. Alla Santità di N.S. Papa Innocente decimo Matteo vescovo di Chrisopoli (du 5 juillet 1644), Arch. Prop. SRCG vol. 192 f. 75-76 ; et encore Nota de negotiis per la congregatione dell'Indie orientali, *ead.loco* f. 51-54. — Voir aussi dans le même volume 192 f. 35-45, un volumineux mémoire sur les raisons de créer dans les Indes portugaises un clergé indigène : *Se sia bene promovere agl'ordini e dignità ecclesiastiche i naturali dell'Indie orientale*. En voici les chapitres : 1. La grande distance qui les sépare de l'Europe a fait qu'on a rapporté sur les Indes beaucoup d'erreurs et que les Anciens les ont crues. 2. La même raison est aujourd'hui la cause du même mal. 3. On ne peut croire que les Indiens soient incapables de recevoir les ordres sacrés faute de la science requise. 4. Preuves de leur capacité en ce point. 5. Leur caractère et leur moralité les recommandent même pour les charges ecclésiastiques. 6. De l'opportunité et de la nécessité d'ordonner des indigènes. 7. Abus dont souffrent les Indiens. 8. L'opposition rencontrée par l'évêque de Chrysopolis et les Indiens vient d'une raison politique qui est contraire à la justice. Le mémoire aboutit à un double vœu : celui d'une enquête auprès des diverses personnalités ecclésiastiques des Indes, et celui de l'envoi de visiteurs choisis pour leur impartialité. — Il note que Nicolas Pimmenta (un Portugais qui, après avoir été recteur à Coïmbre, fut deux fois visiteur aux Indes de 1596 à 1602, puis de 1609 à 1613) a ordonné que toutes les églises paroissiales soient confiées à des prêtres indigènes. Ceux-ci sont une centaine, dont vingt sont curés. Il apporte en leur faveur une série d'importants témoignages, ceux du chapitre primatial, de l'inquisiteur, d'un chanoine, du visiteur des carmes, d'un dominicain maître en théologie, du provincial des carmes déchaussés, du gardien des franciscains de Goa, etc.

2. Castro eut pour successeur comme vicaire apostolique le brahme Custodio de Pinho, évêque titulaire d'Hiérapolis, nommé le 30 avril 1668.

IV

Les Portugais, qui ne s'étaient pas résignés à l'installation de Mathieu de Castro aux Indes, poursuivaient avec la même rigueur tous les « missionnaires de la Propagande ».

L'évêque de Chrysopolis, lorsqu'il arrivait aux Indes en 1639, avait amené avec lui deux capucins français qu'il avait rencontré en Syrie, Pierre de Pithiviers et Zénon de Baugé¹. Les deux moines n'eurent pas la permission de demeurer à Goa. Pierre de Pithiviers, qui ne voulait pas s'en aller de son plein gré, fut embarqué sur un bateau portugais et renvoyé en Europe. Quant à Zénon de Baugé, il passa dans les États du Grand Mogol, le plus puissant de tous les souverains indiens, et vint à Surate. Au dire de Rhodes qui y séjourna quelques années plus tard, le port de Surate, Suali, situé à quatre lieues de la ville, était « l'un des plus commodes de tout l'Orient. C'est là où j'ai vu, raconte-t-il dans le récit de son retour en Europe, des marchands de toutes les nations du monde qui y trafiquent avec sûreté sans qu'il y faille craindre les Anglais ou les Hollandais qui sont contraints de demeurer dans la retenue parce que le Mogol, qui veut que toutes les nations viennent à ce port avec assurance, les chasserait bien loin s'il savait qu'ils eussent fait le moindre déplaisir à ceux qui viennent pour le trafic² ». Les Portugais de Goa n'y étaient pas plus à redouter ; aussi Zénon de Baugé put-il s'établir dans la ville où le gouverneur lui demanda de s'occuper des marchands européens.

Dans le même temps, un autre capucin français venant de Perse, Ephrem de Nevers, traversa Surate pour gagner Madras, de l'autre côté de la péninsule indienne³. La ville, bon port de la côte de Coromandel, venait d'être achetée au roi de Golconde par la compagnie anglaise des Indes orientales. Le gouverneur de Madras pria le capucin, qui cherchait à s'embarquer pour le royaume de Pégou,

1. Cf. VAUMAS, *L'éveil missionnaire de la France* p.355 sq., qui montre comment « le barrage portugais se manifesta ». D'après Zénon de Baugé, les jésuites auraient dit aux capucins français : « que toutes les Indes étaient à eux, que nous n'y devions rien prendre et que nous aurions bien à souffrir si nous nous y voulions établir ».

2. RHODES, *Voyages et missions*, III^e part. p.47-48. Voir dans les *Six voyages de Monsieur J.-B. Tavernier*, t.III, tout le livre second consacré à une description historique et politique de l'empire du Grand Mogol.

3. En traversant le royaume de Golconde, le capucin dut à sa renommée de savant mathématicien d'être remarqué par le gendre du roi qui voulait le garder près de lui. Il finit par se délivrer de ses instances.

de rester là pour y prendre soin des chrétiens de la région (1642). Ephrem accepta ; il bâtit à Madras une église et un hôpital. Mais le clergé portugais de la ville voisine de Méliapour l'épiait et le jalousait. Le religieux français réussissait si bien que certains catholiques, disait-on, quittaient la vieille cité de saint Thomas pour venir à Madras vivre sous sa houlette.

Un jour qu'il s'était rendu à Méliapour pour arbitrer un conflit survenu entre gens d'Angleterre et de Portugal, Ephrem fut arrêté, chargé de chaînes par ordre du gouverneur portugais, puis expédié par mer à Goa où on l'enferma dans les cachots de l'Inquisition (1649). Devant le tribunal, le capucin argua qu'il avait agi à Madras comme missionnaire envoyé par le pape et qu'il ne relevait pas de l'autorité du roi de Portugal. Déclaré apostat et hérétique il fut condamné à la prison. Mais Ephrem de Nevers était fort connu et estimé aux Indes ; le jugement qui le frappait fit scandale et des plaintes furent adressées à Paris et à Rome. Les ministres du jeune Louis XIV demandèrent à l'ambassadeur du Portugal en France d'agir à Lisbonne pour sa libération. De son côté Innocent X prescrivait de faire une enquête à l'archevêque de Myre, Santo-Felice, qui résidait toujours à Goa. La parfaite innocence d'Ephrem ayant été reconnue, la Propagande ordonna à Santo-Felice de réclamer sa délivrance immédiate. Goa ne répondit pas. La Propagande décida de confier l'affaire au Saint-Office (15 juin 1652). En même temps Innocent X faisait menacer d'excommunication tout le clergé de Goa. Pourtant les cachots de l'Inquisition ne rendaient toujours pas leur victime.

Il fallait pour que le capucin recouvrât la liberté l'intervention du roi de Golconde, le musulman Abdul-Kutuh-schah. Ce prince connaissait et aimait le moine français. Il donna l'ordre à l'un de ses généraux, Mirgimola, d'aller brûler Méliapour si l'Inquisition s'obstinait à ne pas restituer sa proie. La cité terrorisée par la menace et incapable de se défendre envoya en hâte alerter Goa. Ephrem de Nevers fut alors libéré. Il n'avait à se reprocher que d'être un bon missionnaire de la Propagande ; mais pour ce fait, il avait vécu vingt-deux mois dans les geôles de Goa¹.

1. Voir surtout JANN, *Die katholischen Missionen* p.195-205. Tavernier raconte tout au long « l'histoire du P. Ephrem, capucin et comme il fut mis par méprise à l'Inquisition de Goa. » (*Les six voyages*, t.III p.190 sq.) Le plus curieux de son récit est bien l'intervention de Zénon de Baugé, qui réussit en représailles à faire séquestrer par les Anglais de Madras le gouverneur portugais de Saint-Thomas, enlevé comme il faisait son pèlerinage de chaque samedi à un ermitage de la Sainte Vierge. Le capucin ne voulait le relâcher qu'en échange de son compagnon retenu au secret dans les prisons de Goa, que les Portugais appelaient au rapport de Tavernier la *sanctissima casa*. Le gouverneur réussit à s'enfuir et à regagner

* * *

Les Portugais ne pouvaient se faire à l'idée que Rome traitât des affaires religieuses aux Indes orientales sans avoir obtenu au préalable l'accord de Lisbonne. Ils tenaient que le Saint-Siège avait le devoir de se conformer à la stricte observation des bulles qui avaient organisé le régime du patronat royal. Ils n'avaient pas conscience que le royaume eût manqué en ce domaine à ses obligations. Toutes ses conquêtes avaient été des conquêtes de la foi chrétienne ; navigateurs et soldats n'avaient pas érigé un seul *padrao* en Afrique, en Asie, en Amérique sans le surmonter de la croix. Si Goa était remplie de sanctuaires et de collèges florissants, si de Macao les jésuites avaient pu atteindre le Japon, la Chine, l'Indochine, c'est au Portugal que l'Église romaine le devait, à ses caravelles qui avaient transporté les missionnaires, à son prestige qui les protégeait devant les princes païens.

Il est vrai que le temps des revers était venu ; la puissance du royaume était battue en brèche, sa richesse diminuée. Mais au lieu de profiter de sa faiblesse présente pour tenter de se passer de lui, Rome ne ferait-elle pas mieux de lui donner son appui contre les Hollandais, irréconciliables adversaires du nom catholique ? Santo-Felice, depuis qu'il voyait les choses de près, écrivait de Goa à la Propagande que le pape devait aider les Portugais à équiper des navires pour chasser les hérétiques. C'était à ses yeux le meilleur moyen d'amener les Indes orientales à la vraie foi¹.

Au surplus les Portugais avaient des raisons d'estimer que tout n'était pas désordres et abus dans les missions du patronat de la Cochinchine et du Tonkin : des milliers de chrétiens annamites témoignaient pour eux. Quand un Alexandre de Rhodes écoutait avec tant de tristesse la cloche de l'ancien collège de Malacca « qui sonnait pour les détestables usages des hérétiques », ce n'est pas pour venir récriminer en Europe qu'il passait par là. Il allait au contraire devant le pape et les princes chrétiens demander aide en faveur de missions si florissantes que la grandeur même de leur

Saint-Thomas grâce à la complicité de deux Français qui servaient dans la garnison anglaise Cf. (DELLON), *Histoire de l'Inquisition de Goa*, Amsterdam, 1737, p.12 et p.142.

1. Voir GHESQUIÈRE, *op.cit.* p.92, qui utilise plusieurs lettres écrites par l'archevêque en 1643. Cependant dans la *Nota de negotiis per la congregatione dell' Indie orientali*, déjà citée, f.52, on peut lire que Santo-Felice faisait peu de cas des qualités apostoliques des Portugais. Sa préférence allait aux Italiens, plus engageants et plus humains, en particulier aux théatins qui, d'après lui, faisaient grand fruit dans le royaume de Golconde grâce à leur régularité et à leur désintéressement.

succès les mettait en péril. Ainsi assuré de son bon droit, fier des victoires que la foi chrétienne continuait à remporter aux Indes orientales à l'heure même de ses revers, le Portugal, qui venait de recouvrer son indépendance nationale, n'était pas prêt à se laisser déposséder par la Propagande d'aucun des privilèges traditionnels du patronat¹.

1. D'après GHESQUIÈRE, *op. cit.* p.107, le ro Jean IV, deux ans après son avènement, aurait décrété l'expulsion de tous les missionnaires non portugais. Il ne semble pas que le vice-roi ait jamais exécuté une décision aussi générale. Pourtant Santo-Felice, malgré toutes les marques de bonne volonté qu'il avait données aux autorités de Goa, fut embarqué de force pour le Portugal en 1652. Il mourut à Paris en 1653. Malgré les instances de l'archevêque et de nombreuses personnalités ecclésiastiques de Goa, jamais le Portugal ne l'avait laissé exercer la moindre activité dans les Indes ; et quand la Propagande l'envoya comme administrateur en Chine, en 1646, le vice-roi l'avait empêché de s'y rendre. — L'échec si complet de la mission que les cardinaux lui avaient confiée sera plus tard un argument dont Pallu se servira pour démontrer qu'aucune transaction n'était possible pour personne avec le Portugal. (*Brevi et perspicua expositio eorum quæ Romæ gesta sunt in instituenda stabiliendaque missione vicariorum apostolicorum Chinæ, Tunkini, Cocincinæ, Alexandro VII, Clemente IX, Clemente X et Innocentio XI, summis pontificibus*, ds Launay, *Docum. historiques* p.145 sq.)

CHAPITRE VII

ALEXANDRE DE RHODES DEVANT LA PROPAGANDE

Son plan d'établissement dans les royaumes annamites
d'un épiscopat dégagé du patronat portugais (1649-1654)

- I. Alexandre de Rhodes à Rome. Mémoires à la Propagande ; supplique à Innocent X.
- II. Rhodes en France. L'enthousiasme du cercle parisien des Bons Amis. La sympathie de l'Église de France et ses appels à Rome.
- III. Demande de missionnaires faite au général des jésuites par le roi de Portugal ; le départ par Lisbonne des jésuites français. Rhodes envoyé en Perse (1654).

Alexandre de Rhodes, après les tribulations que les Hollandais de Batavia lui avaient infligées, s'en fut au royaume de Macassar où il savait retrouver des jésuites. « Je m'y en allai, dit-il, comme si je fusse allé en Paradis tant j'avais de satisfaction de voir mes bons pères justement un an après mon départ de Macao¹. » Rhodes resta au Macassar cinq mois. Très bien accueilli par le grand gouverneur de tout le royaume, qu'il trouvait fort sage et fort raisonnable et à la réserve de sa mauvaise religion très honnête homme, il ne put le convaincre malgré tous ses efforts d'abandonner l'islam².

Le 15 juin 1646, un vaisseau anglais dont le capitaine le traita avec beaucoup de courtoisie l'emportait vers les Indes pour le mettre à Suali, le port de Surate, le 30 septembre. Le lendemain, il se rendit à la ville. Malgré les faveurs que lui prodiguait le président du comptoir anglais, François Breton, qui voulait l'accueillir dans sa maison et le nourrir à sa table sans qu'il lui en coûtât rien, Rhodes préféra descendre chez le capucin Zénon de Baugé. Cet Angevin lui

1. RHODES, *Voyages et missions* III^e part. p.32 sq. Nous suivons son récit.

2. Rhodes, le convertisseur, eut beau y mettre tout son art, il n'obtint jamais rien de plus qu'un *Bien, mon père*. « Je ne pus jamais découvrir d'où cela pouvait venir, avoue-t-il, parce que sa vie n'était point mauvaise en apparence. Il n'avait aucun engagement avec les femmes. Je reconnus seulement que j'étais trop grand pécheur pour venir à bout d'une si bonne œuvre. » (*Ibid.* p.38.)

faisait l'effet d'un « grand serviteur de Dieu, très austère à soi-même et merveilleusement plein de compassion pour autrui ». Le jésuite demeura en sa « très douce compagnie » pendant quatre mois, en attendant que le navire anglais le reprît pour le mener en Perse. Il avait en effet résolu de prendre le chemin par terre à travers toute la Perse, la Médie, les deux Arménie et l'Anatolie jusqu'à Smyrne, parce qu'aucun vaisseau ne se trouvait prêt pour doubler le cap de Bonne-Espérance. Le chemin était plus fâcheux, mais il serait plus court. Une année après, le 17 mars 1649, Rhodes était à Smyrne ; quelques semaines plus tard à Gênes. Par Milan et Bologne, il s'en alla à Lorette où « tout son cœur se fondait de joie en cette sainte chapelle », auprès de l'autel de la Sainte Vierge à laquelle il rendait grâces de tout le bon succès de ses voyages.

Grande était sa joie de toucher au but : « J'allai droit à Rome où j'arrivai le 27 juin de la même année 1649. Je ne dis rien de la consolation qui remplit mon cœur quand je me vis heureusement venu en ce lieu le plus auguste de toute la terre, après trois ans et demi de voyage parmi tant de dangers, par terre et par mer, tant de tempêtes, tant de naufrages, tant de prisons, tant de lieux déserts, tant de barbares, tant de païens, tant d'hérétiques et tant de Turcs, toujours porté sous les ailes de la Providence, qui m'a défendu et préservé avec des bontés si particulières, que je me trouvais aussi fort et aussi frais pour tous les travaux comme quand je partis de Rome trente-et-un ans devant pour aller aux Indes ».

I

Alexandre de Rhodes n'était pas à Rome depuis deux mois que François Ingoli s'éteignait. L'infatigable secrétaire de la Propagande et l'ardent apôtre du peuple annamite eussent été faits pour se comprendre. L'un et l'autre étaient convaincus de la nécessité de créer un clergé indigène dans les Indes orientales.

Le 2 août 1650, Rhodes exposait aux cardinaux de la Propagande qu'une chrétienté de 300.000 fidèles et qui s'accroît d'environ 15.000 âmes chaque année exigerait de l'Europe 300 prêtres au minimum¹. Où les trouver ? Où trouver l'argent de leur voyage,

1. Arch. Prop. SRCG vol.193 f.462-467. Le document n'est pas daté. Launay, qui l'a publié en appendice de ses *Docum. historiques* p.506 sq., suppose p.541 qu'il a été remis aux cardinaux « vers 1650 ». Mais on peut admettre l'existence de deux mémoires, présentés

500 écus par tête ? Où trouver la place sur les navires ? Ce n'est même pas 300 missionnaires, mais bien 400 qui devraient s'embarquer, tant il faut redouter de morts en route. Une fois en Annam, les souverains indigènes toléreront-ils pareille abondance d'étrangers, eux qui ne souffrent qu'à grand peine la présence momentanée de quelques rares prêtres à l'entrée de leurs territoires ? Ce serait courir au devant d'une persécution comme celle qui désole l'Église du Japon. La chrétienté japonaise meurt de n'avoir pas fait en temps voulu un clergé japonais. Si l'on ne veut pas s'exposer au même malheur en Annam, il faut se hâter de faire des prêtres indigènes qui pourront au moins vivre cachés pendant la persécution sans être aussitôt découverts, comme c'est le cas des Européens au Japon. Il est facile d'en trouver, honnêtes et pieux, parmi les catéchistes qui pratiquent déjà les vertus du sacerdoce. Agir ainsi serait obéir à la tradition apostolique.

Pour créer le clergé annamite, Rhodes proposait d'envoyer des évêques pourvus d'un titre *in partibus infidelium* et à l'insu des Portugais. Le pape, écrit-il, ne toucherait ainsi en rien à la juridiction du roi Catholique. D'une part, en effet, les évêques que l'on demande ne seraient pas les évêques propres de ces régions mais des évêques *in partibus* qui, dans la nécessité du moment, veilleraient à ce que les chrétiens annamites ne meurent pas sans sacrements. D'autre part l'envoi de ces évêques ne serait pas accordé à la demande des Portugais ; il serait uniquement le fait de la sollicitude paternelle du Saint-Père informé par la Propagande de la détresse de tant de milliers de chrétiens. Le pape les enverrait *motu proprio* absolument en dehors des Portugais. Le roi Catholique a lui-même un tel souci des âmes, on ne doit pas en douter, qu'il comprendra la nécessité de cette mesure dans l'état de trouble où se trouvent actuellement

le premier à la congrégation générale du 2 août 1650, le second à celle du 4 juillet 1651. Celui qui commence par *Annamitica Ecclesia* fut-il présenté en 1650 plutôt qu'en 1651, nous n'avons pu le déterminer. A l'époque où nous y avons travaillé, la copie qu'en possèdent les archives de la Propagande SRGG vol.193 f.462 sq. était inachevée ; elle faisait corps f.468-469 avec un feuillet daté du 4 juillet 1651, procès-verbal d'une congrégation tenue ce jour-là. On pourrait ainsi attribuer au 4 juillet 1651 le document entier : *Annamitica Ecclesia* avec le procès-verbal qui lui fait suite, s'il n'y avait solution de continuité entre les deux pièces, aggravée par le doute que leur écriture soit de la même main.

Quoi qu'il en soit de la date exacte d'*Annamitica Ecclesia*, la suite des délibérations provoquées en 1650 par Rhodes au sein de la congrégation s'établit ainsi. Le 2 août, les cardinaux accueillent une supplique présentée par lui et décident d'en porter la discussion devant le pape. Le 26 septembre, Innocent X leur renvoie l'affaire pour plus amples informations tant sur les nécessités de la mission que sur les candidats à proposer à l'épiscopat. Le 18 octobre, les cardinaux chargent le secrétaire d'en avertir Rhodes et de faire le nécessaire. (Voir ds LAUNAY, *Docum. historiques* p.511-512, les décrets de la congrégation.)

les affaires du Portugal¹. Au mot près qui n'est pas prononcé, ces évêques *in partibus* que le pape enverrait en Annam à l'insu de Lisbonne, c'étaient des vicaires apostoliques. Ce qu'Ingoli avait fait pour l'Inde avec Mathieu de Castro, Rhodes le demandait pour l'Indochine.

* * *

Ingoli n'était plus là, mais son esprit demeurait dans la congrégation. Elle fit bon accueil au mémoire de Rhodes et accepta même qu'une relation écrite par le missionnaire jésuite sur les magnifiques progrès du christianisme au Tonkin fût imprimée à la typographie vaticane, sans pourtant qu'elle fût publiée sous le nom de la congrégation².

Le 1^{er} août 1651, la Propagande décida de proposer à Innocent X l'envoi en Indochine d'un patriarche, de deux ou trois archevêques et de douze évêques ; tous seraient pourvus d'un titre *in partibus infidelium* comme Rhodes le désirait. Les cardinaux étaient prêts à proposer au pape des candidats, prêtres séculiers et religieux³. Mis en face du projet, Innocent X restait circonspect, la résolution n'étant point son fort⁴. Il témoignait pourtant, au dire de Rhodes qui le voyait souvent, « un grand désir de l'assister ». Il aurait même

1. Rhodes raisonnait en tenant compte de l'état où se trouvaient en 1650 les relations du Saint-Siège avec le Portugal de Jean IV de Bragance. Il allait jusqu'à estimer que, par souci des âmes, le roi d'Espagne (qui se tenait toujours pour le souverain légitime du royaume lusitanien) aurait accepté que le pape agit de la même manière pour donner des évêques aux diocèses vacants du Portugal continental, si ses sujets de Portugal eussent voulu s'y prêter.

2. Congrégation générale du 2 août 1650, Arch. Prop. Acta 1649-1650 f.394. Il s'agit de la *Relazione de' felici successi della fede nel regno di Tunchino*, Rome, 1650. — Rhodes publiera en 1651 sous le patronage de la Propagande, sur ses presses et à ses frais, son *Dictionarium Annamiticum Lusitanum et Latinum*, ope *Sacræ Congregationis de Propaganda Fide in lucem editum... Typis et sumptibus eiusdem Sacr. Congreg.* 1651. — La Propagande s'intéressa aussi à son *Catechismus pro iis qui volunt suscipere Baptismum in octo dies divisus*, ope *Sacræ Congregationis de Propaganda Fide in lucem editus*. — Sur le mérite propre d'Alexandre de Rhodes dans ce premier essai de transcription en caractères romains des mots annamites, voir ΜΑΥΒΟΝ, *Histoire moderne du pays d'Annam* p.36 n.4 : « Si son invention (de la transcription) fut sûrement une œuvre collective, il ne paraît pas que des Portugais y aient seuls collaboré. Et une seule chose est certaine : lorsque l'imprimerie européenne (en l'espèce les presses de la Propagande dont l'imprimerie polyglotte avait été créée en 1627 par Urbain VIII) fit pour la première fois fondre des caractères quôc-ngû, ce fut à l'occasion des ouvrages d'un missionnaire français. »

3. Congrégation générale du 1^{er} août 1651, Arch. Prop. SRCG vol.193 f.477. (LAUNAY, *Docum. historiques* p.147 donne le texte du décret, mais le date du 7 août.) La « séance précédente » à laquelle se réfère le décret doit être celle du 4 juillet 1651 ; le cardinal Louis Ludovisi y avait rapporté devant ses collègues les propositions que Rhodes, le 18 octobre 1650, avait été invité à renouveler. (Arch. Prop. SRCG vol.193 f.468-469)

4. Congrégation du 5 mars 1652 devant le pape, qui « re mature discussa dixit esse negotium maximi momenti et importantiæ et in eo cum maxima circumspectione esse procedendum, ideo esse denuo in congregationibus examinandum... » Arch. Prop. Acta 1652 f.25.

songé un moment à faire de lui le premier évêque des Annamites. Mais le missionnaire se dérobait. Dans une lettre au secrétaire de la Propagande, Massari, le successeur d'Ingoli, il avançait que sa nomination à l'épiscopat ne serait pas supportée par ses confrères de l'Annam. Sans doute pensait-il que des jésuites portugais ne voudraient pas à leur tête d'un étranger nommé par la Propagande sans avoir été présenté par Lisbonne¹.

En mai 1652, comme aucune décision n'était encore survenue, Rhodes adressa à Innocent X une supplique qui répétait son mémoire aux cardinaux de la Propagande². Il insistait sur ce que les Annamites pouvaient fort bien donner des prêtres puisqu'ils savaient être des martyrs. Rhodes en appelait à sa propre expérience. Sept Annamites déjà sont morts pour la foi et l'on peut consulter à Rome, à la congrégation des Rites, les actes du premier martyr de la Cochinchine, le catéchiste André, que lui-même avait accompagné jusqu'au supplice. Les candidats au sacerdoce sont tout prêts ; il n'y a qu'à les prendre parmi les meilleurs des catéchistes dont la vie morale et l'intelligence offrent toute garantie. La congrégation, réunie en présence du pape au Quirinal le 30 juillet, jugea qu'il fallait examiner s'il ne serait pas préférable avant toute nomination d'évêque de faire procéder à une enquête sur l'état de la chrétienté annamite par un prêtre séculier expédié là-bas à cette intention³.

La curie romaine revenait à sa traditionnelle prudence⁴. Rhodes, peu accoutumé à sa lenteur, en conçut quelque impatience. « J'étais tous les jours, devait-il écrire un peu plus tard, à la porte de messieurs les cardinaux, pour leur représenter ces nouvelles chrétientés qui leur tendaient les mains pour leur demander le chemin du paradis. Il a fallu que j'aie demeuré trois ans, partie pour assister à nos

1. Rhodes à Mgr le secrétaire, copie sans date, Arch. M.Etr. vol.200 p.13 et 14 (vraisemblablement écrite à Rome avant son départ pour la France en 1652) : « ... hinc sequeretur quod multi eximii operarii qui a Deo ad vineam illam colendam vocantur, si me viderent ea ratione ad episcopatum promoveri, a sua vocatione averti possent cum magno Annamiticæ ecclesiæ damno. Per hanc promotionem mihi præcluderetur via multa curandi pro bono illius nascentis ecclesiæ quæ sine illa promotione et alibi possum curare valde facile ; sed cum illa jam non ero aptus ad ea curanda, tum per meipsum quam per alios societatis nostræ patres, qui me sine tali promotione libentissime juvabunt, at cum illa potius a me meisque negotiis promovendis avertentur. »

2. Arch. Prop. SRG vol. 193 f.485, lu à la congrégation du 6 mai 1652, et encore Acta 1652 f.50-50v. — Voir le texte infra DOCUMENTS n°4. p.390.

3. Arch. Prop. Acta 1652 f.90-90v, congrégation du 30 juillet 1652. On prévoyait que ce prêtre séculier pourrait par la suite être nommé évêque de ces missions avec un titre *in partibus*.

4. Le 19 août 1652, sur rapport de Ludovisi, les cardinaux accordaient à Rhodes un secours non renouvelable de 200 écus et le nommaient préfet de la mission. (Arch. Prop. SRG vol.193 f.483).

trois congrégations générales¹, partie pour les affaires de nos royaumes, demandant toujours des évêques et des missionnaires pour empêcher tant de personnes de se damner². » Toujours est-il qu'après « avoir baisé les pieds au pape », Rhodes quitta Rome le 11 septembre 1652. Il s'en allait en France, « le royaume le plus pieux du monde ». Il voulait y recruter « des soldats qui aillent à la conquête de tout l'Orient pour l'assujettir à Jésus-Christ ». Il espérait surtout y trouver « le moyen, disait-il, d'avoir des évêques qui fussent nos pères et nos maîtres en ces Églises³ ».

II

Par Marseille et Lyon, Alexandre de Rhodes se hâta de gagner Paris⁴. Chemin faisant, il eut la bonne fortune de rencontrer à Roanne Henri de Maupas, évêque du Puy, abbé de Saint-Denis et premier aumônier d'Anne d'Autriche. Ce fut une des plus heureuses rencontres de tous ses voyages, car Rhodes trouva dans ce prélat « l'ange tutélaire » dont il rêvait pour avoir « une entrée favorable dans la cour du plus grand monarque de toute la terre⁵ ». D'ailleurs, dès qu'il fut à Paris, « l'abrégé, ou plutôt l'original de tout » ce qu'il avait vu de beau dans tout le reste du monde, l'apôtre de l'Annam eut le sentiment qu'il allait vite réussir. Les jeunes jésuites s'offraient en foule ; vingt d'entre eux furent aussitôt désignés par leurs supérieurs. En même temps Rhodes faisait connaissance de plusieurs jeunes gens de grand mérite et de haute piété qu'un souci de perfectionnement spirituel et de bonnes œuvres avait rapprochés les uns des autres. On les appelait couramment les *Bons Amis*. Ils n'étaient pas sans liens avec la puissante et discrète

1. La IX^e congrégation générale (1649-1650) qui élut général François Piccolomini, et la X^e (1652) qui élut général Alexandre Gottifredi, puis Goswin Nickel. Rhodes a donc pris part exactement à deux congrégations générales, mais à trois élections de général.

2. Rhodes, *Voyages et missions* III^e part. p.78 sq.

3. Rhodes fut-il envoyé en France par Innocent X pour y chercher des sujets capables de l'épiscopat, Bénigne Vachet semble l'affirmer (Vie de Mgr de Metellopolis, Arch. M.Etr. vol.126 p.13.) Le pape aurait même donné au jésuite une triple instruction : 1^o choisir des ecclésiastiques et non des religieux, 2^o leur imposer de faire de leurs biens un fonds pour leur subsistance et celle de ceux qui les suivraient, 3^o ne pas choisir des Français. Cette troisième consigne paraît étrange : pourquoi envoyer Rhodes en France, si on lui interdisait de choisir des Français ?

4. Sur l'action de Rhodes en France, cf. VAUMAS, *L'éveil missionnaire de la France* p.355 sq.

5. Henri de Cauchon de Maupas du Tour fut évêque du Puy de 1641 à 1661, puis d'Évreux ; il mourut en 1680.

compagnie du Saint-Sacrement ; leur directeur lui-même, le jésuite Bagot, avait été quelque temps confesseur du jeune Louis XIV¹.

Rhodes eut parmi les Bons Amis un grand succès. Plusieurs se mirent à sa disposition. Trois d'entre eux, qui étaient déjà prêtres, lui paraissaient dignes de devenir évêques : François Pallu, chanoine de Saint-Martin de Tours, François de Montigny-Laval, grand archidiacre d'Evreux, de l'illustre maison des Montmorency, et Bernard Piques, un Parisien². Il se hâta d'en écrire la bonne nouvelle à la Propagande, le 7 mars 1653³. Le même jour, le nonce Bagni en informait de son côté le cardinal Pamphili, secrétaire d'Etat d'Innocent X. Tous deux ajoutaient que des personnes zélées, ayant à leur tête la duchesse d'Aiguillon, nièce de Richelieu, offraient une rente annuelle de six cents écus pour les trois premiers évêques de Cochinchine et du Tonkin⁴. Les cardinaux de la Propagande, le 1^{er} avril 1653, décidèrent d'interroger le pape sur la suite à donner aux négociations menées par Rhodes en France. Ils conseillaient à Innocent X de n'accepter une fondation en faveur des évêques que si elle était faite à Rome⁵. Sans doute la congrégation redoutait-elle qu'une servitude financière ne portât atteinte à sa liberté ; si elle voulait échapper aux Portugais, ce n'était pas pour tomber à la discrétion des Français. La nouvelle institution serait purement romaine ou ne serait pas.

De son côté, l'Assemblée du clergé de France témoignait beaucoup de zèle pour les missions du Tonkin et de la Cochinchine. Une supplique signée d'Henri de Savoie-Nemours, archevêque de Reims, d'Henri de Maupas, évêque du Puy, des évêques de Senlis, d'Amiens

1. Sur tout ceci, voir G. GOYAU, *Les Prêtres des Missions Etrangères*, Paris, 1932, chap. I, — et C. de ROCHEMONTEIX, *Les Jésuites et la Nouvelle France au XVII^e siècle*, Paris, 1897, t.II.

2. Le passage de Rhodes au milieu des Bons Amis fut-il l'origine d'un grave dissentiment entre eux, la *Vie nouvelle de Henri-Marie Boudon* donnerait à le croire. Le président des Bons Amis, Henri Boudon, avait été mis là par le P. Bagot pour jouer le rôle de mentor de quelques étudiants riches ; il était pauvre, ce qui ne pouvait qu'augmenter son prestige. Toujours est-il que l'enthousiasme pour les missions tarit le zèle des Bons Amis pour les œuvres de charité auxquelles leur président les avait entraînés. Boudon s'en alla. Retombé à la charge du P. Bagot, celui-ci le fit entrer dans la famille d'un des Bons Amis les plus distingués, François de Montigny-Laval. C'est ainsi qu'au pauvre Henri-Marie Boudon échet la place de grand archidiacre d'Evreux que Montigny-Laval lui laissa pour se consacrer aux missions. (Voir *Vie nouvelle de Henri-Marie Boudon, archidiacre d'Evreux*, Besançon, 1837). Sur Pallu, voir L. BAUDIMENT, *François Pallu, principal fondateur de la Société des Missions Etrangères (1626-1684)*, Paris, 1934, in-8°.

3. Rhodes aux cardinaux, texte italien et traduction française ds LAUNAY, *Docum. historiques* p.515 (Nouvelle référence : Arch. Prop. SRCG vol.193 f.499).

4. Bagni à Pamphili, texte italien et traduction française ds LAUNAY, *Docum. historiques* p.514. Nicolas Bagni (1584-1663) nonce en France de 1644 à 1656, créé cardinal en 1657 par Alexandre VII.

5. Congrégation du 1^{er} avril 1653, Arch. Prop. Acta 1653 f.47. Au sujet de la fondation, es cardinaux décident d'en référer au pape en congrégation générale ; mais la fondation « debet fieri hic Romæ casu quo Sanctissimus D.N. annuat ».

et de Condom fut envoyée à Innocent X en juillet 1653¹. Une autre supplique, au bas de laquelle on relève la signature de Vincent de Paul parmi d'autres noms illustres, fut adressée à la Propagande un peu plus tard².

Cependant Rhodes, pressé d'agir, avait déjà aiguillé les libéralités destinées aux futurs évêques sur le collège de Rennes qui appartenait à la compagnie de Jésus ; il offrait d'en faire verser les revenus à la Propagande par le Collège romain, le grand établissement des jésuites dans la Ville éternelle³. La même proposition fut faite aux cardinaux par quelques membres de la compagnie du Saint-Sacrement, très désireuse de voir des évêques français partir pour la Cochinchine et le Tonkin et qui, sans plus attendre, fit don à Rhodes d'une somme considérable⁴. Mais la Propagande avait son plan ; elle estimait que la fondation en faveur des évêques ne pouvait se faire qu'à Rome ou à la rigueur en Avignon, territoire pontifical⁵. Même la garantie que devait offrir la compagnie de Jésus utilisée comme dépositaire ne suffisait pas à la congrégation.

Quant aux jeunes gens proposés par l'épiscopat, Pallu et ses compagnons, disciples des jésuites, ils ne songeaient qu'à s'attacher plus étroitement à leurs anciens maîtres. Sur leur prière Bagot écrivit au général Goswin Nickel⁶ leur désir d'avoir Alexandre de

1. LAUNAY, *Docum. historiques* p.1, Arch.Vat. Nunz. di Francia vol.107 f.176-176v. — Henri de Savoie-Nemours, archevêque de Reims en 1651 et relevé de ses vœux en 1657 ; il fut le dernier duc de Nemours. L'évêque de Senlis, Denis Sanguin ; l'évêque d'Amiens, François Faure ; l'évêque de Condom, Jean d'Estrades.

2. 29 septembre 1653, ds LAUNAY, *Docum. historiques* p.2. Launay la date par erreur du 17 septembre. Sur la pièce telle qu'elle a été reçue par la Propagande (SRCG vol.193 f.506-506v), on peut lire la date du 29 septembre quoique assez effacée. — « Cette pièce, ajoute Launay, porte un certain nombre de corrections qui montrent qu'elle est seulement le brouillon de la lettre qui fut envoyée à la Propagande. Nous ignorons si cette dernière pièce est exactement semblable. » En fait, la lettre envoyée à Rome fait mention d'une fondation possible en Avignon, alors que le brouillon ne porte pas cette incise : « Deinde reditus, etiam certi et stabiles, ac eorum sustentationem parati redditus, quos si videatur collocari debere Avenione, ultro etiam annuunt et facturos se pollicentur piissimi quidam viri... » De même, sur les obligations des missionnaires, le texte reçu à Rome est plus précis.

3. Rhodes au préfet de la Propagande, Paris, 27 mars 1654, texte italien et traduction française ds LAUNAY, *Docum. historiques* p.516. Cf. la Propagande au nonce en France, 26 avril 1655, Arch. Prop. Lettre vol.30 f.72-73v.

4. Du Plessis, Barillon, Drouart à la Propagande, Paris, 23 avril 1654, ds LAUNAY, *Docum. historiques* p.518 et p.4 n.1, Arch. Prop. SRCG vol.193 f.507.

5. Congrégation du 30 juin 1654, Arch. Prop. Acta 1654 f.61. Rhodes ayant écrit qu'il a trouvé des revenus stables et « quod Romæ dabitur cautio quod redditus prædicti dentur tantummmodo episcopis in propriis ecclesiis residentibus, — Sacra Congregatio, re mature discussâ, respondit non sufficere oblationem cautionis propositam nisi fundatio fiat prout alias fuit decretum vel Romæ vel Avenioni ». — Même décision renouvelée à la congrégation du 28 septembre 1654 : les fondations doivent être faites « vel Romæ, vel Avenioni, vel in alio quovis loco Sanctæ Sedi Apostolicæ subjecto, alias non esse procedendum ». (Arch. Prop. Acta 1654 f.102-103).

6. Né au pays de Juliers, en 1582, général de la compagnie de Jésus du 17 mars 1652 au 31 juillet 1654.

Rhodes comme soutien spirituel et guide de leur travail. Ils demandaient la permission de remettre l'administration de leurs fonds et revenus aux procureurs de la compagnie chargés en Europe des missions des Indes. Ils tenaient enfin à être assurés du patronage et de la protection de la société. Nickel répondit qu'il ne pouvait pas se refuser à ces marques de confiance. Mais il repoussait une autre prière de Pallu et de ses amis qui auraient voulu être liés à la société de Jésus par le même vœu que les évêques sortis de son sein, se déclarant prêts, s'ils étaient chassés d'une région, à passer dans celle que leur indiqueraient les supérieurs jésuites. Le général acceptait seulement qu'ils en fissent l'objet d'un vœu de dévotion privée¹.

III

Le lien qui en la personne de Rhodes unissait les futurs évêques à la compagnie de Jésus allait se trouver brusquement rompu. Le roi Jean de Portugal avait récemment demandé au général par son grand aumônier, l'évêque d'Elvas, Manuel de Cunha, « au moins soixante-dix ouvriers afin de les faire embarquer à la première occasion dans ses vaisseaux des Indes² ». En même temps qu'il en donnait à Rhodes la nouvelle, Goswin Nickel lui faisait savoir que le souverain ne voulait faire acception ni de personne ni de nationalité et qu'il prendrait à sa charge l'entretien des missionnaires³. « Le R. P. Alexandre de Rhodes, selon les ordres qu'il avait reçus de Rome, nous avisa de nous disposer au voyage », écrit Joseph Tissanier qui était l'un de ces vingt religieux que l'ardent apôtre avait enthousiasmés pour les missions de l'Annam. Tous devaient se trouver réunis à Lisbonne pour partir avec la flotte au printemps de 1655.

Rhodes, lui, ne s'embarquerait pas avec eux. Ses supérieurs décidaient de l'envoyer fonder une mission en Perse. Goswin Nickel en laissa facilement comprendre le motif dans une lettre envoyée à Bagot. La nomination d'évêques pour la Cochinchine et le Tonkin telle que, de France, on l'avait proposée rencontrait à la Propagande de grosses difficultés. D'autre part le roi de Portugal y faisait la plus formelle opposition. « On a plus d'une fois éprouvé, écrivait

1. Goswin Nickel au provincial, 5 janvier 1654, ds BERTRAND, *Mémoires historiques sur les missions des ordres religieux et spécialement sur les questions du clergé indigène et des rites malabars*, 2^e édit. Paris, 1852, p.81 n.1.

2. TISSANIER, *Voyage au Tonkin* p.6 sq.

3. Goswin Nickel à Rhodes, 20 avril 1654, ds BERTRAND, *op. cit.* p.82.

le général, le mécontentement de ce prince quand des évêques pénétrèrent aux Indes à son insu et sans son consentement¹. » Dans de telles conditions la situation d'Alexandre de Rhodes devenait extrêmement délicate. Depuis cinq ans qu'il était en Europe, il s'efforçait d'obtenir de la Propagande une décision qui ne venait pas, et ses demandes mêmes l'avaient rendu odieux à la cour de Lisbonne. Il était plus sage de l'envoyer ailleurs, dans ce royaume de Perse qu'il avait traversé pour rentrer en Europe et où son zèle intelligent et optimiste lui avait fait entrevoir tout le bien qu'on pourrait réaliser.

* * *

Cependant Tissanier et cinq autres jésuites s'embarquaient à Bordeaux, le 30 août 1654. D'autres partaient de Vannes et de La Rochelle. En tout, 11 Français et 2 Italiens. Par ailleurs cinq autres jésuites français étaient déjà partis pour gagner Goa par la voie de terre². Arrivé à Lisbonne après neuf jours de mer, Tissanier fut touché de la charité des pères chez qui il prit son logis et charmé de l'accueil du grand aumônier Manuel de Cunha. Le prélat reçut avec beaucoup de joie les missionnaires et leur dit, après avoir lu une lettre de Goswin Nickel : « Le roi sera bien aise de voir ici les ouvriers évangéliques que le révérend père général m'écrit qu'il m'envoie pour les missions de l'Orient. Mais Sa Majesté recevrait encore une plus grande satisfaction si elle voyait arriver les soixante-dix missionnaires que j'avais demandés de sa part. » En attendant le moment de faire voile pour les Indes, l'on répartit les religieux entre différents collèges pour qu'ils y apprissent la langue portugaise. Certains furent envoyés à Evora ; d'autres, parmi lesquels Tissanier, à Coïmbre. Il était fier d'être dans cette ville « très fameuse pour les docteurs de son université et pour les beautés de ses monastères lesquels servent encore aujourd'hui de témoignages illustres de la piété des rois de Portugal ».

La flotte, placée sous le commandement d'un nouveau vice-roi, le comte de Sarcedas, comprenait cette année-là « trois gros vaisseaux et une patache, afin de garantir l'Inde des armes des Hollandais par ce nouveau secours ». Vingt-cinq jésuites partaient avec elle :

1. Goswin Nickel à Bagot, 8 juin 1654, ds BERTRAND, *op. cit.* p.84.

2. Nous suivons TISSANIER, *Voyage au Tonkin*. — Les cinq missionnaires partis par la voie de terre avaient été mis en route par le général avant qu'il ait reçu la lettre où le roi de Portugal lui offrait le passage pour 70 missionnaires. Deux moururent avant d'arriver à Goa. Les trois autres étaient à Macao trois semaines avant Tissanier. C'étaient Jacques Le Faure, Adrien Greslon, Humbert Augery.

11 Portugais, 11 Français et 3 Italiens. Avant l'embarquement tous allèrent saluer le roi Jean et la reine Louise de Guzman, « à qui nous serons obligés toute notre vie, écrit le missionnaire français, pour le grand zèle que cette cour fit paraître pour le bon succès de nos missions ». Le 21 mars, les navires quittaient Lisbonne ; ils seraient à Goa le 14 août. « Le seul regret que nous avons, achève Tissanier, était de nous voir privés de la compagnie du R. P. Alexandre de Rhodes, de qui nous avons espéré de recevoir beaucoup de consolation dans un si beau voyage. »

* * *

Rhodes avait quitté Marseille dès le 16 novembre 1654 pour gagner la Perse¹. Il alla s'installer à Ispahan où déjà il avait séjourné trois mois, en 1648, et qu'il avait trouvée « une des plus grandes et des plus belles villes » qu'il ait vues dans le monde². Ispahan possédait surtout une belle place carrée, comme la place Royale à Paris mais notablement plus grande, deux fois plus, estimait le missionnaire que la place Navonne à Rome. Rhodes n'avait pas eu la curiosité d'aller voir les jardins du roi de Perse ni son palais ; mais il avait visité les trois couvents, ceux des augustins, des carmes déchaux et des capucins. Ces derniers étaient alors cinq, tous Français, et entretenus par le roi Très Chrétien. Tous ces religieux circulaient à leur gré, revêtus de leur habit, avaient toute liberté de dire la messe et de prêcher comme ils eussent fait dans les villes d'Europe les plus catholiques.

Sans doute les moines étaient presque aussi nombreux que leurs fidèles, mais Rhodes avait apprécié le libéralisme du roi de Perse qui n'interdisait pas de prêcher l'Evangile aux étrangers qui ne sont point mahométans et qui sont en nombre infini. Un musulman n'était pas libre de se faire chrétien ; pourtant « le roi permet les disputes de la religion et personne n'est puni ou maltraité pour

1. Voir *Relation de la mission des Pères de la Compagnie de Jésus, établie dans le royaume de Perse, par le R. P. Alexandre de Rhodes, dressée et mise au jour par un père de la même compagnie*, Paris, 1659. Par Malte, Saida, Alep (où il décida le patriarche jacobite à envoyer un mandataire à Rome en vue d'une réunion de son Église), Diarbékir et Tébriç (Tauris), Rhodes arriva à Ispahan en novembre 1655. — Aimé Chezaud, un jésuite qui excellait dans la langue du pays, s'y trouvait déjà. Rhodes lui apportait le secours d'une lettre de Louis XIV au souverain persan, accompagnée de riches présents. Cette recommandation aida à l'établissement des pères, qui eurent bientôt « une maison à la ville royale avec une petite église très jolie et en un fort bel endroit ». (Rhodes à un jésuite de Lyon, Ispahan, 20 mai 1658, ds A. RABBATH, *Documents inédits pour servir à l'histoire du christianisme en Orient (XVI-XIX^e siècle)*, Paris, t.I).

2. RHODES, *Voyages et missions* III^e part. p.55 sq.

avoir condamné les superstitions de Mahomet. Cela peut être fort utile pour en convertir plusieurs qui se retirent de leur pays et vont à Goa ou autres lieux des Portugais. Mais ceux que l'on peut particulièrement assister sont les pauvres Arméniens... On les peut faire quitter leur erreur sans rien craindre, et toute la Perse en est si remplie qu'on en voit quasi autant que de Persans mêmes¹ ».

Toutes ces espérances de succès contrastaient avec la créance commune qu'un missionnaire n'allait en Perse que pour y vivre dans l'oïseté ou bien y être incontinent empalé². Rhodes en avait dit ouvertement son sentiment en écrivant le récit de ses voyages et missions. Ses supérieurs en éprouvèrent sans doute moins d'hésitation lorsque, ne pouvant le renvoyer vers les Annamites, ils décidèrent de lui confier le soin d'établir les jésuites en Perse.

Alexandre de Rhodes mourut à Ispahan, le 5 novembre 1660, sans avoir oublié les missions de l'Annam³.

1. RHODES, *Voyages et missions* III^e part. chap.xv : « des espérances que les ouvriers évangéliques peuvent avoir de travailler dans la Perse avec succès » p.43. — Des disputes solennelles avec les docteurs musulmans devant le roi et les grands avaient mis Chezaud en relief. Mais le seul bien qu'on pût en attendre visait les Arméniens, qui trouvaient en lui un défenseur contre l'entreprise du roi de les faire passer à l'islam. Un mouvement de réunion à Rome s'ébauchait parmi eux.

2. Cependant Rhodes lui-même n'y retrouvait pas l'activité qui avait fait de l'Annam ses délices : « Depuis que je suis dans ce pays, Dieu m'a fait la grâce d'apprendre la langue persane. J'en sais assez pour prêcher. Je vais ordinairement courir les villages pour chercher les enfants malades et leur donner le saint baptême quand ils sont sans remède... Il faut du temps et de la patience, comme à la Chine. » (A un jésuite de Lyon, lettre citée plus haut.)

3. Les archives des Missions-Étrangères, vol.349, possèdent deux lettres autographes d'Alexandre de Rhodes, écrites d'Ispahan l'une le 29 mars 1658, l'autre le 3 juin 1659. Cette dernière est adressée à de Meur : « La paix du très doux Jésus soit toujours avec votre cœur. J'ai l'honneur et la consolation de deux des vôtres depuis que je suis confiné en Perse. A la première qui était de Rome je ne pensais pas avoir la commodité de vous pouvoir faire réponse comme je désirai pour me conjourer avec vous du bon succès de nos évêques du Tonquin... » (Arch. M.Etr. vol.349 p.85-87).

CHAPITRE VIII

DEUX FRANÇAIS PREMIERS VICAIRES APOSTOLIQUES DE L'ANNAM

Les instructions de la Propagande aux nouveaux évêques (1659)

- I. L'aboutissement des projets d'Alexandre de Rhodes devant la Propagande : Pallu, Lambert de la Motte, Cotelendi nommés évêques et vicaires apostoliques.
- I. Les instructions de la Propagande aux nouveaux évêques.
- III. La fondation du séminaire des Missions-Étrangères à Paris. Les grands projets de la compagnie du Saint-Sacrement et le départ des évêques.

Le départ d'Alexandre de Rhodes pour la Perse signifiait-il l'échec de la cause qu'il était venu plaider en Europe ? On aurait pu le croire. A Paris, le découragement pénétrait dans le groupe des Bons Amis. « Tous ses compagnons (de Rhodes) sont en Portugal pour s'embarquer pour aller aux Indes, disait dans une lettre François Pallu. A moins que d'être jésuites, l'on ne nous laisserait pas embarquer... Attendons Dieu en patience et conservons toujours la paix et la tranquillité de nos cœurs¹. » Puis il regagnait Tours reprendre sa stalle de chanoine². Montigny-Laval se retirait à Caen³, et Piques acceptait à Paris la cure de Saint-Josse.

1. A. LAUNAY, *Lettres de Monseigneur Pallu*, t.I p.321. La lettre, de peu antérieure au départ de Rhodes pour la Perse, est de l'été 1654, et non de 1655 comme le suppose Launay.

2. Dans la vie de Pallu chanoine, la prédication, sermons et missions, tenait une assez grande place, d'après les témoins qui furent interrogés par le nonce à l'occasion de l' « examen de catholicité, vie et mœurs » auquel il procéda le 6 octobre 1653 en vue de sa présentation à l'épiscopat (Arch. Nat. S 6.875). — Beaucoup plus explicite sur les occupations de Pallu chanoine à Tours et sur les péripéties de sa vie jusqu'à son embarquement à Marseille en 1662, un Mémoire pour servir à la vie de Monseigneur l'évêque d'Héliopolis, Arch. M.Etr. vol.106 p.275-352. Ce document a été publié par L. BAUDIMENT, *Un mémoire anonyme sur François Pallu, Principal fondateur des Missions Etrangères*, dans la Bibliothèque des missions, Mémoires et documents, volume IV, Paris, 1934.

3. A l'Ermitage, communauté où un pieux laïque, Jean de Bernières, rassemblait ses disciples ; infra p. 139.

Pourtant à Rome on gardait le désir d'aboutir. La mort d'Innocent X, survenue le 7 janvier 1655, amenait au trône pontifical le cardinal Fabio Chigi, devenu Alexandre VII, qui passait pour montrer plus de résolution aux affaires. Le 26 avril 1655, la Propagande écrivit au nonce Bagni que si l'on renonçait à faire en France la fondation nécessaire à la subsistance des futurs évêques, elle était prête à reprendre la question¹. Vincent de Paul venait de l'avertir que les bienfaiteurs parisiens étaient disposés « à fonder dans Avignon l'entretien » des évêques de Cochinchine et du Tonkin². De son côté l'Assemblée du clergé de France, dans une séance tenue le 13 avril 1655, constatait qu'à présent on était d'accord pour mettre en Avignon le fonds nécessaire à la subsistance des futurs évêques de l'Annam. Elle chargeait l'évêque de Vence, Godeau, « d'écrire à Sa Sainteté pour lui demander qu'il lui plaise de pourvoir au plus tôt les églises du Tonkin et de la Cochinchine³ ». La lettre rédigée par Godeau fut approuvée par l'Assemblée le 17 mai. Cependant la Propagande s'abstint de toute nouvelle démarche.

I

Ce fut Paris qui relança l'affaire. Au printemps de 1656, un jeune Breton, Vincent de Meur⁴, membre des Bons Amis, proposa à François Pallu, qui ne bougeait plus de Tours, un voyage à Rome.

1. Lettre au nonce de France, 26 avril 1655, Arch. Prop. Lettere vol.30 f.72v-73v. La congrégation venait de louer le zèle de Rhodes dans sa recherche des fonds nécessaires à l'établissement des vicaires apostoliques, lorsqu'elle apprit que Rhodes, auquel elle avait prescrit de faire établir les fondations à Rome ou en Avignon, avait versé l'argent au collège des jésuites de Rennes en proposant d'en faire servir les revenus au Collège romain. Les cardinaux ordonnent la restitution *in integrum*. On demande au nonce « di prendere esatta informatione di tutto il supposto per dare poi distinta relatione qui affînche si possino fare le resolutioni necessarie in un negotio di tanta importanza ».

2. Vincent de Paul au préfet de la Propagande, ds LAUNAY, *Docum. historiques* p.519. Vincent de Paul, on le sait, s'intéressait au grand dessein des jeunes ecclésiastiques attirés par les missions d'Extrême-Orient. A Rome, Pallu et ses amis iront loger chez les siens ; aussi est-il très au courant de ce qui concerne leur séjour dans la Ville éternelle. (COSTE, *Saint Vincent de Paul, Correspondance, entretiens, documents*, Paris, t.XI p.424, et tome VI p.593)

3. *Collection des Procès-verbaux des Assemblées générales du Clergé de France*, Paris, 1770, t.IV p.375, ds LAUNAY, *Docum. historiques* p.4 n.1. — A cette époque Godeau était aussi très mêlé à la création de l'évêché du Canada. Le roi comme l'Assemblée désiraient que l'évêque de la Nouvelle France fût donné comme suffragant à l'archevêque de Rouen, mais la Propagande se résolut à couper court à cette dépendance en créant non un diocèse, mais un vicariat apostolique. Le candidat de la Propagande était justement Montigny-Laval, entièrement acquis au principe de cette situation, comme ses amis Pallu et Lambert de la Motte. Sur ces négociations, voir R. CORRIGAN, *Die Propaganda-Kongregation und ihre Tätigkeit in Nord-Amerika*, Munich, 1928.

4. Vincent de Meur était né à Tonquédec, au manoir de Kerhuon, en 1628. Étudiant en théologie à l'université de Paris, sa thèse de doctorat lui avait valu un bref du pape ;

Il s'agissait d'aller supplier le pape de ne pas oublier les chrétientés annamites. A la fin de mai 1657, les deux jeunes prêtres qu'avaient suivis trois de leurs amis étaient dans la Ville éternelle. Une lettre de la duchesse d'Aiguillon, toujours aussi ardente et généreuse, venait y retrouver Pallu et lui rappeler les plans faits jadis avec Alexandre de Rhodes. La duchesse l'exhortait à aller voir le cardinal Bagni, l'ancien nonce à Paris. Celui-ci introduisit les jeunes gens auprès du pape. Le 17 juillet, Vincent de Meur lut à Alexandre VII une longue supplique. Les futurs évêques, disait-il en terminant, ne demandent rien à la Propagande ; le voyage se fera à leurs frais et l'on consignera en Avignon un fonds suffisant pour assurer leur subsistance. Ils passeront par Lisbonne si le Portugal y consent, comme il l'a permis, il y a deux ans, pour tout un groupe de jésuites français ; sinon ils passeront par la Perse et le royaume du Grand Mogol¹.

Le pape, qui avait accueilli favorablement la supplique, confia à une commission de quatre cardinaux le soin de reprendre la question et sans doute cette fois de la faire aboutir². Les compagnons de Pallu regagnèrent Paris ; mais lui restait à Rome. Il y fut rejoint par un autre prêtre, familier des Bons Amis et des disciples du P. Bagot, le Normand Pierre Lambert de la Motte, ancien conseiller à la Cour des aides de Rouen³. Ce dernier était riche. Il offrit à la Propagande d'avancer sur sa fortune les fonds nécessaires pour faire vivre les évêques d'Indochine. Les dernières hésitations romaines tombèrent. La congrégation ne posait même plus comme condition indispensable que les fondations fussent établies en territoire pon-

il avait soutenu en effet que « ceux qui ne reconnaissent pas la condamnation des cinq propositions de Jansenius étaient schismatiques ». Voir A. DU BOIS DE LA VILLERABEL, *La rénovation religieuse au XVII^e siècle, Vincent de Meur, missionnaire breton, l'un des fondateurs et premier Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères à Paris (1628-1668)*, Saint-Brieuc, 1885.

1. Ds LAUNAY, *Docum. historiques* p.5 sq. — Vingt-cinq ans plus tard, écrivant sa *Brevis et perspicua expositio*, pendant son dernier voyage de France vers l'Extrême-Orient, Pallu reviendra avec émotion sur ces heures romaines. Il attribuera une importance décisive dans la résolution qu'il prit alors à l'intervention de la duchesse d'Aiguillon. Il n'oubliera pas non plus la bonté du pape faisant confiance aux jeunes Français de la vocation missionnaire qu'il avait cru entendre dans sa propre jeunesse. (LAUNAY, *Docum. historiques* p.150 sq.)

2. C'étaient les cardinaux Rospigliosi, Spada, Albizzi, Azzolini. — Dès le 26 septembre 1657, la Propagande écrivait au nonce à Paris pour lui demander de faire une enquête sur plusieurs prêtres séculiers français susceptibles d'être envoyés comme évêques titulaires en Chine, Cochinchine et Tonkin : Pallu, Lambert de la Motte, ainsi que Jean de This, grand vicaire de Noyon, et Guillaume Blouin, de Saint-Pol de Léon, résidant à Paris. (Arch. Prop. Lettres vol.31 f.107-108),

3. Lambert de la Motte arriva à Rome le 18 novembre 1657.

tifical¹. De son côté, la commission des quatre cardinaux se déclarait favorable à l'envoi de trois évêques en Extrême-Orient comme vicaires apostoliques. La Propagande aussitôt proposa deux noms, Pallu et Lambert de la Motte (13 mai 1658). Le 8 juin, Alexandre VII approuvait ces choix qui furent publiés officiellement par bref le 29 juillet. Pallu recevait le titre d'évêque d'Héliopolis, Lambert de la Motte celui d'évêque de Béryte, l'un et l'autre *in partibus infidelium*².

L'année suivante, le 9 septembre, de nouveaux documents pontificaux partagèrent entre les vicaires apostoliques non pas seulement l'Indochine, mais aussi la Chine. Pallu aurait dans son ressort le Tonkin, les provinces chinoises du Yunnan, Kouï-tchéou, Hou-kouang, Kouang-si, Setchoan et le Laos ; Lambert de la Motte, la Cochinchine et les provinces du Tché-kiang, Fo-kien, Kouang-toung, Kiang-si avec l'île de Haïnan³. Le 20 septembre 1660, un troisième vicariat était créé, comprenant avec Nankin les provinces de Pékin, Chan-si, Chensi, Chang-toung, la Corée et la Tartarie. Il était attribué au curé de la paroisse de la Madeleine à Aix-en-Provence, Ignace Cotelendi, que Pallu avait proposé au Saint-Siège et que le pape venait de nommer évêque *in partibus* de Metellopolis⁴. « Pour rendre plus facile l'ordination des prêtres indigènes et pour implanter plus solidement la religion catholique », les trois brefs

1. Faut-il prendre au sérieux ce que raconte Vachet dans ses mémoires sur les procédés dont usa Lambert de la Motte pour gagner à ses idées le secrétaire de la Propagande Alberici ? *L'Histoire de l'Etablissement du Christianisme dans les Indes orientales*, Paris, 1803, t. I p. 25 sq. est plus près de la vérité quand elle souligne le réalisme de son intervention : « Dès que Pallu l'eût instruit des démarches qu'il avait faites et des obstacles qui l'avaient arrêté, il commença par établir sur ses propres biens les fonds qu'on demandait pour les évêques, et afin d'ôter tout prétexte de chicane, il trouva à Rome un riche banquier qui fut sa caution. Cet obstacle levé, il alla avec M. Pallu visiter les cardinaux de la sacrée congrégation. Tous le reçurent avec de grandes démonstrations de bienveillance et leur promirent de favoriser leur pieux dessein ; mais l'un d'entr'eux les avertit en secret que s'ils ne trouvaient le moyen de se rendre favorable M. Alberici, secrétaire de la sacrée congrégation, ils ne réussiraient jamais ». — La question des fondations fut définitivement réglée par un acte de la Chambre apostolique en date du 18 novembre 1658 (ds LAUNAY, *Docum. historiques* p. 14 sq.). La duchesse d'Aiguillon s'était engagée à verser 600 livres chaque année pour Pallu. Quant à Lambert de la Motte, il tirait 600 livres de l'abbaye de Saint-Ouen à Rouen.

2. *Apostolatus officium*, ds LAUNAY, *Docum. historiques* p. 24 (qui le date par erreur du mois d'août ; cf. BAUDIMENT, *François Pallu* p. 49 n. 5). — Héliopolis, aujourd'hui Baalbeck ; Beryte, aujourd'hui Beyrouth.

3. Bref *Super Cathedram*, Jur. Pont. Prop. Fide I p. 313. — Pallu fut sacré à Rome le 17 novembre 1658 par Barberini, le préfet de la Propagande. Lambert de la Motte ne le sera qu'en 1660, le 2 juin, à Paris, par l'archevêque de Tours.

4. Bref *Super Cathedram*, Jur. Pont. Prop. Fide I p. 332. — Metellopolis, en II^e Phrygie, aujourd'hui Médélé, dans le vilayet de Brousse. — Né à Brignoles en 1630, prêtre en 1663 après avoir été l'élève des jésuites d'Aix, Cotelendi avait connu Pallu lors de son retour de Rome après son sacre. Il fut sacré à Paris en novembre 1660 par l'archevêque de Rouen, Harlay-Champvallon. Voir Gaspard AUGER, *La vie de Monseigneur Ignace Cotelendi, évêque de Metellopolis, vicaire apostolique en la Chine occidentale*, Aix, 1673.

accordaient aux vicaires apostoliques la faculté de dispenser les futurs prêtres indigènes de la connaissance du latin, pourvu qu'ils fussent capables de le lire et n'ignorassent pas l'explication de la messe et des formules sacramentelles¹.

La Propagande était demeurée fidèle aux idées de François Ingoli. Dix-neuf ans plus tôt, sur son initiative, elle avait fait du brahme Mathieu de Castro un évêque *in partibus* et un vicaire apostolique du royaume d'Idalcan. Avec une bien autre envergure, la congrégation recommençait maintenant la même création pour l'Extrême-Orient. Sans doute elle y avait mis le temps, et Rhodes avait pu trouver que les cardinaux étaient lents à se décider. Mais de remise en remise elle aboutissait à étendre à la Chine entière le projet que le missionnaire revenu d'Annam lui avait proposé pour la seule Indochine. En même temps qu'elle marquait sa volonté de s'affranchir de la tutelle portugaise, la Propagande poursuivait son dessein de hâter la formation d'un clergé indigène. Elle possédait enfin en dehors de tout ordre religieux des hommes qui seraient entièrement à elle et ses dociles agents d'exécution².

C'était des Français. Les cardinaux étaient restés longtemps hésitants avant d'accepter la candidature d'une nation qui n'avait pas encore fait ses preuves missionnaires. Faut-il en croire le prêtre écossais Lesley qui allait devenir l'homme de confiance des évêques d'Indochine auprès de la curie³ ? Le secrétaire de la Propagande Alberici⁴, mande-t-il à Pallu, « m'a avoué fort franchement, pour vous le dire avec ingénuité, qu'on avait tant tardé tout exprès pour éprouver vos vocations et votre constance. Il est certain que

1. Le 27 septembre 1660, Barberini écrivait à Pallu et Lambert de la Motte que les cardinaux, après de longues discussions, ne s'étaient pas ralliés au projet d'une liturgie en langue chinoise de la messe et de l'office. Avant de s'engager dans une affaire aussi grave, ils voulaient être informés avec certitude de plusieurs choses : du nombre exact des chrétiens et de son augmentation probable, du manque de prêtres qu'il est nécessaire de combler, de l'aptitude des indigènes au sacerdoce et aussi de leur difficulté à apprendre le latin et à s'en servir. Ce n'était pas le moment de revenir sur le retrait de la concession accordée jadis par Paul V, maintenant que la Propagande allait être informée par ses vicaires apostoliques. — Le cardinal préfet leur donnait sur ce sujet les instructions suivantes : choisir pour leur apprendre le latin, parmi les chrétiens les plus recommandables, ceux qui connaîtraient parfaitement la langue mandarine ; en même temps appliquer à une étude approfondie de cette langue deux missionnaires versés dans les sciences sacrées ; après une expérience de plusieurs mois, les réunir pour traduire les livres saints si l'entreprise mérite intérêt. (Ds LAUNAY, *Docum. historiques* p.36.)

2. Sur ces dispositions de la Propagande à l'égard des ordres religieux, voir aussi J. JANIN, *La religion aux colonies françaises sous l'ancien régime (de 1626 à la Révolution)*, Paris (1942), surtout chap. IV et V.

3. Réfugié à Rome où il arriva vers 1639. On ignore l'année de sa mort, mais on sait qu'en 1681 il était encore aumônier du cardinal Charles Barberini. (LAUNAY, *Docum. historiques* p.248.)

4. Secrétaire de la Propagande de 1657 à 1664, puis nonce à Vienne. Créé cardinal le 27 mai 1675, il mourut en 1680.

ces messieurs les Italiens sont fort mal assurés des actions et résolutions des Français quand il y faut de la constance, de la patience et du flegme¹. » Boutade peut-être, qu'en tout cas l'histoire de Pallu et de ses compagnons allait réduire à néant.

II

Une fois nommés les trois vicaires apostoliques, la Propagande entreprit de rédiger les instructions qu'ils devaient emporter. La mise au point en était fort délicate. Lesley, employé à ce travail, tenait au courant Pallu rentré en France dès la fin de juin 1658. Ecossais au tempérament passionné, il souffrait des lenteurs de la diplomatie romaine et ne cherchait pas dans ses lettres à déguiser son sentiment. Il reconnaissait cependant qu'il fallait beaucoup de doigté à la curie pour situer exactement la position des nouveaux évêques en face du Portugal et aussi de la compagnie de Jésus. Alberici lui fit un jour confidence que le cardinal des Ursins, protecteur à Rome de la couronne de Portugal, avait reçu du roi Jean l'ordre de s'opposer au voyage des prélats français. « Quand monsieur le secrétaire me dit ceci, écrivait Lesley à Pallu, je remarquai qu'il était fort ému, et il ne me dissimula pas ses sentiments tels qu'ils sont. Il répéta alors qu'il fallait se défier des pères jésuites, principalement portugais, et leur cacher vos desseins jusqu'à ce que vous soyez dans les Indes mêmes, conservant pourtant une très parfaite amitié avec eux dans toute autre chose². »

Les Français ne le savaient point. Ils continuaient à rêver d'une étroite collaboration avec la société de Jésus dans ces missions qui devaient tout à la société et qu'un jésuite était venu leur révéler.

1. Lesley à Pallu, Rome, 2 juin 1659, ds LAUNAY, *Docum. historiques* p.253. — Que les Français aient eu à Rome la réputation de manquer de persévérance, le P. Joseph en avait déjà fait l'expérience, quand le découragement s'empara de plusieurs capucins récemment arrivés dans les missions du Levant. Quelques uns écrivirent à la Propagande « qu'ils ne pouvaient vivre en conscience » ; ils se plaignaient de ne pouvoir garder en mission les constitutions de leur institut. De Rome, on demanda au P. Joseph de les rappeler « de peur qu'ils ne se fissent turcs ». Le P. Joseph se résolut à les punir « exemplairement ». (VAUMAS, *L'Eveil missionnaire de la France* p.121) Voir les deux lettres que le P. Joseph écrivit à cette époque, été 1631, à un capucin qui demandait à partir au Levant, ds G. de VAUMAS, *Lettres et Documents du P. Joseph de Paris concernant les missions étrangères (1619-1638)*, Lyon, 1942, p.169 sq. Remarquer la vigueur de la conclusion, p.172 : « Nous ne serons pas seulement jugés si nous avons gardé notre Règle entièrement, mais aussi si nous en avons bien appliqué les moyens à la fin qu'elle nous propose... »

2. Lesley à Pallu, Rome, 1^{er} septembre 1659, ds LAUNAY, *Docum. historiques* p.256.

Un ami de Pallu, Laurent de Brisacier¹, avait parlé à Alexandre VII de quelques jésuites qui, dans son esprit, pourraient s'associer aux vicaires apostoliques. Là-dessus le pape n'avait pas cédé son sentiment à Alberici : « Il désapprouvait fort cet encouragement, disant tout net que cette grande privauté avec les jésuites pourrait causer quelque désordre et empêchement ». Mais il avait ajouté qu'il était nécessaire de tenir bonne correspondance avec eux². Goswin Nickel n'avait pas répondu autrement, en 1654, aux ouvertures de Pallu et de ses amis désireux de se lier étroitement avec la compagnie.

Les Français ne mesuraient pas encore combien l'attitude portugaise imposait de prudence dans la conduite de leur entreprise. A Pallu qui avait écrit à la cour de Lisbonne pour traiter de son passage aux Indes, Lesley plus au fait des choses donnait cet avertissement : « Vous autres, vous êtes bons, zélés, bien intentionnés, sincères, francs. Mais les autres nations, et principalement les Portugais, ne sont pas comme cela, mais fins, cauteleux et dissimulés. Les religieux formés parmi eux portent l'intérêt de leur patrie pardessus celui de l'Église ; c'est pourquoi je crains fort qu'ils ne vous tirent dans leurs filets pour empêcher votre voyage³ ». Le bouillant

1. Laurent de Brisacier, né à Blois en 1609, doyen de Saint-Sauveur à Blois en 1632, aumônier de Louis XIII en 1634, conseiller d'État en 1648. C'était un ami puissant. En 1668, il sera reçu directeur du séminaire des Missions-Étrangères et choisi comme procureur par Pallu. — Laurent de Brisacier, envoyé à Rome par la Compagnie du Saint-Sacrement pour y fonder une filiale, n'y arriva qu'après le départ de Pallu, mais « pour solliciter les affaires que ces messieurs ont si heureusement entrepris à Paris pour la propagation de la foi ». (Lesley à Pallu, Rome, 26 mai 1659, ds LAUNAY, *Docum. historiques* p.249) Voir J. CROULBOIS, *L'intrigue romaine de la Compagnie du Saint-Sacrement*, ds *Revue d'Histoire et de Littérature religieuses*, t.IX, 1904, pp.401-417 et 519-564.

2. Lesley à Pallu, Rome, 1^{er} septembre 1659, lettre déjà citée. Voir également une lettre de Lesley à Pallu, 29 septembre 1659 : « Il faut tenir correspondance avec eux, fuir par tous les moyens les ruptures et tenir pour ferme et assuré qu'ils vous pourront empêcher beaucoup et le voudront faire si vous n'êtes pas leurs intimes sur le commencement. S'ils vous tourmentent pour vouloir faire et dire, accordez leur tout ce que vous pourrez en bonne conscience pour les satisfaire, mais donnez à Rome les avis précis de tout ce qui se passe et demandez pour les ordres nécessaires. Cependant tâchez de vous défaire beaucoup de leurs instances, sur ce que vous attendez les ordres du Saint-Siège. Sur ce qu'ils demanderont à Rome, j'espère faire en sorte que vous ne serez pas beaucoup importunés. » (LAUNAY, *Docum. historiques* p.260).

3. Lesley à Pallu, 8 septembre 1659, LAUNAY, *Docum. historiques* p.258. — Lesley avait appris par Joly, le supérieur des lazaristes à Rome, que dans la troupe de missionnaires emmenés par Pallu, il y aurait « même des Portugais. Ceci me fit renouveler mes prières qu'il ne parlât point du tout à personne, ni à âme vivante ; car ceci ferait encore plus de bruit à Rome. Quand la chose sera faite et elle réussira, comme je l'espère, et prie Dieu qu'elle réussisse, on l'approuvera, on se réjouira et on prendra sa part du gâteau quand il sera cuit ; mais si l'affaire se gâte et a une mauvaise issue, on rejettera la faute sur les épaules de ceux qui n'ont pas suivi leurs conseils. »

Pallu avait au moins demandé des passeports à Lisbonne, qui lui furent retirés après avoir été accordés. Serait-il allé plus loin, aurait-il écrit « des remontrances au roi de Portugal de 1657 », par lesquelles les futurs vicaires apostoliques « ne prétendaient entrer dans ces mêmes pays de la Chine, Tonkin, Cochinchine et autres qu'ils reconnaissent être de la juridiction des évêques portugais et de leurs grands vicaires que sous le bon plaisir du même roi de Portugal et seulement pour suppléer au défaut des évêques portugais, que la Cour de

Lesley se croyait lui-même guetté partout par des espions collés à ses traces comme autant de « chiens de chasse¹ ». Jésuites, Portugais, Espagnols aussi, lui faisaient si peur pour ses amis qu'il prédisait à Pallu qu'il aurait plus de difficultés avec eux qu'avec les infidèles auxquels il prêcherait bientôt l'Évangile² !

Cependant la rédaction des instructions avançait. Dès le 18 août, Lesley expédiait à l'évêque d'Héliopolis une note secrète sur l'attitude à tenir avec les jésuites, la partie « la plus difficile et fâcheuse de tout le travail ». Alberici l'avait montrée au pape. « Mais, écrivait-il avec mystère, on ne veut pas paraître de l'avoir fait, ni moi d'avoir donné l'ordre de la part de la sacrée congrégation³. »

En novembre les instructions étaient prêtes et la Propagande les faisait expédier à Pallu⁴. « Je les avais dressées bien plus longues qu'elles ne sont, confessait Lesley ; mais monsieur le secrétaire effaça beaucoup de choses, les remettant toutes à votre prudence⁵. » On n'y parlait pas des jésuites portugais ; mais on y donnait en un langage très élevé, empreint de mesure, les précisions les plus nettes sur la manière dont le Saint-Siège concevait le rôle des nouveaux missionnaires⁶.

* * *

Ordre était donné aux évêques durant leur voyage d'éviter tous les territoires soumis à des princes chrétiens, ce qui signifiait l'interdiction de l'itinéraire habituel par Lisbonne et Goa. Ils devaient prendre la route de terre par la Perse et les Etats du Grand Mogol. La voie maritime ne leur était permise que s'ils trouvaient un bateau prêt à faire voile directement vers les côtes de Chine. Leur expédition devrait d'ailleurs être tenue aussi secrète que possible ; sauf nécessité absolue, ils ne révéleraient ni leur but, ni leur nom, ni leur patrie, ni même leur dignité épiscopale. Arrivés en Extrême-Orient, ils éviteraient soigneusement de prétendre à la juridiction sur Macao

Rome, par trop de complaisance pour les Espagnols, avait jusqu'alors refusé d'accorder » ? G. DE VAUMAS qui ne connaît ce document que d'après un rapport du P. Verjus (à Colbert ?) ajoute « qu'il n'est pas confirmé par d'autres textes. Les Archives des Missions-Étrangères n'en possèdent aucune trace. » (*L'Eveil missionnaire de la France* p.401 n.8)

1. Lesley à Pallu, 29 septembre 1659, lettre déjà citée, LAUNAY, *Docum. historiques* p.260.

2. Lesley à Pallu, 23 novembre 1659, LAUNAY, *Docum. historiques* p.261.

3. Lesley à Pallu, Rome, 18 août 1659, Arch. M.Etr. vol.200 p.83 sq. Nous n'avons pu retrouver dans les archives des Missions-Étrangères la note secrète dont parle Lesley.

4. Alberici à Pallu, Rome, 10 novembre 1659, ds LAUNAY, *Docum. historiques* p.36.

5. Lesley à Pallu, Rome, 23 novembre 1659, ds LAUNAY, *ibid.* p.262.

6. LAUNAY, *Docum. historiques* p.27 sq. — Jur.Pont.Prop.Fide II p.115 sq. — Collectanea I p.42 sq. — Voir le texte intégral des instructions infra DOCUMENTS n°5. p.392.

ou sur tout autre domaine portugais, fût-il inclus dans les provinces qui leur étaient confiées. La Propagande tentait ainsi de réduire autant que possible les occasions de conflit avec les autorités portugaises aux Indes orientales. Une fois arrivés sur les lieux de leurs missions, les évêques étaient invités par la congrégation à s'inspirer dans leur activité de quatre principes : la formation d'un clergé indigène au sein duquel on pourrait un jour recruter des évêques, but primordial de la nouvelle institution ; la liaison étroite à garder avec Rome, centre de l'unité catholique ; la réserve à observer dans le domaine politique et national ; le souci de respecter les civilisations et coutumes locales et de s'y adapter avec une juste prudence.

Sur toutes ces choses les mémoires établis jadis par Ingoli donnaient à penser que l'Église du patronat avait des vues très différentes. Alors que le clergé et les fonctionnaires portugais faisaient trop facilement mélange du spirituel et du temporel, la Propagande prescrivait à ses missionnaires : « Tenez-vous toujours si loin des choses politiques et des affaires de l'État que vous évitiez de prendre l'administration des choses civiles ; en fussiez-vous sollicités, vous fatiguât-on par d'instantes prières, c'est là une chose que toujours la congrégation a sérieusement et strictement prohibée et prohibera dans la suite¹ ». Au milieu des rivalités nationales, les évêques de la Propagande devaient adopter une attitude désintéressée. « N'allez en aucune façon, spécifiaient les instructions, semer dans ces pays des germes de faction, ou espagnole, ou française, ou turque, ou persane ; bien au contraire, autant qu'il est en votre pouvoir, supprimez rapidement toutes les disputes de ce genre. »

Sur la question de l'adaptation, Rome donnait encore comme un coup de barre qui entraînerait le nouveau clergé missionnaire sur une route qui n'était pas celle de Lisbonne. A Goa l'ordre était de « portugaliser » les indigènes en les christianisant². En publiant le récit de ses *Divers voyages...*, Alexandre de Rhodes n'avait pas caché le « déplaisir bien sensible » que lui avait causé une telle méthode : « Dans l'Inde, quand les indigènes se convertissent, on les oblige à quitter l'habit du pays, duquel usent tous les païens ; on ne saurait croire combien cela leur est rude, et je ne sais pas

1. Nous empruntons la traduction de G. GOYAU, *Missions et missionnaires* p.96 sq.

2. Au XVII^e siècle, la portugalisation n'était pas un système de colonisation particulier au Portugal. En France, pour favoriser la conversion des sauvages d'Amérique, Richelieu avait fait insérer dans les chartes des compagnies une clause qui assurait le bénéfice de la naturalisation en échange du baptême : « Les sauvages qui seront convertis à la foi et en feront profession seront censés et réputés naturels français capables de toutes charges, honneurs, successions et donations ainsi que les originaires et régnicoles sans être tenus de prendre lettres de déclaration ou naturalité. »

pourquoi l'on leur demande une chose que Notre-Seigneur ne leur demande point et qui néanmoins les éloigne du baptême et du paradis. Pour moi, je sais bien qu'à la Chine j'ai résisté vigoureusement à ceux qui voulaient obliger les nouveaux chrétiens à couper leurs grands cheveux que tous les hommes portent aussi longs que les femmes, et à moins que cela ils ne sauraient aller librement par le pays ni avoir accès dans les compagnies. Je leur disais que l'Évangile les obligeait à retrancher les erreurs de leur esprit, mais non pas les grands cheveux de leur tête¹ ». Les instructions de la Propagande commandaient une attitude de généreuse compréhension qui rejoignait la pensée du grand apôtre de l'Annam : « Gardez-vous, disaient-elles, de tout effort et de tout conseil à ces peuples pour leur faire changer leurs rites, leurs coutumes et leurs mœurs, pourvu qu'elles ne soient pas très ouvertement contraires à la religion et aux bonnes mœurs. En effet quoi de plus absurde que d'introduire chez les Chinois la France, l'Espagne ou l'Italie ou quelque autre partie de l'Europe ? Ce n'est pas cela que vous devez introduire, c'est la foi qui ne repousse ni ne lèse les liturgies et les coutumes pourvu qu'elles ne soient pas mauvaises, et qui veut au contraire qu'elles soient protégées. »

Telles étaient les prescriptions essentielles des instructions données à Pallu en 1659. La Propagande avait pris son temps, mais elle marquait avec une lucidité hardie la voie sur laquelle elle entendait engager ses évêques et ses missionnaires. Cette voie serait rude à ouvrir. Elle finissait pourtant par s'imposer à tous.

III

Aussitôt de retour à Paris, Pallu s'était préoccupé d'enraciner en France l'organisation naissante. Il cherchait des collaborateurs ; il voulait aussi établir sur des bases stables la situation financière des nouveaux missionnaires. L'appui de la compagnie du Saint-Sacrement lui faciliterait la tâche².

On commencerait par la fondation en France d'un séminaire où des ecclésiastiques « prudents et pieux » s'appliqueraient à dis-

1. RHODES, *Voyages et missions* p.21.

2. Voir R. DE VOYER D'ARGENSON, *Annales de la Compagnie du Saint-Sacrement*, publ. par Dom Beauchet-Filleau, Marseille, 1900, surtout p.240 sq. F. CAVALLERA, *Aux origines de la Société des Missions Étrangères. L'Âge de Paris*, ds le *Bulletin de littérature ecclésiastique de Toulouse*, 1933, p.173-186 et 1934, pp.17-31 et 71-96. R. ALLIER, *La Cabale des Dévots (1627-1666)*, Paris, 1902, p.140 sq.

criminer les vocations de ceux qui voudraient aller rejoindre en Extrême-Orient les nouveaux évêques. Déjà quelques prêtres s'étaient groupés au château de la Couarde¹ à dix lieues de Paris, mis à la disposition de Pallu par madame de Miramion, une amie de la duchesse d'Aiguillon. Cependant la compagnie du Saint-Sacrement avait nommé quatre ecclésiastiques et douze laïques commissaires perpétuels pour travailler à l'œuvre des missions étrangères. Ceux-ci s'employaient activement à procurer aux candidats missionnaires un établissement définitif. Ils trouvèrent à Paris, rue du Bac, quelques bâtiments que le carme Jean Duval, évêque de Babylone, avait aménagés pour en faire un séminaire en vue des missions de Perse. Son projet avait échoué. Aussi, moyennant quelques avantages personnels, accepta-t-il de céder son installation. Par lettres patentes du mois de juillet 1663, Louis XIV approuvera l'érection dans l'immeuble de la rue du Bac d'un « séminaire pour la conversion des infidèles dans les pays étrangers² ».

Les fondateurs de l'œuvre nouvelle étaient pour la plupart des anciens disciples du jésuite Bagot aux Bons Amis. C'est parmi eux que les évêques avaient trouvé leurs procureurs, c'est-à-dire des ecclésiastiques qui les représenteraient et agiraient en leur nom, Gazil, Poitevin, Vincent de Meur, Luc Fermanel de Favery. Le 11 juin 1664, Vincent de Meur, celui qui avait conduit Pallu aux pieds d'Alexandre VII, serait élu par ses collègues supérieur du séminaire. La société des Missions Etrangères de Paris, bien que ce nom ne fût pas encore prononcé, serait alors constituée.

La compagnie du Saint-Sacrement n'était pas moins ardente à chercher les ressources indispensables à la vie des missionnaires et du séminaire. Grâce à son influence les subventions affluèrent. « Il en venait du roi qui promettait à chacun des vicaires apostoliques une pension viagère de 1.000 livres, plus tard portée à 3.000 ; il en venait de mesdames d'Aiguillon, de Ris et d'Orangis qui fournissaient chacune une rente de 600 livres. Mmes de Bouillon, de Miramion et Fouquet faisaient des dons de 3.000 à 6.000 livres. L'Assemblée du clergé votait une subvention de 6.000 livres. Mais à son tour, la compagnie du Saint-Sacrement faisait une large générosité : 120.000 livres en une seule fois³. »

1. La Couarde, commune de la Queue-lez-Yvelines, Seine-et-Oise. — Pallu était sévère dans son choix, comme le lui avait recommandé la Propagande. Il n'en retenait pas six, sur quarante qui s'étaient présentés. (CROULBOIS, *art.cit.*, p.557)

2. Ds LAUNAY, *Docum. historiques* p.324 sq. On y trouve de nombreuses pièces relatives aux fondations que le séminaire reçut à ses débuts.

3. GOYAU, *Les prêtres des Missions-Etrangères* p.96.

Ce fut encore la compagnie qui se préoccupa d'aider les évêques à préparer leur voyage. L'intention première de la Propagande était qu'ils prissent la voie de terre par la Syrie et la Perse puisque l'on ne pouvait raisonnablement espérer que le Portugal consentît à leur accorder le passage¹. Mais la compagnie du Saint-Sacrement avait un autre projet, celui de la fondation d'une « compagnie de la Chine pour la propagation de la foi et l'établissement du commerce dans l'empire de la Chine, les royaumes du Tonkin et de la Cochinchine et des îles adjacentes » qui pourrait assurer sur l'un de ses premiers bateaux le voyage de Pallu et des siens². A Paris, l'idée d'établir une compagnie française pour le commerce avec les Indes orientales était dans l'air. Les confrères du Saint-Sacrement rêvaient de vaisseaux battant pavillon du roi Très Chrétien pour emporter à la fois missionnaires et marchands, les uns appuyant les autres. Ils avaient chargé un armateur rouennais, Fernel de Favery, père de l'un des procureurs ecclésiastiques de Lambert de la Motte, de donner un commencement de réalisation à leurs desseins. Ce commerçant, qui serait en 1664 un des principaux agents de Colbert dans la fondation de la compagnie des Indes orientales³, entreprit de faire équiper en Hollande une frégate de 300 tonneaux, le *Saint-Louis*⁴.

En même temps, la compagnie répandait dans les paroisses parisiennes des appels en faveur des nouveaux évêques. « Il faut trouver pour chacun, disait l'un de ces papiers, 4 ou 5 prêtres, aussi quelques bons laïcs intéressés et dévots qui sussent quelque art excellent, comme la chirurgie, la peinture, la musique. » On sollicitait des aumônes pour faire face aux frais du voyage. On demandait

1. Lesley à Pallu, Rome, 4 août 1659, ds LAUNAY, *Docum. historiques* p.255.

2. Sur les premiers projets de compagnies de colonisation à but strictement religieux, voir VAUMAS, *L'Eveil missionnaire de la France* p.170 sq., et p.407 n.31.

3. P. KAEPELIN, *Origines de l'Inde française. La Compagnie des Indes Orientales et François Martin, étude sur l'histoire du commerce et des établissements français dans l'Inde sous Louis XIV (1664-1719)*, Paris, 1908, p.4.

4. D'après LAUNAY, *Histoire générale de la Société des Missions-Etrangères*, Paris, 1894, t.I p.56 sq, Pallu et ses amis passèrent un accord avec la Compagnie française de l'Orient et de Madagascar, « décidant : achat ou construction à frais communs d'un navire de 300 ou 400 tonneaux, d'une barque de 60 et d'une chaloupe de 10 ; recrutement de l'équipage composé de 50 officiers, d'un pilote, de deux chirurgiens et de 55 matelots ; autorisation donnée à Pallu d'emmener 20 personnes avec lui ; achat de marchandises pour 12.000 à 15.000 francs au compte de la compagnie ; transport gratuit de tous les bagages des missionnaires ; indication de l'itinéraire de France au Tonkin en tournant les îles du Cap-Vert, le cap de Bonne-Espérance, Madagascar, Macassar dans les Célèbes ; retour du navire en France avec un chargement à la volonté du capitaine ; obligation pour les vicaires apostoliques de participer aux frais de ce premier voyage seulement ; devis approximatif des dépenses totales estimées 80.000 francs, dont moitié à verser par les évêques, moitié par la compagnie ; droit des évêques d'assister aux conseils tenus à bord et dans les ports de relâche ».

pour les missionnaires « des pièces d'orfèvrerie, du corail, de l'ambre jaune, des tableaux et miniatures » qui leur serviraient à se concilier les bonnes grâces des gouverneurs païens. C'était d'une sorte de grande mission nationale que rêvait maintenant la compagnie du Saint-Sacrement. La France s'en irait en Asie porter le christianisme, comme jadis l'Espagne ou le Portugal. « Dieu veut l'y engager, disait un appel. Il ne la partage pas mal, lui offrant la Chine qui comprend les peuples les plus civilisés, les plus nombreux, les plus capables des mystères de notre créance¹. »

*
* *

Cependant à Rome cet enthousiasme faisait peur. Déjà la Propagande ne s'était résignée qu'à contre-cœur à autoriser Pallu et les siens à user de la voie maritime s'ils en avaient la commodité. Pour que cette permission fût insérée dans les instructions de la congrégation, il avait fallu que Lesley citât à Alberici le cas d'un bateau « qui n'avait pas touché terre depuis Londres jusques à la Chine, sinon pour prendre de l'eau² ». Le secrétaire redoutait les menées portugaises et il aurait voulu que l'on tînt aussi secrète que possible la mission des évêques français. « Publiez partout que vos affaires vont de mal en pire pour endormir le monde, car on fait d'étranges inquisitions sur vous, » avait écrit Lesley à Pallu³.

Tout le bruit qui se faisait maintenant à Paris autour du voyage de Chine déplaisait à la Propagande. Elle ne comprenait pas que Pallu eût donné son assentiment à des projets si grandioses. Alberici reprochait à l'évêque de s'être laissé « emporter en suivant les conseils d'autrui à songer au passage par l'Océan, même contre les intentions de la sacrée congrégation et les siennes ; secondement à faire tous ces préparatifs comme si toute la Chine était chrétienne et qu'en ce pays-là on eût désiré que le Saint-Siège y envoyât une ambassade solennelle ». La Propagande pourtant « n'a rien tant désiré, lui disait Lesley, sinon que votre mission fût très obscure et très secrète

1. Cité par G. GOYAU : Les appels à l'opinion publique du dix-septième siècle français en faveur des missions, ds *L'Eglise en Marche, Etudes d'Histoire Missionnaire*, 4^e série, Paris, 1934, p.109 sq.

2. Lesley à Pallu, Rome, 23 novembre 1659, ds LAUNAY, *Docum. historiques* p.262. Les instructions de novembre 1659 disaient : « vel Persiam et regna Mogolis iter instituendum, vel etiam mari si navis aliqua sese opportune obtulerit, quam certo noveritis recta in Sinas profecturam ».

3. Lesley à Pallu, Rome, 29 septembre 1659, lettre déjà citée.

au commencement, et très illustre et manifeste en son temps après s'être enracinée¹ ».

Les événements cependant n'avaient pas favorisé le succès des projets de la compagnie du Saint-Sacrement. Le *Saint-Louis*, prêt à entreprendre le voyage d'Extrême-Orient, avait été amené du port d'Amsterdam au Texel. Mais les Etats généraux des Provinces-Unies faisaient difficulté pour le laisser partir. Mis au courant de la destination de ce bateau, ils redoutaient en lui un concurrent aux intérêts de la compagnie de Hollande. L'ambassadeur de France, de Thou, s'employait à obtenir la levée de l'embargo. Tandis qu'il négociait, une tempête avait complètement détruit le *Saint-Louis*, le 19 décembre 1660. Du coup la route maritime devenait pour un long temps impossible.

Il n'y avait plus à prendre que la voie de terre, celle qui avait toutes les préférences de la Propagande. Déjà l'évêque de Béryste, Lambert de la Motte, s'y était engagé en s'embarquant à Marseille pour la Syrie, le 27 novembre 1660. Il était accompagné de deux prêtres, Jacques de Bourges et François Deydier. Le 3 septembre 1661, ce fut le tour d'Ignace Cotelendi qui d'abord avait été au Havre pour y attendre le *Saint-Louis*. Deux ecclésiastiques le suivaient dans son voyage, Louis Chevreuil et Antoine Hainques.

Restait Pallu. Après la destruction du *Saint-Louis*, il avait songé à chercher un passage du côté de l'Espagne. Prenez plutôt la voie des Anglais, lui conseillait Lesley². Finalement l'évêque se résolut à la route de terre. « J'apprends avec une joie incroyable la résolution que vous avez prise, lui mandait aussitôt Lesley, et l'ayant communiquée à monsieur le secrétaire, il est impossible de vous exprimer par écrit la grandeur de la satisfaction qu'il a eue³. »

Le 2 janvier 1662, l'évêque d'Héliopolis s'embarquait à Marseille avec sept prêtres, dont Louis Laneau et Pierre Brindeau, et deux laïcs. Avant de s'éloigner, par une procuration datée du 21 décembre 1661, il avait donné pouvoir à MM. Gazil, Fermanel et de Meur « d'établir à Rome une ou plusieurs personnes pour les affaires de la mission de la Chine et du Tonkin et de ses missionnaires⁴ ».

1. Lesley à Pallu, Rome, 9 août 1661, ds LAUNAY, *Docum. historiques* p.264 sq. Le 27 septembre 1660, le cardinal préfet avait manifesté lui-même aux deux vicaires apostoliques son regret de la publicité donnée à leurs préparatifs de départ, en dépit de toutes les mises en garde qui leur avaient été répétées. (Lettre citée plus haut, Id, *ibid.* p.36)

2. Lesley à Pallu, Rome, 12 septembre 1661, ds LAUNAY, *Docum. historiques* p.266.

3. Lesley à Pallu, Rome, 4 octobre 1661, ds LAUNAY, *Docum. historiques* p.268.

4. Ds LAUNAY, *Docum. historiques* p.302. Pallu prévoyait aussi l'établissement de « procureurs dans toutes les villes de France et autres pays, suivant l'exigence et le besoin des

Alberici, tout en louant la vertu et le courage héroïque de Pallu, gardait le regret de « l'éclat et du bruit » qu'avaient fait autour du départ des évêques leurs amis de Paris. « Les contradictions qu'il prévoit du côté du Portugal aux Indes, écrivait Lesley à Gazil, et les oppositions que les réguliers leur feront et tant de pièges qui seront dressés contre eux leur firent trouver la route toute pleine de difficultés qu'ils n'auraient jamais rencontrées s'ils fussent partis sans le faire savoir à personne. » Alberici confiait maintenant à la Providence le succès de l'entreprise voulue par la Propagande : « Le bon Dieu veut faire réussir le tout contre toutes nos craintes, contre toute apparence et contre toutes les contradictions de la terre, de l'enfer même¹ ».

affaires. » — Ces procurés furent « très longues à se fonder, écrit LAUNAY, *eod.loc.* Sans doute, la Société des Missions-Étrangères eut, à Rome, plus ou moins régulièrement, un ecclésiastique qui s'occupa de ses affaires, mais elle ne le choisit pas et ne l'envoya pas dans la Ville éternelle en qualité de procureur régulièrement constitué. Tantôt cet ecclésiastique fut député par un ou plusieurs vicaires apostoliques, tantôt par le séminaire des Missions-Étrangères, généralement pour traiter une affaire spéciale et déterminée. Assurément, si on le priait de s'occuper d'autres questions, il le faisait, mais ce n'était là ni son but, ni son office. De plus, ces ecclésiastiques n'appartenaient pas tous à la Société, principalement parmi les premiers qui furent employés à Rome. » (En France, la première procure officielle établie, à Marseille, ne remonte pas plus haut que 1878.) Du moins de son vivant, Pallu créa deux procurés : l'une à Siam (infra p. 147) en 1662, qui dura jusqu'en 1688 ; l'autre à Bantam, en 1672, qui disparut quelques années après, quand le procureur, Gayme, dut regagner Siam, avant 1677.

1. Lesley à Gazil, Rome, à dater du commencement de 1662, ds LAUNAY, *Docum. historiques* p.270.

TROISIÈME PARTIE

L'ARRIVÉE DES ÉVÊQUES FRANÇAIS
DANS LES MISSIONS PORTUGAISES D'INDOCHINE

CHAPITRE IX

L'ETABLISSEMENT DES VICAIRES APOSTOLIQUES FRANÇAIS DANS LE ROYAUME DE SIAM (1662-1664)

L'évêque de Béryste, Pierre Lambert de la Motte

- I. L'arrivée de Lambert de la Motte dans la capitale du Siam. Les « camps » étrangers dans la ville royale. Accueil libéral du roi Phanaraï. Les premiers missionnaires de Siam, dominicains et jésuites portugais.
- II. Les premières difficultés de Lambert de la Motte avec les Portugais. Personnalité de l'évêque de Béryste : origines spirituelles et ardeur de sa vie intérieure. Ses impressions défavorables sur les religieux établis à Siam ; rapports à la Propagande.
- III. François Pallu à Siam. Délibérations des missionnaires français : rédaction des « instructions aux missionnaires de la Propagande », projet de se constituer en société religieuse, établissement d'une procure à Siam. Bonne influence de Pallu sur les rapports entre les prêtres français et les religieux portugais.

Le premier vicaire apostolique qui s'embarqua pour l'Extrême-Orient, Lambert de la Motte, suivit avec soin dans son voyage les instructions de la Propagande. Son itinéraire évita tous les lieux soumis aux Portugais¹.

A travers la Syrie, la Mésopotamie et la Perse, l'évêque et ses deux compagnons, Bourges et Deydier, atteignirent, le 30 octobre 1661, le port de Gomeron sur le détroit d'Ormuz. Seuls « un reste de château de terre bâti à l'antique et une douzaine de galions délabrés » y figuraient les vestiges de la domination portugaise². Anglais et Hollandais y possédaient des loges pour leurs compagnies de commerce. Depuis Ispahan, les missionnaires avaient fait route

1. Le voyage de Lambert de la Motte a été narré par son compagnon Jacques de BOURGES, *Relation du voyage de Monseigneur l'évêque de Béryste, vicaire apostolique du royaume de la Cochinchine, par la Turquie, la Perse, les Indes, etc., jusqu'au royaume de Siam et autres lieux*, Paris, 1666. Nous suivons la troisième édition, 1683.

2. A. MARTINEAU, *Mémoires de François Martin, fondateur de Pondichéry (1665-1696)*, Paris, 1931, t. I p. 214. Depuis 1622, Gomeron (aujourd'hui Bender-Abbas) avait fait retour au roi de Perse grâce à l'aide anglaise.

avec l'agent que la compagnie anglaise entretenait dans ces parages. On était alors en Angleterre au lendemain de la restauration des Stuarts, et les relations cordiales du nouveau roi Charles II avec Louis XIV avaient leur retentissement jusqu'en Asie. Lambert de la Motte rencontra dans les Anglais des hommes « fort civils et officieux » ; il ne les trouvait « incommodes que dans les instances qu'ils font pour obliger à boire ». A Gomeron, l'agent britannique logea les missionnaires dans la maison de sa compagnie et s'employa à leur procurer passage sur un bateau dont l'équipage était composé de Maures, c'est-à-dire de musulmans.

Le 23 décembre, les trois Français débarquaient dans les États du Grand Mogol, à Surate, où ils remarquèrent les loges florissantes que possédaient les compagnies commerciales de Hollande et d'Angleterre. Dans le couvent des capucins où jadis Rhodes avait reçu l'hospitalité de Zénon de Baugé, ils furent très bien accueillis par un autre Français, Ambroise de Preuilly. Lambert de la Motte apprécia fort la vertu de ces religieux et surtout leur prudence à se tenir à l'écart des affaires temporelles, comme le recommandait la Propagande à tous missionnaires. Il apprit par eux que, dès le mois de juin, les autorités de Goa avaient reçu de Lisbonne ordre de se saisir des évêques français et de les envoyer au Portugal¹.

Mais les Portugais n'étaient plus de taille à pouvoir se permettre un coup de main dans les Etats des princes indigènes, surtout chez le Grand Mogol, le « vrai roi de toutes les Indes, comme l'appelait Rhodes, et qui pouvait mettre sur pied des armées effroyables de quatre ou cinq cent mille hommes² ». Au dire d'un témoin du moment, François Martin, Goa n'était plus que l'ombre de ce qu'elle avait été autrefois : « Ses belles maisons et ses beaux édifices sont tombés en ruine ; il n'y a que les églises, qui sont magnifiques, que l'on entretient toujours³ ». En passant à travers le royaume du Grand Mogol et celui du roi de Golconde, les missionnaires français n'avaient rien à redouter de l'hostilité portugaise.

Trois chariots indigènes tirés par des bœufs emmenèrent Lambert de la Motte et les siens. Partis de Surate le 21 janvier 1662, ils arrivèrent après quarante et un jours de chemin à Masulipatam, le

1. Mémoire de J. de Bourges à la Propagande (fin 1664), ds LAUNAY, *Docum. historiques* p.42.

2. RHODES, *Voyages et missions* III^e part. p.57.

3. MARTINEAU, *Mémoires de François Martin* t.I p.290. — Ayant eu l'occasion d'assister à l'entrée solennelle du nouveau vice-roi à la fin du mois d'août 1655, TISSANIER, *Voyage au Tonkin* p.37 sq. remarque que la cérémonie s'accomplit avec assez de pompe ; « mais tout l'appareil que je vis, dit-il, était bien éloigné de la magnificence d'Europe ».

principal port de Golconde, sur la côte de Coromandel. Comme à Surate, Anglais et Hollandais y avaient d'importants comptoirs. La brouille des Portugais avec le roi de Golconde, qui était à la veille de leur arracher Saint Thomas de Méliapour, la dernière place qu'ils possédaient sur le rivage de l'Inde, ôtait encore à leur prestige. Un vaisseau maure porta l'évêque de Béryste à Tenasserim dans la presqu'île de Malacca (19 mai 1662). Autrefois aux rois d'Ava et maintenant siamoise, la ville était peuplée d'une foule d'étrangers qui y menaient grand trafic avec le Bengale et Masulipatam. Les Européens y trouvaient aisément tout ce dont ils avaient besoin « pour le plaisir et la commodité de la vie¹ ». Un jésuite portugais, Jean Cardoso, y était installé depuis 1659. Il fit bon accueil à Lambert de la Motte qui ne crut pas à propos de lui dissimuler son caractère épiscopal. Cardoso n'en fut point formalisé ; il lui demanda d'administrer le sacrement de confirmation aux quelques chrétiens dont il avait soin².

I

Cependant Lambert de la Motte avait décidé de gagner la capitale du Siam, Ayouthia, ou simplement Siam comme avaient coutume de dire les gens d'Europe. De là il aviserait à son passage dans le royaume de Cochinchine dont Rome l'avait fait vicaire apostolique. L'État siamois était bien connu de tous les marchands ; sa position géographique entre deux mers, la longue étendue de ses côtes (cinq à six cents lieues) en faisait le rendez-vous tout indiqué des commerçants d'Orient et d'Occident. « On y aborde de toutes parts, du Japon, de la Chine, des îles Philippines, de Ciampa, du Cambodge, des îles de Java, de Sumatra, de Golconde, de Bengale et de toute la côte de Coromandel », note Jacques de Bourges³. Hollandais, Anglais, Portugais y avaient des magasins.

Siam, la capitale du royaume, était comme un vaste *emporium* où affluaient Blancs et Jaunes⁴. Bien qu'elle fût à plus de soixante

1. Nicolas GERVAISE, *Histoire naturelle et politique du royaume de Siam*, Paris, 1688, p.60.

2. Journal de la mission, ds A. LAUNAY, *Histoire de la mission de Siam (1662-1811)*, Documents historiques t.I, Paris, 1920, p.1.

3. BOURGES, *Relation du voyage de Mgr l'évêque de Béryste* p.97.

4. Sur Ayouthia avec N. GERVAISE, déjà cité, voir J.-B. PALLEGOIX, *Description du Royaume Thai ou Siam*, Paris, 1854, p.86 ; - E. RECLUS, *Nouvelle géographie universelle, La Terre et les Hommes*, t.V *L'Inde et l'Indochine*, Paris, 1885, p.831 (avec un plan d'Ayouthia). - Le guide MADROLLE, *Chine du Sud, Java, Japon*, donne un plan d'Ayouthia reproduit d'après le plan de 1687 conservé à la Bibliothèque nationale. — Sur Siam à cette époque et sur les jésuites à Siam jusqu'en 1660, voir MARINI, *Missioni* p.406-420.

lieues de la mer, des vaisseaux de trois à quatre cents tonneaux parvenaient facilement tout chargés jusqu'aux portes de la ville en remontant avec la marée le cours de la Ménam, belle rivière au lit profond et égal. La plus grosse partie de la cité s'étalait dans une île de forme ovale de deux à trois lieues de tour. Des canaux longs et droits, capables de laisser passer de grands bateaux, la traversaient de part en part et évoquaient à la mémoire des Européens une image de Venise. Dans la partie nord de l'île, à l'abri d'une double muraille de brique soigneusement entretenue, le palais du roi abritait ses bâtiments dans de grands jardins bien plantés où les allées étaient entrecoupées de petits ruisseaux qui maintenaient une fraîcheur constante. Le reste de l'île, hors de l'enceinte sacrée, constituait le quartier des artisans, couvert de boutiques. L'agitation y était intense ; de grandes rues ombragées de beaux arbres, souvent pavées de briques, menaient à de vastes places où chaque jour, soir et matin, se tenaient des marchés abondamment pourvus de poissons, d'œufs, de fruits et de légumes. « La multitude du peuple est si grande qu'on a quelquefois bien de la peine à y passer, » écrit l'auteur de l'*Histoire naturelle et politique du royaume de Siam*, Nicolas Gervaise¹. A son sens la ville était si peuplée qu'elle aurait pu, quand le roi y résidait, fournir soixante mille hommes d'âge à porter les armes. La richesse d'Ayouthia éclatait dans la magnificence de ses cinq cents pagodes pleines de statues couvertes d'or.

Le quartier des étrangers s'étalait le long du fleuve au sud et à l'est de l'île centrale. Ils y vivaient groupés en « camps » selon leur nationalité et gouvernés par des chefs de leur race. Il y avait beaucoup de Chinois, de Cochinchinois et de Japonais. Parmi les Européens, les Portugais formaient la colonie la plus importante et la plus ancienne ; beaucoup étaient venus se fixer à Siam après la prise de Malacca par les Hollandais, et d'autres après la prise de l'île de Macassar. Les rois de Siam pratiquaient une tradition de large hospitalité à l'égard des étrangers dont le commerce enrichissait leur trésor. Quand Lambert de la Motte arriva à Tenasserim, le souverain régnant ignorait toute xénophobie. Monté sur le trône en 1655, il venait de se donner pour favori, et bientôt pour ministre ou barcalon, un aventurier grec du nom de Constance Phaulcon². Sous son influence, il ferait facilement bonne mine aux Européens.

1. GERVAISE, *op. cit.* p.41 sq.

2. Sur Phranarai et Phaulcon, voir J.F.D. LANIER, *Etude historique sur les relations de la France et du royaume de Siam de 1662 à 1683*, Versailles, 1883, p.33. Phranarai, dont les premières années de règne avaient été très troublées, était bien vu des étrangers et des chrétiens. Les Portugais n'ayant pas peu contribué à l'affermissement de sa couronne



Libéraux aux étrangers, les princes siamois les laissaient volontiers pratiquer leur religion¹. Dès 1622, le roi Phra-chao-song-tham leur en avait donné officiellement la permission ; il avait même demandé à l'évêque de Malacca, Gonzalve da Silva², d'envoyer un prêtre prendre soin de la colonie portugaise établie dans la capitale. Un jésuite, Jules César Margico, arrivé en 1624, avait tenté de fonder une paroisse à Siam. Au dire d'Alexandre de Rhodes qui l'avait connu, Margico sut se gagner le cœur du roi et se rendre amis les principaux du royaume ; mais il disparut vite, empoisonné par un mauvais chrétien à qui il avait reproché avec trop d'insistance « sa méchante vie »³. Les jésuites attendirent jusqu'en 1655 pour envoyer à Siam un autre religieux, le Sicilien Thomas Valguarnera. Celui-ci venait de Macao avec la charge de veiller sur la foi des catholiques japonais chassés par la persécution qui avaient cherché refuge sur les bords de la Ménam. Les Japonais, quelques Cochinchinois et les Portugais formèrent le petit troupeau de Valguarnera. Le missionnaire leur bâtit, avec de la pierre qu'il avait fait venir de Macao, une belle église à la façade peinte et dorée. Un incendie qui détruisit l'édifice en 1658 donna au roi Phranaraï l'occasion d'offrir à Valguarnera, pour une nouvelle église, un emplacement meilleur que le premier.

Le jésuite appréciait beaucoup le monarque auquel il avait fait apporter de Macao une fontaine peinte et munie d'un jet d'eau ;

(cf. MARINI, *Missioni* p.339), il avait pour eux une particulière considération au milieu des conseillers étrangers de toute nation qui intriguaient à sa cour et envers lesquels, estimait Tissanier, il « exerçait une justice merveilleuse ». Plusieurs Portugais reçurent de lui de hautes dignités. — De leur côté, les Hollandais avaient établi un comptoir à Ayouthia dès 1608.

Constance ou Constantin Paulcon, de son nom d'origine Gerachi, était un sujet vénitien de famille noble né à la Custodia dans l'île de Céphalonie en 1647. Très jeune il s'expatria pour entrer au service de la compagnie anglaise des Indes ; il se fit ainsi protestant. Sa vie d'aventures le conduisit à Siam où il sut s'introduire dans les bonnes grâces du premier ministre ou barcalon, et par là dans celles du souverain. C'est lui qui succéda au barcalon, lorsque celui-ci vint à mourir, mais il s'obstina à ne pas vouloir porter le titre de sa toute puissante fonction. — Voir le portrait très flatté qu'en fait le jésuite Guy Tachard dans son *Voyage de Siam des Pères jésuites envoyés par le Roi, aux Indes et à la Chine*, Amsterdam, 1687, p.160 sq., mais en opposition celui qui est attribué à l'abbé de Lionne par LAUNAY, *Siam* p.124.

1. Marini estimait que leur gouvernement, qui assurait le calme, était favorable aux progrès de la foi. — D'après lui, le premier missionnaire qui pénétra au Siam, aux alentours de 1590, fut le jésuite Balthazar Siqueira. Trop faible pour résister au climat, il mourut sur le chemin du retour vers Goa.

2. Gonzalve da Silva, inquisiteur à Goa en 1605, élu évêque de Malacca en 1610, quitta ce diocèse pour celui de Ceuta, dont il était déjà évêque en 1636. Il mourut avant 1655

3. RHODES, *Voyages et missions* p.43.

mais il déplorait que les sujets d'un si aimable prince fussent si peu accessibles à l'idée chrétienne. Les Siamois en effet, au contraire des Japonais et des Annamites, ne se laissaient point convertir. C'étaient des bouddhistes fervents auxquels suffisait amplement le culte de leurs idoles. Une armée de bonzes et de talapoins, vêtus de robes jaunes ou violettes, veillaient au respect des traditions.

Valguarnera aimait à aller discuter avec eux dans leurs monastères, si nombreux qu'à lire Marini on en pouvait compter près de deux mille dans la capitale et ses environs. Mais de ces colloques aucun changement d'âme ne sortait. « Chacun raisonne à sa manière sur cette extraordinaire dureté des Siamois, dirait un peu plus tard avec amertume un écrivain de la compagnie, mais tous conviennent que l'extrême stupidité de ces peuples et la créance qu'ils ont aux prêtres de leurs idoles en sont les deux principales causes. Le désir d'apprendre, si naturel à l'homme, semble être entièrement éteint dans l'âme de ces barbares. Ils n'ont point de goût pour la peinture ; ils sont sans curiosité pour les secrets des mathématiques ; ils ne font point de cas des montres et de ces sortes de bijoux qui font la passion de toutes les autres nations de l'Inde et qui ont donné la première entrée chez tous les rois de l'Orient aux missionnaires et à l'Évangile¹. »

Les dominicains qui s'étaient essayés eux aussi et depuis près d'un siècle déjà à convertir les Siamois n'avaient pas enregistré meilleurs résultats que les jésuites. Ils entretenaient à Siam, dans le camp des Portugais, un couvent et une église dont le chef était commissaire du grand inquisiteur de Goa². La position du royaume siamois et l'accueil libéral de son roi faisaient de la capitale un carrefour incomparable où il était difficile aux missionnaires comme aux marchands de ne pas figurer. Siam, qui attirait tous les amateurs de trafic, qui recevait les réfugiés portugais traqués par les Hollandais, qui donnait asile aux chrétiens japonais et annamites proscrits pour leur foi et séduisait toutes les races par sa douceur de vivre, allait s'imposer aussi aux vicaires apostoliques français.

1. *L'Etat présent de l'Eglise de la Chine* p.114. Au contraire, MARINI, *Missioni* p.411, remarque qu'il ne faut pas attribuer au mauvais naturel des Siamois la difficulté qu'ils ont de se convertir. Il en accuse la dépendance extrême dans laquelle ils se trouvent les uns vis-à-vis des autres, *gli infimi da mezzani, et i mezzani da superiori, et questi dal re*. A l'exception du roi, on ne peut dire de personne qu'il soit vraiment libre et qu'il puisse disposer de soi.

2. Sur les tentatives dominicaines au Siam, voir B. BIERMANN, *Die Missionen der portugiesischen Dominikaner in Hinterindien*, ds *Z.M.W.*, fasc.4, 1931, p.319 sq.

II

Dès leur arrivée en terre siamoise, à Tenasserim, Lambert de la Motte et ses compagnons avaient été frappés de la liberté dont y jouissait le christianisme. « Elle ne peut pas être plus grande, disait Jacques de Bourges après avoir causé avec Cardoso. On y entend les cloches, on y voit les églises ouvertes, on y chante le service divin et l'on y prêche publiquement sans aucune contradiction¹. » Tout confiants, les trois Français s'étaient mis en route vers Ayouthia. Remontant en bateau le cours de la rivière de Tenasserim puis celui de la Ménam, ils y arrivèrent le 22 août 1662. Chemin faisant ils avaient traversé d'épaisses forêts remplies de tigres, d'éléphants et de rhinocéros ; ils avaient souffert des moustiques et fait plusieurs fois naufrage. Mais en d'autres régions ils avaient apprécié la fertilité du pays, l'ordre qui y régnait et aussi le naturel des Siamois, doux et affables aux étrangers.

A Siam, l'arrivée de Lambert de la Motte fit quelque bruit parmi les Portugais. Le prélat crut bon d'aller saluer leur capitaine qui le reçut d'ailleurs fort bien, lui fit prendre logement dans son camp et avertit les ecclésiastiques et religieux de la ville de sa présence. La plupart vinrent alors lui faire leurs compliments suivant la coutume du pays². Dans le même temps l'évêque de Béryste jugea opportun de donner avis de son arrivée au gouverneur général de la compagnie de Hollande à Batavia, Moetzwicker³. On lui écrivit que les missionnaires français n'étaient pas venus aux Indes « pour faire un commerce temporel », ce qui était de bonne prudence après l'intérêt très vif qu'avait porté Pallu aux projets d'une compagnie française pour la Chine et de la construction du *Saint-Louis* dans les chantiers hollandais. Le même souci inspira encore des lettres aux autorités espagnoles de Manille, civiles et ecclésiastiques, à qui on déclara le sujet de la sainte entreprise menée par les prêtres français. Il n'y eut pas jusqu'au provincial des jésuites à Macao, Jean-Marie Leria, que l'on priât « de ne rien croire de tout ce qu'on lui pourrait mander au préjudice des missionnaires de France, qui

1. BOURGES, *Relation du voyage de Mgr l'évêque de Béryste* p.107.

2. Journal de la mission, ds LAUNAY, *Siam* p.5. Deydier qui parlait parfaitement le portugais fut invité à prêcher dans les deux églises du camp, celle des jésuites et celle des dominicains. (Mémoires de Bénigne Vachet, ds A. LAUNAY, *Histoire de la mission du Tonkin, Documents historiques*, t.I, 1658-1717, Paris, 1927, p.14) – Sur la conduite du missionnaire français en cette occasion, voir infra p..215

3. Gouverneur général des Indes néerlandaises de 1653 à 1678.

n'ont d'autre but que la gloire de Dieu et le salut des âmes ». On chercha aussi à faire savoir à quelques jésuites de Chine et de Cochinchine que les Français n'étaient « ici que pour vivre avec eux comme des frères et mourir pour Jésus-Christ¹ ».

L'atmosphère favorable dont Lambert de la Motte et les siens profitaient depuis leur arrivée à Siam se troubla quand, peu avant la fête de Noël, arriva du vice-roi de Goa l'ordre « d'empêcher les Français de passer dans leurs missions par tous les moyens dont ils se pouvaient aviser ». Dans le camp portugais, la courtoisie dont jusqu'à présent on avait fait preuve envers l'évêque se mua en hostilité si violente que l'on craignit pour sa vie. Le capitaine du comptoir hollandais voulut lui offrir dans sa maison un abri que Lambert de la Motte déclina, redoutant d'exaspérer les Portugais s'il se réfugiait chez un hérétique.

Ce furent les Cochinchinois qui vinrent le tirer du danger. Leur camp était situé sur la rivière à une lieue au-dessus de celui du Portugal. En plein jour ils enlevèrent l'évêque, ses compagnons, ses valets, leurs bagages, et les installèrent chez eux ; puis ils leur bâtirent une maison et une chapelle sur le bord du fleuve. Les Portugais, furieux de perdre leur proie, en conçurent forte rage. « L'un d'entre eux, raconte Bénigne Vachet dans ses mémoires², jeune homme étourdi et téméraire, voulant se distinguer des autres, se mit dans une barque ayant avec soi des amis. Il arriva sur le minuit au-dessous des fenêtres de ces messieurs et, en touchant de sa guitare, il se mit à chanter dans son langage qu'il voulait tuer un évêque afin qu'on n'en parlât plus. M. Deydier, qui l'ouït distinctement, se sentit la bile un peu émue, et il se préparait à sortir pour l'arrêter quand M. de Béryste l'en empêcha. »

Ces difficultés auraient dû incliner Lambert de la Motte à la prudence, d'autant plus qu'à Siam il n'était pas chez lui, car ses pouvoirs de vicaire apostolique ne concernaient que la Cochinchine et une partie de la Chine. N'étant là que de passage, il aurait fallu qu'il tentât de se dérober par sa réserve au conflit que cherchaient ses ennemis. Mais le tempérament de l'évêque de Béryste n'était pas d'un temporisateur. Nature très ardente, il était pressé d'agir. Très épris d'austérité et de perfection, plus généreux que mesuré, il souffrait mal que les autres ne marchassent pas vers l'idéal au même rythme que lui. A peine arrivé à Siam, il s'impatientait déjà

1. Journal de la mission, ds LAUNAY, *Siam* p.9 sq. Cf. le mémoire de Bourges à la Propagande, déjà cité, ds LAUNAY, *Docum. historiques* p.42 sq.

2. Mémoires de Vachet, ds LAUNAY, *Siam* p.33.

de tous les désordres qu'il croyait apercevoir chez les chrétiens, clergé et fidèles. Tout de suite, il se sentit la vocation d'un réformateur et jugea de son devoir d'entreprendre la guerre aux abus en même temps que de les dénoncer à Rome.

* * *

Né à Lisieux, le 15 janvier 1624, d'une famille de magistrats, Pierre Lambert de la Motte avait commencé par acheter une charge de conseiller à la Cour des aides de Rouen, en 1646¹. D'un naturel extrêmement religieux, le jeune homme fut attiré par la très vivante société de spirituels et de mystiques qui florissait alors en Normandie. Il s'était lié avec Jean de Bernières de Louvigny, trésorier de France à Caen, le fondateur de l'Ermitage où se réunissaient pour s'entraîner aux œuvres de charité et spécialement à l'exercice de l'oraison des « confrères », prêtres et laïcs particulièrement fervents². Dans ce milieu on ne parlait jamais que pur amour, suprême indifférence, anéantissement de soi-même, abandon très parfait au bon plaisir de Dieu ; on s'y exerçait à l'oraison de simple regard ; on y multipliait les longues retraits, de trente, quarante jours ; on recherchait les pratiques de la mortification intérieure la plus rigoureuse jointes aux humiliations publiques. L'âme du jeune magistrat se sentait accordée à une ferveur aussi brûlante. Chez Jean de Bernières cependant, le mystique trop subtil³ n'avait pas étouffé les préoccupations de l'apôtre. C'est lui qui, en 1639, avait décidé l'ursuline Marie de l'Incarnation à s'en aller au Canada évangéliser les enfants de la Nouvelle-France ; c'est lui encore qui, au temps où Lambert de la Motte fréquentait l'Ermitage, encourageait au départ un des confrères, François de Montigny-Laval, archidiacre d'Evreux,

1. Sur Lambert de la Motte, voir H. DE FONDEVILLE, *Pierre Lambert de la Motte, évêque de Bértye*, qui se sert d'une vie manuscrite faite par Laurent de Brisacier et conservée aux archives des Missions-Étrangères, vol.122.

2. Sur Jean de Bernières, voir M. SOURIAU, *Deux mystiques normands au XVII^e siècle, M. de Renty et Jean de Bernières*, Paris, 1913 ; — A. REBELLIAU, *Un épisode de l'Histoire religieuse du XVII^e siècle. La Compagnie du Saint-Sacrement*, ds *Revue des Deux-Mondes* 1903 ; — H. BREMOND, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours*, Paris, 1926, t.VI p.229 sq. Nous suivons P. POURRAT, *La spiritualité chrétienne*, t.IV *Les temps modernes*, 2^e part. *Du jansénisme à nos jours*, Paris, 1928, p.136 sq. — Quoique simple laïque, Bernières dirigeait la conscience de ses disciples de l'Ermitage et de beaucoup de personnes pieuses, voire de prêtres, de religieux, de moines, de religieuses.

3. La doctrine de Bernières se trouve dans deux ouvrages publiés après sa mort, *Le Chrétien intérieur* et *Les Œuvres spirituelles de M. de Bernières*, l'un et l'autre inscrits au catalogue de l'Index (en 1689 et 1690). « La réaction contre le quiétisme ne semble pas expliquer seule cette sévérité. Si nous examinons de près la doctrine des livres de Bernières, nous trouvons à côté d'admirables pages, des exagérations doctrinales dangereuses ». (POURRAT, *op. cit.* p.138.)

promu en 1658 premier vicaire apostolique du Canada.¹ Sur les conseils de Bernières, Lambert de la Motte avait songé lui aussi à la Nouvelle-France, mais cette première rencontre avec la vocation missionnaire n'eut pas de suite.

Un autre centre de vie parfaite s'épanouissait à Caen, offrant une spiritualité heureusement indemne des exagérations où l'Ermitage finirait par s'égarer : le séminaire que venait d'établir, en 1643, Jean Eudes². Ce fut à l'école de Jean Eudes et de ses disciples, les membres de la congrégation de Jésus et de Marie, que Pierre Lambert de la Motte fit sa préparation au sacerdoce. Il reçut la prêtrise à Coutances, le 27 décembre 1655, après avoir accompli un exploit assez étrange qu'il appelait son voyage d'abjection ; il voulait par là se donner à lui-même la preuve qu'il était « bien résolu pour l'avenir de marcher par le chemin royal des humiliations, sans reculer d'un seul pas, pour quelque considération humaine que ce fût³ ». Les cheveux coupés courts, vêtu de ridicule et pauvre façon, affectant des manières rustiques, Pierre Lambert, seigneur de la Boissière, éprouvait une sorte de contentement à subir le dédain des gens de son monde et la raillerie du populaire. Il s'en allait ainsi à Rennes faire un pèlerinage et une retraite auprès de la tombe d'un mystique dont la réputation s'étendait au loin, le carme Jean de Saint-Samson⁴.

1. Montigny-Laval fut sacré le 8 décembre 1658, à Paris, par le nonce, contre le gré de l'archevêque de Rouen, Harlay-Champvallon (supra p.117), qui protesta avec son collègue de Paris auprès de Mazarin et obtint des Parlements de Paris et de Rouen des arrêts contre l'introduction en France de la qualité « prétendue... nouvelle et inconnue... » de vicaire apostolique. (Au même moment, Pallu se faisait sacrer à Rome par le préfet de la Propagande, avant de rentrer en France ; mais moins de deux années après Lambert de la Motte et Cotelendi seront sacrés le premier par l'archevêque de Tours et le second par l'archevêque de Rouen lui-même, supra p.117.) Montigny-Laval devait rencontrer au Canada des difficultés assez semblables à celles de Lambert de la Motte à Siam. Très jaloux de son autorité de délégué direct du Saint-Siège, en conflit avec le gouverneur qui ne tardait pas à demander son rappel, il alla jusqu'à frapper de suspens, en 1661, Gabriel de Queylus, un sulpicien qui prétendait maintenir les droits acquis par sa société sur la cure de Montréal et agir en qualité de vicaire général de Rouen. Les choses pourtant se détendirent. En 1668, Queylus put rentrer au Canada, nommé par Laval son vicaire général pour Montréal.

2. Né à Ri, près d'Argentan, en 1601, Jean Eudes fut oratorien de 1623 à 1643. Il fonda ensuite les séminaires de Caen, de Coutances, de Lisieux, de Rouen, etc., et batailla beaucoup contre les jansénistes. Devant les excentricités des confrères de l'Ermitage devenu un foyer d'illumination après la mort de Bernières, Jean Eudes dut se désolidariser d'avec eux. « La source de semblables tromperies, écrit le saint, est la vanité, laquelle étant une fois entrée dans un esprit n'en sort que très difficilement et très rarement : c'est ce qu'une personne de piété (Marie des Vallées) avait dit plusieurs fois à M. de Bernières que autant d'âmes qu'il mettrait dans la voie de l'oraison passive (car c'est à Dieu à les y mettre), il les mettrait dans le chemin de l'enfer. » (*Œuvres complètes du Bx Jean Eudes*, t.X p.439, cité par POURRAT, *op. cit.* p.169 n.2.)

3. Vie manuscrite par L. de Brisacier, ds FRONDEVILLE, *Pierre Lambert de la Motte* p.19.

4. Né à Sens, le 29 décembre 1571, aveugle depuis son enfance, Jean de Saint-Samson fréquenta le couvent des carmes à Paris, place Maubert. En 1606, il reçut l'habit carmélitain à Dol, puis passa en 1612 au couvent de Rennes où il mourut en 1636. Très avancé

Une fois prêtre, Lambert de la Motte aurait pu se vouer entièrement à la réforme du clergé bas-normand, entreprise qui eût peut-être contenté sa soif de vie parfaite chez lui et chez les autres. Déjà quand il était encore laïque, il s'y était intéressé en prenant part à la fondation d'une de ces nombreuses conférences ecclésiastiques qui se répandaient alors en France sous l'influence de saint Vincent de Paul, la conférence de Cambremer. Il s'intéressait aussi, de son influence et de son argent, à la fondation à Rouen d'un séminaire dirigé par les eudistes. Mais c'est aux œuvres de charité qu'il allait se donner après avoir démissionné de sa charge à la Cour des aides, en acceptant de devenir à Rouen le directeur de l'hospice général ou Bureau des pauvres valides.

C'est ainsi qu'à l'occasion des voyages qu'il faisait à Paris pour solliciter la charité de la cour, il fut amené à fréquenter le groupe des Bons Amis qu'il avait connu par Jean de Bernières et où il entendit parler des missions de l'Annam. Son jeune frère Nicolas, qui se préparait au sacerdoce, en était un familier. Pierre Lambert se trouvait en pèlerinage à Annecy lorsqu'une lettre de François Pallu, qui venait d'arriver à Rome avec Vincent de Meur, l'appela à son aide. Il revint en France nommé évêque de Béryste et vicaire apostolique de la Cochinchine¹.

La vocation missionnaire ne fit qu'accroître son besoin de renoncement et de perfection intérieure. A l'arrêt de Tenasserim², ses compagnons et lui reçurent dans l'oraison des vues qui leur révélèrent « qu'ils avaient mené jusqu'alors une vie bien commune et fort peu proportionnée à leur état qui demande une destruction entière de l'extérieur et de l'intérieur de l'homme ». Aussi quand l'évêque de Béryste arriva à Siam, son inquiétude spirituelle n'était pas calmée. Il commença par faire une retraite de trente jours, « ensuite de laquelle les deux autres missionnaires la firent successivement ». Les affaires de sa mission devaient être réglées d'après les inspirations cherchées dans l'oraison.

Ainsi portés à la vie intérieure, les nouveaux missionnaires étaient-ils enclins à juger avec la plus grande sévérité les dispositions

dans les voies de la vie mystique, le frère convers Jean de Saint-Samson avait été surnommé le « divin contemplatif ». POURRAT, *La spiritualité chrétienne*, t.III p.484 n.3, dit qu'il fut le saint Jean de la Croix de la réforme carmélitaine en France.

1. Supra p.117. « Il ne trouverait, disait-il, rien de plus grand pour lui ni de plus avantageux pour son salut, que de renoncer à tous les biens qui l'attachaient en France pour aller chercher une vie pénible parmi les nations infidèles. » (Cité ds GOYAU, *Les prêtres des Missions Etrangères* p.40)

2. Journal de la mission, ds LAUNAY, *Siam* p.2.

des païens et des rares chrétiens au milieu de qui ils allaient vivre. A la première découverte d'un petit nombre de Cochinchinois renégats, « ils prirent feu ». L'année suivante, ayant perdu l'espoir de faire rapidement des conversions parmi les païens, ils décidèrent dans une nouvelle retraite de trente jours « de donner à la vie intérieure, outre le temps accoutumé, celui qui leur resterait après s'être acquittés de leurs nécessaires obligations ». Comme à l'Ermitage de Caen, leur recueillement ne connaîtrait ni de repos ni de distraction¹. Quant à la mortification, elle les attirait de plus en plus ; ils résolurent de pratiquer l'abstinence de viande et le jeûne perpétuel le reste de leur vie, à la réserve de Noël, Pâques, la Pentecôte.

Pourtant dans cette seconde retraite de trente jours qu'ils firent encore une fois chacun successivement, les missionnaires découvrirent quelque chose de mieux que la mortification : « c'est de faire toute chose dans l'ordre de sa vocation par le pur mouvement intérieur qui est attaché à l'état de celui qui est véritablement appelé à la vie apostolique ». Il faut donc « agir toujours d'une manière toute passive au dedans de soi... sans rien opérer de son chef » en suivant seulement les vues reçues sous cette influence mystique. Si l'âme reste dans l'obscurité, elle acceptera cet état ; « cependant elle fera toutes choses dans la bonne foi, et pour ainsi dire à la caution de Jésus-Christ dont les missionnaires apostoliques sont les agents visibles et les médiateurs par état² ». Jusque dans les termes, Lambert de la Motte reproduisait dans le journal de la mission de Siam des expressions familières à la spiritualité de ses amis normands, entièrement tournés vers les raffinements de la perfection intérieure.

Cette parenté ne faciliterait pas le contact d'âme entre lui et les jésuites, formés à d'autres méthodes et accoutumés par saint Ignace à des principes plus objectifs de conduite spirituelle. Lui-même, au moins, réussirait-il jamais à atteindre ce sommet de la paix de l'âme où il aurait trouvé le repos de son esprit toujours tendu vers le plus parfait ? Avec de lourdes souffrances physiques, sous un climat dur aux nerfs européens, aux prises avec des difficultés qu'il ne lui appartenait pas de réduire, c'eût été un miracle... Le compagnon de sa vie à Siam, Louis Laneau, écrirait au lendemain de sa mort

1. « Je puis assurer qu'ayant eu la grâce d'y passer deux ou trois mois (à l'Ermitage), je n'y ai jamais oui d'autres entretiens durant tout ce temps-là que ceux de l'oraison. L'on n'y parlait d'autre chose, et durant le temps de la récréation aussi bien qu'en tout autre temps ; et en vérité c'était la plus douce récréation de ce saint lieu, et ce qui est merveilleux, c'est que l'on ne s'ennuyait jamais. » (Lettre de Boudon, citée par POURRAT, *op. cit.*, t.IV p.136.)

2. Journal de la mission, ds LAUNAY, *Siam* p.9.

qu'il avait vécu « en vrai homme de douleurs au milieu des croix et des souffrances non pas tant extérieures qu'intérieures » et que Notre-Seigneur « lui avait fait ressentir jusqu'à l'excès le poids de sa croix, dont il avait été si épris pendant sa vie¹ ».

* * *

Lambert de la Motte n'était pas à Siam depuis six mois qu'il notait avec douleur qu'on ne savait pas dans la chrétienté de cette ville, grosse de deux mille âmes, ce qu'était « grand'messe dans les fêtes et dimanches, prônes, sermons de doctrine chrétienne, vêpres, ni aucun exercice de piété² ». Il avait voulu interroger les quelque quarante Cochinchinois chrétiens, jadis baptisés par les jésuites, qui vivaient dans le camp de Siam. Il constatait avec désolation qu'il s'en trouvait à peine un qui sût les choses nécessaires au salut. « On ne s'en étonnera pas, écrit l'évêque, quand on sera informé que l'ordinaire de ces missionnaires est de baptiser le même jour ou le lendemain ceux qui demandent à être faits chrétiens sans les enseigner des obligations d'un fidèle³ ».

Chrétiens scandaleux, tièdes ou ignorants, tout cela est le fait des religieux, surtout des jésuites, corrompus eux-mêmes et qui ne font pas leur devoir. Le 11 juillet 1663, Lambert de la Motte écrit au pape sans plus attendre pour lui proposer un remède radical : il faut éloigner des missions tous les religieux qui y sont et mettre à leur place d'autres religieux ou clercs dépendant directement du Saint-Siège ou de la Propagande. « J'avoue, ajoute-t-il, que le conseil

1. Laneau aux directeurs du séminaire, 2 novembre 1679, ds LAUNAY, *Siam* p.73.

2. Journal de la mission, ds LAUNAY, *Siam* p.6.

3. « Dans les missions portugaises de l'Afrique, les jésuites furent les premiers à s'opposer à l'administration hâtive du baptême suivant immédiatement le premier contact avec les indigènes ; néanmoins ils n'exigèrent pas eux-mêmes plus de trois semaines de préparation. Une réaction semblable, mais plus sérieuse, s'exerça aux Indes portugaises sous l'influence personnelle de saint Ignace ; les catéchumènes furent réunis dans des maisons de catéchuménat où ils se préparèrent pendant plusieurs mois à la réception du baptême. Le premier synode provincial de Goa exigea un catéchuménat de trois mois pour les juifs, les mahométans et les Joghis ; le troisième concile exigea en 1585, vingt jours pour tous les païens. Le cinquième enfin détermina qu'on ne pourrait désormais administrer le baptême à plus de cent catéchumènes à la fois. Ces prescriptions, données pour toute la province ecclésiastique de Goa, avaient aussi force de loi au Japon et en Afrique ; on ne trouve pourtant aucun fait indiquant qu'elles furent appliquées en dehors des Indes orientales proprement dites. » (G. MENSAERT, *La préparation des adultes au baptême en terre païenne*, ds *Revue d'Histoire des Missions*, XVI-1939, p.513) On sait qu'à l'époque apostolique la préparation au baptême était de durée minime et que c'est vers la fin du II^e siècle seulement que le catéchuménat fit son apparition. La pratique actuelle en terre de missions repose sur une instruction de la Propagande datée de 1801 : on y fixe qu'il appartient aux vicaires apostoliques de déterminer le temps du catéchuménat pour tous les catéchumènes de leur territoire.

est extrême, mais le mal dont souffre la chrétienté l'est aussi¹ ». Disciple et émule des réformateurs du clergé de France, Lambert de la Motte ne reculait pas plus qu'eux devant des expressions dont la violence touchait à l'invective et par là même dépassait le juste. Un Jean Eudes disait que les églises, en France, ressemblent à « des cavernes de larrons, à des retraites de bêtes, à des lieux de profanation » et que les ecclésiastiques en sont « incomparablement plus coupables que les laïcs ». Et un Bourdoise, « tout ce qui se fait de plus mal dans le monde est ce qui se fait par les ecclésiastiques² ».

A son frère Nicolas, décidé à venir lui aussi en Extrême-Orient, l'évêque confiait d'un ton passionné : « Je ne vous marque rien de notre voyage, puisque vous l'apprendrez... par l'abrégé de la relation que j'en ai dressée. Vous y trouverez des choses surprenantes contre les jésuites des provinces des Indes et du Japon que je n'ai écrites qu'après avoir longuement, instamment prié Notre-Seigneur de me donner lumière sur ce que j'avais à faire sur cette importante matière. La réponse que j'ai eue a été que c'est un des principaux motifs de notre voyage et que j'étais obligé d'écrire ce que j'en savais en Europe. Par là vous voyez bien que j'ai les mains liées et que je ne puis pas désobéir à mon très cher Maître que nos religieux ont méprisé et outragé au dernier point. Les plus sensés croient que ces abus intolérables que nous manifestons nous fermeront le passage dans tous les lieux de nos missions et nous coûteront la vie. Cela est fort probable. Le bon Dieu en soit éternellement béni !... » Ainsi Lambert de la Motte dans sa détresse mêlait les jésuites à la chasse que lui donnaient les agents du roi de Portugal³. Tant de contradiction apaisait sa soif d'humiliation et de persécution pour le nom de Jésus-Christ ; loin de le faire hésiter, elle le confirmait dans sa voie. Ses confidences à son jeune frère s'achevaient dans le rêve de toucher enfin au martyre : « Nous nous embarquons demain,

1. Lambert de la Motte au pape, Siam, 11 juillet 1663, Arch. M.Etr. vol.876 p.101 : « Fateor consilium illud extremum esse, sed extremus est morbus christianitatis ; non dubito quin Vestra Sanctitas scrivisset aut sciret quantum mali attulerint rei christianæ religiosi societatis Jesu provinciarum Indiarum et Japoniæ a longo tempore, aut revocasset ex his locis, aut certe negotia missionum ex omni parte ipsis prohibuisset. » Il écrivait la même chose à Alberici le 10 février 1664 (Arch. M.Etr. vol.857 p.201). Dès le 6 mars 1663, il avait écrit aux cardinaux de la Propagande qu'il n'y avait pas de conversions à Siam « propter infelicem statum et missionariorum vitam hic degentium ». (Arch. M.Etr. vol.857 p.157)

2. Cités par G. GOYAU, *Histoire religieuse*, p.406, tome VI de G. HANOTAUX, *Histoire de la nation française*.

3. Le journal de la mission (ds LAUNAY, *Siam* p.30) dit que l'ordre d'arrêter les évêques français n'ayant pu être exécuté à Goa même, on l'a « ensuite envoyé à tous les endroits où il y a des jésuites ». Le Portugal n'oubliait donc pas les liens que, du temps de Rhodes, les futurs missionnaires d'Annam avaient voulu contracter avec la compagnie ; il s'attendait à les retrouver dans l'une ou l'autre des résidences des pères.

et s'il plaît à Dieu, pour Canton, province de la Chine de ma juridiction. J'ai grande confiance que nous nous trouverons dans ce royaume de la Croix, que nous nous y unirons et que nous en serons pleinement rassasiés comme cela ne peut se faire bien à mon gré qu'en souffrant une mort violente pour Notre-Seigneur Jésus-Christ. Je vous prie de lui demander en ma faveur cette dernière miséricorde¹... »

L'évêque de Béryste joignit cette lettre à un courrier pour l'Europe qu'il se décidait à faire porter par l'un de ses deux missionnaires. Il choisit Jacques de Bourges dans la pensée, insinue-t-il encore à son frère, que ce missionnaire pourrait bénéficier de sa démission d'évêque qu'il emporterait au souverain pontife et au roi². Ainsi le réclamaient ses très grandes infidélités envers Dieu et ses extrêmes ingratitude envers Jésus-Christ, « lesquelles, assurait-il, le rendaient indigne d'un emploi tout divin ».

III

Cependant le voyage de Chine n'avait pas réussi. Parti de Siam le 16 juillet, le bateau qui emmenait Lambert de la Motte et Deydier fut jeté par la tempête sur les côtes de Cambodge où il se brisa. Les deux Français n'eurent d'autre ressource que de rentrer à Siam par la voie de terre et se réinstaller sur les bords de la Ménam dans le camp des Cochinchinois. C'est là qu'ils furent rejoints, le 27 jan-

1. Lambert de la Motte à son frère Nicolas, Arch. M.Etr. vol.121 p.545, ds FRONDEVILLE, *Pierre Lambert de la Motte* p.50-52.

2. Voir les lettres de démission au roi de France et au pape ds A. LAUNAY, *Histoire de la mission de Cochinchine (1658-1823), Documents historiques, t.I (1658-1728)*, Paris, 1923, p.10 sq. — Y voir une note tirée d'un État des affaires et des propositions qui doivent être exposées par M. de Bourges, où se montre l'impression que fit à Paris cette démarche inattendue de Lambert de la Motte : « A propos de la démission de M. l'évêque de Béryste, sur quoi il faut savoir le sentiment de M. Lesley, à savoir de quelle sorte cette proposition peut être reçue. 1° Il peut insinuer que M. de Béryste s'est toujours vu indigne de ce haut emploi de l'épiscopat ; 2° Que son humilité lui a fait voir qu'il était obligé en conscience de représenter tout de nouveau son insuffisance qui lui est plus connue que jamais ; 3° Que néanmoins pour ne pas manquer au salut des âmes il veut bien travailler encore ; il désire vivre et mourir pour la propagation de la foi, en qualité de simple ouvrier ; 4° Que d'ailleurs il est attaqué de quelques infirmités qui lui persuadent qu'un autre s'en acquitterait mieux que lui ; 5° Qu'on n'aura pas de peine, si l'on accepte sa démission, d'en subroger un autre en sa place d'une santé plus parfaite que la sienne. — En faisant cette proposition il faut avoir égard à la réputation et à la conduite de M. de Béryste, à celle de la constance française fort suspecte à Rome, et à la bonne estime de toute la mission. Il y a toute apparence que cette démission ne sera point acceptée ; c'est pourquoi il faut faire entendre de quelle sorte M. de Béryste est disposé de suivre et de consacrer sa vie, pour accomplir les ordres du Saint-Siège ; il faut détruire tout soupçon qui pourrait rester, que c'est par inconstance, légèreté, dégoût, désir de retourner en Europe que cette proposition a été faite. »

vier 1664, par François Pallu accompagné de Louis Laneau et de Pierre Brindeau, qui avait fait route avec lui depuis Marseille, ainsi que de Louis Chevreuil et d'Antoine Hainques, les compagnons de l'évêque de Metelopolis, Ignace Cotelendi, mort en route, emporté par la maladie, le 26 août 1662, à Masulipatam¹. Les deux évêques avaient grande hâte de gagner l'Annam qui était le lieu principal de leurs missions. Ils en furent empêchés par la nouvelle des persécutions qui sévissaient alors tant en Cochinchine qu'au Tonkin. On leur écrivait que la présence d'évêques dans les deux royaumes en un pareil moment risquerait d'aggraver la situation des chrétiens.

Pallu et Lambert de la Motte, se retrouvant à Siam avec tous leurs missionnaires, voulurent en profiter pour traiter des intérêts généraux de leur entreprise. Ils se réunirent en un synode dont le premier ouvrage fut de « dresser une conduite générale pour les missionnaires, afin qu'ils se trouvassent uniformes, autant que cela se peut, dans leur façon d'agir intérieure et extérieure ». De là sortirent des instructions dont les prêtres du séminaire parisien de la rue du Bac feraient la charte de leur vie et de leur action apostolique².

1. Pallu avait rencontré à Surate un jésuite portugais, Manuel Godinho, qui prit beaucoup de peine à le dissuader de continuer sa route. La mort de Cotelendi et celle de plusieurs compagnons que Pallu venait de perdre lui servirent à représenter au jeune évêque français les difficultés qui devaient être, à l'en croire, le tombeau des trois vicaires apostoliques et de leur suite envoyés à l'aveugle dans des terres hostiles. (*La Morale Pratique des Jésuites*, ds *Œuvres de Messire Antoine Arnauld, docteur de la maison et société de Sorbonne*, publiées par Gabriel Du Parc Bellegarde et Jean Hauteffage, avec la vie de messire Antoine Arnauld, par Noël de Larrière) Paris-Lausanne, 1783, 43 t. en 38 vol. in-4°, t. XXXII p.433.)

2. Ces instructions, communément appelées *Monita ad missionarios S. Congregationis de Propaganda Fide*, ont été imprimées pour la première fois à Rome en 1669, dans une rédaction latine intitulée *Instructiones ad munere Apostolica rite obeunda peritiles, missionibus Chinæ, Tunchini, Cochinchinæ atque Siam accommodatæ, a missionariis S. Congregationis de Propaganda Fide, Iuthiæ regia Siam congregatis, anno Domini 1665 concinnatæ, dicatæ Summo Pontifici Clementi IX*. Très souvent rééditées par les soins de la société des Missions-Étrangères, elles ont été récemment traduites en français par un missionnaire de Scheut, Louvain (1928). — Leur chapitre III « du légitime usage des moyens humains », parut dans *La Morale pratique des jésuites*, VII^e part., qui ne pouvait manquer de les faire entrer dans sa machine de guerre : « On n'a rien trouvé de plus opposé à leur esprit tout humain (des jésuites) que ce que l'esprit de Dieu a inspiré à M. l'évêque d'Héliopolis pour former de vrais missionnaires apostoliques ». (*Œuvres d'Arnauld*, t. XXXII p.445 sq.)

Pallu s'employa à les faire accepter par l'opinion, en dédiant aux archevêques, évêques et clergé de France sa *Relation abrégée des missions et des voyages des évêques français envoyés aux royaumes de la Chine, Cochinchine, Tonkin et Siam*, Paris, 1668, p.43 : « Durant le séjour que nous y (à Siam) avons fait, notre première application a été de cultiver la nouvelle Église des Cochinchinois, et en même temps de ramasser toutes les lumières que nous avions prises, soit des choses que nous avions remarquées par nous-mêmes, soit des avis qui nous avaient été donnés par les plus sages missionnaires, afin d'en pouvoir profiter ; et après avoir pris soin en particulier de reconnaître ce qui pouvait retarder les progrès de l'Évangile, et en diminuer l'estime en l'esprit des idolâtres ; nous avons pensé premièrement à nous garantir de tout ce qui pouvait tendre au relâchement, auquel nous aurions pu insensiblement nous engager par quelques raisons apparentes, qui semblaient en devoir autoriser l'usage. Secondement, nous avons cru qu'il était de notre devoir de penser de bonne heure aux moyens de les retrancher entièrement et de nous établir d'abord en de saintes pratiques, et un peu plus sévères, qui puissent servir de modèle

Mais Lambert de la Motte rêvait davantage. Toujours occupé des moyens d'atteindre à la perfection de la vie intérieure, il proposa de constituer les missionnaires en une société dont les membres deviendraient de véritables religieux soumis étroitement à un supérieur général, et comme eux feraient des vœux. La formule qu'il en proposait reflétait fidèlement la doctrine spirituelle qui lui était chère. Selon lui, les trois vœux habituels du religieux, pauvreté, chasteté, obéissance, signifieraient dans la société constituée par les missionnaires français « le détachement complet de l'âme et de ses puissances, le renoncement absolu à leur libre usage ainsi qu'à toute jouissance qui peut venir d'une chose créée ou même des dons célestes, enfin et en tant qu'il nous sera donné d'En-Haut une soumission entière à l'inspiration et à la direction du Saint-Esprit¹ ». En fait de mortification extérieure, le règlement exigerait des missionnaires trois heures par jour d'oraison, le jeûne perpétuel même le dimanche, l'abstinence ordinaire de vin, la promesse de ne prendre aucun remède en cas de maladie, et enfin le coucher sur la dure. Pallu ne se rangea qu'après beaucoup d'hésitation à l'idée de Lambert de la Motte. Encore ne s'y résigna-t-il que parce qu'il ne s'agissait que d'un projet sur lequel Rome aurait à se prononcer.

Sur un autre point, au contraire, tous les missionnaires tombèrent immédiatement d'accord : l'établissement à Siam d'une résidence stable qui leur paraissait maintenant indispensable. Déjà, quand il n'était encore qu'à Ispahan en route vers les Indes, Pallu avait discerné la nécessité de cette fondation, et de son côté Lambert

à tous, donnant pour cela tout le soin et toute l'application que l'importance de la chose, et l'honneur de notre dignité demandait de nous. Et afin de ne nous point tromper par de fausses règles, nous avons pris l'Évangile à la main, les saints canons de l'Église, les constitutions des souverains pontifes, les décrets particuliers de la sacrée congrégation de la propagation de la foi, l'exemple des hommes apostoliques, principalement de saint François Xavier, duquel la vie, les actions et tous les pas, mais sur tout les maximes contenues en ses lettres fournissent des conduites sûres, par le saint usage desquelles on peut se promettre de très grands succès et se garantir de tout reproche, étant assuré qu'il ne suffit pas de faire le bien, mais encore qu'il faut procurer qu'il soit fait par des voies qui soient pures, droites, et légitimes. »

1. LAUNAY, *Histoire générale*, t.I p.112. — Dans une lettre à Pallu datée de Siam, octobre 1666, Lambert de la Motte revenait sur les sentiments qui l'inspiraient à l'époque où il faisait triompher à Siam l'idée de sa congrégation apostolique. C'était une critique des « voies trop larges » suivies par les missionnaires qui l'avaient précédé : « Je sais bien qu'on a voulu par ces pratiques accréditer ici les ministres de la religion, et par une pompe extérieure fait voir aux païens que ceux qui prêchent l'Évangile ne sont pas gens de néant, comme ils s'imaginent. Pour moi je veux bien par avance me condamner moi-même, si je m'oublie jusqu'à ce point, que d'entrer en ces conduites, qui nous sont défendues par les règles toutes saintes que l'Église nous propose, auxquelles il nous faut attacher simplement et de bonne grâce, pour honorer notre ministère. » (PALLU, *Relation abrégée* p.134 sq.)

de la Motte en avait fait l'objet d'un mémoire à la Propagande dont il avait chargé Bourges¹. Il fut donc résolu que les prêtres français auraient en permanence à Siam au moins un des leurs, qui recevrait le courrier d'Europe et le ferait parvenir aux missionnaires. « Outre cette vue on a pensé, note le journal de la mission, que celui qui restera ici sera en état d'être envoyé en Cochinchine ou au Tonkin, parce qu'il y apprendra par nécessité la langue de la Cochinchine (les Français, en effet, vivant dans le camp des Cochinchinois) qui est commune à ces deux États. On peut encore regarder ce lieu comme un séminaire des langues à cause de plusieurs nations qui y demeurent, de sorte que, si on veut, on y peut apprendre les diverses langues de la Chine, on peut aussi étudier celle du Japon, du Laos, du Pégou, du Macassar, du Cambodge, etc. Avec tout cela on a cet avantage qu'étant dans ce royaume on est dans un pays de fort grande liberté². »



François Pallu avait le désir qu'à Siam même de bonnes relations s'établissent entre les siens et les religieux portugais, tout particulièrement les jésuites. Il leur était attaché par des liens très étroits. Deux de ses frères appartenaient à la société et il se reconnaissait lui-même comme un de leurs fils spirituels. « Depuis mon enfance, écrivait-il un jour, comme si j'avais été élevé et instruit dans le sein de la compagnie, j'ai toujours ressenti à son égard un vif amour et une très forte inclination de la volonté³. » Le temps du carême parut propice à Pallu pour un utile contact. Les Français offrirent de prêcher à tous les chrétiens de la ville une mission qui durerait jusqu'à Pâques ; mais les religieux déclinèrent la proposition. Tout de même, Portugais et Français, tous se réunirent pour une procession générale le premier dimanche de carême 1664. « Cette action fut solennelle, note le journal de la mission, et causa d'autant plus de surprise au peuple qu'il n'avait pas de coutume de voir un corps ecclésiastique marcher avec quelque modestie et quelque récol-

1. Mémoire de Bourges à la Propagande, cité plus haut, ds LAUNAY, *Docum. historiques* p.41 sq.

2. Journal de la mission, ds LAUNAY, *Siam* p.11.

3. PALLU, *Brevis et perspicua expositio*, ds LAUNAY, *Docum. historiques* p.212 : « Ab ejusdem Societatis patribus ac veluti in ipsius societatis sinu educatus et institutus semper, ac præterea tenet me jam a puero mirificus in Societate amor et incredibilis propensio voluntatis. »

lection¹. » Les Portugais acceptèrent à leur tour de venir avec leur musique fêter la Saint-Joseph dans la petite chapelle qu'avaient bâtie les Français².

Quelques confirmations, de très rares baptêmes, ne suffisaient pas à occuper les deux évêques et leurs compagnons. Puisqu'il ne pouvait être question pour les prélats de pénétrer tout de suite en Annam, il fut résolu que Pallu ferait sans plus attendre un voyage en Europe. Les décisions que l'on venait de prendre avaient besoin d'être ratifiées par la Propagande ; celle-ci devait donc être très exactement informée de la situation des vicaires apostoliques et des obstacles auxquels ils se heurtaient. Pallu enfin n'oubliait pas que la congrégation attendait de lui d'amples relations sur les pays qu'il avait dû traverser pour arriver à Siam. Alberici, lui avait écrit Lesley du moment qu'il quittait la France, « m'a dit qu'en ceci vous rendrez un service si solennel au Saint-Siège qu'il s'estimera satisfait de votre voyage en gagnant cela seulement, sachant par expérience que le plus grand empêchement du progrès est l'ignorance des chemins, des routes et des moyens de voyages³ ». Cédant à ces raisons et quoiqu'il lui en coûtât de s'éloigner du champ de sa mission, l'évêque d'Héliopolis s'embarqua pour l'Europe le 17 janvier 1665. Son séjour à Siam avait duré un an.

1. Journal de la mission, ds LAUNAY, *Siam* p.12. On sait que le souci d'une extrême décence dans l'accomplissement des fonctions ecclésiastiques était une des grandes préoccupations des réformateurs du clergé français, un Vincent de Paul, un Bourdoise, un Olier. Cf. HUVELIN, *Quelques directeurs d'âmes au XVII^e siècle. Saint François de Sales, M. Olier. Saint Vincent de Paul. L'abbé de Rancé*. Paris, 1911, in-8°.

2. Ceux-ci cherchaient à y grouper leurs chrétiens pour les habituer à l'oraison mentale en commun « suivant la manière qui leur a été donnée ». (LAUNAY, *Siam* p.8) — M. Pourrat (*op. cit.* t.IV p.136 n.3) note que « Bernières exagérait un peu la nécessité de l'oraison pour les gens du monde. Il la leur prescrivait même au détriment de leurs devoirs d'état. »

3. Lesley à Pallu, Rome, 4 octobre 1661, ds LAUNAY, *Docum. historiques* p.268.

CHAPITRE X

LAMBERT DE LA MOTTE AUX PRISES AVEC LES PORTUGAIS (1665-1670)

Sa lettre pastorale contre le commerce des clercs (1667)

Lambert de la Motte investi de tous les pouvoirs de Paul d'Acosta, gouverneur de l'évêché de Malacca, sur les Portugais du royaume de Siam (1665).

I. Conflit avec le dominicain Frago, commissaire de l'Inquisition. Riposte à la censure de trois propositions de Quintanadvenas ; Lambert de la Motte excommunié (1666).

II. L'animosité de Lambert de la Motte à l'égard des jésuites portugais. Le commerce des clercs ; usages de la province du Japon ; Joseph Tissanier et son *Religiosus negotiator*. Condamnation générale portée par Lambert de la Motte en 1667. Mémoire à Rome du jésuite Valguarnera.

III. Les exigences du chapitre de Goa vis-à-vis de l'évêque français ; attitude prudente de Lambert de la Motte. L'irritation des Portugais de Siam contre sa personne.

IV. L'établissement progressif des missionnaires français à Siam ; leurs bonnes relations avec Phranaraï et son ministre Phaulcon. La vie religieuse dans la chrétienté de Siam ; commencement du séminaire.

Lambert de la Motte appréciait la liberté dont les missionnaires français jouissaient dans le royaume de Phranaraï, mais il se sentait très gêné à Siam en face du camp portugais car sa juridiction se limitait aux Cochinchinois parmi lesquels il vivait. Vicaire apostolique de la Cochinchine et d'une partie de la Chine, l'évêque de Béryte en était venu à désirer que le territoire siamois fut incorporé au champ de mission déjà très grand confié par Rome aux évêques français. Il aurait même voulu que leur juridiction s'étendît aux Portugais de la ville de Siam, bien que la Propagande dans ses instructions de 1659 leur eût recommandé de ne prétendre à aucune autorité sur tous les lieux où étaient établis des Portugais. Un des motifs du voyage de Jacques de Bourges en Europe était précisément de faire réussir cette requête auprès des cardinaux.

Mais il fallait attendre la décision de Rome, et Lambert de la Motte ne savait pas attendre. Dans son impatience d'établir son

autorité sur le camp portugais, il eut l'idée de s'adresser au gouverneur de l'évêché de Malacca pour en avoir les pouvoirs de vicaire général à Siam, le dernier titulaire de cette charge ayant été tué par un chrétien dix ans auparavant¹. Le gouverneur était pour lors un certain Paul d'Acosta, déjà âgé et surtout très usé par les tribulations que les Hollandais avaient fait subir aux catholiques depuis la chute de Malacca. Il vivait réfugié au royaume de Cambodge au milieu de quelques familles portugaises. Le désir de Lambert de la Motte lui fut apporté par Louis Chevreuil qui lui remit en même temps les saintes huiles et une plume d'argent dont l'évêque lui faisait présent².

Acosta, qui ne célébrait plus la messe depuis plus d'une année et qui avait pour compagnon un autre ecclésiastique plus âgé que lui encore, agréa d'autant plus volontiers la démarche du missionnaire français qu'il avait grande hâte de quitter les forêts du Cambodge pour se retirer à Goa et y renoncer à sa charge de gouverneur. Au reproche que Lambert de la Motte lui faisait du désordre qui à son dire sévissait à Siam, Acosta répondit en le suppliant d'y porter remède et de se servir de tous ses pouvoirs qu'il lui donnait à cette fin. Le gouverneur aurait même été heureux de le rencontrer pour lui communiquer en secret beaucoup de choses dont il lui paraissait que l'évêque n'avait jamais eu une véritable information³.

I

Maintenant qu'il se croyait muni de l'autorité, l'évêque de Béryste avait hâte d'en user. Durant le courant de mai 1666, il voulut interdire à un dominicain de Siam, le Portugais Fragoso, qui était en même temps le commissaire de l'Inquisition de Goa, de remplir l'office du parrain de confirmation. Le moine répliqua aussitôt qu'il était dans son droit. L'objet de la querelle, à vrai dire, était assez mince, mais il servait de prétexte à une question plus importante.

1. Dans les diocèses portugais des Indes orientales, après la mort de l'évêque le chapitre ou le clergé élisait un vicaire général qui administrait l'évêché vacant avec le titre de *gouverneur* jusqu'à la désignation du nouvel évêque. Ce gouverneur avait le pouvoir d'établir dans les lieux éloignés de sa résidence des vicaires généraux dépendant de lui. Ainsi le gouverneur de l'évêché vacant de Malacca nommait des vicaires généraux à Macassar, au Cambodge, à Siam (LAUNAY, *Cochinchine* p.70-71 n.1).

2. Chevreuil arriva auprès de Paul d'Acosta le 21 novembre 1665 ; *infra* p.207.

3. Acosta à Lambert de la Motte, Cambodge, 24 décembre 1665, ds LAUNAY, *Cochinchine* p. 70. Rentré à Goa, Acosta déclara n'avoir pas remis son mandat de gouverneur à l'évêque français, mais seulement des pouvoirs d'administrer les sacrements. (Arch. Prop. Atti CP a.1673-1674 f.259v.) Mais en sens contraire *infra* p.188 n.3.

Il s'agissait de savoir si les privilèges dont les religieux jouissaient aux Indes en vertu des concessions que leur avaient faites Léon X et Adrien VI subsistaient ou non depuis les restrictions imposées par la Propagande à l'autonomie des réguliers en pays de mission¹. L'affaire était obscure et prêtait à controverse. Fragoso se défendait en s'appuyant sur l'ouvrage qu'un théologien espagnol assez renommé, Antoine Quintanadvenas, avait publié à Séville en 1645². Mais Lambert de la Motte avait apporté dans ses bagages le traité plus récent (il était de 1656) de Verricelli qui confessait le changement apporté par la Propagande aux privilèges des religieux missionnaires³. Aussi sans plus tarder censura-t-il publiquement, le 31 mai 1666, trois propositions tirées de Quintanadvenas. On ne pourrait plus enseigner à Siam que les religieux avaient le droit d'être parrains de confirmation, d'administrer eux-mêmes ce sacrement aux fidèles et enfin de conférer les ordres mineurs à leurs sujets⁴.

Au coup d'éclat épiscopal Fragoso répondit, le 5 juin, en sommant Lambert de la Motte de justifier du droit qui lui permettait de condamner un auteur approuvé par la Sainte Inquisition. La position de l'évêque était délicate. Ayant voulu suivre à la lettre les instructions dressées par la Propagande, il n'avait encore montré à personne ses bulles d'institution et il n'entendait pas davantage les étaler devant Fragoso. La seule pièce qu'il consentait à produire était la lettre du gouverneur de l'évêché de Malacca, Paul d'Acosta ; à ses yeux, elle suffisait à justifier son autorité à Siam. Le dominicain estima alors que Lambert de la Motte niait sa compétence de commissaire de l'Inquisition. Le 30 novembre, il publia une lettre aux fidèles de Siam qu'il fit contresigner par le jésuite Valguarnera : l'évêque de Béryste était excommunié et toute relation avec lui était interdite aux chrétiens jusqu'à ce que le Saint-Office se fût prononcé sur le fond de la question⁵. Le 2 décembre, le document

1. Supra chap. VI. — BERNARD, *Aux portes de la Chine* p. XXIII, signale une édition du *Compendium indicum in quo indicantur facultates et aliæ gratiæ a Sede Apostolica Societati Jesu in partibus Indiarum concessæ...* Goa, 1581, qui reproduit une liste de privilèges signée par Edward Mercurian, Rome, 13 décembre 1579. D'après lui, cette édition, aujourd'hui à la Bibliothèque des anciens jésuites de Chine à Pékin, serait inconnue des bibliographes.

2. A. QUINTANADVENAS, *Singularia theologiæ moralis ad septem Ecclesiæ sacramenta*, Séville, 1645. On écrit aussi Quintana Dueña. — Ce religieux fut connu en France sous le nom de Quintavolne, et ne doit pas être confondu avec le Jean de Quintanadoine que H. Bremond met en scène dans son *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, t. II p. 263 sq.

3. On sait que Lambert de la Motte avait entre les mains l'ouvrage de Verricelli d'après le témoignage des jésuites qui signaient le fait dans leurs *In missionem D. Petri Lambert, episcopi Berithensis, observationes* (Arch. M.Etr. vol. 876 p. 535), infra p. 158 n. 1.

4. Tout un dossier relatif à l'affaire Fragoso se trouve aux archives des Missions-Étrangères, vol. 876 p. 363-381. Nous le suivons.

5. Arch. M.Etr. vol. 854 p. 29-31.

fut affiché sur les portes des deux églises des dominicains et des jésuites dans le camp portugais.

Mais Lambert de la Motte, installé dans le quartier cochinchinois, ne craignait pas les foudres de l'Inquisition de Goa. Du scandale qui venait d'éclater il ne songea qu'à tirer parti, y voyant une occasion excellente de dénoncer à Rome les abus qu'il ne cessait de reprocher aux religieux¹. Le 25 janvier 1667, il écrivait à Pallu qui naviguait alors vers l'Europe : « Comme cette affaire n'est pas de petite conséquence et qu'elle fera voir à quel point d'aveuglement et de misère les religieux d'ici sont arrivés, je travaille un peu à éclaircir cette matière tant pour notre sanctification que pour la rendre en état d'être jugée à Rome². » Le magistrat de Rouen n'était point tout à fait mort dans l'évêque de Béryste ; il savait encore instruire une affaire et constituer un dossier. Ses adversaires auraient plus d'une fois l'occasion de le constater.

II

Parti en bataille contre les religieux, Lambert de la Motte en voulait surtout aux jésuites. Dès le 10 juillet 1663, il avait envoyé à ses procureurs de Paris une lettre destinée à l'Assemblée du clergé de France qui était une telle philippique contre la compagnie de Jésus que, lorsqu'ils l'eurent entre les mains, les sages messieurs de la rue du Bac jugèrent plus prudent de l'enfouir directement dans leurs archives. L'évêque de Béryste y disait que les fils de Saint Ignace ne venaient en mission que pour y mener une vie licencieuse et y amasser des richesses temporelles, que c'était là le motif pour lequel ils avaient demandé avec tant d'insistance à Grégoire XIII le monopole de l'évangélisation du Japon et de la Chine, et que toutes les relations publiées par les pères et que l'Europe avait vues avec tant de merveille n'étaient que fausseté³.

En 1666, au moment qu'il était en pleine querelle avec Fragoso, il écrivit à Pallu des choses plus violentes encore. Il venait d'apprendre que leurs amis de Paris refusaient de communiquer ses lettres et il se

1. Lambert de la Motte à Fragoso, 24 décembre 1666, Arch. M.Etr. vol.854 p.37-38.

2. Lambert de la Motte à Pallu, Arch. M.Etr. vol.876 p.465.

3. Lambert de la Motte au clergé de France, Siam, 10 juillet 1663, Arch. M.Etr. vol.876 p.97-99. — Les nouvelles publiées par les jésuites sur les conversions faites dans leurs missions avaient toujours rencontré des contradicteurs ; voir les éclaircissements que donne la préface de C. DE ROCHEMONTEIX, *Les Jésuites et la Nouvelle France au XVII^e siècle*, Paris, t.I, 1895.

cabrait contre ce qu'il appelait « les règles d'une prudence humaine ». Il tenait à ce qu'on n'ignorât pas en Europe que la compagnie, aux Indes orientales, ne se souciait pas des affaires de la religion : « On abandonne ce soin à de pauvres catéchistes, auxquels Dieu a donné quelquefois tant de bénédictions qu'il fit faire en ces lieux-là des conversions quoique bien éloignées de ce qu'on a voulu les faire passer¹ ».

On aurait cru que Lambert de la Motte ne pardonnait pas aux jésuites les beaux récits pleins de lumière qui avaient éveillé jadis sa vocation missionnaire au temps où il fréquentait le groupe des Bons Amis. Ou plutôt son amour des croix qu'il attendait comme la preuve de sa vocation lui faisait-il rechercher dans les religieux des persécuteurs qu'il ne trouvait pas à Siam parmi les païens ? Ce n'est plus un lecteur d'Alexandre de Rhodes, mais des *Provinciales* qui écrit à Pallu, dans la même lettre exaspérée, que les jésuites toléraient parmi les leurs aux Indes les plus grands dérèglements parce que, là comme partout et cela depuis plus de cent ans, « ils sont larges en leur morale qui est le plus grand défaut qui se puisse rencontrer dans un ordre, puisque être large dans sa doctrine est s'écarter de celle du Fils de Dieu ».

* * *

Parmi les griefs dont il accablait les jésuites portugais, Lambert de la Motte mettait en avant le commerce dont il les accusait de faire leur préoccupation essentielle.

La question du commerce des clercs n'était pas une chose neuve. Elle avait déjà tenu grande place dans la pensée d'Ingoli qui, soucieux de maintenir la discipline traditionnelle, avait obtenu d'Urbain VIII en 1633 un bref sévère contre les clercs trafiquants². Mais aussi elle

1. Lambert de la Motte à Pallu, Siam, 4 novembre 1666, Arch. M.Etr. vol.376 p.420-424. Les *Relations* « sont de l'histoire, mais de l'histoire incomplète. Les missionnaires ne s'en cachaient pas ; ils écrivaient pour l'édification des lecteurs, ils taisaient donc beaucoup de choses qui n'auraient pas obtenu ce but, tout en ne s'écartant jamais dans leurs récits de la stricte vérité. Partant de là, il arrivait que des jésuites qui n'avaient vu que les Relations et qui se figuraient à tort qu'elles racontaient tout, se trouvaient fort désappointés en arrivant dans leur mission. Ce qui les frappait d'abord, c'était le revers de la médaille, et sous cette première impression ils écrivaient des lettres qui exprimaient leur désagréable surprise... Comme l'écrivait au P. Bagot le P. Claude Boucher, assistant de France à Rome (27 août 1663) : « Les *Relations* ne disent que le bien, et les lettres que le mal... Les *Relations* ne doivent pas être lues avec ce préjugé qu'elles disent toutes choses, mais seulement ce qui est d'édification. » (ROCHEMONTEIX, *op. cit.* p.xv et xvi.) – Voir un tableau rapide des querelles qui à cette époque ne cessaient d'éclater entre épiscopat et réguliers, dans A. DUFOURCO, *Histoire moderne de l'Eglise*, IX, *Le Christianisme et la réorganisation absolutiste*, Saint Vincent de Paul, Pascal et la Révocation de l'Edit de Nantes, 1622-1688, Paris, 2^e édit. 1936, p.439 sq. Bagot lui-même avait vu la Sorbonne censurer un ouvrage de controverse qu'il avait écrit en réponse à un curé de Paris en 1655.

2. Bref *Ex debito pastoralis*, supra p.54.

n'était pas simple. Assurer leur subsistance était un problème aigu pour les missionnaires d'Extrême-Orient et surtout ceux du Japon. Les aumônes envoyées d'Europe par la voie de Goa et de Macao ne suffisaient pas à les faire vivre, d'autant que la plupart du temps le change leur faisait subir une dépréciation de près du tiers. Le budget des missions réclamait un supplément à se procurer par des ressources locales. On ne pouvait les demander à la culture, qui supposait des terres que la défiance des princes païens ne permettait pas aux missionnaires d'acquérir dans leurs royaumes. Restait le commerce, qui était d'ailleurs l'occupation unique des Portugais et qui offrait aux religieux le moyen de faire fructifier le peu d'argent envoyé d'Europe. Avec les sommes qu'ils recevaient, les jésuites de la province du Japon achetaient « à Macao une certaine quantité de la soie que les marchands portugais chaque année envoyaient en commun pour être vendue au Japon¹ ». Au retour du vaisseau, les pères touchaient avec les négociants de la ville leur part de bénéfice. Comme ce revenu était naturellement variable et soumis à tous les aléas du commerce, Alexandre Valignano avait obtenu du sénat de Macao une garantie en faveur de la compagnie. Chaque année, les premiers cinquante quintaux de soie vendus le seraient toujours au profit de la mission du Japon, sans préjudice du reste.

Par délicatesse de conscience, les jésuites de Macao demandèrent un peu plus tard par leur général l'avis de Grégoire XIII. Le pape, d'après une réponse d'Aquaviva à Valignano le 10 janvier 1582, n'avait fait aucune difficulté à approuver la chose et dit clairement qu'à son jugement cela ne pouvait s'appeler un commerce, puisqu'on le faisait non par esprit de lucre, mais par pure nécessité. A son tour, le roi d'Espagne et de Portugal, Philippe III, avait donné son approbation à ce règlement par une patente datée du 1^{er} juillet 1611². Après la publication en 1633 du bref *Ex debito pastoralis*, les jésuites de Macao ne changèrent rien aux usages qu'ils avaient adoptés, soit qu'ils s'estimassent couverts par l'approbation de Grégoire XIII, soit qu'ils ne voulussent pas en tant que sujets du roi de Portugal tenir compte d'un bref que la chancellerie de Lisbonne n'avait pas entériné.

A son passage à Tenasserim en 1663, Pallu s'était entretenu à cœur ouvert de la question du commerce avec le jésuite Jean Cardoso, qui lui avait fait le plus cordial accueil comme auparavant à Lambert

1. Cf. BRUCKER, *La Compagnie de Jésus* p.327 sq. et une lettre de Valguarnera aux cardinaux, infra p.321.

2. Dans sa réponse aux accusations portées par Lambert de la Motte contre les jésuites faisant du commerce, datée de Goa le 16 janvier 1668 (Arch. Prop. Atti CP a.1673-1674 f.258v), Sébastien da Costa dit qu'il a vu la copie de cette patente ; infra p.176.

de la Motte. Cardoso connaissait bien ce sujet pour avoir été durant trois ans procureur à Macao de la province du Japon. Il disait « que cette province négociait et qu'il était impossible qu'elle subsistât par autre voie, qu'elle était en dette de plus de 20.000 pataques et qu'il y avait un privilège exprès pour cet effet ». Pallu était heureux de l'écrire au P. Bagot, ajoutant : « Ce n'est pas ce qui donne lieu de parler contre la compagnie ; ce sont quelques particuliers qui, comme partout ailleurs, se mêlent de trop d'affaires et donnent sujet de scandale¹ ». Au contraire, à en croire l'évêque de Béryste, l'association de la compagnie de Jésus avec les marchands portugais en était venue à se pratiquer sur une très large échelle. De Macao il n'arrivait guère de vaisseau à Siam, à Cambodge, à Macassar et autres ports où les jésuites ne fussent intéressés pour une large part à la cargaison.² Toujours est-il que les pères de la province du Japon continuaient eux-mêmes à se poser la question. Si certains soutenaient ouvertement qu'Urbain VIII n'avait interdit le commerce que parce qu'il avait été mal informé, d'autres s'essayaient à démontrer que la compagnie, pour ne pas manquer à son idéal, se devait d'interdire à ses membres tout négoce³.

Tel fut le sens d'une dissertation théologique que, dans le courant de l'année 1665, Joseph Tissanier écrivit à Siam sous le titre de *Religiosus negotiator*. Tissanier avait passé trois ans dans la mission du Tonkin. Expulsé par ordre du chua Trinh Tac en novembre 1663, il venait d'arriver à Siam avec un autre jésuite français, Pierre Albier, qui partageait son sort. Sa joie avait été grande d'y retrouver Pallu et à évoquer avec lui le souvenir d'Alexandre de Rhodes à qui tous deux devaient leur vocation de missionnaires⁴. Entre

1. Pallu à Bagot, Tenasserim, 26 décembre 1663, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.II p.21 qui la date par erreur de Siam. Pallu écrivait encore : « Vous auriez joie à voir la bonne intelligence qu'il y a entre le père Jean Cardoso, vicaire de Tenasserim, et moi, de l'ouverture avec laquelle nous parlons de toutes choses. Il m'a donné de très bons avis ».

2. Chevreuil aux directeurs du séminaire de Paris, Bantam, 12 juin 1672, Arch. M.Etr. vol.876 p.743-749. D'après Louis Chevreuil, le provincial du Japon Manuel Rodriguez, venu de Macao à Siam en 1665, était intéressé dans la cargaison du bateau qui l'avait amené « d'une quatrième partie en soie de Chine, fil d'or et autres pièces de soie dont il fit fort bon débit et avec un notable gain, et des deniers de cette vente il en acheta plusieurs autres marchandises pour Macao. Il fit équiper un beau vaisseau sur lequel il les chargea, y ajoutant une autre quantité très notable de marchandises qui leur étaient venues de Goa du revenu de 3 années des rentes que le collège de Macao a à Goa et à Baisin. »

3. Dans une rencontre entre prêtres français et religieux de Macao au Tonkin, en 1669, Rocha et Fieschi déclarèrent que « cette affaire regardait les supérieurs de leur compagnie qui étaient des gens doctes et qui pouvaient faire une opinion probable. On ne devait pas présumer qu'ils fissent rien en cela de contraire à leur conscience. Que pour ce qui était des religieux particuliers, qu'ils étaient si peu en ce sentiment qu'ayant fait conférence entre eux de quarante pères qu'ils étaient pour lors dans le collège de Macao, tous furent d'avis d'abattre le commerce à la réserve des supérieurs. » (Arch. M.Etr. vol.677 p.199 sq.)

4. Arch. M.Etr. vol.876 p.165.

Français, jésuites et missionnaires de la Propagande, on avait parlé de commerce et c'est d'un commun accord que Tissanier rédigea son *Religiosus negotiator*¹. Dans une première partie, il établissait que toutes les règles de la compagnie de Jésus faisaient une interdiction formelle à ses membres de se livrer au négoce ; dans une seconde, il essayait de réduire les arguments de ceux qui tiraient une excuse de la nécessité de vivre ou de la nécessité de s'attirer la bienveillance des princes.

L'année suivante, le 22 septembre 1666, le sénat de la ville de Macao voulut attester publiquement que faire du commerce était absolument indispensable aux jésuites de la province du Japon pour subsister, et que d'ailleurs leurs procureurs étaient couverts par des permissions pontificales et par des ordonnances royales². Cette diversité de sentiment montrait combien la question était délicate et complexe, et comme elle exigeait d'être traitée prudemment et après mûr examen. Malheureusement la conscience toujours inquiète de Lambert de la Motte lui faisait ressentir tout délai et tout ménagement comme une faute. Aussi sans attendre, il publia le 15 octobre 1667 une lettre pastorale en latin qu'il fit afficher avec une traduction portugaise sur la porte de son église dans le quartier cochinchinois. L'évêque dénonçait avec véhémence le trafic auquel, selon lui, les jésuites se livraient sans vergogne aucune. Emporté par la fougue de son tempérament, il allait jusqu'à avancer qu'il aurait mieux valu pour le bien des missions des Indes orientales que la compagnie de Jésus ne s'en fût jamais occupé³.

1. *Religiosus negotiator, sive Dissertatio brevis in qua quaeritur an societatis Jesu religiosi liceat in Indiis orientalibus negotiari*. De ce traité on trouve deux exemplaires aux archives des Missions-Étrangères, vol.876 p.1013-1051 ; et vol.277 p.1-32 ; — et un troisième aux archives de la Propagande SRCP a.1677 vol.D f.66-79. C'est d'après l'exemplaire vol.277 des archives des Missions-Étrangères qu'a été établi le texte de H. CHAPPOULIE, *Une controverse entre missionnaires à Siam au XVII^e siècle, le Religiosus negotiator de J. Tissanier*, Paris, 1943. — Sur les circonstances de la publication du *Religiosus negotiator*, voir Arch. M.Etr. vol.876 p.966. Entraîné par une confusion de la *Morale pratique des jésuites*, t.VII chap.v (*Œuvres d'Arnauld*, t.XXXIV p.554 sq.) qui l'attribuait à Pallu lui-même, il régnait (ds Sommervogel, et à sa suite Pfister) une certaine hésitation à rendre l'ouvrage à Tissanier. Cependant la Préface historique et critique à la réédition des *Œuvres d'Arnauld*, t.XXXII, p.lv sq. avait rétabli la vérité.

2. « Attestiamo essere impossibile che possano gli religiosi missionarii in riguardo delle molte spese che fanno, sostentarsi nelle missioni senza PP. Procuratori generali di quelle avere alcun tratto di mercanzia in comune, solamente da loro agenciato, secondo le permissioni pontificie ed ordinazioni regie, che ci furono presentate... » (Arch. Prop. Atti CP a.1673-1674 f.263v).

3. Arch. M.Etr. vol.876 p.475-477. La lettre pastorale a été copiée un grand nombre de fois. On la trouve aux archives de la Propagande SRCP IO Cina a.1677 vol.A f.85-85v, et Atti CP a.1673-1674 f.254-255v. — Le texte comporte quelques variantes ; c'est ainsi que Lambert de la Motte souhaite tantôt que « hujus religionis viri amplius in hisce partibus non essent », tantôt même que « nunquam huc pervenissent ». Voir le texte établi dans CHAPPOULIE, *op. cit.* p.29 sq., et pour la discussion de cette variante p.33 n.2.

Du coup, on se fâcha dans le camp portugais. Valguarnera répliqua en rédigeant à l'intention du Saint-Siège un mémoire contre l'évêque de Béryste qui comprenait vingt-deux chefs d'accusation¹. Il lui reprochait de s'être permis de faire des ordinations sans même attendre que Paul d'Acosta lui eût communiqué ses pouvoirs, d'avoir attenté au droit de l'Inquisition en censurant Quintanadvenas, de n'avoir voulu présenter à personne ses bulles de nomination. Les jésuites se plaignaient d'avoir trouvé dans Lambert de la Motte un adversaire systématique qui, à peine débarqué, les avait traités de marchands, les avait menacés de la colère du pape, leur disant qu'il était envoyé en Extrême-Orient pour réformer les missions. Même n'avait-il pas dit publiquement que Fragoso, le commissaire du Saint-Office, méritait les galères.

D'autres griefs révélaient des divergences de méthode entre missionnaires français et jésuites. Ceux-ci proportionnaient leurs exigences spirituelles à la faiblesse des néophytes, tandis que ceux-là enseignaient que l'on ne pouvait se sauver sans l'oraison mentale. Aussi s'appliquaient-ils à donner des points de méditation même aux enfants et aux femmes d'esprit un peu simple. Lambert de la Motte condamnait comme rites superstitieux des cérémonies civiles tels que les repas en l'honneur des défunts, autorisées pourtant par la Propagande. Il n'admettait pas que l'on fit des cadeaux aux princes païens pour s'attirer leur bienveillance ou éviter une persécution. Seulement ce prélat rigoriste n'accordait pas sa conduite à ses paroles. On l'accusait de s'acheter des partisans à prix d'argent, de vendre de l'or, de prêter à intérêt et même de faire du commerce. Au moment où il tentait d'aller en Chine, il avait chargé un navire d'une cargaison de fruits indiens qu'il comptait placer avantageusement à Canton².

Le mémoire de Valguarnera prit le chemin de Rome comme l'avaient déjà fait ceux de Lambert de la Motte³. En attendant

1. In missionem D. Petri Lambert, episcopi Berithensis, observationes, Arch. M.Etr. vol.876 p.531-536.

2. Da Costa, le 16 janvier 1668, reprenait cette charge : « Di Monsignore Vescovo di Berit, si dice che imbarcando se da Siam per la China, portò impiegato in droghe un capitale considerabile. » (Arch. Prop. Atti CP a.1673-1674 f.258v). Sur da Costa, infra p.160.

3. Ce ne fut pas la seule réponse à la lettre pastorale de Lambert de la Motte. Il existe aux archives des Missions-Étrangères vol.856 p.363, et aux archives de la Propagande Atti CP a.1673-1674 f.268-274v, une longue « Responsio P. Jac. Le Faure e Soc. Jesu ad epistolam pastorem illustrissimam episcopi Beritensis missa gallice e Cantone Sinarum provincia ad P. Jac. de Machault 22 nov. 1670 et ab uno ex eadem societate latine reddita. » Le style est celui d'une protestation destinée à frapper l'opinion en faisant ressortir la monstruosité des attaques de l'évêque. Comment condamner en raison de leur passion des richesses, des missionnaires qui vivent dans la pauvreté religieuse et qui, de plus, se voient réduits par la triste condition de la cité de Macao à vendre leurs vases sacrés et à laisser

que la Propagande décidât entre les antagonistes, la situation à Siam était douloureusement tendue. L'évêque de Béryste n'entraît plus dans le camp des Portugais ; de leur côté, dominicains et jésuites se refusaient à aller le visiter. En 1667 arriva d'Europe Philippe Marini. A Rome, où il avait rencontré Jacques de Bourges, le jésuite génois avait fait imprimer en 1663 une relation détaillée des missions de la province du Japon, dédiée à Alexandre VII qui lui avait témoigné beaucoup d'égards¹. Marini était un personnage important. Lambert de la Motte espérait qu'il viendrait le saluer ; mais l'autre se déroba et l'évêque écrivit à Pallu avec un peu d'amertume : « J'eus pensé qu'il m'apporterait quelques lettres ou nouvelles de mes amis qui nous ont écrit qu'ils ont pris beaucoup de soin pour tâcher de nous le rendre favorable ; mais enfin Votre Grandeur sait qu'il est d'un esprit qui tient de très pernicieuses maximes de par lesquelles ceux qui ont quelque emploi chez eux sont obligés de se conduire. Nous opposerons à la persécution les larmes². » Persécution et larmes qui ne faisaient que renforcer dans sa résolution une âme fidèle à rechercher dans les croix et la contradiction le signe de la volonté divine.

III

Paul d'Acosta, le gouverneur de l'évêché de Malacca, après avoir laissé le Cambodge pour Goa, avait résigné sa charge devant le

leurs églises et leurs collèges sans réparation contre les typhons ? — Voir le texte dans CHAPPOULIE, *Une controverse entre missionnaires à Siam* p.37.

1. Il s'agit de l'ouvrage célèbre *Delle missioni...* dont l'épître dédicatoire à Alexandre VII annonçait que les missionnaires de la compagnie avaient fait en 30 années 365.000 baptêmes dans le seul Tonkin, plus de 50.000 en Cochinchine, et beaucoup d'autres dans les diverses missions de la province du Japon.

2. Lambert de la Motte à Pallu, Siam, 31 janvier 1668, Arch. M.Etr. vol.876 p.573. Également Lambert de la Motte au P. Ambroise de Preuilly, Arch. M.Etr. vol.876 p.539-541. A son passage à Siam, Marini fit parvenir à l'évêque un libelle qu'il avait écrit contre lui : *Expostulatio missionum Societatis Jesu dolentium propter invasionem jussu D. Petri Lambert, episcopi Berithensis, factam per presbiteros gallos in missiones regnorum Cambodiæ, Cochinchinæ et Tunkini quarum fundatores fuere patres Societatis Jesu ad eminentissimos patres S. Congregat. Prop. fide.* (D'après une correspondance échangée vraisemblablement en 1668 entre Lambert de la Motte et le jésuite français Le Faure résidant à Canton, qui ignorait encore la lettre pastorale, Arch. M.Etr. vol.876 p.543). — Tissanier était désormais dans le camp opposé à ses compatriotes ; il écrivait de Siam le 7 novembre 1670 : « J'ai vu pendant quatre ou cinq ans ce qu'on aura peine à croire : M. de Béryste, sans montrer les lettres apostoliques ni les pouvoirs qu'il dit avoir de Rome, s'est voulu déclarer évêque de ces pays et a donné les ordres sans le consentement des ordinaires ; s'est usurpé les pouvoirs de l'Inquisition de Goa en censurant le livre de Quintanadvenas et a fait publier dans son église que les confessions que l'on faisait dans la nôtre et dans celle des Jacobins étaient nulles, et a taché de noircir notre réputation et s'est vanté d'être venu en ces missions pour réformer les abus introduits par nos pères. S'il n'est janséniste, il ne s'en faut guère ; jamais prélat ne nous a été si contraire... » (Arch. M.Etr. vol.857 p.237).

chapitre primatial le 20 mai 1667¹. Du coup tombaient tous les pouvoirs qu'il avait consentis à Lambert de la Motte, en 1665, sur la démarche de Louis Chevreuil. Au dire de l'évêque de Béryte, les jésuites de Siam profitèrent de cette situation nouvelle pour solliciter les chanoines d'intervenir contre lui². Il était de tradition que l'archevêque de Goa, et à son défaut pendant la vacance du siège le chapitre, s'arrogeât un droit de surveillance sur tous les diocèses du patronat aux Indes orientales. Déjà les chanoines, requis par Jusserte, le procureur de la province du Japon, avaient fait rédiger par un des leurs, le vicaire général Sébastien da Costa, une attestation toute en faveur des pères (16 janvier 1668)³. Le 2 août 1669, une ordonnance signée du chapitre sommait l'évêque de Béryte de présenter ses patentes et bulles de nomination aux prêtres délégués à cet effet ; faute de quoi il serait excommunié et condamné à une amende de deux cents pièces d'argent⁴.

Cet arrêt fut signifié à Lambert de la Motte le 5 novembre 1670 ; on lui donnait un délai de trois jours pour se décider. Le prélat s'exécuta. Le 10 novembre, le commissaire du chapitre de Goa, Nicolas de Motta, certifia que toutes les pièces que le Saint-Siège avait délivrées à l'évêque de Béryte et qui authentiquaient sa mission lui avaient été présentées. « J'ai cru, écrivit celui-ci à Lesley le 17 novembre, que les intérêts de Dieu et de l'Église demandaient que j'évitasse le scandale qui en serait arrivé assurément en ne les montrant pas⁵. » Mais tout en cédant, il avait adressé au chapitre de Goa, le 10 novembre 1670, une protestation contre la violence qui lui était faite, affirmant « qu'envoyé directement par le Saint-Siège, il ne reconnaissait que lui pour juge de sa conduite⁶ ». En même temps il ne manquait pas d'expédier à Rome « tout ce qui s'était fait par la nouvelle affaire du chapitre de Goa⁷ ».

1. Francisco dos Martyres était mort en 1652. Le désaccord entre Jean IV et le Saint-Siège empêcha jusqu'en 1670 que le siège de Goa reçût un nouveau titulaire. Ce fut un ermite de Saint-Augustin, Christophe de Silveira.

2. Lambert de la Motte à Lesley, Siam, 17 novembre 1670, Arch. M.Etr. vol.876 p.631-635. Sur les pouvoirs concédés par Acosta infra p.188 n.3.

3. Examen rerum objectarum a domino Episcopo Beritensi ejusque clericis adversus patres Societatis Jesu, juridice factum per reverendum Dominum vicarium generalem primatialis Ecclesiae Goanensis. Goa, 16 janvier 1668 (Arch. Prop. Atti CP a.1673-1674 f.258-261v.)

4. Arch. Prop. Atti CP a.1673-1674 f.152. On trouve également la copie de toutes ces pièces aux archives des Missions-Étrangères, vol.876 p.653-656.

5. Dans sa lettre à Lesley, Lambert de la Motte, s'en référant à la question 228 de Verricelli, spécifiait qu'à son sens Goa n'avait pas le droit de pourvoir au gouvernement du diocèse de Malacca. (Arch. M.Etr. vol.876 p.633.)

6. Lambert de la Motte au chapitre de Goa, 10 novembre 1670, Arch. M.Etr. vol.876 p.641 sq.

7. Lettre à Lesley citée plus haut.

Que Lambert de la Motte réussît ou non à faire reconnaître son caractère épiscopal par les autorités religieuses de Goa, il n'en restait pas moins qu'il était venu aux Indes sans la permission de la chancellerie de Lisbonne, et c'est cela qui le rendait d'autant plus coupable aux yeux des Portugais de Siam. Pour eux les bulles de l'évêque de Béryste restaient nulles et ne méritaient aucune foi. Aussi l'irritation était-elle grande contre lui, que l'on accusait de défier l'autorité du roi de Portugal. Or, comme Bénigne Vachet remarquait à ce propos, « parler à un Portugais de la puissance et de l'autorité de son roi, c'est lui enfler tellement le cœur que, pour la soutenir, il n'y a point d'excès où il ne s'abandonne¹ ».

Lambert de la Motte en avait fait un jour la dramatique expérience. Un Portugais d'importance, qui venait d'arriver dans le camp de Siam, s'en était venu un dimanche après-midi en grand cortège, sur un bateau battant pavillon royal, sommer l'évêque de lui présenter la permission que le roi de Portugal avait dû lui donner pour venir dans les Indes. A la proue, deux trompettes sonnaient des fanfares ; des banderolles de toutes couleurs flottaient alentour. L'arrivée chez les Français de ce bruyant équipage alerta les Cochinchinois qui étaient leurs voisins et dont quelques-uns étaient de bons chrétiens. Leur capitaine et une douzaine des siens accoururent en tenue de guerre, bonnet de crin en tête, le bras droit nu et le sabre à la main. Ils eurent tôt fait de rembarquer le noble Portugais. La nuit qui suivit, craignant quelque vengeance car le perturbateur éconduit tentait d'ameuter contre eux les Hollandais, les Cochinchinois demeurèrent sur le pied de bataille. Le lendemain, au jour, ils embarquèrent tambours battant dans deux petites galères que le roi de Siam leur avait données pour l'accompagner quand il allait à la guerre. « D'une rapidité extraordinaire, ils se présentèrent, dit Vachet, devant le camp des Portugais et, quand ils y furent arrivés, sans plus se servir de leurs rames, ils se laissèrent emporter doucement au courant de la rivière ayant tous le sabre à la main, insultant à ce peuple timide qui mourait de peur qu'ils ne missent pied à terre ; la plupart avaient abandonné leurs maisons pour se réfugier dans les églises. » Quatre fois les Cochinchinois passèrent et repassèrent, mais nul dans le camp des Portugais ne leur répondit. Ceux-ci furent si épouvantés qu'ils restèrent plus d'un mois sans oser faire passer leurs barques devant le quartier des Cochinchinois.

1. Mémoires de Vachet, ds LAUNAY, *Siam* p.32. C'était la persuasion des Français que Lambert de la Motte était menacé dans sa vie, voir une lettre de Guiart aux directeurs du séminaire, Siam, 2 décembre 1670, Arch. M.Etr. vol.858 p.193.



Les disputes violentes qui divisaient la chrétienté de Siam n'empêchaient pas Phranaraï et son ministre favori de garder leur sympathie aux Européens installés dans les camps des bords de la Ménam. Pour leur compte, les missionnaires français avaient éprouvé maintes fois les effets de la faveur royale. Quelques mois après le départ de Pallu, le souverain leur avait fait confier « dix de ses sujets pour les instruire aux sciences d'Europe », leur accordant en outre toute liberté de prêcher et d'aller partout où ils voudraient, hormis son palais¹. En remerciant le roi, Lambert de la Motte lui avait proposé par l'intermédiaire de Phaulcon l'établissement d'un collège « pour y apprendre les sciences qui sont nécessaires à un État pour le rendre recommandable par toutes les nations de la terre ». Phranaraï témoigna qu'il n'avait pas pour désagréable la requête de l'évêque en faisant don aux Français, le long de la rivière, d'un vaste terrain qui avoisinait le camp des Cochinchinois. On y bâtit aussitôt un corps de logis à deux étages, brique et bois, qui abritait à la fois une église et la résidence des missionnaires. Lambert de la Motte, qui savait avec quel intérêt, en France, Colbert et la compagnie naissante des Indes orientales regardaient vers ces parages, s'empressa d'écrire à Pallu : « Si d'autres Français viennent s'établir dans ce pays, où on les désire si fort, ils pourraient loger sur un fond qui appartient à la nation. Vous en pouvez assurer MM. les directeurs de la compagnie et leur faire offre de nos ecclésiastiques en tous lieux où ils sont.² »

Sans doute il ne déplaisait pas à Constance Phaulcon que des vaisseaux français vinssent un jour prochain trafiquer à Siam, car il servait volontiers d'intermédiaire entre les missionnaires et Phranaraï³. Par son entremise on remit au roi « un recueil d'images en taille-douce avec tous les mystères de la vie et passion de Notre-Seigneur. Les docteurs les plus considérables de la cour furent invités à examiner le livre. Leur conclusion fut que la religion chrétienne était bonne, qu'elle enseignait des choses fort relevées, et cependant que celle dont le roi faisait profession était aussi bonne⁴ ».

1. Journal de la mission, ds LAUNAY, *Siam* p.15 sq.

2. Lambert de la Motte à Pallu, Siam, 17 octobre 1666, ds LAUNAY, *Siam* p.17.

3. Lambert de la Motte, dans une autre lettre à Pallu (octobre 1667, ds LAUNAY, *Siam* p.19), insistait sur l'amabilité que Phaulcon venait de montrer aux Français au cours d'une audience qui avait réuni au palais les missionnaires français, les jésuites, le commissaire du Saint-Office et quelques Portugais.

4. Même lettre à Pallu, ds LAUNAY, *Siam* p.19.

A quelque temps de là les missionnaires furent mandés au palais auprès du frère du roi. Ce prince, l'héritier de Phranaraï, souffrait depuis une douzaine d'années d'une paralysie qui le privait de l'usage des mains et des pieds. Il cherchait en vain la guérison. Un devin qui assistait aux entretiens entre lui et les Français assura un jour à ceux-ci que, s'ils étaient capables « d'obtenir un miracle de Dieu pour confirmation de leur religion, le roi croirait en leur Dieu qu'ils adorent, et lui aussi ». L'offre fut acceptée, et le miracle demandé. Après de longues journées de prière en présence du Saint-Sacrement exposé à cet effet, « voilà que le sang commença d'entrer dans les veines des jambes de ce prince et la chair à croître peu à peu à la vue de toute la cour ». Avertis, les Français jugèrent qu'ils avaient suffisamment prouvé la puissance de leur Dieu et firent savoir au roi que la guérison de son frère ne serait complète que si le prince maintenant se faisait chrétien, comme il avait promis de le faire « au premier signe extraordinaire qui paraîtrait ». Phranaraï et les siens trouvèrent l'exigence un peu forte, un changement général de la religion par tout le royaume étant une affaire de la dernière conséquence, comme l'avouait lui-même ingénûment le journal de la mission. Aussi « cela fut cause qu'on arrêta toutes choses et que la correspondance qui était entre la cour et les missionnaires au sujet de la religion cessa entièrement¹ ».

Religieux portugais et missionnaires français profitaient de la liberté que leur laissait Phranaraï pour exercer leur activité. Dans la seule année 1665, les jésuites avaient baptisé trente-cinq païens venus du royaume de Pégou et ramené à la foi de nombreux Japonais apostats. Chaque dimanche les pères faisaient le catéchisme dans les rues et sur les places publiques du camp portugais. Tous les vendredis de carême on faisait une procession où, selon la coutume de l'Inde, les fidèles se mettaient en sang à coups de discipline. C'était le plus édifiant des spectacles que « de voir le commissaire du Saint-Office et l'agent de la colonie portugaise du royaume de Siam pratiquer dans l'église pendant la nuit cet exercice de pénitence avec les plus fervents chrétiens² ».

De son côté, Lambert de la Motte avait dès 1667 élaboré tout un programme d'action. Il voulait établir à Siam « un séminaire et collège perpétuel de toutes sortes de nations qui puisse contenir près de cent personnes, une communauté de plusieurs petites vierges », c'est-à-dire un groupement de religieuses indigènes et enfin un hôpital.

1. Journal de la mission, ds LAUNAY, *Siam* p.20 sq.

2. *L'Etat présent de l'Eglise de la Chine* p.120.

L'ancien directeur de l'hospice général de Rouen estimait que de ces trois projets, ce serait le dernier qui « donnerait le plus dans les yeux de la cour de Siam¹ ».

Déjà l'évêque de Béryste avait réuni auprès de lui quelques jeunes gens qui lui apparaissaient aptes au sacerdoce. Le jour de la Toussaint 1666, trois d'entre eux avaient reçu la tonsure. En 1668, la veille de Pâques, il eut la joie d'ordonner deux prêtres, un Portugais originaire de Négapatam sur la côte de Coromandel et un jeune catéchiste de la Cochinchine, baptisé Joseph, qui lui avait été adressé de ce royaume par un de ses missionnaires, Antoine Hainques. Progressivement le séminaire prenait tournure grâce à Louis Laneau qui s'y employait avec un soin et une application incroyables, écrivait Lambert de la Motte à Pallu. « Nous y avons, ajoutait-il, des enfants qui nous sont donnés ou engagés irrévocablement par leurs parents. Vous auriez bien de la consolation de les voir tous vêtus de petites soutanes violettes à la manière des Portugais ; ils ne manquent point à faire leur méditation matin et soir ; ils mangent en commun et, durant le repas, un d'eux lit un livre de piété ; mais tous ne l'entendent pas encore, étant presque tous de différentes nations². » Le vœu de l'évêque de Béryste était maintenant de recevoir de France de nouveaux missionnaires pour aider le séminaire de Siam à préparer le clergé indigène que la Propagande attendait des vicaires apostoliques.

1. Lambert de la Motte à Pallu, Siam, octobre 1667, ds LAUNAY, *Siam* p.23.

2. Lambert de la Motte à Pallu, Siam, 17 octobre 1666, ds LAUNAY, *Siam* p.26.

CHAPITRE XI

LES JÉSUITES MISSIONNAIRES DANS LE ROYAUME DE COCHINCHINE DU DÉPART D'ALEXANDRE DE RHODES A L'ARRIVÉE DES PRÊTRES FRANÇAIS (1645-1664)

Le roi Hien-vuong et les Portugais de Macao

La persécution contre les chrétiens en Cochinchine. La fin du règne de Thuong-vuong et les martyrs de 1645 ; le jésuite Metelle Saccano.

I. Le roi Hien-vuong. Sa politique de conquête ; agrandissements sur le Champa, le Cambodge et le Tonkin ; relations difficiles avec Macao.

II. Le christianisme proscrit. Courage et persévérance des jésuites ; François Rivas et Pierre Marquez entre Hien-vuong et Macao. Apaisement, puis reprise de la persécution.

Depuis le jour où Alexandre de Rhodes avait été contraint de s'éloigner de la Cochinchine, le 3 juillet 1645, la persécution n'y avait jamais franchement cessé. Quelques semaines après son départ¹, neuf chrétiens qui avaient été arrêtés en même temps que lui furent menés devant Thuong-vuong. « Le roi les interrogea lui-même, croyant de les étonner, et leur demanda s'il était vrai qu'ils fussent chrétiens et que, s'ils l'avaient été jusques alors, il leur commandait de ne l'être plus. » L'un d'eux, Ignace, répondit « qu'ils l'étaient tous et que, moyennant la grâce de Dieu, ils le seraient jusques à la mort ; qu'il expérimentât au plus tôt s'il ne disait pas la vérité ». Un autre chrétien, Vincent, s'étant mêlé lui aussi de prendre la parole, « tous les autres approuvant par des mouvements de tête et des sourires ce que disaient leurs deux capitaines », le roi décida qu'Ignace et Vincent auraient la tête tranchée, et les sept autres chacun un doigt coupé. L'exécution eut lieu le jour même

1. RHODES, *Voyages et missions* p.271 sq.

(26 juillet 1645), aux portes de la ville. « Un nombre infini de chrétiens avait suivi les condamnés, dit Rhodes, non pas pour leur donner du courage, mais pour en prendre de leur exemple. »

A peine Rhodes était-il rentré à Macao que le visiteur de la province du Japon, Emmanuel de Azevedo¹, décida de faire une nouvelle tentative avec d'autres religieux pour ne pas laisser à l'abandon une chrétienté que l'on estimait à 50.000 âmes². Il espérait que la colère dont Thuong-vuong avait poursuivi les jésuites serait bientôt tombée. « On connaissait son esprit assez changeant dont les fougues s'apaisaient aussi aisément qu'elles s'élevaient, écrit le Sicilien Metelle Saccano qui devait succéder à Rhodes ; mais surtout on savait son humeur capable d'être facilement gagnée par quelques riches présents et particulièrement par des perles dont il fait tant d'estime et pour lesquelles il a de si grandes passions qu'il ne refuse quasi rien à ceux qui lui en présentent³. » Munis de « quatre perles très exquises », les jésuites Balthasar Caldera et Metelle Saccano quittèrent Macao le 6 février 1646. Ils débarquèrent à Tourane et s'en furent trouver le roi qui reçut les joyaux avec des « épanouissements de joie incroyables », régala les pères d'un magnifique banquet et finalement permit à Saccano de demeurer dans son royaume⁴. Caldera par contre devrait passer au Cambodge ou retourner à Macao.

Saccano eut alors le bonheur de constater que, depuis le départ d'Alexandre de Rhodes en juillet précédent, les catéchistes annamites avaient réussi à baptiser deux cents personnes malgré la rigueur du roi. De plus deux cents autres catéchumènes attendaient le baptême ; ils tinrent bon en dépit de l'exécution de trois nouveaux martyrs à la fin de l'année 1646. Tant de violence n'empêcha point Thuong-vuong d'autoriser un autre jésuite, le Piémontais Charles della Rocca, à s'installer près de Saccano. Le seigneur du Sud, encore une fois, n'avait pu résister à la vue de « deux belles perles et des lingots d'or d'une grosseur considérable ». Ce monarque sensible aux cadeaux mourut en mars 1648 et fut remplacé par son fils Hien-vuong.

1. Visiteur de 1644 à 1650, date de sa mort à Macao ; supra p.40. n.2. Ce doit être l'Azevedo de PRISTER, *Notices*, t.I p.269 qui ne sait rien de lui, sinon qu'il était portugais.

2. Supra p.32 n.1.

3. *Relation des progrès de la foi au royaume de la Cochinchine es années 1646 et 1647 envoyée au R. P. Général de la Compagnie de Jésus par le P. Metelle Saccano, religieux de la même Compagnie, employé aux missions de ces pays*, Paris, 1653, p.55. La traduction est du P. de Machault.

4. Balthasar Caldera connaissait très bien l'annamite, tandis que Metelle Saccano venait d'arriver d'Europe. C'est lui que les supérieurs avaient désigné pour rester en Cochinchine si le souverain le permettait.

I

Hien-vuong (1648-1687) était surtout un homme de guerre, un prince orgueilleux et ambitieux. En 1653, il agrandirait son royaume vers le sud aux dépens de son vassal du Champa, portant la frontière de la Cochinchine du cap Varella à la rivière Phan-rang¹. Un peu plus tard (1655) une heureuse expédition contre Trinh Trang (le chua du Tonkin dont il avait repoussé victorieusement une attaque l'année même de son avènement) lui permettait de mettre la main sur les deux provinces de Nghean et de Bochin, au-delà du mur de Dong-hoï construit jadis par Sai-vuong.

Une entreprise plus brillante encore conduisit en 1658 les armées de Hien-vuong jusqu'à Udong, la capitale du Cambodge². Ce royaume connaissait alors de graves difficultés. Son souverain Ream Thipdei Chan s'était laissé gagner à l'islam par des Malais, nombreux et puissants à sa cour³. Le peuple cambodgien très attaché au bouddhisme n'avait pas pardonné à son chef sa défection vis-à-vis de la religion traditionnelle. La belle-sœur de Ream Thipdei Chan, une princesse Nguyen des seigneurs de Hué, veuve de son frère le roi Chei Chettha II, profita de son impopularité pour nouer contre lui des intrigues qui aboutirent à une intervention militaire du seigneur de Hué. Udong fut mise à sac et l'armée cochinchinoise fit un énorme butin. Il fallut vingt-sept grands bateaux et soixante-dix plus petits pour emporter le trésor royal. Huit cents éléphants, des chevaux en plus grand nombre encore, 1.600 pièces d'artillerie tombèrent entre les mains des vainqueurs⁴. De Ream Thipdei Chan

1. En 1674, Hien-vuong s'empara du fort de Saïgon. Les derniers vestiges de l'autonomie du Champa disparaîtraient en 1692, lorsque les Nguyen s'emparèrent de Phan-ri.

2. Udong, « la Victorieuse », à 45 kilomètres au nord de Pnom-penh, sur la rive droite du Mékong et à 6 kilomètres du fleuve, fut la capitale du Cambodge entre 1618 et 1866. Le premier roi qui y résida fut Chei Chettha II (1618-1626).

3. Monté sur le trône en 1642, surnommé à cause de son passage à l'islam « Râma l'apostat », — Voir le chapitre consacré au Cambodge par MARINI, *Missioni* p.389 sq.

4. Dans le sac d'Udong et l'incendie qui suivit, les Hollandais qui y avaient un comptoir perdirent pour plus de cent mille écus de marchandises ; les Anglais perdirent un navire chargé prêt à partir. (MARINI, *Missioni* p.395 ; voir aussi TISSANIER, *Voyage au Tonkin* p.261 sq.) Dès 1641, le Hollandais Gérard van Wuysthoff avait remonté le Mékong jusqu'à Vien-chan (Vientiane). — Ce nombre considérable de pièces d'artillerie (?), pezzì d'artiglieria, confirme ce que dit Marini supra p.12 n.2. La fabrication des armes était alors si importante qu'un décret fut publié en 1653 au Tonkin pour réglementer la profession d'armurier :

devenu son prisonnier, Hien-vuong exigea en outre la cession du pays de Bien-hoa¹.

Pourtant cet accroissement de puissance ne lui suffisait pas car il rêvait d'un nouvel assaut contre le Tonkin. Il avait essayé d'obtenir du roi de Siam « du salpêtre, du riz et trente éléphants, avec des paroles qui étaient plutôt des menaces que des prières² ». En vain, Phranaraï ne s'étant pas laissé intimider. Restait Macao, qui pouvait fournir de bons canons. Mais la cité portugaise (au dire de Tissanier qui, vivant alors chez le seigneur du Nord à Hanoï, ne ménageait pas son ennemi, le seigneur du Sud) ne voulait pas envoyer de vaisseaux en Cochinchine « pour ne pas exposer les biens et la vie de ses habitants à l'avarice et à la cruauté de ce tyran³ ». On lui reprochait d'avoir traité avec rigueur les Portugais qui allaient trafiquer dans ses ports.

En 1658, Hien-vuong attendait vainement des canons qu'il avait payés à l'avance ; depuis plusieurs années pas un bateau de Macao n'était arrivé chez lui. Pour renouer avec les Portugais, le roi ne disposerait pas de meilleurs négociateurs que les jésuites. Ceux-ci resteraient toujours à sa portée, car les pères, par souci des âmes, ne demandaient qu'à garder contact avec son royaume. Encore fallait-il que la persécution contre les chrétiens ne fût pas telle qu'elle chassât définitivement les missionnaires. Une politique d'alternance s'imposait donc au seigneur du Sud.

« Tous les ouvriers des corporations d'armuriers de l'empire devront être groupés ; une personne sera désignée comme surveillant directeur de la corporation. D'autre part, on choisira (des endroits propices) pour établir des arsenaux où les ouvriers diplômés procéderont aux fabrications et réparations nécessaires. Les industriels particuliers, ainsi que les fonctionnaires ayant la direction de corps d'armée, ne devront pas, en dehors de leur attributions, appartenir et nourrir d'ouvriers armuriers pour se livrer à la fabrication privée et au commerce des armes. » (R. DELOUSTAL, *La justice dans l'ancien Annam, traduction et commentaire du code des Lê*, Hanoï, p.92).

1. Région immédiatement au nord de Saïgon, vallée du Dong-naï. — Ream Thipdei Chan fut libéré par Hien-vuong, qui redoutait de s'affaiblir en face du Tonkin en laissant une partie de ses forces au Cambodge pour assurer la pacification de ce royaume. Le prince libéré périt presque aussitôt (1659). Il eut pour successeur son neveu, fils de Chei Chettha II, Batom Reachea (1660-1672).

2. TISSANIER, *Voyage au Tonkin* p.263. D'après lui, ce qui encouragea Phranaraï dans cette affaire fut une lettre du roi du Tonkin. « Mais, ajoute-t-il, afin de conserver son royaume en paix et de vivre en bonne intelligence avec tous, il envoya deux ambassadeurs à la Cochinchine en même temps qu'il en envoya trois au Tonkin. » L'un de ces trois ambassadeurs de Phranaraï était un Japonais chrétien qui fit visite aux pères de la résidence de Hanoï.

3. TISSANIER, *Voyage au Tonkin* p.79. On remarquera l'animosité avec laquelle Tissanier, qui est de la mission du Tonkin, parle du souverain de Cochinchine ; comparer avec la flatterie de Marquez rapportée par Marini, *infra* p.172.

En principe le christianisme serait proscrit de la Cochinchine ; mais à certaines heures jésuites et fidèles jouiraient de quelque liberté¹.

II

A cette tactique de Hien-vuong, Saccano et Rocca durent de prolonger leur séjour en Cochinchine². Officiellement toute conversion restait interdite et ceux qui avaient abandonné la foi de leurs ancêtres devaient y retourner. Mais entre les chrétiens et les jésuites, à qui il était défendu de s'éloigner de Faïfo, les catéchistes faisaient la liaison. Ils indiquaient aux fidèles les réunions. C'était d'ordinaire sur une rivière et la nuit. Le père arrivait dans sa barque ; et là il confessait, célébrait la messe et donnait les sacrements.

En 1655, Pierre Marquez et François Rivas vinrent relever Saccano envoyé à Rome pour y représenter la province du Japon, et Rocca qui passait au Cambodge. Marquez³, fils d'un Portugais et d'une Japonaise, resterait plus inaperçu dans la chrétienté de Faïfo qui comptait une bonne proportion de Japonais. Faute de trafic entre Macao et Faïfo, Rivas dut s'embarquer sur un bateau qui se rendait à Siam⁴. De là, il lui fallut 43 jours d'une navigation pénible pour gagner la Cochinchine où les chrétiens le reçurent à bras ouverts. Rivas avait pour Hien-vuong des lettres de Sébastien de Maia, visiteur de la province du Japon, et du sénat de Macao. Entre autres présents qu'il apportait au souverain suivant l'usage, il y avait une pompe ingénieusement combinée pour servir à l'arrosage des terrains durant la saison sèche. Rivas escomptait que Hien-vuong serait si content du système qu'il l'autoriserait à visiter l'ensemble de la chrétienté, ce qu'aucun missionnaire n'avait pu faire depuis vingt ans. Mais quand il arriva à Hué, il trouva toute la cour occupée aux derniers préparatifs de l'expédition contre le Tonkin et dut renoncer à demander audience au souverain.

1. C'est ce qui explique que Cadière puisse dire que Hien-vuong, pendant tout son règne, montra des dispositions favorables au christianisme, alors que LOUVER, *La Cochinchine religieuse* p.243, le donne comme très hostile aux chrétiens.

2. MARINI, *Missioni* p.359 sq. décrit en détail la vie de la chrétienté cochinchinoise de 1655 jusqu'en 1659. — C'est lui que nous suivrons pour faire voir au milieu de quelles difficultés les jésuites devaient travailler à l'évangélisation des Annamites.

3. Pierre Marquez était l'ancien compagnon de Rhodes au Tonkin. Depuis, il avait pu entrer dans l'île de Hainan, en 1632, et y travailler heureusement. En 1635, son état de santé l'avait fait rappeler à Macao. Voir PRISTER, *Notices*, t.I n°73.

4. Rivas fit le voyage de Siam avec Thomas Valguarnera qui allait s'y installer dans le camp portugais ; supra p.135.

S'en allant guerroyer contre son ennemi du Nord, le seigneur du Sud était alors enclin à se montrer plus conciliant envers les Portugais, et par conséquent envers les chrétiens. Toutefois cela devait se faire sans refuser satisfaction aux bonzes qui, dans leur hostilité contre la nouvelle religion, la rendaient responsable de toutes les calamités dont souffrait le royaume. D'autre part Hien-vuong voulait éviter tout ennui avec l'empereur du Japon toujours acharné à interdire à ses sujets le contact avec les Portugais et les missionnaires catholiques. Or de nombreux Japonais, ou des contrebandiers chinois pour le compte des marchands de Nagasaki, trafiquaient dans les ports annamites, tout un monde que l'empereur faisait certainement surveiller. Dans ces conditions témoigner aux pères de Macao une certaine tolérance n'était-ce pas exposer à des représailles un commerce dont le trésor royal et les mandarins cochinchinois tiraient de très gros bénéfices ? Aussi Hien-vuong jugea-t-il prudent d'envoyer au Japon une ambassade qui informerait l'empereur des mesures sanglantes de répression qu'il avait prises contre les chrétiens.

Du jeu subtil du souverain, il fallait que les missionnaires cherchassent à s'accommoder de leur mieux. Les deux années 1656 et 1657 furent relativement paisibles pour les chrétiens. Sans être trop troublés, ils venaient rencontrer les pères soit à Faïfo, où Rivas put célébrer la fête de Noël en 1656, soit à Tourane. Aux environs de Faïfo, dans la maison d'une riche chrétienne, appelée Ba Maria, où pouvaient s'assembler jusqu'à 500 fidèles, Marquez accomplit les cérémonies de la semaine sainte. Le jour du jeudi saint, le lavement des pieds provoqua chez les chrétiens une grande émotion ; ils pleuraient en voyant que le Sauveur s'était agenouillé devant Judas, et deux importants personnages furent tellement remués que d'ennemis mortels qu'ils étaient jusqu'alors, ils se réconcilièrent sur le champ et vécurent désormais comme deux frères.



Cependant Rivas, qui se préoccupait toujours de visiter l'ensemble des chrétiens, crut avoir trouvé une bonne occasion de quitter Faïfo sans encourir la colère royale. Il y avait maintenant trois ans qu'aucun navire portugais n'avait été aperçu ; le plan du missionnaire était de proposer à Hien-vuong de l'envoyer à Macao. Par Tourane et suivant la rivière, il se rendit à Hué, voyant les chrétiens le long de son chemin ; mais il dut pousser jusqu'à Dinhca, un peu plus

au nord, où se trouvait la cour pour le moment. Tandis qu'il attendait une audience, les fidèles accoururent si nombreux (c'était bientôt Pâques) qu'il dut abandonner sa barque. Rivas confessait et baptisait, « accomplissant tout un travail de lumière dans l'obscurité de la nuit ». Le jour du samedi saint, 400 chrétiens étaient autour de lui. Grâce à la connivence d'un soldat chrétien qui était de garde, on eut la chance de pouvoir s'assembler durant la nuit dans l'atelier où travaillaient les fondeurs de l'artillerie royale¹. Le jour de Pâques, un soldat du roi et une dame qui était la sœur du trésorier du souverain reçurent le baptême.

Rivas, heureux de ces succès, attendait toujours son audience, lorsqu'il reçut une lettre très courtoise d'un important mandarin qui le suppliait de venir le soigner d'une plaie dont il souffrait atrocement et que les remèdes des bonzes, des mages et des médecins du roi eux-mêmes n'avaient pas guérie². Avec la permission du roi, Rivas s'en fut chez le mandarin à trois jours de Dinhca. Là, dans une belle pièce de la maison, le jésuite put célébrer la messe devant une image de Notre-Dame du Rosaire qu'avait prêtée un autre mandarin, chrétien celui-là et parent du premier. Tout en soignant son malade, il avait commencé à catéchiser sa femme, ses enfants et ses serviteurs, quand Hien-vuong lui fit savoir qu'il agréait son projet de voyage à Macao. On lui remit un sauf-conduit pour faciliter son retour en Cochinchine et une garde de cinq soldats fut désignée pour l'accompagner jusqu'aux frontières du royaume.

Le dessein de Rivas était de descendre vers le sud et, par le Champa, de gagner le Cambodge où il espérait trouver un bateau pour Macao. Sa route lui permettait de visiter quelques groupes de chrétiens dans les deux provinces de Pulocambi et Ranran, qui jadis avaient été évangélisées par Buzomi. Dans le village habité

1. « Nella casa, dit Marini, ove si fondeva l'artiglieria. » — Il ne semble pas que cet atelier qui se trouvait à Dinhca fût le même que celui du fondeur royal, le métis Jean de la Croix dont il est question plus loin, et qui résidait à Hué.

2. Marini, franc à sa manière, n'est pas tendre pour les médecins annamites ; il trouve leur thérapeutique « extravagante et fort irrégulière ». (*Histoire nouvelle et curieuse* p.275). — Tissanier par contre déclare que leur science, une merveille, dépasse celle des médecins d'Europe, car « ils guérissent ceux qui tombent du haut mal, ceux qui sont phthisiques, ceux qui sont à demi-sourds et ceux qui sont malades du pourpre ». (*Voyage au Tonkin* p.170 sq.) Il connaît les six points où les médecins tonkinois « se contentent de toucher et d'examiner le pouls sans parler au malade ». Il a fait lui-même l'expérience de la pierre à serpent, « il n'y a pas longtemps, dans notre propre maison », sur un chrétien mordu à deux endroits différents de la jambe ; ce fut « avec tant de succès que dans une heure la personne se trouva sans venin, sans douleur et sans crainte. » — Il y a intérêt à rapprocher de la relation de Tissanier parue en 1663, le chapitre correspondant de la *Relation nouvelle et singulière du royaume de Tonkin* p.254 que Tavernier publia en 1679.

autrefois par ce missionnaire et où il retrouva un jardin plein d'arbres apportés de Macao, Rivas administra l'extrême-onction à soixante malades ; dans un autre il confessa trois cents personnes. Ailleurs la situation était moins bonne. Dans un pays habité par de riches pêcheurs et qui avait compté plus de cent chrétiens, il n'y avait plus que trois familles qui observaient la loi de Dieu. Tant d'abandons ne pouvaient étonner puisque, depuis vingt ans, pas un prêtre n'était venu dans cette région. Une fois arrivé jusqu'au cap Varella, Rivas s'aperçut que les vents devenus contraires ne lui permettaient plus de gagner le Cambodge ; il préféra ne pas attendre et rentra à Faïfo.

Marquez l'avait remplacé auprès du mandarin malade, chez qui, avant d'examiner son patient, il avait lui aussi tenu à célébrer la messe. En trois semaines une telle amélioration se produisit dans l'état du malade que le bruit en vint aux oreilles de Hien-vuong. Celui-ci fit aussitôt mander le jésuite à Dinhca. Logé chez un dignitaire de la cour et complimenté pour son succès, Marquez fit remettre au monarque, « dont la vie lui était plus chère que la sienne propre », dit Marini, tout un lot de remèdes apportés d'Europe. A quelque temps de là, à la fin d'avril 1658, Hien-vuong qui s'en allait inspecter la frontière du Tonkin, passa sur le domaine du mandarin qu'avait si bien soigné Marquez. Toute la cour lui fit visite, tandis que sa femme venait au-devant du roi. « Je sais, lui dit Hien-vuong, que dans votre maison on a fait les cérémonies des chrétiens et les autres exercices de leur loi. » Et comme la dame avouait que le père, avant de soigner son mari, avait voulu offrir ses sacrifices au Seigneur du ciel, le roi la rassura avec un sourire, lui permettant de faire ce qui lui plairait pourvu que son mari recouvrât la santé. Le mandarin se sentait déjà si bien du traitement que lui appliquait Marquez qu'il trouva la force de venir lui-même saluer son souverain. Mais cette belle guérison fut définitivement compromise quand le malade, impatient d'un rétablissement plus rapide, fit appel aux remèdes d'un magicien indigène. Marquez eut du moins la joie de lui donner le baptême avant sa mort.

Hien-vuong gardait tant de confiance dans l'art du jésuite qu'il le fit appeler à Hué pour soigner le gouverneur de la province de Ciam. Ce fut par bonheur une seconde guérison. En reconnaissance le mandarin laissa quelque liberté à son sauveur pour visiter les chrétiens. Marquez n'interrompit ce travail que pour tenter, à la demande du roi, d'aller à Macao reprendre la mission que le départ manqué de Rivas avait fait échouer. Le moment lui parut d'autant

plus propice à une absence qu'un autre missionnaire, Dominique Fuciti, venait de le rejoindre¹.

* *

Hien-vuong réclamait avec impatience aux gens de Macao les canons qu'il leur avait payés. Par une malencontreuse fortune, le bateau portugais sur lequel Marquez avait pu s'embarquer à Siam pour gagner Macao fut contraint, abîmé par une tempête en même temps que poursuivi par les Hollandais, de se réfugier sur la côte de la Cochinchine (août 1658). Hien-vuong prit l'affaire fort mal. Le bateau fut séquestré. Ses marins et ses passagers gardés à vue ne seraient relâchés qu'une fois arrivés les canons attendus de Macao, sinon le seigneur du Sud s'approprierait les marchandises et ferait couper la tête aux Portugais. Heureusement Marquez eut la chance de faire passer une lettre à Macao par un bateau chinois qui allait à l'île de Haïnan. Les menaces de Hien-vuong produisirent leur effet. Bien que la ville s'estimât le droit de ne rien lui envoyer « pour se récompenser, explique Tissanier, des pertes que ce prince lui avait autrefois causées en arrêtant injustement ses marchandises, néanmoins elle se résolut d'envoyer à ce roi tout ce qu'il demandait pour ne pas abandonner tant d'âmes qui étaient entre les mains de cet ennemi et pour ne pas irriter davantage la colère d'un prince dont l'amitié était si nécessaire au commerce des Portugais qui trafiquent dans ce nouveau monde² ».

Au début de l'année 1659 un vaisseau emporta à Faïfo l'artillerie tant attendue. Il était temps. Hien-vuong, pour montrer sa colère, avait ordonné de jeter bas l'église construite dans la maison de Ba Maria. Toute l'armée s'en fut avec le roi prendre livraison des canons. On les salua de trois tirs de bombarde et de trois cris poussés par la troupe, tandis que Hien-vuong enchanté ne se lassait pas d'admirer, de palper, de frotter avec les manches de son vêtement. Il en jouissait comme si déjà, grâce à eux, il avait mis en pièces l'armée du Tonkin. Du coup les missionnaires gagnèrent la restitution de la maison et du jardin qu'on leur avait confisqués à Faïfo, avec le droit d'y relever une église, toutes choses qui amenèrent aussitôt des conversions³.

1. Dominique Fuciti, un Napolitain, avait quitté Lisbonne en mars 1655, en même temps que Tissanier. Il arrivait donc pour la première fois.

2. TISSANIER, *Voyage au Tonkin* p.81.

3. « Le roi de la Cochinchine reçut les pièces qu'on lui envoyait avec tant de satisfaction qu'il laissa partir les deux vaisseaux qui étaient dans ses ports et envoya des présents à la ville de Macao, comme pour renouveler la paix et le commerce avec les Portugais. Néan-

En cette année 1659, quatre missionnaires travaillaient dans le royaume, un Français, Ignace Baudet, ayant pu rejoindre Rivas, Marquez et Fuciti grâce au bateau de Macao qui avait amené les canons¹. La colère du roi contre les Portugais était apaisée. De plus, en parcourant la province tonkinoise de Nghean qu'il détenait depuis ses succès de 1655 contre le seigneur du Nord, Hien-vuong avait remarqué parmi la population beaucoup de chrétiens qui portaient ostensiblement au cou un chapelet ou des croix et des médailles. N'était-il pas pour lui plus politique de se montrer pour l'instant, envers la loi des Portugais, aussi libéral que son ennemi de Hanoï ?

Un vent de tolérance passa sur le royaume. Les bonzes eux-mêmes semblaient s'adoucir. Mais c'est à Faïfo seulement que les jésuites se sentaient en sécurité, parmi les Japonais qui, n'étant pas soumis aux lois de la Cochinchine, échappaient de ce fait aux édits frappant le christianisme. Les fidèles y accouraient des environs et les cérémonies à l'église se faisaient sans mystère, tandis qu'ailleurs il fallait profiter avec prudence et adresse des occasions favorables. C'est ainsi que Rivas, appelé encore une fois à la cour pour y soigner le premier mandarin des lettres, obtint comme récompense la permission de visiter les chrétiens de la province de Quambin. En 1658, on avait fait 700 baptêmes d'adultes. Les pères de Macao avaient maintenant trois résidences, à Faïfo, à Tourane et à Hué, et une trentaine de chapelles à travers le pays². Le calme aurait probablement permis un affermissement de la chrétienté, si en 1661 Hien-vuong n'avait pas subi une cruelle défaite. Le nouveau chua du Tonkin, Trinh Tac, lui reprenait les deux provinces de Bochin et de Nghean et laissait à ses frontières une armée de 70.000 hommes. La persécution se ralluma aussitôt, et cette année-là quatre chrétiens subirent le martyre.

Ce fut à ce moment que Lambert de la Motte, à Siam depuis quelques mois, écrivit aux missionnaires de Cochinchine qu'il allait

moins comme il paya fort mal les marchandises, ceux de Macao ne furent pas fort animés à faire souvent le même voyage, voyant bien que ce prince était trop avare et trop inhumain pour favoriser les étrangers et pour les enrichir par son commerce. » (TISSANIER, *Voyage au Tonkin* p.82-83)

1. Sur ces quatre missionnaires, il est curieux de remarquer que deux étaient italiens et un troisième français ; un seul était sujet du roi de Portugal : le métis Pierre Marquez, né à Nagasaki. On peut se demander si ce n'était pas à dessein que les supérieurs de Macao évitaient d'envoyer chez Hien-vuong des Portugais.

2. *L'Etat présent de l'Eglise de la Chine* pp.49 et 60-98. *L'Etat présent* parle de 2.000 baptêmes chaque année.

arriver parmi eux pour réconforter les fidèles dont le Saint-Siège lui avait confié la charge. Marquez, Fuciti et Baudet (Rivas était parti chercher un peu de repos à Macao) répondirent au vicaire apostolique que sa venue risquait d'activer la persécution qui paraissait avoir tendance à se calmer. Lambert de la Motte se rangea à leur avis et décida d'envoyer à sa place Louis Chevreuil, un ancien du groupe des Bons Amis, arrivé à Siam en même temps que Pallu.

CHAPITRE XII

LES PREMIERS DÉLÉGUÉS DES ÉVÊQUES FRANÇAIS DANS LE ROYAUME DE COCHINCHINE (1664-1670)

Louis Chevreuil et Antoine Hainques

- I. Louis Chevreuil, vicaire général de Lambert de la Motte en Cochinchine (1664). La reconnaissance de sa juridiction : bonne volonté des jésuites ; exigences de Chevreuil. Recrudescence de la persécution ; tous les missionnaires exilés (1665).
- II. Antoine Hainques, nouveau délégué de Lambert de la Motte en Cochinchine (1665-1670). Les ordres envoyés de Macao contre les prêtres français. Hainques en butte à l'hostilité du métis chrétien Jean de la Croix ; son action apostolique jusqu'à sa mort (1670).
- III. Louis Chevreuil au Cambodge (1665-1670). Son séjour à Colompé (Pnom-penh) auprès d'Acosta. Relations cordiales avec le jésuite Rocca. Arrestation et emprisonnement du missionnaire français à Macao et à Goa.

Louis Chevreuil, à qui Lambert de la Motte confiait la charge délicate de le représenter en Cochinchine, était fils d'un médecin de Rennes des plus habiles de la Bretagne. Venu à Paris pour y étudier la médecine à son tour, Chevreuil s'orienta vers la théologie. « Il était déjà entré en licence, raconte Vachet, lorsqu'une heureuse nécessité l'obligea de se loger dans l'auberge de la *Rose Blanche*, où MM. Pallu, de Laval, Gontier, de Meur, Fermanel et Boudon avaient pris des appartements. M. Chevreuil se lia avec eux d'une étroite amitié¹. » Parti pour les Indes avec Ignace Cotelendi, rejoint par Pallu à Masulipatam, il était arrivé à Siam le 27 janvier 1664, accompagnant l'évêque avec Laneau, Hainques et Brindeau.

On le choisit pour la Cochinchine parce que les missionnaires français le tenaient, écrivait-il lui-même plus tard, « comme le meilleur

1. Mémoires de Vachet, ds LAUNAY, *Cochinchine* p.12.

ami et des mieux intentionnés pour la compagnie de Jésus¹ ». En fait, le zèle que manifestait l'évêque de Béryste contre les pères lui avait d'abord déplu². Mais Lambert de la Motte, opiniâtre et ardent, prenait une telle influence sur ceux qui l'approchaient qu'au dire de Pallu lui-même, il les persuadait de tout ce qu'il voulait³. Il est certain qu'en partant pour la Cochinchine Chevreuil était prévenu contre les jésuites. Ces préventions, jointes à un caractère plutôt autoritaire et impulsif ainsi qu'à une certaine présomption qui le portait à faire peu de cas du sentiment d'autrui, ne faciliteraient pas ses premiers contacts avec des missionnaires riches déjà d'un demi-siècle d'expérience.

I

Lambert de la Motte donna à Louis Chevreuil des lettres de vicaire général. Il lui remit une somme de 2.000 livres pour les chrétiens persécutés, ajoutant qu'il pourrait en distraire 300 en faveur des jésuites « fort pauvres et incommodés », mais à la condition que ceux-ci fissent à son délégué la réception que leurs lettres avaient promise. L'évêque avait en outre recommandé à son missionnaire de vivre en bonne intelligence avec les pères et, pour leur témoigner sa confiance, « de ne point prendre d'autre maison que la leur⁴ ».

Parti de Siam, seul avec un interprète japonais, le 18 juin 1664, le prêtre français arriva en rade de Faïfo le 26 juillet. Il n'était pas encore à terre qu'il envoya une lettre de civilité à Ignace Baudet qu'il croyait supérieur de la mission. L'autre, rapporte Chevreuil, lui fit réponse « qu'on lui avait ôté la supériorité et qu'il était bien fâché de ne me pouvoir servir comme il aurait souhaité ; mais qu'il était parmi des Portugais avec lesquels il ne pouvait pas faire sa volonté, que le supérieur qui était en sa place était le P. Marquez, natif de Macao ». Ce fut en effet ce dernier qui reçut le Français « avec assez de démonstrations extérieures d'amitié », une fois réussi son débarquement. Car la chose n'alla pas sans difficulté. Le mandarin chargé d'inspecter les bagages, l'ayant pris pour un prêtre portugais,

1. Chevreuil aux directeurs du séminaire de Paris, Bantam, 12 juin 1672, Arch. M.Etr. vol.876 p.747.

2. Chevreuil aux directeurs du séminaire de Paris, Surate, 6 janvier 1672, Arch. M.Etr. vol.876 p.734.

3. Cf. LAUNAY, *Histoire générale*, t.I p.113.

4. Nous suivons la Relation du premier voyage de M. Chevreuil en Cochinchine, ds LAUNAY, *Cochinchine* p.13 sq.

voulut voir les belles perles qui étaient l'habituel mot de passe des religieux de Macao. N'ayant trouvé dans ses coffres que des images et des ornements d'église, il avait décidé de tout confisquer. Il fallut acheter sa complaisance au prix de deux cents écus.

Chevreuil ne demeura que peu de temps à Faïfo. Sa crainte était que Marquez et Baudet ne voulussent se débarrasser de lui en l'embarquant sur le bateau de Macao qui n'allait pas tarder à mettre à la voile. En secret il partit pour Hué accompagné de son Japonais, ayant dessein de s'y loger chez un métis chrétien, le fondeur Jean de la Croix, personnage fort bien vu de Hien-vuong parce qu'il lui fabriquait de belles pièces d'artillerie¹. Le grand maître de l'arsenal cochinchinois accueillit froidement Chevreuil et se hâta de l'écarter. Il attendait une visite du roi à sa fournaise et ne se souciait pas que son maître aperçut cet Européen. Jean de la Croix confia le Français à Fuciti qui lui servait de chapelain dans la petite église que Hien-vuong lui avait permis d'édifier à côté de sa maison². On était alors proche de la fête de l'Assomption. Sur les instances du jésuite et du fondeur, Chevreuil accepta d'officier et de prêcher. « Je me servis de cette occasion, écrit-il, pour me faire connaître publiquement comme grand vicaire de Mgr de Béryte et envoyé en cette qualité. Au milieu de ma prédication, je fis cette déclaration publique au peuple, ce qui les surprit fort (Fuciti et Jean de la Croix), sans pourtant qu'ils osassent me contredire. J'appliquai à cette église par la même autorité une indulgence plénière que Sa Sainteté nous avait donnée pour ce jour même de l'Assomption. J'y confessai et communiai plusieurs personnes à la messe. »

Le résultat de ce coup d'éclat fut que le metis fit demander au grand mandarin de la cour d'expulser cet étranger. Le mandarin refusa. Pourtant Chevreuil, voyant que Fuciti « s'ennuyait de le voir chez lui », loua une petite barque et, toujours en compagnie

1. D'après *L'Etat présent de l'Eglise de la Chine* p.147 sq., Jean de la Croix, originaire des Philippines, était entré au service du roi de Cambodge, qui l'avait fait mandarin et gouverneur d'une de ses provinces en raison de son habileté à fonder l'artillerie. (Cf. MARINI, *Missioni* p.401, mais qui fait naître Jean de la Croix à Macao.) Découvert par les Cochinchinois lors de leur attaque en 1658 contre Ream Thipdei Chan, il fut amené et installé à Hué par ordre de Hien-vuong. — Au contraire, d'après CADIERE, *Le mur de Dong-Hoi* p.125 n.2, Jean de la Croix vint s'établir en Cochinchine dans les premières années du XVII^e siècle, avant l'arrivée des jésuites (1614). L'endroit où il installa sa fonderie de canons s'appelle encore de nos jours Tho-Duc, « les fondeurs ». Parmi les pièces d'artillerie que l'on détruisit à Hué après le guet-apens de 1835, un certain nombre portaient le nom de Jean de la Croix. — Dans le *Bulletin des Amis du Vieux-Hué*, octobre 1924, *Le Quartier des Arènes*, I. *Jean de la Croix et les premiers jésuites*, le R. P. Cadière est revenu sur ce métis « indien » qui, avec le titre de « seul fondeur du roi », recevait un traitement de 500 écus et l'entretien de sa famille.

2. Dans une crypte, on y conservait les corps de plusieurs martyrs exécutés pendant la persécution de 1644.

de son Japonais, s'en fut à Tourane. Pendant le voyage, il instruisit sommairement des vérités chrétiennes le patron de son bateau et le baptisa au débarqué. A Tourane, les jésuites avaient une petite église et une maison « fort commode et fort agréable, accompagnée d'un beau jardin ». Chevreuil y retrouva Marquez venu pour le recevoir. Il y eut en son honneur une assemblée de deux cents chrétiens. Ceux-ci firent en sa présence une cérémonie en mémoire de leurs parents décédés qui lui parut si superstitieuse qu'il en nota tous les détails. « Ils avaient dressé une grande table sur le bout de laquelle ils avaient mis une petite image avec deux cierges allumés. Et puis les hommes venaient, chacun le cierge allumé en main, de l'autre bout de la table, faisant de grandes révérences et comme en cadence, et portant devant cette image leur chandelle qu'ils laissaient allumée. » Au Français qui demandait le sens de cette cérémonie, Marquez expliqua qu'il la tolérait « pour fermer la bouche aux gentils qui accusaient les chrétiens de n'avoir plus de souvenir de leurs morts¹ ».

Chevreuil profita de son passage à Tourane pour conférer le baptême à quelques femmes qui lui présentèrent les catéchistes. Malgré les conseils de Marquez, il tint à n'omettre aucun des rites traditionnels à ce sacrement. Il mit lui-même directement le sel béni dans la bouche des catéchumènes et fit sur leur poitrine les onctions d'huile. Le jésuite lui avait pourtant dit que ces pratiques scandalisaient le peuple et provoquaient la jalousie des maris ; aussi dans la compagnie, usant d'une permission d'Alexandre VII, avait-on pris l'habitude de les omettre. Chevreuil estima « qu'il le faut faire avec toute modestie et discrétion, ce qui ne peut donner aucun soupçon ». « Par l'expérience que j'en fis, assure-t-il, je connus que toutes ces excuses étaient frivoles et sans fondement. »

Les deux prêtres, en dépit de tant de raisons de se heurter, retournèrent ensemble à Faïfo. Chevreuil y loua une maison pour s'installer. Quelques jours après, il s'en vint exhiber à Marquez et à Baudet la patente de vicaire général que Lambert de la Motte lui avait signée et leur demanda s'ils « voulaient la reconnaître et se soumettre au pouvoir que le pape avait donné à l'évêque de Béryste sur la chrétienté de Cochinchine ». Marquez lui répondit que

1. Lambert de la Motte devait lui-même, un peu plus tard, répondre à l'un de ses missionnaires qu'il autorisait ces sortes de cérémonies : « Pour ce qui regarde les révérences et les génuflexions qu'ils font à leurs parents morts, j'estime qu'on le peut tolérer, et qu'on les peut honorer après leur mort comme ils avaient coutume de faire de leur vivant. » (Réponse de Mgr Lambert de la Motte aux cas proposés par M. Hainques, ds LAUNAY, *Cochinchine* p.54.)

« cela était dépendant du roi de Portugal et qu'il ne pouvait rien faire sans avoir licence du père visiteur de Macao ». Cependant, après deux jours de réflexion, il vint chez Chevreuil. Pour lui montrer qu'il était prêt à reconnaître la juridiction de Lambert de la Motte sur le royaume, il remit entre ses mains une lettre de grand vicaire que Paul d'Acosta avait quelques années auparavant donnée au supérieur des jésuites en Cochinchine. De son côté, Fuciti écrivit de Hué au missionnaire français qu'il était dans les mêmes sentiments.

Mais le vicaire général de Lambert de la Motte voulait plus encore : une déclaration publique dans l'église de Faïfo. Marquez la lui promit. Le jour venu, le jésuite portugais s'en tint à des termes qui parurent à Chevreuil si équivoques qu'il prit lui-même la parole pour expliquer en langue portugaise qui il était ; puis il fit répéter son discours en annamite par son interprète japonais. Marquez, invité à attester par écrit qu'il était d'accord avec Chevreuil, s'y refusa ; il redoutait le blâme de ses supérieurs. Position était prise maintenant de part et d'autre, et pour longtemps¹.

*
* * *

Sur ces entrefaites, une nouvelle persécution contre la loi des Portugais vint rapprocher les missionnaires. Tous quatre, Marquez, Baudet, Fuciti et Chevreuil furent enfermés ensemble dans la maison des jésuites à Faïfo par ordre de Hien-vuong. Les mandarins s'en prirent ensuite aux fidèles. Le crucifix fut exposé publiquement dans la grande rue de Faïfo. A son de trompe, on fit savoir aux habitants qu'ils vinssent tous, même les étrangers, le fouler aux pieds. Ceux qui refuseraient seraient reconnus et punis comme chrétiens².

Les riches commerçants japonais, colonnes de l'Église de Faïfo, se montrèrent peu héroïques. La plupart, menacés d'être privés de leurs biens, se résignèrent à abandonner la foi. Des défections se

1. LOUVET, *La Cochinchine religieuse* p.266 sq. semble tout ignorer de ces premières divergences entre les jésuites et le représentant du vicaire apostolique. Il prétend qu'à cette époque un accord complet régnait entre eux tous.

2. D'après Chevreuil, les mandarins cochinchinois auraient cru, sur le dire de quelques chrétiens mal intentionnés, que le crucifix était l'image du roi de Portugal. « Hien-vuong crut, sur le rapport qu'on lui fit, que notre sainte religion que les Portugais disent être la leur, était un prétexte dont se servaient les pères pour faire révolter ses vassaux contre lui et mettre le roi de Portugal en possession de son royaume, quand le nombre des chrétiens serait plus grand que celui des gentils. Ce qui me confirma dans cette pensée, ce fut que, dans l'interrogatoire que l'on fit à Cacham (Tourane) à des catéchistes qui y parurent vêtus d'habits de soie que quelques chrétiens riches leur avaient donnés en aumône pour honorer leur mort, les gouverneurs demandèrent combien le roi de Portugal leur donnait d'argent pour les entretenir, et si c'était lui qui leur avait donné ces beaux habits. » (Relation du premier voyage de M. Chevreuil en Cochinchine, ds LAUNAY, *Cochinchine* p.25.)

produisirent aussi parmi les Cochinchinois. L'une des plus douloureuses fut celle de la grande bienfaitrice des missionnaires, Ba Maria. Déjà en 1663 on l'avait privée d'une partie de ses biens, on avait abattu sa maison et détruit l'église qu'elle avait construite sur son domaine. Cette fois, par ordre exprès du roi, elle fut enfermée dans une cabane pour y mourir de faim. Au bout de cinq jours, torturée par la soif, elle demanda à être conduite à Tourane devant le gouverneur de la province et renia sa foi. A Faïfo cent vingt chrétiens parmi les plus fortunés imitèrent son apostasie. Dans la province voisine de Quamghia où les jésuites estimaient avoir donné plus de 4.000 baptêmes, les fidèles, gens instruits très vite et mal formés, capitulèrent presque tous.

Mais à côté de tant d'apostats, il y eut de généreux confesseurs et même des martyrs, hommes et femmes. On voyait dans les rues de Faïfo et de Tourane des chrétiens et des chrétiennes qui s'en allaient la cangue au cou mendier pour vivre. D'autres redoutant de faiblir fuyaient dans les forêts au risque d'y périr de faim. Une femme déjà âgée, Ba Anna, que les païens détestaient pour son ardeur à propager la foi, subit de terribles tortures sans que ses bourreaux pussent triompher de sa constance ; on lui mit des mèches allumées dans les yeux, les oreilles et les narines. Du Quamghia, où il y avait eu tant de lâcheté, on amena aux mandarins de Tourane quatre chrétiens qui se laissèrent décapiter plutôt que de renier le Christ. Enflammés par leur exemple trois enfants, deux garçons et une fille, vinrent eux-mêmes se dénoncer aux juges ; on les livra aux éléphants. En tout 43 personnes subirent le martyre dans la seule année 1665¹.

Le 3 février, un ordre de Hien-vuong avait fait embarquer Marquez, Baudet et Fuciti à destination de Siam. Une escale de cinq jours à Phanri dans le Champa leur permit de visiter une fervente chrétienté de quatre cents personnes et de baptiser vingt-deux païens. Les trois prêtres portugais expulsés du royaume, Chevreuil connut un peu de liberté². Il en profita pour réconcilier les apostats

1. Voir les procès des martyrs ds LAUNAY, *Cochinchine* p.28 sq. En livrant des enfants aux éléphants, les persécuteurs cochinchinois montraient leur volonté de terroriser. — Au Tonkin, ce supplice était réservé aux adultères. (RHODES, *Histoire du royaume de Tonkin* p.47). Au Tonkin encore, les codes des Lê ne donnent que trois procédés pour appliquer la peine de mort : la strangulation et la décapitation, la décapitation avec exposition de la tête, la mort lente ou supplice qui consistait à arracher la chair du patient morceau par morceau. (DELOUSTAL, *La justice dans l'ancien Annam* p.49 sq.)

2. « Pour moi, écrit Chevreuil, j'avais été averti de bonne part que je n'avais pas été compris dans l'arrêt d'exil et qu'on avait dit en cour que n'étant pas Portugais et étant nouveau venu, le roi avait dessein de me laisser en Cochinchine. » (Relation du premier voyage de M. Chevreuil en Cochinchine, ds LAUNAY, *Cochinchine* p.26.)

qui, le péril passé, venaient en masse solliciter leur pardon. Ba Maria, qui ne s'était pas consolée d'avoir failli, et les riches Japonais furent admis à la pénitence. Mais bientôt Chevreuil lui-même fut obligé de partir. Le 7 mars, il s'embarquait pour Siam. Vingt-huit jours après, il remettait entre les mains de Lambert de la Motte, sur les bords de la Ménam, une précieuse relique, la tête de la jeune Lucie, une des trois enfants que les mandarins de Tourane avaient livrée aux éléphants. On la déposa plus tard sous l'autel de l'église construite par les missionnaires français.

II

Prenant à peine le temps de se reposer des fatigues de son premier voyage, Chevreuil reprit vite le chemin de la Cochinchine. Le 4 août 1665, il quittait de nouveau Siam en compagnie d'un autre prêtre français, Hainques. Agé seulement de 28 ans, Antoine Hainques avait été un précoce et brillant étudiant de Sorbonne. « A vingt-deux ans, il enseigna la rhétorique avec un applaudissement universel dans le fameux collège du Plessis, dit Bénigne Vachet. L'Université le choisit pour haranguer le roi au renouvellement de l'année ; plus vertueux encore que savant, on le regardait comme un homme qui devait honorer la plus célèbre université du monde¹. » Mais Hainques, ayant entendu parler du départ d'Ignace Cotolendi pour les Indes orientales, était allé s'offrir à lui. Le nouvel évêque l'ordonna prêtre à Marseille. Hainques s'embarqua ensuite avec lui et Chevreuil.

Aux deux missionnaires, Lambert de la Motte avait donné des lettres de provicaires pour qu'ils pussent gouverner la mission de Cochinchine en son nom. Mais avant de partir, Chevreuil qui avait été saluer les jésuites au camp portugais, s'était entendu déclarer par Manuel Rodriguez², le provincial du Japon de passage à Ayouthia, que l'évêque de Béryste n'avait pas le droit d'envoyer ses prêtres en Cochinchine car l'évangélisation de ce pays ne relevait que du roi de Portugal³. Chevreuil et Hainques arrivèrent sans encombre, au mois d'octobre, à Phanri. Là aucun patron cochinchinois n'accepta de les prendre à son bord. Les persécutions de Hien-vuong contre les Portugais les intimidaient et personne ne voulait se charger de

1. Mémoires de Vachet, ds LAUNAY, *Cochinchine* p.44.

2. Provincial du Japon depuis 1664, Manuel Rodriguez mourut le 24 mars 1667, avant d'avoir terminé ses trois ans de provincialat.

3. Chevreuil aux directeurs du séminaire de Paris, Bantam, 12 juin 1672, Arch. M.Etr. vol.876 p.749.

deux étrangers que leur habit de marchand ne suffisait pas à dissimuler. Sur ces entrefaites, Chevreuil fut pris d'un violent accès de fièvre. Trop faible pour s'en aller à pied, il laissa son compagnon continuer tout seul vers la frontière de la Cochinchine.

Ce fut « en héros chrétien, nu-pieds, vêtu à la japonaise, et sur les épaules son sac où étaient ses ornements d'église, du vin et du pain à célébrer, sans serviteur » que Antoine Hainques entra dans le royaume de Hien-vuong. Dans une chrétienté de la province de Ranran, il lui fallut dix jours et dix nuits pour répondre aux appels des fidèles heureux de revoir un prêtre et de recevoir les sacrements. Ses quatre premiers mois de travail lui permirent d'instruire et de baptiser quarante et une personnes¹ avant de monter jusqu'à Hué où il ne demeura que quelques jours chez Jean de la Croix². C'est à Faifo qu'il voulait essayer de grouper autour de lui les catéchistes formés par les jésuites, dans l'intention de leur faire accepter son autorité avant qu'aucun des pères ne fût revenu dans le royaume³.

Mais, en ce même printemps 1666, François Rivas débarquait à Faifo, accompagné d'un autre jésuite, Barthélemy Acosta, un métis japonais comme Pierre Marquez. Tous deux avaient eu beaucoup de peine à descendre à terre et s'étaient vus confisquer toutes les images de piété qu'ils apportaient pour les fidèles. Installé chez une dame japonaise dans le quartier des étrangers, Rivas ne recevait que la nuit la visite des chrétiens. L'assemblée souvent avait lieu dans une barque, comme les pères l'avaient déjà maintes fois pratiqué. Après un mois de ce manège, Rivas jugea plus prudent de regagner dans la rade le vaisseau qui l'avait amené. Cependant Jean de la Croix, averti de la présence des jésuites, obtint du roi un congé de douze jours pour aller faire ses dévotions auprès d'eux. Le fondeur arriva de Hué dans une barque royale « avec un train fort magnifique. Ses gardes étaient vêtus de casaques de soie et marchaient devant lui précédés d'un trompette. Sa litière et celle de sa femme étaient

1. Lambert de la Motte à Pallu, Siam, 17 octobre 1666, ds LAUNAY, *Cochinchine* p.46.

2. La visite de Hainques, malgré l'accueil que Jean de la Croix avait réservé auparavant à Chevreuil, s'explique par le fait que Lambert de la Motte avait eu l'occasion de rendre service au métis et que celui-ci avait écrit aux missionnaires français qu'il « avait passion de les servir dans leur dessein ». — Jean de la Croix se montra fort surpris de l'arrivée de Hainques. Il crut bon d'avertir le roi de la présence chez lui d'un étranger qu'il donna pour son beau-frère venu en voyage d'affaires ; la montre de Hainques servit de présent pour Hien-vuong. Le prêtre français fut traité en beau-frère du maître par toute la domesticité du fondeur royal, qui lui fit faire deux habits, l'un à la japonaise et l'autre à la portugaise. Après seize jours passés ainsi, Hainques retourna à Faifo en disant qu'il allait acheter une chaloupe et du riz, donnant ce prétexte pour entreprendre la visite des chrétiens de tout le royaume. (PALLU, *Relation abrégée* p.84 sq.)

3. Hainques à la Propagande, 26 février 1670, ds LAUNAY, *Cochinchine* p.46 sq. Le texte publié par Launay comporte des inexactitudes.

d'étoffe de soie incarnate ; quatre hommes portaient la sienne et deux celle de sa femme ; l'un et l'autre étaient suivis d'un grand nombre de laquais et d'officiers de leur maison, tous fort lestes et en bon équipage¹. De cette visite qui amena aux pieds du favori de Hien-vuong toute l'élite de Faïfo, Rivas tira un grand prestige. Il en profita pour suivre le fondeur à son retour jusqu'à Hué. Ce ne fut pas pour longtemps, car on l'obligea vite ainsi que son compagnon à regagner le vaisseau de Macao. Son séjour en Cochinchine avait duré juste trois mois.



Hainques resta seul missionnaire dans le royaume jusqu'en 1668. Cette année-là revint de Macao l'un des expulsés de 1665, le Napolitain Dominique Fuciti. Mais le religieux dut repartir par le bateau qui l'avait amené, ayant eu toutefois le temps de montrer au délégué de Lambert de la Motte une lettre qui l'accréditait, lui, Fuciti, comme vicaire général de Malacca pour la Cochinchine². Il avait aussi pour Jean de la Croix une missive d'un jésuite de Macao, le Portugais Mures, qui avertissait le fondeur royal des intentions des autorités portugaises vis-à-vis des missionnaires français³. L'un d'eux, Pierre Brindeau, que Lambert de la Motte avait dépêché à Macao pour y négocier son passage en Chine, venait d'être arrêté et expédié à Goa où le vice-roi le remettrait à l'Inquisition⁴. Tel serait le sort de

1. *L'Etat présent de l'Eglise de la Chine* p.148 sq.

2. Sur tout ce qui suit voir Arch. Prop. Atti CP a.1673-1674 f.29-40, où sont résumés les griefs des vicaires apostoliques ; la réplique des Portugais est exposée f.36-37. — Voir également la lettre de Hainques à la Propagande, du 7 juillet 1671, citée dans le *Sommario degli eccessi de'Padri Gesuiti ne'Regni soggetti agli vicarii apostolici con una risposta del vescovo di Heliopoli*, 1676 (B. VE, Fondo Gesuitico, 1504, D). — Sur l'intérêt du fonds d'archives missionnaires de la Bibliothèque Victor-Emmanuel à Rome, voir J. SCHMIDLIN, *Handschriftliche Missionsbestände in der Bibliothek Vittorio-Emmanuele zu Rom.*, ds *Z.M.W.*, 1921, p.73-80.

3. Lettre datée du 14 mars 1668, Arch. Prop. Atti CP a.1673-1674 f.203 : « Notum sit Dominationi vestræ patrem Petrum Brindeau, gallum, episcopi siamensis socium, comprehensum hinc eductum fuisse jubente Indiarum pro-rege, apud quem statutum esse eodem modo agere cum reliquis qui in has venere provincias citra regis Portugalliæ consensum, qua propter monitam volumus Dominationem vestram sacerdoti huic, etsi tantum in procuranda animarum salute laboret in Cochinchina, tibi que adeo sit amicus, nullæ tamen neque in te neque in cæteros christianos esse jurisdictionem ; hanc solus habet pater Fuciti a nobis missus, quare cum vos ita se habeant, tibi et per te reliquis omnibus præcipimus in virtute sanctæ obedientiæ ut ipsum solum agnoscatis, ipsi soli faveatis. »

4. Sur Brindeau à Goa et son procès, voir Arch. M.Etr. vol.876 p.587-596. — Sur la première réception qui lui fut faite à Macao, Lambert de la Motte écrivit à Pallu : « M. Brindeau a été parfaitement bien reçu à Macao ; le gouverneur de la ville lui a fait offre de service ; le vicaire général de l'évêché, qui est augustin, l'a logé ; la plupart des religieux de la même ville lui ont témoigné beaucoup d'affection... Le vicaire général l'a aussitôt occupé à prêcher, à confesser, et à plusieurs autres emplois de charité... Il ne laisse pas de s'appliquer à apprendre à parler et à écrire la langue mandarine de la Chine afin d'être en état d'y entrer... Il m'a envoyé un dictionnaire de cette langue écrit de sa main. » (Lambert de la Motte à Pallu, Siam, octobre 1666, ds PALLU, *Relation abrégée* p.119)

tous les missionnaires français qui viendraient dans les Indes orientales contre le gré du roi de Portugal. Antoine Hainques, disait encore Mures, ne possède aucune autorité sur les chrétiens de Cochinchine quels que puissent être son honnêteté personnelle et son désir de faire du bien aux âmes. Jean de la Croix, comme tous les chrétiens, ne doit obéissance qu'à un seul chef spirituel, Dominique Fuciti.

Il advint qu'un jour la lettre de Mures se trouva dans les mains de Hainques ; celui-ci aussitôt l'envoya à l'évêque de Béryte. En attendant, Jean de la Croix lui interdisait sa maison et le menaçait, s'il ne retournait pas à Siam, de le livrer aux Portugais. Mais le Français n'en fit rien : il resta en se cachant. Ses tribulations ne l'empêchèrent pas de faire partir pour Siam deux catéchistes, Joseph Trang et Luc Ben, qui pourraient être préparés à la prêtrise dans le calme royaume de Phranaraï. De leur côté, bien qu'empêchés par l'hostilité de Hien-vuong de demeurer sur son territoire, les jésuites ne se décourageaient pas. En 1669 Ignace Baudet, en 1670 Pierre Marquet profitèrent du bateau de Macao pour visiter les chrétiens de Faïfo et affirmer leurs droits sur la Cochinchine¹. Baudet rencontra Hainques, alors aidé de Pierre Brindeau que le grand inquisiteur de Goa n'avait pas osé condamner. Il vit aussi les deux anciens catéchistes des pères, rentrés de Siam où Lambert de la Motte les avait ordonnés prêtres. Au dire de Tissanier qui les avait connus là-bas, ils étaient extrêmement ignorants, au point que l'un deux ne pouvait prononcer la formule de l'absolution sans un papier devant les yeux².

Malgré la persécution qui continuait, Hien-vuong n'ayant rapporté aucun de ses édits contre le christianisme, les missionnaires travaillaient. Le 26 février 1670, Hainques écrivait à la Propagande que depuis son entrée dans le royaume, en 1665, il avait baptisé 2.440 païens, et les catéchistes dans le même temps 3.920³. Malheureusement ces progrès furent brutalement arrêtés par la mort des

1. *Varie opposizioni fatte dalli vicarii apostolici a missionarii S. J. nell'oriente et date, al P. Marini. Dal Mgr Cerri, segretario della Propaganda accio risponda c.1675 (B. VE, Fondo Ges. 1393).*

2. « Deux prêtres français, habillés en marchands, étaient entrés dans la Cochinchine avec deux autres prêtres cochinchinois extrêmement ignorants dont l'un ne pouvait prononcer la forme de l'absolution sans un papier devant les yeux. Lorsque le P. Baudet y arriva l'an passé de Macao, après avoir reçu la visite de deux prêtres séculiers, il se vit réduire à la nécessité de les traiter avec un peu de rigueur, car ils voulaient être reconnus pour vicaires généraux de la Cochinchine, ce que ce père ne pouvait faire, sachant que le vicaire général de Malaque est en possession de cette église. Si bien que le P. Baudet voulant se confesser, ces messieurs lui refusèrent l'absolution comme désobéissant au pape. » (Lettre de Tissanier, Siam, 7 novembre 1670, Arch. M.Etr. vol.876 p.826.)

3. Hainques à la Propagande, 26 février 1670, ds LAUNAY, *Cochinchine* p.53.

deux Français. Épuisés de fatigue et de fièvre, ils moururent à quelques jours de distance, Hainques en décembre 1670, Brindeau un mois après. Les chrétiens en furent profondément affligés. « Toute la Cochinchine pleure la perte qu'elle a faite, spécialement de M. Hainques, comme de leur bon père commun qui n'a jamais eu son semblable, écrivait à Paris un de leurs confrères, Guillaume Mahot. Tous les Portugais qui ont conservé une grande estime de M. Brindeau le regrettent¹. » Découragés, les deux prêtres cochinchinois s'enfuirent à Siam abriter leur détresse auprès de Lambert de la Motte. Les chrétiens de Cochinchine se trouvaient une fois de plus abandonnés aux soins de leurs seuls catéchistes².

III

Lorsque sa fièvre fut tombée, Louis Chevreuil renonça à rejoindre son ami dans le royaume de Hien-vuong³. Il se sentait encore trop faible pour affronter les fatigues que lui imposerait le régime de persécution qui sévissait en Cochinchine contre les chrétiens. Lambert de la Motte avait d'ailleurs prévu pour lui une autre mission : un voyage au Cambodge auprès de Paul d'Acosta. C'était là une expédition relativement aisée. Il suffisait à Chevreuil de gagner l'une des bouches du Mékong dont il était à deux jours de bateau, et de remonter l'immense fleuve jusqu'à Colompé⁴, où vivait le gouverneur de l'évêché de Malacca. Le trajet était très fréquenté, nombre de bateaux même portugais, hollandais ou anglais, allant trafiquer à Colompé.

1. Mahot aux directeurs du séminaire, Siam, 11 juin 1671, ds LAUNAY, *Cochinchine* p.63. Cf. Vie de M. Hainques par M. Vachet, ds LAUNAY, *eod. loco* : « On n'a jamais pu dissuader les chrétiens que deux malheureux hommes n'y eussent contribué par le moyen le plus inique qui puisse tomber dans la pensée. Ils étaient l'un et l'autre de Faifo, partisans et pensionnaires des Portugais. » — Ce double décès s'expliquerait tout naturellement par un empoisonnement dû à des eaux insalubres, d'après A. THOMAS, *Apologia Societatis Jesu in India orientali Evangelium prædicantis, adversus accusationes Romæ factas, a Missionariis Apostolicis S. Congregationis de propaganda fide*. (B.N. F.9771 p.15 — ce manuscrit ne contient qu'une partie de l'ouvrage écrit à Macao, en 1682, par le jésuite belge Antoine Thomas, et qui fut imprimé à Cologne sous le titre *Indicæ expeditiones Societatis Jesu calumniis vindicatæ, id est Apologia*, etc.)

2. En 1672, Lambert de la Motte estima le nombre des chrétiens à 25.000 ou 30.000, dont la moitié aurait été due à Hainques et Brindeau. (Vachet aux directeurs du séminaire, 1672, ds LAUNAY, *Cochinchine* p.91)

3. Nous suivons la Relation du voyage de Chevreuil au Cambodge, ds LAUNAY, *Cochinchine* p.65 sq. — Sur Acosta, supra p.151.

4. Colompé, Phnom-penh, c'est-à-dire « Montagne d'abondance », Panompeng, Calompé (cf. E. RECLUS, *Géographie universelle*, t.VIII p.893). Au XVII^e siècle, Colompé, n'était plus la résidence royale, qui se trouvait à 45 kilomètres en amont, à Udong.

Chevreuil eut la fortune de trouver à l'embouchure du Mékong une barque cochinchinoise dont le patron était chrétien avec toute sa famille. Le 21 novembre 1665, il était à Colompé. Acosta l'accueillit avec joie, accéda facilement à la demande qu'il lui apportait de la part de Lambert de la Motte¹ et surtout le pria de rester auprès de lui². Le camp des Portugais, où vivait le gouverneur, comptait environ quatre cents personnes, presque tous des fugitifs de Macassar. On y avait construit une église « assez nette » et pouvant contenir 500 fidèles. En face, sur l'autre rive du fleuve, vivaient 400 à 500 Cochinchinois, parmi lesquels une cinquantaine de chrétiens. Un peu plus au nord, à Udong, la ville royale, était venu s'installer en 1659 le jésuite Charles della Rocca, ancien missionnaire de Cochinchine, qui avait dans son voisinage un autre camp de 500 à 600 Cochinchinois.

Chevreuil accepta volontiers le confessionnal qu'Acosta lui offrait dans son église. Depuis cinq ans que le gouverneur était arrivé de Macassar, il n'y avait eu ni catéchisme, ni prédication, ni instruction. Deux fois par semaine, le missionnaire français se mit à faire le catéchisme aux enfants, et le dimanche après-midi aux serviteurs et aux esclaves. Les Portugais lui témoignaient de grandes démonstrations d'amitié et lui apportaient « présents de confiture à leur mode » qu'il acceptait pour ne pas les désobliger. Au fond il ne les aimait pas et se défiait d'eux. Il l'écrivit à Lambert de la Motte : « J'ai remarqué qu'il n'y a point de nation qui ait de plus belles paroles en matière de religion et qui montre plus de zèle et d'empressement, et qui pourtant ait moins d'effet. » Chevreuil leur préférait les Cochinchinois. Ceux-ci l'avaient reçu « avec moins de feintise et d'ostentation extérieure, et plus de sincérité ». Il estimait que Rocca les négligeait. Depuis plus d'un an, le jésuite n'avait pas visité le camp de Colompé ; quant à celui d'Udong, il désespérait de pouvoir jamais rien y faire. « C'est comme on jugeait de votre camp auparavant que Votre Grandeur y fut... », concluait Chevreuil en s'adressant à l'évêque de Béryste. Pourtant Rocca lui était sympathique. C'était un sujet du duc de Savoie assez affectionné aux Français. Chevreuil jugeait ce religieux qui confessait préférer

1. Chevreuil à Lambert de la Motte, 26 décembre 1655, et Chevreuil aux directeurs du séminaire, 11 juin 1666, ds LAUNAY, *Cochinchine* p.67 n.1.

2. Chevreuil fit d'abord résistance, ne voulant pas se lier à cet emploi de curé, qui demande résidence, et ne pouvant rien faire sans l'ordre de Lambert de la Motte. Mais il ne put, assure-t-il, se délivrer des poursuites du gouverneur et accepta pour le temps que son évêque y consentirait, surtout dans l'espérance de faire des conversions parmi les Cochinchinois qui seraient ses voisins. (LAUNAY, *Cochinchine* p.71 sq.)

au collège de Macao les forêts du Cambodge, un homme considérable. « Nous vivons, disait-il, avec si grande union et bonne intelligence qu'il m'a pris pour son confesseur et directeur... Si tous les jésuites des Indes lui ressemblaient, les missions et missionnaires auraient grande paix et bénédiction¹. »

Chevreuil rêvait aussi d'atteindre les Cambodgiens, mais « il fallait aller les chercher au fond des bois, comme les pères jésuites font au Canada avec tant de bénédictions ». Bouddhistes, les Cambodgiens étaient encore plus difficiles à convertir que les Siamois ; comme eux, ils étaient très attachés à leurs talapoins. Pour avoir quelque prestige sur ces populations, il aurait fallu que les missionnaires imitassent l'austérité des talapoins qui vivaient d'un peu de riz et de poisson salé. Depuis plus d'un demi-siècle, dominicains de Malacca, puis jésuites de Macao avaient tenté d'atteindre les Cambodgiens, mais en vain². Même l'islam, protégé par l'autorité de leur roi Réam Thipdei Chan, n'avait pu les détacher de leur bouddhisme national. Chevreuil n'en était pas découragé, car il appréciait dans tous les Cambodgiens qu'il avait vus un naturel si doux et traitable, tant de simplicité et de charité naturelle, un sens si vif de l'hospitalité qu'il ne pouvait les croire inconvertisables pourvu qu'on voulût s'en donner la peine³.

* * *

L'amitié de Chevreuil pour Rocca ne l'empêchait pas d'être toujours aussi prévenu contre les jésuites portugais. Bien placé sur les bords du Mékong pour suivre le trafic du port de Udong, il avait remarqué l'une ou l'autre fois des bateaux qui, à ses dires, naviguaient pour le compte des pères de Macao. Un mois à peine après son arrivée à Colompé, il avait vu un vaisseau appartenant aux jésuites déborder sur le marché de la capitale sa cargaison faite de

1. Il semble que cette estime était réciproque. En effet LAUNAY, *Histoire générale*, t.I p.125 cite un passage d'une lettre de Rocca au P. Faure (sans doute le jésuite Jacques Le Faure) : « M. Chevreuil travaille incessamment dans sa mission et cependant il jeûne tous les jours ; il ne reçoit rien des chrétiens ; il a baptisé en un seul jour 60 idolâtres. C'est un homme très exemplaire qui mérite mieux le nom et la qualité d'apôtre que le méritent plusieurs qu'on honore de ce titre au Portugal et dans les Indes. »

2. Cf. B. BIERMANN, *Die Missionen der Portugiesischen Dominikaner in Hinterindien*, ds *Z.M.W.*, 1931, p.324. — MARINI, *Missioni* p.389 sq. — *L'Etat présent de l'Eglise de la Chine* p.122.

3. Lorsque d'Acosta quitta Colompé en 1667, écrivait Lambert de la Motte à Pallu, de Siam, le 18 octobre (Arch. M.Etr. vol.876 p.846) il voulut remettre officiellement tous ses pouvoirs à Chevreuil « qui, n'a accepté cette charge de vicaire général qu'à deux conditions : la première que j'y donnerais mon agrément, la seconde que ce serait sans recevoir aucun émolument de toutes les fonctions ecclésiastiques ».

très riches marchandises de la Chine. Le bénéfice avait été si beau et avait permis d'acheter tant de denrées du Cambodge qu'il fallut équiper sur place un second vaisseau pour pouvoir tout emporter.

Chevreuil, craignant que le feu du ciel ne s'abattît sur ces contempteurs des lois de l'Église, (il avait déjà eu l'expérience de pareil malheur survenu à Siam), se crut obligé d'aviser quelques chrétiens de se donner bien garde de se mettre sur le dit vaisseau, lequel ne pouvait avoir ni bénédiction ni succès. « Ceux qui voulurent suivre mes avis, raconte-t-il, s'en trouvèrent bien ; car cinq jours après que le vaisseau eût fait voile, il tomba entre les mains de pirates chinois qui le prirent et tuèrent la plus grande part de l'équipage. Cela s'est passé presque à ma vue, car quelques mariniers, s'étant sauvés des mains de ces pirates, nous confirmèrent par leurs plaies la vérité de ce châtement¹. »

Au début de 1670, Chevreuil fut arraché aux rives du Mékong, mis dans un bateau et expédié à Macao sous l'inculpation d'hérésie. Des ordres portugais avaient prescrit de se saisir des missionnaires français, car l'année précédente était passé au Cambodge un délégué du chapitre de Goa, Antoine Marais. Rocca lui-même, sachant alors les démêlés de Lambert de la Motte avec ses confrères de Siam, l'avait abandonné². Après quatre mois passés en prison, Macao l'envoya à Goa, comme on avait déjà fait en 1667 pour Pierre Brindeau. Le grand inquisiteur le fit libérer presque aussitôt, mais en lui refusant toute pièce justificative de son innocence³. Le vice-roi lui interdit de quitter la ville et ne se résigna à le laisser partir qu'au bruit de l'arrivée d'une escadre française à Surate (1671). Ce fut dans cette ville des Indes que Pallu, à son retour d'Europe, retrouva son ami Chevreuil.

1. Chevreuil aux directeurs du séminaire, Bantam, 12 juin 1672, Arch. M.Etr. vol.876 p.746.

2. En mars 1669, un vaisseau de Macao avait amené au Cambodge deux jésuites, dont François Rivas, et un visiteur envoyé par le chapitre de Goa. Ce dernier voulut agir contre Chevreuil « jusqu'à interdire sa paroisse et le déclarer nommément pour excommunié avec 7 ou 8 des plus notables de ses paroissiens ». Sur les entrefaites Rocca s'était rangé du côté des siens, et même avait protégé contre les émissaires de Chevreuil qui voulaient le faire saisir un capucin fugitif de son ordre et réfugié à Cambodge. De quoi le missionnaire français fit « de grandes informations juridiques » et les envoya au chapitre et à l'Inquisition de Goa ainsi qu'au provincial des capucins. (Chevreuil à Deydier, Cambodge, 30 juin 1669, Arch. M.Etr. vol.677 p.200)

3. Sur la manière dont fut traité Chevreuil à Macao et à Goa, voir Pallu à Colbert, Surate, 2 janvier 1672, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.II p.211. — Sur l'attitude du grand inquisiteur qui ne le garda prisonnier que deux jours, voir Pallu à François de Mados, Surate, 4 novembre 1671, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.II p.52 ; et encore Chevreuil à Baron, Goa, 21 juillet 1671, ds LAUNAY, *Cochinchine* p.73 sq.

LES JÉSUITES MISSIONNAIRES
DANS LE ROYAUME DU TONKIN
DU DÉPART D'ALEXANDRE DE RHODES
A L'ARRIVÉE DES PRÊTRES FRANÇAIS (1645-1665)

Les rois Trinh Trang et Trinh Tac et le christianisme

- I. L'organisation de la chrétienté tonkinoise sous le règne de Trinh Trang. Les relations du roi avec les jésuites de Macao ; vexations continuelles infligées aux chrétiens. La visite des missionnaires à travers les provinces ; les catéchistes.
- II. Le christianisme dans l'entourage de Trinh Trang. Les missionnaires de Hanoï aux audiences du souverain ; quelques conversions au christianisme parmi les femmes du palais. La fin de Trinh Trang et ses funérailles (mai 1657).
- III. L'avènement de Trinh Tac. L'opinion et les chrétiens ; défiance du roi à leur égard. Expulsion de tous les missionnaires sauf deux (juillet 1658). Nouveaux progrès du christianisme.
- IV. Vie précaire de la chrétienté tonkinoise. Les missionnaires au palais de Trinh Tac pour la fête du Têt ; les difficultés de la situation politique du Tonkin et leurs conséquences pour les chrétiens. La promulgation des « Instructions pour la réforme des mœurs » en 1662. Expulsion des derniers missionnaires (novembre 1663). Triste condition de Macao.

Lorsqu'aux derniers jours de l'année 1645 Alexandre de Rhodes s'était embarqué à Macao pour l'Europe, les supérieurs de la province du Japon étaient résolus à envoyer aux missionnaires du Tonkin le plus grand secours possible¹. Le 23 février 1646, Gaspard d'Amaral s'embarquait avec trois compagnons, un Portugais, un Italien, un Polonais, tous les quatre « intelligents de la langue tonkinoise ». Trois autres jésuites voyageaient avec eux jusqu'à l'île de Haïnan. Quarante-huit heures après, l'expédition avait fait naufrage

1. Supra chap.II. — Nous suivons RHODES, *Histoire du royaume de Tonkin* p.312 à la fin.

par une nuit de tempête sur les récifs de l'île. Des sept missionnaires un seul était sauf, l'Italien Lubelli destiné à la mission de Haïnan.

Au Tonkin, quelques mois après cette grave perte, Majorica et ses compagnons connurent une heureuse surprise. Cette année-là, l'ambassadeur que le bua avait envoyé à Pékin pour y porter son hommage de vassal s'arrêta au retour chez le vice-roi du Koang-si, une province de la Chine du sud, récemment converti par un jésuite allemand, André Koffler¹. Ce mandarin, haut lettré, fit à l'ambassadeur un grand éloge de la sagesse de sa nouvelle religion et voulut qu'il fût accompagné jusqu'à Hanoï par quelques-uns des siens, porteurs d'une lettre pour Le-Than-Ton. Le vice-roi dans son message célébrait le christianisme et la science des jésuites qui le lui avaient révélé. Le-Than-Ton voulut en faire part à son fils aîné Le-Chan-Ton, qu'il venait d'appeler à lui succéder². L'un et l'autre n'hésitèrent pas à témoigner publiquement de leur estime pour une doctrine qui méritait la considération des plus hautes autorités de la Chine. L'effet produit fut immense. En six mois, 12.000 païens vinrent demander le baptême. Et pour achever de consoler les missionnaires du Tonkin, une nouvelle expédition formée à Macao arrivait cette fois au complet, vers la fin de l'année. Son chef, le Portugais Cabral, était accompagné de deux autres Portugais et de deux Italiens.

Moins d'une année après, Cabral envoyait au général de la compagnie le compte rendu de sa visite : en 1645 et en 1646, la chrétienté s'était accrue de 24.000 âmes ; le Tonkin possédait 200 grandes églises avec une habitation suffisante pour les pères qui y venaient travailler. Par contre à son arrivée, sept religieux seulement y vivaient dispersés en cinq résidences ; et encore l'un d'entre eux n'avait-il pas tardé à mourir. Par bonheur la troupe qu'il amenait en renfort s'était accrue d'un sixième missionnaire, Philippe Marini, un Gênois, qui ne réussissait pas à entrer au Cambodge où il était destiné. Dans les Tonkinois, tout l'avait conquis : l'honnêteté de leurs mœurs,

1. André-Xavier Koffler, né à Kaems en 1613, s'attacha dès son arrivée en Chine à la fortune des derniers descendants de la dynastie des Ming. Ce fut lui qui baptisa en avril 1647 la mère, la femme et le fils de l'empereur Young-li. Le 12 décembre 1651, arrêté par des Tartares lancés à la poursuite de Young-li, il eut la tête fendue d'un coup de cimeterre dès qu'il se fût fait reconnaître comme chrétien. (PFISTER, *Notices*, t.I p.265)

2. Le bua Le-Than-Ton avait abdiqué en 1643 en faveur de son fils aîné, Le-Chan-Ton, qui régna jusqu'en 1649, de 13 à 20 ans. Le-Than-Ton reprit alors son trône jusqu'à sa mort, en 1662. — Ce que TISSANIER, *Voyage au Tonkin* p.117 expliquera ainsi : « Le bua qui porte maintenant (1660) ce beau nom de grandeur, ne pouvant souffrir la rigueur de sa solitude, avait autrefois obtenu permission de renoncer à ce titre, et d'élever son fils à ce fantôme d'honneur, afin de se divertir avec ses amis, et de sortir de sa belle prison. Mais ce fils étant mort bientôt après, le père pleura son malheur de se voir obligé à reprendre une royauté, qu'il avait si volontiers laissée. »

leur foi solide, la ferveur de leur dévotion, la simplicité pleine de joie avec laquelle ils obéissaient aux pères. Bref, Marini restait. Cabral écrivait encore que le message du vice-roi de Chine rapporté au bua par son ambassadeur continuait à produire les plus beaux fruits. Le 11 mars 1647, Le-Chan-Ton avait envoyé solennellement au supérieur de la mission, pour lors Félix Morel, une patente d'honneur qui lui décernait le titre de fils adoptif du roi¹. A côté de la Cochinchine, le Tonkin faisait figure d'une terre de liberté et de bénédiction.

Ce qui importait plus encore, c'était la sincérité et la générosité des néophytes. Les missionnaires les célébraient à l'envi dans des lettres dont maintenant Rhodes, leur procureur infatigable, multiplierait le retentissement à Rome, en France, par toute l'Europe chrétienne. Ses *Divers Voyages et missions* qu'il faisait imprimer à Paris en 1653 donnaient comme dernières nouvelles du Tonkin que le nombre des baptisés atteignait 300.000, d'après la plus récente lettre de Jérôme Majorica. La dernière année lui avait rapporté 6.000 baptêmes pour sa part ; il avait sous sa conduite 40.000 chrétiens répartis en 70 églises. « Après cela, concluait Rhodes, dites qu'un prédicateur en ce pays-là ne fait pas autant que cinquante des plus fervents en Europe². »

I

Le chua Trinh Trang, qui avait fait si bon accueil à Alexandre de Rhodes en 1627, gouvernait toujours le Tonkin. Il restait fidèle à sa politique de ne jamais pousser à l'extrême ses rigueurs contre les chrétiens : « Il s'était emporté quelquefois jusques à défendre à

1. Dès leur première installation à Hanoï, en 1637, les Hollandais avaient vu le roi du Tonkin adopter leur chef Hartsinck « pour son fils, ce qui du reste doit être regardé comme une simple politesse. » (BUCH, *La Compagnie des Indes néerlandaises* I p.154). En 1651, c'était au tour du gouverneur général de Batavia d'être gratifié de cette adoption et du titre de grand mandarin, le plus haut qu'on pût obtenir au Tonkin après ceux de roi et de prince. Le titre était gravé sur une plaque d'or apportée par des ambassadeurs. A Batavia, on considéra cette démarche comme une demande de nouveaux présents. (BUCH, *art. cit.* II p.135). Même réflexion, vingt ans après, de TISSANIER, *Voyage au Tonkin* p.182.

2. RHODES, *Voyages et missions* p.114. Le chiffre de trois cent mille est en toutes lettres à la page 113 de *Voyages et missions* (dont l'« achevé d'imprimer pour la première fois » est du 20 octobre 1653). Mais dans son « avis au lecteur », le traducteur (en 1651) de l'*Histoire du royaume de Tonkin* donnait deux cent mille. En 1650, le mémoire de Rhodes aux cardinaux avançait : « jam ferme ad trecenta millia christianorum in illa numerentur » ; tandis que sa supplique en 1652 à Innocent X déclarait : « cum ducenta millia christianorum jam longe superent ». Or dans ces derniers documents Rhodes parlait des deux Églises de Tonkin et de Cochinchine à la fois. Cette indifférence à l'exactitude des évaluations vient à l'appui de la remarque du R. P. Brou que « 300.000 semble être pour les missionnaires le *sexcenti* des Latins ». (BROU, *Les statistiques dans les anciennes missions*, déjà cité, p.363)

ses sujets l'exercice de la religion chrétienne et à ordonner aux pères de sortir de ses terres ; mais il en acceptait toujours deux ou trois qu'il croyait être utiles à ses affaires. Tout cela même n'était point de durée : un vaisseau arrivé à propos de Macao et quelques marchandises qui lui agréaient, effaçaient aisément le chagrin qu'il avait contre eux et les remettaient dans ses bonnes grâces mieux que jamais¹ ».

Les persécutions qui éclataient au Tonkin n'allaient pas comme en Cochinchine jusqu'à l'effusion du sang. Les mandarins, excités par les bonzes et les sorciers, tracassaient les chrétiens, faisaient détruire les églises et brûler les images saintes. « Petites persécutions, mouches importunes, agaçants moustiques », disait Marini. L'une des tempêtes les plus fortes qui menacèrent la chrétienté éclata en 1649, quelques mois après une campagne contre la Cochinchine. Un édit de Trinh Trang bannissait du royaume la loi chrétienne et interdisait aux fidèles de se réunir. Les gouverneurs de province rivalisèrent de zèle à jeter bas les églises. Des 120 lieux de culte qui existaient dans la seule province de Nghean, à la frontière de Cochinchine, il n'en resta debout que quatre. Dans la province de l'Orient, pour la Fête-Dieu, un missionnaire qui avait célébré la messe avant le jour fut cerné dans l'église avec ses chrétiens par les soldats d'un mandarin ennemi acharné de la religion. Sous la pluie qui faisait rage, le père accompagné de quelques catéchistes dut aller aussitôt se présenter à lui. Il attendit longtemps pour s'entendre enfin demander s'il avait connaissance de l'édit royal contre les chrétiens. Le père répliqua qu'il avait précisément l'intention de se retirer chez lui pour l'étudier à loisir. Malgré cette réponse, on le renvoya avec ses catéchistes, et ses chrétiens furent autorisés à sortir sans dommage de l'église. Ce dénouement imprévu était dû à la mère du mandarin, une chrétienne nommée Catherine, qui avait réussi à emporter la grâce de ses coreligionnaires.

Trop souvent la témérité des fidèles provoquait des incidents. N'écoutant que leur zèle de néophytes, les chrétiens n'étaient pas aussi prudents que l'auraient voulu les missionnaires. Ainsi l'édit de persécution venait à peine d'être publié que le cornac de l'éléphant qui portait Trinh Trang saluait ostensiblement d'un signe de croix un missionnaire rencontré dans les rues de Hanoi². A la campagne, dans les villages, les chrétiens défiaient les païens.

1. *L'Etat présent de l'Eglise de la Chine* p.129 sq. — Nous suivons MARINI, *Missioni*, livre III.

2. MARINI, *Missioni* p.226. « Quand ils (les chrétiens) se rencontraient, ils se saluaient

Un jour que, dans un temple, chrétiens et païens étaient réunis, les uns raillaient les révérences des autres à leur idole. Un chrétien se fit fort de prouver qu'aucune puissance divine ne résidait dans la statue ; il paria de trancher la tête de l'idole d'un coup de sabre. Les païens acceptèrent le défi ; si le sacrilège réussissait, ils paieraient l'amende que les bonzes du village ne manqueraient pas de réclamer. Le coup fait, le chrétien eut encore l'audace de piétiner la tête de l'idole qui avait roulé à terre. Terrorisés, les païens n'osèrent pas parler, et les bonzes cherchèrent en vain le coupable du sacrilège¹.

Il était difficile aux missionnaires, si peu nombreux dans le royaume, d'empêcher tous ces conflits. Ils pouvaient encore moins pour éviter l'animosité que provoquait l'introduction dans la société annamite d'une structure familiale nouvelle². Quand une jeune fille ou une veuve chrétienne se refusait à devenir une des secondes épouses d'un païen, celui-ci en concevait une vive irritation, et les mandarins, s'ils en étaient sollicités, lui donnaient raison. Les difficultés étaient d'autant plus aigues que les grands et les riches avaient coutume de jeter leur dévolu sur des filles, parfois fort jeunes, sans même chercher l'accord avec les parents. Les missionnaires conseillaient aux chrétiens de marier leurs enfants très tôt pour les protéger contre ces sortes de rapt. Mais il arrivait, et le cas n'était pas rare, que des jeunes filles voulussent faire vœu de virginité ; elles s'enfuyaient alors de leur village natal et cherchaient refuge dans la maison d'une dame chrétienne. Les jésuites ne souffraient cette manière de faire que dans les cas urgents et toujours pour peu de temps, craignant d'irriter les païens et de provoquer des calomnies qui entraîneraient des représailles³.

avec le signe de la croix même devant les païens, pour marquer l'estime qu'ils faisaient de leur vocation et faire voir qu'ils ne rougissaient pas de l'Évangile. » (*L'Etat présent de l'Eglise de la Chine* p.129)

1. MARINI, *Missioni* p.228. Marini conte de très nombreuses anecdotes de ce genre. Elles montrent que, si la sécurité des chrétiens était toujours précaire, la persécution restait sporadique. Les mandarins étaient souvent mécontents de ce que des femmes de leur entourage se faisaient baptiser ; mais les ennemis-nés de la nouvelle religion étaient les bonzes et les sorciers de village.

2. Les Instructions pour la réforme des mœurs, publiées en 1662 (la première année du règne du bua Le-Thân-Ton), rappelaient les plus importants des principes qui doivent présider à la constitution de la famille annamite. Ainsi l'article 44 : « L'union de l'homme et de la femme constitue l'une des bases essentielles des rapports sociaux. Pour le mariage il convient de se conformer au cérémonial ordinaire... On ne doit pas non plus s'unir sans formalité, ce qui rapproche de la bête. Ils (les fonctionnaires, soldats et autres personnages du village ou du hameau) ne devront pas non plus user de violence vis-à-vis de femmes seules (veuves) pour en faire leurs épouses et leurs concubines. Des peines seront prononcées contre ceux qui contreviendront à ces instructions. » (DELOUSTAL, *La justice dans l'ancien Annam* p.160)

3. MARINI, *Missioni* p.223.



Ces incidents n'empêchaient pas les missionnaires d'organiser peu à peu la chrétienté tonkinoise. Un de leurs premiers soucis avait été d'établir des lieux de culte pour y réunir les fidèles. La ville de Hanoï à elle seule comptait quatre églises, aménagées dans les demeures de riches chrétiens. A l'époque de la mort de Trinh Trang, en 1657, Marini estimait à 414 le nombre des chapelles du royaume¹. Il avertissait honnêtement ses lecteurs italiens que l'on n'y trouvait ni marbres, ni stucs, ni peintures, ni quoi que ce soit d'artistique ; c'était de pauvres constructions mais décentes, respectées par les chrétiens et tenues par eux avec une extrême propreté. Les jésuites avaient établi à Hanoï et dans les six provinces du pays quelques résidences ; ils ne pouvaient les habiter que par intermittence à cause de leur petit nombre, six en moyenne. Une année ils furent bien jusqu'à seize, mais Trinh Trang s'en irrita. Ils s'y tenaient à demeure pendant la saison des pluies, de la mi-mai à la mi-août ; le reste de l'année ils visitaient les chrétiens.

A l'ordinaire le missionnaire se faisait précéder par deux catéchistes. Arrivés au premier village de la tournée, ceux-ci envoyaient prévenir les chrétiens de l'endroit marqué ensuite sur l'itinéraire. Ainsi quand le prêtre arrivait, les fidèles étaient déjà rassemblés, l'église prête pour le culte. D'un village à l'autre, durant le chemin accompli la plupart du temps par eau, le missionnaire était accompagné de quelques chrétiens qui portaient ses bagages (les ornements pour la messe, quelques livres, des images et des médailles) et le protégeaient contre les pillards, nombreux dans le royaume². A son arrivée, le chef de la communauté chrétienne se présentait à lui pour l'informer des scandales à corriger et pour lui donner les noms de ceux qui avaient renié leur foi ou qui étaient partis rejoindre les brigands. Venaient alors les confessions, prolongées une nuit entière, suivies pour les scandales les plus graves d'une réprimande et d'une pénitence publique. Le père s'assurait ensuite de la science des

1. MARINI, *Missioni* p.264 donne la répartition des églises par provinces : 120 dans la province du Nghean, 74 dans la province de Thinhhoa, 114 dans la province du Midi, 50 dans la province de l'Orient, 15 dans la province de l'Occident, 25 dans la province du Septentrion, 4 dans la ville de Hanoï, plus de 12 dans son district ; au total 414.

2. Les Instructions pour la réforme des mœurs font de nombreuses allusions aux brigands qui infestaient le Tonkin. L'article 33 dit à propos des commerçants que ceux-ci « ne doivent pas sous prétexte de commerce se réunir en bande et profiter des circonstances pour épier le moment favorable et commettre des vols et des brigandages. » (DELOUSTAL, *La justice dans l'ancien Annam* p.158)

chrétiens du village qui avaient charge de baptiser en cas de nécessité, de visiter les malades et d'assister les mourants. Les insuffisants se voyaient retirer leurs fonctions à leur grande confusion, car ils s'en montraient aussi fiers qu'on peut l'être en Europe des lauriers de docteur. Les fidèles demandaient alors au père de régler les procès et les querelles qui les avaient divisés ; c'était pour eux le moyen d'échapper au tribunal du mandarin qui, jugeant selon sa fantaisie plus que selon les lois, acquittait les prévenus dont il recevait de beaux cadeaux et condamnait les autres.

Pendant ce temps, les catéchistes s'occupaient des catéchumènes. Ils les instruisaient des mystères dont la connaissance est nécessaire aux adultes pour recevoir le baptême, tandis qu'aux sympathisants ou aux simples curieux de la foi chrétienne, ils ne parlaient que du Dieu créateur du ciel et de la terre, qui dans l'au-delà récompense les bons et punit les méchants. La visite se terminait par une messe solennelle pour les défunts. Les fidèles, très attachés à la mémoire de leurs ancêtres, communiaient nombreux¹. Le missionnaire baptisait les catéchumènes, leur laissant en souvenir une image et une médaille ; en dernier lieu il faisait de l'eau bénite que chacun emportait précieusement dans sa demeure. Les chrétiens l'avaient en grand usage pour chasser les démons dont les Annamites voyaient l'action partout et spécialement dans les maladies. Les païens d'ailleurs n'étaient pas les derniers à emprunter de cette eau merveilleuse ; ils s'en servaient comme d'un remède pour eux et parfois aussi pour leurs buffles. Pendant sa tournée le missionnaire n'acceptait d'ordinaire que du riz ou la cire nécessaire au service de l'autel. Ce désintéressement du prêtre chrétien fermait la bouche aux bonzes, dit Marini, « qui ne savent, eux, qu'ouvrir la main et la tendre pour recevoir et jamais pour donner ».

*
* * *

Les jésuites veillaient à ce que leurs catéchistes fissent preuve du même désintéressement. C'étaient vraiment les colonnes de la chrétienté tonkinoise. A la fin du règne de Trinh Trang, leur nombre

1. Sur la manière dont les jésuites permettaient aux chrétiens d'observer quelques-unes des coutumes indigènes à la mémoire des défunts, voir TISSANIER, *Voyage au Tonkin* p.169 sq. : « Les chrétiens gardent ces cérémonies du deuil à la mort de leurs pères et de leurs mères ; mais ils en ôtent les superstitions que les païens ont de coutume de mêler parmi leurs funérailles. Les païens préparent des tables couvertes de divers mets et invitent les âmes des morts à manger. Les chrétiens préparent aussi leurs tables, afin de témoigner leur reconnaissance envers ceux qui leur ont donné la vie et les biens dont ils jouissent ; mais ils se gardent bien d'inviter les âmes à manger. »

s'élevait à environ soixante-dix, tant novices que scolastiques (une trentaine) et maîtres de la loi.

On n'arrivait pas à ce dernier grade sans avoir appris à prêcher et subi de longues épreuves. Les maîtres de la loi, une dizaine, avaient fait vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance aux pères de la compagnie de Jésus, ainsi qu'Alexandre de Rhodes l'avait autrefois fixé. L'émission des vœux était l'occasion d'une grande cérémonie où l'on observait le même rite que pour la profession religieuse des jésuites. Après quoi les chrétiens s'empressaient autour d'eux pour les complimenter. Les maîtres de la loi jouissaient de certains privilèges. Dans la maison des catéchistes, toujours distincts de celle des missionnaires, les maîtres mangeaient seuls à leur table ; ils étaient exempts de toute corvée ; enfin ils présidaient à la vie commune qui, du lever du matin « au chant du coq » jusqu'au coucher, obéissait à un horaire strictement réglé où alternaient les exercices de piété, l'étude et l'instruction des candidats au baptême¹.

A l'église, quand les missionnaires confessaient, il y avait toujours au moins un catéchiste de garde pour aider les chrétiens souvent venus de très loin et peu habitués encore à examiner leur conscience. Les jours d'affluence, c'était à lui de protéger les pères contre l'indiscrétion des fidèles qui ne se souciaient pas de savoir s'ils avaient faim, soif, sommeil. Les catéchistes préparaient les chrétiens à la communion, mais il ne leur était pas permis de donner le baptême sauf en cas de nécessité, ni de se mêler des questions de mariage à cause de leur complexité en ce pays de polygamie. Entre eux l'égalité la plus complète était de règle pour la nourriture et le vêtement. Tous les dons des chrétiens étaient mis en commun et, dans chaque maison, devaient être versés entre les mains du chef de la communauté².

Catéchistes et chrétiens avaient des livres de piété en langue annamite, comme le catéchisme et les quinze mystères de la Passion du Fils de Dieu que Rhodes avait rédigés pour eux, ou la vie de

1. Les catéchistes (tout au moins les maîtres de la loi ou Thâi) avaient un règlement très strict : lever au chant du coq ; une demi-heure d'oraison partie vocale, partie mentale, en commun dans l'oratoire de leur maison (ils ne vivaient jamais avec les pères) ; messe quotidienne ; certains communiaient tous les huit jours, d'autres tous les quinze jours, tous au moins une fois par mois ; après la messe, récitation des litanies de la Sainte Vierge et lecture de la vie du saint du jour. La matinée se passait ou à préparer les chrétiens à la confession ou à instruire les catéchumènes. Après le déjeuner, une heure de récréation. L'après-midi, étude ou visite des chrétiens selon les ordres du père. Après le repas du soir, un quart d'heure de lecture spirituelle, un quart d'heure d'examen de conscience. Les plus fervents faisaient de temps à autre avec les pères les Exercices spirituels de saint Ignace.

2. « Les catéchistes sont obligés de lui rendre compte de ce qu'ils reçoivent, de peur qu'ils n'attachent leur affection et leur cœur aux biens de la terre en même temps qu'ils prêchent aux autres le mépris des richesses. » (TISSANIER, *Voyage au Tonkin* p.201)

Notre-Seigneur, celle des saints, la *Doctrine chrétienne* traduites par Jérôme Majorica¹. De son côté, le Suisse Onuphre Borgès travaillait à un ouvrage destiné aux catéchistes et aux chefs des communautés chrétiennes pour leur montrer comment ils devaient enseigner, prêcher, répandre la foi, aider les mourants, consoler les malades, baptiser en cas de nécessité².

II

Les catéchistes dont la dignité n'était guère connue que des chrétiens circulaient partout en toute liberté. Facilité précieuse pour tenir les missionnaires au courant de l'opinion, les avertir de toutes les intrigues que mandarins, femmes et eunuques nouaient sans cesse dans le Louvre de Hanoï³ autour de la personne du chua. C'était un milieu compliqué que la cour de Trinh Trang, et que les jésuites devaient surveiller puisqu'un caprice du prince pouvait suffire à les exiler. Une fois chaque semaine d'ailleurs, le supérieur de la résidence de Hanoï était tenu à se rendre avec les mandarins à l'audience royale. Pour se trouver au palais à l'heure voulue, le père devait quitter sa maison avant l'aube et parcourir trois bons milles de chemin quel que fût le temps. Une fois arrivé, il lui fallait subir l'humeur hautaine des eunuques, puis attendre debout parmi les mandarins, dans la grande salle d'audience, les pieds déchaussés comme le voulait l'étiquette⁴, et cela pendant plusieurs heures.

1. Jérôme Majorica mourut à Hanoï en 1656, après avoir vécu quinze ans au Tonkin. Il occupait depuis 1653 la charge de provincial du Japon, le général désirant que ce provincial résidât au Tonkin plutôt qu'à Macao. (MARINI, *Missioni* p.286 sq.) – Durant son séjour au Tonkin, Marini avait préparé une vie de Jérôme Majorica, mais le manuscrit disparut dans le naufrage du bateau qui le ramenait à Macao. D'après lui, Majorica avait composé ou traduit 48 volumes d'instructions pour permettre aux chrétiens de mener leur vie religieuse en l'absence des missionnaires.

2. MARINI, *Missioni* p.346.

3. Le palais, ou plus exactement la ville interdite dans laquelle vivaient le bua et le chua, était « une ville fort belle et fort spacieuse quoiqu'il n'y ait rien d'extraordinaire pour l'architecture ni pour la sculpture, ni à l'égard des tapisseries et des ameublements. Néanmoins le nombre des soldats qui sont en faction, les officiers, les emplois... ont assurément quelque chose de surprenant. Les salles y sont fort spacieuses, les galeries couvertes et à perte de vue, avec de grandes cours pour la commodité des courtisans et des officiers du palais, au dedans duquel est l'appartement de quantité de femmes qui y sont gardées fort soigneusement comme dans un sérail... et où chacune a sa petite maison et son jardin comme parmi nous les pères chartreux ou ceux de saint Romuald. Les eunuques ont aussi leur département dans ce circuit, de même que les gens de cour dont le nombre est presque infini. » (MARINI, *Histoire nouvelle et curieuse* p.116) – Sur les palais royaux de Hanoï au XVII^e siècle, voir aussi MADROLLE, *Indochine du Nord* p.18 sq.

4. « Il ne faut avoir ni chausses ni souliers quand on se présente devant le roi, et lui seul se sert de pantoufles dont il permet l'usage par une grâce particulière à quelques-uns

La cour réglait son attitude vis-à-vis des missionnaires sur celle que faisait paraître Trinh Trang au cours de ses réceptions, et l'attitude du souverain était toujours en rapport avec les cadeaux venus de Macao.

Durant les dernières années du règne du vieux chua, les pères n'étaient pas sans appui dans l'entourage royal. Une chrétienne fervente nommée Jeanne, la veuve d'un gouverneur de Hanoï, avait été appelée à vivre dans le palais au service des femmes de Trinh Trang¹. Jeanne sut en gagner plusieurs à sa foi et prit sur elle d'en baptiser trois, sous les noms de Pie, Colombe et Blanche. Toutes quatre s'entretenaient fréquemment de religion avec les premières épouses du souverain, les reines, comme les appelle Marini. Certaines auraient très volontiers adhéré à la foi nouvelle ; mais, dans leur état, l'accès du baptême ne leur était pas permis par la discipline chrétienne. Enfermées dans la ville interdite, elles se consolait en envoyant prier pour elles, le dimanche, à l'église, d'autres chrétiennes et nombre de dames de leur société².

Trinh Trang employait pour le service de sa table une autre chrétienne, Saule, car l'honnêteté des chrétiens lui était un sûr garant qu'ils ne cherchaient pas à l'empoisonner³. Il aimait à lui faire répéter le sermon qu'elle avait entendu à l'église, et comme parfois Saule hésitait, retenue par le respect et aussi par la crainte des premières épouses du vieux roi, celui-ci devant elle se moquait des idoles. Un jour il lui rappela un poème qu'il avait jadis composé, avant de monter sur le trône, contre toutes ces divinités ; lui-même n'adorait que le ciel et ses ancêtres.

Une parente du roi, la tante de son fils Trinh Tac, était baptisée sous le nom de Jeanne. Libre d'elle-même, elle se faisait porter à l'église en chaise dorée, accompagnée d'un grand cortège, non par vanité mais par amour pour sa foi, heureuse de montrer à tous qu'elle était chrétienne. Jeanne s'était fait construire une maison à côté

de ses reines. » Seul le prince héritier peut être chaussé dans son palais « et même quand il va à la campagne, mais non pas quand il entre au palais du roi son père, à la porte duquel il quitte incontinent sa chaussure... » (MARINI, *Histoire nouvelle et curieuse* p.83)

1. Le nombre des femmes du roi n'est pas fixé, « parce que le roi en a autant qu'il en désire et chacune a plusieurs demoiselles pour la servir. Cependant elles sont peut-être cinq ou six cents, mais celles qui excèdent le nombre de cent passent pour secondes femmes. Il y en a une entre elles qui est la première et qui est toujours traitée comme telle, quoiqu'elle soit stérile et que le roi ait eu des enfants des autres. » (MARINI, *ibid.* p.118)

2. MARINI, *Missioni* p.273 sq.

3. Sur les minutieuses précautions mises en œuvre pour protéger les mets de la table royale contre les empoisonneurs, voir l'article 111 du code des Lê, ds DELOUSTAL, *La justice dans l'ancien Annam* p.103.

de l'une des églises de Hanoï. A l'époque des fêtes, elle s'y installait pour plusieurs jours, méditant, jeûnant, se livrant à toutes sortes de pénitences ; à l'église la ferveur de ses prières faisait l'admiration des fidèles. Dieu, paraît-il, lui avait donné le don des larmes.

De si puissantes amitiés servirent beaucoup les pères. L'année 1656, le bateau de Macao, qui avait quitté Hanoï en juillet, fit naufrage à l'embouchure du fleuve Rouge. L'eunuque chargé de faire rapport au roi sur cet accident insinua que le bateau avait coulé parce qu'il emportait une charge considérable de plomb et de soufre destinée au roi de Cochinchine¹. L'accusation était redoutable un an à peine après la défaite que Hien-vuong avait infligée à Trinh Trang. Le capitaine du bateau, un Portugais, fut emprisonné. Le lendemain, ce fut le tour du supérieur de la mission, François Rangel, bien qu'il eût déclaré ne rien savoir de la cargaison car ce n'était pas son métier de traiter de marchandises. Pour se tirer de ce mauvais pas, Rangel fit intervenir les dames chrétiennes du palais auprès de Ngoc Tu, la première épouse de Trinh Trang². Les deux prisonniers furent libérés. Grâce à la complaisance d'un eunuque, le missionnaire réussit à se faire admettre en présence de la reine pour lui remettre un cadeau en signe de gratitude. Ngoc Tu lui fit don, à son tour, d'une grosse pièce de soie et de six écus pour des cierges qu'il ferait brûler en l'honneur du Seigneur du ciel.

En 1657, la cour fêtait les 81 ans de Trinh Trang. On avait publié que le roi, malgré son âge, venait d'avoir de nouvelles dents et même quelques cheveux. Rangel était obligé de participer à l'allégresse qu'affichaient les mandarins à l'annonce de cette merveille. Au jour fixé par le cérémonial, il s'en fut à l'audience avec son cadeau. Comme il avait la vue basse, conte Marini, il exprima le désir d'admirer de tout près la perpétuelle jeunesse du souverain. Un eunuque l'amena à Trinh Trang qui lui fit aimablement voir ses dents et ses cheveux. Ce jour-là, ce fut au milieu de l'admiration respectueuse des mandarins que le prêtre de Macao quitta le palais.

1. Le code des Lê, art. 76, punit de la décapitation ceux qui vendent à des étrangers « des armes militaires ou des matières propres à la fabrication des armes à feu et des tubes à feu. » La vente du cuivre et du fer aux étrangers était punie par l'exil dans une région extérieure. (DELOUSTAL, *ibid.* p.88)

2. Code des Lê, article 61 : « Ceux qui une fois entrés dans les palais d'habitation ou d'audience auront eu des entretiens particuliers avec des femmes du palais ou leur auront personnellement transmis des lettres ou des nouvelles, ou remis des effets d'habillement, seront punis de la décapitation. » (DELOUSTAL, *ibid.* p.283) D'après TAVERNIER, *Relation nouvelle et singulière du royaume de Tonkin* p.242, les eunuques n'entraient jamais chez la reine, cette permission étant réservée aux femmes et aux filles. Mais Tavernier parle de l'épouse du bua.

Malheureusement Trinh Trang s'éteignit quelques jours après, le 26 mai¹.

Une semaine plus tard, son fils, le nouveau roi Trinh Tac, autorisa les épouses de son père défunt et leurs compagnes à franchir les portes de la ville interdite et à se retirer dans leurs familles. Jour que beaucoup attendaient, mais tout spécialement les chrétiennes. Jeanne, Pie, Colombe, Blanche se firent porter tout droit à l'église. Elles voulaient tout de suite se confesser, multipliant les larmes et les prostrations. Les pères eurent la joie de les trouver parfaitement instruites et préparées ; ils purent bientôt leur donner la communion. Qu'elles eussent été si ferventes, enfermées dans le palais au milieu de plusieurs centaines de femmes idolâtres, c'était, dit Marini, une merveille de la grâce à comparer au miracle qui avait préservé les trois enfants dans la fournaise et Daniel dans la fosse aux lions.

Les funérailles de Trinh Trang furent entourées d'une pompe inouïe². Le 28 mai 1657, un immense cortège se rendit au fleuve pour assister à l'embarquement du corps du défunt qu'on devait mener dans le pays de ses ancêtres où il serait enseveli. Trinh Tac, le visage noyé dans la tristesse et répandant beaucoup de larmes, conduisait le deuil entouré de ses frères. Ils allaient nu-pieds, avec de faux cheveux et une barbe blanche, le bourdon à la main, pour témoigner qu'ils perdaient tout en perdant le roi. « Les mandarins de la famille royale qui accompagnaient le corps n'étaient pas moins de mille ; les reines et les autres dames du palais étaient de huit à neuf cents. Quatre mille hommes étaient sous les armes. » La galère royale toute dorée emporta la dépouille du souverain dans la province de Thinhhoa où elle fut enterrée en secret dans une forêt, à un endroit que connaîtraient seuls un eunuque et quelques soldats.

Le règne de Trinh Trang, qui avait duré trente-sept ans, avait

1. CADIÈRE, *Le mur de Dong-hoï* p.87 fixe la mort de Trinh Trang au 28 mai 1657, d'après les chroniqueurs annamites. TISSANIER, *Voyage au Tonkin* p.162 donne la date du 27 mai, tandis que MARINI, *Histoire nouvelle et curieuse* p.306 donne celle du 26 mai.

2. Voir MARINI, *Histoire nouvelle et curieuse* p.301 sq. — et TISSANIER, *Voyage au Tonkin* p.162 sq. — L'un et l'autre rapportent avec force détails une cérémonie qui eut lieu sept mois après la mort du roi. Dans la campagne, près de Hanoï, on avait édifié en papier et en bois une ville entière avec un palais royal et ses divers quartiers ; tout ce décor était animé de sa population, elle aussi peinte au naturel. Le nouveau roi y vint avec toute sa cour, se lamentant avec « des abaissements extrêmes ». A grand prix d'or et d'argent il acheta aux bonzes toutes ces maisons pour l'âme de son père, à laquelle il lui offrit d'aller y demeurer. Il y eut un grand festin, et après le départ du roi, le principal bonze « mit le feu à ce beau palais et à toutes ces maisons peintes, si bien que tous ces nouveaux édifices, toutes ces galères, tous ces éléphants et tous ces chevaux peints furent bientôt réduits en cendres ». — La description que donne TAVERNIER, *Relation nouvelle et singulière du royaume de Tonkin* p.282 sq., est celle des funérailles du bua, non du chua. Elle reproduit les principaux rites que les missionnaires ont pu observer en 1657.

été « l'âge d'or de l'Église du Tonkin, écrivait Tissanier arrivé à Hanoï peu après la mort du chua. Elle était alors comme un paradis de délices, dans lequel les chrétiens vivaient avec une innocence si grande qu'elle ravissait même les idolâtres et leur faisait avouer que la loi que les pères prêchaient était trop sainte pour être méprisée¹. »

III

Durant la première année de son deuil, Trinh Tac ne voulut rien changer dans le gouvernement du royaume. Vis-à-vis des chrétiens, son attitude paraissait demeurer celle de son père. Ceux que leurs fonctions faisaient vivre dans le palais ne furent pas inquiétés ; le nouveau chua se plaisait même à les interpeller par leur nom de baptême. Il avait confiance en eux. Huit de ses pages étaient chrétiens² ; il les faisait coucher dans son antichambre et les laissait pratiquer les observances de leur foi. Lors du renouvellement annuel du serment de fidélité³, Trinh Tac dispensa des rites païens les chrétiens de son entourage et leur permit d'aller le prêter à l'église des pères⁴.

Cependant les chrétiens n'étaient pas sans inquiétude sur les sentiments profonds du nouveau roi à leur égard ; ils savaient qu'ils lui étaient suspects. Trinh Tac était jaloux de l'attachement que ses sujets baptisés portaient aux missionnaires. « Je ne sais, disait-il, quels attraits et quels charmes a la loi des chrétiens. Tous ceux qui lisent ses livres ou entendent parler de ses mystères lui demeurent d'abord affectionnés. » Et pour quel motif les pères venaient-ils chez lui ? « Il avait de la peine à croire que des religieux d'Europe aient passé tant de mers et se soient exposés à tant de naufrages afin de procurer seulement le salut et le bien des âmes. » De tels soupçons l'inclinaient à traiter les chrétiens et leurs chefs avec la même rigueur que l'empereur du Japon, car comme son adversaire

1. TISSANIER, *Voyage au Tonkin* p.180 sq.

2. MARINI, *Histoire nouvelle et curieuse* p.119.

3. La prestation d'un serment de fidélité était un usage très ancien. « Un tertre était élevé au milieu du banc de sable pour procéder à la cérémonie. Tous les fonctionnaires buvaient du sang (des victimes immolées) comme consécration de leur serment. » (DELOUSTAL *La justice dans l'ancien Annam* p.151 ; voir aussi l'article 107 du code des L^ê, *ibid.* p.102)

4. De son temps, Rhodes estimait que la formule du serment, quoique sa substance ne contient rien qui ne fût pas licite et louable, était « criminelle et superstitieuse » en raison des circonstances et de l'invocation aux faux dieux et aux démons. Un soldat chrétien qui l'avait ouvertement transformée en une invocation à la sainte Trinité, ne fut point puni. (*Histoire du royaume de Tonkin* p.35 sq.)

de Cochinchine, Hien-vuong, il était sensible à l'exemple d'un aussi puissant souverain¹.

Les mandarins de son entourage étaient par principe hostiles à une loi qui contredisait toutes les maximes de leurs livres traditionnels. De plus les lettrés redoutaient de perdre leur prestige devant des Européens capables de composer en caractères des ouvrages que les lettrés de Chine avaient en admiration et où étaient traités des sujets qu'eux-mêmes ne connaissaient pas. Ils avaient beau faire détruire soigneusement ces sortes de livres quand des bateaux chinois en apportaient à Hanoï, leur crainte n'était pas apaisée.

Mais ce qui aggravait aux yeux de Trinh Tac le cas des chrétiens, c'était la situation délicate où le Tonkin se trouvait à son avènement. Beaucoup plus puissant et plus riche que son ennemi du sud², son père avait été cruellement battu en 1655 par le seigneur de Hué parce que les Tonkinois étaient désunis. La mésentente régnait entre Trinh Tac et ses frères ; des chefs de troupes s'étaient soulevés ; le roi de Caobang, Mac-kinh-vu³, intriguait et menaçait à la frontière du nord. Pris dans ce réseau de difficultés, le nouveau chua redoutait que ses sujets chrétiens ne fussent pas parfaitement loyaux⁴, d'autant qu'il était convaincu que Macao avait partie liée avec les Cochinchinois.

* * *

Dès le début de l'année 1658, les conseillers du chua lui présentèrent une requête « le priant de veiller sur ses États et d'éteindre la loi des chrétiens, laquelle s'était déjà répandue par toutes les provinces ». Mais Trinh Tac dissimula encore ; son deuil n'était pas achevé et l'on attendait le bateau de Macao. En avril, les Portugais arrivèrent ayant avec eux Joseph Tissanier et Pierre Albier. Les mandarins chargés du contrôle des étrangers trouvèrent que le

1. TISSANIER, *Voyage au Tonkin* p.182 sq.

2. Sur la raison des défaites du Tonkin par la Cochinchine malgré sa puissance, voir MARINI, *Histoire nouvelle et curieuse* p.105 et 302. Cf. CADIÈRE, *Le mur de Dong-hoï* p.233.

3. D'après MADROLLE, *Indochine du Nord* p.95. MAYBON, *Histoire moderne du pays d'Annam* donne Mac Kinh-Hoan.

4. Marini avance encore d'autres occasions de l'hostilité de Trinh Tac contre les chrétiens. Un commerçant de Macao venant de Siam aurait raconté à Hanoï que le nouveau roi, Phranarai, devait sa couronne aux Portugais qui l'avaient soutenu dans les intrigues qui aboutirent à son accession au trône (supra p.134 n.2). Peu après l'avènement de Trinh Tac quelques chrétiens furent compromis dans la révolte d'un mandarin de la province du Midi contre le chua ; à propos de cette affaire, on arrêta un Cochinchinois, artificier de son métier, qui était chrétien et que l'on soupçonnait d'avoir fourni des armes aux conjurés. Marini raconte encore un certain nombre d'incidents survenus dans les temples de Hanoï, où les Tonkinois, très superstitieux, voyaient la marque de la colère de leurs idoles contre les progrès du christianisme.

bateau était mal équipé, sa cargaison médiocre ; ils représentèrent au prince le peu d'affection que la ville de Macao lui témoignait en lui envoyant un présent si éloigné de sa grandeur. Le vaisseau ne contenait presque rien, prétendaient-ils, si ce n'est des choses de dévotion pour les chrétiens.

A la fin de juin, le supérieur de la mission, alors Onuphre Borgès, reçut l'ordre de rappeler très vite à Hanoï les pères qui se trouvaient dans les provinces. Saule était témoin de l'impatience de Trinh Tac. « Où est-ce que ces pères sont allés, lui demandait-il avec un visage irrité, et qu'est-ce qu'ils vont faire si loin ? » Quand tout son monde fut réuni, Borgès alla au jour d'audience en informer le roi. Il fut mal reçu. Le chua lui signifia que tous les pères devaient sortir de ses terres. Des huit jésuites alors présents dans le royaume, le supérieur seul pourrait demeurer à Hanoï, mais il lui était défendu d'aller par les villages ou d'assembler les chrétiens dans les églises. Cependant sur les instances de Borgès, Trinh Tac finit par lui concéder de garder un compagnon. Borgès alors fit choix de Tissanier.

François Rangel, Philippe Marini, Joseph Agnèse, Charles della Rocca, Barnabé d'Oliveira et Pierre Albier s'embarquèrent le 17 juillet sur le bateau qui retournait à Macao². Si tous les chrétiens pleuraient le départ des pères, quelques-uns les enviaient de quitter le Tonkin, car à tout moment « on craignait que le roi de la Cochinchine ne vînt surprendre la cour de Tonkin et ne mît à feu et à sang une grande partie de ce royaume ». Pris par un typhon, le bateau qui avait fait si misérable impression sur les mandarins de Trinh Tac ne put résister et alla s'échouer sur les côtes de l'île de Haïnan. Aucun des missionnaires ne périt dans le naufrage. Recueillis par un des leurs, Jean Forget, qui évangélisait la région, ils réussirent à gagner Macao en octobre, ayant perdu tous leurs bagages et complètement exténués par le voyage.

* * *

Resté seul avec Borgès pour une chrétienté aussi nombreuse, Tissanier travailla si bien qu'il put essayer de confesser en tonkinois pour la fête de l'Assomption. Plus que jamais les catéchistes étaient « les pieds et les mains » des missionnaires qui ne pouvaient sortir de Hanoï ; on leur permit de conférer le baptême aux candidats

1. TISSANIER, *Voyage au Tonkin* p.188.

2. Arrivé à Macao, Marini s'embarquera pour l'Europe ; il devait assister en 1661 à la congrégation générale que tiendrait à Rome la compagnie de Jésus.

qui habitaient loin de la capitale. Mais vite la situation des deux jésuites se compliqua. Trinh Tac parlait de faire un édit pour interdire à ses sujets la pratique du christianisme (septembre 1658). En même temps Borgès et Tissanier étaient avertis qu'on les embarquerait sur le prochain bateau de Macao ; jusque-là il leur était défendu de sortir de leur résidence, si ce n'est pour aller chez les deux mandarins chargés des étrangers, à la factorerie des Hollandais et chez un riche Japonais chrétien, Paul de Vada¹. Les fidèles venaient de nuit retrouver les pères ; certains faisaient huit à dix jours de chemin afin de recevoir les sacrements ; les catéchistes par prudence ne convoquaient plus d'assemblées dans les églises de la ville.

En mars 1659, le bateau de Macao arriva à Hanoï. Deux missionnaires, François Rangel, l'ancien supérieur, et Edmond Poncet, un Français, étaient parmi les passagers. Trinh Tac reçut volontiers les présents qu'on lui apportait, mais refusa toute réponse à la lettre du visiteur de la province du Japon, Simon da Cunha, qui lui demandait le rétablissement de la mission. Rangel et Poncet furent obligés de repartir avec le navire². Toutefois restaient encore Borgès et Tissanier ; le roi, malgré ses menaces, les tolérait « ou par compassion ou bien sur l'espérance qu'il avait de recevoir de nouveaux présents de Macao ». D'ailleurs avec le temps la rigueur des consignes se relâcha. Les deux missionnaires recommencèrent à circuler dans Hanoï et l'on rouvrit les églises. Les catéchistes faisaient des prodiges de zèle si bien qu'il y eut encore, en 1659, près de 7.300 baptêmes. L'appui de plusieurs grandes dames n'avait pas manqué aux pères en ces circonstances. Une des femmes préférées de Trinh Tac avait de la sympathie pour le christianisme ; elle leur avait fait passer d'utiles conseils et était intervenue en leur faveur. Quelques personnes de la cour avaient liberté de venir à l'église ; elles en profitaient, « préférant les douceurs de la croix aux délices du monde et venaient chercher dans les sacrements leur satisfaction et leur joie³ ».

1. A la suite de la mort de Trinh Trang et des intrigues ouvertes par sa succession, le chef de la loge hollandaise s'était attendu à de graves troubles dans la capitale, et il avait écrit à Batavia que la compagnie pourrait être amenée à suspendre son commerce au Tonkin. (BUCH, *La Compagnie des Indes néerlandaises* II p.142)

2. En 1660, François Rangel, accompagné cette fois de Joseph Agnese, tenta à nouveau de rentrer au Tonkin. Au large de la frontière sino-tonkinoise, leur vaisseau fut assailli par une flotte de pirates ; les deux missionnaires y trouvèrent la mort, le 8 avril 1660. Trinh Tac entreprit une expédition punitive contre les pirates. (TISSANIER, *Voyage au Tonkin* p.300 sq.)

3. TISSANIER, *Voyage au Tonkin* p.256.

IV

En février 1660, à l'occasion de la fête du Têt (le Jour de l'an annamite), les deux missionnaires furent autorisés à aller au Louvre saluer le souverain¹. Tissanier, qui contemplait pour la première fois ces réjouissances, fut émerveillé de la pompe déployée par la cour. Il vit passer le cortège des deux princes qui vivaient à Hanoï, le maître effectif, le chua Trinh Tac, et l'autre, le vrai roi mais « roi de théâtre », le bua Le-Than-Ton. Ils s'en allaient adorer le ciel, entourés d'une armée de quarante mille soldats, « tous couverts de drap de Hollande de diverses couleurs ». Plus de trois mille chevaux, trois cents éléphants figuraient dans le défilé. Quant le bua eut regagné son palais, après avoir offert le sacrifice rituel, Borgès et Tissanier s'en allèrent avec toute la cour au Louvre s'incliner devant Trinh Tac. Tous deux portaient le costume d'étiquette, « robe violette et grand bonnet hexagone sur la tête ». En présence de 4.000 personnes, ils firent au prince quatre profondes révérences, bonnet en tête².

Les deux missionnaires recommencèrent quelques jours plus tard à l'audience que le prince réservait aux étrangers. « Les Chinois, écrit Tissanier, firent leur révérence premièrement à leur mode et ensuite à la façon du Tonkin ; les Hollandais gardèrent la coutume de Hollande, et le R.^e Père Onuphre Borgès et moi saluâmes Son Altesse à la mode du Tonkin. Mais parce que le prince avait fait asseoir sa mère proche de lui afin de l'honorer par cette faveur non encore vue, il nous fit aviser de faire à sa mère quatre profondes révérences, semblables à celles que nous faisons à Son Altesse ; durant lesquelles il nous fit demander par un mandarin l'âge que nous avions, comme voulant témoigner qu'il n'était plus si irrité contre les chrétiens comme il avait été auparavant, et qu'il avait pour agréable notre demeure dans son royaume. »

Profitant de cette condescendance³, les pères et leurs catéchistes

1. TISSANIER, *Voyage au Tonkin* p.265 sq. — Voir la description de la fête du Têt à la cour ds MARINI, *Histoire nouvelle et curieuse* p.254 sq.

2. L'étiquette était très stricte. Code des Lê, article 213 : « Ceux qui, dans une assemblée de la cour, porteront un costume différent de celui qui est prévu pour leur grade, seront rétrogradés d'un degré. On leur enlèvera en outre ce costume. Ceux qui auront passé dans un rang autre que le leur ou qui auront manqué aux règles du cérémonial dans leurs mouvements, seront punis d'une amende. » (DELOUSTAL, *La justice dans l'ancien Annam* p.137)

3. Borgès et Tissanier participèrent au début d'avril 1660 à une autre fête à la cour ; il s'agissait de l'anniversaire de la naissance de Trinh Tac. Des étrangers, ce furent les

continuaient à travailler. Cette année-là, ils estimèrent à plus de 8.000 le nombre des baptêmes. Parmi les néophytes on comptait une vingtaine de mandarins et dames de haut lignage. Les missionnaires avaient en outre des amis puissants parmi les étrangers de Hanoï : le riche Japonais Paul de Vada dont la femme était la nièce de plusieurs martyrs nippons ; un Cochinchinois, très fortuné lui aussi, baptisé jadis par Alexandre de Rhodes, Raphaël, qui servait d'interprète aux Hollandais ; enfin les directeurs eux-mêmes du comptoir de Hollande. Tissanier les prisait beaucoup en raison des grandes libéralités qu'ils avaient toujours exercées et qu'ils continuaient encore envers les pères¹.

En dépit de l'accalmie, les missionnaires demeuraient inquiets quant aux intentions définitives de Trinh Tac². A la fin de 1660, le roi faisait de gros préparatifs militaires. Il projetait de reprendre les opérations contre la Cochinchine et de les diriger lui-même. Pourtant la frontière chinoise lui donnait des inquiétudes. Les armées de l'empereur mandchou Chouen-che commandaient maintenant à la Chine entière, et le bruit courait à Hanoï que le Tartare avait le dessein de joindre le Tonkin à ses conquêtes. On disait qu'il avait fait afficher à la frontière un commandement au roi de Tonkin de payer le tribut qu'il devait depuis onze ou douze ans, s'il ne voulait éprouver « les armes et la force des Tartares ». Tout en envoyant une ambassade à Pékin pour tenter un accommodement, Trinh Tac se préparait au pire. Il levait dans quatre provinces 160.000 hommes.

Menacé à l'extérieur, Trinh Tac cherchait à fortifier son autorité à l'intérieur du royaume, mais il éprouvait des difficultés. Un édit prescrivant le dénombrement de tous les Tonkinois « depuis l'âge de dix ans, sans excepter les mandarins ou les princes ou ceux de la maison du bua », suscitait la plus grande opposition. Gêné dans l'exercice de son pouvoir, Trinh Tac était porté à voir d'un mauvais œil non seulement les chrétiens, mais certains milieux bouddhistes ou taoïstes qui offraient une atmosphère favorable aux germes de dissension. Il donnait à entendre « qu'après avoir fini la guerre de

Chinois qui les premiers saluèrent le prince ; puis les deux jésuites, les Portugais, les Hollandais, les envoyés du roi du Laos. Un festin suivit où les missionnaires furent placés immédiatement après les Chinois (TISSANIER, *Voyage au Tonkin* p.272 sq.)

1. TISSANIER, *Voyage au Tonkin* p.339 à la fin. Le missionnaire ne songe pas à diminuer le rôle joué dans ces conversions par la croyance unanime que le baptême réussit à guérir mieux que les sorcelleries : un régiment d'infanterie se l'entend recommander par un haut mandarin ; une des magiciennes les plus courues dont le fils était incurable se convertit après que les baptiseurs eurent réussi là où ses sortilèges avaient échoué (p.322 sq.).

2. TISSANIER, *Voyage au Tonkin* p.328 sq.

la Cochinchine, il examinerait toutes les lois de son royaume et n'en souffrirait qu'une seule, laquelle n'est autre à mon avis, écrivait Tissanier, que la secte des savants et des athées¹ ».

C'est ce qui eut lieu après l'expédition contre Hien-vuong. Dans le courant de l'année 1662, on promulgua sous le nom d'*Instructions pour la réforme des mœurs*, un ensemble de prescriptions s'appliquant à tous, depuis les habitants des villages jusqu'au plus haut mandarin, pour les rappeler à la discipline traditionnelle. « Un sujet, disait l'article premier, doit tout son dévouement et toutes ses forces à l'État et à son souverain². » En matière religieuse, les Instructions exigeaient que chacun observe « les principes fixés par les trois grandes règles et les cinq vertus cardinales³ ». On ne devait pas se laisser aveugler par de fausses doctrines : « Il ne sera permis qu'aux personnes âgées, ayant reçu une autorisation spéciale par décret et après enquête favorable, de se consacrer au culte de leurs pagodes. Quant aux autres personnes, hommes ou femmes, il ne leur sera pas permis d'exciper de leur vocation à être bonze ou bonzesse pour se retirer dans des temples bouddhistes. On ne doit pas non plus se laisser séduire par les aveugles et autres gens non recommandables (et ainsi) se soustraire aux charges et impôts et se livrer secrètement à des actes mauvais, ce qui blesse la morale et les saines coutumes⁴. » Tous les livres sur le taoïsme, le bouddhisme ou les fausses doctrines, ne devaient ni être imprimés, ni mis en vente, ni achetés comme portant atteinte aux bonnes mœurs².



La publication de ces Instructions était d'un mauvais présage pour les chrétiens et leurs chefs. Pourtant, si Trinh Tac estimait qu'il n'avait pas besoin que l'on prêchât « une loi nouvelle dans un

1. TISSANIER, *Voyage au Tonkin* p.361.

2. DELOUSTAL, *La justice dans l'ancien Annam* p.152, qui donne la traduction intégrale des Instructions de 1662.

3. TISSANIER, *Voyage au Tonkin* p.136 ne connaît pas les trois grandes règles, mais il énumère cinq vertus : « savoir la piété envers le père et la mère, la justice, la courtoisie, la fidélité et la prudence. » RHODES, *Histoire du royaume de Tonkin* p.61 sq. de même que MARINI, *Relation du royaume de Tonkin* p.183 ne parlent ni des règles ni des vertus.

3. Article 30, ds DELOUSTAL, *op. cit.* p.157.

4. Article 35, ds DELOUSTAL, *op. cit.* p.158. A propos des monuments bouddhiques, l'article 38 dit : « Les temples et les tours bouddhiques sont tous des monuments sans utilité, en dehors de ceux qui sont réputés et classés ; les hameaux et villages où il n'existe pas de temples bouddhiques classés et reconnus, ne devront pas en construire de leur propre autorité, ce qui est une source de fatigues et de dépenses inutiles. »

royaume qui ne manquait ni de bonnes lois ni de personnes savantes », il hésitait toujours à se séparer des jésuites ; il avait même permis à Pierre Albier, revenu avec un bateau de Macao, de rester avec Borgès et Tissanier¹.

Malheureusement les missionnaires allaient être victimes des événements qui pour lors mettaient en péril l'existence même de Macao. La cité portugaise, en effet, se trouvait entraînée dans les troubles qui bouleversaient la Chine depuis l'avènement à Pékih, en 1644, de la dynastie mandchoue des Tsing². Le premier empereur, Choun-ché, avait dû engager une lutte ardue contre un chef de pirates, Tching-Che-Long, qui s'était fait le champion des Ming. Instruit et baptisé à Macao, Tching-Che-Long avait oscillé au cours d'une carrière mouvementée entre les Ming et les Tsing, avant de finir assassiné dans une prison de Pékin. Son fils Coxinga — ainsi l'appelaient les Portugais — continua la guerre contre Choun-ché. En 1660, il avait accru considérablement sa force en prenant la place des Hollandais à Formose d'où il menaçait de créer un État capable de ruiner tout le commerce maritime de la Chine. Les régents qui gouvernaient l'empire au nom du jeune Kang-hi, successeur de Choun-ché, décidèrent d'en finir avec lui. Ils enjoignirent aux populations des provinces maritimes de se retirer à l'intérieur des terres et de détruire en fuyant les villages et les moissons.

Macao, qui se trouvait englobée dans le territoire frappé d'interdit, vit arriver devant ses remparts, dès le 3 mai 1662, une flotte de 22 vaisseaux chargés de soldats des Tsing. Mais les Chinois, sans tenter un débarquement, se bornèrent à envoyer planter une bannière rouge sur la porte qui séparait la cité portugaise du territoire chinois. Quelques jours plus tard, les mandarins firent « ordonner sous peine de la vie à tous les Chinois que nous avons parmi nous, écrivait-on de Macao, de se retirer dans trois jours de ce port et d'entrer plus avant dans le pays, ce qui fit fermer toutes les boutiques et obligea nos habitants à renvoyer tous ceux qui leur servaient pour le commerce et qui les fournissaient de tout ce qui leur était nécessaire³ ». Pour vivre, la population portugaise n'avait plus d'autre ressource que d'aller attendre à « la porte du parc » les vivres que les Chinois consentaient à lui passer.

1. D'après la liste des missionnaires au Tonkin donnée en tête de MARINI, *Missioni* p.1. — C'étaient les dernières nouvelles reçues par Marini qui se trouvait alors à Rome.

2. Voir ds R. Huc, *Le christianisme en Chine, en Tartarie et au Thibet*, Paris, 1857, t.III p.26 sq.

3. Nous suivons *L'Etat présent de l'Eglise de la Chine* p.7 sq. Cf. supra p.4.

La ville apprit bientôt qu'elle avait couru des périls plus terribles. Pékin avait d'abord décidé d'envoyer une armée détruire Macao comme rebelle à l'empereur¹. Sur ces entrefaites l'arrivée à la cour de Jacques Le Faure, un jésuite français en grande réputation auprès des lettrés², « et le soin qu'il prit de désabuser les ministres de ces faux bruits firent cesser tous ces préparatifs de guerre ». On voulut alors contraindre tous les habitants à abandonner la ville. Ce fut encore le crédit des jésuites qui sauva Macao, les présents de Le Faure et du célèbre Adam Schall, qui portait encore son titre de précepteur du jeune empereur Kang-hi³, ayant réussi à faire révoquer cet édit. Mais le port demeurait complètement bloqué du côté de la mer, ce qui coupait tout commerce avec le Tonkin.

1. L'origine de cette accusation est sans doute à chercher dans l'appui qu'à plusieurs reprises, et jusqu'à la dernière minute, Macao avait prêté aux Ming en leur envoyant de l'artillerie et des soldats pour lutter contre les Mandchous. (Voir C.R. BOXER, *Expedições militares portuguesas em auxílio dos Mings contra os Manchus* 1621-1647, ds *Boletim Eclesiástico da diocese de Macau*, XXXVI p.559 sq., et *A Cidade de Macau e a queda da dinastia Ming* (1644-1652), *ibid.*, XXXV p.787 sq.) La cour était déjà réfugiée dans le Kouang-si qu'en 1649 Macao envoyait encore des hommes et des canons à l'empereur Yong-li. (Cf. Pfister, *Notices*, t.I p.266 sq.) — Les rapports étaient d'autant plus étroits entre les Ming en fuite et Macao qu'il y avait dans l'entourage de l'empereur plusieurs chrétiens. A Koe-lim, où la cour s'était installée, vivaient deux pères jésuites, André-Xavier Koffler et Michel Boyme. En 1647, la mère du dernier Ming avait été baptisée sous le nom de Marie, la jeune impératrice sous le nom d'Hélène et le jeune héritier sous le nom de Constantin. L'impératrice ou reine-mère, baptisée sous le nom d'Hélène, écrivit au pape une lettre qui fut portée à Rome par Michel Boyme. Celui-ci, revenu au Tonkin en 1658, ne put rejoindre la cour qui se trouvait alors réfugiée en Birmanie. Il mourut à la frontière sino-tonkinoise le 12 août 1659. (Voir TISSANIER, *Voyage au Tonkin* p.202 sq. ; MARINI, *Missioni* p.346 sq.) — Dans son *Histoire de l'Annam* p.164, Launay tient que les Ming cherchèrent refuge non en Birmanie mais au Tonkin, et qu'en 1662, le gouvernement de Hanoi avait dû livrer leurs derniers descendants aux Mandchous triomphants. C'est aussi la thèse de DEVERIA, *Histoire des relations de la Chine avec l'Annam-Vietnam* p.6 sq. Si cette version est exacte, on comprend que Trinh Tac en ait conçu une irritation nouvelle contre les jésuites de Macao dont la fidélité aux princes vaincus l'aurait compromis davantage encore. (Sur Boyme, voir R. CHABRIÉ, *Michel Boym, jésuite polonais, et la fin des Ming en Chine, 1644-1662.*) D'après TISSANIER, *Voyage au Tonkin* p.337, Constantin était en fuite avec le roi du Pégou.

2. Jacques Le Faure, né à Paris en 1610, entré dans la compagnie en 1627, était à Bourges un professeur en très grand renom, quand vint à passer en France Alexandre de Rhodes. Il partit en 1654 par la voie de terre, supra p.111, et arriva à Macao, fut désigné pour le Kiang-si. Un vice-roi, Tong Kouo-ki, se prit d'amitié pour lui et lui accorda la plus active protection. Malgré son âge déjà avancé, Le Faure fit des progrès si rapides dans la langue et la littérature chinoise qu'un jour devant trois cents lettrés réunis pour l'entendre il prouva par les seuls témoignages de leurs livres classiques, l'existence et les attributs de Dieu, sans que nul d'entre eux tentât de la contredire. En 1663, quand il fit le voyage de Pékin pour plaider la cause de Macao, il était nommé supérieur de la résidence de Nankin ; à son retour, il retrouva son ami Tong Kouo-ki gouverneur de la province de Nankin. (PFISTER, *Notices*, t.I p.287 sq.)

3. Jean Adam Schall von Bell, né en 1591 à Cologne, connu à la cour de Pékin une fortune prodigieuse qui dut son origine à l'habileté montrée par le jeune jésuite allemand dans la prévision des éclipses de lune. Le moins étonnant n'est pas qu'il ait pu se maintenir à travers les changements de règne et de dynastie dans une situation aussi privilégiée. A la mort de Choun-ché, les quatre régents lui conférèrent le titre de précepteur du jeune Kang-hi, l'empereur encore mineur. C'est à ce moment que Schall intervint en faveur de Macao ; mais déjà on sentait que l'atmosphère était chargée et qu'un immense complot contre la religion des missionnaires allait l'emporter. (PFISTER, *Notices*, t.I p.162 sq.)

Trinh Tac, dit à ce propos l'auteur de *l'Etat présent de l'Eglise de la Chine*, « en témoigna du déplaisir aux pères et commença dès lors à n'avoir plus tant de considération pour eux¹ ». Dans une réunion des principaux mandarins qui se tenait devant lui, on entendit un eunuque dénoncer violemment le préjudice que la loi nouvelle faisait courir aux affaires du roi et au repos public. A l'entendre, « l'union que les chrétiens avaient les uns pour les autres ne pouvait produire que de puissantes factions, et l'obéissance aveugle qu'ils rendaient à des directeurs étrangers formait une cabale et un parti dangereux dans l'État ». Trinh Tac se décida enfin au bannissement des pères. Le 12 novembre 1663, Borgès, Tissanier et Albier furent embarqués sur un vaisseau hollandais qui faisait voile pour Batavia. Borgès devait mourir en y arrivant, après dix-huit ans passés au Tonkin où il avait baptisé 20.000 personnes. Tissanier et Albier allèrent chercher refuge à Siam auprès de Valguarnera.

Un édit avait été préparé. Il reprochait à la loi chrétienne d'être sans fondement, « d'autant plus pernicieuse et ridicule qu'elle enseigne qu'il ne faut point adorer ni le ciel ni la terre²... » Tous les livres de prières devaient être saisis et brûlés, tous les catéchistes dénoncés. Mais l'édit ne fut pas publié. On sut même assez vite à Macao que l'humeur changeante de Trinh Tac s'adoucissait une fois de plus. Les chrétiens recommençaient à tenir des réunions et se prenaient à espérer le retour des pères. Cependant un bateau ayant été autorisé par les Chinois à quitter Macao pour le Tonkin, le visiteur Louis

1. *Op.cit.* p.130. Sans doute y avait-il plus que cela dans les motifs de l'humeur du chua. On peut croire que la cabale qui grandissait alors en Chine contre les missionnaires avait sur lui une grande influence, car il était à ce moment très préoccupé de renouer avec Pékin des relations meilleures que celles de ses prédécesseurs. Maintenant que le suzerain de l'Annam était le belliqueux Tartare, rien ne devait être épargné pour l'adoucir. Quoi qu'il en soit de la part que le Tonkin prit à la poursuite des derniers Ming, voir plus haut, Trinh Tac avait envoyé à Pékin en 1662 une mission chargée de faire agréer à Choun-ché une adresse de soumission au nom du bua avec un tribut de riches présents. Les envoyés de Le-Thân-Ton rapportèrent des cadeaux de fourrures et d'argent accompagnant une lettre de remerciement de suzerain à vassal. En 1663, l'empereur décida que le tribut de l'Annam lui serait payé régulièrement tous les trois ans. (MAYBON, *Histoire moderne du pays d'Annam* p.103 n.2. — DEVERIA, *Histoire des relations de la Chine avec l'Annam-Vietnam* p.7)

2. Texte de l'édit : « Nous avons chassé et nous chassons à perpétuité hors de notre royaume ces pères, lesquels fugitifs de leurs terres sont venus enseigner aux peuples grossiers, aux ignorants et aux femmes une loi qui est sans fondement, d'autant plus pernicieuse et ridicule qu'elle enseigne qu'il ne faut point adorer ni le ciel ni la terre ; qu'il ne faut point rendre de culte à l'esprit ni au démon ; une loi qui fait que les femmes quittent leurs maris et que les maris abandonnent leurs femmes, etc. A ces causes nous ordonnons que les chefs de nos officiers résidant près de nous en notre cour, et ceux qui commandent dans les Aldées (ce sont leurs villes et bourgades) aient à faire les diligences possibles pour ramasser tous les livres de prières et où sont contenues les doctrines que ces pères ont semées par le royaume ; qu'ils les fassent brûler, et que rien ne reste d'une si méchante loi. Nous commandons à toutes personnes qui connaissent des catéchistes, ou des prédicateurs de cette religion, de les référer, promettant de les récompenser, etc. » (PALLU, *Relation abrégée* p.10)

de Gama ne jugea pas prudent d'y faire embarquer un de ses religieux. D'autre part, la situation des missionnaires s'aggravait dans l'empire chinois : « sur la fin de l'année 1664 et durant toute l'année 1665, les mandarins ramassèrent tous les prédicateurs de l'Évangile qui étaient dispersés dans les provinces pour les présenter au grand tribunal de Pékin ». Puis on apprit que 21 jésuites, dont Jacques Le Faure, venaient d'être emmenés à Canton pour y être internés. Trois dominicains et un franciscain partageaient leur sort¹.

A Macao même l'horizon ne s'éclaircissait pas. Le 15 novembre 1666, les Chinois vinrent brûler les quelques vaisseaux que les Portugais possédaient encore. Pour éviter de plus grands malheurs, la ville dut souffrir cette destruction sans rien dire. Il était maintenant question d'emmener tous ses habitants à l'intérieur de l'empire. A quatre reprises, durant les mois de mars et d'avril 1667, on leur en signifia l'ordre. Devant leurs attermolements, les mandarins de Canton leur coupèrent les vivres. Il fallut supplier et faire des présents. La misère était telle qu'on vendit l'argenterie des églises. Macao était au désespoir quand, le 6 août 1667, s'engageant hardiment dans la passe, un vaisseau de Goa amena dans le port un envoyé du vice-roi, Manuel de Saldagna. Les salves de toute l'artillerie des forts, les fanfares des trompettes et des tambours impressionnèrent si profondément les gens de Canton qu'ils n'attendirent pas pour faire savoir aux Portugais que la permission leur était laissée de demeurer à Macao comme auparavant. Toutefois la navigation leur restait absolument interdite. Le 21 novembre, au milieu d'une escorte de Chinois qui étaient venus au-devant de lui pour lui faire honneur, Manuel de Saldagna se rendait à Canton, pour gagner de là Pékin où il négocierait l'avenir de la Cité du Nom de Dieu². Mais ce ne serait pas avant le printemps de 1669 que le fleuve Rouge verrait apparaître un navire portugais, ramenant les jésuites que les chrétiens du Tonkin attendaient depuis l'expulsion de 1663.

1. *L'Etat présent de l'Eglise de la Chine* p.14 sq. — Le 4 janvier 1665, les régents de l'empire avaient publié un édit défendant de prêcher et de pratiquer le catholicisme. Le 15 avril, le tribunal des Rites condamnait les missionnaires à la bastonnade et à l'exil ; Adam Schall serait étranglé. Mais à la suite d'interventions puissantes, on se borna à envoyer les missionnaires en exil à Canton. Schall, grâcié mais gardé à Pékin, y mourut le 15 août 1665.

2. Emmanuel de Saldagna, à qui Ferdinand Verbiest servit d'interprète auprès de Kang-hi, réussit dans sa mission. La possession de Macao fut garantie aux Portugais, qui restaient soumis à un tribut de 500 taels.

CHAPITRE XIV

FRANÇOIS DEYDIER, PREMIER DÉLÉGUÉ DES ÉVÊQUES FRANÇAIS DANS LE ROYAUME DU TONKIN (1665-1669)

Les deux premiers prêtres tonkinois (1668)

- I. François Deydier vicaire général du Tonkin. Arrivée à Hanoï ; premiers contacts avec les principaux chrétiens étrangers ; bon accueil du Cochinois Raphaël Rhodes, hésitations du Japonais Paul de Vada.
- II. Les catéchistes et l'autorité du vicaire général de l'évêque français. Le découragement des maîtres de la loi ; le ralliement des jeunes. L'assemblée d'octobre 1666 ; lettre de soumission à Lambert de la Motte.
- III. Les commencements d'un séminaire ; le bateau des catéchistes, Deydier et ses quinze disciples. Les deux maîtres de la loi Benoît Hien et Jean Hué envoyés à Siam ; leur ordination par Lambert de la Motte.
- IV. La vie de la chrétienté tonkinoise. Deydier à Hanoï dans la maison de Raphaël Rhodes ; alertes continuelles. Baptêmes dans le monde de la cour ; bénédiction d'une église à Hanoï. Le nombre croissant des baptisés.

Quand François Pallu débarqua à Siam, le 27 janvier 1664, ce fut pour apprendre que le christianisme était proscrit de son vicariat du Tonkin. Il crut sage, comme l'avait fait Lambert de la Motte pour la Cochinchine, de surseoir à son départ pour la seigneurie du Nord. Obligé quelques mois plus tard de reprendre le chemin de l'Europe, il laissa à l'évêque de Béryste le soin de décider du meilleur moment pour envoyer au Tonkin quelques-uns de leurs prêtres.

Dans une instruction rédigée à l'intention de ses missionnaires, Pallu leur recommandait de bien distinguer leur cause de celle des Portugais. Il estimait en effet que Trinh Tac n'avait banni les jésuites de ses États « qu'à cause qu'étant sujets du roi de Portugal, on les lui avait rendus suspects vu les grandes conquêtes qu'il a faites autrefois dans les Indes, et non point qu'il eût aucune aversion à la

religion chrétienne, laquelle il a toujours favorisée¹... » Aussi Pallu voulait que ses prêtres insistassent auprès des Tonkinois sur leur qualité de Français « dont ils diront que le royaume est à plus de quatre mille lieues de celui du Tonkin et que le roi n'a pas un pouce de terre dans les Indes ».

Mais l'évêque ne voulait pas que ses missionnaires, parce qu'ils séparaient leur cause de celle des Portugais, se montrassent hostiles aux jésuites. Ils devraient leur témoigner, le jour où ils se trouveraient en face d'eux au Tonkin, « l'affection sincère que nous avons toujours eue pour les bons religieux, principalement pour la compagnie de Jésus, la correspondance avec laquelle nous avons toujours agi avec eux, que nous avons toujours paru très affectionnés à leur intérêt et, comme ils ont beaucoup de bénédiction dans le Tonkin, que nous désirons prendre leurs conseils et agir toujours de concert avec eux ».

I

Au printemps de l'année 1666, Lambert de la Motte jugea le temps venu d'envoyer quelqu'un dans le royaume de Trinh Tac. Un catéchiste de Hanoï, en réponse à une lettre, « la plus tendre » qu'il lui fut possible, que Pallu avait adressée aux chefs de la chrétienté tonkinoise, mandait à Siam que la grande colère du chua contre les jésuites et les baptisés s'était apaisée ; aussi un prêtre pourrait-il se risquer à visiter les églises du royaume². Au reçu de ces renseignements, l'évêque de Béryste désigna François Deydier qui irait au Tonkin avec les pouvoirs de vicaire général.

Né à Toulon en 1634, Deydier avait été destiné par sa famille « à l'épée et à la marine³ ». Rompu à tous les exercices du corps, il

1. Additions aux Instructions qui ont été données aux missionnaires ecclésiastiques envoyés dans la Chine, la Cochinchine et le Tonkin, pour se conduire dans leur voyage et dans tous les lieux de leur mission, principalement dans le Tonkin, faites à Ispahan et achevées le 10 septembre 1662, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.I p.10 sq.

2. Lambert de la Motte à Pallu, Siam, octobre 1666, citée ds PALLU, *Relation abrégée* p.60 sq.

3. Voir dans la *Revue d'Histoire des Missions*, III-1926, p.92-98, p.235-249, p.414-425, une série de *Lettres inédites de François Deydier, évêque d'Ascalon, vicaire apostolique du Tonkin, 1634-1693*. Il s'agit de correspondances adressées à des parents et à des amis de Toulon, où l'on peut prendre sur le vif le portrait ardent et franc du missionnaire. Deydier estime que le quart des prêtres suffirait à la besogne en France. Son jugement sur le clergé des Indes portugaises est extrêmement sévère dès son arrivée à Masulipatam en 1662 : « tous ces désordres, écrit-il à ses amis, ne viennent que pour avoir introduit des maximes trop larges dans la morale et avoir par des distinctions métaphysiques fait une brèche irréparable à la sainteté des conseils évangéliques. » (*Loc. cit.* p.419)

avait abordé avec autant de succès le travail de l'esprit lorsqu'il s'était senti, dans sa vingtième année, attiré vers le sacerdoce. Au moment de son départ pour l'Extrême-Orient, « il possédait, dit Bénigne Vachet dans ses mémoires, beaucoup de piété, beaucoup d'érudition et beaucoup de savoir-faire ». Il jouissait en outre d'une santé parfaite. Dès son arrivée à Siam, Deydier s'était mis en relief. Jésuites et dominicains l'avaient convié à prêcher dans leurs églises car il parlait parfaitement le portugais. Le Français avait profité de l'occasion pour tonner violemment contre le vice et la corruption qui régnaient à son avis dans le camp. Il fit tant et si bien que Valguarnera et Fragosso se sentirent visés et offensés. Deydier, comme son chef Lambert de la Motte, bouillonnait d'ardeur et de zèle. Il avait un tempérament de feu ; ce qu'il jugeait de son devoir, il entendait le réaliser aussitôt. Ce Toulonnais robuste ne voulait connaître ni obstacles ni retards. L'art des nuances n'était pas son fort. Ainsi fait, Deydier aurait bien du mal à appliquer dans leur esprit les instructions de Pallu.

* * *

Le vicaire général du Tonkin quitta Siam, le 20 juin 1666, dans une jonque chinoise¹. Il avait coupé sa barbe, s'était habillé en pauvre marinier et n'avait emmené avec lui aucun valet. Il occupa les loisirs du voyage à se perfectionner dans la connaissance de la langue annamite en s'entretenant avec quelques marchands tonkinois qui se trouvaient à bord. Provençal plein d'affabilité, Deydier les invitait toujours à partager ses repas. Les Annamites « n'avaient jamais vu, dit-il lui-même, un Franc ni si familier, ni si humble, ni si officieux à leur égard ». Le 30 juillet, son bateau mouilla à l'embouchure du fleuve Rouge. Tandis que très lentement la jonque remontait vers Hanoï, Deydier fit tenir un mot annonçant son arrivée à Raphaël Rhodes, riche chrétien cochinchinois que Tissanier tenait pour l'un des grands bienfaiteurs de l'Église du Tonkin. Raphaël lui répondit qu'on l'accueillerait comme un ange envoyé du ciel et emprunta le bateau du comptoir hollandais pour venir à sa rencontre. « Il avait apporté, dit Deydier, quantité de rafraîchissements ; il n'y oublia point une grande bouteille de vin d'Espagne et du linge pour la table. On commença dans le vaisseau à me prendre pour plus

1. Nous suivons ici le journal de Deydier, ds LAUNAY, *Tonkin* p.15. Une traduction italienne, authentiquée par Gazil, se trouve aux archives de la Propagande SRCP a.1673-1674 f.292-358.

honnête homme que mon haut de chausse et mon habit de toile bleue ne montraient. »

Raphaël cependant avait raconté au missionnaire français qu'un vaisseau espagnol venait d'arriver des Philippines ayant parmi ses passagers un franciscain qui prétendait avoir pouvoir du pape et de l'archevêque de Manille pour prendre la direction de la chrétienté tonkinoise privée de prêtres. Trinh Tac l'avait obligé à se rembarquer. Le lendemain de la visite de Raphaël, la jonque de Deydier croisa le vaisseau castillan qui descendait vers la mer. Le missionnaire aurait bien voulu aller à bord de l'espagnol pour s'expliquer avec le moine ; mais ce ne fut pas possible. Incontinent il lui fit une lettre « où, dit-il, je lui témoignai qu'aimant tous les bons religieux plus que moi-même, je ne pouvais être marri qu'il en vînt avec moi soutenir le poids de cette mission ; mais pourtant que les mauvais et rebelles aux ordres de leurs supérieurs n'y auraient jamais de paix avec moi, parce qu'étant hors de l'ordre de Dieu, je ne pouvais raisonnablement espérer qu'ils seraient utiles à mes ouailles. Mais on me rapporta ma lettre ».

Deux jours après, le missionnaire était à Hanoï. Aussitôt débarqué, il s'en fut discrètement prendre logement chez Rhodes qui habitait dans l'enceinte de la loge de Hollande. Il y trouva « trois principaux entre les jeunes catéchistes », qui avaient cherché abri chez ce puissant chrétien. L'un d'eux le mena chez Paul de Vada. Mais l'accueil ne fut pas excellent ; le Japonais aurait voulu qu'on lui montrât une lettre des jésuites. Quelques jours plus tard Deydier entreprit une nouvelle démarche auprès de lui, cette fois en apportant « un rosaire de Terre sainte, une fort belle image sur vélin pour lui, et autant pour sa belle-mère qui tenait sa maison depuis la mort de sa femme ». En même temps il déclara ses bulles, pouvoirs et institut. Mais Vada parut encore plus froid qu'à la première rencontre ; il ne voulait pas bouger sans lettres de recommandation des jésuites. Aucun argument ne put réussir à le convaincre que cette exigence était désormais superflue¹.

Rebuté par Paul de Vada, Deydier chercha à entrer en contact avec d'autres chrétiens importants dont il s'était fait donner les noms. Vinrent le voir un médecin, un orfèvre, un vernisseur, un vieux lettré et ses deux fils. L'un de ceux-ci lui recommanda de ne pas s'embarrasser dans les affaires des marchands étrangers dont les

1. Pour le convaincre, « je lui rapportai, dit Deydier, ce qui s'était passé en notre faveur entre M. Chevreuil et le P. Pierre Marquez en la Cochinchine. » (Journal de M. Deydier, ds LAUNAY, *Tonkin* p.27)

bateaux venaient trafiquer à Hanoï. C'était le meilleur moyen de s'attirer l'inimitié des mandarins parce que l'on n'avait jamais assez de cadeaux pour les contenter tous.

II

Mais le plus gros souci du vicaire général du Tonkin était d'imposer son autorité aux catéchistes. Depuis l'exil des pères, deux des dix maîtres de la loi étaient morts. Parmi les jeunes novices et scolastiques, des défections s'étaient produites ; ils n'étaient plus guère qu'une quinzaine à persévérer dans leur vocation. Quelques centaines d'écus prêtés par Raphaël Rhodes leur avaient permis d'acheter un grand bateau « avec quoi ils gagnaient leur vie », cherchant en même temps à conserver l'idéal que les jésuites leur avaient inculqué. Deydier convoqua jeunes et vieux catéchistes pour le 8 septembre, fête de la Nativité de la Vierge, dans la maison de Raphaël. Au jour fixé, ils ne furent que quatre autour de lui, quatre maîtres de la loi qui ne cherchèrent pas à l'encourager et lui conseillèrent de retourner à Siam pour en revenir sans se dissimuler avec des présents destinés à Trinh Tac. C'était la tactique qu'avaient toujours observée les pères de Macao. Le missionnaire, qui soupçonnait à travers leurs réticences l'influence de Paul de Vada, tenta de ruiner dans leur esprit ce Japonais devant qui les pères, racontaient les vieux catéchistes, avaient coutume de trembler. Il leur dit qu'il savait que Vada était un chrétien indigne qui cherchait à caser sa fille parmi les épouses du « jeune roi¹ », et qu'il ne l'admettrait pas aux sacrements avant réparation du scandale. Les quatre vieux maîtres, subjugués, finirent par accepter de se confesser à lui et de communier de sa main. A ses yeux ce geste signifiait la reconnaissance de son autorité.

Deydier eut moins de peine, si on l'en croit, à se faire accueillir par les jeunes catéchistes qui, quelques jours après, arrivèrent dans leur bateau. « Nous n'eûmes pas longue conversation ensemble, dit-il, qu'ils vinrent tous se jeter à mes pieds et me protester qu'ils me prenaient tous pour leur père, que je fisse d'eux tout ce que je voudrais, qu'ils remettaient tous leurs intérêts entre mes mains. » Satisfait de la docilité de ces jeunes gens (dont aucun ne parlait le portugais, les jésuites le leur ayant autrefois défendu), il les avait

1. On appelait « jeune roi » l'héritier du chua.

renvoyés « vendre doucement leurs denrées », en attendant le jour où l'on pourrait faire une « espèce de synode ou récollection » de tous les catéchistes, jeunes et vieux. L'assemblée eut lieu du 12 au 15 octobre. Cette fois les huit maîtres de la loi avaient répondu à la convocation. Tout ce monde tenait dans le grand bateau des jeunes catéchistes. La réunion commença par une heure d'oraison¹ sur le bénéfice de la vocation. Le vicaire général de Pallu voulait surtout les amener à la concorde et au désintéressement par la stricte pratique des trois vœux qu'ils avaient prêtés entre les mains des jésuites. Lui-même les leur fit solennellement renouveler².

Puis, sous son inspiration, une lettre de soumission fut adressée à Lambert de la Motte : « Monseigneur, nous tous, catéchistes du Tonkin, rendons très humbles grâces à un seul Dieu en trois personnes d'avoir envoyé en ce royaume le R. P. Alexandre de Rhodes et les autres pères de la compagnie de Jésus, dont nous avons reçu de très grands biens. Mais le roi les ayant tous fait sortir de ses États par des motifs que la Providence divine nous rend adorables, nous étions des enfants sans père et des disciples sans maître, ou pour mieux dire nous étions comme de petits poussins qui avaient perdu leur mère... » Vainement ils avaient attendu qu'un père de Macao revînt dans le royaume ; ils ne savaient pas qu'au même moment le pape Alexandre VII leur envoyait un évêque. « Quoique nous ne l'ayons pas encore vu, nous sommes merveilleusement consolés de voir en sa place le P. François (Deydier) ; nous le regardons comme la lettre vivante... ; il nous ouvre sans cesse le chemin de la vertu ; il souffre le travail jusqu'à l'excès... Nous ressentons avec plaisir la joie des enfants qui ont recouvré leur mère et des disciples qui ont retrouvé leur maître. En un mot nous sommes dans l'agréable disposition d'une terre qui, après avoir souffert une longue sécheresse, ouvre son sein aux douces impressions d'une douce pluie³. » -

1. Le lendemain, il leur fit « encore un discours sur l'oraison, leur inculquant continuellement l'importance et la nécessité de cet exercice, et la façon avec laquelle il fallait recevoir les consolations et les sécheresses et faire profit de tout, leur déclarant aussi pour ceux qui sont moins capables de raisonnement comment il fallait se tenir en silence et respect devant Dieu. » (LAUNAY, *Tonkin* p.324) - Deydier entreprit aussitôt d'écrire en portugais un petit livre de 15 chapitres sur tous les devoirs d'état des catéchistes ; il espérait pouvoir le traduire en annamite.

2. Tout en transformant, bien qu'il omette de le signaler, le troisième vœu, celui d'obéissance aux pères de la compagnie de Jésus, qui est ainsi expliqué par Tissanier : « ne rien enseigner qui ne soit conforme à la doctrine qu'ils ont apprise des pères de notre compagnie. » (TISSANIER, *Voyage au Tonkin* p.201)

3. LAUNAY, *Tonkin* p.35. En même temps que les catéchistes, Raphaël Rhodes écrivait à Lambert de la Motte pour lui exprimer son entière soumission à lui et à Deydier.

III

Assuré de son autorité sur les catéchistes, Deydier pensa aussitôt à recruter parmi eux des prêtres. Il fit choix de quelques-uns des plus jeunes qui apprendraient plus aisément le latin et qui constitueraient un embryon de séminaire¹. Pour les grouper, le bateau lui parut l'abri le plus commode ; il y vivrait caché, et les catéchistes lui conduiraient les malades au long de ses déplacements. Bientôt quinze disciples furent groupés autour de lui. Le missionnaire leur enseignait à lire et à écrire les caractères de l'alphabet et à savoir par cœur le texte latin de la messe. Maître et élèves menaient une vie commune des plus régulières, le maître donnant l'exemple. « Nous mangions ensemble, écrit Deydier, chacun lisait et servait à son tour à table ; je ne m'exemptais pas plus que les plus jeunes de mes séminaristes. » Raphaël Rhodes servait de trésorier et d'économe à la communauté itinérante. C'est à lui que le missionnaire avait confié son viatique avec l'argent que les catéchistes lui avaient remis à son arrivée, en s'obligeant à ne rien garder de tout ce que les chrétiens lui « donnaient d'aumônes et pour dire des messes ».

Deux des catéchistes qui avaient travaillé sous les ordres des jésuites, Benoît Hien et Jean Hué, lui paraissant capables du sacerdoce, Deydier les fit partir pour Siam le 24 février 1668. Deux mois après leur arrivée, Lambert de la Motte les ordonnait prêtres. « Ils eussent fort désiré d'y rester un an dans le séminaire, pour vaquer à l'oraison et y apprendre parfaitement l'administration des sacrements et les fonctions ecclésiastiques². » Mais il fallait aller vite ; le Tonkin avait besoin d'eux. « Ils avaient d'autre part donné des marques si héroïques de leur humilité, de leur simplicité, de leur amour de la pauvreté, de leur grande oraison, de leur mortification et de leur haute capacité dans les prédications qu'ils ont faites en leur langue », qu'ils avaient provoqué l'admiration de tous à Siam.

Pour l'ensemble des anciens catéchistes, Deydier souhaitait qu'ils fussent ordonnés lecteurs, comme aux premiers siècles de l'Église, dès l'arrivée d'un évêque au Tonkin. « Cela, pensait-il, leur donnerait pouvoir de porter la soutane, le bonnet, le surplis

1. LAUNAY, *Tonkin* p.32 sq. et p.71 sq. Cf. A. LAUNAY, *Documents sur le clergé tonkinois* par Mgr Néez, Paris, 1925, p.11 sq.

2. Notes de Mgr Lambert de la Motte, ds LAUNAY, *Tonkin* p.72.

en prêchant au peuple. Ils en seraient mieux écoutés et nous seraient bien attachés d'une façon venant à être de notre ordre et étant sujets à la juridiction ecclésiastique¹. »

IV

Le prêtre français, toujours habillé en marchand, menait à Hanoï une vie difficile. D'ordinaire il restait caché dans la maison de Raphaël Rhodes où les chrétiens venaient le voir. La demeure du Cochinchinois leur était bien connue, car au temps des jésuites elle servait d'église. Le bateau des catéchistes était habituellement amarré non loin de là. De temps à autre, le missionnaire se risquait dans la ville. Un matin d'octobre 1666, il dit la messe chez Jeanne, la tante de Trinh Tac, dont le fils était un des conseillers favoris du chua. Tissanier avait vu dans sa manière de vivre un perpétuel miracle pour convertir les infidèles. Deydier à son tour la jugea plus instruite qu'aucun des catéchistes. Ce qu'il fallait maintenant à Jeanne, c'était de savoir faire oraison. « Quand j'aurai achevé un livre de méditation que j'ai commencé, écrivait-il dans son journal, je pense qu'elle y fera en peu de temps de grands progrès². »

La visite des provinces le tentait beaucoup. L'état des chrétientés, au rapport des catéchistes, lui paraissait pitoyable. Nombreux étaient les baptisés qui avaient abandonné la foi depuis le départ des pères, soit qu'ils eussent publiquement apostasié, soit qu'ils se fussent laissés reprendre par les mœurs païennes³. Ce déchet considérable était, à son avis, la conséquence de la pratique des jésuites. Onuphre Borgès tout particulièrement avait fait donner le baptême à des adultes après un ou deux jours d'instruction seulement, sous le prétexte qu'il s'agissait « de pauvres gens qui n'ont pas le loisir d'écouter parler si longtemps des choses de la religion, puisqu'il leur faut gagner de quoi vivre à la sueur de leur visage ». Au début de 1667, les villages de la province du Midi reçurent la visite de

1. Deydier à Pallu, 1^{er} novembre 1667, ds LAUNAY, *Tonkin* p.71.

2. Journal de M. Deydier, ds LAUNAY, *Tonkin* p.30. « Madame Jeanne n'en cède à personne dans l'exercice de la vertu... Présentement (1660) elle a un fils qui est le favori du prince qui est déclaré pour successeur de la couronne... » (TISSANIER, *Voyage au Tonkin* p.344 sq.) — Sur Jeanne, la tante de Trinh Tac, supra p.199.

3. Dans la relation du voyage qu'il fit au Tonkin en 1669, Lambert de la Motte écrit : « Ce fut de leur bouche (des catéchistes) que l'on sut que le nombre des chrétiens était peut-être de 80.000, lorsque les jésuites furent chassés de ce royaume, et que depuis leur départ il avait augmenté de 20.000, si bien que l'on peut faire état qu'il y a en cette présente année 1669, dans le Tonkin, plus de 100.000 chrétiens effectifs. » (LAUNAY, *Tonkin* p.86) — TISSANIER, *Voyage au Tonkin* p.340 et p.350, avançait le chiffre de 320.000.

Deydier qui baptisa plus de 600 personnes, entendit près de 2.000 confessions, y passant des nuits entières. « Les pères, souligne-t-il à ce propos, avaient accoutumé de faire 150 ou 200 confessions dans une nuit, et c'est tout au plus que j'en puisse faire 15. Il est vrai que les chrétiens se retirent bien plus satisfaits après cela. »

Le missionnaire aurait voulu continuer son chemin vers d'autres chrétientés, mais il en fut empêché par les préparatifs de l'expédition que Trinh Tac entreprenait alors le long de la frontière chinoise contre le royaume de Caobang. Depuis 1660, Mac-kinh-vu¹, qui régnait à Caobang, refusait de payer le tribut au bua. En 1667, Trinh Tac marcha contre lui avec une grosse armée, forte de près de 150.000 hommes. L'état de guerre entraînait la surveillance étroite des routes et des villages ; il aurait été difficile au Français de circuler sans être arrêté. Aussi jugea-t-il prudent de regagner Hanoï où il demeurerait caché jusqu'au retour de Trinh Tac. Celui-ci rentra le 29 mars 1668, sans avoir réussi à mettre la main sur son ennemi qui s'était enfui en Chine. Il avait perdu 10.000 hommes, victimes des mauvaises eaux de la région. Avec son retour la surveillance policière se fit aussitôt moins stricte à Hanoï. Les chrétiens en profitèrent. C'était le temps de la semaine sainte. Le samedi saint, Deydier baptisa chez Raphaël une parente de Le-Than-Ton, femme d'un frère de Trinh Tac. Toute la nuit suivante, le missionnaire dut entendre des confessions si bien qu'au jour, quand il monta à l'autel pour la messe de Pâques, les forces lui manquèrent et il tomba en pâmoison.

Cependant les chrétiens de Hanoï n'avaient pas tous bon esprit ni bonne conduite². Depuis le départ des jésuites, certains avaient pris coutume de manger et de boire dans les églises après les prières. Deydier les qualifia d'ivrognes. Ils résolurent de se venger et se répandirent en menaces contre lui. Au cours d'une réunion tenue chez Blanche, une des dames de la cour, Benoît Hien et Jean Hué annoncèrent, au nom du missionnaire, qu'il préférerait se livrer lui-même aux mandarins que d'être une occasion de persécutions pour les chrétiens. Le calme revint, mais Deydier préféra prendre les

1. Mac-kinh-vu régna de 1638 à 1677 sur le Caobang.

2. « Ils n'avaient pas que ce seul défaut (l'ivrognerie), car quelques uns d'entre eux avaient même rejeté leurs femmes légitimes et en avaient épousé d'autres. Quelques-uns fondaient des médailles d'étain qu'ils vendaient bien cher aux simples chrétiens, disant que c'était des médailles d'indulgences de nos SS. PP. les papes Paul V, Grégoire XV, Clément VII, Innocent X, Alexandre VII, etc... D'autres aussi vendaient très cher de petites chandelles qu'ils disaient être bénites, mais de telle nature qu'après s'en être servi et les avoir allumées une fois, la bénédiction en était perdue. » (Deydier à la Propagande, 9 octobre 1669, ds LAUNAY, *Tonkin* p.69)

devants en révélant sa présence à deux personnes du palais très en crédit auprès de Trinh Tac et sympathiques à la loi chrétienne, un eunuque et une dame qui avait tenu un rang important à la cour de Trinh Trang. Il leur fit déclarer qu'il vivait dans l'attente de quelques vaisseaux français qui lui apporteraient de quoi faire présent au roi. Le sentiment qu'on ne pouvait agir autrement que les jésuites gagnait son esprit : pour s'établir au Tonkin un étranger devait se faire une règle de gagner d'abord par des présents les bonnes grâces du souverain.

* * *

C'était durant les mois de printemps et d'été que les navires étrangers arrivaient à Hanoï. Le 1^{er} juin 1668, deux bateaux hollandais apportèrent à Deydier du courrier de Siam, le premier depuis deux ans. Lambert de la Motte lui annonçait la prochaine venue d'un évêque. Deydier, qui par prudence vivait sur sa barque au milieu de ses séminaristes plus souvent que chez Raphaël Rhodes, descendit le fleuve jusqu'à Hien pour y guetter les bateaux de Siam. Quoique très éprouvé par la fatigue, il en profita pour confesser en quelques semaines 2.000 personnes et baptiser 758 adultes. « Je fus trois jours, notait-il dans son journal, que je dis mon rosaire au lieu du bréviaire, et deux jours où je ne pus dire ni l'un ni l'autre. De tant prêcher et exhorter aux baptême et confession, il m'arriva trois jours de cracher le sang et de ne pouvoir quasi plus parler à cause d'une douleur de poitrine. Mais quoique les catéchistes qui m'aidaient me portassent beaucoup à me retirer, je crus qu'il y avait trop de bonheur à mourir dans une telle occasion pour par crainte de la mort abandonner ce poste¹. »

Ce ne fut pas un évêque qui arriva de Siam, mais les deux premiers prêtres tonkinois, Jean Hué et Benoît Hien². Deydier les employa à la confession des chrétiens, tandis que lui-même tournait en leur langue, pour faciliter leur tâche, les rubriques du rituel et du missel. Tous deux, sans que le missionnaire le leur eût demandé, avaient embrassé avec lui le jeûne perpétuel. Jean Hué célébrerait sa première messe à la prochaine fête des Rois (6 janvier). Quant à Benoît

1. Journal de M. Deydier, ds LAUNAY, *Tonkin* p.50.

2. La surveillance à l'entrée du royaume était devenue si sévère qu'on ne pouvait plus rien cacher. Pour sauver leur bagage de l'inquisition des mandarins — ils avaient de l'ambre et du corail à négocier, des livres et des objets de piété — et éviter de faire découvrir Deydier, ils précipitèrent le tout à l'eau. Ne furent sauvés qu'une montre en or, leurs deux calices et leurs rituels. Le missionnaire regretta surtout les livres, une quantité de médailles avec indulgences, des *Agnus Dei* et des images.

Hien, il n'en était pas encore capable, car il avait beaucoup de peine à apprendre par cœur ce qui lui était indispensable de savoir. Il avait 54 ans, et Hué 47.

Le missionnaire espérait que l'élévation de deux de ses sujets au sacerdoce adoucissait l'esprit de Trinh Tac vis-à-vis des chrétiens. Le roi en effet s'était plaint que, de tous les cultes pratiqués dans son royaume, seule la religion des Portugais refusât d'avoir des prêtres tonkinois¹. Le 21 octobre, Duc Lao Cou, la grande dame de la cour à qui le Français avait fait part de sa présence à Hanoï quelques mois plus tôt, recevait le baptême sous le nom d'Ursule. Elle sortait d'une grave maladie et ne cacha pas à Trinh Tac qu'elle devait sa guérison « à la grâce de Dieu et aux prières des chrétiens ». L'aveu ne fâcha pas le prince qui lui fit même cadeau de dix mille deniers du pays².

Le 4 novembre, fête de saint Charles Borromée, fut pour Deydier un beau jour. Il bénit une véritable église qui remplacerait la maison appelée jusqu'alors l'église de la Nativité. Lui qui, à certaines heures, s'était senti si las au point qu'il n'arrivait plus à faire oraison et qu'il était devenu « dur comme un chemin pavé », se laissait aller à l'optimisme. « C'est une chose admirable, écrivait-il dans son journal, que nous fassions nos assemblées et prières les dimanches et fêtes dans ces cinq paroisses (de Hanoï) avec plus de liberté qu'on ait jamais fait dans le temps même que les jésuites étaient ici bien aimés du roi. Mes meilleurs amis et les plus entendus en cette cour croient que le roi sait fort bien qui je suis et tout ce que je fais ici, mais qu'il dissimule dans l'attente de ce que j'ai dit qu'il viendrait quelque vaisseau, et aussi parce que naturellement il n'a pas de haine de notre sainte religion. » A la fin de l'année 1668, la liste des nouveaux baptisés portait 7.080 noms, mais Deydier estimait à 10.000 leur chiffre réel, dont 1.500 faits par lui. Le 25 mars 1669, Benoît Hien baptisa sous le nom d'Anne une des premières épouses de Trinh Trang, dont la charge était maintenant d'apprendre à chanter et à jouer des instruments aux femmes de Trinh Tac.

1. « Je ne puis m'empêcher de vous dire par occasion la plainte que le roi du Tonkin a souvent faite, à ce qu'on dit, de ce que toutes les autres nations se servent des Tonkinois pour en faire des prêtres de leurs dieux, chacun selon sa religion, et qu'il n'y a que les seuls Portugais qui ne veulent pas les élever à cette dignité dans la leur... » (Deydier à Pallu, 1^{er} novembre 1667, ds *Relation des missions des évêques français aux royaumes de Siam, de la Cochinchine, de Cambodge et du Tonkin, etc.*, Paris, 1674 - édit. de 1684, p.135)

2. LAUNAY, *Tonkin* p.49 sq. Duc Lao Cou était fille de la mère nourrice du chua Trinh Trang, père de Trinh Tac. Elle était alors âgée de 70 ans.

Le représentant des vicaires apostoliques estimait que l'année 1669 serait celle d'une grande moisson. « Il y avait de l'apparence, écrit-il à ce propos, d'une bien plus grande abondance ; mais un petit vaisseau qui vint de Macao, où il y avait trois pères jésuites dont l'un était déguisé en séculier, en interrompit le cours. »

LE RETOUR DES JÉSUITES DE MACAO DANS LE ROYAUME DU TONKIN ET LEUR RENCONTRE AVEC LES MISSIONNAIRES FRANÇAIS

Lambert de la Motte et le premier synode de l'Église du Tonkin (1670)

- I. L'arrivée au Tonkin de Dominique Fuciti et de deux autres missionnaires jésuites. Mécontentement du roi ; reprise de la persécution contre les chrétiens.
- II. L'apparition d'un vaisseau français à l'embouchure du fleuve Rouge ; Lambert de la Motte et deux de ses missionnaires à son bord. Accueil favorable de Trinh Tac aux Français ; concession d'un terrain à Hien pour l'établissement d'un comptoir de la compagnie des Indes orientales.
- III. Le conflit de juridiction entre Deydier et Fuciti ; vaines tentatives de conciliation. La position des jésuites de Macao : leur respect pour les privilèges traditionnels du patronat portugais.
- IV. L'activité de Lambert de la Motte pendant son séjour au Tonkin. Ordination sacerdotale de 7 catéchistes indigènes ; tenue d'un synode ; création d'une société de religieuses indigènes, les Amantes de la Croix.

Le 19 avril 1669, après six années d'interruption, le navire de Macao réapparaissait à l'entrée du fleuve Rouge. Il avait à son bord trois jésuites, Dominique Fuciti, qui avait été missionnaire en Cochinchine et se trouvait le chef de l'expédition, le Portugais Balthasar de Rocha et le Génois Philippe Fieschi. C'était la première fois depuis les expulsions de 1663 que la compagnie de Jésus tentait de reprendre pied au Tonkin¹.

Suivant la règle le navire jeta l'ancre devant Hien, chef-lieu de la province du Midi, où les mandarins chargés du contrôle des

1. La raison de cette interruption était le très mauvais état des affaires de la cité de Macao, supra p.209 sq.

étrangers et de leurs marchandises faisaient la visite des bateaux¹. Fuciti avait réussi à descendre à terre auparavant. La complicité de quelques chrétiens lui permit de partir en grand secret pour Hanoi. Bien lui en prit, car Trinh Tac, sitôt averti de l'arrivée de la patache portugaise, se hâta de dépêcher, de la province de Thinhhoa où il se trouvait pour lors, un de ses eunuques qui passerait en compagnie du gouverneur de la province du Midi une sévère inspection du navire suspect². Ordre était donné de se saisir de tous les livres et objets de dévotion chrétienne que l'on pourrait trouver dans la cargaison. La perquisition fut fructueuse. L'eunuque et le gouverneur mirent la main sur un lot abondant de croix, images, médailles et chapelets. Ils en firent rapport à Trinh Tac qui rentrait à Hanoi, précisant que les pères avaient déjà reçu à bord de leur vaisseau la visite de quelques chrétiens.

Aussitôt le prince ordonna qu'on lui apportât le pieux butin, sans oublier les cadeaux dont les jésuites avaient bien dû se munir à son intention. Le 31 mai, le gouverneur de la province du Midi déposa aux pieds de Trinh Tac tout ce qu'il avait pu enlever aux pères ; exécuter zélé des ordres du maître, il avait confisqué jusqu'à « leurs bréviaires et leurs habits ordinaires ». Le chua examina d'abord les présents qui lui étaient destinés. Il y avait deux coffrets de cierges blancs, un coffret de trois pièces de satin dont une seule dorée et les autres en fleurs ordinaires, et un miroir. Trinh Tac, au dire de Deydier qui prenait ses informations auprès de l'importante dame Ursule, fut si froissé de la médiocrité des cadeaux qu'il dédaigna de les accepter³. Il ne fut pas plus satisfait par un dernier

1. Hien, aujourd'hui Nhon-duc, un peu au nord de l'actuel Hung-yen, au bord du fleuve Rouge et à 50 kilomètres environ en aval de Hanoi. C'était le centre du commerce avec l'étranger, et la ville était devenue la seconde cité du royaume. Les bras du delta du fleuve Rouge étaient à cette époque d'un accès et d'une navigation très difficiles. Les étrangers qui étaient obligés de se servir de pilotes du pays avaient souvent à pâtir de leur service. Quant aux mandarins tonkinois chargés du contrôle des étrangers, ils ressemblaient en tous points aux mandarins cochinchinois tels que L. Cadière les a peints : « A l'arrivée d'un navire européen, ils se rendaient en hâte à Faïo et s'abouchaient avec le négociant, se rendant compte minutieusement de sa qualité ; ils faisaient sortir les marchandises du navire, les faisaient porter à la douane, les faisaient déballer, les inventoriaient, en dressaient une liste, les estimaient, mettaient de côté ce qui pouvait convenir au roi, laissaient vendre le reste, percevaient les droits de douane qu'ils avaient fixés et les diverses redevances de pesage et de mesurage, s'entremettaient pour faire obtenir du roi la licence nécessaire pour la vente, n'oubliant jamais un honnête marchandage pour tous ces services, et « barbotant » même quelquefois dans les marchandises ce qui pouvait leur convenir. » (Cité par MADROLLE, *Indochine du sud*, Paris, 1939, 2^e éd. augmentée, p.199).

2. Deydier à Pallu, août 1669, ds LAUNAY, *Tonkin* p.60.

3. Cette exigence du chua n'était pas uniquement à l'adresse des pères portugais. Les Hollandais depuis plusieurs années avaient grand mal à faire accepter leurs cadeaux. En 1665, « les perles d'ambre envoyées de Batavia comme présents furent renvoyées parce qu'elles n'étaient pas à leur goût (du roi et du prince). Au lieu de ces grains d'ambre, ils en demandaient d'autres d'un rouge vif. La première épouse du roi exigeait de son côté

coffret qui contenait une lettre du visiteur de la province du Japon, le Portugais Louis de Gama, le suppliant de laisser ses religieux demeurer au Tonkin. Un coup d'œil sur les objets de dévotion acheva de l'irriter. « Voilà, dit-il, avec quoi ils achètent le cœur des peuples. »

Sur son ordre, le tout fut incontinent remporté à Hien pour y être brûlé publiquement sur le marché. Ce qui fut exécuté le 5 juin. Les deux malheureux jésuites Rocha et Fieschi, à qui Trinh Tac avait fait dire qu'ils auraient la tête tranchée si jamais ils remettaient les pieds au Tonkin, réussirent à se dérober au spectacle de cette destruction sacrilège. Tout y passa ou presque. Les images de cuivre (les crucifix), qui ne voulaient pas brûler, furent brisées à coups de marteau. Seuls quelques chapelets d'ambre, de corail et de cristal, furent tirés du bûcher par des gardes astucieux qui en ôtèrent les croix et en firent « des bracelets et des tours de col pour leurs femmes ».

Trinh Tac ne s'en tint pas à cette exécution symbolique. Le 14 juin, il faisait publier un édit renouvelant les défenses antérieurement portées contre la loi des Portugais. Les églises seraient abattues, les objets de piété détruits ; et tous ceux qui seraient pris comme chrétiens recevraient cinquante coups de bâton. On perquisitionna dans la maison de Raphaël Rhodes, mais les huissiers du lieutenant civil, comme dit Deydier, ne trouvèrent rien à y cueillir, car toutes les précautions avaient été prises. On alla vainement aussi à l'église de la Résurrection, si bien divisée en trois différentes maisons ayant chacune leur entrée particulière qu'on ne put juger que ce fût là une église. Dans la province du Midi, deux cents oratoires furent abattus. Enfin, le 13 juillet, Trinh Tac interdit à tous les vaisseaux étrangers de monter jusqu'à Hanoï. Ils devraient s'arrêter à Hien qui serait désormais la résidence obligatoire de tous les non-Tonkinois.

Du coup, Deydier se trouva contraint de quitter la ville royale et de se retirer à Hien qui était pour lui « comme une perpétuelle prison ». Communiquer avec les fidèles ne lui était plus possible que par l'intermédiaire des deux prêtres indigènes, Jean Hué et Benoît Hien, et des catéchistes. Prévenu comme il l'était à l'égard

des perles d'une espèce particulière, conformes à des modèles qu'elle avait fait confectionner en bois... (En 1666), cette fois encore les grains d'ambre n'eurent pas l'heur de plaire au roi et à ses femmes et furent renvoyés à Batavia. (En 1667), le roi et le prince reçurent de riches présents. Le roi qui formait le projet d'une nouvelle guerre contre l'Annam (Cochinchine) et qui en même temps désirait soumettre la puissante dynastie des Mac, désirait des canons, surtout des canons de bronze, car ceux de fonte étaient trop lourds pour les galères » (BUCH, *La Compagnie des Indes néerlandaises*, II p.165 sq.) L'agrément ou le refus des présents était la manifestation protocolaire des intentions de la diplomatie tonkinoise ou cochinchinoise.

des jésuites, le Français les rendait responsables de la nouvelle explosion de Trinh Tac contre les chrétiens. Il leur en voulait, semble-t-il, de n'avoir pas su choisir le moment opportun de débarquer au Tonkin. Le chua n'était-il pas fort mal disposé ? Le gouvernement de Pékin venait de l'obliger à restituer ses États au prince de Caobang, Mac-kinh-vu, qu'il avait vaincu deux années auparavant, « ce qui le rendait triste et colère au possible ». La Chine des Tsing avait voulu par là montrer à l'Annam qu'elle était résolue à le maintenir dans une vassalité désormais effective¹.

II

Deydier était d'autant plus navré des rigueurs de Trinh Tac contre les étrangers que, durant le même été de 1669, on signalait « à la barre du Tonkin » un navire battant pavillon de France. C'était la première fois qu'une voile française se montrait en ces parages. Le missionnaire, qui redoutait comme un fléau la venue d'un bateau de Macao, désirait ardemment l'installation des marchands français sur les bords du fleuve Rouge, où ils pourraient trafiquer comme les Hollandais. Son expérience des choses du Tonkin le persuadait que l'intérêt de la chrétienté exigeait d'être protégé par le prestige commercial d'une nation d'Europe. « Il sera difficile de soutenir cette mission, avait-il écrit dès le 1^{er} novembre 1667 à Pallu, à moins d'envoyer tous les ans quelques vaisseaux de France au Tonkin, et j'espère que le nouvel établissement de la compagnie royale que j'ai ouï dire qu'on projette en France nous donnera le moyen de travailler ici avec bénédiction². »

Le vaisseau français portait à son bord l'évêque de Béryte avec deux de ses prêtres, Jacques de Bourges et Gabriel Bouchard.

1. Cf. MAYBON, *Histoire moderne du pays d'Annam* p.103. On sait que l'empereur de Chine était suzerain de l'un et l'autre parti, et que son arbitrage avait garanti la division du royaume entre les Lê et les Mac; supra p.10. En se refusant à reconnaître la disparition de l'un des bénéficiaires de l'arbitrage de Kia-tsing, le Mandchou prétendait se conduire en héritier et continuateur des anciennes dynasties. — Pékin multipliait les manifestations de cette politique à l'égard de l'Annam. En 1663, le nouveau bua Le-Huyen-Ton avait cru habile de demander à son suzerain l'investiture royale (que le bua ne possédait plus, supra p.10) en même temps qu'il l'informait de la mort de son père. Pékin répondit par l'envoi rituel d'une prière destinée à être brûlée devant la tablette funéraire de Le-Than-Ton, mais en se refusant à accorder l'investiture avant que l'Annam n'ait rendu le sceau royal obtenu par le bua en 1659 d'un prince Ming. L'instrument remis en 1666, l'empereur concédait l'investiture, mais le sceau que ses envoyés apportèrent au bua fut celui des vaisseaux, en argent doré à l'emblème du chameau. (Cf. DEVERIA, *Histoire des relations de la Chine avec l'Annam-Vietnam* p.8 sq.)

2. *Relation des missions des évêques français* p.135.

Lambert de la Motte venait visiter l'Église du Tonkin dont Pallu lui avait laissé le soin en partant pour l'Europe. Il avait quitté Siam en juillet. Tandis que le bateau longeait les côtes de la Cochinchine, on avait à redouter à tout instant les galères de Hien-vuong, averti du voyage des Français chez son ennemi du Tonkin. Par prudence l'évêque seul avait gardé son costume ecclésiastique¹; ses deux compagnons étaient habillés en marchands. A l'embouchure du fleuve Rouge, les Français dont le pavillon était inconnu des Tonkinois durent dépêcher chez le gouverneur de Hien un des leurs qui exposa en portugais qui ils étaient. Tandis qu'un exprès partait pour la cour, le mandarin envoya un pilote qui, par bonheur, se trouva être un chrétien. Grâce à lui, Lambert de la Motte put faire savoir rapidement son arrivée à Deydier. Celui-ci dépêcha aussitôt une barque montée par quelques néophytes pour aviser l'évêque de la situation de la chrétienté. Livres et objets de piété étaient à terre avant que les mandarins des étrangers ne fussent montés à bord.

A en croire Deydier, ses compatriotes, conseillés par lui, furent aussi adroits que les gens de Macao n'avaient su l'être. Le capitaine du navire, le Bourguignon Junet², expliqua que les directeurs de la compagnie royale des Indes orientales récemment établie en France (en 1664) lui avaient donné mission de rechercher les ports où il y aurait avantage à faire du commerce, que « pour ce qui regarde le nombre des prêtres que les mandarins voyaient assez qu'il n'y en avait qu'un qui en eût l'apparence, lequel avait soin de tous les chrétiens du vaisseau suivant la coutume des navires de France ».

1. Sur le séjour de Lambert de la Motte, nous suivons la Relation du voyage de Lambert de la Motte au Tonkin, ds LAUNAY, *Tonkin* p.83 sq. — Pallu dans sa *Brevi et perspicua expositio* p.173, prétend que l'évêque de Béryte était lui aussi habillé en marchand et se donna même pour un agent de la compagnie des Indes orientales : « Causatus est se regia Galliarum Societatis res agere et in Tunkinum mercatoris specie pervasit ». Les informations de Pallu sur ce point semblent inexactes. La relation du voyage de Lambert de la Motte spécifie bien qu'il avait gardé son costume. D'autre part, si Lambert de la Motte s'était risqué à une démarche aussi osée, les jésuites l'auraient su et ne se seraient pas gênés d'en parler. Tissanier écrit au contraire de Siam, le 7 novembre 1670 : « M. de Béryte... arriva l'an passé au Tonkin avec deux de ses prêtres ; il y trouva M. Deydier qui faisait beaucoup d'extravagances et voulait réformer ce que nos pères avaient fait. Les deux prêtres habillés en marchands eurent un peu de liberté. Mais M. de Béryte ne sortit jamais du vaisseau. » (Arch. M.Etr. vol.870 p.825) — Les Hollandais de leur côté paraissent avoir été trompés quant au nombre des Français arrivés avec Junet et au succès de la négociation : « Sur ce navire se trouvaient quatre Français qui demandèrent la permission de construire une loge et d'exercer le commerce. Cette autorisation leur fut nettement refusée, probablement parce qu'ils n'avaient pas apporté de présents, ou du moins pas assez. » (BUCH, *La Compagnie des Indes néerlandaises*, II p.166.)

2. Dans l'Avis que Pallu avait rédigé à Syracuse en 1667 pour les directeurs de la compagnie des Indes orientales, on trouve déjà le nom de Junet « qui négocie pour son compte à Masulipatam depuis huit ou neuf ans ». (LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.II p.198)

Deydier cependant essayait d'agir sur l'entourage de Trinh Tac par l'intermédiaire de ses amis de la cour, spécialement la chrétienne Ursule. On rapporta au chua que « tous les étrangers demeurèrent d'accord que les Français étaient de toute autre considération que les Hollandais, qu'il ferait une action de justice de leur accorder plus de privilèges, et qu'il ferait aussi une chose fort utile pour son État de tâcher de les obliger d'y venir faire commerce, puisqu'il était certain que les Français leur pouvaient apporter les choses qu'ils désiraient en plus grand nombre que les Hollandais ».

Cette manœuvre n'échappa pas aux gens de la compagnie de Hollande, eux dont Deydier était l'obligé comme souvent les jésuites l'avaient été jadis. Leur jalousie s'éveilla. Ils répandirent le bruit que le vaisseau français n'était venu au Tonkin que pour y introduire un évêque et des prêtres. Cependant Junet faisait présenter au roi une requête qui réussit. Il demandait que la compagnie royale de France pût établir son commerce au Tonkin ; Trinh Tac répondit très favorablement, promettant « d'amples privilèges au cas que l'on voulût fréquenter ses ports et qu'on lui fit venir quantité d'artillerie de la fabrique d'Europe, qui est la marchandise la plus recherchée en ce pays¹ ». Sur le champ il concédait à Hien un fonds considérable pour y établir un comptoir². Puis pour donner des marques publiques de l'estime qu'il faisait des Français, le chua les convia plusieurs fois à des festins donnés en l'honneur des étrangers. On disait qu'il les offrait principalement pour régaler les Français et pour leur montrer les magnificences de la cour : « Après dîner, il leur fit voir l'exercice de ses soldats dont l'adresse à tirer de l'arc et de l'arquebuse en poussant leurs chevaux à toute bride est incroyable ». Trinh Tac mit la complaisance jusqu'à leur donner le spectacle d'un combat d'éléphants.

Tant d'amabilité emplissait de joie le cœur de Deydier. Le nouveau comptoir de Hien offrirait aux missionnaires français un abri contre les sautes d'humeur du chua. Il écrivit à Pallu de montrer à la compagnie quels avantages elle tirerait de son commerce avec le Tonkin. En plus des canons tant prisés par le souverain, « l'on y peut encore porter de France, assurait-il, d'autres marchandises non moins estimées, comme sont l'écarlate et les draps fins de toutes couleurs, et l'on en peut rapporter d'autres, comme sont les porcelaines, les bois aromatiques et toutes sortes d'étoffes de soie de la

1. Deydier à Pallu, 9 octobre 1669, ds LAUNAY, *Tonkin* p.85 n.1.

2. Lambert de la Motte à Lesley, Siam, 20 octobre 1670, ds LAUNAY, *Tonkin* p.111.

Chine sur lesquelles il y a 400 pour 100 à gagner. Il serait d'un indicible avantage pour la religion que la France portât son commerce en ce royaume... »

III

Mais tant de beaux rêves ne pouvaient faire oublier à Deydier la patache de Macao ; elle était toujours à Hien, et Fuciti à Hanoï. Estimant que son titre de vicaire général faisait de lui le seul chef de l'Église tonkinoise, il jugeait qu'il fallait se hâter de poser en face des jésuites le principe de son autorité. A peine débarqué, Fuciti lui avait fait exprimer sa joie de rentrer au Tonkin qui était pour la compagnie une mission très aimée. Son message protestait de la volonté des jésuites d'user des moyens les plus doux et les plus convenables à maintenir entre tous les missionnaires la paix et la charité. La réponse de Deydier fut à l'unisson ; mais froissé de ce que Fuciti ne lui eût pas donné son titre de vicaire général, le Français voulut tout de suite lui faire sentir son autorité. Désormais les pères auraient de lui la permission d'utiliser librement dans le vicariat du Tonkin des privilèges concédés par Innocent X, en 1649, à la compagnie de Jésus¹. « J'en usai de la sorte, écrivit-il à Pallu, premièrement pour assurer les absolutions que j'apprenais qu'ils donnaient à tous les chrétiens qui étaient dans les paroisses voisines de leur vaisseau et qu'il y a grand sujet à douter qu'elles ne fussent nulles, se donnant dans des terres sujettes à la juridiction des vicaires apostoliques et sans leur permission ; deuxièmement pour leur faire voir en quelle union je prétendais vivre avec eux, outre que je ne risquais pas beaucoup en cela, parce que les privilèges concédés par le pape Innocent X, ne leur ayant été concédés que pour vingt ans, finissent cette année-ci². »

1. Deydier leur écrivait « ensuite quelques avis importants touchant les mariages, et même quelques édits du roi qu'il faut bien faire garder aux chrétiens ; car quelques-uns s'étant mariés dans de certains degrés que les pères qui nous ont devancés ont permis, ils ont été forcés par les officiers du roi à se séparer. Je leur donnai ensuite quelques autres avis pour que nous fussions uniformes en la doctrine, et les priai à la fin de m'écrire en paroles du Tonkin, quoiqu'en nos caractères, afin que mes chers confrères Benoît et Jean avec tous les anciens catéchistes fussent témoins de tout ce qui se passerait entre nous » (LAUNAY, *Tonkin* p.60.)

2. Deydier à Pallu, août 1669, ds LAUNAY, *Tonkin* p.59. Il s'agit des privilèges importants et nombreux renouvelés en 1629 par Urbain VIII et dont certains concernaient les questions de mariage ; supra p.89 n.3. Ces privilèges accordés pour 20 ans avaient été confirmés par Innocent X en 1649, et une nouvelle fois par Clément IX le 8 janvier 1669. Cf. Arch. Prop. Acta CP a.1665-1669 f.165. Mais Deydier l'ignorait.

La réponse de Deydier n'eut pas l'heur d'être agréée. Fuciti en effet se tenait lui-même pour le chef de l'Église du Tonkin. En lui donnant une patente de vicaire général pour ce royaume qu'il considérait comme une partie intégrante de son diocèse, le moine augustin Michel de Angelis, administrateur de l'évêché de Macao, avait imposé à ses prêtres et à ses fidèles de n'obéir qu'à lui seul, Fuciti¹. Pour être pénible la situation ne prenait pas le jésuite au dépourvu. Déjà en Cochinchine, il s'était posé en champion du patronat portugais contre Chevreuil, délégué de Lambert de la Motte². De son côté, Louis de Gama lui avait remis une lettre exhortant catéchistes et fidèles à ne pas oublier leur ancienne fidélité aux jésuites. « Une jeune fille de noble race ne doit-elle pas, leur écrivait le visiteur de la province du Japon, prendre pour époux un homme de bonne origine » ? Enfin Fuciti avait encore en poche le commentaire donné par le général François Piccolomini à un décret pris le 12 novembre 1646 par la Propagande³. La congrégation, qui avait déclaré en 1640 que toutes les missions dépendant des ordres religieux relevaient de son autorité, reconnaissait en 1646 au général de la compagnie de Jésus le privilège de rappeler et de remplacer ses missionnaires sans être obligé d'en référer à elle-même ; il n'était tenu qu'à lui communiquer régulièrement leurs noms afin que la Propagande donnât à chacun de ses religieux les pouvoirs dont ils auraient besoin. Commentant cette décision en 1650, Piccolomini en avait conclu que les missionnaires de la compagnie étaient exempts, sur les lieux de leur travail, de toute juridiction des agents de la Propagande, et qu'ils n'avaient en conséquence ni à solliciter ni à recevoir d'eux quelque pouvoir que ce fût. C'était le cas où se trouvaient placés les pères du Tonkin et de Cochinchine en face des vicaires apostoliques délégués de la congrégation.

* * *

Tandis qu'à Hien Rocha et Fieschi étaient tenus à l'œil par les mandarins de Trinh Tac, Fuciti toujours caché à Hanoï cherchait à grouper autour de lui catéchistes et fidèles. Les jésuites n'avaient pas perdu la sympathie des chrétiens du Tonkin et possédaient

1. Dalla S.Ma d'Alexandro VII, f.30v, Arch. Prop. Atti CP a.1673-1674 f.29-40v. Michel de Angelis avait déjà écrit à la Propagande en 1666 pour se plaindre des vicaires apostoliques français (Arch. Prop. SRCP a.1673-1674 f.276 et 278).

2. Supra chap.xii.

3. Dalla S.Ma d'Alexandro VII, f.30-30v, Arch. Prop. Atti CP a.1673-1674 f.29-40v.

4. Supra p.88 n.2. Sur la lettre de Piccolomini, voir Arch. Prop. SRCP IO a.1677 f.559-559v (copie d'un paragraphe de la lettre de Piccolomini au provincial du Japon en 1650).

toujours des amis puissants. Très vite un parti nombreux reconnu son chef légitime dans leur supérieur. Le 21 juillet, Fuciti écrivit à Benoît Hien, qui lui avait envoyé une lettre pour le complimenter à son arrivée, que si l'hostilité de Trinh Tac contraignait les pères à repartir pour Macao, ils reviendraient un jour, dussent-ils faire leur chemin au-dessous de l'eau. Faisant allusion à un arrangement que Deydier lui avait proposé¹, le jésuite disait encore au prêtre indigène : « que de ces deux femmes qui plaident pour le garçon vivant en présence de Salomon, la fausse mère disait *dividatur*, la seconde disait que non, aimant mieux voir son fils entre les bras d'autrui que d'en voir des morceaux entre les siens ; qu'il en était de même d'eux ; qu'ils aimaient mieux laisser cet enfant de leur compagnie entre les mains d'un autre pour quelque temps que de le voir divisé entre les leurs. Mais comme Salomon avait donné sa sentence en faveur de la véritable mère, ils espéraient aussi que le Salomon que Jésus-Christ a laissé sur la chaire de saint Pierre jugerait bientôt ce différend et prononcerait en faveur de la compagnie ».

Dès le 1^{er} octobre 1669, Fuciti qui se maintenait toujours à Hanoi malgré la police de Trinh Tac, put élever une protestation formelle contre les prétentions des vicaires apostoliques sur le Tonkin. Deydier l'avait invité à participer à une assemblée où figuraient le prêtre Jean Hué, quelques catéchistes et des chrétiens éminents. Devant Fuciti exact au rendez-vous, lecture fut donnée

1. Deydier à Pallu, août 1669, ds LAUNAY, *Tonkin* p.68. L'arrangement proposé par Deydier était que Fuciti restât au Tonkin sans se soumettre aux vicaires apostoliques jusqu'à ce que l'on eût reçu des nouvelles de Rome ; on lui offrait même une ou deux provinces où il aurait pu travailler seul. En tant que vicaire général du Tonkin nommé par le gouverneur de l'évêché de Macao, le religieux ne crut pas pouvoir accepter une proposition qui paraissait abandonner quelque chose de sa juridiction. — A ce sujet la Relation du voyage de Mgr de Bértye au Tonkin faisait plusieurs remarques. Les religieux envoyés par leurs supérieurs ont le même droit que les évêques ou les prêtres « que l'on appelle en ces quartiers de l'ordre de Saint-Pierre » d'aller prêcher la foi dans les terres des infidèles ; mais « depuis que les papes ont envoyé des évêques dans les lieux où sont les religieux et qu'il y a des curés établis, les religieux ne peuvent confesser, prêcher, administrer les sacrements ou faire aucun acte de juridiction sans l'approbation et la permission des mêmes évêques, et le consentement des dits curés. La raison de cela est que les religieux sont pour aider l'Eglise et non pour la gouverner ». C'est donc ainsi qu'il faut comprendre les pouvoirs que Fuciti tient de ses supérieurs ou même ceux que Marini, comme on l'annonce, rapporte de Rome : ils supposent que les religieux devront travailler « sous la dépendance, subordination et la direction des évêques et le consentement des curés ». — Reste à savoir de quel évêque. A considérer le droit, celui de Macao ne peut s'appuyer sur aucun titre reçu du pape ni sur aucune prise de possession : il n'a jamais exercé au Tonkin aucun acte de juridiction. Tandis que le droit du vicaire apostolique est certain ; sur quatre brefs authentiques qu'on a lus devant Fuciti, deux sont postérieurs au voyage de Marini à Rome. Le pape a agi là en sa qualité incontestable d'ordinaire du Tonkin. A considérer le bien des chrétiens du Tonkin, comment hésiter ? Choisir l'évêque de Macao serait n'en pas avoir « puisqu'il ne résiderait jamais au Tonkin, qu'il y a près de 40 ans que cette Eglise en est privée et qu'il est incertain s'il y en aura pour l'avenir ». (Arch. M.Etr. vol.677 p.197 sq.)

des bulles qui avaient institué Lambert de la Motte vicaire apostolique. Aux premiers mots il interrompit, se récriant que les bulles étaient fausses. Quand on lui eut montré les sceaux, il s'inclina. Mais ce fut pour déclarer, après avoir tout écouté, que ces pièces ne pouvaient prévaloir contre la juridiction de l'évêque de Macao de qui dépendait le Tonkin, puisqu'elles ne comportaient aucune clause de dérogation à cet égard. Tous les docteurs, remarquait-il, sont d'accord sur ce point que, si le souverain pontife concède à qui que ce soit sans aucune dérogation un bénéfice que ses prédécesseurs ont déjà concédé à un autre, ce bénéfice ne peut être légitimement ni obtenu ni possédé par celui qui l'a reçu en second lieu. Il ajouta que l'Extrême-Orient relevait au spirituel du roi de Portugal, et que le pape ne pouvait y placer que des évêques désignés au préalable par ce prince. Toutes les instances de Deydier et de ses chrétiens ne purent décider Fuciti à démordre de son attitude, et l'on se sépara en plein désaccord¹.

Les deux autres jésuites, avant de repartir pour Macao, avaient répondu de leur côté qu'il n'apparaissait pas du texte des bulles que le pape eût voulu déroger aux privilèges du roi de Portugal. D'ailleurs la donation faite par le Saint-Siège des territoires acquis ou à acquérir par le Portugal, étant faite *in præmium*, ne pouvait être révoquée par le pape. Au surplus, eux-mêmes n'avaient qu'à attendre l'avis de leurs supérieurs². La menace d'un schisme pesait maintenant sur l'Église du Tonkin.

IV

Personnellement, Lambert de la Motte ne se rencontra pas avec Fuciti. Le bon accueil fait aux Français par Trinh Tac n'empêchait pas que l'évêque fût tenu à la plus extrême prudence au point de ne pas même se risquer à visiter les églises de Hanoï. Pourtant, grâce à dame Ursule, il put recevoir à bord du bateau français un certain nombre de chrétiens candidats au sacrement de confirmation. A écouter un récit envoyé un peu plus tard à

1. Relation du voyage de Mgr Lambert de la Motte au Tonkin en 1669, ds LAUNAY *Tonkin* p.86 sq.

2. Conférence des missionnaires français avec les pères de Rocha et Fieschi sur les raisons pour lesquelles les particuliers et les supérieurs de leur compagnie croient être en bonne conscience de ne reconnaître point les vicaires apostoliques, in *Relation du voyage de Mgr Lambert de la Motte au Tonkin en 1669*, Arch. M.Etr. vol.677 p.197 sq. — Rocha et Fieschi déclarèrent « qu'il leur était fort indifférent à qui ils obéissaient (*sic*) dans la suite des temps, soit à l'évêque de Macao soit aux vicaires apostoliques, dans les choses où ils sont sujets aux ordinaires ».

Rome par Philippe Marini, le prélat faisait poser aux confirmands une question de circonstance que le rituel n'avait pas prévue : « Renoncez-vous aux pères de la société de Jésus¹ ? »

Le séjour de Lambert de la Motte fut cependant marqué par deux actes très importants, une ordination et un synode. L'expérience faite avec les deux premiers prêtres tonkinois avait satisfait Deydier ; aussi demanda-t-il à Lambert de la Motte d'élever à la prêtrise sept nouveaux indigènes. C'était encore des catéchistes éprouvés par de longues années de prédication et de ministère au service des chrétiens². Parmi eux, quatre seulement étaient des maîtres de la loi, mais tous, sauf un, avaient largement dépassé la quarantaine. Le plus âgé, Martin Mat, avait 68 ans ; baptisé à 27 ans, c'était à lui que les jésuites avaient laissé la direction des catéchistes en se retirant du Tonkin en 1663. L'évêque les ordonna au cours du mois de janvier 1670 et donna en même temps la tonsure et les ordres mineurs à 48 autres Annamites³.

Le 14 février 1670, entouré de ses trois missionnaires et des neuf prêtres indigènes que comptait maintenant l'Église du Tonkin, Lambert de la Motte tint un synode pour mettre au point l'organisation de la jeune chrétienté⁴. Des résidences étaient assignées dans les principales villes du royaume aux prêtres indigènes entre qui étaient partagées les provinces. Les catéchistes avaient charge et devoir de les assister. Dans chaque église, quelques fidèles choisis parmi les meilleurs présideraient aux prières et veilleraient sur la conduite des autres. Tous les biens, revenus et aumônes, recueillis par la chrétienté tonkinoise constitueraient une bourse commune qui serait utilisée pour la subsistance des ministres de l'Église, des séminaristes et des pauvres. Pour éviter que les prêtres indigènes fussent absorbés par des soucis matériels, les statuts précisaient que, dans chaque province, deux fidèles seraient chargés sous leur contrôle de l'administration temporelle de la chrétienté.

1. Benche la lettera pastorale, f.251, Arch. Prop. Atti CP a.1673-1674 f.249-251v. Pallu le niera formellement devant les cardinaux (B.VE Replica III^e partie).

2. Relation du voyage de Mgr Lambert de la Motte au Tonkin en 1669, ds LAUNAY, *Tonkin* p.89.

3. Lambert de la Motte à Lesley, Siam, 20 octobre 1670, ds LAUNAY, *Tonkin* p.111. — Le 27 février 1670, les neuf prêtres annamites écrivirent au pape la lettre Humilimus Sanctitati vestræ ; le texte ensuite est en annamite (Arch. Prop. Atti CP a.1673-1674f.145-145v).

4. Les actes de la publication des brefs au Tonkin en 1669 avec le texte du synode de 1670 se trouvent Arch. Prop. Atti CP a.1673-1674 f.135-139v. Launay a publié le texte français rédigé au Tonkin par Lambert de la Motte, donnant en regard le texte corrigé et publié à Rome (*Tonkin* p.92 sq.). — Le synode fut approuvé, après suppression du 27^e article et quelques modifications de forme, par Clément X dans le bref *Apostolatus officium*, du 23 décembre 1673.

Préoccupé du progrès spirituel des baptisés, le synode les exhortait à suivre et à garder « la voie étroite » et leur recommandait la pratique de l'oraison mentale au moins les jours de précepte. Les prêtres devraient les habituer à méditer sur la passion et la mort du Christ et proposeraient à ceux qui en seraient jugés capables d'entrer dans la confrérie des Amateurs de la Croix dont Lambert de la Motte prévoyait l'établissement¹.

Plusieurs articles visaient les religieux missionnaires². Le synode confirmait les condamnations portées à Siam, en 1666, contre Quintanadvenas. Les bulles qui avaient été lues le 1^{er} octobre devant Fuciti et les principaux catéchistes seraient publiées dans les églises et les assemblées des chrétiens dans le plus bref délai. On donnerait avis aux fidèles que, dans le royaume, nul prêtre ou religieux ne peut absoudre valablement des péchés sans l'approbation de l'évêque ou celle de son vicaire général. Personne ne serait autorisé à exercer les fonctions de catéchiste sans avoir obtenu des patentes du vicaire apostolique. Un article enfin spécifiait qu'il fallait demander à Dieu « un esprit de soumission pour les pères jésuites de ces quartiers... afin que ce grand obstacle étant ôté, on puisse avantageusement travailler à la conversion des âmes³ ».

* * *

Avant de s'éloigner du Tonkin, l'évêque se préoccupa encore de donner un règlement aux jeunes filles et aux femmes chrétiennes

1. Sous le titre de « Nouvelles vues d'un missionnaire touchant l'établissement d'une congrégation des Amateurs de la Croix de Jésus-Christ », on trouve de LAUNAY, *Tonkin* p.106 sq., des notes de Lambert de la Motte. Tourmenté du désir de « témoigner un amour extraordinaire à Notre-Seigneur Jésus-Christ », l'évêque entendit cette « réponse intérieure qu'il devait offrir, prêter et donner son corps à Jésus-Christ, afin qu'il exerçât par lui des actes de pénitence et de mortification, qu'il pût continuer tous les jours un sacrifice laborieux dans un corps passible, emprunté, et par lui choisi à cet effet ». « Ensuite, précise Lambert de la Motte, je connus que ce qu'il demandait de moi était que tous les jours, sur le soir et dans la nuit, dans le temps d'oraison, je prisse la discipline l'espace d'un *miserere* pour solenniser son grand sacrifice de la Croix et pour accomplir la seule chose qui manque à celui de l'autel qui est d'être pénible... » — De cette vue mystique sortait le règlement des Amateurs de la Croix dont le but principal serait « de procurer partout l'amour pratique de la Croix du Fils de Dieu ». Les membres de la confrérie s'astreindraient à six obligations dont les plus caractéristiques étaient une demi-heure de méditation chaque jour sur la vie souffrante, passion et mort de Jésus-Christ, avec l'usage quotidien de la discipline durant le temps d'un *miserere* sur le soir ou dans la nuit.

2. Articles 25-29. — D'autres articles encore visaient ce que les missionnaires français considéraient comme la pratique habituelle de leurs prédécesseurs. Ainsi l'article 19, sur la non-observation des règles de l'Eglise touchant les empêchements de mariage ; l'article 23, sur la suppression des onctions dans le sacrement de baptême ; l'article 24, sur l'interdiction du commerce à tout religieux missionnaire.

3. Article 32. Dans le texte approuvé par Clément X, l'article 32, devenu article 31, disait sans citer personne : « Omnes enixe precabuntur Deum Opt. Max. tum privatis orationibus tum maxime in sacrosancto missæ sacrificio ut omnibus missionariis spiritum caritatis infundat, quatenus singuli certatim animarum salutem ferventer incumbant ».

qui avaient des désirs de vie religieuse. Sur ce point les jésuites avaient observé la plus grande prudence pour ne pas donner prise aux soupçons des mandarins¹. Pourtant Lambert de la Motte n'hésita pas ; il institua une congrégation des Amantes de la Croix de Jésus-Christ dont l'occupation principale serait de méditer tous les jours les souffrances du Sauveur². Les Amantes de la Croix feraient les trois vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, et vivraient ensemble par groupes de dix au plus sous l'autorité d'une supérieure. Mais elles ne seraient pas astreintes à la clôture en raison de leurs emplois : l'instruction des jeunes filles, le soin des femmes et des filles malades, le baptême des petits enfants en cas de nécessité. La règle marquait encore qu'elles feraient aussi leur possible « pour tirer les femmes et les filles débauchées de leur mauvaise vie ». Le règlement était sévère : lever à 4 heures du matin après six heures de sommeil ; une heure d'oraison sur la passion et la mort de Jésus-Christ, suivie de la discipline la durée d'un *miserere* ; l'abstinence perpétuelle à la réserve des jours de Noël, de Pâques et de Pentecôte³. L'évêque tint à recevoir lui-même les vœux des deux premières professes au début du carême.

Quand Lambert de la Motte signa le règlement des Amantes de la Croix, le 26 février 1670, le bateau de Junet avait déjà quitté Hien et commencé à descendre le fleuve Rouge. On mit à la voile le 14 mars. A la mi-avril, l'évêque était de retour à Siam avec Gabriel Bouchard⁴. Il avait laissé au Tonkin Jacques de Bourges pour assister Deydier. A Hien, les deux prêtres, toujours vêtus en marchands, s'occupaient à faire bâtir la maison que Trinh Tac avait permis de construire pour les commerçants français. La persécution ne se relâchait pas ; les chrétiens venaient la nuit et de très loin rendre visite aux missionnaires. « Nous demeurons ici comme marchands français, écrivait Bourges à son frère, sans autre marchandise que le saint Évangile⁵... »

1. Supra p.194.

2. Lettre circulaire à celles qui ont fait vœu de chasteté et qui vivent en commun depuis plusieurs années, ds LAUNAY, *Tonkin* p.101 sq.

3. Ce qui, à vrai dire, s'accordait aisément avec la pratique commune de la masse de la population tonkinoise.

4. De Siam, le 12 octobre 1670, Lambert de la Motte rendit compte au pape de son voyage du Tonkin, Arch. Prop. Atti CP a.1673-1674 f. 133-134. Le même jour il écrivait aux cardinaux, *eod.loc.* f.143-144.

5. Bourges à son frère, 19 février 1670, ds LAUNAY, *Tonkin* p.119 sq.

QUATRIÈME PARTIE

LES PAPES CLÉMENT IX ET CLÉMENT X
A L'AIDE DES ÉVÊQUES FRANÇAIS

CHAPITRE XVI

PREMIER APPEL DES VICAIRES APOSTOLIQUES FRANÇAIS A LA PROPAGANDE JACQUES DE BOURGES A ROME (1664-1665)

Un mémoire du secrétaire de la Propagande Manfroni
sur les missions des Indes orientales (1666)

- I. Jacques de Bourges envoyé en Europe par Lambert de la Motte ; son passage à Londres et à Paris ; son arrivée à Rome (9 octobre 1664). Le cardinal des Ursins, protecteur des couronnes de Portugal et de France.
- II. Les instructions de Lisbonne au sujet des évêques français. Succès de la mission de Bourges auprès de la Propagande : mesures prises en faveur des vicaires apostoliques. La présence de Philippe Marini à Rome : un bref d'Alexandre VII élogieux pour les jésuites du Tonkin.
- III. Le mémoire du secrétaire de la Propagande Manfroni pour le relèvement des missions des Indes orientales ; son plan pour faire passer les religieux missionnaires sous l'autorité unique de la Propagande et des vicaires apostoliques. Départ de Jacques de Bourges pour Siam.

Les vicaires apostoliques étaient les agents de la Propagande. Ils avaient été envoyés en Extrême-Orient pour y faire aboutir les réformes décidées par elle sur les plans dressés jadis par François Ingoli. Garder le contact avec Rome était donc pour eux un devoir, et aussi une nécessité. En butte à l'hostilité portugaise et dans une situation délicate vis-à-vis des missionnaires qui les avaient précédés, les nouveaux évêques avaient besoin de se sentir sans cesse appuyés par le Saint-Siège. C'est pourquoi Lambert de la Motte, n'ayant pas encore dépassé Siam, renvoya vers l'Europe son compagnon Jacques de Bourges, et pourquoi aussi Pallu refit si vite le long et périlleux voyage de Rome.

I

L'évêque de Béryste était arrivé dans la capitale de Phranaraï en août 1662. Dès le 24 octobre, il expédiait par la voie de mer un gros paquet de lettres au pape, aux cardinaux et au secrétaire de la Propagande. Il recommença en décembre, se servant cette fois de la voie de terre. Puis en mars 1663, il achemina tout un nouveau courrier vers Rome, utilisant en même temps les deux itinéraires¹. Cependant l'évêque craignait que la correspondance ne suffît pas à expliquer à la Propagande combien il était urgent de préciser et de renforcer sa position en face des Portugais. Le prélat était de plus en plus convaincu que le gouvernement de Lisbonne calomniait à Rome la conduite des nouveaux missionnaires. Enfin, n'ayant reçu aucun courrier depuis sept mois qu'il était à Siam, il supposait que les Portugais allaient jusqu'à intercepter sa correspondance. Lambert de la Motte se décida donc à envoyer l'un de ses deux missionnaires exposer à la Propagande ses doléances et ses désirs.

Son choix se porta sur Jacques de Bourges, et ce fut heureux. Celui-ci en effet était très différent de François Deydier, l'autre compagnon de l'évêque. « L'un (Deydier) était tout de feu et toujours disposé à de nouvelles entreprises ; l'autre, d'une douceur admirable et d'une modération que la prudence et la sagesse conduisaient en toutes sortes de rencontres². » Né à Paris, en 1630, d'une bonne famille de la bourgeoisie, Jacques de Bourges, lorsqu'il sentit en lui l'attrait de la vocation sacerdotale, fut dirigé par le P. Bagot vers le groupe des Bons Amis. Cultivé et modeste, il serait à Rome pour Lambert de la Motte un très bon ambassadeur.

Bourges partit de Siam le 14 octobre 1663³. Un vaisseau anglais le conduisit à Malacca où il arriva le 27 novembre, pour y entendre publier la paix que venaient de conclure le roi de Portugal et les Provinces-Unies. Quelque six cents catholiques demeuraient encore dans la ville, mais les Hollandais ne leur permettaient pas l'assistance d'un prêtre. Le 6 janvier, Ephrem de Nevers le voyait débarquer sur la côte de l'Inde, à Masulipatam, et lui apprenait la mort d'Ignace

1. Mémoire de Bourges aux cardinaux, ds LAUNAY, *Docum. historiques* p.42 sq.

2. Vie de M. de la Vigne par Vaehet, Arch. M.Etr. vol.128 p.101. Cf. Mémoires pour servir à la vie de Mgr de Bourges, *cod. loco* p.5 ; et Bourges à Fermanel, 12 janvier 1686, ds LAUNAY, *Tonkin* p.81.

3. Sur le voyage de retour de Bourges, voir *Relation du voyage de Monseigneur l'évêque de Béryste* p.146 sq.

Cotolendi. Là, le missionnaire français marchand son passage en Europe sur un vaisseau de la compagnie anglaise. On lui demanda soixante-dix pagodes (cent quarante écus de monnaie française). Il y serait seul de sa religion, ce qui n'empêcha pas qu'il fut fort bien traité par l'équipage protestant. Le 28 décembre, le vaisseau passait en vue des montagnes de Ceylan ; le 7 avril 1664, il doublait le cap de Bonne-Espérance. Le 27 juillet, après une escale aux îles de Sainte-Hélène et de l'Ascension, il arrivait heureusement en Angleterre.

Bourges se rendit à Londres. « Je voulais, écrit-il dans la relation de son voyage, y chercher les moyens d'établir quelque correspondance aux Indes pour envoyer les choses qui étaient nécessaires pour nos missions. » Mais ayant appris la récente création en France de la compagnie des Indes orientales, toute négociation auprès des Anglais lui parut superflue. Il était convaincu que le nouvel organisme établi par Colbert serait « un moyen avantageux d'étendre la foi en toutes les parties du monde ». Cette bonne nouvelle ne gêna pas le Français pour goûter l'aimable accueil qu'on lui réserva à Londres. La reine-mère, Henriette de France, tint à se le faire présenter. Le duc d'York, le futur Jacques II, lui accorda la même faveur et le surprit « par la grande intelligence qu'il avait des affaires étrangères et des royaumes les plus éloignés ». Le prince le conduisit ensuite chez son frère, le roi Charles II. Après l'audience du monarque, Bourges quitta l'Angleterre et arriva à Paris pour la fête de l'Assomption.

Il ne s'y attarda pas. Tout de même prit-il contact avec le séminaire de la rue du Bac qui n'était pas encore établi à l'époque de son départ pour l'Extrême-Orient. Les affaires de Lambert de la Motte lui parurent à Paris « au meilleur état ». Aux premières semaines de l'automne 1664, il était à Rome. Son voyage avait duré à peine une année.

* * *

Jacques de Bourges arriva dans la Ville éternelle le 9 octobre 1664, peu de jours avant qu'y fût de retour le cardinal Chigi, le légat *a latere* envoyé par Alexandre VII à Louis XIV à la suite de l'affaire de la garde corse. Le héros de ce pénible incident, le duc de Créquy, représentait encore la France à Rome¹. La situation entre les deux cours restait très tendue, mais il ne semble pas que les négociations

1. Créquy ne serait rappelé que quelques mois plus tard, en mars 1665, pour céder la place au duc de Chaulnes. Cf. PASTOR, *Geschichte der Päpste*, t. XIV p.382-383.

que l'envoyé de Lambert de la Motte avait charge de mener à la curie aient eu à souffrir de cet état de choses. Pour ses affaires, les rapports entre Rome et Lisbonne avaient plus d'importance ; or ils demeuraient très mauvais, ce qui ne pouvait que le favoriser. Craignant toujours les représailles de l'Espagne qui, depuis la révolution de 1640, n'avait pas encore fait la paix avec le Portugal, Alexandre VII ne s'était pas décidé à reconnaître l'indépendance du royaume des Bragances¹. Le pape n'avait pas de représentant à Lisbonne et le gouvernement d'Alphonse VI ne pouvait envoyer à Rome que des officieux en mission intermittente². Pour suppléer à cette carence diplomatique, le roi confiait d'ordinaire ses affaires au cardinal des Ursins, protecteur de la couronne de Portugal.

Des Ursins, élevé à la pourpre en 1641 par Urbain VIII, était aussi protecteur de la couronne de France. Il passait dans les milieux romains pour très dévoué aux intérêts de Louis XIV qui l'avait comblé de bénéfices. Outre l'abbaye d'Eu qu'il possédait antérieurement, le roi lui avait attribué, en 1662, 11.000 livres de rente sur l'évêché de Bayeux. C'était aussi à la recommandation de la France qu'il devait sa nomination de protecteur de la couronne portugaise, situation qui lui valait chaque année 6.000 écus³. Après l'attentat de la garde corse, les ministres du roi lui en voulurent d'avoir participé au consistoire tenu par Alexandre VII en dépit de l'interdiction qu'avait essayé de lui en faire le duc de Créqui. Des Ursins reçut l'ordre de retirer les armes de France du fronton de son palais. Puis le courroux royal s'étant apaisé, il conserva sa charge⁴.

D'ordinaire il était facile au cardinal de servir à la fois auprès de la cour romaine les intérêts de la France et ceux du Portugal. La politique de Lisbonne en effet était très liée à celle de Paris. Bien que la paix des Pyrénées qui avait laissé les Bragances tout seuls contre Madrid eût marqué un refroidissement dans les relations entre les deux royaumes, de très bons rapports n'avaient pas tardé à se rétablir entre eux⁵. En 1661, Louis XIV s'était entremis pour

1. Sur les relations entre Rome et le Portugal, voir PASTOR, *op. cit.*, t.XIV p.60-61.

2. Voir la liste de ces agents portugais à Rome, de 1641 à 1669, ds ALMEIDA, *Igreja em Portugal* p.722 sq. et p.67.

3. Voir ds G. HANOTAUX, *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France*, VI, Rome, t.I (1648-1687), Paris, 1888, p.145, Mémoire secret du roi pour servir d'addition à l'instruction du sieur de Créqui (1662).

4. Id., *ibid.* p.153, Mémoire du roi à M. Bourlemont (30 août 1662) — et p.189, Mémoire du roi pour servir d'instruction au sieur duc de Chaulnes (10 mai 1666).

5. Cf. E. LAVISSE, *Histoire de France des origines à la Révolution*, Paris, t.VII-2^e part. Louis XIV (1643-1685) p.196 sq. — A consulter également CAIX DE SAINT-AYMOUR, *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France*, III, Portugal, Paris, 1886.

réaliser le mariage de Charles II d'Angleterre avec l'infante Catherine, sœur d'Alphonse VI. Pour aider le petit royaume à lutter contre l'Espagne, il avait fait passer au Portugal de l'argent, des hommes et des chevaux, et envoyé là-bas le comte de Schomberg. Quand Jacques de Bourges arrivait à Rome, le secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, Hugues de Lionne, travaillait à marier Alphonse VI avec une princesse de France, Marie-Françoise de Savoie-Nemours, union qui serait célébrée le 27 juin 1666. La double fonction de protecteur des couronnes de France et de Portugal pouvait donc s'exercer à l'habitude sans trop écarteler la conscience de son titulaire. La venue de Bourges risquait de marquer pour des Ursins le début d'une ère plus délicate. Les vicaires apostoliques en tant que sujets français solliciteraient son appui, tandis que Lisbonne verrait en lui son défenseur naturel contre les nouveaux évêques. Si cet ennui survenait au cardinal, sa prudence aurait tendance à l'incliner vers les solutions susceptibles de plaire au puissant roi de France. Au fond, c'était une chance pour Jacques de Bourges que le défenseur des intérêts portugais devant la curie fût si étroitement lié à la France.

II

Dès le 21 juillet 1661, Pierre Fernand Monteiro, le ministre portugais chargé des affaires du patronat, avait fait part au cardinal protecteur des craintes que provoquait à Lisbonne l'envoi en Extrême-Orient de trois évêques français. Il l'avertissait que son souverain ne renonçait à aucun des droits spirituels qu'il tenait de ses prédécesseurs sur les Indes orientales et la Chine. Si les évêchés coloniaux comme ceux de la métropole demeuraient vacants, la responsabilité en incombait au Saint-Siège qui se refusait à instituer canoniquement les prélats nommés par Alphonse VI. Le 4 février 1662, Monteiro l'avait informé que le roi renvoyait à Rome, quoique munis de sa recommandation, douze capucins italiens récemment arrivés à Lisbonne pour passer en Angola. C'était là des représailles contre la Propagande qui semblait faire fi des droits du patronat¹.

Au moment où Bourges parvint à Rome, des Ursins était donc alerté du côté portugais. Pourtant le missionnaire français eut vite l'impression que les protestations de Lisbonne, quelle que fût

1. Voir FREITAS MONIZ, *Corpo diplomatico portuguez*, Lisbonne, 1910, t. XIV p. 1, 5 et 9.

la manière dont le protecteur de la couronne avait pu les transmettre à la Propagande, seraient impuissantes à entraver la réussite de ses affaires. Le préfet de la Propagande était toujours le cardinal Antoine Barberini, lui aussi client du roi de France¹. Son accueil et celui du secrétaire Manfroni le rassurèrent dès l'abord. Lambert de la Motte avait omis de munir son envoyé de pouvoirs régulièrement établis. L'on aurait pu à ce propos chercher de graves chicanes à Bourges ; il fut décidé que l'on ne s'y arrêterait pas. Une commission de quelques cardinaux fut constituée pour examiner avec diligence le mémoire que lui fit tenir le prêtre français².

La commission ne tarda pas à publier une série de décrets qui étendaient et consolidaient la juridiction des vicaires apostoliques (13 janvier 1665)³. Les deux royaumes de Cambodge et de Champa passaient sous l'autorité de Lambert de la Motte déjà chargé de la Cochinchine. Les vicaires apostoliques avaient la permission de conférer tous les ordres sacrés aux candidats originaires des diocèses de Saint-Thomas de Méliapour, de Malacca et du Japon⁴ sans que les intéressés eussent à se munir de lettres dimissoriales données par les gouverneurs de ces évêchés dont il était souvent bien difficile de joindre le refuge⁵. Les décrets du 13 janvier furent suivis de deux brefs donnés par Alexandre VII. Le premier, daté du 16 février 1665, permettait à Pallu et à Lambert de la Motte (ensemble ou séparément s'ils ne pouvaient se réunir) de choisir parmi leurs

1. Antoine Barberini, né en 1607, neveu du pape Urbain VII, fut créé cardinal par son oncle le 30 août 1627, et publié le 7 février 1628. Il fut nommé protecteur des affaires de France en 1633. En 1645, il succéda comme préfet de la Propagande à son oncle le cardinal Antoine, du titre de Saint-Onuphre. La même année, la violente réaction contre les Barberini qui suivit l'avènement d'Innocent X l'obligea à s'éloigner de Rome ; accueilli en France par Mazarin, il y resta jusqu'en 1653. Il reprit alors la charge de la Propagande, qui en son absence était exercée par le cardinal Ludovic Capponi, et la conserva jusqu'à sa mort en 1671. Grand aumônier de France, il avait été nommé évêque de Poitiers en 1652, et archevêque de Reims en 1657.

2. Lesley à Gazil, 22 décembre 1664, Arch. M.Etr. vol.200 p.331, — et Bourges à Vincent de Meur, 3 février 1665, *eod. loco* p.393. — Sur le mémoire, déjà cité, p.242 n.2, voir Arch. M.Etr. vol.249 p.13.

3. LAUNAY, *Docum. historiques* p.41-52.

4. Le Japon, c'est-à-dire le diocèse de Funay. — Il n'est pas fait mention de Macao, parce que, si le siège était vacant en raison de la rupture des relations entre le Portugal et le Saint-Siège, la ville restait en possession du Portugal, et l'administrateur du diocèse continuait à y résider. En 1665, c'était l'augustin Michel de Angelis.

5. Deux autres décrets visaient la confession. L'un permettait aux missionnaires d'user de leurs pouvoirs en faveur des catholiques habitant sur des terres infidèles, privés de prêtres et demandant l'absolution de quelque cas réservé, sans qu'il fût nécessaire de recourir au gouverneur de leurs évêchés respectifs. L'autre les autorisait à entendre en confession les fidèles de ces mêmes régions avec la seule approbation du curé, sans que, là non plus, on eût à se préoccuper du gouverneur. Huit autres décrets touchaient différents points de la discipline canonique.

missionnaires un nouvel évêque pour remplacer Ignace Cotelendi¹. Le second, du 13 mars, prolongeait pour une nouvelle période de sept ans l'autorisation d'ordonner des prêtres indigènes ignorant la langue latine².

Bourges n'échoua dans ses requêtes que sur deux points assez importants. On lui refusa l'assimilation des vicaires apostoliques aux évêques résidentiels en pays catholique et en territoire de patronat. On lui refusa aussi l'extension de la juridiction des vicaires apostoliques sur les royaumes de Siam et de Pégou³, mais il était permis au vicaire apostolique de Cochinchine, installé par nécessité à Siam, de s'y occuper des Cochinchinois. Au rapport de Lesley à Gazil, les cardinaux « craignaient (et vous savez comme ils sont sujets à cela) que les évêques trouvant ce séjour commode et agréable ne voulussent s'y établir et ne pas passer outre jusques à la Chine... ; mais aussitôt qu'on aura nouvelle qu'ils sont entrés, assurez-vous qu'ils achèveront leur dessein et y établiront même un évêque avec le temps, et cette charge ne saurait manquer de tomber entre vos mains ». Au demeurant l'envoyé de l'évêque de Béryste était très satisfait⁴. Le surlendemain d'une audience que lui avait accordée Alexandre VII, quoique bien fatigué par la maladie, il écrivait à Vincent de Meur, supérieur du séminaire de Paris⁵ : « Il a été jugé par la congrégation qu'il fallait maintenir les évêques fortement et que les objections qu'on faisait contre nous pour ne pas nous souffrir dans la Chine et les autres royaumes, alléguant les prétentions du roi de Portugal, n'étaient que des chimères et un prétexte dont les missionnaires qui sont déjà établis en ces royaumes voudraient se couvrir pour toujours se tenir seuls⁶. »

1. Bref *E sublimi sedis apostolicæ*, Jur.Pont.Prop.Fide I p.353. Dès qu'il avait connu la mort de Cotelendi, avant l'arrivée de Bourges à Rome, Alexandre VII avait publié un bref, *Onerosa pastoralis officii* (4 février 1664, Jur.Pont.Prop.Fide I p.340) qui autorisait, au cas où Pallu ou Lambert de la Motte viendrait à mourir, le vicaire apostolique survivant à donner un successeur à l'autre.

2. Bref *Injuncti nobis cœlitus*, Jur.Pont.Prop.Fide I p.355.

3. Situés à l'ouest du Siam, le royaume de Pégou et son voisin le royaume d'Ava constituaient ce qui est actuellement la Birmanie.

4. Lesley à Gazil, Rome, 1666, ds LAUNAY, *Docum. historiques* p.282. — Le prêtre écossais n'avait pas quitté Rome où il continuait à rendre aux vicaires apostoliques français les mêmes bons services que jadis au moment de leur départ. Il allait être nommé par le séminaire de Paris son procureur auprès du Saint-Siège. Cf. supra p.127 n.4.

5. Vincent de Meur avait été élu supérieur le 11 juin 1664 ; il le demeura jusqu'au 9 septembre 1667 et mourut le 26 juin 1668.

6. Bourges à Meur, Rome, 3 février 1665, Arch. M.Etr. vol.200 p.395 ; voir également la lettre du 11 février, *eod.loco* p.409.

*
*
*

Les craintes de Jacques de Bourges visaient l'action qu'exerçait alors dans les milieux romains un missionnaire revenu du Tonkin, le jésuite Philippe Marini, que les persécutions de Trinh Tac avaient obligé de fuir. Marini venait de publier à Rome, en 1663, un gros ouvrage où il mettait en relief les travaux des jésuites de Macao et les beaux succès qu'ils remportaient dans la Cochinchine et le Tonkin. Devant la curie, il défendait avec énergie les positions acquises depuis un demi siècle par la compagnie de Jésus dans ces missions lointaines. Il ne cachait pas son sentiment que « pour le bien des missions il était nécessaire qu'il n'y eût qu'une sorte d'ouvriers, que cette maxime était fondée par expérience et qu'on la devait poser comme le fondement de la bonne conduite de ces missions orientales¹ ». Jacques de Bourges le redoutait. Au contraire Lesley disait tout net qu'il ne fallait pas s'en inquiéter, qu'il cherchait à être évêque, mais que les cardinaux se moquaient de ses prétentions².

Marini obtint d'Alexandre VII un bref adressé aux chrétiens du Tonkin, qui rappelait avec éloge l'œuvre accomplie par les jésuites dans ce pays³. Le pape recommandait aux fidèles d'être dociles à leurs missionnaires. « Ils tiennent de nous, leur écrivait-il, l'autorité nécessaire au salut et à la direction des âmes, et si des événements nouveaux venaient à le réclamer, nous leur avons ordonné d'en faire mention dans les rapports qu'ils envoient chaque année à leur père général, car nous tenons à être averti constamment de tout ce qui vous concerne. » De ces paroles bienveillantes d'Alexandre VII,

1. Bourges aux directeurs du séminaire, Rome, 24 février 1665, ds LAUNAY, *Tonkin* p.136. — Sur ce point Bourges pensait comme Marini : « ... Je demeure d'accord qu'il peut arriver des inconvénients de la multitude des différents ouvriers, lesquels portent toujours avec eux les intérêts du corps dont ils dépendent. »

2. Sur la nomination de Marini à l'évêché de Macao, infra p.354, voir une lettre de Lesley à Gazil, Rome, janvier 1665, Arch. M.Etr. vol.200 p.377. — Le 21 octobre, Lesley avait écrit à Gazil que Marini allait venir en France et qu'il faudrait l'empêcher de nuire, si on le pouvait en s'adressant à la cour (*eod.loco* p.305). Il est probable que Marini dut faire ce voyage pour mener à bien chez un imprimeur de Lyon la traduction italienne d'un ouvrage d'Antoine Rubino, le visiteur des missions du Japon mort martyr en 1643. — Rubino avait écrit en portugais un traité sur « la manière d'enseigner la foi chrétienne aux néophytes telle que les pères de la compagnie en usent dans leurs missions de Chine, avec la réponse aux objections de divers modernes qui la combattent. » La traduction parue à Lyon en 1665 était augmentée d'une dissertation de Marini sur l'emploi du tonkinois dans la formule du baptême. (Dénoncé par les vicaires apostoliques, l'ouvrage fut mis à l'Index en 1680. Voir sa description ds STREIT, *Bibliotheca missionum*, t.V p.825, et les propositions déferées au Saint-Office, ds LAUNAY, *Docum. historiques* p.79) — Est-il permis de trouver une autre indication d'un voyage en France dans le fait que l'année suivante, en 1666, parut à Paris *l'Histoire nouvelle et curieuse des royaumes de Tonkin et de Laos*, supra p.14 n.2.

3. Bref *Cum ex altis pluries*, 31 mars 1665, Bull.Patr. II p.112.

les jésuites de Macao allaient déduire qu'au Tonkin leurs missionnaires avaient le droit de rester indépendants de l'autorité des vicaires apostoliques¹.

Quand Marini repartit pour l'Extrême-Orient, il emmenait « toute une inondation de pères dont aucun n'était français ». L'inquiétude de Jacques de Bourges persistait et il confiait ses craintes à Gazil, l'un des directeurs du séminaire de Paris. « Il est vrai, ajoutait-il pour se rassurer, que les pensées de Dieu et celles des hommes sont bien différentes². » Mais l'envoyé de Lambert de la Motte avait tort de s'émouvoir. Lesley était plus près de la vérité quand il écrivait, lui aussi, à Gazil en 1666 : « N'ayez pas peur qu'on veuille rappeler les vicaires apostoliques ; au contraire, on tâchera de les établir comme évêques titulaires³ pour les opposer tout à fait aux évêques portugais, lesquels n'obéissaient au Saint-Siège dans ce pays-là que par manière d'acquit et empêchaient tant qu'ils pouvaient la juridiction du pape, de façon que les congrégations ne savaient de quel bois faire flèche pour remédier aux désordres qu'on savait et qu'on sait être très grands dans les Indes... Ayant ouvert le chemin aux étrangers et à d'autres que les Espagnols et les Portugais, les Romains les suivront sans en démordre jamais, car j'ai observé et reconnu dans les actes de la sacrée congrégation une grande constance dans ces occasions et quand il s'agit de défendre les résolutions prises après beaucoup de délibérations établies⁴. »

III

Vivant à Rome, Lesley était bien placé pour savoir combien la Propagande tenait à la nouvelle institution que représentaient les évêques français et qui était son œuvre. Probablement avait-il eu connaissance, au moment où il invitait Gazil à l'optimisme, d'un mémoire présenté aux cardinaux, le 2 février 1666, par le secrétaire de la congrégation, Manfroni⁵.

1. Le 10 novembre 1673, Clément X détruisit cette interprétation par un nouveau bref, *Præcipuè enim vero*, Jur.Pont.Prop.Fide I p.422.

2. Bourges à Gazil, La Rochelle, 31 décembre 1665, Arch. M.Etr. vol.876 p.248.

3. Aujourd'hui on dirait au contraire évêques résidentiels.

4. Lesley à Gazil, Rome, 1666, lettre déjà citée, ds LAUNAY, *Docum. historiques* p.279.

5. *Considerationes et remedia pro reparatione missionum in Indiis Orientalibus*, Arch. Prop. SRCG vol.230 f.121-130 Cf. KILGER, *Die ersten fünfzig Jahre Propaganda*, ds Z.M.W., 1922, p.29. — Voir le texte infra DOCUMENTS n°6 p.403.

Le mémoire suggérait un certain nombre de moyens que Manfroni jugeait les meilleurs pour relever les missions des Indes orientales. S'appuyant sur les lettres envoyées à la Propagande par Pallu et Lambert de la Motte, le secrétaire estimait que le désordre général dont souffrait le clergé séculier et régulier dans ces régions venait de l'absence d'un épiscopat. Le remède le plus urgent était donc d'expédier aux Indes des évêques. Puisque la situation ne permettait pas d'y installer des évêques titulaires¹ on aurait recours à des vicaires apostoliques. Leur tâche serait rude en face d'un mal profondément enraciné. Ils auraient à imposer leur autorité à tous les missionnaires, séculiers ou réguliers. L'un d'entre eux devrait avoir la charge de visiteur apostolique avec ordre d'informer la Propagande de l'état exact des missions, afin que celle-ci puisse frapper en connaissance de cause tous les clercs scandaleux ou insuffisants.

Manfroni remarquait que les missions de Chine, de Tonkin et de Cochinchine offraient une difficulté particulière : l'opposition que les missionnaires réguliers faisaient à l'entrée des vicaires apostoliques sur ces territoires en arguant de l'autorité et des droits du roi de Portugal. Pour lui, ce n'était là qu'un prétexte, car la puissance du roi de Portugal aux Indes était maintenant réduite à rien. A supposer même que ce prince voulût reconquérir ce qu'il avait perdu, aucun homme de sens n'imaginerait qu'il ait aujourd'hui la prétention de dominer la Chine, le Tonkin, la Cochinchine où il n'a jamais rien possédé, et encore moins qu'il veuille empêcher les évêques d'y entrer. Le Portugal, il est vrai, s'efforce de barrer la route de l'Extrême-Orient aux évêques français ; le roi a ordonné qu'on s'en saisisse et qu'on les amène à Lisbonne. Mais c'est plutôt, au dire de Manfroni, un moyen de s'assurer au Portugal même quelques évêques dont le royaume est dépourvu. La preuve en est qu'on ne se soucie pas d'arrêter les prêtres qui accompagnent les vicaires apostoliques et que, d'autre part, le P. Marini s'était fait fort devant la congrégation d'introduire des évêques en Chine si on les confiait à sa conduite, proposition qu'il n'aurait pas présentée si elle avait été contraire au droit et au sentiment du roi de Portugal.

En réalité les vrais adversaires des vicaires apostoliques, ce sont les religieux qui peuvent leur nuire auprès des chrétiens en provoquant des schismes, ou auprès des princes infidèles en les dénonçant comme des suspects. Manfroni proposait à la congrégation de sévir contre eux. Ceux qui ne se soumettraient pas seraient

1. Voir plus haut, p.249 n.3.

frappés de censures ; on affranchirait ainsi un bon nombre de religieux qui ne résistaient aux vicaires apostoliques que par obéissance à leurs supérieurs. Le soin de frapper et d'éloigner les obstinés appartiendrait soit aux vicaires apostoliques (ce qui serait le procédé le plus rapide, mais avec l'inconvénient de les constituer juges dans leur propre cause), soit au visiteur apostolique, si l'on pouvait trouver quelqu'un pour prendre cette charge.

Le problème serait ensuite de recruter des missionnaires. Le séminaire fondé récemment à Paris peut en donner quelques-uns. Malheureusement cet établissement ne dispose d'aucun revenu, aussi ne peut-il recevoir que des ecclésiastiques jouissant d'une certaine fortune personnelle, condition qui éloigne de cette maison d'excellentes vocations. D'ailleurs les missionnaires français qui ont fait le voyage d'Extrême-Orient en employant la voie de terre ont dû dépenser tant d'argent qu'ils sont maintenant à peu près ruinés. Quant à leurs confrères de Paris, leur situation n'est pas meilleure, parce qu'il leur a fallu acheter la maison où est installé le séminaire¹. Manfroni suggérait aux cardinaux que, s'ils voulaient faire un geste généreux en faveur du séminaire de Paris, celui-ci serait très à même de leur donner chaque année de bons missionnaires qu'ils pourraient envoyer où il leur plairait.

Mais la vraie source de recrutement serait encore les ordres religieux, pensait le secrétaire, pourvu que le choix du personnel fût fait par la congrégation directement ou indirectement, et qu'il fût bien décidé qu'en pays de mission il dépendrait d'elle seule sous l'autorité des évêques ordinaires des lieux. Fréquemment les supérieurs n'envoient pas en mission ceux de leurs religieux qui seraient le plus capables. Soucieux avant tout du bien de leur ordre, ils préfèrent garder les meilleurs en Europe. Pour découvrir les sujets les plus aptes à l'état missionnaire, la congrégation pourrait confier aux nonces et aux évêques le soin d'accueillir les religieux désireux de partir en mission et de faire sur chacun d'eux une enquête minutieuse. La Propagande serait alors à même de confier la charge de missionnaire aux plus dignes sans se préoccuper de la permission de leurs supérieurs. C'est là une solution, disait Manfroni, qui a été suggérée par de nombreux religieux.

Evidemment les religieux qui se proposeront d'eux-mêmes soit aux nonces soit aux évêques des pays chrétiens pour devenir missionnaires pourront avoir à craindre de manquer en pays de mission

1. Sur cet achat, voir BAUDIMENT, *François Pallu* p.200 sq.

des moyens de subsistance les plus nécessaires, et ensuite de ne savoir où chercher un abri lorsque, pour un motif ou pour un autre, ils devront cesser le travail. Il y a lieu de redouter en effet que les supérieurs se désintéressent de religieux dont la vocation n'avait pas eu leur agrément. En réalité, si la congrégation voulait y tenir la main, ces deux difficultés ne seraient pas insurmontables. Les ordres religieux ayant l'obligation d'appliquer aux missions tous les revenus et les offrandes qu'ils tiennent à cette intention de la générosité des fidèles, il suffirait de veiller à ce qu'ils ne manquent pas au respect de ce devoir. D'autre part, les chrétiens souvent seront heureux d'assurer eux-mêmes les derniers jours de leurs missionnaires, et si cette solution n'est pas possible pour tous, on pourrait fonder un hospice pour accueillir les religieux revenus de mission, ou encore les nommer supérieurs d'une maison de leur institut¹.

L'esprit de François Ingoli n'était pas mort chez ses successeurs. Loin de là. Jacques de Bourges, s'il eut vent du rapport de Manfroni avant de quitter l'Europe, dut partir pleinement tranquille. Depuis décembre 1665, il attendait avec impatience à La Rochelle le moment de s'embarquer pour regagner Siam ; il empruntait, cette fois, un vaisseau de la nouvelle compagnie royale des Indes orientales. Mais la flotte française ne put mettre à la voile que le 14 mars 1666. Bourges, qui emmenait avec lui cinq nouveaux missionnaires, ne devait rejoindre Lambert de la Motte que trois ans plus tard, en février 1669, après un voyage mouvementé qui le conduirait un moment jusqu'aux côtes du Brésil².

1. « Il semble qu'on n'ait pas évalué fort exactement le montant énorme des dépenses qu'entraînerait pareil programme. Il aboutissait à financer tout l'établissement de l'Église en terre non-chrétienne par les seules subventions de la Propagande. Les ressources de celle-ci, assez abondantes au début, connurent des revers ; et même, si elles étaient restées intactes, auraient à peine suffi à couvrir les dépenses des voyages. En fait, la société des Missions-Étrangères tout comme les capucins du Congo, missionnaires de la Propagande, furent aux prises très rapidement avec une pauvreté qui confinait à la détresse ; et il leur fallut de l'héroïsme pour tenir malgré tout. » (P. CHARLES, *Les Dossiers de l'Action missionnaire*, 2^e édit., Bruxelles (1938), vol. I p.345.)

2. *Relation des missions des évêques français* p.13.

UN NOUVEL APPEL DES VICAIRES APOSTOLIQUES A LA PROPAGANDE FRANÇOIS PALLU A ROME (1667-1669)

Les décisions de Clément IX en faveur des évêques français :
le bref *Speculatores* (1669)

- I. L'arrivée de Pallu à Rome. Son désir de s'entendre avec la compagnie de Jésus ; son inquiétude après le rétablissement des relations entre le Portugal et le Saint-Siège. Hostilité des Espagnols aux vicaires apostoliques français.
- II. Les décisions de Clément IX : la juridiction des vicaires apostoliques étendue au royaume de Siam ; les religieux missionnaires soumis aux vicaires apostoliques : le bref *Speculatores*.
- III. L'action de Louis XIV en faveur des évêques français auprès du Portugal. Importance attachée par la cour de France à ses bonnes relations avec Lisbonne.
- IV. Les relations de Pallu et de Lambert de la Motte avec le séminaire de Paris. Discussions provoquées par le projet de la « congrégation apostolique » ; son échec devant la Propagande. Mécontentement extrême des directeurs contre Lambert de la Motte ; l'engagement imposé à Pallu avant son départ pour Siam.

Jacques de Bourges n'avait pas encore quitté la France que François Pallu à son tour était en route pour l'Europe. Arrivé à Siam le 27 janvier 1664, il en était reparti moins d'un an après, dès le 17 janvier 1665. L'évêque d'Héliopolis s'en allait « afin de poursuivre la décision tant de choses projetées que des questions à résoudre qu'on jugeait d'un si grand poids et si importantes en leur suite qu'elles ne pouvaient être proposées, expliquées et poursuivies comme il semblait nécessaire, que par un des évêques du devoir desquels il serait de les faire observer après qu'elles auraient été résolues et terminées à Rome¹ ».

1. Supra chap. ix. Voir ds la *Relation abrégée* p.1 sq., combien Pallu prend de peine à expliquer les raisons de son retour si rapide en Europe. Il fallait que ce fût un évêque qui vint en personne ; or Béryste était pour lors si faible de santé qu'on ne voulut pas l'exposer à ces fatigues. — Pallu fit le voyage par terre, « accompagné d'un vertueux gentilhomme qui s'est donné à nos missions » et qui avait déjà fait l'aller avec lui, Philippe de Chamesson-Foissy.

Pallu et Lambert de la Motte, en effet, jugeaient urgent de faire approuver par le pape les décisions qu'ils avaient prises ensemble : l'établissement d'une procure et d'un séminaire à Siam, les instructions rédigées à l'usage des missionnaires, et surtout le projet de « congrégation apostolique » qui aurait fait de leur petit groupe de prêtres séculiers une société religieuse. Enfin, les deux évêques avaient le souci d'entretenir à nouveau la Propagande des deux questions que Jacques de Bourges était déjà venu lui exposer : leurs rapports avec les Portugais et avec les religieux missionnaires.

I

Pour négocier une affaire, François Pallu était certainement plus apte que Lambert de la Motte. Il ne manquait ni d'esprit d'entreprise ni d'énergie, mais il était plus pondéré. C'était un homme au jugement lucide, « à la tête bien faite », qui avait le sens des réalités. Conciliant par nature et aussi par vertu, il tenait à ne jamais blesser inutilement. Ces qualités étaient de plus servies par un avantage précieux dans les démarches qu'il venait entreprendre en Europe, l'étroite amitié qu'il avait entretenue jusqu'alors avec la compagnie de Jésus dont deux de ses frères faisaient partie. Maintenant que les circonstances risquaient de le brouiller avec les pères, Pallu mettrait une certaine coquetterie à rappeler que ses sentiments à leur égard restaient inchangés. « Je saurai bien me démêler des bons pères, écrivait-il à Gazil en abordant le sol italien au printemps de 1667, et je ferai si bien moyennant la grâce de Dieu qu'ils seront toujours obligés de convenir que je les aime¹. » Et quelques semaines plus tard : « J'espère que Dieu me fera la grâce de me bien entretenir

1. Pallu à Gazil, Livourne, 30 mars 1667, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.I p.62. — Que jusqu'à ce moment Pallu ait réussi dans son désir de séduire les pères, la composition du *Religiosus negotiator* par Tissanier en est une preuve évidente. A Siam, Tissanier et Albier venaient « manger toutes les semaines une fois à sa table ». (Lettre de Siam, 20 octobre 1664, Arch. M.Etr. vol.857 p.83) Dans les lettres que l'évêque apportait en Europe il y en avait une de Tissanier et d'Albier à un religieux (probablement un jésuite) pleine de compliments à son endroit : « Il semble que NN. SS. d'Héliopolis et de Bérîte n'ont été envoyés par la Providence de Dieu en ce nouveau monde que pour assister aux funérailles de nos provinces. Les exemples de leurs vertus et la vie des ecclésiastiques qu'ils ont menés avec eux seraient capables de convertir les infidèles de Tonkin, de la Cochinchine et de la Chine, mais le malheur des temps où nous sommes les a réduits à la nécessité de s'arrêter dans ce royaume de Siam où nous sommes... Monseigneur d'Héliopolis qui est témoin des grands désordres de ce nouveau monde aura sujet de se plaindre en même temps que des Hollandais et des Portugais dont les uns par la force des armes et les autres par l'excès de leurs vices et de leurs mauvaises conduites ont réduit ces missions dans cet état si funeste. Mais si son voyage ne produit aucun effet, la perte de ces chrétiens est tout à fait irréparable... »

avec eux à Rome et en France. Il n'est pas mal qu'ils nous craignent un peu, pourvu qu'ils soient persuadés que nous les aimons. Il le leur faut témoigner par toutes les voies possibles, et cependant faire son devoir sans crainte d'aucune chose¹ ». Malgré l'énergie de ces derniers mots, l'accent de Pallu n'était pas celui de Lambert de la Motte, et cela valait mieux pour un négociateur.

*
* *

L'évêque d'Héliopolis, qui avait pris la voie de terre comme à l'aller, à travers l'Inde, la Perse, la Mésopotamie et la Syrie, arriva à Rome dans le courant d'avril 1667. Alexandre VII était à l'agonie ; il mourut le 22 mai. Pallu dut attendre l'élection de son successeur, le cardinal Rospigliosi devenu Clément IX, pour commencer ses affaires. Le nouveau pape passait pour un ami de la France. Louis XIV qui avait recommandé à son ambassadeur, le duc de Chaulnes, successeur de Créquy, de faire voter pour Rospigliosi à défaut du cardinal Albizzi, son candidat favori, était satisfait du choix fait par le conclave². Pour son compte, Pallu n'eut qu'à se louer de l'accueil qu'on lui fit à Rome au début de ce nouveau pontificat. Le cardinal Barberini voulut qu'il prit son logement à la Propagande, dans le palais de la place d'Espagne. Le nouveau secrétaire, Jérôme Casanata, qui avait remplacé Manfroni, lui parut aussi bien disposé à son égard³. Dès le début d'octobre, Pallu put lui remettre les différents mémoires qu'il désirait soumettre à l'examen de la congrégation. Dans une audience qu'il lui accorda au même moment, Clément IX décida que les affaires des vicaires apostoliques seraient traitées comme précédemment par une commission spéciale de quatre cardinaux⁴.

Aussitôt ses affaires mises en train, Pallu songea à partir pour la France. Ses amis du séminaire de Paris lui reprochaient vivement son retour précipité, et aussi le fait de s'être rendu à Rome avant d'être venu prendre contact avec ses procureurs. Il y avait entre

1. Pallu à Gazil, Rome, 3 mai 1667, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.I p.65. De Siam, le 26 décembre 1663, Pallu avait écrit à Bagot : « J'ai une franche assurance que je vivrai toujours bien avec les pères de votre compagnie, même avec les Portugais et ceux de l'Inde. » (Ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.II p.21). — Quand Pallu serait de retour en France, il ne retrouverait pas Bagot, mort en 1664.

2. Voir PASTOR, *Geschichte der Päpste*, t.XIV-1^{re} part. p.350, — et HANOTAUX, *Recueil des instructions données aux ambassadeurs...* Rome, t.I p.222.

3. Pallu à Gazil, Rome, 3 mai 1667, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.I p.65.

4. Albizzi, Azzolini, Celini, Spinola. En 1657, le pape avait fait partie avec Spada, Albizzi et Azzolini d'une commission semblable qui avait eu à s'occuper de la nomination des vicaires apostoliques.

eux un malaise dont l'évêque souffrait beaucoup. Pour l'apaiser, il emportait un bref de Clément IX à Louis XIV¹, où le pape faisait un vif éloge de Pallu lui-même et du séminaire de Paris. Le prélat partit le 13 décembre.

A Rome, pourtant les choses ne se passèrent pas aussi vite, ni aussi simplement que l'évêque d'Héliopolis l'imaginait. Une opposition se formait contre les vicaires apostoliques. Lesley, si serein lors de la venue de Jacques de Bourges, s'en inquiétait. Il jugea utile d'en avertir Gazil qui, depuis le 9 septembre 1667, était devenu le supérieur du séminaire. D'après lui, les officiers de la curie étaient maintenant hostiles aux Français et mécontents de les voir dans les missions. Ils redoutaient que les sujets de Louis XIV ne voulussent « introduire partout leur mode et l'économie de l'Eglise gallicane » et se conduisissent selon les maximes de la Sorbonne, « ce qui est un terme qui les choque ». Leur crainte à cet égard était telle qu'ils préféraient encore des Portugais aux évêques et prêtres français. « Il est vrai, écrivait Lesley, que ces Messieurs voudraient bien avoir d'autres prélats que les Portugais et d'autres missionnaires qu'eux ou que les réguliers, mais il n'y a point d'espérance d'en trouver, hormis dans la France et des Français. Mais en concurrence avec les prélats portugais, on voudra toujours préférer ceux-ci à ceux-là. » A plusieurs reprises, Casanata lui-même avait répété « à bouche ouverte » devant l'Ecossais cette affirmation étonnante².

Ce revirement de l'opinion romaine, si Lesley n'exagérait pas, ne s'expliquait pas tant par l'horreur du gallicanisme que par une sympathie renaissante pour le Portugal. Après vingt-six années de guerre avec l'Espagne, le royaume venait d'accepter de faire la paix avec Madrid, en dépit de tous les efforts de Louis XIV. Sous l'influence de Charles II d'Angleterre et de son ambassadeur

1. Du 3 décembre 1667, ds LAUNAY, *Docum. historiques* p.52. — Devant l'épiscopat de France, Pallu insistait sur l'appui que le pape lui avait ménagé auprès du roi : « Après m'avoir écouté, il (Clément IX) nomma quatre cardinaux pour commissaires, afin de les examiner et lui en faire un rapport, pour les faire expédier le plus promptement possible ; et pour me donner plus de marques du zèle qu'il a pour nos emplois apostoliques, et même pour ce qui regardait ma personne, il voulut que je fusse porteur d'un bref de sa part adressé au roi, par lequel Sa Sainteté lui témoigne sa joie de mon retour à Rome, comme nécessaire pour pourvoir à plusieurs besoins des Eglises d'Orient, et fait connaître à Sa Majesté qu'elle lui fera plaisir très agréable de me donner sa protection en toutes les affaires qui regardent une si pieuse et si glorieuse entreprise qu'est la nôtre. » (PALLU, *Relation abrégée* p.57 sq.)

2. Lesley au supérieur du séminaire de Paris, Rome, 16 octobre 1668, Arch. M.Etr. vol.201 p.91-110. Dès 1666, en écrivant à Gazil, Lesley lui disait : « ... Il y a beaucoup d'années qu'ils cherchent ici des gens qui veuillent avoir le courage d'entreprendre de tels emplois, et s'ils eussent pu trouver des prêtres séculiers italiens, ils n'auraient jamais confié ces charges entre les mains des Français. » (Lesley à Gazil, Rome, 1666, lettre déjà citée, ds LAUNAY, *Docum. historiques* p.281.)

Southwell, le traité avait été signé à Lisbonne, le 18 février 1668. Dès lors, plus rien ne s'opposait à ce que le Saint-Siège reconnût à son tour l'indépendance portugaise et n'établît avec Lisbonne des relations régulières. On avait même très grande hâte de le faire, presque tous les évêchés du royaume comme ceux des colonies n'ayant plus de titulaire.

Aussitôt après son élection, Clément IX témoigna de sa bienveillance envers la cour de Lisbonne en donnant une solution favorable à un problème délicat qui se posait dans la famille royale. Le 23 novembre 1667, le triste et méprisable Alphonse VI avait été chassé du trône par une révolution de palais. Dom Pedro, son frère, s'était assuré du pouvoir avec le titre de régent ; mais il avait pris en même temps pour épouse la jeune reine Marie-Françoise, après que le chapitre de Lisbonne eût déclaré nul le premier mariage de la souveraine¹. Il restait malgré tout que dom Pedro n'avait pas le droit d'épouser sa belle-sœur sans une dispense du pape. L'affaire avait été évoquée à Rome, et Clément IX la résolut favorablement (10 décembre 1668)². Dom Pedro, reconnaissant, venait de désigner François de Sousa, comte de Prado, pour occuper le poste d'ambassadeur à Rome³, qui n'avait pas eu de titulaire depuis la révolution nationale de 1640.

Cette reprise des relations normales entre les deux cours obligerait-elle la Propagande à ménager plus que par le passé les susceptibilités portugaises ? On pouvait le penser. Certains d'ailleurs espéraient que Lisbonne, libérée de la guerre espagnole, allait reprendre aux Indes orientales sa puissance ancienne, et en chasser les Hollandais. Du coup, on aurait été débarrassé à la fois des hérétiques et des gallicans. Dans ces conditions, le cardinal des Ursins, qui continuait à défendre les intérêts portugais auprès du pape en attendant l'arrivée de l'ambassadeur, eut beau jeu à faire sonner haut les protestations de dom Pedro contre les vicaires apostoliques. « Il avait reçu l'ordre formel de s'opposer à la mission de Pallu », et il s'y employait de son mieux⁴.

1. Ce fut le 28 avril 1668 que le chapitre de Lisbonne déclara nul, pour non-consommation, le mariage de Marie-Françoise de Savoie-Nemours avec Alphonse VI.

2. Voir FREITAS MONIZ, *Corpo diplomatico portuguez*, t. XIV p. 34.

3. En mai 1669. — Le 12 août 1670, une notice, François Ravizza, était accrédité à Lisbonne. Cf. FREITAS MONIZ, *op. cit.* p. 92.

4. Gazil aux directeurs du séminaire, Rome, 13 janvier 1669, Arch. M. Etr. vol. 201 p. 131-134. Voir encore les lettres du 29 janvier et 21 février, *eod. loco*, p. 139-154, et 159-162. — Le Portugal se servait aussi pour ses négociations à Rome du P. Gaspard de Gouveia, assistant du général de la compagnie de Jésus pour le Portugal (ALMEIDA, *Igreja em Portugal* p. 723)



La situation des évêques français était encore compliquée par ce fait que l'Espagne, rapprochée du Portugal, intervenait à son tour. L'Espagne s'estimait menacée dans ses droits de patronat sur l'île de Formose et les Philippines par l'arrivée des agents de la Propagande en Extrême-Orient. De plus, au moment où les relations étaient si mauvaises entre Madrid et Paris, elle était portée à soupçonner dans ces Français des espions de Louis XIV inquiétants pour sa sécurité coloniale. Le marquis d'Astorga, ambassadeur du jeune Charles II, allait bientôt remettre au pape une note rappelant que son souverain donnait chaque année cinq cents ducats pour la conversion de la Chine, du Japon, des Philippines et de Formose, et qu'il fournissait en outre de nombreux missionnaires. Il demandait à Clément IX de ne pas permettre que la Propagande mêlât la foi à la politique en envoyant en Extrême-Orient des délégués qui risquaient par leur nationalité de provoquer des conflits avec la puissance espagnole¹. L'inquiétude de Madrid pouvait d'autant plus se justifier que, sur l'ordre de Colbert, une flotte de guerre française, l'Escadre de Perse, s'apprêtait alors à partir pour les Indes.

Au sentiment de Gazil qui se trouvait à Rome depuis la fin de l'année 1668, l'Espagne constituait pour les vicaires apostoliques une menace plus redoutable encore que le Portugal. Elle avait dans la Ville éternelle des sujets et des amis partout, notamment parmi les cardinaux. A la Propagande, le secrétaire Casenata était un Napolitain, le sous-secrétaire un Milanais, donc tous deux attachés aux intérêts de Madrid. « On peut croire, écrira-t-il après plus d'une année d'expérience romaine, combien les Espagnols sont attentifs à ménager ici tous leurs avantages et à se rendre maîtres partout, de sorte qu'il semble qu'ils tiennent Rome comme assiégée dedans et dehors, et n'épargnent pas l'or du Pérou pour réussir². »

Aux amis de l'Espagne et du Portugal qui menaient une lutte plus ou moins ouverte contre les vicaires apostoliques, il fallait joindre les jésuites et beaucoup de ceux qui leur étaient attachés. On ne pouvait raisonnablement leur demander de voir d'un bon œil

1. Arch. Prop. SRCP IO a.1665-1669 f.155. — Voir *eod.loco* f.188-188v la protestation espagnole contre l'extension éventuelle de la juridiction des vicaires apostoliques sur Formose : « Schisma enim nasci poterit si missionariis hispanis qui jam ibi sunt, admisceantur Galli » ; et plus loin : « Gallorum natio, classe in eos maris tractus vecta, ut fama fert, commissioneque Sacrae Congregationis munita, quid non tentabit ad occupandam predictam insulam, nosque ab eo commercio deturbandos ? »

2. Gazil à Brisacier, Rome, 5 mai 1670, Arch. M.Etr. vol.201 p.361.

la nouvelle entreprise. Ainsi le cardinal Albizzi, un des membres de la commission chargée d'étudier les affaires de Pallu, « quoique d'inclinaison pour la France, avait de l'aversion pour les évêques français parce qu'ils étaient brouillés en quelque façon avec les jésuites qu'il prisait fort », disait Gazil¹. Pourtant Lesley ne craignait pas beaucoup les pères. A son sens, la véritable menace resterait les intrigues portugaises, contre lesquelles il ne voyait qu'un remède efficace, l'intervention du roi de France².

II

Pallu, arrivé à Paris le 21 janvier 1668, comptait attendre en France la solution des affaires qu'il avait soumises à la Propagande. Le roi le reçut dès le 28 janvier à Saint-Germain, et lui promit toute sa protection « pour le grand œuvre » des vicaires apostoliques, « lequel, écrivait le prélat au duc de Chaulnes, Sa Majesté croyait être très avantageux au progrès de l'Evangile et à la gloire et réputation du nom français³ ». L'évêque avait vu aussi Colbert et traité avec lui de la compagnie des Indes orientales. Mais le temps passait sans que la Propagande se prononçât sur ses affaires. Sachant par Lesley les difficultés que cherchait à lui susciter le Portugal, Pallu finit par juger nécessaire de retourner à Rome.

Arrivé le 10 novembre 1668, son impression ne fut pas mauvaise. Il eut très vite le sentiment que les manœuvres du cardinal des Ursins et les protestations des jésuites portugais ne l'emporteraient pas⁴.

1. Même lettre de Gazil à Brisacier.

2. Lesley au supérieur du séminaire de Paris, Rome, 16 octobre 1668, Arch. M.Etr. vol.201 p.91-110.

3. Pallu à M. de Chaulnes, 17 avril 1668, Arch. M.Etr. vol.102 p.21.

4. Sur l'activité de Pallu à Rome, voir ses lettres à Bésard et à Fermanel, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.I p.88. — Sur leur ordre, Pallu remit aux cardinaux un mémoire où il exposait son sentiment sur les pouvoirs qu'il était nécessaire de donner aux vicaires apostoliques. Après avoir reconnu le principe que les vicaires apostoliques, du fait qu'ils ne possèdent aucun titre et qu'ils sont révocables *ad nutum*, ne peuvent prétendre à être des ordinaires au sens véritable du mot, il revendiquait pour eux l'exercice sur leur territoire de la *præcipua rerum agendarum auctoritas* attribuée à l'ordinaire par le concile de Trente. Sur leurs chrétiens, ils devraient jouir d'une juridiction immédiate, entière et indépendante, excluant par conséquent toute espèce de privilège que d'autres missionnaires, quels qu'ils soient, pourraient revendiquer, ou du fait de leur arrivée plus ancienne dans le champ de mission, ou de la préférence que leur donneraient les chrétiens, ou de la commission que leurs supérieurs généraux auraient reçue du pape, ou enfin des pouvoirs de préfet apostolique qu'ils tiendraient de la Propagande elle-même. Car rien ne devrait contredire à la juridiction première, universelle et directe, qui est propre à l'évêque sur le territoire que le Saint-Siège lui a confié.

Il s'en suit que le vicaire apostolique devrait avoir sur le clergé la même autorité que celle dont jouit l'évêque diocésain aux termes du droit. Sur son territoire, aucun prêtre

A la Propagande même, un nouveau secrétaire, Baldeschi, ancien nonce en Suisse, venait de succéder à Casanata. C'était un prélat « fort affectionné aux missions¹ », un homme « ardent et résolu » dirait Lesley². Pallu voyait juste ; les événements allaient le prouver. Ni les intrigues portugaises, ni les pressions espagnoles si redoutées de Gazil ne feraient dévier la Propagande de la voie où elle s'était engagée dès l'origine avec Ingoli³.

Le 4 juillet 1669, un bref de Clément IX étendait la juridiction des vicaires apostoliques français à la ville et à tout le royaume de Siam⁴. C'est au vicaire apostolique de Nankin que le nouveau territoire était attribué⁵. Cette extension d'autorité, que Bourges avait demandée sans l'obtenir, clarifiait la situation des vicaires apostoliques. Désormais les prêtres portugais à Siam ne pourraient plus répondre comme ils l'avaient fait à Lambert de la Motte, que les évêques français n'étaient que des intrus sans mandat dans la capitale de Phranarai. Quelques jours auparavant, les vicaires apostoliques avaient obtenu un autre avantage. Le bref *Sollicitudo*⁶ renouvelait les condamnations portées contre les clercs qui se livraient au commerce par la lettre apostolique *Ex debito* d'Urbain VIII. Les gains indûment réalisés seraient confisqués et mis à la disposition des ordinaires des lieux qui les emploieraient en œuvres pies ; quant aux délinquants, ils devraient être sévèrement punis par leurs supé-

ne pourrait accomplir sans sa permission expresse un acte quelconque de juridiction ; ce statut des religieux serait le même que celui qui leur est fait dans un diocèse : ils auraient besoin de son approbation pour prêcher et pour confesser, ils recevraient de lui leurs charges de curés, leur prédication serait soumise à sa correction. Pallu concluait en réclamant qu'il soit posé en principe que les vicaires apostoliques prennent rang parmi les ordinaires des lieux dans tout ce que le concile de Trente, les constitutions des papes et les décrets des congrégations ont attribué ou reconnu aux évêques des diocèses. (Ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.II p.27)

1. Pallu à Deydier, le Cap, 28 décembre 1670, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.I p.114.

2. Lesley aux supérieurs du séminaire, 16 octobre 1668, lettre citée plus haut.

3. Dans sa lettre du Cap, citée plus haut, Pallu écrirait à Deydier qu'il eut beaucoup d'opposition à souffrir de la part de quelques-uns des commissaires, du cardinal des Ursins, protecteur du Portugal, et de l'ambassadeur d'Espagne.

4. Bref *Cum sicut accepimus*, Jur.Pont.Prop.Fide I p.390. — Déjà le 14 décembre 1668, la Propagande avait autorisé les missionnaires français établis à Siam à user de leurs pouvoirs en faveur de tous les chrétiens qui viendraient les trouver dans leur église, sans avoir à demander de licence aux jésuites ni aux dominicains. (Ceux-ci, depuis qu'il n'y avait plus à Siam de curé nommé par l'évêché de Malacca, avaient pris l'habitude d'exercer les fonctions curiales dans leurs chapelles.) La Propagande ne faisait qu'une réserve, conforme à la discipline de la communion pascalle au XVII^e siècle : les vicaires apostoliques pouvaient administrer les sacrements dans leur église « præterquam in festis paschalibus, si tamen Regularibus jura parochialia vere competent ».

5. Il n'y avait plus de vicaire apostolique de Nankin depuis la mort de Cotelendi. En 1673, usant du bref *E sublimi Sedis*, Pallu et Lambert de la Motte lui donnèrent comme successeur Louis Laneau, qui reprit le titre d'évêque de Metellopolis ; infra p.317.

6. Du 7 juin 1669, Jur.Pont.Prop.Fide I p.390-394.

rieurs. Après les accusations retentissantes portées par Lambert de la Motte contre les clercs trafiquants, cette décision romaine devrait paraître à l'évêque de Béryste une victoire personnelle.

* *

Mais l'acte le plus important de Clément IX fut le bref *Speculatores* qui décidait des rapports des vicaires apostoliques avec les religieux missionnaires établis sur leurs territoires. Le 13 septembre 1669, le pape ordonna que les religieux, avant d'exercer les pouvoirs reçus de leurs supérieurs, devraient avoir présenté leurs lettres patentes aux vicaires apostoliques en leur demandant le droit d'en faire usage¹. Les évêques pourraient les contraindre à se charger, sous leur contrôle, des fonctions paroissiales dans les chrétientés où les prêtres séculiers ne seraient pas en nombre suffisant². Sans la permission des vicaires apostoliques, des religieux ne pourraient construire et ouvrir une église là où ces prélats ou d'autres missionnaires, séculiers ou réguliers d'un ordre différent, seraient déjà établis. Les vicaires apostoliques enfin seraient juges, en tant que délégués du Saint-Siège, des conflits qui pourraient s'élever entre religieux de divers ordres établis sur leur territoire ; pour les cas les plus graves, ils en référerait au pontife romain³.

Le bref ajoutait que les catéchistes, auxiliaires précieux des missionnaires, ne relevaient que des vicaires apostoliques ; à ceux-ci seulement, ils devaient prêter serment d'obéissance. Tout vœu de ce genre fait par les catéchistes entre les mains des religieux ou des jésuites était déclaré nul, et le renouvellement d'une telle pratique formellement interdit pour l'avenir.

1. Jur. Pont. Prop. Fide I p.399-401. « ... Episcopi vicarii apostolici ab omnibus et singulis religiosis... exigere possint et debeant ut suas patentes seu alias quascumque eorum missionis... litteras exhibeant, iisque qui illas exhibere recusaverint, tanquam Sedis Apostolicæ delegati, prohibere ne facultates sibi per litteras hujusmodi concessas exercent ; ipique Regulares licentiam exercendi suas facultates petere teneantur ab iisdem episcopis vicariis apostolicis, quam isti denegare non debeant nisi in casu gravis causæ... »

2. « ... Porro dicti regulares, in defectu sacerdotum sæcularium, non solum titulo caritatis, sed etiam justitiæ, curam animarum teneantur exercere, et quatenus id facere recusent, a vicariis apostolicis ad tale munus obeundum cogi possint. Quotiescunque vero regulares sub titulo missionariorum curam animarum exercebunt, subditi sint quoad functiones parochiales visitationi et correctioni vicariorum apostolicorum, aut provicariorum eorumdem... » Et cela, dit le bref, conformément à la constitution *Inscrutabili Dei providentia* de Grégoire XV, du 5 février 1622 (Bull. Rom., édit. Cocquelines, t. V, v^e part. p.1.) — Dans sa *Brevi et perspicua expositio*, p.169, Pallu la confond avec la célèbre bulle *Inscrutabili divinæ providentiæ* du même pape, mais datée du 22 juin 1622, qu'instituait la Propagande.

3. Le bref n'accordait pas aux vicaires apostoliques l'assimilation pure et simple aux évêques diocésains qu'avait demandée Pallu, supra p.259 n.4. A son mémoire les cardinaux avaient fait une réponse négative le 13 août 1669 (Jur. Pont. Prop. Fide II p.156) L'évêque avait alors déposé d'autres suppliques, d'objet plus restreint, qu'on peut voir Arch. Prop. SRCP IO Cina a.1665-1669 f.250-250v.

Pallu avait donc fait triompher sa cause dans les conseils romains¹. De son succès, l'institution des vicaires apostoliques recevait une éclatante confirmation en dépit des inquiétudes conçues à certaines heures. Il jugea inutile de demeurer davantage à Rome et reprit le chemin de la France dès le 17 septembre². Derrière lui d'ailleurs restait le sage Gazil, qui avait suivi pas à pas toutes les négociations.

III

Le 9 décembre 1669, le pape Clément IX mourait. Il s'ensuivit un long interrègne. Son successeur, le cardinal Emile Altieri qui prendrait le nom de Clément X, ne fut élu que le 27 avril 1670. Durant les quatre mois de conclave propices aux intrigues, l'ambassadeur de Portugal, François de Sousa, s'agitait. Il laissait entendre que son souverain avait désigné les évêques des deux diocèses de Macao et de Malacca, vacants depuis si longtemps ; on parlait de deux jésuites. Le bruit courait d'autre part que le régent de Portugal demanderait au nouveau pape le rappel des évêques français.

Ces rumeurs troublaient Gazil³ bien que l'ambassadeur de Louis XIV intervînt de son côté. A trois reprises au moins, semble-t-il, durant les premiers mois de l'année 1670, le duc de Chaulnes remit des notes à la curie pour signaler au nouveau pape tout l'intérêt que le roi de France portait aux vicaires apostoliques ses sujets⁴. Ces démarches faisaient écho à un mémoire présenté au roi l'année précédente par les directeurs du séminaire de Paris. « L'abbé de Brisacier, disait le mémoire, qui a charge des intérêts des vicaires

1. Il avait encore obtenu, le 13 septembre 1669, le bref *In excelsa* (Jur. Pont. Prop. Fide I p.402) qui renouvelait le décret porté par Alexandre VII dans son bref *Sacrosancti*, du 18 janvier 1658, sur les abus ecclésiastiques aux Indes orientales.

2. Au cours de ce voyage, Pallu se rencontra le 17 octobre 1669 à Alet, chez l'évêque Pavillon, avec Caulet, évêque de Pamiers. Ces deux prélats étaient suspects de tendances jansénistes, et les adversaires de l'évêque d'Héliopolis, utilisant cette entrevue, l'accusèrent plus tard de sympathies jansénistes. (Voir BAUDIMENT, *François Pallu* p.220.)

3. Gazil à Lambert de la Motte, Rome, 27 janvier 1670, Arch. M.Etr. vol.201 p.315-322. Gazil jugeait la circonstance si critique que, pour pouvoir prolonger sa présence à Rome tout le temps nécessaire, il envoya sa démission de supérieur à ses confrères du séminaire. On la refusa, et il conserva ce titre jusqu'au 9 décembre suivant. (Gazil à Fermanel, 10 mars 1670, Arch. M.Etr. vol.201 p.347)

4. Gazil à Brisacier, Rome, 5 août 1670, Arch. M.Etr. vol.201 p.373. Dans une de ses notes, l'ambassadeur exposait que le rappel des vicaires apostoliques serait une honte pour la nation française, car il paraîtrait avoir été obtenu par la jalousie d'autrui ; et que de plus, en France, on ne verrait pas d'un bon œil des évêques avec le titre *in partibus* s'en revenir pour demeurer jusqu'à la fin de leur vie sans emploi et sans le train convenable à leur caractère. (LAUNAY, *Docum. historiques* p.523.)

apostoliques auprès de Sa Majesté, demande qu'elle agisse soit auprès du pape, soit auprès du prince régent de Portugal, auquel on pourrait en sous-main faire entendre que ce dessein qu'il poursuit avec tant de chaleur (le rappel des évêques français) peut choquer le roi, l'amitié duquel il a grand intérêt de ménager¹. »

A Rome, Gazil maintenant s'efforçait d'accommoder le style du duc de Chaulnes au ton modéré qui lui semblait opportun dans la circonstance. Il s'agissait de ne pas indisposer la Propagande. « Posons pour fondement, écrivait-il à Brisacier, que l'œuvre de notre mission doit être toute apostolique et peu politique. La sacrée congrégation cherche toutes les voies de se tirer elle-même et de tirer les missions de la domination portugaise et espagnole, à quoi elle a assez de peine, et ainsi elle se donnera bien garde de retomber en celle des Français... Ce serait donc nuire à nos affaires de faire paraître une intervention d'autorité de la part de notre grand roi que l'on aime beaucoup et que l'on craint un peu². » Aussi Gazil souhaitait-il que Louis XIV ne se mêlât que très discrètement des intérêts des vicaires apostoliques, « par zèle et non par aucune voie d'autorité ».

* * *

C'était aller au devant de l'attitude que les nécessités de sa politique générale imposaient à Louis XIV. Il ne voudrait pas s'aliéner le Portugal par une intervention trop pressante en faveur des vicaires apostoliques, la France ayant besoin alors de l'amitié de Lisbonne. Au début de 1666, alors qu'on préparait la guerre contre l'Espagne, un nouvel ambassadeur, le marquis de Saint-Romain, avait été dépêché à la cour de Portugal avec mission d'y négocier un traité d'alliance. Les pourparlers laborieux avaient abouti, le 31 mars 1667, à une convention qui interdisait aux deux Etats de faire aucune paix ou trêve « sans un commun, exprès et mutuel consentement » pendant l'espace de dix ans. A peine signé, l'engagement fut violé par le régent qui conclut une paix séparée avec l'Espagne, le 13 février 1668³.

En dépit de ce manque de parole qui avait gravement gêné la France maintenant engagée dans la guerre espagnole, Louis XIV

1. Mémoire présenté à Sa Majesté en 1669, Arch. M.Etr. vol.5 p.73-76.

2. Gazil à Brisacier, Rome, 5 août 1670, Arch. M.Etr. vol.201 p.373. Cf. Gazil à Lambert de la Motte, Rome, 27 janvier 1670, Arch. M.Etr. vol.201 p.315.

3. Sur la mission de Saint-Romain et le traité, voir CAIX DE SAINT-AYMOUR, *Recueil des instructions... Portugal* p.90-91.

jugeait l'amitié portugaise si précieuse à ses intérêts que, dès 1669, il avait fait proposer à Lisbonne un nouvel accord, cette fois dans le domaine colonial. A la veille de la lutte entre le roi et les Provinces-Unies, la diplomatie française cherchait des alliés. Une instruction d'Hugues de Lionne au marquis de Saint-Romain, datée du 16 mars 1669, enjoignait à l'ambassadeur de proposer à dom Pedro une combinaison de forces franco-portugaises aux Indes orientales pour tâcher d'atteindre les Hollandais à la source même de leurs richesses.

Saint-Romain ferait valoir au régent la force considérable des Provinces-Unies aux Indes et en regard l'extrême faiblesse du Portugal : « La compagnie de Hollande entretient là-bas plus de 150 vaisseaux..., elle est maîtresse de toutes les îles et a seule son commerce établi dans la Chine et dans le Japon... et au contraire les Portugais n'ont ni vaisseaux, ni troupes et il ne leur reste que les seules places de Goa, Diu et quelques autres de peu de considération. Cette prodigieuse différence des deux puissances et l'application des Hollandais à se conserver et à s'accroître font connaître clairement la nécessité d'un remède puissant et efficace aux Portugais pour éviter leur entière ruine. Le seul remède consiste à appeler en société de ce commerce, et même en partage des pays qui leur sont encore soumis et des places qu'ils possèdent, quelqu'une des autres nations, qui, ayant les mêmes intérêts, joigne sa puissance avec la leur à se rendre par ce moyen plus redoutable aux Hollandais... Les seuls Français sont capables de procurer ce grand avantage aux Portugais en leur donnant par des traités solides qui pourraient être faits entre les rois, part des établissements et du commerce qui leur reste, vu que la religion des Anglais ne permet pas aux Portugais de les appeler dans cette société¹... »

Le rêve d'union coloniale que Louis XIV poursuivait auprès du Portugal lui interdisait d'intervenir dans les affaires des vicaires apostoliques autrement que de la manière discrète souhaitée par Gazil. Dans le moment même que le duc de Chaulnes agissait auprès de la curie en leur faveur, son gouvernement lui mandait de dire à François de Sousa que le roi de France « ne prenait pas moins de part aux intérêts du prince son maître qu'à ses propres affaires² ».

1. Instruction à M. de Saint-Romain, ambassadeur à Lisbonne, relative aux colonies portugaises, 16 mars 1669, ds CAIX DE SAINT-AYMOUR, *Recueil des instructions... Portugal* p.116.

2. Mémoire du roi pour servir d'instruction au sieur duc de Chaulnes, ambassadeur extraordinaire à Rome, 22 décembre 1669, ds HANOTAUX, *Recueil des instructions... Rome*, t.I p.228.

IV

Dans les négociations qu'il avait menées à Rome, Pallu n'avait connu qu'un échec. Tout en agréant les *Instructiones ad missionarios* dont elle avait ordonné l'impression, la Propagande avait écarté l'autre grand projet établi à Siam en 1664, celui d'une « congrégation apostolique » qui réunirait les missionnaires français en une société religieuse régie par des vœux¹.

C'était une affaire à laquelle Pallu avait beaucoup songé pendant son voyage de retour. Il avait profité de ses arrêts à Masulipatam et à Alep pour achever la mise au point des constitutions et en rédiger un commentaire. La congrégation apostolique, pensait-il, surprendrait beaucoup de monde et provoquerait la discussion des doctes et l'hostilité des religieux. Mais cette opposition ne lui faisait pas peur ; l'accueil des directeurs du séminaire de Paris le préoccupait davantage. Dans les nombreuses lettres qu'il leur envoyait à chacune de ses escales, l'évêque les invitait à ne pas juger avant de l'avoir entendu et à réfléchir comme lui-même l'avait fait à Siam. « Je le regardais (le projet de l'évêque de Béryste) comme une belle idée ou, pour mieux dire, comme une pure chimère, leur écrivait-il de Candie en leur adressant une copie des constitutions et de son commentaire. Je n'ai pu souffrir pendant plus de six mois qu'il en parlât en ma présence sans en ressentir bien de la peine. J'estimais en particulier les longues oraisons et le jeûne perpétuel qu'il pratiquait comme des tentations des plus pernicieuses à un missionnaire, et j'étais assez malheureux de me raidir, au contraire, quand je voyais que mes frères s'inclinaient à suivre son exemple². » Pallu en concluait qu'il fallait se défier du premier mouvement et que ses amis de Paris feraient bien d'attendre que la grâce leur eût donné à chacun la lumière nécessaire. Il ne songeait pas d'ailleurs à imposer à tous les missionnaires d'entrer dans la congrégation³, pas plus qu'à en parler

1. A l'avis de LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.II p.26 n.1, la question de la congrégation apostolique mériterait un travail spécial, tout au moins la publication intégrale du projet rédigé par Pallu et Lambert de la Motte. Les statuts se trouvent aux archives des Missions-Étrangères, vol.110. Les archives de la Propagande possèdent une forte liasse de documents, SRCP IO Cina a.1665-1669. — Sur les *Instructiones* et la congrégation apostolique, supra p.146 sq.

2. Pallu aux directeurs du séminaire, sur la Méditerranée à l'aspect de Candie, 5 mars 1667, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.I p.56 sq.

3. Pallu à Fernel, Rome, 16 juin 1667, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.I p.73.

seul avec les cardinaux. Prudemment, il invitait ses amis à venir participer à la discussion à Rome.

Au fond, sa plus grande inquiétude lui venait de la méfiance qu'il sentait croître dans le milieu parisien à l'égard de Lambert de la Motte. Aussi cherchait-il à prendre sur lui la plus grande part de responsabilité dans les décisions arrêtées à Siam. « J'ai beaucoup plus de part dans toutes nos affaires que lui, écrivait-il à Gazil aussitôt débarqué à Livourne, et il m'a donné plus que je ne lui ai accordé. Je lui ai reproché de faire certaines choses, je ne lui ai pas dissimulé que j'avais supprimé plusieurs de ses lettres, dans lesquelles je crois qu'il s'emportait et qu'il y avait au moins autant d'aigreur que de vérités¹. » Sa position était pour lors de chercher à maintenir la balance égale entre les deux partis. « Mon cher ami, continuait-il à Gazil, je suis assez conforme à votre esprit et à votre manière d'agir ; cependant je ne puis reprouver celle de Mgr de Béryste. Je respecte tout ce qu'il a écrit et fait, sans néanmoins vous blâmer de l'opposition que vous y avez apportée. »

Pourtant, quoiqu'il en eût, son séjour à Siam avait acquis Pallu à la mystique de Lambert de la Motte. Comme celui-ci, il était maintenant tourmenté par l'inquiétude de sa perfection intérieure², et il voulait la faire partager aux directeurs du séminaire. Il les suppliait « de bien établir l'intérieur des séminaristes par l'exercice de l'oraison ». « Qu'on fasse cas surtout, insistait-il, pour la matière de tous les exercices, des conseils du Fils de Dieu et du pur Evangile tel qu'on le voit dépeint dans le *Chrétien intérieur*... En un mot, si vous voulez faire des missionnaires, il faut faire des saints... Voyons si nous rendons à Dieu toute la gloire qu'il demande de nous dans l'intérieur de notre cœur. Il semble que cette réflexion vient plus de l'esprit d'un solitaire que de celui d'un évêque, mais on se trompe bien fort³. » Pallu, en effet, rêvait de conduire les directeurs et leurs élèves « dans

1. Pallu à Gazil, Livourne, 30 mars 1667, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.I p.63. « Il a fallu que l'expérience de ces choses que j'ai touchées au doigt, m'ait obligé de me rendre. Cependant je l'ai éprouvé en cela et en d'autres choses comme un enfant, et je lui ai fait changer toute sa conduite jusqu'à ce que les événements des choses m'aient fait connaître que je n'étais qu'une bête. » (*eod.loco*)

2. Une lettre à Gazil le montre occupé, à cette époque, de provoquer parmi les théologiens une enquête sur : « la perfection à laquelle tendent les religieux et que les évêques professent par état. Quelles sont les dispositions immédiates à cette perfection ? Quels sont les actes propres à cet état ou à la perfection acquise ? Quelle en est la vie et quelles sont les obligations de ceux qui doivent être parfaits par état ? » (Pallu à Gazil, Rome, 14 juin 1667, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.I p.71).

3. Pallu à un directeur du séminaire, Rome, 19 juillet 1667, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.I p.77 sq. — Jean de Bernières est nommé trois fois dans cette lettre.

le désert ». Ainsi Jean de Bernières, qui avait agi si profondément sur la vocation naissante de Lambert de la Motte, semblait être maintenant le maître spirituel de l'évêque d'Héliopolis.

* *

Le 13 août 1669, la Propagande désapprouvait les vœux religieux tels que les avaient conçus et présentés les vicaires apostoliques¹. Pallu s'y attendait. Dès son arrivée à Rome, le projet de la congrégation apostolique lui était apparu comme une cause perdue. Aussi pour ne pas compromettre les autres affaires qu'il avait à traiter avec la curie, avait-il décidé de n'en parler qu'en dernier lieu. Lambert de la Motte lui-même lui avait dit à son départ de Siam « que le susdit projet renfermait tant de difficultés qu'il faudrait un miracle pour le faire agréer² ».

Ce fut après son séjour à Paris que l'évêque d'Héliopolis soumit l'affaire aux cardinaux. Gazil l'avait rejoint à Rome pour donner l'avis des directeurs du séminaire ; cet avis était très défavorable. Quand la Propagande eut rejeté les vœux et que le pape, le 6 septembre, eut confirmé sa décision, Pallu n'eut aucune peine à s'incliner et tout de suite, par scrupule d'obéissance, corrigea sa manière de vivre. Le jour même, il mangea de la viande et but du vin. Rentré à Paris, il écrivit à Lambert de la Motte, en l'avertissant que tous ceux des leurs qui avaient fait des vœux retrouvaient leur liberté première : « Cette affaire, qui renferme bien des points, m'a bien causé du temps et de la peine pour donner un bon sens à beaucoup de choses qu'il était assez difficile d'expliquer. On nous a traités avec beaucoup d'honneur. Comme notre procédé s'est trouvé condamné généralement de tous, on n'a pas voulu faire un décret de la décision ; on a ordonné seulement qu'on me dirait la décision de vive voix et qu'on vous manderait de m'en croire avec ordre de déférer à ce que je vous en dirais. Il faut user de quelque tempérament dans le jeûne... Notre détermination pour l'usage des remèdes est généralement condamnée... Retranchez le jeûne du dimanche³... »

En dehors du caractère excessif des vœux et des obligations

1. Dans la même congrégation, Arch. Prop. SRCP IO a.1665-1669 f.34-39, où les cardinaux refusaient l'assimilation des vicaires apostoliques aux évêques diocésains ; supra p.261.

2. Pallu à Gazil, Rome, 22 mai 1667, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.I p.67.

3. Pallu à Lambert de la Motte, Paris, 6 décembre 1669, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.I p.94. Voir aussi Pallu à Deydier, Cap de Bonne-Espérance, 28 décembre 1670, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.I p.114.

extérieures qui reflétaient la ferveur exaltée et tourmentée de Lambert de la Motte, il était certain que la Propagande ne pouvait voir d'un œil favorable se transformer en une société religieuse les missionnaires séculiers sur lesquels elle comptait pour agir en son nom dans les missions. N'était-ce pas un des points essentiels de son programme que ses évêques, libres de toute attache, puissent servir d'arbitres entre les différents ordres religieux ? Le bref *Speculatores* venait de le consacrer officiellement.

* * *

Dans ce débat pénible, puisqu'il opposait les vicaires apostoliques aux directeurs du séminaire de Paris, Pallu avait fait preuve d'un esprit plein de modération et de sincérité. Son humeur charitable avait réussi à désarmer ses confrères, mais au prix de beaucoup d'efforts et de diplomatie. D'ailleurs, jusqu'à la fin de son séjour en Europe, il lui faudrait lutter pour rétablir la confiance entre le séminaire et Lambert de la Motte dont il était solidaire.

Les directeurs de Paris avaient dressé un catalogue des propositions dont ils faisaient grief à l'évêque de Béryte¹. On lui reprochait d'avoir écrit : « Il y a longtemps que je me sens pressé de procurer à l'établissement d'une nouvelle congrégation et celle que je propose est la plus parfaite qui se puisse penser ». On qualifiait de chimérique et ambiguë une autre de ses maximes : « Nous avons fait vœu de ne plus désormais suivre la raison en notre conduite, mais de nous régler uniquement sur la foi. » Par dessus tout, on craignait son exaltation dans la polémique qu'il avait entamée contre la compagnie de Jésus, et l'on ne comprenait pas qu'il eût osé écrire : « Il serait à désirer que les jésuites ne fussent plus aux Indes, car ils ont corrompu l'Evangile ; j'ai connu que Dieu veut que cette compagnie soit humiliée et que l'Europe soit désabusée de l'opinion qu'elle a de ces pères. » Ou encore cette affirmation si énorme qu'on ne voulait pas la traduire en français : *hoc unum scelus deest patribus societatis Jesu, scilicet ut nos perire faciant*.

1. Extraits de quelques propositions à éviter touchant les jésuites, Arch. M.Etr. vol.5 p.121-127. — Plus tard Pallu reviendra sur les griefs formulés par ses amis de Paris contre Lambert de la Motte ; c'était : « 1° que la conduite de Mgr de Bérythe est remplie d'illusion et doit être tenue très suspecte ; 2° qu'il est tellement attaché à son sens qu'il n'en revient jamais ; 3° qu'il est sorti de France avec une préoccupation d'esprit contre les jésuites qui lui a fait faire tout ce qu'il a entrepris contre eux ; 4° qu'il n'est pas capable de la commission du vicariat apostolique qu'il a reçue, et qu'il serait à souhaiter qu'il n'en eût jamais été chargé ; 5° que c'est un abus de croire qu'on puisse jamais faire du bien dans nos missions si on n'est bien avec les jésuites. » (Pallu à Brisacier, Gazil, Fermanel et Besard, Siam, 3 septembre 1673, Arch. M.Etr. vol.27 p.322 sq.)

Le séminaire n'était pas sans savoir que Lambert de la Motte attaquait sa propre modération. « Nos amis de Paris, assurait l'évêque, sont prévenus d'opinion pour les jésuites. Ils ont leurs vues assez courtes, ils sont timides en leur prudence..., ils sont lâches et obéissent au respect humain. » La sagesse et la prudence de Gazil s'indignaient de tels propos. Il lui répliquait de Rome que « la plupart des résolutions prises à Siam avaient été blâmées d'excès et de quelque inconsidération ». L'évêque aurait mieux fait de ne pas censurer Quintanadvenas, « car l'acte de censure en matière doctrinale demande grande précaution ». Gazil essayait même de faire sentir à Lambert de la Motte combien était complexe le problème de la juridiction ecclésiastique en Extrême-Orient. Les jésuites avaient eu jusqu'alors des « privilèges particuliers pour les lieux des missions, par lesquels ils sont plus indépendants des évêques que dans l'Europe » ; ils étaient en outre obligés de tenir compte du Portugal. Or le Saint-Siège a jadis concédé à ce royaume des droits exceptionnels « qui semblent lui assujettir tout le spirituel des Indes orientales ». Il ne faut donc pas « s'étonner, concluait-il, si cette nation se montre si jalouse de ses avantages prétendus, et c'est aussi ce qui vous oblige à marcher avec quelque circonspection à leur égard¹. »

Gazil et ses amis redoutaient à ce point la fougue et l'impatience de Lambert de la Motte qu'ils se jugèrent en devoir de ne pas laisser Pallu quitter l'Europe sans l'obliger à désavouer solennellement l'attitude de son collègue. Le 2 février 1670, dans la maison de la rue du Bac, en présence de l'évêque de Rodez et de M. Duplessis-Montbard, bien connu pour son activité dans la compagnie du Saint-Sacrement, l'évêque d'Héliopolis signa une déclaration où il s'engageait à exécuter ponctuellement tout ce que souhaitaient les directeurs du séminaire, « tant, promettait Pallu, à l'égard de l'usage modéré de nos pouvoirs envers les réguliers... comme aussi pour l'exécution du bref contre le commerce qui se fait dans ces pays éloignés par les réguliers ». Le prélat reconnaissait que les vœux des vicaires apostoliques et de leurs compagnons à Siam avaient été « justement improuvés et annulés ». Il ferait tout son possible pour amener l'évêque de Beryte au même sentiment, comme aussi pour le persuader « de ne plus appuyer aucun dessein sur toutes les vues qui peuvent lui venir dans l'oraison, étant nous-même certainement convaincu qu'elles sont suspectes et dangereuses et qu'il y a plus de sûreté de suivre les conduites ordinaires, quoique

1. Gazil à Lambert de la Motte, Rome, 27 janvier 1670, Arch. M.Etr. vol.201 p.315-322.

moins parfaites en apparence, que son sens particulier quoique plus élevé¹ ».

A cette déclaration, MM. Poitevin, Besard et Fermanel répondirent au nom de leurs confrères par une autre déclaration promettant, « sous ces conditions, de continuer le soin et l'application qu'ils avaient données jusqu'à présent aux affaires spirituelles et temporelles des missions » confiées aux vicaires apostoliques. Il en avait coûté beaucoup à Pallu de se plier à une telle humiliation, mais il comprit qu'il ne pouvait s'y dérober. Les extraordinaires violences de Lambert de la Motte avaient à ce point irrité les fondateurs du séminaire qu'on aurait pu redouter que les vicaires apostoliques fussent abandonnés en France par tous leurs amis de la première heure.

Ce péril écarté, l'évêque d'Héliopolis pouvait partir. Il retournait à Siam mieux assuré que jamais de la confiance de la Propagande, et emportant pour Phranaraï des lettres du pape et du roi de France qui seraient précieuses à son prestige. Le 11 avril 1670, Pallu s'embarqua au Port-Louis sur un vaisseau de la compagnie des Indes orientales, le *Phénix*. Six ecclésiastiques l'accompagnaient ; ils se répartirent entre le *Phénix*, le *Vautour* et le *Dauphin* qui naviguaient de conserve. Trois semaines avant que la flotte ne mît à la voile, il avait écrit à Gazil : « Autant j'ai de confiance que les choses prendront un bon pli, autant vous vous défiez qu'elles ne se dérèglent davantage et que tout ne se ruine... Faites beaucoup de prières pour nous afin que Dieu continue de nous être favorable. Il m'a été si propice de tous côtés et de toutes façons que j'ose attendre tout de lui pour l'heureux succès de notre entreprise que j'abandonne de très bon cœur à sa Providence, ne la voulant que dans le temps et à la manière qu'il lui plaira². »

1. La déclaration se trouve aux Archives nationales, M.203, ds LAUNAY, *Docum. historiques* p.348.

2. Pallu à Gazil, Port-Louis, 17 mars 1670, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.I p.97.

LE RETOUR DE PALLU AUX INDES ORIENTALES NOUVELLES INFORMATIONS ET NOUVELLE ATTITUDE DE L'ÉVÊQUE (1670-1671)

Pallu et la compagnie des Indes orientales

- I. Conseils de Pallu à Lambert de la Motte et à Deydier : modération et prudence à l'égard des religieux missionnaires.
- II. Pallu à l'escale de Fort-Dauphin ; le dominicain espagnol Navarette de retour de Chine. Pallu à Surate ; rencontre de Louis Chevreuil. Le missionnaire Charles Sevin envoyé en Europe avec le courrier de l'évêque.
- III. Le dévouement de Pallu à la cause française dans les Indes orientales ; sa confiance dans la compagnie royale ; ses conseils aux directeurs généraux. L'Escadre de Perse à Surate ; mémoires de l'évêque à Colbert.

Les directeurs du séminaire des Missions-Etrangères, en lui imposant de désavouer publiquement l'attitude de Lambert de la Motte, avaient infligé à Pallu une douloureuse épreuve. Sans doute celui-ci se faisait-il un point d'honneur d'être conciliant. Pris entre les missionnaires de Siam et les directeurs de Paris, il avait jugé que son rôle était de tenir unis les uns et les autres. « J'essaie de contenter tout le monde, sans choquer personne ni trahir mon ministère », avait-il avoué dans une lettre à l'évêque de Béryte lors de son passage à Paris entre ses deux séjours à Rome¹.

Pourtant un sentiment plus fort prédominait en lui : l'attachement passionné à la vérité² ; et la vérité, il la voyait du côté de Lambert

1. Pallu à Lambert de la Motte, Paris, 22 janvier 1668, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.I p.85.

2. « Voici la résolution où je me trouve présentement : c'est de me rendre fidèle à tout ce qui dépend de mon ministère, rapportant toutes les choses comme elles se sont passées, sans en rien retrancher ni y ajouter quoi que ce soit. » (Pallu à Fermanel, Rome, 1669, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.I p.88)

de la Motte¹. Son devoir à lui, témoin oculaire avec l'évêque de Béryste de la situation des missions aux Indes orientales, était de ne cacher à leurs amis ni les maux, quelle que fût leur origine, ni les remèdes à leur appliquer, si extraordinaires qu'ils pussent paraître en Europe. Il avait dû abandonner complètement le projet de congrégation apostolique, sentant bien que c'était une cause perdue tant à Rome qu'à Paris. Mais sur les autres affaires, Portugal et religieux missionnaires, c'est Lambert de la Motte qui voyait juste : Rome, en effet, ne lui donnait-elle pas gain de cause ? A Paris, seule la crainte de tout perdre avait fait à Pallu une nécessité de céder.

A la première occasion sa conviction apparaîtrait de nouveau aussi vive que par le passé, et d'autant plus facilement que sa nature était très impressionnable². Ses idées subissaient fortement l'emprise de qui lui parlait avec autorité et flamme. Sur le chemin du retour vers Siam, deux rencontres allaient le rejeter entièrement du côté de Lambert de la Motte dans sa lutte contre les Portugais et les missionnaires de Macao. Il lui en coûterait d'autant moins de prendre une attitude de combat qui lui vaudrait certainement de graves ennuis qu'il se persuadait maintenant que l'humiliation était une source de bien spirituel pour qui la subissait. La doctrine de l'abjection que Lambert de la Motte avait puisée chez Jean de Bernières, Pallu l'avait faite sienne. « Souvenez-vous, recommandait-il à Gazil, qu'il faut que nous soyons avilis et que nous mourions dans l'estime des autres ; nous ferons de cela le fondement de notre perfection qui nous mettra en état de souffrir dans nos fonctions³. » Ayant pour les jésuites une sincère affection dont il ne cesserait de protester, il pensait qu'à eux aussi l'abjection et l'humiliation que leur attiraient ses attaques seraient une bonne école de vie parfaite⁴.

1. « La seule peine que je souffre, c'est de voir une certaine suite de la Providence, où je n'ai point ou très peu contribué, qui veut tout abattre et confondre ceux que vous voulez que je ménage. » (*eod. loco*)

2. Comparer supra p.265 n.2 avec cette lettre écrite de Rome avant d'arriver à Paris, quand il redoute la résistance unanime du séminaire au projet de congrégation apostolique : « A dire le vrai, nous n'avons eu aucun dessein formé, Mgr de Béryste et moi, sinon de représenter à la sacrée congrégation l'importance qu'il y a de s'appliquer à faire de bons missionnaires, et les dispositions que nous croyons qu'ils doivent avoir. Quoi qu'il en soit, je vous prie et tous nos amis qu'il ne soit plus parlé de cela, comme si je n'avais rien dit, afin que nous prenions des mesures uniformes pour nous régler et pour nous conduire. » (Pallu à un directeur du séminaire, Rome, 25 octobre 1667, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.I p.84.) — Il écrivait un peu avant à Fermanel : « J'ai éprouvé une certaine fermeté et vigueur d'esprit qui assurément ne me sont point naturelles. » (Rome, 28 juin 1667, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.I p.75)

3. Pallu à Gazil, Livourne, 30 mars 1667, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.I p.62.

4. « ... Je crois qu'il est très avantageux à ceux que nous aimons d'être fort humiliés, et que c'est le secret moyen de les faire revenir à eux-mêmes. » Lettre à Fermanel déjà citée, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.I p.88.

I

Porté par sa modération naturelle, François Pallu n'avait pas attendu la mise en demeure des directeurs du séminaire pour conseiller de son propre mouvement à l'évêque de Béryste plus de sagesse et de patience. « Je vous envoie, lui avait-il écrit dès le 6 décembre 1669, des copies authentiques de tout ce que j'ai obtenu à Rome. Je ne crois pas que vous deviez rien faire et hâter avant mon retour. » Il lui recommandait de ne laisser faire qu'un usage prudent du bref qui soumettait le royaume de Siam à la juridiction des vicaires apostoliques : « Quoique ce bref ne fasse aucune exception, néanmoins l'intention de la sacrée congrégation n'est pas de nous assujettir les Portugais ; on peut bien leur offrir le secours que l'on pourra, mais on ne doit point prétendre autorité sur eux, principalement dans les lieux où ils sont ramassés en forme de colonie, comme à Siam. Nous ne devons pas nous mettre en peine si ceux qui les gouvernent sont suffisamment autorisés ou non, cela ne nous regarde pas. Tout ce qu'on pourra faire par charité, il le faut faire ; rien de droit et d'autorité. Il est bien nécessaire de leur confesser qu'on estime raisonnable qu'ils soient conduits par des personnes de leur nation. » Une autre affaire encore exigeait beaucoup de circonspection. C'était l'application du bref *Sollicitudo* qui renouvelait l'interdiction faite aux clercs de se livrer au commerce : « Laissez venir le bref contre les religieux négociants par la voie de leurs supérieurs qui ne manqueront pas de l'envoyer. Je ne crois pas que que vous deviez le produire si tôt¹. »

Tandis que le *Phénix* descendait le long des côtes d'Afrique, les réflexions de Pallu le confirmaient dans ses résolutions de patience et de juste compréhension. Arrivé à l'escale du Cap de Bonne-Espérance, le 8 novembre 1670, l'évêque profita d'un navire hollandais qui faisait voile vers les Indes avant le sien, pour envoyer à François Deydier, son vicaire général au Tonkin, les pouvoirs nécessaires à l'exécution des brefs de Clément IX. Il y joignait tout un ensemble d'avis touchant la manière dont il voulait qu'on en usât avec les religieux. A Deydier dont il savait la fougue et le caractère absolu, Pallu conseillait le tact, la patience, le souci de l'opportunité. « Vous témoignerez aux révérends pères jésuites que, suivant votre incli-

1. Pallu à Lambert de la Motte, Paris, 6 décembre 1669, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t. I p. 94 sq.

nation particulière et les ordres que vous avez reçus de moi, vous voulez toujours vivre avec eux en union, paix, charité pour travailler ensemble à l'avancement du royaume de Notre-Seigneur. Et ayant pris votre temps, lorsqu'il sera nécessaire pour leur faire voir les pouvoirs qui m'ont été donnés et que je vous communique, nommément la constitution de Clément IX qui règle les pouvoirs des vicaires apostoliques, vous leur déclarerez que vous n'en userez jamais que dans cet esprit de charité. Après quoi, vous ferez votre possible pour gagner leur affection et remédier aux aliénations, aux discussions et autres fâcheuses dispositions que les affaires passées, dont ils pourraient avoir connaissance, auraient peut-être causées dans leurs esprits... Quelques défauts que vous reconnaissez dans eux, vous les dissimulerez et les tolérerez, comme l'Église en tolère quelquefois parmi les autres fidèles, étant assez convaincus par l'expérience du passé que tout ce que nous ferons à leur égard par voie d'autorité ne servirait qu'à aigrir le mal plutôt qu'à le guérir... Vous supporterez avec patience ce que quelques particuliers des dits religieux pourront dire ou faire contre vous ; et pour y remédier vous emploierez toujours l'humilité, la longanimité, la douceur, la charité... étant certain que la pratique de ces vertus et le bon exemple ont incomparablement plus de force pour fléchir les esprits que les procédures, quoique légitimes ou juridiques, qui portent les marques d'autorité. Vous vous abstenrez d'infliger aucune censure contre les religieux et vous ne vous en servirez jamais contre qui que ce soit qu'à la dernière extrémité... Vous ne vous servirez jamais des pouvoirs que je vous communique à l'égard des religieux, sinon lorsque vous les verrez disposés à s'y soumettre, et vous vous en abstenrez toujours quand il y aura sujet de craindre quelque résistance de leur côté »...

Par prudence Pallu se gardait d'envoyer à Deydier la lettre *Sollicitudo* touchant le commerce des clercs. « Nous avons fait par le passé, lui disait-il, ce que nous avons pu pour supprimer cet abus et même un peu plus que nous ne devions et qu'il n'était expédient que nous fissions ; il ne faut plus du tout nous en mêler. » Le missionnaire devrait tout au plus dénoncer au pape ou à la Propagande les excès dont il serait témoin. « Mais remarquez bien auparavant, insistait l'évêque, qu'il y a plusieurs ventes et échanges qui ont l'apparence du commerce et qui ne le sont point en effet et ne sont nullement défendues. C'est ce qu'on m'a bien fait observer à Rome¹. » Deux jours après avoir expédié à Deydier ces instructions

1. Pallu à Deydier, Cap de Bonne-Espérance, 28 décembre 1670, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.I p.114 sq.

empreintes de tant de sagesse, Pallu écrivait au secrétaire de la Propagande, Baldeschi, qu'il avait transmis aux siens des ordres conformes aux instructions du Saint-Siège¹.

II

Hélas, la détente rêvée ne se produirait pas. A Paris les directeurs du séminaire avaient bien pu exiger l'apaisement, en Indochine le mal n'avait fait que s'aggraver. Quand Pallu prêchait la modération, il ignorait le synode du Tonkin et la captivité de Chevreuil à Goa. Mais en février 1671, abordant à Fort-Dauphin, un courrier de Siam l'éclairait sur ces pénibles événements.

Pallu resta six mois à Fort-Dauphin. Lui et les siens avaient trouvé accueil chez les lazaristes. Des vents contraires retardaient le *Phénix* dont la mâtüre exigeait d'importantes réparations. Aux lettres trouvées en arrivant s'ajoutèrent des nouvelles apportées de Surate par deux vaisseaux de la compagnie française. L'un d'eux avait à son bord un religieux qui rentrait de Chine en Europe pour obtenir du Saint-Siège une condamnation définitive des rites chinois et l'interdiction de toute pratique du culte des ancêtres et du culte de Confucius. C'était Ferdinand Navarette, « un bon religieux espagnol, très grand missionnaire de la Chine, de l'ordre de Saint-Dominique », comme le présentait Pallu à la duchesse d'Aiguillon².

Sa rencontre avec Navarette fit sur Pallu une forte impression. Une grosse partie de la Chine, en effet, avait été comprise dans les territoires confiés aux vicaires apostoliques, et l'évêque ne l'oubliait pas. « Je me trouvai si éclairé, écrira-t-il à Lesley, des entretiens de ce bon religieux et des mémoires que j'en ai dressés qu'il me semble que j'en suis suffisamment pourvu pour me bien conduire dans l'état présent des affaires de cette mission³. » Les « entreprises formelles » des pères de Macao contre les vicaires apostoliques et « les ordres

1. Pallu à Baldeschi, Le Cap, 28 décembre 1670, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.II p.32.

2. Pallu à la duchesse d'Aiguillon, Fort-Dauphin, 4 août 1671, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.II p.351. Dans ses lettres expédiées de Fort-Dauphin, Pallu recommandait vivement à ses procureurs et à ses amis de France de bien recevoir Navarette, « un des premiers et des plus accomplis missionnaires de la Chine ». (Pallu à M. de Nesmond, Fort-Dauphin, 4 août 1671, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.II p.350) Sur la confiance que l'évêque accorde à son expérience des missions de Chine, voir sa *Brevis et perspicua expositio* p.166.

3. Pallu à Lesley, Fort-Dauphin (Launay la date par erreur du Cap de Bonne-Espérance), 4 août 1671, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.II p.127.

exprès » du Saint-Siège le décidèrent à réclamer sans plus tarder au pape et à la Propagande des mesures de rigueur contre la société de Jésus¹.

* * *

Débarqué à Surate le 6 octobre 1671, Pallu prit logement au couvent des capucins où son compatriote, le Tourangeau Ambroise de Preuilly, l'accueillit comme il l'avait déjà fait à son premier voyage². Ambroise de Preuilly savait beaucoup de choses sur la situation religieuse des Indes orientales. De leur côté les directeurs généraux de la compagnie française, Caron, Blot et Baron, qui se trouvaient là tous les trois, étaient bien au courant des choses de Goa, des prétentions des Portugais comme de leur faiblesse. Pallu, qui prenait un intérêt passionné à toutes les entreprises de ses compatriotes, fut vite renseigné. Chez le capucin, un gros courrier l'attendait. Il y trouva entre autres la relation du voyage accompli par Lambert de la Motte au Tonkin, un rapport du même au pape sur ses récents démêlés avec le chapitre primatial de Goa³, et surtout une lettre de Chevreuil qui, à peine libéré des prisons de l'Inquisition, était encore retenu par le vice-roi des Indes.

Promptement Pallu rédigea des instructions pour ses procureurs de Paris et de Rome. Il leur en voulait d'avoir condamné la conduite de Lambert de la Motte à l'égard des jésuites. L'évêque de Béryste était simplement un homme d'énergie, ce qu'exigeait la situation en Annam. « Pour l'amour de Dieu, mandait-il à ses amis, évitons toutes les préventions d'esprit et ne nous condamnons pas trop aisément les uns les autres. Vous savez en quelle disposition je suis sorti de France : je n'en ai point d'autres... Cependant je me donne bien garde de censurer ce qui n'est pas selon mon esprit. Croyez-moi, les circonstances des temps et des lieux, des personnes et des actions font des impressions bien différentes en ceux qui les touchent de près et en ceux qui ne les aperçoivent que de loin. Pour vous dire ingénument ce que je pense des actes de ce prélat en voyage, je les trouve admirables et je ne vois rien de plus beau, de plus grand, de

1. Pallu à Clément X, Fort-Dauphin, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.II p.50 ; Pallu à Lesley, Fort-Dauphin, 1^{er} août 1671, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.I p.127. — Pallu écoute beaucoup Navarette. Ainsi sur son conseil, il proposa à la Propagande l'élévation à l'épiscopat d'un dominicain chinois, Grégoire Lopez, que personnellement il ne connaissait pas. (Pallu à la Propagande, Fort-Dauphin, 1^{er} août 1671, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.II p.33 — et Arch. Prop. Atti CP a.1673-1674 f.172-178v)

2. Les loges florissantes des Hollandais, des Anglais et des Français avaient échappé aux déprédations commises par les bandes marates du raja Sivagy qui avaient pillé Surate l'année précédente. (Voir MARTINEAU, *Mémoires de François Martin*, t.I p.293)

3. Supra p.160.

plus fort et de mieux ordonné. Il y a bien quelques choses qui m'ont choqué d'abord, mais j'ai suspendu mon jugement, me réservant à les considérer avec plus de maturité... Pour ce qui est de sa conduite à l'égard des révérends pères jésuites, je crois qu'il y a de la Providence. Ils auraient certainement besoin en ces quartiers d'un homme comme lui, qui fût assez hardi et qui eût assez de courage et de force pour leur résister en face et pour leur faire tête. J'espère que cela leur fera du bien et que notre œuvre en sera mieux établie¹. »

* * *

Résolu à éclairer complètement Rome et Paris, Pallu décida de renvoyer sur le champ en Europe l'un des prêtres qui venaient d'arriver avec lui à Surate. Charles Sevin, que l'évêque choisit, était un neveu de l'évêque de Cahors, Nicolas Sevin². Il était entré dans les ordres après avoir porté la casaque des mousquetaires du roi pendant quatre ans ; Pallu avait en lui une grande confiance et le jugeait très propre aux affaires. Les instructions données à Sevin concernaient sa conduite auprès du Saint-Siège et auprès des ministres du roi de France³. De Rome, l'évêque d'Héliopolis voulait obtenir des sanctions contre le chapitre et l'Inquisition de Goa, et une approbation pour le synode tenu au Tonkin par Lambert de la Motte. Du roi, il attendait sa protection contre les Portugais, « pour les mauvais traitements qu'ils font partout aux missionnaires français⁴ ».

Entre temps, Louis Chevreuil avait pu quitter Goa et venir retrouver son chef à Surate où il lui fit durant toute une nuit le récit des souffrances qu'il avait endurées au Cambodge et à Macao. Sur l'ordre de Pallu, Sevin emporterait à Rome une relation écrite par Chevreuil lui-même pour éclairer les cardinaux sur les procédés des jésuites et des Portugais à l'égard des missionnaires de la Propagande⁵.

1. Instructions pour les procureurs des affaires de la mission de la Chine, Cochinchine, Tonkin, tant en France qu'à Rome, Surate, 11 novembre 1671, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.I p.139.

2. Nicolas Sevin, abbé de Saint-Wulmer de Boulogne, puis évêque de Sarlat (1650-1659), évêque du Puy de 1660 à 1678, date de sa mort.

3. Instructions pour Monsieur l'abbé Sevin, missionnaire apostolique, envoyé par Monseigneur l'évêque d'Héliopolis de Surate en France et à Rome, pour les affaires des missions de la Chine, Tonkin, Cochinchine et Siam, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.I p.151 sq.

4. Pallu à Louis XIV, Surate, 2 janvier 1672 – et Mémoire instructif de Mgr Pallu pour M. l'ambassadeur de France auprès du roi de Portugal, en faveur des évêques français qui sont dans les Indes, et de la Compagnie royale qui y est établie, même date, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.II p.210 sq.

5. Pallu aux procureurs, Surate, 8 janvier 1672, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.I p.147. Pallu avait écrit dès le 4 novembre 1671 au vice-roi de Goa pour le remercier d'avoir élargi

III

Dans le courrier confié à Sevin, il y avait plusieurs mémoires et lettres à l'adresse de Colbert¹. Intéresser le roi de France et ses ministres à la mission des vicaires apostoliques avait toujours été chez Pallu une volonté bien déterminée. Mais depuis qu'il voyait que les obstacles opposés aux missionnaires français et les sévices dont son ami Chevreuil avait été la victime étaient le fait des Portugais, il était convaincu que, pour briser les résistances de Goa, il fallait opposer la puissance de la France à celle du Portugal.

Or un moyen s'offrait de toucher Colbert au vif : lui faire sentir que le succès des vicaires apostoliques serait tout à l'avantage de la compagnie des Indes orientales. Pallu allait se faire d'autant plus facilement l'avocat de cette idée que le récit du voyage de Lambert de la Motte au Tonkin et les lettres de Deydier le persuadaient que, dans les régions où travaillaient les missionnaires, l'installation d'une compagnie française de commerce était indispensable pour leur obtenir les bonnes grâces des souverains.

Plusieurs années auparavant, en 1667, il avait déjà adressé un long mémoire aux directeurs de la compagnie royale, où il mettait à leur service toute l'expérience qu'il avait déjà acquise dans son premier voyage aux Indes. Sous sa plume, conseils pratiques et précis s'entremêlaient aux avis du caractère moral le plus élevé. Il traitait de la meilleure organisation à donner aux comptoirs ; il établissait une comparaison entre les méthodes des marchands hollandais, anglais, portugais et danois. Mais en même temps il recommandait instamment aux directeurs d'avoir le souci spirituel de leur personnel, de choisir avec soin les aumôniers de leurs navires, les chapelains de leurs factoreries dont il proposait de confier la formation et le contrôle au séminaire de Paris et aux vicaires apostoliques.

Il les pressait surtout de résister aux abus qui étaient la plaie commune de toutes les entreprises coloniales. « Il semble que tout est permis au-delà de la ligne, leur disait-il, que les gens qu'on y trouve ne sont pas des hommes comme nous et qu'on peut impunément se saisir de leurs maisons, de leurs personnes et de leurs biens.

Chevreuil (LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.I p.143) et aux inquisiteurs pour les remercier d'avoir reconnu et hautement proclamé l'innocence de son missionnaire. (LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.II p.52 n.2)

1. Pallu à Colbert, 2 et 3 janvier 1672, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.II p.211 sq.

Je pourrais produire un monde d'injustices qui ont été commises dans toutes les Indes, non seulement par les hérétiques qui n'ont pas plus de foi que de loi, mais aussi par ceux qui se vantent d'être les meilleurs chrétiens et les plus fidèles catholiques. Je n'en ai jamais vu, Messieurs, de plus sincères et de plus véritables que les Français, et j'espère que toute la terre connaîtra bientôt que, comme votre compagnie surpasse toutes les autres en noblesse, en grandeur et en pouvoir, il n'y en a point aussi et il n'y en a jamais eu qui l'ait égalée en piété, en justice et en zèle... Cela étant, vous pouvez être assurés que vous aurez dans les Indes autant de zélateurs du progrès et de l'avancement de votre compagnie qu'il y aura d'évêques, d'ecclésiastiques et de religieux, non seulement de France, mais aussi des autres nations qui travaillent au progrès de la foi. »

L'adversaire le plus dangereux que rencontrerait le commerce français serait la compagnie de Hollande. « Pour moi, écrivait Pallu, je ne fais aucun doute qu'on ait bientôt à démêler avec eux, surtout si on veut aller goûter la cannelle de Ceylan, ou le clou de girofle d'Amboine, ou la noix de muscade de la petite île de Banda ». Aussi Pallu conseillait-il d'entretenir dans les Indes quelques bons vaisseaux de guerre, en même temps que de créer aux Hollandais des soucis en Europe. Alors « ils ne feront pas grand bruit dans les Indes. C'est là qu'il les faut tenir en bride pour les empêcher d'y regimber. » Quant aux Portugais, jadis maîtres et seigneurs aux Indes orientales, l'évêque pensait qu'il fallait traiter avec eux, c'est-à-dire pratiquement leur imposer la volonté française, en exigeant « quelque place dans la côte des Indes, la cession de leurs droits sur quelques autres d'importance... ou au moins la liberté de mouiller dans tous leurs ports et l'union de leurs forces dans le besoin¹ ». Le jour était proche où la politique française s'accorderait exactement à ces vues.

* * *

Juste à ce moment la compagnie était menacée de succomber sous le poids de graves embarras financiers². La sympathie du roi et de son ministre pouvait seule l'en tirer. Le 21 septembre 1668,

1. Pallu aux directeurs de la compagnie des Indes orientales, Syracuse, 14 mars 1667, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.II p.191 sq.

2. La Compagnie des Indes Orientales, créée par un édit du mois d'août 1664, n'avait guère connu que des insuccès. Elle avait débuté par une tentative de colonisation à Madagascar. Mais Montdevergue, lieutenant-général du roi dans l'île Dauphine, coûtait cher. Les actionnaires qui ne touchaient point de dividendes protestaient contre l'expédition de Madagascar imposée par le gouvernement et réclamaient vivement auprès de Colbert pour qu'on ne s'occupât que du commerce des Indes. — Sur tout ceci, nous suivons KÉPPELIN, *Compagnie des Indes Orientales*, chap.I.

un arrêt du conseil des finances affirmait « la volonté entière et absolue » du roi de soutenir la compagnie à laquelle il s'engageait à verser deux millions. Le 15 décembre, aux Tuileries, Louis XIV, entouré des grands du royaume, présida lui-même une assemblée générale des actionnaires. Colbert y lut un rapport. Après lui, le roi déclara aux souscripteurs « que ses finances étaient en assez bon état pour leur pouvoir dire qu'Elle (Sa Majesté) ne leur manquerait pas dans tous leurs besoins ». Il ajouta qu'il avait lu les noms de ceux qui avaient abandonné la compagnie et qu'il avait « la mémoire trop bonne pour les oublier ».

Pallu se trouvait alors à Paris où il pouvait prendre un contact personnel avec les chefs de la compagnie, Luc Fermanel étant le fils d'un des principaux directeurs. Aussi eut-il grand soin de faire état du dévouement des siens à la compagnie, lorsque le séminaire présenta au roi un mémoire pour qu'il intervînt auprès de Clément IX en faveur de la mission française : « Sa Majesté sait d'ailleurs que ceux qui la composent n'ont oublié dans les occasions les intérêts de la France dans son grand dessein de commerce en tous ces royaumes orientaux, auquel ils contribueront de tous leurs pouvoirs par les habitudes qu'ils contractent avec les naturels du pays qui ont déjà reçu ou qui recevront l'Evangile¹. »

A Surate, Pallu avait sous les yeux un nouveau témoignage de l'importance attachée par la France à son avenir dans les Indes orientales. Depuis Port-Louis jusqu'à l'île Dauphine et à Surate, les bateaux de la compagnie royale avaient navigué de conserve avec une flotte de guerre que Louis XIV envoyait « porter dans les Indes la première connaissance des armes et de la puissance de Sa Majesté », comme disait Colbert². L'Escadre de Perse était composée de six bons vaisseaux de guerre, de deux flûtes et d'un navire-hôpital. Elle était aux ordres de Blanquet de la Haye qui, dès son arrivée à Surate, prit le titre de vice-roi en échangeant des présents et des visites avec le gouverneur de la ville pour le Grand Mogol, Aureng Zeb. Malheureusement de graves dissensions séparaient les directeurs généraux de la compagnie royale dans les Indes³. Le plus ancien, le Hollandais François Caron, était en désaccord avec ses deux collègues Blot et Baron. Blanquet de la Haye, à son tour, se brouilla vite avec

1. Mémoire présenté à Sa Majesté en 1669, Arch. M.Etr. vol.5 p.73.

2. Sur les projets de Colbert et ses « Propositions sur les avantages que l'on pourrait tirer des États de Hollande pour l'augmentation du commerce du royaume », voir KÆPPELIN, *Compagnie des Indes Orientales* p.5.

3. Voir MARTINEAU, *Mémoires de François Martin*, t.I p.316.

Caron. Sur tout cela Pallu envoya son opinion à Colbert. Il faisait l'éloge de Blot et de Baron, « les personnes du monde les plus propres et les mieux assorties pour leur emploi¹ ». Il n'aimait pas Caron, cet étranger passé au service de la compagnie royale en 1666, qui était l'objet d'une suspicion générale parmi les Français de Surate. Lorsqu'en décembre 1671, La Haye dut remettre à Caron au nom du roi le collier de l'ordre de Saint-Michel, Pallu se déroba à la cérémonie, et ce fut Ambroise de Preuilly qui officia à sa place².

Pourtant le plus grand souci de l'évêque était d'amener Colbert à prendre part à ses responsabilités spirituelles. Il voulait le persuader que l'intérêt bien entendu de la compagnie exigeait que l'on mît un terme aux prétentions portugaises aussi bien dans le domaine religieux que dans le temporel. La présence de l'escadre royale dans les eaux de Goa donnait chance cette fois d'être entendu, pourvu qu'on parlât haut et ferme. Pallu voulait que les Français résidant dans les Indes, prêtres et laïques, fussent dégagés de toute soumission au clergé du patronat et qu'ils suivissent les coutumes établies et reçues dans le diocèse de Paris. Il voulait surtout que l'on ne permît plus les étranges vexations dont les missionnaires français avaient été victimes depuis leur arrivée aux Indes. Rappelant au ministre les ordres donnés par Lisbonne de se saisir des évêques français, il lui écrivait : « Comme nous avons l'honneur d'être sujets du roi et envoyés par Sa Majesté, vous aurez, s'il vous plaît, Monsieur, la bonté d'en faire porter les plaintes de sa part au roi de Portugal, aux fins de lui faire révoquer ses premiers ordres et d'en obtenir de nouveaux portant que ses officiers donneront tout secours, aide et assistance aux évêques et à leurs ecclésiastiques quand ils seront requis³. »

Le succès de la mission du Tonkin, dont il était le chef, exigeait aussi l'intervention du ministre. Il fallait, lui disait-il, presser les directeurs généraux d'établir là-bas un comptoir, comme le leur avait conseillé Lambert de la Motte qui, aussitôt après son voyage au Tonkin, leur avait envoyé « des mémoires très instructifs du négoce qu'on y peut faire ». L'évêque de Béryte n'avait obtenu du souverain, pour deux des siens, la permission de demeurer dans le royaume et d'y

1. Pallu à Colbert, Surate, 2 janvier 1672, lettre déjà citée.

2. Pallu à Blanquet de la Haye, 22 décembre 1671, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.II p.209. François Caron était accusé d'avoir provoqué et entretenu au Japon les persécutions contre les chrétiens afin d'anéantir le commerce de Macao. Voir Relation du Japon et la cause de la persécution contre les chrétiens dans ses îles, ds *Les six voyages de Tavernier*, t.V, p.1-66.

3. Lettre déjà citée, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.II p.222.

faire bâtir une maison qu'en les donnant pour des commerçants et en laissant entrevoir un prochain établissement de la compagnie française. « Je vous supplie, Monsieur, écrivait Pallu, par l'intérêt de la foi d'où dépend celui de la compagnie, et pour l'honneur et la gloire du roi Très Chrétien, de porter Messieurs les directeurs généraux à disposer incessamment tout ce qui est nécessaire pour l'établissement d'un comptoir en ce royaume, ou au moins pour y faire un voyage. Cette affaire ne peut être que très avantageuse à la compagnie. »

Que la compagnie royale entreprenne « le glorieux dessein de la conversion des Barbares et que par là elle veuille sanctifier son commerce et augmenter l'Eglise en même temps qu'elle enrichira la France », Pallu l'avait déjà proposé à ses directeurs en 1667¹. Mais cet appel à Colbert lancé par un agent de la Propagande aussi lié que Pallu aux instructions de 1659 — qui recommandaient par dessus tout aux évêques de s'abstenir de toute compétition nationale — devait le mettre dans une situation délicate. Portugais et religieux de Macao auraient beau jeu d'opposer aux accusations des évêques français leur propre attitude, et de les dénoncer comme les fourriers des entreprises de Louis XIV en Extrême-Orient. Pourtant la faveur dont il jouissait auprès des cardinaux de la Propagande rassurait Pallu sur l'issue de la mission qu'il confiait à Sevin. Ce qui l'occupait surtout, c'était d'obtenir un résultat rapide. « Tâchez, avait-il écrit à la fin de ses instructions, d'obtenir du roi une puissante recommandation auprès du pape, plutôt pour avoir une prompte expédition des affaires qu'on a à proposer que pour qu'elles réussissent en telle ou telle façon². »

1. Pallu aux directeurs de la compagnie des Indes orientales, 1667, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.II p.261.

2. Instructions pour Monsieur l'abbé Sevin, déjà citées, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.I p.158. — Pallu écrivit de Surate de nombreuses lettres, voir BAUDIMENT, *François Pallu* p.253. Voir également Pallu à Baldeschi, Surate, 28 décembre 1671, Arch. Prop. Atti CP a.1673-1674 f.198-200v.

CHAPITRE XIX

UN TROISIÈME APPEL DES VICAIRES APOSTOLIQUES A LA PROPAGANDE CHARLES SEVIN A ROME (1672-1673)

A Paris, essais de conciliation :
l'action du cardinal de Bouillon

- I. Charles Sevin à Paris. Mécontentement des directeurs du séminaire. Rencontre de Sevin et du provincial des jésuites chez le cardinal de Bouillon ; Lambert de la Motte blâmé. Intervention de Louis XIV auprès du régent de Portugal en faveur des vicaires apostoliques.
- II. Charles Sevin à Rome. Un nouveau préfet de la Propagande, le cardinal patron Paluzzi-Altieri. Situation à Rome du cardinal César d'Estrées ; son amitié avec la cour de Lisbonne. Activité de l'ambassadeur de Portugal, François de Sousa. Dispositions très favorables de la Propagande pour Lambert de la Motte : le bref *Cœlestibus et apostolicis*. Mémoire de Sevin contre les jésuites portugais ; leur défense.

Sevin fit voile vers l'Europe à bord du *Dauphin couronné*. Le voyage fut rapide. Parti de Surate en janvier, le missionnaire débarquait à Port-Louis en août 1672. Ses instructions lui prescrivaient de loger à Paris au séminaire des Missions-Etrangères, de voir Colbert, et aussi le directeur général de la compagnie des Indes orientales, Berrier, avant de gagner Rome.

I

Les directeurs du séminaire n'avaient pas changé de sentiment depuis que l'évêque d'Héliopolis avait quitté la France ; ils continuaient à incliner à la modération à l'égard du Portugal et plus encore à l'égard des religieux. Les nouvelles apportées par Sevin ne réussiraient pas à adoucir l'esprit qui leur avait fait dicter à Pallu l'en-

gagement du 2 février 1670¹. Autour d'eux les amis de la mission, qui avaient été unanimes pour blâmer la conduite de Lambert de la Motte, étaient maintenant tout aussi mécontents de l'attitude de Pallu, puisqu'il se mettait de son parti. « Elle produit de fort mauvais effets » écrivait Fermanel à l'évêque d'Héliopolis quelque temps après l'arrivée de Sevin. Fermanel s'étonnait que Pallu eût donné créance à la relation des aventures de Chevreuil, alors qu'on savait bien que les tribulations subies par ce dernier à Cambodge et à Goa lui avaient beaucoup fatigué l'esprit².

Les directeurs du séminaire n'étaient pas seuls à s'émouvoir ; les amis des jésuites, nombreux à Paris et à la cour, s'inquiétaient aussi. L'on avait pu croire d'abord qu'il s'agissait d'un conflit limité à l'évêque de Béryte et aux jésuites portugais de Macao. Mais le bruit se répandait que celui-ci s'en prenait à toute la compagnie, bien que par prudence les directeurs du séminaire n'eussent pas laissé certaines de ses lettres atteindre leurs destinataires. Lambert de la Motte prétendait retrouver chez les pères de Macao « le sentiment général de l'ordre », une preuve de sa doctrine large et relâchée. Le sentiment de malaise qui gagnait l'opinion s'accrut encore quand on connut la lettre pastorale publiée à Siam en 1667 par le terrible évêque³. C'était une pièce que les amis des vicaires apostoliques ne pouvaient pas dissimuler.

Le 28 novembre 1672, le cardinal de Bouillon, grand aumônier de France, convoqua chez lui Charles Sevin, les directeurs du séminaire, le provincial des jésuites à Paris, Jean Pinetti⁴. Encore tout jeune, élevé à la pourpre en 1669 par Clément IX, ce neveu du grand Turenne aimait à se faire sur les choses un jugement personnel qu'ensuite il n'abandonnait pas volontiers. Son indépendance d'esprit lui vaudrait même plus d'un ennui avec Louis XIV, notamment lors de la condamnation de Fénelon qu'il défendrait à Rome malgré le roi et Bossuet⁵. Le cardinal de Bouillon avait invité à la réunion le premier président du Parlement, Guillaume de Lamoignon⁶. Lui aussi était

1. Supra p.269.

2. Fermanel à Pallu, 8 février 1673, Arch. M.Etr. vol.5 p.205. A propos de Chevreuil, Pallu écrira, le 25 octobre 1680, à son procureur à Rome, Desfontaines : « Ils (les Portugais) ont déjà fait perdre l'esprit à un de nos gens par les traverses et les inquiétudes qu'ils lui ont causées au Cambodge. C'était un de nos meilleurs sujets qui est maintenant incapable d'agir. »

3. Supra p.157.

4. Pinetti à Oliva, Paris, 1^{er} décembre 1672, Arch. Prop. Atti CP a.1673-1674 f.256.

5. Voir F. REYSSRIÉ, *Le cardinal de Bouillon*, Paris, 1894. — Les directeurs du séminaire dédièrent à Bouillon en 1674 le volume de la *Relation des missions des évêques français aux royaumes de Siam, de la Cochinchine, de Cambodge et du Tonkin*.

6. Même lettre de Pinetti à Oliva.

connu pour la liberté de son jugement ; au procès de Fouquet qu'il présidait, il s'était brouillé avec Colbert et avait dû céder la place au chancelier Séguier pour avoir osé réclamer des garanties en faveur de la défense. Lamoignon était pour les vicaires apostoliques un ami de la première heure, et il le demeurait. « Monsieur le Président, écrira Gazil à Pallu en 1677, est toujours très bien disposé ; il ne cesse de nous en donner des marques, quoique sa maison ne désemplisse pas de pères jésuites¹. »

Après avoir écouté Sevin et Pinetti, le cardinal et le président tombèrent d'accord pour prier le provincial d'écrire au général de la compagnie, Paul Oliva, qu'il voulût bien incliner ses sujets à la paix. Pinetti promit et s'exécuta. En même temps l'un et l'autre blâmaient la violence de Lambert de la Motte et lui reprochaient sa lettre pastorale de 1667, « trop passionnée pour être vraie ». Bouillon écrivit lui-même à Oliva que ce mandement méritait d'être qualifié de « libelle diffamatoire plutôt que de lettre pastorale² ». On ne pouvait attaquer la compagnie de Jésus aux Indes comme le faisait l'évêque de Béryte, sans avoir à redouter à Paris les plus dangereuses répercussions. Il était heureux pour les vicaires apostoliques d'avoir à la tête du séminaire en un pareil moment un homme de conciliation comme Gazil, qui saurait leur conserver l'amitié d'un Bouillon et d'un Lamoignon.

* * *

Quelque temps après cette réunion, à la prière des directeurs du séminaire, le cardinal présenta au roi la requête dont Pallu avait chargé Sevin. Le moment était délicat pour solliciter l'intervention de Louis XIV auprès du régent de Portugal. Depuis avril 1672 la

1. Gazil à Pallu, Paris, 28 mai 1677, Arch. M.Etr., vol.6 p.505-510. — Le premier président était un des plus insignes amis de la compagnie, d'après H. FOUQUERAY, *Histoire de la Compagnie de Jésus en France, des origines à la suppression (1528-1762)*, Paris, 1925, t.IV p.147. Les jésuites lui dédièrent en 1670 *L'Etat présent de l'Eglise de la Chine et des autres royaumes voisins*. Dans l'épître dédicatoire, ils lui disaient : « Ceux qui jugent des choses comme vous faites, Monseigneur, selon les lumières de l'Évangile, connaîtront mieux ces saints missionnaires par leurs fruits que par tout ce que l'on en pourrait dire et verront qu'il y a encore des ministres fidèles de Jésus-Christ et de véritables imitateurs de saint François-Xavier dans les Indes. C'est la maxime que les ouvriers évangéliques tiennent de leur Maître, de ne rendre témoignage d'eux-mêmes que par leurs œuvres. » En revendiquant pour les missionnaires de la compagnie le privilège de se dire les imitateurs « véritables » de François-Xavier, les rédacteurs de l'épître faisaient sans doute échec à la prétention qu'avait montrée Pallu dans sa *Relation abrégée*, supra p.146 n.2.

2. Bouillon à Oliva, Versailles, 9 décembre 1672, Arch. Prop. Atti CP a.1673-1674 f.256-256v : « Legimus cum maximo mæore epistolam pastorem quæ dicitur scripta per Illm. Episcopum Berythensem, quæ ab asperiore nimium zelo dictata, nulloque pacto prudentiæ regulis congruens, longe magis meretur nomen infamatorii libelli quam epistolæ pastoralis. » Cette phrase, traduite en italien, est reproduite dans un mémoire adressé par les jésuites aux cardinaux de la Propagande. Arch. Prop. eod.loco f.244.

France était en guerre avec les Provinces-Unies, et l'amitié portugaise lui était plus précieuse que jamais. Pendant l'été de l'année 1671, ordre avait été expédié à Saint-Romain, de négocier d'urgence un traité d'alliance positive avec le Portugal contre les Etats-Généraux¹. Saint-Romain, puis son successeur d'Aubeville² s'employèrent de leur mieux à obtenir de dom Pedro la signature vivement désirée par leur maître. Mais le régent tergiversait. Il ne pouvait se décider, malgré les efforts de son beau-frère, le roi d'Angleterre Charles II, lui-même en guerre avec la Hollande, qui le poussait à l'alliance française. Pour hâter l'affaire, Colbert venait de faire le voyage de Londres pour traiter directement avec l'ambassadeur portugais, dom François de Melo. Cependant le Portugal ne s'était encore résolu à rien. Comment à une heure aussi délicate, Louis XIV, qui n'avait pas perdu espoir d'entraîner le Portugal à sa suite, consentirait-il à faire à Lisbonne en faveur des vicaires apostoliques des remontrances qui risqueraient d'indisposer ?

Le cardinal de Bouillon obtint néanmoins que d'Aubeville reçût mission d'amener dom Pedro à de meilleures dispositions à l'égard des évêques français³. Le régent, après avoir pris l'avis de son conseil d'Etat, fit entendre à l'ambassadeur « qu'on ne pouvait rien changer aux ordres qu'on avait donnés contre les évêques et leurs ecclésiastiques ». D'Aubeville fut alors chargé de représenter à dom Pedro que « l'intention de Sa Majesté n'était pas de l'engager à se départir de la protection qu'a la couronne de Portugal sur la nomination de quelques évêchés des Indes », que c'était là question de juridiction ecclésiastique « dont elle ne veut se mêler en rien ». Le roi désirait seulement protéger ses sujets odieusement traités par le vice-roi de Goa. Il pria le régent de porter à l'avenir devant le pape ces sortes d'affaires, « sans en pouvoir venir aux voies de fait ou de violence par le ministère des vice-rois ou par celui de l'Inquisition contre les dits évêques, leurs aides et tous autres prêtres français qui se trouveront au service actuel des colonies, villes et habitations françaises conquises ou à conquérir en l'étendue de l'Asie orientale⁴. »

1. Sur cette alliance, supra p.264. Le gouvernement portugais n'avait pas respecté le traité signé en 1667, puisqu'il avait conclu la paix avec l'Espagne le 13 février 1668 (grâce à la médiation de Charles II d'Angleterre). La cour de Madrid reconnaissait définitivement l'indépendance du Portugal.

2. En septembre 1671, Saint-Romain quitta Lisbonne, où d'Aubeville arriva le 7 avril 1672. Sur ces négociations, voir CAIX DE SAINT-AYMOUR, *Recueil des instructions... Portugal* p.121.

3. Fermanet à Pallu, 8 septembre 1673, lettre déjà citée.

4. Mémoire instructif sur l'affaire que M. d'Aubeville a commencé de traiter au Portugal de la part de Sa Majesté, concernant les évêques français, vicaires apostoliques en l'Asie orientale, 5 novembre 1674, Arch. M.Etr. vol.5 p.421-428. — La même pièce se trouve aux

En revendiquant la protection des ecclésiastiques français envoyés aux Indes orientales pour assurer le service religieux nécessaire à ses sujets, le roi de France posait implicitement qu'il ne reconnaissait pas au Portugal le monopole religieux dans cette partie du monde. Si discrètes que fussent les interventions de son ambassadeur auprès de dom Pedro, elles avaient l'avantage de laisser entendre que la France ne reconnaissait les droits du patronat que sur les sujets du Portugal et sur les territoires effectivement occupés par cet Etat. Au fond, c'était la position de la Propagande. D'autre part, en se gardant de s'immiscer dans une question de juridiction ecclésiastique qui était à débattre entre le Saint-Siège et Lisbonne, le gouvernement de Louis XIV adoptait une attitude conforme à celle qu'avait souhaitée Gazil et ses collègues du séminaire. Cette discrétion du roi de France ne pouvait que favoriser à Rome les affaires des vicaires apostoliques.

II

Sevin arriva à Rome au début de l'année 1673. Depuis trois ans que Clément X, un vieillard de quatre-vingts ans, occupait le trône pontifical, la Propagande était restée dans les dispositions que Pallu avait connues. Baldeschi en était encore le secrétaire et ne la quitterait qu'à la fin de 1674, après avoir été élevé à la pourpre. Le préfet Antoine Barberini était mort en 1671. Le pape lui avait donné pour successeur son homme de confiance, le cardinal Paluzzi degli Albertoni. Le neveu du cardinal avait épousé la nièce du pape, unique héritière de la famille de Clément X, les Altieri. Le cardinal, devenu Paluzzi-Altieri (le *cardinal-patron*, comme on l'appelait communément) était, sous le couvert de Clément X trop usé par

archives de la Propagande, SRCP IO Jus Patron. Portugallo f.229-231v. Elle y est précédée d'un mémoire, rédigé à l'intention de M. de Guenegaud, qui touche ainsi au refus du pape de donner sa confirmation aux évêques nommés aux sièges du patronat : «... XI. On ne prétend point leur contester leurs véritables droits. Par exemple, le pape ne nommera jamais un évêque pour Macao tant que cette ville-là sera au pouvoir des Portugais, comme elle est encore aujourd'hui. Mais parce que les Portugais étendent la juridiction de cet évêché sur tout le vaste empire de la Chine, le pape y trouve de l'exorbitance et il voudrait donner quelques bornes à ces vastes prétentions. C'est pourquoi il a refusé les bulles de cet évêché de Macao au P. Philippe Marini, génois et jésuite, auquel le roi de Portugal l'a nommé depuis longtemps. Il a aussi refusé les bulles de l'évêché du Japon auquel Sa Majesté portugaise avait nommé un autre jésuite. Il n'a accordé que les bulles de l'archevêché de Goa, qu'il ne manquera pas aussi de refuser si cette ville importante tombait au pouvoir d'une autre nation. »

l'âge pour gouverner effectivement, le vrai maître du pouvoir¹. Surchargé de besogne, il ne semble pas qu'à l'époque où Sevin demeura à Rome, il ait eu le loisir de suivre de près l'affaire des vicaires apostoliques.

La France était alors représentée auprès du pape par le duc François Annibal d'Estrées, qui avait succédé au duc de Chaulnes en janvier 1672. Mais le vrai maître de l'ambassade n'était pas l'ambassadeur, c'était son frère, le cardinal César d'Estrées, évêque de Laon, élevé à la pourpre quelques mois auparavant². Il était renommé pour son expérience, sa capacité et son dévouement au roi. César d'Estrées, a écrit de lui Saint-Simon, fut « un des plus beaux génies et des plus savants prélats de l'Eglise de France, d'une figure extrêmement noble, d'un cœur qui l'était encore plus, vif, ardent, ambitieux... On disait plaisamment de lui qu'il négociait à coups de poing avec les ministres et le nonce du pape. La vérité est qu'on les entendait parfois crier de deux chambres et qu'il leur lançait des lardons quelquefois personnels qui les mettaient au désespoir³. » En réalité le cardinal d'Estrées était un homme extrêmement violent, qui jouait avec insolence contre la cour de Rome de la puissance du roi son maître⁴. Gallican ardent, il ne se souciait guère de complaire au pape et d'entrer dans ses vues.

Ce grand seigneur risquait d'être dangereux pour les vicaires apostoliques, car ses liens avec la cour de Lisbonne étaient très étroits. C'était lui qui, en 1666, avait négocié le mariage d'Alphonse VI avec Marie-Françoise de Savoie-Nemours, devenue depuis l'épouse du régent. Quand le Portugal eut retrouvé, après 1670, son droit ancien d'avoir un cardinal de curie à sa nomination, le choix de dom Pedro se porta sur César d'Estrées. Louis XIV avait soutenu cette candidature. Un mémoire remis au duc de Chaulnes disait : « Sa Majesté s'intéresse infiniment dans cette prétention parce qu'elle y est engagée par son alliance, mais surtout parce que l'exclusion que le Saint-Siège donnerait là-dessus au royaume de Portugal tournerait au désavantage de la réputation de Sa Majesté,

1. Sur Altieri, voir PASTOR, *Geschichte der Päpste*, t.XIV-1^{re} part. p.618 sq. L'ambassadeur de Venise, Mocenigo, qui le détestait, fait de lui un portrait féroce dans sa relation au Sénat en 1676. (HANOTAUX, *Recueil des instructions... Rome*, t.I p.248) Au contraire Pastor, *loc.cit.* p.620 n.7, dit qu'il était appliqué et très entendu aux affaires.

2. Réserve in petto au consistoire du 24 août 1671, le cardinal César d'Estrées fut publié le 12 mai 1672.

3. P. FAUGÈRE, *Ecrits inédits de Saint-Simon, Notes sur tous les duchés-pairies*, II, Paris, 1883, p.127 sq.

4. Voir dans PASTOR, *op.cit.* p.644, les scènes faites par d'Estrées au pape et à Altieri à l'occasion du chapeau de l'évêque de Marseille Forbin-Janson.

ne pouvant être considérée dans le public que comme un sacrifice qui serait fait à l'Espagne de l'honneur et de la dignité la plus essentielle d'un royaume considérable à l'affermissement duquel Sa Majesté a tant contribué¹. » Heureusement pour Sevin, ce ne serait qu'en 1676 que le cardinal César d'Estrées deviendrait protecteur de la couronne de Portugal. Pallu, un peu plus tard, aurait moins de chance.

Du côté du Portugal encore, Sevin risquait de se heurter à l'ambassadeur que la cour de Lisbonne entretenait maintenant auprès de la curie, ce que ni Pallu ni Bourges n'avaient connu. Depuis 1670, François de Sousa avait réussi à négocier avec le Saint-Siège la nomination des évêques du royaume, celles aussi de l'archevêque de Goa et de l'évêque de Méliapour². Le 22 décembre 1670, il avait obtenu le bref *Cum sicut pro parte* qui consolidait en tant que besoin la tradition du patronat déjà si souvent réaffirmée par les papes. Le bref déclarait qu'en matière de nomination aux archevêchés et évêchés tant du royaume que de l'empire des Indes les droits de la couronne demeuraient rigoureusement les mêmes qu'avant l'annexion par l'Espagne en 1580³. Mais en dépit d'une telle assurance, l'ambassadeur restait préoccupé de la question des vicaires apostoliques car, dès le 14 mars 1671, il avait remis au cardinal Altieri un mémoire sur les droits de son souverain dans les Indes orientales⁴.

1. Mémoire du roi au sieur duc de Chaulnes... 22 décembre 1669, ds HANOTAUX, *Recueil des instructions...* Rome, t.I p.243. Ce mémoire fut remis à l'ambassadeur du roi en vue du conclave qui allait donner un successeur à Clément IX.

2. Sur les négociations qui précédèrent la venue de François de Sousa à Rome, cf. supra p.257. Pour la nomination de l'archevêque de Goa, Christophe de Silveira, en date du 12 décembre 1670, cf. FREITAS-MONIZ, *Corpo diplomaticoportuguez*, t.XIV p.113 et 197. François de Sousa avait aussi entamé des négociations pour la constitution de nouveaux diocèses au Brésil suivant la formule du patronat. L'affaire aboutit plus tard par la création des évêchés d'Olinda et de San Sebastiano di Rio de Janeiro en 1676, de Saint-Louis du Maranon en 1677.

3. Bref *Cum sicut pro parte*, 22 décembre 1670, Bull. Patr. I p.126 : « Cum sicut pro parte dilectissimi in Christo filii nostri Petri, principis, regnorum Portugalliae et Algarbiorum Gubernatoris, per dilectum filium et nobilem virum Franciscum de Sousa, comitem de Prado et marchionem das Minas ejusdem Petri... oratorem, nobis super expositum fuit, circa provisiones ecclesiarum metropolitanarum et cathedralium... nonnullae innovationes... factae fuerunt... Nos... motu proprio... per quascumque innovationes quae circa provisiones Ecclesiarum predictarum post decessum memoratum Sebastiani et Henrici regum... factae fuerunt, juribus coronae praedictae nullo modo praepjudicatum esse aut praetendi posse, sed omnia et singula provisiones earumdem Ecclesiarum quovismodo concernentia in eo statu in quo ante innovationes hujusmodi, tempore praedictorum Sebastiani et Henrici eorumque antecessorum regum erant, remansisse et remanere, in omnibus et per omnia, perinde ac si eadem innovationes nullo modo factae fuissent, tenore praesentium declaramus. Decernentes ipsas praesentes litteras semper firmas, validas et efficaces existere et fore... »

4. Arch. Vat. Nunz. Port. vol.159, Lettere scritte a Mgr Nunzio, f.18-20. Voir un autre mémoire, *eod.loco* f.85-85v. — Par une note au nonce à Lisbonne, le 28 juin 1670, la Propagande avait tenté une nouvelle démarche auprès du gouvernement portugais en vue de le faire revenir sur son attitude d'hostilité à l'égard des vicaires apostoliques français envoyés directement en Orient par la voie de terre. (Arch. Prop. Lettere volgari vol.55 f.13-14)

L'essentiel pour le succès de la mission de Sevin était que la volonté de la Propagande n'eût pas changé. Or depuis le départ de Pallu, plusieurs actes de la congrégation en avaient donné la preuve manifeste. Le 4 août 1670, au grand étonnement de Gazil qui était encore à Rome, les cardinaux avaient approuvé les censures portées par Lambert de la Motte contre Quintanadvenas. Leur réunion avait été l'occasion d'une manifestation de confiance à l'égard de l'évêque de Béryste. Une lettre de remerciements et d'exhortation lui témoigna « le déplaisir de la sacrée congrégation de n'être pas en état de contribuer aux trois établissements qu'il proposait à Siam, un hôpital pour les pauvres, une communauté de filles pour l'instruction de la petite jeunesse et un collège général pour les langues¹. »

Gazil venait à peine de quitter Rome pour rentrer à Paris que la Propagande félicitait et encourageait à nouveau l'évêque de Béryste. « Rien de plus agréable pour nous que vos succès, rien de plus affligeant que vos tribulations, lui écrivait le cardinal Barberini, le 27 avril 1671. Donnez-nous souvent occasion de vous rendre quelque service²... » Au mois de septembre, un décret du Saint-Office condamnait l'attentat juridique commis par Fragozo à Siam le 30 novembre 1666. Ordre était donné au grand inquisiteur de Goa à veiller à ce que Fragozo quittât immédiatement le territoire siamois. Quelques jours plus tard, le bref *Cœlestibus et apostolicis* avertissait Lambert de la Motte de la sanction prise contre l'inquisiteur de Siam³. En outre la curie envoyait copie du bref et du décret du Saint-Office au nonce de Lisbonne pour qu'il en donnât communion au gouvernement portugais.

Tant de faveur pourtant n'empêchait pas Gazil et ses confrères de Paris de rester persuadés qu'il fallait agir avec prudence et modération. L'entrevue ménagée par le cardinal de Bouillon entre Sevin et le provincial des jésuites les obligeait à persévérer dans cette attitude. Tandis qu'à Rome Sevin demandait à la curie de nouvelles mesures contre les adversaires des évêques français, Gazil écrivait : « On doit beaucoup d'honneur à la nation portugaise ; on doit beaucoup aussi aux révérends pères jésuites ; on ne doit pas fouler aux pieds les vicaires apostoliques puisqu'ils sont les ministres extraordinaires du Saint-Siège⁴. »

1. Gazil à Brisacier, Rome, 5 août 1670, Arch. M.Etr. vol.201 p.373.

2. Dans LAUNAY, *Histoire générale*, t.I p.293.

3. 7 septembre 1671, Jur.Pont.Prop.Fide I p.414-415. — Sur l'affaire Fragozo, supra chap.x.

4. Gazil à l'abbé Étienne Pallu, Paris, 23 août 1673, Arch. M.Etr. vol.5 p.699-704.



Dès son arrivée à Rome, Sevin remit les mémoires que Pallu lui avait confiés. Le 31 juillet, Urbain Cerri, pro-secrétaire de la Propagande, en fit aux cardinaux un exposé d'ensemble¹. Sevin avait rassemblé tout un faisceau de plaintes contre le clergé portugais de Macao. Il s'en prenait à plusieurs jésuites, au visiteur de la province du Japon Louis de Gama, à Charles della Rocca, à Dominique Fuciti et à Philippe Marini, ainsi qu'à l'augustin Michel de Angelis, gouverneur de l'évêché de Macao. Aux uns et aux autres Sevin reprochait de s'être constitués contre les vicaires apostoliques les défenseurs du patronat portugais. A l'entendre, les pères assuraient que le pape n'avait pu, sans manquer à la justice, envoyer les évêques français aux Indes orientales avant de s'être assuré au préalable l'indispensable consentement du roi de Portugal. Les privilèges concédés jadis aux souverains portugais par de nombreuses bulles pontificales valent pour la totalité des Indes orientales, qu'il s'agisse de territoires occupés ou non par le Portugal. C'est pourquoi l'évêché de Malacca est fondé à réclamer la juridiction sur les royaumes indépendants du Siam et de la Cochinchine, et celui de Macao sur le Tonkin et la Chine. Les bulles données par Alexandre VII aux vicaires apostoliques, ne comportant aucune dérogation à la juridiction de ces deux évêchés, sont dénuées de toute valeur, et les actes accomplis par les évêques français entachés de nullité.

Ainsi mis en cause, les jésuites chargèrent deux des leurs, Intorcetta et Jusserte, religieux de la province du Japon qui se trouvaient pour lors à Rome, de préparer leur réponse². Les mission-

1. Dalla S.Ma d'Alexandro VII, Arch. Prop. Atti CP a.1673-1674 f.29-40v. L'exposé des plaintes de Sevin, sous 19 numéros, était suivi d'une liste de 21 résolutions proposées à la discussion des cardinaux. — La Propagande venait d'obtenir par le bref *Credite nobis* du 6 avril 1673 que fût confirmée par Clément X la défense déjà portée par plusieurs de ses décrets d'imprimer quoi que ce soit sur les missions sans sa permission écrite. LAUNAY, *Mémorial* 2^e part. p.488, attribue ce bref aux démarches de Pallu. Sur la manière dont il fut notifié au général Paul Oliva par le préfet de la Propagande Altieri, voir ROCHEMONTEIX, *Les jésuites et la Nouvelle France*, t.I p.XLVI sq. — Les nouvelles de l'établissement des Français à Siam publiées à Paris en 1665 avaient provoqué un démenti de Sébastien da Costa, le vicaire général de Goa, dans son mémoire du 16 janvier 1668, supra p.160 n.3 ; il assurait les cardinaux que les Hollandais de Siam faisaient des gorges chaudes de la somptueuse église que Phranaraï, à en croire ce qui se disait en France, avait offerte à Lambert de la Motte et des nombreuses conversions réussies par ses prêtres. En vérité l'église était en paille, les conversions rares, et encore beaucoup des néophytes étaient-ils déjà retournés à leur idolâtrie (Arch. Prop. Atti CP a.1673-1674 f.260) — A remarquer qu'aucune des relations publiées après 1673 par les soins des vicaires apostoliques ou de leurs procureurs ne porte l'approbation exigée par *Credite nobis*, mais uniquement le privilège du roi. Voir là-dessus ROCHEMONTEIX, *op. cit.* p.L sq.

2. PALLU, *Brevis et perspicua expositio* p.182. — Sur Jusserte supra p.160. — Prosper Intorcetta, un Sicilien, était un missionnaire de Chine que ses supérieurs

naires de la compagnie n'acceptaient pas qu'on leur fit porter la responsabilité des théories professées à Lisbonne quant aux droits et privilèges du patronat. Plus simplement, ils estimaient qu'il ne leur revenait pas de discuter le bien-fondé des prétentions portugaises. Aux Indes orientales, où la tradition place l'Eglise sous le patronage du Portugal, les missionnaires ne peuvent que se conformer docilement aux obligations qui en découlent. Si des difficultés d'application surgissent, il n'appartient pas plus aux vicaires apostoliques qu'aux jésuites de Macao de les régler. Ce sont des affaires à débattre entre le Saint-Siège et le gouvernement portugais.

Mais le grief contre lequel s'élevaient avec le plus d'énergie Intorcetta et Jusserte, c'était l'accusation de corruption, de relâchement moral et de négoce, lancée contre les missionnaires de Macao par Lambert de la Motte. Les outrances mêmes du prélat servaient leur défense ; ils rappelaient à ce propos le jugement porté par le cardinal de Bouillon sur la lettre pastorale publiée par l'évêque de Béryste en 1667. Le passé et le présent de la société de Jésus, l'héroïsme de ses missionnaires venus aux Indes orientales avec saint François-Xavier le succès même de leurs travaux, tout protestait jusqu'à l'évidence contre le réquisitoire de l'évêque français. Aussi le mémoire suppliait-il les cardinaux de ne pas prêter créance aux affirmations d'un prélat qui cherchait systématiquement à amener l'opinion contre les religieux missionnaires et qui s'était discrédité lui-même par la violence de ses propos¹.

retirèrent de la prison de Canton, en l'échangeant contre un autre religieux, pour l'envoyer à Rome exposer au général la détresse de leur mission. « Pour un voyage si long et si difficile, il ne reçut que 20 écus d'or, tant était pauvre la vice-province de Chine. » Parti en 1670, il était à Rome en 1671, et il sera de retour à Canton en 1674. Intorcetta prit part à la controverse contre Navarette et écrivit de nombreuses traductions chinoises, dont celle des règles de la compagnie et celle des Exercices de saint Ignace. (PRISTER, *Notices*, t.I p.321. — Voir aussi H. JOSSON et L. WILLAERT, *Correspondance de Ferdinand Verbiest, de la Compagnie de Jésus (1623-1688)*, directeur de l'observatoire de Pékin, Bruxelles, 1938, p.129)

1. Per lettera scritta, sans titre ni date ni nom d'auteur, Arch. Prop. Atti CP a.1673-1674 f.244-247. La copie qu'en possèdent les archives des M.Etr. vol.202 p.83-90 porte dans la marge supérieure d'une main contemporaine l'indication 1677, mais rien n'oblige à accepter cette date. — Voir encore Benche la lettera, aussi sans titre ni date ni nom d'auteur, Arch. Prop. Atti CP a.1673-1674 f.249-251v, une autre défense des jésuites contre la lettre pastorale de Lambert de la Motte, qui s'appuie sur les attestations que Jusserte avait obtenues du chapitre de Goa en janvier 1668 et qu'il avait apportées à Rome.

CHAPITRE XX

L'APPUI TOTAL DE CLÉMENT X AUX VICAIRES APOSTOLIQUES

Nombreux brefs à l'archevêque et à l'Inquisition de Goa
et aux religieux missionnaires (1673-1674)

- I. Les évêques français protégés par la Propagande contre les entreprises du clergé portugais des Indes orientales. Brefs aux inquisiteurs, à l'archevêque et au chapitre de Goa : les privilèges du patronat limités au domaine effectif du Portugal.
- II. La subordination des religieux missionnaires aux vicaires apostoliques. Le bref *Decet romanum* ; les engagements imposés aux ordres religieux.
- III. Le voyage de Pallu de Surate vers Siam ; séjour au Bengale. La prise de Saint Thomas de Méliapour par l'Escadre de Perse ; projet pour l'établissement d'évêques français à Méliapour et au Bengale ; sympathie agissante de Pallu en faveur de la compagnie des Indes orientales.

En présence de la thèse de Charles Sevin et de celle d'Intorcetta et Jusserte, la commission cardinalice ne tarda pas à prendre position. Elle laissa de côté les accusations de négoce et de corruption sur lesquelles Lambert de la Motte insistait avec tant de véhémence. Les cardinaux estimaient sans doute que le bref *Sollicitudo* publié en 1669 par Clément IX suffisait à rappeler aux religieux leur devoir en matière de commerce, si besoin en était. Par contre des décisions catégoriques furent prises tant en ce qui concernait l'exacte extension du patronat portugais que l'autorité des vicaires apostoliques.

I

Dès le 2 octobre 1673, un décret de la commission rappela que les brefs émanant du souverain pontife avaient force de loi dans toutes les Indes sans qu'il fût jamais besoin du consentement du roi de Portugal ni du sceau de sa chancellerie¹. Toutes les bulles, celles

1. Arch. Prop. Atti CP a.1673-1674 f.11-15, ds LAUNAY, *Docum. historiques* p.56.

du passé comme celles de l'avenir, obligent chacun, laïque ou clerc, quel que soit son rang.

Puis Clément X lui-même, le 10 novembre, s'adressa sous forme de brefs d'une part aux inquisiteurs de Goa, d'autre part à l'archevêque et au chapitre. Aux inquisiteurs, le bref *Cum ad aures* reprochait trois choses : le procès intenté par Fragozo contre Lambert de la Motte, la captivité infligée à Chevreuil, le refus d'obéir à l'ordre d'éloigner Fragozo du territoire siamois¹. L'unique charge de l'Inquisition, rappelait le souverain pontife, c'est d'écarter tout ce qui peut porter atteinte à la pureté, à la conservation et à la propagation de la foi. Elle n'a donc aucune autorité pour appeler devant ses tribunaux les missionnaires envoyés par le siège apostolique en Asie orientale. Aux Indes, dans les territoires qui ne sont pas du *dominium* temporel du roi de Portugal, les vicaires apostoliques et leurs prêtres étant complètement exempts de la juridiction de l'Inquisition de Goa, celle-ci doit s'abstenir de toute action vis-à-vis d'eux.

A l'archevêque et au chapitre de Goa, le bref *Cum per litteras* adressait le blâme d'avoir osé mettre en doute la valeur des bulles données par le Saint-Siège aux vicaires apostoliques². Le pape exprimait son étonnement que la curie de Goa se fût permis d'exiger de l'évêque de Béryte qu'il présentât ses patentes à son délégué, Nicolas de Motta, comme si l'évêque eût dépendu du chapitre au lieu d'être directement délégué par Rome. Clément X voulait croire que les chanoines et leurs agents s'étaient laissés aller à d'aussi coupables abus de pouvoir par ignorance plus que par volonté formelle de désobéir au pape. Défense était faite à la curie de Goa de prétendre exercer le moindre acte de juridiction sur les évêques français en dehors du domaine possédé par le Portugal.

1. Jur.Pont.Prop.Fide I p.420-422. — « ... Quare pro commissis nobis a Domine nostro Jesu Christo suprema Ecclesiæ suæ præsentia, ut omnia in posterum fidei propagandæ impedimenta removeamus, Vicarios omnes Apostolicos eorumque missionarios jam missos, nec non ad Sinas, in Cocincinam, Tunchinum, Siamum, Cambojam, aliaque loca orientalia in dies mittendos, ab Inquisitionis Goanæ jurisdictione in iis regionibus, quæ temporali regis Portugalliæ dominio non subsunt, prorsus immunes declaramus, vobis apostolica auctoritate mandantes, ut a quovis ejusdem actu, sive per vos sive per inferiores officiales, sub quocumque prætextu, colore, aut privilegio, adversus ipsos exercendo penitus abstinatis, hujus S. Sedis voluntati, secus agentes, magno cum filialis erga eandem observantiæ vestræ dedecore adversatur... » — Le bref *Cælestibus et apostolicis*, qui avait prescrit d'éloigner immédiatement Fragozo du territoire siamois, était du 12 septembre 1671. Ce ne fut que le 26 avril 1673 qu'une lettre de rappel lui fut adressée par son supérieur, le P. Hyacinthe de Saint-Thomas. (Arch. M.Etr. vol.121 p.220)

2. Jur.Pont.Prop.Fide I p.421. « ... Prædictos quocirca Episcopos Gallos eorumque missionarios huic S. Sedi immediate subjectos declarantes, vobis apostolica auctoritate præcipimus ut sub gravissimis pœnis ac præsertim officii privatione, supradictis officialibus prohibeatis, ne in posterum adversus prænominatos Vicarios Apostolicos eorumque missionarios actum ullum jurisdictionis extra dominium temporale Regis Portugalliæ exercere audeant, sed illos, tanquam ab hac S. Sede immediate dependentes, peculiari reverentia prosequantur, plisque eorum conatibus ea qua par est caritate præsto sint. »

Quelques semaines plus tard, le 22 et le 23 décembre, Clément X réitérait sa volonté. Un nouveau bref à l'Inquisition de Goa, *Sollicitudo pastoralis officii*, révoquait expressément tous les privilèges que les souverains pontifes avaient pu jadis lui concéder sur l'ensemble des royaumes infidèles de l'Asie orientale. Après avoir rappelé les fautes de l'Inquisition goanaise, le bref délimitait strictement la zone de juridiction qui lui était laissée, à savoir les territoires soumis à l'autorité du roi de Portugal¹. Quant à la juridiction de l'archevêque et du chapitre de Goa, le bref *Illius qui caritas* interdisait sous peine d'excommunication à tout ecclésiastique, séculier, régulier ou membre de la société de Jésus, d'accepter ou de solliciter de la hiérarchie portugaise établie aux Indes orientales des lettres de vicaire général pour les territoires confiés par le Saint-Siège aux vicaires apostoliques².

Clément X portait ainsi un coup décisif aux prétentions portugaises à l'hégémonie spirituelle sur la totalité des Indes orientales. Pour bien montrer que le temps du monopole exercé par Lisbonne était fini, le pape décida encore, toujours le 23 décembre 1673, par le bref *Injuncti nobis cœlitus*, que les vicaires apostoliques, leur clergé et les laïcs qui leur étaient attachés seraient désormais libérés pour se rendre en Asie de toute obligation de s'embarquer au Portugal³. Le droit proclamé ici ne venait que confirmer le fait. Depuis 1660,

1. Jur.Pont.Prop.Fide I p.423-424. « ... nos ejusmodi malis ansam et occasionem in futurum præcidere cupientes, eosdem Vicarios Apostolicos eorumque missionarios, tam missos quam mittendos et eorum quemlibet, a quacumque jurisdictione Inquisitorum, commissariorum, judicum, aliorumve quorumlibet officialium et ministrorum, dicti officii Inquisitionis hæreticæ pravitatis in ea parte tantum, in qua carissimus in Christo filius noster Portugalliæ et Algarbiorum rex illustris temporaliter non dominatur, scilicet in China, Cocincina, Tunchino, Siam, Camboggia et aliis locis, quæ memoratis Vicariis Apostolicis commissa, et principibus infidelibus subjecta sunt, auctoritate apostolica tenore præsentium eximimus et plenarie liberamus, ac exemptos et liberatos dictæ jurisdictioni minime obnoxios esse et fore, decernimus et declaramus, districte prohibentes Inquisitoribus præfatis, et per ipsos omnibus eorum commissariis ac ministris et officialibus, ne in posterum ullum jurisdictionis actum in dictos Vicarios Apostolicos et eorum missionarios exercere audeant quovis modo seu præsumant. »

2. Jur.Pont.Prop.Fide I p.427-428. « ... omnibus et singulis ecclesiasticis et sæcularibus cujuscumque status, gradus et conditionis, necnon omnibus et singulis regularibus cujuslibet religionis, congregationis, Ordinis et instituti, etiam Societatis Jesu, ne sub quovis prætextu, colore, causa vel occasione, aut vigore cujuscumque privilegii vel indulti a Sede Apostolica emanati, ab ullo Primato, Archiepiscopo, Episcopo, capitulo, gubernatore, administratore, visitatore, vicario, vel alio quocumque litterarum deputationis in vicarium generalem vel foraneum, seu, ut aiunt, *de Vara*, visitatorem, vel alterius cujuscumque tituli et dignitatis pro exercenda quocumque modo vel titulo jurisdictione in locis, quæ venn. fratribus Episcopis Vicariis Apostolicis in China, Tunchino, Cocincina, Siam, Camboggia, aliisque Sinarum et Orientalibus partibus ab eadem S. Sede deputatis commissa sunt seu fuerint in futurum, emendicare, nec etiam oblatas accipere, vel illis quovis modo uti audeant quomodolibet seu præsumant, sub excommunicationis latæ sententiæ poena per eos ipso facto incurrenda, auctoritate apostolica, tenore præsentium, districte prohibemus et interdicimus. » Sur les vicaires dits *de vara*, infra p.336 n.4.

3. Jur.Pont.Prop.Fide I p.444-447.

les évêques français obéissaient à la Propagande en se gardant d'aller solliciter à Lisbonne un passage qu'on leur aurait refusé. Mais le document effaçait officiellement les anciennes contraintes dont Clément VIII n'avait pas osé délivrer les missionnaires du clergé séculier. Clément X achevait l'œuvre de libération commencée par Paul V et Urbain VIII¹.

Encore une fois, en 1674, avant que l'on pût rien savoir à Rome de la répercussion aux Indes des décisions prises l'année précédente, la Propagande obtint de Clément X de nouveaux brefs qui renforçaient les premiers. Les brefs *In apostolicae dignitatis* et *Christianae religionis*² déclaraient que les vicaires apostoliques et leur clergé, comme le territoire qui leur était soumis, étaient absolument libres de la juridiction des évêques des Indes jusqu'à décision nouvelle de la congrégation. Toute décision du Saint-Siège ou tout indult contraire à cet état de choses devait être tenu pour abrogé ; tous les contrevenants seraient frappés d'excommunication.

En même temps le pape donnait un avertissement aux autorités civiles des Indes. Le bref *Cum dudum felicis*³, reprenant l'excommunication lancée par Urbain VIII en 1633 contre ceux qui tenteraient de fermer l'accès des Indes orientales aux religieux missionnaires, l'étendait à ceux qui chercheraient à faire obstacle au passage des vicaires apostoliques, de leurs prêtres et des laïcs qui les accompagnaient. Par conséquent le vice-roi de Goa et ses subordonnés, s'ils cherchaient encore à barrer la route aux évêques français, tomberaient sous le coup de cette censure.

II

Il ne suffisait pas d'arracher les vicaires apostoliques à la domination du Portugal ; il fallait aussi les sortir de l'impasse où ils se trouvaient engagés avec les jésuites d'Extrême-Orient. C'est à quoi devait pourvoir une série de brefs publiés aux mêmes dates : le 10 novembre 1673, bref *Praecipua enimvero voluptate* ; le 23 décembre, brefs *Decet romanum* et *Apostolatus officium*.

Le premier mettait en garde les prêtres, les catéchistes et les fidèles du Tonkin et de la Cochinchine contre une fausse interprétation du bref *Cum ex aliis pluries*, concédé en 1665 par Alexandre VII à

1. Supra p.53-54.

2. Du 7 juin 1674, Jur.Pont.Prop.Fide I p.450 et p.452.

3. Du 8 juin 1674, Jur.Pont.Prop.Fide I p.451.

la prière de Philippe Marini¹. Celui-ci, d'après les dénonciations de Sevin, s'en était fait une arme contre les évêques français et leurs délégués. Rien dans ce document, disait Clément X, ne dispensait les religieux de la compagnie de Jésus de travailler sous la dépendance des vicaires apostoliques, seuls pasteurs légitimes des royaumes annamites. Quiconque pensait autrement était rebelle à la volonté du Saint-Siège.

Le bref *Decet romanum*, après avoir énuméré tous les documents émanés de la chancellerie pontificale depuis 1659 en faveur des vicaires apostoliques, reproduisait intégralement la constitution *Speculatores* par laquelle Clément IX avait fixé les règles de la subordination des religieux aux évêques délégués de la Propagande. Clément X se plaignait qu'on osât mettre en doute l'authenticité de telles pièces émanées des souverains pontifes usant de la puissance apostolique². Afin d'éviter qu'à l'avenir pareil scandale se renouvelât, le pape abrogeait tous les privilèges concédés antérieurement à qui que ce fût, même à des princes, qui pourraient paraître en opposition avec le contenu de son nouveau bref. Commandement était fait à toute la hiérarchie des Indes orientales et à tous les supérieurs d'ordres religieux de publier solennellement dans tous les lieux de leur juridiction le bref *Decet romanum*. Chaque chef d'ordre devait donner un acte écrit de son acceptation ; il devait s'engager à ce que le bref fût inviolablement observé par ses sujets ; il devait enfin le leur envoyer immédiatement par plusieurs voies à la fois avec la recommandation la plus pressante qu'ils eussent à s'y conformer³.

Un mois après la publication de *Decet romanum*, le procureur général de la compagnie de Jésus, Pirrus Gherard, agissant au

1. Jur.Pont.Prop.Fide I p.423.

2. Jur.Pont.Prop.Fide I p.433-442. « ... Nos, ex commissæ nobis divinitus apostolicæ servitutis munere, æquivocationes, tergiversationes, subterfugia et prætextus hujusmodi penitus et omnino e medio tollere, ac temerarium audaciam compescere, atque reprimere, necnon animarum saluti et christifidelium quieti, fideique catholicæ præfatæ propagationi, quantum nobis ex alto conceditur, prospicere cupientes, habita super præmissis cum particulari Congregatione venerabilium fratrum nostrorum S.R.E. Cardinalium negotiis Propagandæ Fidei præpositorum deliberatione matura, de illorum consilio et unanimi assensu, ac motu proprio et ex certa scientia et matura deliberatione nostris, deque apostolicæ potestatis plenitudine, omnes et singulas dictorum Alexandri et Clementis prædecessorum litteras supra expressas ab ipsis Alexandro et Clemente prædecessoribus respective vere et realiter ac summa maturitate, prudentia et apostolico zelo emanasse, nec falsitatis, nullitatis, subreptionis vel obreptionis, aliæque quocumque vitio vel defectu ullo modo laborare, tenore præsentium declaramus et attestamus. »

3. « ... Præcipimus et mandamus, ut ipsas præsentés litteras, tam suo quam suorum respective subditorum seu inferiorum nomine, acceptent, actumque acceptationis hujusmodi in scriptis reddant, et exempla hujusmodi pluribus viis quanto citius fieri poterit transmittant ad eosdem suos subditos seu inferiores, cum arctissimis præceptis easdem præsentés litteras et in eis contenta plenarie et integre ac vero et realiter et cum effectu in omnibus et per omnia exequendi et observandi. »

nom du général Paul Oliva, avait dû par ordre de la Propagande certifier devant notaire que son supérieur s'engageait sous la foi du serment à faire observer par tous ses sujets les brefs pontificaux et les décrets de la congrégation concernant les vicaires apostoliques¹.

Le 7 juin 1674, la constitution *Quoniam ea*² ordonna à tous les évêques des Indes, à tous les religieux et aux jésuites établis dans ces parages d'obéir à toutes les décisions des souverains pontifes comme à tous les décrets de la Propagande. Ceux qui se refuseraient à cette obéissance seraient passibles des châtiments dont la congrégation jugerait bon de les frapper ; les religieux et les jésuites seraient en outre *ipso facto* privés de voix active et passive aux chapitres de leur ordre.

Le même jour où avait paru *Decet romanum*, un autre bref, *Apostolatus officium*, avait approuvé le synode tenu par Lambert de la Motte au Tonkin en février 1670³. C'était la confirmation la plus formelle que le Saint-Siège approuvait la conduite des vicaires apostoliques. La mission dont Pallu avait chargé Charles Sevin avait parfaitement réussi, malgré les craintes qu'avaient conçues à certaines heures Gazil et ses collègues du séminaire de Paris. Dès le début de 1674, le missionnaire était rentré en France, d'où il regagnerait le Siam par la voie de terre⁴.

III

Pallu n'avait pas attendu longtemps à l'escale de Surate. En février 1672, le *Vautour*, un des navires de la compagnie royale, l'emmenait vers l'orient et, le 30 avril, le laissait à Bantam, port

1. Instrumentum acceptionis constitutionis Clementis PP. X quæ incipit *Decet romanum pontificem*, confirmatoriæ brevium Pontificum Alexandri VII et Clementis IX, et decretorum S. Congregationis de Propaganda Fide, ad favorem Vicariorum apostolicorum Chinæ, Tinchini, Cocincinæ, Siami, etc... emanatorum, ds Bull.Patr. II p.157.

2. Jur.Pont.Prop.Fide I p.433-442.

3. Jur.Pont.Prop.Fide I p.429-433.

4. Sevin obtint encore le bref *Super cathedram principis* (Jur.Pont.Prop.Fide I p.448-449) nommant, à la demande de Pallu, le dominicain chinois Grégoire Lopez vicaire apostolique de Nankin, en remplacement d'Ignace Cotelendi ; et le bref *Alias emanarunt*, du 23 octobre 1673 (*ibid.* p.447-448) renouvelant la permission d'ordonner les prêtres indigènes malgré leur ignorance du latin et sans titre d'ordination.

Par ce dernier bref les cardinaux refusaient de revenir sur leur volonté d'écarter la reprise des essais de liturgie chinoise. En effet les évêques français avaient fait demander par Sevin « qu'il leur fût donné permission de pouvoir (comme le font les prêtres jésuites en vertu du décret de Paul V en 1625) célébrer la tête couverte, et de traduire l'Écriture sainte, le missel et le bréviaire en langue chinoise afin que les prêtres du pays puissent faire leurs fonctions ecclésiastiques dans leur langue nationale. » Della S.Ma d'Alexandro VII, déjà cité, Arch. Prop. Atti CP a.1673-1674 f.40v)

situé à l'extrémité occidentale de l'île de Java¹. Pour gagner Siam sans retard, l'évêque aurait pu profiter d'un petit bâtiment portugais qui se trouvait là, mais il ne jugea pas prudent de se confier à lui. Menacé de rester à Bantam une année entière, il se décida pour un bateau anglais qui faisait voile vers Madras, d'où il comptait gagner Masulipatam et par un vaisseau maure rejoindre Tenasserim. Un voyage tourmenté l'amena non à Madras, mais sur la côte du Bengale, à Balassor, le 27 août.

Pallu débarquait pour apprendre une nouvelle qui allait le remplir de fierté et de joie : le 25 juillet, l'Escadre de Perse s'était emparé de Saint Thomas de Meliapor. La flotte de Blanquet de la Haye, forte de dix bâtiments, avait quitté la rade de Suali, le 6 janvier 1672, pour se diriger vers Ceylan où le vice-roi, d'après les instructions de Colbert, devait fonder dans la baie de Trincomalie un établissement français. Le long de la côte du Malabar, aux escales, on publiait une ordonnance du roi de France qui enjoignait à tous ses sujets « de quitter le service des Etats et provinces étrangers pour se ranger sous son obéissance² ».

En passant devant la rivière de Goa, Blanquet de la Haye tint à saluer le vice-roi portugais, qui se tenait à ce moment au fort de l'Aguada, « au nord de l'entrée de la rivière ». L'entrevue eut lieu incognito « pour éviter toutes les cérémonies ». « M. de la Haye, accompagné seulement de M. Caron, dit François Martin dans ses mémoires³, descendit à terre à la nuit ; il fut au port où le vice-roi l'attendait. L'entretien entre ces deux personnes considérables n'est pas venu à ma connaissance ; les spéculatifs se figuraient plusieurs projets d'importance de cette visite, mais pourtant qui n'eut pas de suite ; on crut qu'il y eût de la politique de la part seulement de M. de la Haye pour donner de la jalousie aux Hollandais. » Les apparences au moins, à défaut de la réalité d'une étroite union avec le Portugal, rien n'était plus conforme aux nécessités de la politique française aux Indes. Toujours est-il, ajoute Martin, « que pendant le séjour de l'escadre à Goa, l'on y prit des rafraîchissements et des vivres, il y eut plusieurs visites des officiers principaux de la ville et des religieux des divers ordres qui vinrent à bord de l'amiral saluer M. de la Haye. Le canon ne fut pas épargné aux santés que l'on but. Les Portugais de leur côté n'y furent pas plus réservés ».

1. Voir BAUDIMENT, *François Pallu* p.257 sq.

2. G. HANOTAUX et A. MARTINEAU, *Histoire des colonies françaises*, t. V, *l'Inde...*, par H. FROIDEVAUX et A. MARTINEAU p.26.

3. MARTINEAU, *Mémoires de François Martin*, t.I p.322.

Le 22 mars, les vaisseaux français arrivaient dans la baie de Trincomalie. Une désagréable surprise les attendait. Les Hollandais les avaient devancés et ils avaient déjà installé un fort sur le rivage. Blanquet de la Haye réussit bien à négocier avec le roi de Kandy la cession de la baie, mais devant l'arrivée d'une grosse escadre commandée par l'amiral Ryclof van Goens, il jugea plus prudent de laisser la place. Le 22 juillet, les Français arrivaient devant Méliapour que le roi de Golconde avait enlevé en 1662 aux Portugais, qui l'occupaient depuis 1504. Accueilli cavalièrement par le gouverneur maure, l'amiral français n'hésita pas ; il emporta la ville trois jours après¹.

* * *

Le 29 septembre, Pallu écrivait à Blanquet de la Haye : « Si les mesures que j'avais prises à Bantam eussent réussi, j'aurais eu la consolation de vous embrasser dans Méliapour, peu de temps après que vous l'avez conquise, et de me réjouir avec vous de ce noble et glorieux exploit, n'ayant rien à mon avis dans les Indes de plus avantageux pour l'Etat, pour la compagnie royale et pour la religion que la réduction de cette place sous les domaines de notre grand et invincible monarque². »

La victoire des armes françaises faisait ardemment désirer à Pallu que ses compatriotes eussent avant tout le souci des intérêts de la religion. Sans une étroite fidélité à Dieu et à l'Eglise, il n'y aurait ni succès solide pour le roi ni prospérité pour la compagnie. Méliapour dominée par le pavillon fleurdelysé suggérait à Pallu tout un plan pour le relèvement du christianisme dans les Indes. Il voulait qu'on se hâtât de donner au diocèse un évêque français, Louis XIV se substituant au roi de Portugal dans l'exercice du patronat. Pour obtenir le droit de nomination à cet évêché, il n'en coûterait au roi que de fournir sept ou huit mille livres tous les ans pour l'entretien de l'évêque, ce que donnait le trésor portugais. Méliapour pourrait même devenir un archevêché, de manière à soustraire son titulaire

1. Le Portugal fut très jaloux de la prise de Méliapour par les Français. « Toutes les nations étaient déclarées contre nous... jusqu'aux Portugais qui nous traversèrent, et même publiquement. » (MARTINEAU, *op.cit.* p.614, et aussi p.583)

2. Pallu à La Haye, Balassor, 29 septembre 1672, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.II p.236. — La Haye n'avait pas d'hésitation à trouver que le devoir des prêtres français était de l'aider dans ses entreprises conquérantes. Il en voulait, au moment de la prise de Méliapour, aux deux capucins français de Madras, Ephrem de Nevers et Zénon de Baugé, de ce qu'ils n'avaient pas voulu se rendre suspects aux Anglais par trop de complaisance pour lui, au risque de la destruction de leur mission. Pourtant François Martin, qui raconte cet épisode, dit : « Ils ont été toujours bons Français et ont rendu tous les services qu'ils ont pu. » (MARTINEAU, *op.cit.* p.412.) Cf. A. DUARTE, *Les premières relations entre les Français et les princes indigènes dans l'Inde au XVII^e siècle (1666-1706)*, Paris, 1932, p.49.

à toutes les prétentions de l'archevêque de Goa, primat des Indes. Des lettres pressantes datées de Balassor l'exposaient à Colbert et aux directeurs du séminaire¹.

Un prélat sorti du royaume de France, « où plus religieusement que partout ailleurs on observe la discipline ecclésiastique », servirait d'exemple à tout l'épiscopat et au clergé des Indes que Pallu jugeait profondément déchu. Il le faudrait choisir « homme fort, vertueux docte, prudent et expérimenté ». Pallu pensait qu'on ne pourrait pas mieux réussir qu'en « le tirant, disait-il, de notre petit corps, ou du moins en l'y agrégeant aussitôt désigné. Sa maison deviendrait une sorte de séminaire modèle, où l'on préparerait les candidats aux ordinations non seulement par les exercices des dix jours devant chaque ordre, conformément à ce qui se pratique à Rome et en plusieurs évêchés de France, mais plus longtemps et de plus longue main². »

Le zèle de Pallu lui faisait entrevoir des projets plus grandioses encore qui seraient l'honneur des Missions-Etrangères de Paris : l'établissement d'un séminaire pour les brahmes, la création d'un vicariat apostolique du Bengale et du Pégou. C'est au secours de l'Inde toute entière que Dieu lui paraissait appeler les évêques français³. Mais tous ces plans reposaient sur une installation durable de la France dans les Indes. Or l'occupation de Méliapour par les soldats et les marins de Blanquet de la Haye fut une chose éphémère. Dès le 6 septembre 1674, cernée par les Maures du roi de Golconde et par les Hollandais, la ville capitulait. Aussitôt après, Blanquet de la Haye avec deux navires faisait voile vers la France. L'échec de l'Escadre de Perse était consommé.

*
* *

A Balassor et à Bantam comme auparavant à Surate, Pallu se préoccupait activement des intérêts de la compagnie des Indes. Il continuait à envoyer à Colbert et aux directeurs maints renseignements et conseils, insistant sur l'importance tant politique que commerciale du comptoir de Bantam, car la proximité de Batavia permettait « d'avoir et d'entretenir de ce lieu des intelligences secrètes

1. Pallu à Colbert, Balassor, 20 décembre 1672, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.II p.246.

2. Pallu à Brisacier, Balassor, 22 décembre 1672, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.I p.782.

3. « J'ai trouvé dans la vue... que, sans nous détacher du soin de nos missions, Dieu nous appelle encore au secours du Bengale et du Pégou, et même de Méliapour et peut-être de toute l'Inde, la paix et le repos de mon cœur que je cherchais. » (Pallu à Besard, Balassor, 20 décembre 1672, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.I p.178)

très suivies et fort importantes¹ ». En outre, Bantam était tout désigné pour être le centre du commerce avec les Moluques, le Tonkin, la Chine et le Japon. A Balassor, Pallu s'était informé soigneusement du trafic avec le Bengale que faisaient Hollandais et Anglais dans leurs comptoirs d'Ougli et de Pipeley, concurrents dangereux pour les marchands de France. Il écrivait aux directeurs : « Je ne dois rien négliger en ce qui regarde votre service² ».

C'était en lui une conviction ancrée que, si Paris suivait ses conseils, les affaires de la compagnie deviendraient prospères pour le plus sûr profit des missions. Florissante, la compagnie aurait dans les Indes orientales des bateaux nombreux qui assureraient le transport des missionnaires. Les services qu'elle tirerait d'eux l'obligeraient à écouter leurs conseils, quand la morale serait en jeu. Pallu déjà osait écrire au directeur Baron : « J'ai vu s'introduire la coutume de refuser aux matelots la moindre partie de leurs gages pour les choses les plus nécessaires pour le vêtir, le pain et le tabac, et les obliger en même temps par la nécessité où ils se trouvent réduits de prendre de l'eau-de-vie, des chapeaux et autres à des prix exorbitants qu'on y met, sachant bien qu'ils ne pourront s'en servir pour y faire de l'argent qu'ils n'y perdent en même temps la moitié et davantage. Je vous prie, cher Monsieur, de faire un peu d'attention sur ce procédé pour voir toute la mauvaise foi, l'indignité et l'injustice qui s'y trouvent. Cette conduite ne convient point à une compagnie royale ; elle n'avancera jamais ses affaires par ces voies là ; cela ne peut servir qu'à en chasser Dieu, l'avilir et la discréditer³. » Chez Pallu, les préoccupations temporelles n'étaient jamais qu'au service de ses devoirs d'évêque. S'il savait donner à la compagnie royale d'utiles conseils pour avancer son négoce aux Indes, il savait aussi se faire son directeur de conscience.

D'ailleurs aucun abus ne paraissait tolérable à l'ardeur de son zèle. Bien qu'il fût fatigué à son arrivée à Balassor, son séjour forcé au Bengale l'invita à étudier l'état du christianisme dans ce royaume et à dénoncer à Rome les désordres des chrétiens avec leurs causes. Le souci de relever le clergé des Indes orientales continuait à le hanter. On lui avait rapporté que le bref *Sollicitudo* contre le commerce

1. Pallu à Colbert, Bantam, 4 juin 1672, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.II p.231. Pallu avait laissé à Bantam un des prêtres venus avec lui d'Europe, Claude Gayme, à la fois pour servir de procureur aux missionnaires et d'aumônier au futur comptoir de la compagnie française dont il escomptait bien l'établissement.

2. Pallu aux directeurs de la compagnie des Indes orientales, Balassor, 22 décembre 1672, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.II p.245. Voir aussi une lettre du 6 janvier 1673 aux mêmes, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.II p.252.

3. Pallu à Baron, Balassor, 6 janvier 1673, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.II p.255.

des clercs avait déjà été publié aux Philippines par ordre de la régente d'Espagne. Au contraire, aux Indes orientales on semblait encore l'ignorer ; Chevreuil avait entendu dire qu'il ne serait fait aucun cas de ce bref tant que la chancellerie de Goa ne l'aurait pas enregistré. Impatient, Pallu écrivit alors à Sevin, qu'il croyait toujours à Rome, pour qu'il pressât la Propagande d'agir énergiquement auprès des ordres religieux. Les cardinaux devaient contraindre les supérieurs généraux à remettre au secrétaire de la congrégation copie des commandements d'obéir au bref envoyés par eux à leurs missionnaires. La Propagande en assurerait à son tour l'expédition par les voies qui lui sembleraient les plus sûres. Par son nonce enfin, le pape en ferait tenir le bref à Lisbonne, « avec ordre de demander au roi de Portugal, de sa part, main forte pour le faire exécuter dans tous les lieux de son obéissance, tant des Indes orientales que du Brésil et de l'Afrique¹ ».

Depuis Surate, Pallu était accompagné par Chevreuil pour qui il avait la plus vive amitié. Sous l'influence de son ami qui l'avait tant ému par le récit de ses tribulations au Cambodge, à Macao et à Goa, son tempérament impressionnable et sensible ne pouvait qu'incliner à plus de rigueur vis-à-vis de tout ce qui était du Portugal et lié à sa fortune. Ecrivant de Balassor au séminaire de Paris et recommandant qu'on se servît des rapports qu'il avait envoyés pour dresser les instructions de route des nouveaux missionnaires, il précisait avec dureté : « Il n'y faudra pas omettre les précautions qu'ils doivent prendre avec les Portugais et les autres chrétiens des Indes, suivant les indications de M. Chevreuil, dont la principale doit être qu'on ne doit jamais traiter avec aucun que comme si on savait certainement qu'il dût être le jour suivant notre plus grand ennemi². »

En se préparant à revoir Lambert de la Motte, Pallu retrouvait les dispositions d'esprit dans lesquelles il l'avait quitté huit ans auparavant. Le 8 mars 1673, il laissait Balassor sur un petit navire siamois ; et le 27 mai, il arrivait à Siam.

1. Pallu à Sevin, décembre 1672, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.I p.168.

2. Pallu à Fermanel, Balassor, 20 décembre 1672, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.I p.174. — Dans cette lettre à Fermanel, Pallu réitérait la très vive recommandation qu'il faisait à Gazil par le même courrier, de lire et de faire lire attentivement par tous les directeurs du séminaire et par tous les missionnaires qu'ils enverraient dans les Indes, le traité *De procuranda Indorum conversione*, du jésuite espagnol Joseph de Acosta. « Je ne crois pas, écrivait-il à Gazil, qu'il se puisse rien faire de plus juste pour aider à la conversion des infidèles ; c'est le plus solide fondement qu'un missionnaire apostolique puisse poser dans ses expéditions. » — Cf. DAINVILLE, *La Géographie des humanistes* p.152 ; et surtout ROUSSEAU *L'idée missionnaire aux XVI^e et XVII^e siècles* p.60 sq.

CINQUIÈME PARTIE

L'AFFERMISSEMENT
DE L'AUTORITÉ DES ÉVÊQUES FRANÇAIS
DANS LES MISSIONS D'INDOCHINE

CHAPITRE XXI

L'ÉTABLISSEMENT DÉFINITIF DES ÉVÊQUES FRANÇAIS DANS LE ROYAUME DE SIAM

Louis Laneau, vicaire apostolique de Siam (1673)

- I. Le développement de la mission des prêtres français à Siam. Attentions de Phranaraï pour Lambert de la Motte ; études linguistiques de Laneau et Langlois ; progrès du séminaire.
- II. Le refus opposé par les religieux au bref *Speculatores* en 1672 ; attachement du jésuite français Tissanier aux droits du patronat portugais.
- III. Le second séjour de François Pallu à Siam (mai 1673-août 1674). La réception solennelle des évêques français par Phranaraï. Louis Laneau premier vicaire apostolique de Siam ; son sacre ; un appel des évêques au clergé de France. Interdiction à Lambert de la Motte de s'absenter du royaume ; projet d'une ambassade en France. Réponse prudente du grand inquisiteur de Goa.
- IV. Les difficultés de Laneau avec le clergé portugais. Conflit avec Jean d'Abreu, visiteur de l'évêché de Malacca ; refus opposé par Thomas Valguarnera au bref *Cœlestibus et apostolicis* ; un échec de Laneau à propos du bref *Decet romanum*.

Tandis que Jacques de Bourges, puis François Pallu s'étaient exposés aux périls de l'océan pour s'en aller à Rome assurer l'avenir des vicaires apostoliques, Lambert de la Motte avait dépensé une énergie farouche à enraciner à Siam leur établissement. Convaincu qu'une assise solide dans le royaume de Phranaraï où les chrétiens jouissaient de la paix et de la liberté, était indispensable à toute tentative de mission dans les pays annamites, il n'avait pas hésité, pour s'y faire une place, à engager la lutte contre les Portugais et

le clergé du patronat¹. Dès la fin de 1665, sur sa prière, le gouverneur de l'évêché de Malacca, Paul d'Acosta, lui avait donné délégation de ses pouvoirs sur Siam. L'évêque en avait profité pour condamner aussitôt le commissaire de l'Inquisition, le dominicain Fragoso, et pour s'en prendre ensuite aux jésuites dans sa lettre pastorale du 15 octobre 1667 sur le commerce des clercs. L'année suivante, d'autres difficultés s'étaient élevées entre lui et le chapitre de Goa, qui avaient trouvé leur conclusion peu après son retour du Tonkin en 1670.

Durant ces années de lutte l'œuvre missionnaire n'avait pas été négligée. Si les conversions étaient rares parmi les Siamois, les nationalités très diverses qui se coudoyaient à Siam offraient plus de prise à la prédication de la foi chrétienne et avaient permis l'organisation d'un début de séminaire. Les quatre premiers prêtres cochinchinois et tonkinois y avaient reçu leur sacerdoce².

I

Au commencement de l'année 1671, Lambert de la Motte tomba si gravement malade qu'on perdit un instant toute espérance de le guérir. Phranaraï, dès qu'il sut la nouvelle, se hâta de lui envoyer le meilleur de ses médecins chinois. Cette marque de la bienveillance royale fut agréable au prélat, mais « la joie d'être semblable à Jésus-Christ crucifié et le désir de mourir firent une impression bien plus douce sur son cœur », toujours avide de souffrance pour mieux avancer dans les voies de la perfection intérieure. Revenu pourtant à la santé, l'évêque vit arriver au début du mois de juillet 1671 deux nouveaux missionnaires, Pierre Langlois et Bénigne Vachet, qui s'étaient embarqués à Port-Louis deux années auparavant. Déjà en février 1669, Bourges revenant d'Europe lui avait amené trois nouveaux prêtres, Gabriel Bouchard, Guillaume Mahot et Claude Guiart³.

C'était un précieux renfort pour Lambert de la Motte qui, à certains moments, s'était trouvé seul à Siam avec Louis Laneau, missionnaire de la première heure et cheville ouvrière du séminaire.

1. Supra chap.x.

2. *Relation des missions des évêques* p.44 sq.

3. Le 11 avril 1669, Jacques de Bourges avait eu la douleur de perdre en route, à la hauteur des côtes de Guinée, le jeune frère de l'évêque, Nicolas Lambert de la Motte.

Un autre encouragement lui vint au cours de l'été 1671, lorsqu'il reçut les brefs que Clément IX avait accordés en 1669 à Pallu. L'un d'eux, *Cum sicut accepimus*, étendait au royaume de Siam la juridiction des vicaires apostoliques, garantissant l'avenir de leur établissement sur les bords de la Ménam¹. Rassuré, l'évêque de Béryste se décida à entreprendre alors le voyage de Cochinchine. Il emmènerait avec lui Vachet et Mahot, tandis que Guiart les rejoindrait avec quelques jours de retard².

* * *

Ne restaient à Siam que Laneau, Bouchard et Langlois pour assurer, avec le service de l'église et du séminaire, celui des institutions charitables dont le nombre commençait à grandir³. Les trois missionnaires décidèrent de se partager entre la ville royale et une localité appelée Pourcelouc, où ils voyaient le centre des royaumes de Siam, de Laos et Pegou⁴. Laneau obtint d'y être envoyé, « tant par un sentiment d'humilité pour s'éloigner de la cour où il était considéré dès ce temps-là, que par un mouvement de zèle pour aller faire lui-même l'épreuve de ce qu'on pouvait attendre des habitants de la campagne ». Son séjour à Pourcelouc fut bref : cinq semaines. La population fit un accueil aimable à son enseignement. On lui adressa quelques demandes de baptême, mais il ne jugea pas prudent d'y répondre si vite.

Rentré à Siam, Laneau se remit avec ardeur à l'étude du siamois et du bali ; il tenait à cette dernière langue pour acquérir une connaissance parfaite de la religion du pays. Son activité était inlassable. Tout en composant une grammaire et un dictionnaire de l'une et l'autre langue, il traduisait en siamois les prières et la doctrine chrétienne, écrivait un petit traité en quatre parties. Ce qui ne l'empêchait pas de s'employer au soin des malades, car il avait la réputation à la cour comme à la ville d'être un habile médecin. On mit à profit ses connaissances pour bâtir auprès du séminaire un petit hospice pour les pauvres, en attendant qu'on eût les moyens d'élever le grand hôpital dont Lambert de la Motte avait fait le projet depuis quelques années.

1. Supra p.260 n.4.

2. Sur les voyages de Lambert de la Motte en Cochinchine, voir le chapitre suivant.

3. Nous suivons la *Relation des missions et des voyages des évêques vicaires apostoliques et de leurs ecclésiastiques* des années 1672, 1673, 1674, et 1675, Paris, 1680, p.57 sq.

4. Avis sur la mission de Pourcelouc, ds LAUNAY, *Siam* p.62.

Cependant Langlois avait pris la direction du séminaire, où l'on parlait chinois, tonkinois, cochinchinois, siamois et portugais. Il s'appliquait de son mieux à l'étude du cochinchinois, au point que, six mois après son arrivée à Siam, il était à même de commencer un dictionnaire contenant 1.500 mots de plus que celui d'Alexandre de Rhodes. La grammaire qu'il composa était un chef-d'œuvre, au dire de Vachet, et les séminaristes en « firent un si grand profit qu'en moins de trois années il y en eut douze qui furent jugés capables d'entrer en philosophie¹ ».

Langlois et Laneau rêvaient de publier en cochinchinois et en siamois la vie des saints ainsi que des explications sur les évangiles du dimanche. Ils les avaient déjà traduites, mais en utilisant des caractères latins. Aux directeurs du séminaire de Paris, Langlois réclamait du matériel d'imprimerie. « Nos seigneurs les évêques et les missionnaires français, leur écrivait-il, ne sont pas moins à considérer que les autres missionnaires qui ont une imprimerie dans leurs missions. Les jésuites ont leur impression chez eux à Goa, à Macao et à Manille, où ils font imprimer ce qu'ils veulent ; les dominicains l'ont aussi à Manille dans leur couvent, où ils font imprimer ce qu'ils jugent à propos. Nous la pouvons bien avoir chez nous, à Siam, où est l'abord de toutes nos missions et de toutes les nations et un très beau séminaire. Nos domestiques mêmes seront nos imprimeurs². »

Des projets de Lambert de la Motte en 1667, il ne restait à établir que la communauté de vierges chrétiennes, puisque déjà l'hôpital et le séminaire avaient pris corps. Ce fut à son retour de Cochinchine, en mars 1672, que Lambert de la Motte put lui donner un commencement d'exécution, « par la rencontre heureuse de plusieurs sujets qui se trouvaient disposés à ce dessein et qui vivaient déjà ensemble en esprit de communauté », comme il l'écrivit un peu plus tard à

1. Voir Mémoires de Vachet, ds LAUNAY, *Siam* p.26 sq. — Y voir aussi le gros effort que fit Langlois pour mettre le latin à la portée des séminaristes annamites : « On m'a donné des écoliers qui ne savaient ni A ni B, ni servir la messe, ni parler aucune des langues que je savais ; on m'a mis en main un rudiment latin et français, et le dictionnaire du Père Alexandre de Rhodes, puis c'est tout. Ce dictionnaire ne peut servir qu'à un missionnaire qui sait très bien le latin, et non pour l'apprendre ; ainsi j'ai été obligé de traduire premièrement le rudiment français en cochinchinois, puis de faire un dictionnaire en latin et cochinchinois fort ample. J'ai fait un apparat cochinchinois et latin tiré de l'apparat français et latin du P. Lebrun, pour enseigner facilement le latin. Enfin j'ai traduit encore la *Nouvelle méthode pour apprendre avec facilité les principes de la langue latine* (imprimée chez Claude Thibout, devant le collège des trois Évêques, à Paris) du français en cochinchinois, mot pour mot ; et tous mes écoliers l'ont manuscrite. C'est un moyen à présent très facile pour les missionnaires d'apprendre le cochinchinois ; et qui que ce soit apprendra le latin avec facilité dans les royaumes du Tonkin et de la Cochinchine. » Le dictionnaire et la grammaire annamite de Langlois, restés manuscrits, sont aujourd'hui perdus. (A. LAUNAY, *Mémorial de la Société des Missions-Etrangères*, 2^e part., Paris, 1916, p.362)

2. Langlois aux directeurs du séminaire, lettre citée plus haut.

la duchesse d'Aiguillon¹. L'évêque leur donna un règlement semblable à celui des Amantes de la Croix qu'il venait d'instituer au Tonkin et auparavant en Cochinchine.

II

Le souci le plus pressant de Lambert de la Motte aussitôt rentré à Siam fut d'imposer aux jésuites et aux dominicains de la ville la reconnaissance du bref *Speculatores* qui subordonnait les religieux à l'autorité des vicaires apostoliques.

Le 22 octobre 1672, il envoya Pierre Langlois, accompagné de Jean de Courtaulin, un nouveau missionnaire qui venait tout juste de débarquer, à la maison des jésuites pour leur intimer le bref pontifical². Le supérieur du moment était Tissanier, Valguarneira étant devenu, depuis 1670, visiteur des missions de la province. Les pères répondirent qu'ils ne pouvaient recevoir aucun document émanant du Saint-Siège, s'il n'était passé d'abord par la chancellerie du roi de Portugal. Les deux Français se rendirent ensuite au couvent des dominicains que Fragozo n'avait toujours pas quitté. On leur fit une réponse analogue : il fallait aux religieux la permission de leurs supérieurs de Goa. Lambert de la Motte leur avait donné trois jours pour se soumettre en lui présentant leurs lettres patentes ; il en attendit neuf. Dans l'intervalle, jésuites et dominicains s'étaient réunis. Au dire de l'évêque de Béryte, ils tombèrent d'accord que recevoir le bref de Clément IX serait faire acte de rébellion contre le roi de Portugal, et décidèrent de s'opposer par la force à toute nouvelle signification du document.

Pour publier l'interdit dont il les frappait, Lambert de la Motte voulut dépêcher ses missionnaires le jour de la Toussaint dans les deux églises des religieux. Mais ses envoyés, afin d'éviter le tumulte, eurent recours à l'interprète des Portugais auprès de la cour. Ce fut

1. *Relation des missions et des voyages 1672-1675* p.61. — L'heure ne semblait pas venue de faire appel à des religieuses d'Europe : « Je n'y vois guère d'utilité en ce pays où nous sommes aujourd'hui en liberté et peut-être demain chassés. Jusqu'à ce qu'on soit assuré des lieux et que la plupart des puissants soient chrétiens, il ne faut guère penser à envoyer des filles ou femmes qui ne feraient qu'embarrasser les missionnaires. Quand il s'en présentera du pays, alors nous tâcherons de leur donner les mêmes règlements qu'à nos religieuses d'Europe, ou du moins ceux que nous croirons pouvoir être observés. » (Langlois aux directeurs du séminaire, Siam, juin 1671, ds LAUNAY, *Siam* p.24)

2. Nous suivons Arch. M.Etr. vol.876 p.710-712. Cf. B.VE *Varie oppositioni*, et B.VE *Sommario*. D'après ce dernier document, Tissanier aurait été menacé d'un soulèvement du camp, s'il acceptait de recevoir le bref, par les trois autres pères qui vivaient avec lui à Siam, des Portugais.

lui qui communiqua aux intéressés copie de la sentence qui les atteignait. Quatre heures après, Fragoso lui retournait ses papiers. Le dimanche 6 novembre, tandis que le bref et la sentence étaient affichés à la porte de l'église des Français, jésuites et dominicains protestaient dans leurs églises. Tissanier dit en chaire qu'il croyait bien que Lambert de la Motte était un véritable évêque, qu'il ne niait pas son titre de vicaire apostolique ni non plus l'authenticité du bref *Speculatores* ; mais le saint-père avait été mal informé et sa décision n'était pas passée par la chancellerie portugaise. D'ailleurs le général de la compagnie avait prescrit aux siens d'attendre des ordres avant d'obéir aux vicaires apostoliques. En conséquence, les chrétiens pouvaient toujours demander les sacrements aux religieux, malgré l'interdit que Lambert de la Motte jetait sur eux.

Huit jours après, Tissanier renouvelait son refus. Ce Français était aussi attaché aux privilèges du patronat qu'un sujet du roi de Portugal. Ni son amitié pour Pallu, ni l'appui qu'il avait apporté à Siam même aux critiques lancées par les vicaires apostoliques contre les clercs trop engagés dans le négoce, ne pouvaient effacer l'impression profonde laissée en lui par son passage à Lisbonne et à Goa. Il se souvenait de la promesse qu'il s'était faite de ne jamais oublier l'accueil que le roi Jean et la reine Louise avaient réservé à ses compagnons et à lui, en majorité français, lorsqu'en 1655 ils étaient partis pour les missions¹. Il n'avait pas oublié non plus Goa, ses sanctuaires, le tombeau de saint François-Xavier, le collège des pères qui « surpasse en beauté et en magnificence celui de Coimbre, encore qu'il ne soit pas si grand ni si fameux pour les sciences », la piété du comte de Sarcedas, le vice-roi, son zèle pour les missions et son amour pour la compagnie de Jésus. « Croyant qu'il était venu aux Indes pour contribuer à la conquête des âmes plutôt qu'à celle des provinces », Sarcedas n'avait pas hésité à disposer d'un bateau pour que les missionnaires fussent plus vite à Macao. Tissanier avait été témoin de la ferveur de sa prière devant le corps de François-Xavier. Le jour de la fête du saint, il l'avait vu demeurer plusieurs heures devant la châsse « avec tant de dévotion qu'on voyait bien qu'il avait de la peine à s'éloigner de la vue d'un objet qu'il estimait beaucoup plus que toutes les richesses des Indes ». Ainsi, même aux yeux d'un Français, le Portugal conservait du passé, malgré l'effondrement de sa puissance politique, son prestige de grande nation catholique protectrice rée des missions par toutes les Indes orientales.

1. TISSANIER, *Voyage au Tonkin* p.16 sq. Supra p.112.

Avant la fin de ce mois de novembre (1672), Lambert de la Motte avait réuni toutes les pièces du procès relatif à la notification du bref *Speculatores* aux religieux du camp portugais¹. Sa lettre d'envoi réclamait des cardinaux un remède efficace au schisme qui gagnait les missions annamites : ou rappeler les vicaires apostoliques pour laisser les jésuites seuls comme ils travaillaient auparavant, ou faire sortir les jésuites des territoires confiés aux vicaires apostoliques. Que si les cardinaux n'osaient se résoudre à ce parti extrême, trois mesures s'imposaient. D'abord, interdire formellement au roi de Portugal, à l'archevêque ou au chapitre de Goa, aux ordinaires des diocèses du patronat, évêque, gouverneur, visiteur ou vicaire *de vara*, l'exercice de toute juridiction dans les territoires des vicaires apostoliques du Tonkin, de la Cochinchine et de la Chine. Ensuite, interdire aux mêmes ordinaires de conférer les ordres à aucun sujet originaire des territoires confiés aux vicaires apostoliques. Enfin, déclarer exempts de la juridiction de l'inquisiteur de Goa et de ses commissaires, les vicaires apostoliques, leurs missionnaires, leurs prêtres indigènes, leurs catéchistes, les laïcs de leur maison².

En même temps, Lambert de la Motte écrivait au grand inquisiteur de Goa pour le mettre au courant de la conduite de Fragoso. En lui envoyant une copie des pièces adressées à Rome, l'évêque le pria d'intervenir, car dans la capitale des Indes orientales, il était plus près et mieux à même d'agir que les cardinaux, et aussi parce que les décrets de l'Inquisition étaient plus respectés dans les Indes orientales que ceux-mêmes du siège apostolique³.

III

Quelques mois plus tard, le 27 mai 1673, les Français de Siam eurent la joie de voir arriver François Pallu, que Louis Chevreuil accompagnait depuis Surate. Après la lumière qui s'était faite en lui au cours de son voyage de retour, Pallu ne pouvait plus ressentir aucune appréhension de se rencontrer avec Lambert de la Motte. Les deux évêques se retrouvaient en plein accord. Mais Pallu avait

1. Voir le dossier Arch. Prop. SRCP Ind.Or. 6 décembre 1677 f.261-274.

2. Lambert de la Motte à la Propagande, Siam, 24 novembre 1672, Arch. M.Etr. vol.857 p.243.

3. Lambert de la Motte à l'inquisiteur de Goa, 23 novembre 1672, Arch. Prop. SRCP Ind.Or. 6 décembre 1677 f.275-275v ; et Arch. M.Etr. vol.858 p.247.

maintenant à en persuader leurs amis de Paris, vers lesquels se hâtait Sevin avec des instructions qui démentaient l'engagement solennel du 2 février 1670. Sous peine de voir la division s'aggraver irrémédiablement entre les missionnaires de Siam et leurs procureurs parisiens, il fallait les réconcilier.

Le 3 septembre 1673, Pallu écrivait à Brisacier, Gazil, Fermanel et Besard, décidé à ne rien cacher de la situation telle qu'il l'avait trouvée à Siam. Lambert de la Motte, par sa douceur et sa patience, a su ramener à lui tous les esprits « et il en dispose comme il lui plaît ». Les sentiments et la manière d'agir des procureurs à son égard l'ont mis dans la nécessité de se passer d'eux ; il a déjà écrit à l'archevêque de Paris et au supérieur de Saint-Sulpice « pour avoir des missionnaires par leur moyen ». Lui-même, Pallu, n'espère pas pouvoir l'arrêter dans cette résolution, si les procureurs ne veulent point revenir en arrière. Leur tort a été de se laisser entraîner ouvertement contre l'évêque par une animosité sans frein. Pallu le leur reprochait avec sévérité ; il exigeait même que fût brûlé le procès-verbal de l'engagement auquel ils l'avaient contraint de souscrire en 1670.

Mais n'y avait-il pas aussi une erreur dans le rôle que le séminaire croyait devoir jouer auprès des chefs de mission¹ ? On s'y occupe des affaires déjà résolues à Rome au point de retenir, sans même leur en donner explication, des instructions adressées par le Saint-Siège aux vicaires apostoliques. Or, si les chefs de mission et leurs procureurs sont chargés en commun du soin de la conversion des infidèles, la direction des missions, affirmait Pallu, « regarde la personne des vicaires apostoliques qui ont titre et grâce pour cet effet ». Ce qu'il proposait, c'était un partage. Que les procureurs transmettent exactement et dans le plus strict secret toutes les correspondances échangées entre Rome et les missions, les évêques écouteront leurs avis sur la conduite des affaires. Mais ils ne pouvaient pas s'obliger à les suivre. Particulièrement en ce qui concerne les jésuites, Pallu et Lambert de la Motte revendiquaient leur droit d'agir entièrement à leur guise ; ils prenaient seulement l'engagement de ne rien écrire dans leur correspondance privée qui puisse faire tort aux jésuites de France.

A leurs amis de Paris, ils écriront les choses telles qu'elles se passent. Ceux-ci devront se fier à eux, et ne rien croire des bruits

1. Suivant LAUNAY, *Docum. historiques* p.336 « les premiers directeurs du séminaire agissaient au moins autant par eux-mêmes et de leur autorité propre (comme associés à l'œuvre générale des Missions-Étrangères) qu'en qualité de procureurs des vicaires apostoliques. »

répandus contre les missionnaires avant de leur en avoir parlé. Quant à la publication à faire des nouvelles des missions, les évêques s'en remettrent à leur jugement pour en divulguer ce qu'ils estimeront bon, mais sans altérer la vérité. Pallu voulait enfin que les directeurs du séminaire fussent prêts à accepter, même en leur accordant deux places dans la procure, les missionnaires demandés à Messieurs de Saint-Sulpice par Lambert de la Motte, s'il venait à s'en offrir¹.

* * *

Pallu avait apporté « deux lettres adressées au roi de Siam, l'une du pape Clément IX et l'autre de Sa Majesté très chrétienne, toutes deux accompagnées de présents, pour remercier ce prince de la protection singulière qu'il a toujours donnée aux évêques français et pour l'obliger à conserver l'entière liberté avec laquelle il leur permet de faire leurs fonctions dans la capitale² ». Phranaraï, averti par Lambert de la Motte, décida de recevoir les deux prélats en audience publique au milieu d'une pompe extraordinaire. La mise au point des questions d'étiquette prit plus de trois mois, si bien que la réception n'eut lieu que le 18 octobre³. Le souverain s'informa avec attention de la puissance de Louis XIV, de son expédition en Hollande, « du succès de ses armes, de l'état de la maison royale, de la beauté et de la magnificence de sa cour ». Quelques jours après la cérémonie dont ils étaient revenus fort contents, les évêques apprirent

1. Pallu à Brisacier, Gazil, Fermanel et Besard, Siam, 3 septembre 1673, Arch. M.Etr. vol.27 p.322. — Une correspondance aussi grave parut aux deux évêques mériter un messager spécial. Plutôt que de se priver encore d'un prêtre, ils décidèrent de la confier à un laïque de grande piété, également cher aux missionnaires de Siam et aux directeurs du séminaire, Foissy de Chamesson, qui était pour eux tous l'ami de la première heure. Après avoir commandé le *Saint-Louis* comme capitaine, Foissy de Chamesson s'était fait le compagnon de Pallu dans son premier voyage à Siam, puis dans son retour en Europe ; sans l'attendre, il était reparti de France en 1669 avec Langlois et Vachet. — Son second voyage de retour vers l'Europe ne réussit pas. Arrêté à Masulipatam et jeté en prison, le roi de Golconde étant alors en guerre avec les Français devant Méliapour, il mourut le 25 août 1674. Du moins le courrier dont il avait la charge fut sauvé et parvint à Paris.

2. *Relation des missions et des voyages 1672-1675* p.107 sq. On y trouve la lettre de Clément IX avec son original latin, et la lettre de Louis XIV. — Voir Arch. Prop. SRCP Ind.Or. a.1677 vol.C f.253-258v une relation de Siam sur le succès de la présentation des lettres du pape au roi de Siam.

3. Le protocole exigeait qu'en la présence du souverain, personne ne paraisse « assis, ni debout, ni chaussé, ni autrement que prosterné contre terre ». Les évêques firent représenter « qu'il ne leur était pas permis d'accepter, étant bien aises de s'exempter par là de tout ce qui pouvait blesser l'honneur de la religion, la dignité de leurs personnes et la gloire de la France, dont le grand monarque remportait en ce temps-là des victoires si éclatantes que le bruit en retentissait jusqu'aux extrémités du monde. Le roi voulut bien se relâcher sur ce chapitre. Il consentit qu'ils demeureraient chaussés, et seraient assis en particulier sur un tapis richement brodé, et qu'ils feraient leurs civilités à la mode de l'Europe. » (*Relation des missions et des voyages 1672-1675* loc.cit.)

que Phranaraï avait le dessein d'envoyer un ambassadeur en Europe pour répondre au pape et au roi de France.

Ce fut l'occasion d'une nouvelle audience, qui eut lieu cette fois non plus à la capitale mais à Louvo, une sorte de Fontainebleau de la cour siamoise où le roi aimait à chasser le tigre et l'éléphant. L'entretien dura environ trois heures, « qui furent tout le temps que l'on employa à dompter un éléphant furieux ». Une chose étonnait Phranaraï : le motif qui avait amené les évêques français si loin de leur patrie, et pourquoi le roi de France avait secondé leur dessein. Le zèle du salut des âmes, répondirent les prélats. Sur ce, Phranaraï déclara « qu'il serait bien aise de contribuer aux glorieux desseins du roi de France, et que pour lui donner des marques de l'estime particulière qu'il faisait de sa vertu, il avait résolu de lui faire offre, dans l'étendue de ses Etats, d'un port où l'on pourrait bâtir une ville au nom de Louis le Grand qui serait même dans la suite la résidence d'un de ses vice-rois. » Pallu et Lambert de la Motte eurent encore à plusieurs reprises des audiences du souverain pendant leur séjour à Louvo, qui dura du 19 novembre au 1^{er} décembre. Pour leur marquer sa sympathie, Phranaraï leur fit envoyer « quarante grands bassins d'argent, un régal de fruits et de confitures du Japon, de la Chine et du Siam, accompagnés de deux excellents chevreuils ; le ministre seconda la libéralité du roi son maître, et voulut aussi faire ses présents ».

Le ministre, c'était le barcalon, le puissant Constance Phaulcon. Il était pour lors très préoccupé de la présence de l'escadre de Blanquet de la Haye dans les mers des Indes. Un vaisseau siamois, qui battait pavillon de Hollande, ayant été mis à mal par les Français, Phaulcon demanda aux évêques leur intervention auprès de l'amiral ; ce qu'ils lui promirent avec plaisir. Le fait est qu'au même moment la Haye fit relâcher, dès qu'on eut reconnu qu'il appartenait au roi de Siam, un bateau arrêté à Masulipatam qu'il avait cru d'abord être aux Maures.

Phranaraï se montra très touché de cette attention. Les évêques rentrèrent à Siam pleins de confiance. L'ambassade, dont ils avaient déjà donné annonce à Louis XIV avant même d'être reçus à Louvo¹,

1. Pallu, Lambert de la Motte et Laneau à Louis XIV, Siam, 8 novembre 1673, ds LAUNAY, *Siam* p.50 sq. — Ce projet d'ambassade eut son écho en 1675 devant l'Assemblée du clergé de France, qui se tenait à Saint-Germain : « Nous venons d'apprendre le succès de ce qui s'est passé en la cour du roi de Siam, lorsque les lettres du pape et du roi lui ont été rendues par nos évêques, et le dessein du prince de cet État d'envoyer un ambassadeur en Europe vers le pape et vers le roi. On le croit déjà parti et l'on ne peut qu'attendre de grands avantages en faveur de la religion de l'arrivée de cet ambassadeur et de cette négociation qu'on doit à la prudence de nos évêques. » (Discours à NN. SS. les archevêques, évêques et autres du clergé assemblés à Saint-Germain-en-Laye, ds LAUNAY, *Docum. historiques* p.438)

ne devait partir que plusieurs années après. Mais Phranaraï marqua ses sentiments pour les Français en décidant de leur faire bâtir dans sa capitale une grande maison en briques et une église. Un jour de fête solennelle où il parcourait la Ménam en grand appareil, « Sa Majesté, faisant donner ordre aux rameurs de quitter la route qu'ils avaient accoutumé de tenir et de remonter la rivière au lieu de la descendre, s'approcha du lieu où la maison des Français est située, et là s'arrêtant quelque temps à considérer leur bâtiment et leur camp avec une application qui montrait assez sa bienveillance, elle ne trouva pas qu'ils eussent suffisamment de terrain et leur donna au même temps un autre camp tout proche, où elle déclara qu'elle voulait bâtir une magnifique église pour être un jour la première cathédrale de son Etat. Comme ce camp était celui de la nation de la Cochinchine, il fallut placer autre part les Cochinchinois¹. »



On pouvait en effet bâtir une cathédrale à Siam, son évêque était déjà désigné. C'était Laneau, dont Lambert de la Motte et Pallu avaient fait choix dès la fin de septembre 1673. L'évêque d'Héliopolis avait eu d'abord un autre candidat, Louis Chevreuil ; mais il s'était incliné devant le sentiment des missionnaires de Siam qui, tous, s'accordaient à louer l'humilité de Laneau, sa patience et son ardeur au travail². Successeur de Cotelendi comme vicaire apostolique de Nankin, il recevait en même temps la juridiction sur le royaume de Siam en vertu du bref *Cum sicut accepimus* de Clément IX³. Laneau, déjà, avait accompagné ses deux collègues aux audiences royales où il avait été un interprète précieux grâce à son excellente connaissance de la langue siamoise. Il fut sacré le jour de Pâques 1674. « La mitre, la crosse, la croix, l'anneau et tous les autres ornements pontificaux du nouveau sacré n'étaient pas fort précieux, mais ils étaient propres, et l'on peut dire que la pauvreté qui paraissait en tout cela au milieu d'un royaume idolâtre, avait je ne sais quel éclat qui représentait avec des couleurs bien vives la riche simplicité des premiers siècles de l'Eglise⁴. »

1. *Relation des missions et des voyages 1672-1675* p.130.

2. Courtaulin à Tronson, Siam, 30 octobre 1683, ds LAUNAY, *Siam* p.330.

3. Laneau reprenait aussi le titre d'évêque de Mételopolis qui était celui de Cotelendi. Lambert de la Motte l'avait désigné pour l'épiscopat en vertu du bref *E sublimi sedis apostolicæ* que leur avait accordé Alexandre VII. — Sur la contestation qui aurait pu s'élever à ce sujet entre les deux évêques, voir la lettre citée plus haut de Pallu à Brisacier, Gazil, Fermanel et Besard.

4. *Relation des missions et des voyages 1672-1675* p.232 sq. Le souci de ramener l'Eglise dans les Indes orientales à la simplicité de l'Eglise primitive se retrouve fréquemment dans la correspondance des missionnaires français. Leurs adversaires le leur reprochaient

Pallu et Lambert de la Motte devaient aussi se préoccuper d'accroître le nombre de leurs missionnaires. Une « lettre circulaire à tous les ecclésiastiques de France pour les inviter à venir travailler aux missions » fut adressée à M. de Bretonvilliers, supérieur de Saint-Sulpice. « Jetant les yeux de notre sollicitude de tous côtés, écrivaient les évêques, nous les avons particulièrement arrêtés sur vos séminaires qui, portant tous les caractères de leur fondateur de très sainte et de très heureuse mémoire et recevant tous les jours part des impressions de ce même zèle qui vous a fait entreprendre la mission du Canada, sont remplis d'un très grand nombre d'ecclésiastiques, que vous avez cultivés avec soin non seulement dans les sciences mais aussi dans l'exercice des plus hautes vertus, pour les rendre capables de toutes les fonctions apostoliques... Nous finissons nos instances par le respect que vous avez pour les desseins et les désirs de feu Monsieur l'abbé Olier qui, épanchant son cœur dans celui de l'évêque d'Héliopolis peu de temps avant sa mort, lui protesta qu'il se tiendrait heureux s'il pouvait aller passer le reste de ses jours dans le service de la mission du Tonkin¹. »

Tout en sollicitant des renforts de France, les vicaires apostoliques ne négligeaient pas le séminaire de Siam qui devait être « le fondement et la pépinière de toutes leurs missions ». Aussi rédigèrent-ils, avant de se séparer, un long *avis pour le gouvernement du séminaire de Siam*². En l'envoyant à Gazil, Pallu lui expédiait aussi un plan de la future cathédrale de la ville royale « pour contenter la curiosité et la dévotion du public », et lui réclamait pour elle une horloge³.

avec insistance, car elle leur paraissait une preuve d'attachement au parti janséniste. — La réforme du clergé séculier était pourtant la condition *sine qua non* de son emploi par la Propagande, du moins la congrégation en avait-elle jugé ainsi quand, à peine constituée, elle donnait en 1626 son approbation expresse à une réimpression du *Tractatus de missionibus* publié à Louvain deux années auparavant par Philippe Rovenius. Répondant au célèbre ouvrage de Thomas à Jesu, le *De procuranda salute omnium gentium*, Rovenius soutenait que, de soi, le clergé séculier devait l'emporter dans l'apostolat missionnaire sur les réguliers, quels que fussent les mérites passés ou présents de ces derniers, mais à condition qu'il fût réformé *ad normam primitivi cleri*. (VAUMAS, *L'Eveil missionnaire de la France* p.264 n.27)

1. Ds LAUNAY, *Histoire générale*, t.I p.208. — Monsieur Olier était mort en 1657. Sur la demande qu'il avait faite à Alexandre de Rhodes de le suivre au Tonkin, voir M. FAILLON, *Vie de Monsieur Olier*, t.III p.377 sq.

2. Arch. M.Etr. vol.129 p.241, publié en partie par LAUNAY, *Docum. historiques* p.480 sq. — Les trois évêques réglèrent encore la fondation à Siam de la procure générale de toutes leurs missions. Voir ds LAUNAY, *Docum. historiques* p.352 sq. le concordat passé à ce sujet, le 14 avril 1674, entre les trois vicaires apostoliques, ainsi qu'un projet de statut pour le procureur général.

3. Dans une description de cette grande église « toute de briques et de chaux, bien bâtie, ayant deux ailes à la porte du chœur... », on relèvera que « le toit est formé à la manière des temples des idoles du pays » (Mémoires de M. Aumont, ds LAUNAY, *Siam* p.76.) Plus tard, Phaulcon fera cette réflexion ironique à propos des dimensions de la cathédrale : « Ma come sarà finito (il templo magnifico) dove si trovaranno christiani per frequentarlo ? » Mémoire à Innocent XI, en 1682, Arch. Prop. SRCP Ind.Or. a.1686-1689 f.291-306v. — Les Français en effet ne devaient pas jouir de la bienveillance du ministre favori jusqu'à la fin de sa puissance.

Il lui faisait enfin part de son désir de rejoindre son vicariat du Tonkin : « Tout se dispose pour le voyage du Tonkin, quoique le père Philippe Marini publie pour m'en dégoûter. Je suis résolu d'y aller comme chapelain du vaisseau (de la compagnie des Indes orientales) et de faire tenter par nos braves marchands d'y être admis en qualité de chapelain de leur factorerie¹... »

Ce ne fut toutefois que six mois plus tard que Pallu put quitter Siam, le 20 août 1674, sur un bâtiment équipé par un Français, M. du Hautmesnil. Mais l'évêque d'Héliopolis n'atteindrait pas son vicariat. Obligé par la tempête de chercher un refuge à Manille et arrêté par les autorités espagnoles, le vice-roi des Philippines l'enverrait à Madrid solliciter du Conseil des Indes sa mise en liberté.

* * *

Si Pallu obtint sans peine l'autorisation de s'éloigner de Siam, Lambert de la Motte se heurta à un refus de Phranaraï quand il voulut dans le même temps partir pour la Cochinchine. Au début de février 1674, une barque cochinchinoise était arrivée à Siam. Elle apportait à l'évêque de Béryte la nouvelle que Hien-vuong avait donné liberté de prêcher et d'embrasser la foi dans son royaume et qu'il désirait que le vicaire apostolique vînt faire chez lui sa résidence. Lambert de la Motte savait que son départ n'agréerait pas aux Siamois, car ils comptaient sur lui pour travailler aux relations d'amitié qui s'amorçaient avec la cour de France. On disait même que le roi voulait lui faire accompagner l'ambassade qu'il projetait d'envoyer à Louis XIV.

L'idée vint à l'évêque de profiter de cette situation pour avancer les affaires de la religion dans le royaume. En communiquant à Phaulcon l'invitation de Hien-vuong, Lambert de la Motte lui fit remarquer qu'il ne pouvait pas se dispenser d'aller en Cochinchine, mais que si le roi « voulait faire expédier des lettres patentes en forme d'édit pour donner dans ses Etats la même liberté que le roi de Cochinchine avait donnée dans les siens », il y aurait peut-être moyen

1. Pallu à Gazil, Siam, 31 janvier 1674, ds LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.I p.201. — On peut trouver l'écho des bruits que Marini faisait courir à Siam dans une lettre qu'il écrivait alors à un chrétien du Tonkin. Le vice-roi, lui annonçait-il, a renvoyé de Goa à Lisbonne les supérieurs des dominicains et des franciscains qui avaient des patentes de vicaire général reçues directement de Rome. D'autre part le prince régent de Portugal a écrit au pape pour exiger le rappel des évêques français. Dans ces conditions, un voyage de Pallu au Tonkin serait un désastre. (Marini à Antoine de Vada, Siam, 15 août 1674, Arch. Prop. SRCP Ind.Or. a.1677 f.152-152v. Cf. B.VE Sommario)

pour lui de partager sa résidence entre les deux pays¹. Sur ces entrefaites, à la fin d'avril, un vaisseau cochinchinois vint mouiller dans le port de Siam. Les évêques résolurent d'en profiter pour arracher une décision à Phranaraï : ou il accorderait l'édit dont Lambert de la Motte avait parlé à Phaulcon, ou l'évêque partirait pour la Cochinchine sans promesse de retour.

Laneau et lui s'en allèrent à Louvo, où était le souverain, pour tâcher de faire aboutir l'affaire. Là ils s'ouvrirent de leur désir à un personnage de l'entourage royal avec qui ils étaient liés d'amitié. Celui-ci les découragea de soutenir leur requête, dont Phaulcon de son côté n'avait pas osé parler à son maître. En ne ménageant pas ses bonnes grâces aux évêques, en leur faisant bâtir une église à ses frais, Phranaraï estimait qu'il donnait à la religion des Français des gages suffisants de sympathie. Mais quant à faire l'édit que souhaitait Lambert de la Motte, le roi le voulait d'autant moins « qu'on le prendrait en son royaume pour un commandement exprès et que ce n'était pas son intention ». Lambert de la Motte et Laneau sentirent qu'ils n'étaient pas si puissants sur le souverain qu'ils avaient pu l'imaginer à voir les faveurs qu'ils en avaient reçues.

Au sujet du projet de voyage, Phranaraï n'était pas mieux disposé. Aussi l'évêque n'insista plus et renonça momentanément à son départ. Finalement ce furent deux de ses missionnaires, Gabriel Bouchard et Jean Courtaulin, qui s'en allèrent en Cochinchine dans un bateau envoyé en cachette par les chrétiens du pays. Quelques mois plus tard, la cour de Hué renouvela son invitation à Lambert de la Motte. Le vaisseau du roi de Cochinchine amena en mai les messagers de Hien-vuong accompagnés de Mahot et de Vachet. Les messagers s'engagèrent devant Constance Phaulcon à ramener l'évêque l'année suivante, si bien qu'après quelques intrigues de dernière heure, Phranaraï consentit cette fois au départ du Français².

Avant de s'en aller (le 23 juillet 1675), Lambert de la Motte avait enfin reçu de Goa la réponse du grand inquisiteur à la prière d'agir vite et ferme qu'il lui avait adressée à la fin de 1672. C'était au fond une fin de non-recevoir, l'Inquisition refusant de prendre parti à propos de la bulle *Speculatores* ; à se mêler d'une affaire qui n'était pas de sa compétence, elle estimait qu'elle perdrait son crédit. Seul le cas de Fragoso était retenu par les inquisiteurs, qui d'ailleurs avaient décidé d'y porter remède avant même d'avoir reçu la lettre

1. *Relation des missions et des voyages 1672-1675* p.244 sq.

2. *Relation des missions et des voyages 1672-1675* p.339.

de l'évêque. En fin de compte, l'Inquisition de Goa paraissait satisfaite que l'évêque se fût adressé à elle. Le prélat de son côté éprouva quelque contentement à constater qu'on ne lui contestait pas son titre¹. A cause de cela, si évasive que fût la lettre sur le fond du débat, elle lui serait tout de même utile en face des religieux de son vicariat de Cochinchine.

IV

En rejoignant sa propre mission, Lambert de la Motte laissait le premier vicaire apostolique de Siam dans une situation délicate. Déjà, en effet, Laneau s'était heurté aux Portugais. Quelques mois après son sacre, dans l'église des jésuites, Philippe Marini, expulsé du Tonkin et débarqué à Siam en 1673, avait parlé en termes sévères contre les Français à l'occasion de la Saint-Ignace². Au mois de mars 1675, ce fut plus grave. Ayant achevé son temps de visiteur, Thomas Valguarnera rentrait à Siam plus que jamais décidé à s'opposer à l'établissement des Français³. De Macao, il n'avait pas cessé de veiller. Vers la fin de 1673, Valguarnera avait estimé que son titre de visiteur de la province du Japon et de vétéran de la mission de Siam lui faisait un devoir d'éclairer une nouvelle fois la religion des cardinaux. Sa lettre rappelait à quelles conditions prudentes la compagnie pratiquait une certaine forme de négoce indispensable à la subsistance des missionnaires en Extrême-Orient. L'évêque de Béryste avait trouvé prétexte à s'indigner parce que la compagnie avait négocié dans différents ports un certain nombre de marchandises que lui avait laissées en héritage, pour la fondation d'un collège à Siam, un marchand décédé dans ces parages. Toutes ces explications, on aurait été heureux de les fournir à Lambert de la Motte, disait Valguarnera aux cardinaux, si l'évêque avait voulu entendre

1. *Compendiosa narratio eorum quæ acta sunt... anno 1675*, par P. Langlois, Arch. M.Etr. vol.121 p.180 ; et vol.877 p.216. La lettre datée de Goa, 7 avril 1674, était adressée « Illustrissimo ac reverendissimo Domino D. Petro Lambert episcopo Beritensi, vicario apostolico apud Cochinchinos ». — Sur sa réception à Siam, voir *Relation des missions et des voyages 1672-1675* p.322, où l'on peut lire « que M. de Béryste reçut quelque temps après (Pâques 1675) des lettres fort respectueuses des inquisiteurs de Goa, par lesquelles ils lui marquaient le désir qu'ils ont de contribuer de leur autorité autant qu'ils le pourront à l'exécution des bulles du Saint-Siège. »

2. Marini à Antoine de Vada, Siam, 15 août 1674, lettre citée plus haut : « Il P. Rettore mi ha obligato di predicare il giorno di S. Ignatio ; ho detto alcune cose intorno alle Bolle vere o surrettitie, dal che non havranno havuto gusto forsi li Beritenses. » Le recteur devait être encore Tissanier.

3. Valguarnera se mit aussitôt à reconstruire l'église paroissiale du camp portugais, à laquelle il réussirait à intéresser Phranarai et l'archevêque de Goa.

raison au lieu de s'adonner à une persécution systématique de la compagnie¹.

Avec Thomas Valguarnera, le bateau de Macao amenait à Siam un prêtre portugais, Jean d'Abreu de Lima, que le chapitre de Goa venait de nommer visiteur du diocèse de Malacca. Les chanoines ne désarmaient pas contre Lambert de la Motte, et ils avaient chargé d'Abreu de lutter contre les empiètements de l'évêque français sur la juridiction de l'évêché de Malacca². Ce fut avec Laneau que le visiteur portugais eut affaire. Le 25 mars, d'Abreu ayant notifié sa présence aux missionnaires français, Laneau lui envoya à son tour notification de sa propre élection. Naturellement le Portugais refusa d'en reconnaître la validité puisqu'elle n'était pas passée par la chancellerie de Lisbonne. Le 21 avril, reprochant au visiteur d'administrer les sacrements sans sa permission, Laneau le déclara suspens. Jean d'Abreu répliqua en excommuniant l'évêque et en interdisant aux chrétiens d'avoir recours aux prêtres français. Les deux sentences furent l'une et l'autre affichées suivant l'usage aux portes des églises³.

Au milieu de ces scènes pénibles, l'évêque de Metellopolis reçut de Rome le bref *Cælestibus et apostolicis*, donné le 7 septembre 1671, qui déclarait nulle la sentence portée jadis par Fragoso contre Lambert de la Motte⁴, et prescrivait en outre au dominicain de quitter le royaume de Siam. Laneau fit avertir dominicains et jésuites de la ville. Le dimanche 28 août 1675, le notaire désigné par l'évêque s'en fut porter le bref à la maison des frères prêcheurs. Le supérieur, Emmanuel de la Nativité, s'inclina après une lecture attentive du

1. Valguarnera à la Propagande, Macao, 10 octobre 1673, Arch. Prop. SRCP IO a.1679 f.274-277.

2. Arch. Prop. SRCP Ind.Or. a.1677 f.585. — Les pouvoirs donnés à Jean d'Abreu faisaient ainsi mention des missionnaires français : « Sunt quidam episcopi extranei et extraordinarii, præcipue vero episcopus Berythensis qui usurpare vult dignitatem et auctoritatem episcopi Malacensis quique, quod pessimum est, inimicus factus est omnibus religiosorum ordinibus, cunctisque inibi existentibus christianis. » C'est afin de remédier à ces maux que Jean d'Abreu était nommé visiteur du diocèse de Malacca. Les chrétiens étaient tous tenus de lui obéir sous peine d'excommunication. Quant aux prêtres qui ne reconnaîtraient pas sa juridiction, à l'excommunication s'ajouteraient l'interdit et la privation de leurs charges. — D'après Versio libelli quem Patres societatis Jesu in pluribus privatis domibus, in omnibus christianorum conventibus, toto denique hoc Tunkino a vertente Junio mense huius anni 1676 adversus Illustr^{mos} R^{mos} DD. Episcopos Berythensem et Heliopolitanum hactenus incontinenter promulgarunt, f.581v (Arch. Prop. SRCP Ind.Or. a.1677 f.580-581v), c'est à l'unanimité que les chanoines de Goa avaient voté les pouvoirs de Jean d'Abreu.

3. Sommario del processo del visitatore della Chiesa di Malacca, Arch. Prop. SRCP Ind.Or. a.1677 vol.D f.33-33v. — Dans une lettre à la Propagande datée du 20 octobre 1675, Langlois signalait la présence à Siam de trois prêtres séculiers portugais, dont Nicolas de Motta auquel Lambert de la Motte avait eu affaire en 1670. (LAUNAY, *Siam* p.60 sq.) — Voir encore aux archives des Missions-Étrangères vol.121 p.459-469 le procès envoyé par Laneau à la Propagande sur tous ces événements.

4. Supra p.152.

document. Il le reçut « avec honneur » et, comme le commandait le texte lui-même, le fit afficher à la porte de son église¹. L'accueil des jésuites fut différent. Ils étaient trois, Thomas Valguarnera ayant alors avec lui un Portugais, Emmanuel Suarez, et un Belge, Jean Maldonat, ce dernier adversaire décidé des vicaires apostoliques français². Les pères repoussèrent le bref qui n'était pas passé, dirent-ils, par la chancellerie du roi de Portugal. Dans la soirée de ce dimanche, Valguarnera alla faire ses doléances à l'entourage du roi de Siam, se plaignant que les nouveaux missionnaires voulussent contraindre les pères, qui étaient portugais, à « vivre à la manière de France³ ».

* * *

Au plus fort de ces événements étaient parvenus à Siam les brefs accordés par Clément X à la suite du séjour de Sevin à Rome en 1673. Laneau ne put se retenir de faire notifier immédiatement aux jésuites et aux dominicains le bref *Decet romanum* qui renouvelait les dispositions déjà prises dès 1669 par le bref *Speculatores*. Jésuites et dominicains furent d'accord pour refuser de recevoir ce bref des mains du vicaire apostolique français. Le 8 octobre 1675, Valguarnera précisa qu'il s'estimait trop petit personnage pour se prononcer, en le laissant publier dans son église, sur un texte de pareille importance. Quant aux dominicains, ils attendraient que le bref leur fût communiqué par leurs supérieurs, dont ils n'avaient encore rien reçu⁴.

Cette position était d'autant plus défendable que le bref *Decet romanum* spécifiait que les supérieurs religieux résidant à Rome

1. Laneau au secrétaire de la Propagande, Siam, 20 décembre 1675, Arch. M.Etr. Siam vol.858.

2. Quelques années plus tard, Jean-Baptiste Maldonat s'efforcerait d'être un médiateur entre ses confrères portugais et les missionnaires français. Mais en 1675 il était très hostile à ceux-ci : « Est horrendus hostis Gallorum », écrivait de Macao à son sujet, le 20 janvier 1675, son ami Jean de Haynin au provincial de la Gaule-Belgique. — Sur cette lettre et sur la personnalité de Jean-Baptiste Maldonat, cf. H. BOSMANS, *Correspondance de J.B. Maldonado de Mons, missionnaire belge au Siam et en Chine au XVII^e siècle*, ds *Analectes pour servir à l'Histoire ecclésiastique de la Belgique*, XXXVI, Louvain, 1910.

3. Toute l'affaire de la réception du bref *Cœlestibus* et *apostolicis* à Siam est exposée dans B.VE Varie oppositioni. Un procès verbal authentique des incidents qui accompagnèrent la publication de ce bref à Siam fut établi par les soins des vicaires apostoliques, en date du 1^{er} septembre 1675, et envoyé à la Propagande, B.VE Sommario.

4. Dans B.VE Varie oppositioni, et B.VE Risposta. — La résistance des religieux était générale et incessante. En 1674, le jour de la Toussaint, Lambert de la Motte et Laneau avaient fait afficher leur réponse à un franciscain, Antoine de Sainte Catherine, qui venait d'excommunier et de déclarer apostat de son ordre le franciscain portugais François-Louis de la Mère de Dieu, que les évêques français avaient reçu à leur service à Siam depuis plusieurs années avec la permission de ses supérieurs. (Voir *Brevi et perspicua expositio*, ds LAUNAY, *Docum. historiques* p.243 sq.)

devraient en transmettre eux-mêmes le texte à leurs sujets et les contraindre à y obéir sans délai. Malheureusement, seul, le bref était parvenu à Siam : les autres pièces manquaient encore. La précipitation de l'évêque et le refus de soumission qu'elle entraîna allaient avoir les conséquences les plus graves. Comme Lambert de la Motte lors des difficultés précédentes, Laneau se hâta d'envoyer à Rome un procès-verbal qui mettait en relief l'insoumission de ses contradicteurs.

LAMBERT DE LA MOTTE DANS SON VICARIAT DE COCHINCHINE

Le libéralisme de Hien-vuong
à l'égard des missionnaires français

- I. Le premier voyage de Lambert de la Motte en Cochinchine (juillet 1671-avril 1672). Rencontre avec le jésuite Barthélemy Acosta ; le synode de Faifo ; publication du bref *Speculatores*.
- II. Progrès des missionnaires français ; affermissement de leur situation ; l'action de Claude Guiart, de Guillaume Mahot et de Jean Courtaulin. La guerre de 1672 entre la Cochinchine et le Tonkin.
- III. Le second voyage de Lambert de la Motte en Cochinchine (juillet 1675-mai 1676). L'évêque à la cour de Hué ; meilleure situation des chrétiens ; opposition irréductible du parti portugais. Satisfaction de Lambert de la Motte à la fin de sa visite.

Lambert de la Motte n'avait jamais oublié que son sacre avait fait de lui le premier vicaire apostolique de la Cochinchine. Malgré toutes les affaires qui l'attachaient à Siam, c'est vers le royaume de Hien-vuong que ses yeux se tournaient constamment et c'est dans sa capitale, à Hué, qu'il eût voulu s'établir. Cependant il ne put y faire que deux rapides voyages : le premier secret, en cachette du roi de Siam comme du roi de Cochinchine ; le second presque officiel, avec l'agrément des deux souverains.

I

Il y avait dix années que l'évêque de Béryste attendait de pouvoir entrer en personne dans son vicariat de Cochinchine¹, quand il vit arriver auprès de lui, à Siam, les deux prêtres indigènes Joseph Trang et Luc Ben, effrayés de se voir seuls à la tête de la chrétienté. La mort d'Antoine Hainques et de Pierre Brindeau, les deux délégués

1. Supra p.146.

du vicaire apostolique, emportés soudainement à un mois d'intervalle, était un trop gros coup pour eux ; ils venaient supplier Lambert de la Motte de ne pas les laisser sans chef¹. Le nombre des baptisés s'était beaucoup accru durant les années 1669 et 1670. L'apostolat de Hainques avait brillamment réussi, et au lendemain de sa disparition soudaine, l'un des deux prêtres cochinchinois avait encore baptisé à lui seul, en moins d'un mois, plus de 200 personnes.

A Siam, l'avis unanime des missionnaires fut que l'évêque de Béryste devait passer lui-même en Cochinchine, ce qui lui causa beaucoup de joie. Emmenant avec lui Bénigne Vachet et Guillaume Mahot, le prélat partit de Siam, le 20 juillet 1671, sans en dire mot à personne. Quelques jours plus tard, un autre missionnaire, Claude Guiart, fils d'un orfèvre parisien amené aux Indes orientales en même temps que Mahot par Jacques de Bourges, prenait à son tour le chemin de la Cochinchine.

L'expédition épiscopale emportait dans ses bagages les brefs signés par Clément IX, en 1669, que Lambert de la Motte venait opportunément de recevoir au début de juillet 1671. La publication en Cochinchine du bref *Speculatores* devenait un des buts essentiels de l'évêque². Quatre marins cochinchinois formaient tout l'équipage du petit *balon* où montèrent les trois Français et les deux prêtres indigènes, une « barque sans clou, sans corde, sans ferrement, sans toile et sans pilote », au dire de Vachet³. Le long des côtes du Cambodge, une tempête faillit l'engloutir ; on réussit cependant à doubler d'assez loin la barre du Mékong. Il eût été dangereux de tomber dans les mains des Cambodgiens, alors en guerre avec Hien-vuong, qui coupaient la tête aux Cochinchinois dont ils pouvaient s'emparer⁴.

Aux derniers jours du mois d'août, l'évêque et ses compagnons arrivaient en vue de la province de Fumoy⁵, la plus méridionale de la

1. *Relation des missions des évêques* p.90 sq.

2. Les riverains de la Ménam appelaient *balons* des embarcations qui « sont des arbres creusés auxquels on applique quelques ais à droite et à gauche pour en faire comme les bords ». (*Relation des missions et des voyages 1676-1677* p.162)

3. Dans la *Relation des missions et des voyages 1672-1675* p.1 sq., qui reproduit une lettre de Vachet dont les archives des Missions-Étrangères ne possèdent plus ni original ni copie. (LAUNAY, *Cochinchine* p.78 n.1) Il s'y rencontre quelques contradictions avec un autre récit donné par le même Vachet dans ses Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique de la mission de Cochinchine, publiés par L. CADIÈRE dans le *Bulletin de la Commission archéologique de l'Indochine*, 1913, p.1-77.

4. Le roi de Cambodge était alors Batom Reachea, qui régnait depuis 1660 et périrait assassiné en 1672. — Sur la situation politique très embrouillée à cette époque du Cambodge, du Siam, de la Cochinchine et du Champa, voir la *Relation des missions et des voyages 1672-1675* p.328 sq.

5. Province de Ranran sur la carte d'Alexandre de Rhodes, et appelée *Phu-yen* par LOUVER, *Cochinchine religieuse* p.289.

Cochinchine, qui faisait frontière avec le royaume de Champa. Le 1^{er} septembre, à la nuit, pour éviter d'être découverts par les agents des mandarins, on débarqua un peu au nord de Phanri, dans un endroit où les prêtres annamites savaient trouver des chrétiens. Ceux-ci, une communauté de quelque huit cents âmes, accueillirent l'évêque avec joie. Lambert de la Motte leur laissa Luc Ben et se mit à remonter vers le nord à petites journées, bien reçu au passage par quelques mandarins qui avaient connu Hainques et sympathisaient avec le christianisme. Son dessein était de gagner Faïfo, qui demeurait le centre de la chrétienté cochinchinoise.

A Nharou, dans la province de Pulocambi¹, Lambert de la Motte apprit la présence du gouverneur, qui était revenu depuis peu d'un voyage à Hué d'où il avait ramené le jésuite Barthélemy Acosta. Ce mandarin, qui avait été baptisé dans son enfance et dont la femme et le fils étaient bons catholiques, avait la fâcheuse habitude d'entretenir dans sa demeure des concubines. Il avait pourtant du plaisir à s'entourer de chrétiens. L'un d'eux servit d'intermédiaire à l'évêque de Béryste pour prier Acosta de le venir voir. Lambert de la Motte voulait, dit Vachet, « attirer ce père jésuite en douceur ».

Acosta, fils d'un Portugais et d'une Japonaise, était arrivé récemment de Macao pour prendre la place de son confrère Marquez. Moins savant, paraît-il, en théologie qu'expert en médecine et en pharmacie, il avait eu la prudence de débarquer à Faïfo sans apporter dans ses bagages ni ornements ni vases sacrés, sachant qu'il trouverait le nécessaire auprès de Jean de la Croix, providence habituelle des pères de Macao. Pour l'heure, le gros souci d'Acosta était le sort du vaisseau qui avait emmené Marquez quelques mois plus tôt. On en restait sans nouvelles et l'on craignait qu'il n'eût sombré, engloutissant une somme de dix mille écus que Hien-vuong avait confiés au jésuite pour acheter à Macao du matériel de guerre. Il se vengerait, pensait Acosta, en confisquant le premier bateau portugais qui se risquerait à Faïfo, et pour donner le change à sa colère, il déclencherait une nouvelle persécution contre les chrétiens.

Fut-ce cette crainte qui décida le missionnaire de Macao à capituler devant Lambert de la Motte ? Ce n'était pas son premier contact avec les Français. Déjà en 1666, il avait rencontré Hainques pendant un court séjour à Faïfo ; à ce moment il avait opposé à son autorité

1. Rhodes l'appelle aussi province de *Quinhin*. C'est aujourd'hui la région de *Quinhon*. Cf. (MONTÉZON-ESTÈVE), *Mission de la Cochinchine et du Tonkin*, Paris, 1858, p.XIII, ds *Voyages et travaux des missionnaires de la compagnie de Jésus publiés par des pères de la même compagnie pour servir de complément aux lettres édifiantes*, II.

des lettres de vicaire général émanant de l'évêché de Malacca. Mais cette fois, lorsque l'évêque lui eût exhibé le bref *Speculatores*, le religieux s'inclina quoiqu'il pût lui en coûter et accepta de recevoir de lui les pouvoirs nécessaires à l'exercice de son ministère¹.

* * *

Entré en relation avec le gouverneur, Lambert de la Motte refusa de célébrer la messe chez lui avant qu'il eût congédié ses concubines. Il accepta seulement une collation où on lui servit « une orange de la Chine, plate et confite, la meilleure et la plus délicieuse confiture qui se mange dans le pays ». Quelques heures après, l'évêque était aux portes de la mort. Vachet, qui avait participé au goûter, n'était guère en meilleur état. Tous deux en réchappèrent pourtant, mais la fièvre les tenailla de longues semaines après, leurs cheveux tombèrent et les ongles de leurs mains devinrent « aussi jaunes que l'or le plus pur ». Ce fut leur conviction que le mandarin avait cherché à les empoisonner, pour se venger de l'affront que le prélat lui avait infligé en refusant d'aller officier dans sa demeure².

A peine remis, le jour de la Toussaint, Lambert de la Motte baptisa dix-huit adultes et confirma deux cents personnes. Il reprit alors sa route vers le nord en compagnie de Vachet et de Trang, laissant à Mahot la charge d'évangéliser le midi du royaume. Son arrivée dans la province de Quamghia provoqua un grand contentement dans tout le peuple chrétien. Cette partie de la Cochinchine avait été la terre de prédilection de Hainques et de Brindeau, et le souvenir des deux missionnaires y demeurait vivace. Le jour de Noël, l'évêque de Béryste officia à Binh-son³, où se trouvait le tombeau de Hainques. Enfin il gagna Faïfo le 15 janvier 1672. Par prudence l'évêque français n'entra pas dans la ville, mais alla s'installer avec ses deux compagnons dans une petite île située à l'embouchure de la rivière de Faïfo. Cette cachette lui avait été trouvée par Claude Guiart, qui était là depuis plus de quatre mois et vivait dissimulé.

Ce fut dans cette humble retraite que le vicaire apostolique de la Cochinchine tint, le 19 janvier 1672, le premier synode de son

1. Guiart aux directeurs du séminaire, 6 février 1672, ds LAUNAY, *Cochinchine* p.95. -- Dans la controverse qui s'ouvrit plus tard, le parti portugais dut minimiser et excuser cette soumission isolée, car suivant sa thèse, le religieux n'avait pas le droit de reconnaître la validité des bulles de Lambert de la Motte dans les conditions où elles lui étaient présentées. D'après *Apologia* p.11, sa soumission fut obtenue par ruse, les Français lui ayant fait croire que les jésuites de Siam s'étaient déjà soumis à eux.

2. Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique de la mission de Cochinchine par M. Vachet, ds LAUNAY, *Cochinchine* p.92.

3. Un peu au nord de la ville de Quang-ngai.

Eglise¹. Outre les trois prêtres, Guiart, Vachet et Trang, quelques catéchistes avaient pu se grouper autour de l'évêque. La persécution était trop menaçante pour qu'on pût tenter une réunion importante ; mais l'essentiel pour Lambert de la Motte était de publier conformément à l'usage canonique les décisions de Clément IX et de soumettre à son autorité les jésuites et leurs catéchistes. « Toutes ces bulles furent unanimement reçues », écrivit pompeusement Vachet aux directeurs du séminaire de Paris. En réalité l'union entre les membres du synode ne pouvait suffire à faire l'accord entre les chrétiens de la Cochinchine. Les partisans des jésuites continueraient à leur être fidèles ; et même, l'assemblée avait été un peu vite en besogne en spécifiant que Barthélemy Acosta s'était humblement soumis à la juridiction de l'évêque de Béryste. Le religieux en effet n'avait pas tardé à dénoncer l'engagement qu'il avait pris à Nharou devant Lambert de la Motte. Sur les instances de Guiart, il s'était encore une fois ravisé en décembre 1671. A vrai dire, une fidélité aussi chancelante n'autorisait l'optimisme que dans un document officiel...

Si peu affirmée que fût encore son autorité au lendemain du synode de Faïfo, Lambert de la Motte ne pouvait pourtant s'attarder davantage dans le royaume de Cochinchine. La cour de Hué s'inquiétait. Deux dames chrétiennes, sœurs d'une des femmes de Hien-vuong, lui avaient fait demander « s'il apportait des présents au roi, afin qu'on lui procurât un favorable accueil ; et elles lui donnaient avis que s'il n'avait rien à offrir à Sa Majesté il fallait qu'il tint sa venue la plus secrète qu'il pourrait². » Mais la présence de l'évêque faisait de plus en plus de bruit et créait un malaise même parmi les chrétiens. « Les riches tremblaient à tout moment, écrit Vachet, de peur qu'on ne nous arrêtât et que notre prise ne fût suivie de la perte de leurs biens ; les pauvres, au contraire... venaient de toutes parts, nuit et jour malgré la défense », ce qui augmentait l'appréhension des autres. L'évêque ne demeura pas plus d'un mois à Faïfo. A son passage à Nuocman³, il laissa aux chrétiens des provinces méridionales le prêtre Joseph Trang, « homme d'un zèle ardent, d'une prudence rare et d'un travail inconcevable ». Le 29 mars, Lambert de la Motte et Vachet, qui restait son seul compagnon, perdaient de vue les côtes de Cochinchine. A la fin d'avril 1672, ils étaient rentrés à Siam.

1. Voir les décisions prises à Faïfo, ds LAUNAY, *Cochinchine* p.108 sq. Une copie des actes du synode, authentiquée par Vachet le 13 septembre 1672, se trouve aussi aux archives de la Propagande SRCP Ind.Or. a.1677 vol.D f.104-105 v.

2. *Relation des missions et des voyages 1672-1675* p.28 sq.

3. Aujourd'hui port de la ville de Quinhon.

II

Aux approches du port, la barque de Lambert de la Motte avait croisé celle de l'ambassadeur de Cochinchine qui se promenait sur la Ménam. La rencontre était ennuyeuse, car l'évêque ramenait avec lui une douzaine d'enfants qu'il voulait élever dans son séminaire. L'ambassadeur se persuada qu'il s'agissait de fugitifs, et s'il l'eût osé, il les aurait arrêtés. Inquiet des répercussions que la chose pourrait avoir en Cochinchine si Hien-vuong en était informé, l'évêque de Béryte apaisa l'ambassadeur en lui faisant dire qu'il était tout prêt à envoyer au roi un missionnaire « pour lui rendre compte du voyage qu'il avait fait dans ses Etats, des raisons qu'il avait eues de ne point aller à la cour et des motifs qui l'avaient porté pour amener avec lui quelques écoliers cochinchinois à Siam¹. » Sur le moment l'affaire n'eut pas d'autre suite. La présence dans le séminaire de Siam de jeunes gens venus de Cochinchine et que l'on mêlait à des Tonkinois restait cependant un péril, parce que l'on risquait d'accroître à tout instant la méfiance de la cour de Hué, toujours préoccupée de la menace que le Tonkin faisait peser sur son indépendance.

Ce serait plus tard un des griefs que les adversaires des missionnaires français feraient valoir contre eux auprès de Hien-vuong. En 1672, celui-ci se trouvait précisément obligé de faire face à un nouvel assaut de Trinh Tac, le chua de Hanoi². A la fin de juin, une armée de plus de 100.000 Tonkinois s'était mise en marche vers la frontière du sud pour tenter une fois de plus de franchir la muraille de Dong-hoi. Elle était commandée par Trinh Can, fils du chua, qui prenait part à l'expédition avec le bua Le-Gia-Ton lui-même. Arrivé dans la province de Bochin, Trinh Can lança une habile proclamation à la population de Cochinchine pour lui rappeler les liens du

1. *Relation des missions et des voyages 1672-1675* p.57.

2. *Ibid.* p.156 sq., où un chapitre est entièrement réservé à des considérations sur l'état de guerre continu qui oppose Cochinchine et Tonkin. — La chose a paru si exceptionnelle au rédacteur de la *Relation* qu'il a cru nécessaire de s'en excuser : « Il est arrivé dans la suite de cette guerre des particularités assez curieuses que l'on rapporterait volontiers si on n'avait dessein que de divertir les lecteurs ou que l'on voulût composer l'histoire de ces royaumes étrangers. Mais comme la fin de cet ouvrage est seulement de rendre compte au public du travail des ouvriers évangéliques que la France fournit glorieusement jusqu'aux extrémités du monde, on ne doit pas trop s'arrêter à des événements et à des démêlés purement politiques... » Faut-il voir là une réflexion visant la manière adoptée par Rhodes, Marini ou Tissanier ?

sang qui l'unissaient à ses frères du Tonkin, promettant le pardon à tous ceux qui se soumettraient, même aux transfuges tonkinois. La manœuvre n'eut pas de succès. Les Cochinchinois se défendirent héroïquement. « Ceux que nous avons devant nous sont l'étranger », répondit à Trinh Can l'un de leurs chefs¹. Ce fut en vain que l'ennemi s'acharna contre les ouvrages de Dong-hoï ; il ne put en venir à bout. Au début du printemps 1673, les opérations militaires étaient terminées et l'armée tonkinoise remontait vers le nord. Hien-vuong eut l'habileté de renvoyer les Tonkinois que les siens avaient faits prisonniers, en leur accordant de l'argent, des vivres et des vêtements. Désormais la Cochinchine était assurée de son indépendance ; les Lê se résignaient à considérer le Sông Gianh comme la frontière des deux Etats².

* * *

En surexcitant la haine des Cochinchinois contre les étrangers, la guerre rendait plus périlleuse que jamais la situation des missionnaires français dans le royaume de Hien-vuong³. A son départ de Cochinchine, Lambert de la Motte avait laissé l'autorité à Claude Guiart, avec ordre de « faire incessamment une visite exacte de toutes les églises ». Le missionnaire se mit tout de suite à la tâche. Afin d'être moins remarqué dans un temps de persécution, « il ne marchait presque jamais que durant la nuit, les pieds nus et vêtu en pauvre. » Le peu de chirurgie qu'il savait lui aurait permis de revêtir le costume des médecins et d'obtenir de Hien-vuong la permission de circuler librement. Mais en vrai disciple de Lambert de la Motte, « après avoir plusieurs fois recommandé cette affaire à Dieu, il se sentit

1. CADIÈRE, *Le mur de Dong-hoï* p.235.

2. Dans cette brillante défense du mur de Dong-hoï, un fils de Hien-vuong se couvrit de gloire, le prince Hiep, le « second prince », c'est-à-dire celui des enfants du roi qui venait immédiatement après le prince héritier. Hiep devait mourir à 23 ans, en 1675 ; et c'est le deuil qu'en portait son père qui l'empêcha de donner audience à Lambert de la Motte à son second voyage en Cochinchine ; infra p.390. Ce prince, si parfait qu'on espérait que Hien-vuong en ferait son successeur, montrait les meilleurs sentiments envers les missionnaires (Acosta était son médecin), mais il vécut et mourut en ascète bouddhique. — Un de ses enfants, malade, fut baptisé par Mahot après que celui-ci eût reçu la garantie que le jeune prince conserverait son précepteur chrétien. Après le baptême, l'enfant guérit. Il fut plus tard confirmé par Laneau. On ne sait quelle fut ensuite sa carrière, sinon qu'au moment où il était « promis à la fille unique du premier ministre, qu'il a eue de la fille unique du roi », il lui insinua de se convertir. (Voir J.B. Roux, *Les premiers missionnaires français à la cour de Hien-vuong, le petit prince chrétien de Dinh-cat*, ds *Bulletin des Amis du Vieux-Hué*, octobre 1915, p.205-216, qui n'a pas connu les documents réunis par LAUNAY, *Cochinchine* p.129 sq.)

3. Cette situation risquait d'être d'autant plus délicate que les adversaires du seigneur du Sud avaient été aidés par les Hollandais. Les missionnaires, qu'ils fussent français ou portugais, seraient confondus dans la haine des Européens.

attiré à continuer la vie cachée qu'il menait, quelque pénible qu'elle fût¹. »

Apôtre ardent des païens, Guiart eût fait plus de baptêmes s'il avait consenti à moins de rigueur dans l'application de la discipline du mariage. Un catéchiste avait réussi à baptiser à lui seul 2.400 personnes depuis la mort de Brindeau jusqu'à l'arrivée de Lambert de la Motte, c'est-à-dire en beaucoup moins d'une année. Au contraire, en un an et demi, Guiart, Mahot installé dans le sud du pays, les deux prêtres cochinchinois et les catéchistes, tous ensemble, ils n'avaient pas baptisé plus de 2.000 personnes, y compris les enfants à l'article de la mort. De son côté, Barthélemy Acosta en avait baptisé un nombre presque égal avec un seul catéchiste.

C'était pour Guiart un motif de plus d'en vouloir au jésuite, car ses efforts pour amener Acosta à accepter la juridiction des évêques français avaient définitivement échoué. Leur désaccord allait grandissant, et le retour en Cochinchine d'un nouveau missionnaire de Macao n'était pas pour améliorer leurs rapports. A son arrivée cependant, François Rivas, un Italien, avait tenté de se poser en conciliateur. Lassé lui-même de toutes ces divisions au point qu'il avait demandé son rappel à Macao, il avait promis à Mahot, puis à Guiart, de s'employer à modérer Acosta. Cependant il ne pouvait aller ni contre ses supérieurs, ni contre le sentiment général parmi les siens. Devant l'étonnement des Français à voir que des religieux qui n'étaient pas sujets du roi de Portugal en prenaient si fort la défense, Rivas répondit que, chez eux, les Portugais avaient pris une autorité si grande sur les autres qu'ils faisaient passer pour traitres ceux qui agissaient contre leur gré.

Ainsi averti, Guiart crut nécessaire d'adresser une circulaire aux chrétiens, tant pour les engager à reconnaître l'autorité des vicaires apostoliques que pour défendre devant eux la légitimité de l'ordination de leurs compatriotes et la validité des sacrements administrés par des prêtres du pays. Un jour, à Dinh-ciam² dans la province de Ciam, où l'un et l'autre avaient clientèle, Guiart et Acosta eurent l'occasion de s'affronter, en paroles et par écrit. Le jésuite ne voulait reconnaître en Cochinchine d'autre autorité religieuse que celle des évêques nommés par le roi de Portugal. Lambert de la Motte lui

1. *Relation des missions et des voyages 1672-1675* p.132. Le rédacteur parisien de la *Relation* ne peut cacher sa gêne devant cet excès d'héroïsme, que viendra condamner en quelque sorte la mort prématurée de Guiart. « N'ayant pour lors, écrit-il, personne qu'il put consulter, il se détermina à suivre cet attrait jusqu'à ce qu'il plut à Notre-Seigneur lui faire connaître sa volonté par quelque autre voie. »

2. C'est le *Dinh-ciam* de la carte de Rhodes, à identifier avec l'actuelle ville de Quang-nam.

faisait l'effet d'un intrus, et il écrivait là-dessus son opinion à Guiart sans guère y mettre de ménagements. Rivas l'avait assuré que Paul Oliva, leur général, venait d'obtenir du nouveau pape Clément X confirmation orale d'un privilège jadis concédé à la compagnie par la Propagande, qui avait permis à ses religieux de ne relever que de leurs propres supérieurs¹. Dans ces conditions, Acosta et Rivas estimaient que, pour réduire le double privilège de leur ordre et du roi de Portugal, il fallait encore autre chose que le bref *Speculatores*².

Cependant Guiart s'épuisait à la tâche. « S'il y avait cent prêtres en cette mission, écrivait-il un jour aux directeurs du séminaire de Paris, ils trouveraient encore plus de travail qu'ils n'en pourraient faire, les gentils ayant une grande facilité à recevoir la religion... Lorsqu'on prétend quelque relâche, l'on se trouve entouré en une nuit d'une centaine de personnes qui crient miséricorde et vous demandent les sacrements ; la nuit suivante il y en aura encore davantage... Après avoir passé des nuits entières et une partie des jours à confesser, on peut à peine reposer deux heures sur vingt-quatre³. » Le 3 juin 1673, Claude Guiart mourait presque subitement à Faïfo.

* * *

Guillaume Mahot devenait le chef de la mission. Lambert de la Motte lui avait depuis peu renvoyé Vachet, qui ramenait de Siam un nouveau prêtre indigène, Manuel Bon, et des présents destinés à Hien-vuong. Les missionnaires espéraient ainsi pallier aux graves ennuis que, depuis l'affaire des écoliers, pouvait leur susciter l'ambassadeur de Cochinchine à Siam.

Sur le territoire du royaume, la persécution n'avait pas cessé. A la fin de septembre 1673, les deux prêtres français et Manuel Bon furent arrêtés sur la dénonciation d'un chef de village. Avec eux on se saisit de Rivas, « qui n'était dans ce lieu que du soir précédent ». Mais seuls Mahot et Manuel Bon furent mis en prison, leur misérable santé ayant épargné pareil sort aux deux autres. « Le P. Manuel

1. Voir dans B.VE Replica, les déclarations faites à Guiart par Rivas. Celui-ci refusait obéissance aux vicaires apostoliques non pas en raison des ordres du vice-roi ou du régent de Portugal, mais bien pour obéir à une lettre de son général, dont il donna lecture au vicaire général de Lambert de la Motte. Oliva avait reçu du pape un *oraculum vivæ vocis* qui reconnaissait à ses religieux agrégés à la Propagande comme missionnaires le droit de rester indépendants de quiconque. Les siens pouvaient donc user de leurs privilèges en toute bonne foi, tant qu'il ne les aurait pas avertis de quelque chose de nouveau. Infra p.354 n.1.

2. Guiart à la Propagande, 11 mars 1673, d'après B.VE Sommario. Rivas et Acosta réclamaient un ordre de leur général.

3. Guiart aux directeurs du séminaire, 6 février 1672, lettre citée plus haut, ds LAUNAY, *Cochinchine* p.118.

et moi, écrit Mahot, nous étions hardis comme deux lions et prêchions en prison continuellement aux gentils. Nous discutâmes contre les prêtres des idoles, et ayant été présentés au gouverneur devant la plupart des officiers de la province, le P. Manuel parla si fortement de la religion chrétienne, de la fausseté des idoles, en leur montrant ce qu'il avançait dans les livres de la Chine, que tous louaient notre sainte foi et la vénéraient. Le gouverneur, sans rien examiner, nous élargit et nous donna tout le secours que nous pouvions espérer, défendant de molester en quoi que ce soit les chrétiens¹.» Mahot et Manuel Bon étaient restés en prison six jours.

Vachet trop fatigué pour continuer sa route, Mahot se rendit à Hué pour remettre au roi les cadeaux de Lambert de la Motte. Il emportait « une branche de corail très belle, un miroir de Venise garni d'une pierre d'agate fort estimée, un réveille-matin d'argent et un autre en cuivre d'une assez belle grandeur avec quelques autres petites curiosités d'Europe². » Présentés par le mandarin des étrangers, Ou Phu Ma, un gendre de Hien-vuong, les cadeaux eurent si bien l'heur de plaire que permission fut donnée aux missionnaires de demeurer dans le royaume. Chose plus importante encore, Mahot fut invité à aller chercher Lambert de la Motte que le roi autorisait à construire une maison à Faïfo, où il lui fixait sa résidence. « En somme, résumait Mahot à la Propagande, le roi protégeait les chrétiens, son gendre recevait la religion, et les grands à notre prière élargissaient les chrétiens qu'ils tenaient prisonniers³. » Plus encore que les présents à l'évêque, le gros succès que Hien-vuong venait de remporter sur le Tonkin et la joie qu'en avait ressentie la cour de Hué avaient dû inspirer ce revirement étonnant.

Revenu auprès de Vachet à qui Hien-vuong avait eu l'attention d'envoyer ses propres médecins, Mahot s'empressa d'écrire aux chrétiens la grande faveur royale, puis se mit à parcourir les provinces du royaume. Un sauf-conduit le couvrait contre tout danger.

1. Mahot à la Propagande, juillet 1675, ds LAUNAY, *Cochinchine* p.122.

2. Ds LAUNAY, *Cochinchine* p.125. Les présents étaient accompagnés d'une lettre où Lambert de la Motte avait mis tout son art pour adapter les premiers articles de la révélation chrétienne à la compréhension du souverain. La lettre faillit être arrêtée par le secrétaire d'État, qui connaissait les sentiments de Hien-vuong au sujet de la religion des étrangers ; mais Ou Phu Ma prit sur lui de présenter lettre et présents en faisant valoir que l'évêque était déjà connu du roi de Siam.

3. Mahot à la Propagande, juillet 1675, lettre citée plus haut. Désormais les missionnaires français étaient gagnés à l'usage d'offrir des présents au roi ainsi qu'aux grands à qui la coutume du royaume donnait le droit d'en exiger. En faisant tenter par Vachet une démarche selon toutes les formes du protocole, Lambert de la Motte s'était rallié à la conduite la plus sûre, car le parti portugais fit l'impossible pour empêcher Vachet d'aboutir. (B.VE Varle oppositioni)

Arrivant en juillet 1674 à la frontière du Champa, il eut la surprise d'y trouver deux autres Français, Jean Courtaulin de Maguelonne et Gabriel Bouchard, et aussi deux jésuites de Macao, Ignace Baudet et Joseph Candone, l'un et l'autre déjà familiers de la Cochinchine. L'occasion était tentante pour Guillaume Mahot de faire admettre aux deux religieux son autorité. Il leur proposa « de n'exiger d'eux aucune soumission pendant un an et demi, à condition qu'ils consentissent que, l'an et demi expiré sans recevoir rien de Rome, ils recevraient la bulle de Clément IX¹. » La proposition échoua. Ignace Baudet alla s'installer dans la province voisine de Quinhin, et Joseph Candone gagna Hué où la maison de Jean de la Croix était toujours ouverte aux religieux de Macao.

*
* *

C'était la maladie de Vachet qui avait provoqué l'arrivée de Bouchard et de Courtaulin. Les chrétiens de la province de Quamghia, le voyant déjà mort, avaient envoyé une barque à Siam réclamer du secours à Lambert de la Motte. Malheureusement les prêtres français avaient des ennemis parmi les chrétiens de la province de Fumoy, qui s'empressèrent d'envoyer une dénonciation à la cour de Hué. On accusait les missionnaires de circuler clandestinement entre la Cochinchine et le Siam, d'élever des Tonkinois au séminaire de Siam en même temps que des Cochinchinois, de favoriser toutes sortes de relations avec le Tonkin, puissance ennemie du royaume. Ce fut Clément de la Croix, le fils du fondateur, qui se chargea de remettre à Hien-vuong la dénonciation. Mais l'affaire n'eut pas de suite. Le roi, qui ne voulait plus pour le moment persécuter les chrétiens, ordonna même à Vachet, à peu près remis sur pied, de venir à la cour pour se faire soigner d'une plaie dont il ne pouvait se guérir. Pourtant, par prudence, Mahot fit recommander aux prêtres indigènes de se tenir cachés et demanda à Bouchard de passer au Champa. Lui-même reprit avec Courtaulin le chemin de Hué.

Arrivés à Faïfo le 7 août, les deux Français reçurent de nuit la visite d'Acosta et de Candone et la leur rendirent la nuit suivante. Mahot renouvela aux religieux la proposition qu'il leur avait faite précédemment, mais sans plus de succès. Vint l'Assomption. La ferveur des chrétiens retint les uns et les autres au confessionnal

1. Mahot à la Propagande, juillet 1675, lettre citée plus haut. Courtaulin écrivait à Lambert de la Motte le 10 décembre 1674 : « Ils nous ont demandé à la fin un mois pour consulter sur ce point le père portugais qui est à Cambodge, ce que M. Mahot leur a accordé ; et ainsi ils sont partis. » (LAUNAY, *Cochinchine* p.175)

une partie de la nuit. Le jour de la fête, une riche Japonaise, qui était à la tête d'une confrérie que les jésuites avaient fondée dans la ville, convia à un même festin les missionnaires français et les pères de Macao. Quelques jours plus tard, ils se retrouvaient à Hué. Mahot et Courtaulin, qui se méfiaient de Jean de la Croix et de son parti, s'en allèrent aussitôt saluer l'influent Ou Phu Ma. Courtaulin lui demanda la permission de demeurer à Hué, offrant d'expliquer « beaucoup de choses pour la commodité du public, comme de rendre les rivières navigables, de conduire les eaux pour arroser le riz avec facilité et choses semblables¹. » Les chrétiens attendaient un grand succès de cette tactique dont la suggestion venait d'eux et qu'ils avaient souvent vu suivre par les jésuites. Mais mal servis par leur interprète, les Français furent aussi la victime du secrétaire d'Ou Phu Ma, qui fit voir aux principaux mandarins un péril dans la présence à Hué d'un sujet du très puissant roi de France.

Courtaulin revint à Faïfo convaincu que, si Hien-vuong voulait qu'on laissât les chrétiens tranquilles, son entourage continuait à rêver de persécutions. Pour l'instant, seul Joseph Candone avait réussi à demeurer à Hué, grâce à la complicité de Jean de la Croix chez qui il vivait sous un déguisement. « Si on lui ôtait cette maison, disait Mahot, il ne pourrait pas rester huit jours dans ce lieu². » Les fidèles, dressés par les longues années d'épreuves, étaient habitués à se bien cacher. « Chez Jean de la Croix, notait Courtaulin, les chrétiens vont et viennent sans cesse sans que le roi ni aucun gentil de considération en sache rien ; ils ne savent pas non plus la dispute qui est entre nous et les pères de Macao, quoiqu'il n'y ait pas un chrétien qui l'ignore³. » Cette dispute, hélas, ne cessait pas. Le 19 septembre, agissant en tant que vicaire général de l'évêché de Malacca pour la Cochinchine et le Champa, Candone notifiait aux chrétiens que le souverain pontife n'avait pas donné juridiction aux évêques et prêtres français là où étaient établis des pères portugais ; on venait de le lui faire savoir de Siam. Par conséquent les fidèles ne devaient pas leur demander les sacrements, ni à eux ni à leurs prêtres indigènes⁴.

1. Courtaulin à Lambert de la Motte, 10 décembre 1674, ds LAUNAY, *Cochinchine* p.154. — En 1655, Rivas avait offert à Hien-vuong un système de pompe pour donner de l'eau aux terres pendant la saison sèche.

2. Mahot aux directeurs du séminaire, 30 juin 1675, ds LAUNAY, *Cochinchine* p.157.

3. Courtaulin à Lambert de la Motte, 10 décembre 1674, lettre citée plus haut, ds LAUNAY, *Cochinchine* p.153.

4. Lettre circulaire (en latin) du P. Candone, vicaire *de vara* de la Cochinchine et du Champa, aux chrétiens de Cochinchine, ds LAUNAY, *Cochinchine* p.175. — Vicaire *de vara* : nom donné à l'époque par les Portugais à un vicaire général. « *Varre* signifie baguette.



Courtaulin, devenu vicaire général aux côtés de Mahot, se jugeait maintenant assez débrouillé dans la langue du pays pour commencer la visite des provinces. L'entreprise n'était pas pour faire peur à ce Méridional « fort et vigoureux, d'une sobriété merveilleuse », que Pallu avait ramené à son second voyage. « Sortant d'une maison pour laquelle on avait tant de respect », le séminaire Saint-Sulpice, l'évêque à Paris l'avait accueilli avec un vif plaisir¹. Il faisait très grand cas de lui et l'affectionnait particulièrement, mais redoutait son tempérament impatient et absolu².

Partout l'accueil des chrétiens fut chaleureux quoique, la plupart n'ayant pas vu de prêtre depuis longtemps, la discipline se fût fortement relâchée. L'ignorance des catéchistes allait souvent jusqu'à ne plus savoir correctement la formule du baptême. Cependant Courtaulin était optimiste. « Je n'entends pas confesser tant de péchés mortels en mille confessions ici que je n'entendais en France en une seule », écrivait-il à Lambert de la Motte³. Il admirait la charité qui régnait entre les chrétiens et découvrait chez beaucoup le désir du martyre. Son zèle d'ailleurs ne s'arrêtait pas aux baptisés. Il l'entraîna jusque dans les montagnes de la province de Quamghia, chez les tribus moïs à qui il rêvait de prêcher l'évangile⁴. Content de son premier contact avec les sauvages, le missionnaire voulut envoyer parmi eux Manuel Bon ; il lui acheta un lot de médecines, des aiguilles à coudre, de la verroterie, toutes choses qui l'aideraient à gagner le cœur de ces primitifs. Un seul point l'inquiétait : les Moïs buvaient des eaux polluées et presque toujours mortelles pour les Cochinchinois. Il est vrai que Manuel savait à cela un remède souverain, « outre qu'on peut boire toujours de l'eau de pluie ». Malheureusement le prêtre indigène tomba malade et le projet n'eut pas de suite.

Peu avant les fêtes de Pâques 1675, Courtaulin était à Hué pour y proclamer devant les chrétiens son autorité de vicaire général. Dès la semaine sainte, il était rentré à Faïfo où il convoqua pour le

Ces grands vicaires font porter une baguette devant eux, pour montrer que toute la juridiction extérieure ecclésiastique leur appartient. » (*Histoire de l'établissement du Christianisme*, t.I p.77 n.1)

1. Mémoires de Vachet, ds LAUNAY, *Cochinchine* p.133.

2. Quand il fut question de le nommer évêque, Pallu s'y opposa disant de lui : « optimum quidem illum esse missionarium, sed ad regimen aliorum minus idoneum ». En 1685, Courtaulin quitta la mission et la société. (LAUNAY, *Mémorial*, 2^e part. p.159)

3. Courtaulin à Lambert de la Motte, 10 décembre 1674, lettre citée plus haut.

4. Courtaulin à Lambert de la Motte, 30 août 1675, ds LAUNAY, *Cochinchine* p.167.

25 avril tous les catéchistes de la province de Cham. Son intention était de leur donner des précisions sur une confrérie qu'il voulait établir parmi les fidèles pour venir en aide aux pauvres, aux malades et à tous ceux qui souffraient persécution pour la foi. Le point délicat était que l'argent recueilli par les membres de la confrérie fût bien distribué par eux et ne servît pas au trafic et à l'usure. C'était l'abus que l'on reprochait à l'un des plus vieux catéchistes, qui avait fondé une autre confrérie avec Barthélemy Acosta auquel il restait très dévoué. Ainsi le douloureux conflit qui partageait les chrétiens de l'Annam en deux clans avait ses répercussions dans tous les domaines. A la réunion des catéchistes où tous furent présents sauf un qui était en prison, Courtaulin se crut obligé de reprendre publiquement le vieux catéchiste d'Acosta. Il lui reprocha de ne pas publier ses ordonnances et de ne pas nommer dans les prières l'évêque de Béryste¹.

Pourtant le missionnaire français avait le sentiment que, dans cette province, l'ensemble des chrétiens reconnaissent maintenant Lambert de la Motte pour leur véritable pasteur. Beaucoup le consultaient sur la manière dont ils devaient agir avec les jésuites. Sa réponse était qu'on pouvait se confesser à eux, mais se bien garder de leur obéir lorsqu'ils voudraient faire acte de vicaire général. Très satisfait, il rendait compte à Lambert de la Motte en des termes pleins d'assurance : « Cette procédure où il ne paraît point de passion les a tellement attachés à moi que je puis dire à Votre Grandeur que dans un mois de temps cette province, qui était autrefois la maison du fort, a été entièrement réduite sous votre puissance et autorité. Vous pouvez ordonner, couper, trancher à votre volonté². »

A Faïfo même, Courtaulin rencontra bientôt des raisons d'être moins optimiste. La construction d'une église lui attira une dénonciation du parti de Jean de la Croix. Vachet fut assez heureux pour arranger l'affaire avec Ou Phu Ma. « Je sais, déclara le mandarin au prêtre français, quels sont vos jaloux et vos ennemis. Ils n'auront pas le plaisir de vous faire rougir pour cette fois, car je veux que la maison demeure comme elle est³. » Courtaulin avait cru trop facilement que Hien-vuong et son entourage ignoraient la désunion qui existait entre les chrétiens. Le seul fait que Jean de la Croix était auprès d'elle le défenseur permanent des intérêts portugais de Macao, tandis que les missionnaires français venus à Siam annon-

1. Courtaulin à Lambert de la Motte, 30 août 1675, ds LAUNAY, *Cochinchine* p.158 sq.

2. Même lettre, ds LAUNAY, *Cochinchine* p.161.

3. Mémoires de Vachet, ds LAUNAY, *Cochinchine* p.163.

çaient l'apparition d'une autre puissance européenne, aurait empêché que la cour de Hué se désintéressât de ces rivalités. Un souverain aussi défiant vis-à-vis des étrangers, aussi jaloux de la puissance de son royaume que l'était Hien-vuong, devait au contraire en suivre attentivement toutes les péripéties.

III

Depuis sa dernière victoire sur le Tonkin, Hien-vuong désirait que Lambert de la Motte vînt s'installer chez lui. La considération que Phranaraï témoignait à l'évêque français ne devait pas y être étrangère, car on n'ignorait pas en Annam que le roi de Siam voulait se servir de lui pour nouer des relations avec la France. De fait, Lambert de la Motte faillit bien ne pas revenir en Cochinchine parce que Phranaraï tenait trop à lui. En 1674, le seigneur du Sud avait en vain cherché à l'attirer. En 1675, il renouvela sa tentative. Mahot et Vachet furent avisés par Ou Phu Ma qu'ils pouvaient profiter du vaisseau royal pour aller le chercher¹. Le 23 juillet 1675, Lambert de la Motte montait à Siam sur le vaisseau des Cochinchinois, qui avaient dû promettre aux conseillers de Phranaraï de le ramener l'année suivante.

Le voyage fut rapide encore que pénible ; sur le bateau surchargé de marchandises, l'évêque n'avait trouvé pour se loger « qu'un petit espace entre deux ballots où il ne pouvait que demeurer assis ou couché à demi ». Accueilli à Faïfo par Courtaulin, l'évêque partit aussitôt pour Hué. Ou Phu Ma lui communiqua les intentions du roi. Hien-vuong voulait qu'il établît sa résidence ordinaire à Faïfo, mais il l'autorisait à venir de temps à autre à la ville royale. Aucun délai n'était mis à son séjour ; la seule chose qui lui était défendue était de tenir de grandes assemblées. En dépit de ses dispositions favorables, le souverain ne reçut pas l'évêque. Il venait de perdre son « second fils » et se refusait pour l'instant à donner audience aux étrangers². Ce fut le ministre qui présenta les cadeaux, « beaux

1. *Relation des missions et des voyages 1672-1675* p.334 sq.

1. Ce second fils est le prince qui s'était couvert de gloire dans la campagne contre le Tonkin, supra p.331 n.2. — La *Relation des missions et des voyages 1672-1675* p.341 sq. décrit ici avec l'emphase de l'époque une audience royale qui, en fait, ne fut pas accordée à Lambert de la Motte. Vachet dit dans ses mémoires : « Si par politique le roi n'eût pas appréhendé de faire trop de bruit dans son royaume, il aurait très certainement reçu M. de Béryste à son audience. Il se contenta de lui envoyer des rafraîchissements avec cent écus de la monnaie du pays. » (LAUNAY, *Cochinchine* p.186)

et riches ». Hien-vuong ne voulut en retenir « qu'une lunette d'approche avec laquelle on distinguait un homme d'une femme à deux lieues, et un grand verre à brûler qui fondait l'argent au soleil¹ ».

A la cour, Lambert de la Motte fit visite aux princes de la famille royale et à tous les autres mandarins. Il portait le rochet, le camail et la croix pectorale. Les ecclésiastiques de sa suite avaient renoncé à leur habit de marchand pour revêtir la soutane. Partout l'accueil fut déferent. « Il n'y eut que la famille de Jean de la Croix qui grinça des dents de voir que tout nous réussissait, raconte Vachet, mais elle n'osait s'en plaindre. » En réalité, le parti qui combattait les missionnaires français avait agi en désespéré, suivant l'expression même de Lambert de la Motte, pour faire échouer en dernière heure la visite de l'évêque². On l'avait accusé d'avoir été au Tonkin, d'être ensuite entré en cachette dans le royaume en 1671, et d'avoir emmené à Siam des Cochinchinois³.

*
* *

L'évêque était content, le roi lui avait accordé des patentes de circuler librement dans le royaume et d'y envoyer du monde. Son séjour à Hué dura une quinzaine de jours pendant lesquels les chrétiens ne cessaient d'accourir en foule pour le saluer ; mais la prudence conseillait de ne pas abuser. D'autre part les provinces le réclamaient. Ce fut une rude expédition pour sa santé déjà chancelante. Parfois, après avoir marché une journée entière, il fallait confesser jusqu'à une heure avancée de la nuit. L'évêque donnait la confirmation avant et après la messe, qu'il célébrait à 3 heures du matin. C'était ensuite le tour des baptêmes, des mariages. En un seul lieu 4.500 personnes reçurent la confirmation.

Quatre mois se passèrent à visiter le centre du royaume. Pour le temps de Noël (1675), Lambert de la Motte était à Faïfo. Un incident vint lui montrer combien la paix dont jouissaient les chrétiens était encore précaire. Quelques centaines de fidèles étant réunis en pleine nuit furent cernés par plusieurs compagnies de soldats. Cinquante-cinq d'entre eux reçurent de nombreux coups. Vachet, qui s'était avancé au-devant des assaillants, fut légèrement molesté ; mais on ne toucha pas à l'évêque ni à Mahot réfugiés dans la chapelle. Cette

1. Mémoires de Vachet, ds LAUNAY, *Cochinchine* p.186 sq.

2. Lambert de la Motte à Brisacier, Siam, 16 novembre 1676, ds LAUNAY, *Cochinchine* p.177.

3. Lambert de la Motte à la Propagande, 16 novembre 1676, Arch. M.Etr. vol.202 p.67. Sur le voyage en Cochinchine à cette époque de Jean Cardoso devenu provincial du Japon, *infra* p.369.

agression, qui n'avait d'autre but que d'extorquer de l'argent aux chrétiens, ne rapporta rien à ses auteurs car leurs victimes étaient tous de pauvres infirmes auxquels les missionnaires avaient donné rendez-vous ce jour-là. Le gouverneur, qui avait de la sympathie par les Français, dissuada Lambert de la Motte de porter l'affaire devant les juges « à cause des suites qu'on pouvait en craindre¹ ». Malgré la bienveillance de Hien-vuong, il restait en effet dangereux d'attirer l'attention sur les réunions chrétiennes.

Lambert de la Motte connut encore un autre ennui pendant son séjour à Faïfo. Toujours décidé à imposer son autorité aux religieux portugais demeurés récalcitrants, il envoya Vachet auprès de Joseph Candone qui était alors leur supérieur. Il s'agissait de leur signifier à nouveau le bref *Speculatores*, accompagné cette fois d'un décret de l'Inquisition de Goa « qui avait reçu ladite bulle et improuvait la conduite de certains religieux qui la repoussaient ». Une scène éclata, au dire de l'épique Vachet, sur la barque des pères. Candone, renforcé d'Acosta, ne voulut même pas prendre connaissance des documents que le missionnaire lui présentait ; les papiers tombèrent dans la rivière. Trois jours après, Lambert de la Motte excommuniait les deux religieux. La réplique de Candone fut immédiate. Agissant en qualité de vicaire général de Malacca, il excommuniait à son tour l'évêque, coupable d'avoir fait les fonctions épiscopales sans sa permission, et il en avertissait les chrétiens par une lettre circulaire². Fidèle à sa méthode qui était d'en référer au plus vite à Rome, Lambert de la Motte fit écrire une lettre de doléances au pape par les trois prêtres indigènes et les 109 catéchistes qui s'étaient rangés sous son obéissance³.

Quelques jours après l'agression contre les chrétiens de Faïfo,

1. *Relation des missions et des voyages 1676-1677* p.16 sq.

2. Lambert de la Motte aux directeurs du séminaire, Siam, 10 novembre 1676, Arch. M.Etr. vol.202 p.67-74 : « En conséquence de quoi, il écrivit une lettre circulaire aux chrétiens par laquelle il dégrade M. de Béryste et le déclare être excommunié, selon que porte le terme cochinchinois. Il attacha à ces deux actes un troisième du chapitre de Goa qui déclare que les évêques français n'ont aucune juridiction dans ce pays, et un quatrième du sieur Jean d'Abreu, gouverneur de l'Eglise de Malacca, qui lui donne la qualité de vicaire de vara. Et enfin il a déclaré excommunié ceux qui recevront les sacrements des mains des évêques et des missionnaires français. »

3. Lambert de la Motte à Pallu, 16 novembre 1676, ds LAUNAY, *Cochinchine* p.194, qui donne ensuite dans ses caractères annamites la lettre à Clément X, mais en la datant par erreur du 25 décembre 1676. Les archives de la Propagande (SRCP Ind.Or. a.1677 vol.B f.20-26v) donnent une meilleure date : le 4 février 1676, immédiatement après les incidents et avant le départ de l'évêque. — C'est à un neveu de Pallu, Etienne Pallu, qui servait à Rome de procureur aux missionnaires français, que Lambert de la Motte envoya la procédure nouvelle qu'il engageait contre les religieux de Cochinchine et de Siam. Il prenait soin de demander la cassation de l'excommunication portée contre lui par Candone. (Lambert de la Motte à M. Pallu, chanoine de l'église Saint-Martin-de-Tours, à Rome, 14 décembre 1676, Arch. M.Etr. vol.877 p.429)

Lambert de la Motte remonta à Hué « pour obtenir du roi la liberté de retourner à Siam, où il était de la dernière conséquence qu'il se rendît au plus tôt pour le bien général des missions¹ ». Les chrétiens de la capitale le reçurent avec une joie indicible, et les païens avec grand respect. Il logea chez un catéchiste qui avait été autrefois le bras droit des jésuites et qui pour lors était le favori du prince héritier. Les catéchistes des provinces du nord reconnurent tous en lui leur vrai et légitime pasteur.

Jean de la Croix et sa maison ne désarmaient pas pour autant. Son fils, puis lui-même, cherchèrent à voir le prélat pour faire valoir près de lui les droits du roi de Portugal. Mais Lambert de la Motte leur fit répondre « qu'il ne convenait pas à un évêque de parler à des gens qui avaient renoncé à toute raison, qui n'obéissaient point aux brefs apostoliques du Saint-Siège et qui ne voulaient pas reconnaître un évêque reconnu par les inquisiteurs du Saint-Office de Goa². » Un pugilat faillit éclater entre le fondeur, Vachet, et le catéchiste qui était l'hôte de Lambert de la Motte. Jean de la Croix ne se calma que sur la menace de l'évêque de tout dénoncer à Ou Phu Ma. Celui-ci fut au contraire plein de bienveillance. Il fit manger l'évêque avec lui comme son égal, et au nom de Hien-vuong lui permit de s'absenter du royaume pour aller faire un séjour à Siam. Vachet était autorisé à rester.

Redescendu à Faïfo, Lambert de la Motte prit passage sur « une des plus jolies barques du pays, munie de toutes sortes de vivres et de commodités ». C'était encore une attention d'Ou Phu Ma qui avait poussé la délicatesse jusqu'à faire recruter un équipage entièrement chrétien. A la dernière escale dans la province de Fumoy, l'évêque retrouva Courtaulin, Bouchard et Vachet, pour leur donner ses instructions. Courtaulin s'installerait dans le centre du royaume où Mahot le rejoindrait plus tard, Vachet aurait le nord et Hué. Quant à Bouchard, il resterait dans le midi ; l'évêque avait officiellement déclaré sa qualité de missionnaire au gouverneur dont la fille et le gendre étaient chrétiens.

L'Église de Cochinchine comptait maintenant trois prêtres européens qui pouvaient travailler ouvertement³. A la mi-mai, Lambert

1. *Relation des missions et des voyages 1676-1677* p.23 sq.

2. *Relation de la Cochinchine 1675-1676* par Courtaulin, ds LAUNAY, *Cochinchine* p.178.

3. Les conversions y seraient allées au rythme de dix ou douze mille par an, d'après une lettre de Lambert de la Motte à Madame de Longueville, écrite de Siam le 16 novembre 1676 (ds LAUNAY, *Cochinchine* p.194). Mais à lire la *Relation des missions et des voyages 1672-1675* p.272, on aurait fait seulement « plus de trois à quatre mille » baptêmes en 1674. — Vers cette époque, l'Église de Cochinchine aurait compté 60.000

de la Motte était rentré à Siam. Dans une lettre à Pallu, il résumait ainsi les impressions que lui laissait sa visite : « Mon voyage de la Cochinchine a été tout rempli de bénédictions. Nous y avons obtenu du roi par écrit liberté d'y aller et venir ou d'y envoyer quand on voudra¹. »

chrétiens, d'après Courtaulin (LAUNAY, *Cochinchine* p.236 sq.) ; 50.000 seulement d'après la Relation de l'état où se trouvent les missions de la Compagnie de Jésus à la Chine, au Tonkin, à la Cochinchine et autres États voisins, l'année 1677, écrite à Macao par Tissanier le 3 novembre 1677, aujourd'hui à la Bibliothèque de la Ville de Lyon, manuscrit 813, Fonds général.

1. Lambert de la Motte à Pallu, Siam, 16 novembre 1676, ds LAUNAY, *Cochinchine* p.194.
-

LES ÉPREUVES DE FRANÇOIS DEYDIER ET JACQUES DE BOURGES DANS LE VICARIAT DU TONKIN (1670-1677)

Progrès de la chrétienté et conflit autour du clergé indigène

- I. François Deydier en prison (1670-1672). Rigueur des autorités tonkinoises. Rôle très important des prêtres indigènes.
- II. Le retour de Philippe Marini au Tonkin (1671). Nouvelles difficultés avec les prêtres français ; opposition du clergé de Macao aux prêtres indigènes. La publication des brefs *Speculatores* et *Decet romanum* source de division parmi les chrétiens ; argumentation de Ferreira à l'appui du patronat portugais.
- III. Les déceptions de Deydier et de Bourges. Arrivée de deux dominicains espagnols ; leur découragement, leur départ (1676-1678). Les missionnaires délaissés par la compagnie française des Indes orientales ; leur détresse. Difficulté de maintenir leur prestige devant Trinh Tac.

Si la situation des chrétiens s'était sensiblement éclaircie dans le royaume de Cochinchine, l'horizon restait toujours obscur au Tonkin. Quand Lambert de la Motte s'en était éloigné au printemps de 1670, de lourdes menaces pesaient sur les deux missionnaires qu'il laissait là¹. François Deydier et Jacques de Bourges commençaient à s'installer à Hien, sur les bords du fleuve Rouge. Vêtus en marchands pour donner le change à la cour de Trinh Tac, « ils s'occupaient à la vue de tout le monde à bâtir la maison que le roi leur avait permis d'édifier dans l'espérance d'un commerce avantageux avec les Français². » De leur comptoir voisin, les Hollandais surveillaient avec attention ces deux hommes qui se donnaient tant de peine pour ressembler à des concurrents³. Les sept prêtres ton-

1. Supra chap.xv.

2. *Relation des missions des évêques* p.206.

3. Le 12 octobre 1670, le chef du comptoir hollandais signalait la présence des deux prêtres français au Tonkin, « qui, disait-il, occupaient une habitation de bambou près du village de May, dépendant du gouverneur Ongsia-theuk ». Valkenier croyait que les deux Français étaient sans ressources et vivaient surtout de la charité des catholiques. (BUCH, *La Compagnie des Indes néerlandaises* II p.166)

kinois, ordonnés par l'évêque de Béryste aussitôt avant son départ, profitaient de l'animation causée par la présence des ouvriers pour se glisser le soir auprès des missionnaires. La nuit se passait à répéter les cérémonies de la messe qu'ils n'étaient pas encore en état de célébrer. Au petit jour, ils s'éloignaient dans leurs bateaux¹. Quant à Dominique Fuciti, seul représentant des jésuites de Macao, il se tenait toujours caché à Hanoï.

I

La prudence déployée par Deydier et Bourges ne pouvait empêcher que leur véritable qualité ne fût bientôt connue des mandarins. A peine un mois après le départ de Lambert de la Motte, le 18 avril 1670, le gouverneur de la province du Midi dont dépendait la ville de Hien, Ong-gia-tuyen², « ennemi déclaré du christianisme », fit procéder à l'arrestation de deux catéchistes. Dans le bateau de l'un d'eux, Barnabé, on saisit un coffre rempli de livres de piété. Cela lui valut une condamnation à être exposé trois jours durant en plein marché. Mais sur ces entrefaites le gouverneur eut besoin des Français « pour savoir l'usage d'un instrument propre au canon³ ». Ce fut heureux pour Barnabé ; il s'en tira avec vingt coups de bâton, qui furent fort légers.

Quelques semaines plus tard, sur la dénonciation de l'interprète des étrangers, chrétien apostat qui avait pris le parti des gens de Macao, le gouverneur fit brutalement arrêter Deydier en même temps qu'il perquisitionnait lui-même dans la maison des missionnaires⁴. Il trouva bien dans la chambre de Bourges un chapelet et le dictionnaire d'Alexandre de Rhodes, mais ne put s'assurer la preuve formelle que les prétendus marchands français étaient en

1. Bourges à Lambert de la Motte, 9 octobre 1670, ds LAUNAY, *Tonkin* p.120.

2. *Relation des missions des évêques* p.207. Il s'agit vraisemblablement du même personnage que celui dont Valkenier, le chef du comptoir hollandais, fait mention sous le nom de Ongsia-theuk.

3. Relation de ce qui s'est passé au Tonkin par M. de Bourges, ds LAUNAY, *Tonkin* p.127 sq.

4. Bourges à Lambert de la Motte, 9 octobre 1670, lettre déjà citée, ds LAUNAY, *Tonkin* p.127 n.1. Deydier fut exposé à la risée du public avec un billet que Bourges rapporte en ces termes : « La loi des Portugais est extravagante, qui trompe les peuples et qui a été défendue par les édits du roi. Voici un étranger nommé François Deydier, qui est du royaume de France, et qui depuis longtemps est en celui-ci. Il a péché contre les ordres du roi, attirant des personnes du Tonkin pour leur enseigner cette loi. Nous l'arrêtons ici jusqu'à ce que nous ayons avisé comment nous le punirons pour servir d'exemple à ceux qui pourraient suivre cette loi extravagante que Sa Majesté a défendue. »

réalité des prêtres. Pourtant on mit aux fers Deydier ainsi que trois catéchistes, qui avouèrent volontiers qu'ils étaient chrétiens, mais refusèrent de dénoncer leurs maîtres en dépit des coups de rotin. Bourges demeura seul dans la maison de Hien que Ong-gia-tuyen n'avait pas osé détruire par crainte de mécontenter Trinh Tac, toujours ménager des étrangers. Tout ce qu'il put obtenir du chua fut l'aggravation de l'édit de 1669 contre la loi chrétienne¹. Pratiquer la religion des Portugais mériterait maintenant quatre-vingts coups de bâton au lieu de cinquante. En outre, les livres chrétiens confisqués seraient mis au feu.

La captivité de Deydier dura deux ans, Bourges et lui étant d'accord pour refuser de verser une lourde caution qu'exigeait le gouverneur et pour ne pas accepter de transférer leur maison dans le quartier des commerçants chinois. Leur résistance énergique finit par triompher de la rancune de Ong-gia-Tuyen, que d'un autre côté les instances de Madame Ursule, la riche chrétienne dont il était le fils adoptif, cherchaient à fléchir. Au mois d'octobre 1672, Deydier rentra dans sa maison². Ses fers d'ailleurs lui avaient laissé assez de liberté pour qu'il ne cessât pas de diriger la chrétienté tonkinoise. Peu farouches, les gardes ne l'empêchaient pas de catéchiser ceux qui venaient à lui, et parfois le laissaient confesser des nuits entières.

Le 20 octobre 1671, il avait écrit aux cardinaux de la Propagande que l'on avait baptisé cette année-là plus de dix mille idolâtres. Les prêtres tonkinois avaient confessé 25.710 chrétiens, donné l'extrême-onction à 160 mourants et fait 322 mariages. Deydier informait la congrégation qu'en dépit des entraves du moment, son compagnon et lui continuaient à former de futurs prêtres : « Nous instruisons 20 chrétiens, tant acolytes que simples clercs, dans les principes de notre sainte religion. Nous leur apprenons à lire et à former nos caractères, et nous les cultivons dans la piété. Il y a lieu d'espérer que dans cinq ans ils seront capables d'être faits prêtres et de soulager les autres. Il y en a deux à qui nous avons appris les cérémonies et la manière de dire la messe, afin qu'ils puissent l'enseigner dans la suite à ceux qui en auront besoin. Ils ont fait leur essai sur M. Martin qui a 70 ans et qui dit sa première messe le jour de la Pentecôte dernière. Et ils ont rendu le même service à M. Jacques van Chieu, âgé de

1. Supra p.227. — DELOUSTAL cite un édit de 1696 portant défense d'enseigner et de pratiquer la religion catholique, où l'on prévoit que les chrétiens seront frappés, les garçons de 50 coups de truong et les filles de 30 coups de rotin. De plus les coupables auront tous les cheveux coupés. (*La justice dans l'ancien Annam* p.434)

2. Bourges à Gazil, 23 octobre 1672, ds LAUNAY, *Tonkin* p.133.

48 ans, qui dira la sienne bientôt ; car il a fallu se servir d'eux pour cet emploi en l'absence des prêtres du pays qui sont chacun dans leur province et qui ne peuvent venir que trois ou quatre fois par an ¹. »

* * *

La libération de Deydier était survenue au moment où Ong-gia-Tuyen avait dû rejoindre Trinh Tac pour l'accompagner dans la guerre qui commençait contre la Cochinchine. Le gouvernement de la province du Midi était passé à l'un des gendres du prince qui, très ami des étrangers, laissait faire les deux Français. Mais, prudents, ceux-ci n'assemblaient les chrétiens que de nuit et en secret, redoutant les accusations des bonzes qui les auraient perdus à la cour, eux et le nouveau gouverneur ².

Hors de Hien d'où les deux missionnaires ne pouvaient s'écarter, tout le travail incombait aux prêtres indigènes. Une large partie des chrétiens, avides des sacrements, leur faisait bon accueil. L'un d'eux, le prêtre Van-Tri, était arrivé dans la province de Nghéan, la plus éloignée de Hanoï, aussitôt après son ordination. Il voyait les fidèles courir après lui pour se confesser et entendre la messe. De la Pentecôte au début d'août, 2.618 personnes s'étaient confessées à lui ; il avait donné la communion à 977 chrétiens et baptisé 441 catéchumènes. Encouragé par tant de piété, Van-Tri ne se laissait pas détourner de sa tâche par des menaces de persécution ; il refusait de sortir du Nghéan pour chercher un refuge dans la province voisine de Thanh-hoa ³.

Les missionnaires français étaient fiers de leurs prêtres indigènes. « Quoiqu'ils aient extrêmement souffert, insistait la relation dressée par leurs amis de Paris pour l'année 1672, que l'on ait menacé les uns, battu les autres, chassé les troisièmes de leurs maisons et de leurs églises dont quelques-unes ont été détruites, Notre-Seigneur ne laissa pas d'accroître notablement son troupeau par leur soin ⁴. »

1. *Relation des missions et des voyages 1672-1675* p.69, d'après la lettre de Deydier aux cardinaux du 20 octobre 1671, Arch. Prop. Atti CP a.1673-1674 f.180-186v. — La *Relation* emploie encore une lettre de Bourges à un cardinal, qui doit être la lettre à Azzolini du 16 décembre 1671, Arch. Prop. SRCP Ind.Or. a.1665-1669, non cotée.

2. Bourges à Gazil, 23 octobre 1672, lettre citée plus haut, ds LAUNAY, *Tonkin* p.142. — Les Hollandais gagnèrent par des présents la faveur de ce nouveau gouverneur, un des fils cadets du roi : « Un des points fâcheux pour la compagnie était que, tandis que les anciens représentants du roi restaient en fonctions, le chef provisoire du gouvernement en avait nommé pour son propre compte qui se montraient fort exigeants. » (BUCH, *La Compagnie des Indes néerlandaises* II p.169)

3. *Relation des missions des évêques* p.237.

4. *Relation des missions et des voyages 1672-1675* p.72.

Du 5 décembre 1671 au 15 octobre 1672, ils avaient baptisé 6.096 personnes. Au début de 1673, Deydier et Bourges profitèrent de ce que Trinh Tac n'était pas encore rentré de la guerre pour convoquer auprès d'eux prêtres et catéchistes. Ils furent une trentaine qui vinrent au rendez-vous. On les logea dans un petit ermitage bâti exprès auprès de la maison de Hien. « Quoique nous n'abandonnâmes pas les chrétiens qui vinrent à nous, expliquait Deydier à la Propagande, nous crûmes pourtant devoir mettre notre principal soin à la réformation et édification de notre petit clergé¹ ».

Les deux missionnaires guettaient maintenant avec impatience l'arrivée de Pallu dont ils savaient la présence à Siam depuis le 27 mai 1673. Ils comptaient lui présenter vingt-cinq Tonkinois, dont huit ou neuf pour être ordonnés prêtres, les autres pour recevoir les ordres mineurs ou la tonsure. Tous étaient tirés du groupe des catéchistes qui étaient maintenant plus de cent². Ces ordinations paraissaient à Deydier d'autant plus pressantes qu'il redoutait toujours une expulsion générale des missionnaires étrangers. Malheureusement on apprit à Hien, au mois de juin 1675, que Pallu avait été fait prisonnier par les Espagnols dans un port des Philippines. Il n'y aurait plus d'autre ressource que de réussir à arracher à Trinh Tac la permission d'envoyer à Siam les futurs prêtres y chercher l'ordination.

II

Si François Pallu avait pu atteindre le Tonkin, sa joie d'ordonner à son tour des clercs indigènes aurait connu bien des traverses. Après le départ de Lambert de la Motte, Dominique Fuciti avait réussi à se maintenir à Hanoï, où il cherchait à ressusciter non sans succès l'ancienne fidélité aux premiers apôtres du Tonkin, les jésuites portugais de Macao. Il y fut bientôt rejoint par Philippe Marini,

1. Deydier à la Propagande, 16 octobre 1673, ds LAUNAY, *Tonkin* p.146. Il est curieux de comparer la brève indication donnée par Deydier à la Propagande avec l'amplification qu'en tirèrent les rédacteurs parisiens de la relation publiée en 1680 : « Toute leur solitude se passe de la manière du monde la-plus douce pour eux et la plus édifiante pour leurs directeurs. Et quoique l'exactitude avec laquelle ils veillent toujours sur eux-mêmes dans l'embarras de leurs fonctions, les eût empêchés de tomber dans la tiédeur et dans le dissipation qui suivent pour l'ordinaire l'excès du travail extérieur, ils sortirent néanmoins de ce désert beaucoup plus recueillis et plus fervents qu'ils n'y étaient entrés ; et après avoir écouté les avis qu'on jugea bon de leur donner, et reçu les sacrements avec une dévotion capable d'en inspirer à ceux qui en étaient les témoins, ils retournèrent chacun, etc... » (*Relation des missions et des voyages 1672-1675* p.169 sq.)

2. La moitié avait déjà reçu les ordres inférieurs ou la tonsure.

le 15 février 1671¹. Près de treize années s'étaient passées depuis le jour où le jésuite gênois avait redescendu le fleuve Rouge dans le vaisseau qui ramenait à Macao les pères expulsés par Trinh Tac². Il y rentrait comme provincial du Japon, et animé de la volonté d'agir en champion de l'influence portugaise. Au cours de son voyage en Europe, l'activité qu'il avait déployée pour contrebattre à Rome et même en France le crédit grandissant des vicaires apostoliques, l'avait placé en vedette³. C'était un bruit répandu partout que le régent de Portugal songeait à en faire l'évêque du diocèse de la Chine à Macao.

A l'entrée du fleuve Rouge, le navire qui portait Marini s'alla jeter à la côte où il perdit la plupart de ses marchandises, tandis que le missionnaire, qui avait conservé son habit religieux, était retenu en prison par le gouverneur de la province, l'exercice du christianisme étant formellement interdit dans le royaume. La prison de Hien le garda six mois ; mais cette inaction forcée lui laissa le loisir d'écrire à Deydier une longue épître en annamite⁴. Les provinciaux allaient rencontrer en lui leur plus rude contradicteur.

Marini et les siens tiendraient ferme pour les prétentions de la cour de Lisbonne. Ecrivant au cardinal Azzolini à la fin de 1671, Bourges résumait ainsi la position des jésuites de Macao : « 1. Le souverain pontife n'a pu, sans faire tort au roi de Portugal, envoyer sans sa permission les vicaires apostoliques et les missionnaires français aux royaumes de la Chine, du Tonkin, de la Cochinchine, du Laos — 2. Les bulles des papes ne doivent point être reçues dans les susdits royaumes, si elles n'ont pas passé par la chancellerie de Portugal et si elles ne viennent accompagnées du nom et du sceau du roi de Portugal — 3. Les privilèges accordés au roi de Portugal de nommer et de pourvoir à toutes les églises des Indes, ne s'étendent pas seulement aux terres de son domaine et qu'il a conquises, mais universellement à toutes les terres des princes infidèles où il y a des chrétiens et où il y a des missions, encore bien que dans ces lieux le roi de Portugal n'ait aucun domaine — 4. Il n'y a que les Portugais et ceux qui prennent attache du roi de Portugal qui

1. D'après la lettre de Bourges au cardinal Azzolini, citée p.347 n.1. Cf. Dalla S.Ma d'Alessandro VII•f.32v, Arch. Prop. Atti CP a.1673-1674 f.29-40v.

2. Supra p.211.

3. Supra p.248 sq.

4. Les archives de la Propagande, Atti CP a.1673-1674 f.202, possèdent cet écrit sous la forme d'un petit volume de 49 pages en annamite, mais transcrit en caractères latins. Composé à Hien, Deydier le reçut le 9 juin 1671, à peine quatre mois après l'arrivée de Marini.

puissent être légitimement envoyés dans tous les susdits royaumes — 5. L'envoi des vicaires apostoliques et des missionnaires français dans les susdits royaumes est injuste, frauduleux et une invasion manifeste — 6. Les bulles d'Alexandre VII que Mgr l'évêque de Béryte a fait publier au Tonkin, sont subreptices et fausses — 7. Au moins lesdites bulles sont défectueuses et de nulle valeur parce qu'elles ne portent aucune clause dérogoratoire à la juridiction de l'évêque de Macao et aux privilèges du roi de Portugal,...

Pour les religieux portugais, la juridiction de l'évêché de Macao sur le royaume de Tonkin subsistait donc intacte et unique. Seul, par conséquent, le gouverneur de cet évêché avait qualité pour conférer des pouvoirs ecclésiastiques, qu'il s'agît d'étrangers ou de Tonkinois.

Les jésuites, toujours d'après Bourges, n'étaient pas moins absolus en ce qui concerne le maintien des privilèges de leur compagnie. Ils soutenaient que : «...11. Les missionnaires réguliers et principalement les pères jésuites peuvent prêcher, confesser et faire toutes les autres fonctions curiales dans les lieux où les prêtres tonkinois ont été établis curés par Mgr de Béryte, sans le consentement desdits curés et même malgré eux — 12. Les missionnaires réguliers et spécialement les pères jésuites n'ont pas besoin de demander l'approbation ni la juridiction des vicaires apostoliques, et ils sont seuls les légitimes pasteurs et supérieurs de toutes ces missions¹... »

* * *

Bourges n'avait point exagéré dans sa lettre à Azzolini. Quelques mois après, à l'arrivée des brefs *Sollicitudo* et *Speculatores* que Pallu leur avait envoyés du Cap de Bonne-Espérance², les provicaires purent juger de la résolution que Marini apporterait à soutenir sa position. L'évêque d'Héliopolis avait recommandé aux siens de tenir en réserve le bref sur le commerce des clercs. Fidèles à cette consigne, Deydier et Bourges mirent prudemment « sous le boisseau » *Sollicitudo*,

1. Bourges à Azzolini, lettre citée plus haut, ds LAUNAY, *Tonkin* p.139 sq. — Bourges avait laissé pour la fin deux propositions qui faisaient pressentir le danger que le retour de Marini pouvait faire courir aux provicaires. A savoir que : «... 19. Les ordres du roi de Portugal d'arrêter prisonniers les vicaires apostoliques et les missionnaires français sont très stricts et conformes aux privilèges qui lui ont été accordés par plusieurs souverains pontifes — 20. Enfin l'excommunication portée par les bulles des papes contre ceux qui mettent opposition aux missionnaires apostoliques d'entrer dans les lieux de leurs missions ou qui les troublent dans l'exercice des fonctions de leur ministère, ne peut tomber sur des Portugais qui se sont saisis de deux missionnaires apostoliques français dans ces dernières années, ni sur ceux qui se saisiront à l'avenir des vicaires apostoliques et des autres missionnaires français. »

2. Supra p.273.

mais il était impossible de ne rien laisser voir de *Speculatores*. Marques de prévenance, visites de courtoisie, protestations de fraternité furent employées par les Français pour faciliter à Marini la résignation. Ce fut en pure perte. Le Gênois demeura ferme sur ses positions. Il voulait tout ignorer, jusqu'à la présence des prêtres étrangers sur un territoire dont il avait seul la charge. Dociles aux ordres de Pallu, ses provicaires n'insistèrent pas, convaincus d'ailleurs que tout document pontifical qui ne porterait pas le sceau de la chancellerie de Lisbonne ne serait pas reçu par les jésuites du Tonkin¹.

Pour l'heure, à titre de sécurité personnelle, ils souhaitaient qu'on réussît à les faire exempter de l'Inquisition de Goa. Bourges s'en ouvrait dans une lettre à Gazil : « On ne fait point de scrupule de nous faire passer pour hérétiques, pour ensuite nous accuser et nous rendre criminels auprès de ce terrible tribunal. Ces Messieurs peut-être se plaisent à se tromper, et parce qu'ils voient que dans les Indes la religion chrétienne communément se nomme religion portugaise, et les chrétiens Portugais, ils veulent se persuader que parce que nous ne sommes pas portugais, nous ne sommes pas bons chrétiens. A vous dire ce que j'en pense, pendant qu'ils demeureront dans les vastes prétentions de leurs privilèges, ils se moqueront de toutes nos exceptions parce qu'elles n'auront pas passé par la chancellerie de Portugal, et s'ils peuvent mettre la main sur nous, fussions-nous chargés de patentes d'exemption, ils nous jetteront dans les prisons de l'Inquisition, et nous pendront avec notre grâce attachée au col. Néanmoins, il ne faut pas négliger de nous procurer à chacun une patente d'exemption, car un chacun aura besoin de la sienne au lieu où il sera²... »

* * *

Les prêtres tonkinois étaient au centre du conflit. Anciens catéchistes ou serviteurs et cuisiniers des pères, ceux-ci les connaissaient

1. Bourges aux procureurs du séminaire, 23 octobre 1672, Arch. M.Etr. vol.650 p.268. L'attitude de Marini avait réussi à décourager les désirs d'arrangement qu'on aurait voulu conserver du côté des vicaires apostoliques. Désormais il était évident que l'un des partis devrait laisser la place à l'autre, — et pour Deydier et Bourges c'était le clergé tonkinois qui était l'enjeu de la décision. « Je vous assure, écrivait Bourges aux procureurs, *loc.cit.*, que je le ferais volontiers pour les laisser en paix si je ne voyais très clairement qu'en quittant la partie, cette église serait ruinée entièrement, car ils ne veulent point consentir qu'aucun ecclésiastique originaire du Tonkin exerce ses fonctions ; ils les ont déjà interdits. » Deydier n'était pas moins net en s'adressant à la Propagande : maintenant les cardinaux devaient choisir l'un des deux partis « vel ut E.V. a consilio cleri hoc in regno instituendi discedant, vel ut patres Societatis ab hunc cogant discedere pedemque huc inferre prohibeant usque dum clerus religionisque christianæ professio perfecte instituta sint et confirmata. » (Deydier à la Propagande, 15 octobre 1673, Arch. M.Etr. vol.650 p.338)

2. Bourges à Gazil, 23 octobre 1672, ds LAUNAY, *Tonkin* p.202 sq.

suffisamment pour prétendre avoir sur eux une opinion fondée. La hâte dont Lambert de la Motte avait usé pour les ordonner leur semblait d'autant plus suspecte. A en croire une lettre de Ferreira à Jean Maldonat, l'évêque avait dû leur accorder des privilèges comme celui de dire la messe entière en n'en pouvant lire que la moitié et en répétant les paroles prononcées par le servant, ou encore de dire la messe de *Requiem* le jour de Pâques. Pour les confessions, il leur avait permis de les entendre dès qu'ils pourraient prononcer seulement les trois mots *Ego te absolvo*, sans avoir besoin de connaître l'état de conscience du pénitent. L'ignorance extrême de ces prêtres, improvisés avec tant de précipitation que les Français eux-mêmes, pourtant les responsables de leur sacerdoce, n'osaient pas leur laisser célébrer la messe plusieurs mois après leur ordination, irritait des religieux habitués dans leur ordre à ne voir élever à la prêtrise que des sujets longuement préparés. « Si on connaissait à Rome, concluait Maldonat, ce qui se passe en vrai, on ne permettrait pas que de semblables personnes s'ordonnassent dans les missions¹. » Plus tard Fuciti écrirait au préfet de la Propagande que non seulement les prêtres tonkinois ne savaient pas le latin, mais qu'ils n'avaient pas la moindre notion de théologie morale². Aussi les jésuites doutaient-ils de la validité des sacrements administrés par de tels ignorants. Fuciti qui avait remarqué les déformations que subissait dans leur bouche la formule du baptême³, rebaptisait ostensiblement leurs néophytes.

Déjà excités contre les pères de Macao par les Français qui leur avaient fait jurer de ne jamais recourir à eux, les prêtres tonkinois répliquaient par toutes sortes d'accusations, reprochant aux jésuites de fomenter le schisme par leur désobéissance aux ordres du pape. Ils défendaient aux fidèles de se confesser à eux. De part et d'autre on refusait la sépulture chrétienne aux gens du parti adverse, tandis que les incidents se multipliaient dans les églises. Les factieux, comme les appelait Deydier, se mêlaient aux siens pendant la messe pour donner lecture de protestations qui reprochaient aux anciens catéchistes des pères d'avoir accepté l'ordination des mains de Lambert de la Motte. Le désordre devenait parfois tel que les

1. Maldonat à Nicaïse de Maldonat, chanoine de l'église métropolitaine de Cambrai, 1676, Arch. M.Etr. vol.877 p.437.

2. Fuciti au cardinal Altieri, 28 août 1676, Arch. Prop. SRCP Ind.Or. a.1677 f.554-555 : « ... 9 catechisti Turchinesi ignari anche d'alcuno principio di lingua latina a senza studiare alcuno caso morale. »

3. *Batino* ou *batito*, au lieu de *baptizo*. La formule de l'absolution devenait *asono* ou *asolo*, pour *absolvo*. (Arch. Prop. SRCP Ind.Or. a.1677 f.567)

prêtres tonkinois devaient céder la place, voire même changer de province¹.

Fidèles aux instructions qui leur prescrivaient de tenir le saint-siège minutieusement au courant, les délégués des vicaires apostoliques s'étaient empressés d'avertir les cardinaux. Dès le 10 janvier 1671, les prêtres tonkinois avaient écrit à la Propagande pour dénoncer Marini, Fuciti et leurs partisans². Pourtant Jacques de Bourges, esprit toujours équitable, reconnaissait que l'agitation dont souffrait la chrétienté n'était pas uniquement le fait des gens de Macao. « On peut croire, écrivait-il, que la vie trop licencieuse des chrétiens en a pu être en partie cause. Car quelques-uns n'ayant pas été admis à la confirmation, parce qu'ils ne voulaient pas corriger leurs mauvaises mœurs ; d'autres ayant été sollicités fortement par M. Deydier de quitter des femmes non légitimes, les prêtres consacrés par Mgr de Béryste ayant voulu remédier à plusieurs désordres et surtout s'acquitter comme il faut de l'administration du sacrement de pénitence, il se forma un parti de ces rebelles, qui prirent prétexte de ne point se soumettre à Mgr de Béryste, ni reconnaître les prêtres tonkinois pour bien ordonnés³. » Tout cela créait une atmosphère de discordes et de suspicions. Aussi, quand deux prêtres indigènes, Jean Hué et Philippe Nhan, tombèrent malades et moururent à la suite d'un repas pris chez un de ces factieux, il n'y eut rien d'étonnant à ce que les gens du parti français se missent à parler de poison⁴.



Cette agitation retirait aux paroles du pape toute chance de rencontrer un écho. Les catéchistes des jésuites publiaient une lettre de Fuciti annonçant qu'à Rome le général de la compagnie avait obtenu de Clément X l'assurance verbale que ses religieux agrégés

1. Voir dans LAUNAY, *Tonkin* p.121 sq., les notices tirées des Documents sur le clergé tonkinois de Mgr Néez.

2. La lettre des prêtres tonkinois à la Propagande se trouve aux archives de la Propagande, Atti CP a.1673-1674 f.158-159. Elle est reproduite ds LAUNAY, *Tonkin* p.137.

3. Relation de ce qui s'est passé au Tonkin par M. de Bourges, ds LAUNAY, *Tonkin* p.134. Un catéchiste du parti portugais alla jusqu'à composer un écrit violent où Lambert de la Motte était accusé d'avoir été chassé de France parce qu'il était hérétique « comme les deux tiers des évêques de France le sont aussi », et d'être venu au Tonkin pour y répandre son hérésie. Les missionnaires français répondirent par une défense de l'état ecclésiastique (c'est-à-dire du clergé séculier), tirée « de son instituteur, son antiquité, l'utilité et la nécessité de ses fonctions ». Leur réponse demandait encore aux chrétiens d'accorder estime et confiance aux prêtres indigènes, tant en reconnaissance de leurs services passés qu'en prévision d'un temps de persécution où ils seraient seuls prêtres à les secourir (cf. B.VE Varie oppositioni).

4. Documents sur le clergé tonkinois, par Mgr Néez, ds LAUNAY, *Tonkin* p.141.

à la congrégation de la Propagande ne relevaient que de lui¹. De Siam, Tissanier avait écrit à des chrétiens du parti de Macao qu'il fallait rejeter *Speculatores* comme tout aussi dénué de valeur que les brefs déjà obtenus par les évêques français. Ceux-ci n'avaient plus qu'à retourner en France avec leurs prêtres, le pape venant de confirmer les évêques nommés par le prince régent de Portugal².

La nouvelle était prématurée pour Macao, car jamais Rome ne confirmerait la nomination de Marini à l'évêché de la Chine³. Et même l'intrépide Gênois allait-il se trouver écarté de la bataille. En mars 1673, Trinh Tac lui avait fait signifier brutalement son expulsion du royaume, au cours de l'audience générale que le prince avait accordée aux étrangers à l'issue de sa campagne contre la Cochinchine. Le missionnaire de Macao s'y était pourtant présenté habillé à la tonkinoise ; il avait salué le chua « cinq fois à la mode du Tonkin par inclination de la tête, les genoux et les mains en terre⁴ ». Rien n'avait pu apaiser Trinh Tac. Comme la plus grande entreprise contre l'ennemi du sud venait d'échouer, l'arrivée de deux nouveaux missionnaires de Macao, Ferreira et Pimentel, l'avait surpris. Aigri et plein de soupçons contre les étrangers, sa fureur était au comble. Il ne voulait plus voir de prêtres ou de Portugais, ni se laisser donner le change par leur habit de marchand et leurs intrigues avec les mandarins de Hien. Finalement Marini avait rejoint Ferreira et Pimentel dans la prison de Hien, où le chua les fit garder étroitement jusqu'à leur embarquement pour Macao au début de septembre. L'expulsion de Marini libérait les provicaires d'un gros souci. Ferreira et Pimentel lui avaient apporté sa nomination d'évêque, et Marini, leur avait-on dit, projetait de tirer parti de sa nouvelle situation pour obtenir de Trinh Tac une autorité suprême sur les étrangers, avec le droit de ramener à Macao ceux qui désobéiraient aux ordres du souverain de Portugal. Mais Marini mourrait à Macao, en 1682, sans avoir été sacré et sans être revenu au Tonkin.

Cependant, malgré tant d'entraves et de divisions, l'évangélisation ne ralentissait pas ses progrès. La statistique de Deydier enregistrerait 5.386 nouveaux baptisés en 1673 ; l'année suivante, 6.690. La ferveur

1. D'après une lettre de Deydier aux cardinaux, 10 février 1676, la lettre circulaire des catéchistes affirmait que le général avait écrit aux siens : « ne ulla omnino Bullam suscipiant, nisi id semetipso scripto præcipiatur » ; supra p.333 n.1. En rapportant ce texte, Pallu reconnaît que ni lui ni aucun Français n'a jamais vu original ou copie de ces lettres du général, et jamais su à quelle date et pour quelle raison elles auraient été écrites. B.VE Replica.

2. B.VE Varie oppositioni, qui se réfère à une lettre de Deydier datée du 16 octobre 1675.

3. Supra p.286 n.4.

4. *Relation des missions et des voyages 1672-1675* p.164 sq.

était grande dans toutes les provinces, où les prêtres tonkinois avaient distribué en ces deux mêmes années 31.603 et 41.654 communions¹. Jean Hué et Philippe Nhan étaient remplacés par deux nouveaux indigènes ordonnés à Siam. Les jésuites de leur côté n'avaient pas moins de succès. Tandis que Marini était forcé de descendre jusqu'à Siam, Ferreira puis Pimentel avaient réussi un faux départ. Pimentel se cacha dans la province de l'Est, où il baptisa de sa main 1.600 infidèles en une seule année. Mais épuisé par la fatigue, il mourait dans les bras de Fuciti accouru de Hanoï, le 1^{er} septembre 1675. De son côté, Ferreira s'était jeté dans la province de Nghéan où les jésuites avaient retrouvé près de 200 églises et chapelles. Le 3 août 1676, il pouvait écrire qu'il avait baptisé en quatre mois 900 personnes, en deux ans 4.000, sans compter un nombre égal de baptêmes administrés par ses catéchistes et ses chrétiens².

A Hanoï, la protection d'un tout puissant mandarin que Fuciti avait baptisé avec sa femme mettait pour le moment l'Eglise de la ville royale à l'abri de tous les orages. Un événement public vint montrer que l'animosité de Trinh Tac s'était adoucie une fois de plus. Une parente du roi, baptisée Paule, étant venue à mourir, le prince laissa faire librement les cérémonies des funérailles que suivirent plusieurs centaines de chrétiens.

* * *

Le bref *Decet romanum* qui reprenait *Speculatores*, fut connu au Tonkin dans le courant de l'année 1676. Deydier et Bourges le reçurent en même temps qu'une lettre adressée par le cardinal Altieri, préfet de la Propagande, à Fuciti qu'il traitait en supérieur de la mission des jésuites. En transmettant à Fuciti et ses compagnons les deux documents, les Français y joignirent une lettre les exhortant à la soumission ; moyennant quoi ils leur promettaient de ne pas étendre le scandale³.

Tout de suite Fuciti répondit à Altieri qu'il n'était plus supérieur, la charge étant passée au Portugais Ferreira. Quant à lui-même, le gouverneur de l'évêché de Macao, disait-il, l'avait nommé vicaire

1. Statistiques de l'administration des sacrements, ds LAUNAY, *Tonkin* p.147.

2. TISSANIER, Relation de l'état des missions en 1677. — En 1675, l'année fut aussi tranquille pour les provicaires ; le nombre de leurs baptêmes s'éleva jusqu'à 8.831, tant enfants qu'adultes ; en 1676, il fut de 7.769. (Voir LAUNAY, *Tonkin* p.148)

3. Deydier et Bourges à Ferreira, 6 août 1676, Arch. M.Etr. vol.650 p.389. Cf. B.VE Risposta.

général pour le Tonkin comme c'était l'usage ; il avait bien pris connaissance du bref *Speculatores*, mais ses supérieurs portugais lui avaient interdit de le recevoir. D'autre part il n'avait pas à se louer des représentants des vicaires apostoliques ; leur peu de charité ne l'avait guère encouragé à se rapprocher d'eux. Pourtant il était tout prêt à rester au Tonkin jusqu'à la fin de ses jours, si la congrégation voulait le considérer comme son sujet et son ministre, mais en le dégageant de l'obéissance due à ses supérieurs qui sont ordinairement des Portugais¹.

Fuciti ne tarda pas à tenir sa promesse. Un mois après avoir répondu au cardinal préfet, il écrivit à Deydier et Bourges qu'il préférerait prendre la route la plus sûre en se soumettant à eux. Ferreira, son supérieur, avait beau penser que l'obligation de reconnaître les vicaires apostoliques n'était pas certaine puisqu'on n'avait rien reçu de l'archevêque de Goa, c'était cependant à ses propres yeux le parti le plus conforme à la pensée du pape. Pour lui donc, il professait obéissance aux nouveaux évêques en priant les provicaires de lui donner licence d'administrer les sacrements dans le royaume du Tonkin ; mais il leur demandait de garder le secret². Les deux Français mirent trois mois à lui répondre. Des propos dont ils avaient eu connaissance leur faisaient craindre que le religieux restât encore attaché à la conduite dont il avait fait montre envers eux à chaque occasion. Le secret au surplus ne leur paraissait pas convenable dans une conjoncture aussi grave³. L'affaire en resta là, malgré une nouvelle promesse de soumission de Fuciti⁴.

Ce fut Ferreira qui se chargea de répliquer à Deydier et à Bourges en dressant contre eux un vrai réquisitoire. Si la mission du Tonkin

1. Fuciti à Altieri, 28 août 1676, lettre citée p.352 n.2.

2. Fuciti aux provicaires, 13 septembre 1676, Arch. Prop. 6 décembre 1677 f.329.

3. Les provicaires à Fuciti, 6 novembre 1676, Arch. Prop. 6 décembre 1677 f.335-339v. — Deydier et Bourges faisaient état des propos tenus par Fuciti devant les deux dominicains espagnols qui venaient d'arriver au Tonkin, infra p.359. Le missionnaire de Macao paraît bien avoir voulu décourager les missionnaires de Manille de s'installer à côté de lui, en leur faisant voir toutes les difficultés qui les attendaient du côté des Français. En leur montrant la lettre d'Altieri, Fuciti les assura qu'elle ne lui avait pas imposé l'obéissance aux Français ; seulement, après elle, il n'oserait plus enseigner aux chrétiens qu'ils sont tenus de recommencer auprès d'un prêtre européen les confessions qu'ils auraient faites à un prêtre indigène. Sur le fond du différend, Fuciti tenait personnellement la même position que son supérieur : les droits du Portugal ne pouvaient être atteints par des bulles qui n'en font pas mention expresse, si bien qu'un ordre du général lui-même devrait rester sans autorité avant l'assentiment de l'archevêque de Goa. Fallu d'ailleurs était un adversaire des droits de l'Espagne tout autant que de ceux du Portugal. De plus les Français soutiendraient contre des religieux leurs prêtres indigènes, bien que les sacrements administrés par ceux-ci fussent invalides *defectu formulæ*. — Deydier ne manqua pas de faire signer cette déclaration aux deux dominicains pour l'envoyer à la Propagande. (Arch. Prop. SRCP Ind.Or. a.1677 f.567-567v)

4. Fuciti aux provicaires, 15 décembre 1676, Arch. Prop. SRCP Ind.Or. a.1677 f.341-342.

était devenue comme un champ clos, les Français en étaient la cause. Ils y étaient venus pour en chasser les Portugais, et c'est pourquoi ils s'acharnaient contre les jésuites. Lambert de la Motte avait calomnié leur compagnie, lançant en 1667 à travers les missions une lettre pastorale qui n'était qu'un misérable libelle, témoin l'impression déplorable qu'elle avait faite à Paris auprès des plus hauts personnages, notamment le cardinal de Bouillon. Au Tonkin, les Français ont fait des prêtres indigènes pour les dresser contre leurs anciens maîtres. Comment osent-ils parler de paix ?

Il y aurait maintenant une décision venue de Rome qui doit dirimer toutes les controverses : Ferreira, lui, n'a rien vu d'authentique. On fait allusion à une lettre du général de la compagnie : il ne l'a pas. On parle de sentence, comme s'il y avait eu un jugement après audition des deux parties en litige. A la vérité dans tous les brefs apostoliques et les décrets de la Propagande, il ne s'en trouve pas un qui retire au roi de Portugal — pourtant partie principale dans le litige actuel — son droit de patronat sur les missions des Indes orientales par une mention explicite, comme il le faudrait. Aucun bref non plus, à sa connaissance, n'a dérogé à la juridiction de l'archevêque de Goa qui s'étend en général à tous les territoires des Indes dépourvus d'évêques propres ; mention n'est pas faite davantage de cette dérogation dans les pouvoirs accordés par le Saint-Siège aux vicaires apostoliques. D'ailleurs il aurait fallu, en toute hypothèse, que Rome entendît au préalable l'archevêque. La meilleure preuve que rien n'est changé en ce domaine, c'est que le prêtre Jean d'Abreu désigné récemment comme visiteur de l'évêché de Malacca a exercé l'an passé ses fonctions à Siam et sera peut-être envoyé demain au Tonkin. D'autre part, la compagnie de Jésus a bien des titres de gloire à faire valoir et bien des privilèges à exhiber. Partout ses religieux relèvent directement du Saint-Siège et sont exempts de la juridiction des évêques. Plus spécialement pour les territoires de missions, Innocent X les a soustraits aux vicaires et aux provicaires apostoliques désignés par la Propagande. Or Ferreira n'a pas encore vu que le pape ait dérogé à ce privilège. Les Français font allusion à une lettre de Paul Oliva : qu'elle vienne et tout est fini.

Tout prêts à obéir à leur général, Ferreira et les siens ne sont pas moins dociles vis-à-vis du pape. Défendre le droit de patronat du roi de Portugal, ce n'est pas désobéir au Saint-Siège, car ce sont les papes Martin V, Eugène IV, Nicolas V, Calixte III, Sixte IV, Innocent VIII et Alexandre VI qui l'ont jadis constitué et confirmé.

En fixant le statut des missions d'Extrême-Orient, Grégoire XIII et Clément VIII font mention de ce droit royal et ne l'abrogent pas. Enfin Clément IX a assuré l'ambassadeur de Portugal que les missionnaires français ne porteraient aucun préjudice aux privilèges du patronat et qu'il n'était pas dans ses intentions d'innover. A quoi les provicaires opposent que les successeurs de ces papes ont maintenant dérogé aux droits du roi de Portugal en ce qui touche les Indes orientales. Mais on doit leur répondre que personne n'a montré de texte pontifical portant de cette dérogation une mention claire et expresse, comme cela est exigé, à l'exclusion de termes généraux. Cela serait-il, il ne faut pas oublier que le droit de patronat est fondé sur un contrat ou quasi-contrat, comme l'a spécifié Nicolas V en détaillant les obligations du roi de Portugal : elles sont de doter les diocèses, de faire vivre les paroisses et d'envoyer des missionnaires toutes choses auxquelles jusqu'à présent le souverain a pleinement satisfait. Or respecter les termes d'un contrat, c'est du droit naturel qui oblige tous les hommes.

Dira-t-on que le droit de patronat ne s'étend qu'aux territoires qui font partie du domaine effectif du roi de Portugal, ce qui n'est le cas ni du Tonkin ni de la Cochinchine ? Mais on ne voit pas que les papes aient mis de terme à son extension, parce qu'il s'agissait de promouvoir la foi. A s'en tenir aux bulles, le droit de patronat s'étend aussi bien aux territoires acquis qu'aux territoires qui restent à acquérir, aux terres découvertes qu'à celles qui pourront l'être dans l'avenir. Cela est si vrai qu'au Japon, qui n'a jamais été soumis à la domination des Portugais, Clément VIII a établi à Funay un évêché relevant du patronat. La situation est la même pour la Cochinchine et le Tonkin. Ces royaumes ne sont pas soumis au roi de Portugal, mais ils relèvent de lui *titulo navigationis*, et cela suffit pour que les églises qu'on y a fondées appartiennent au patronat. Ferreira terminait sa lettre véhémement en affirmant que, Portugais, religieux, missionnaire et fils soumis de l'Eglise romaine, il ne se reconnaissait à aucun de ces titres le droit, ni d'abandonner le Tonkin pour rentrer à Macao, ni de se soumettre aux vicaires apostoliques. Seul un ordre de son général, Oliva, pourrait modifier son attitude¹.

De Macao, Marini venait à l'aide de ses amis restés au Tonkin. Il envoyait aux cardinaux, le 3 décembre 1676, un long mémoire où s'entremêlaient protestations d'innocence et attaques violentes contre les provicaires. Les Français étaient des marchands ; ils en

1. Ferreira à Deydier et Bourges, Hien, 5 septembre 1676, Arch. Prop. SRCP Ind.Or. a.1677 f.529-532v.

avaient la conduite avec l'habit. Les Français étaient des jansénistes ; ce qui n'était pas étonnant car il y avait des hérétiques jusque dans l'épiscopat de leur nation. Les Français étaient des ennemis de la compagnie de Jésus, au point d'assurer les chrétiens que le pape ne voulait plus se servir des pères parce qu'ils étaient des hérétiques. Les Français étaient des ingrats, qui étaient venus se loger dans le nid des autres. Les Français avaient créé le schisme, appris aux fidèles à dénier juridiction et autorité aux pères, enseigné que renier la loi des Portugais n'était pas apostasier. Quant à lui, Marini, il ne pouvait qu'observer les règles du droit de patronat¹.

III

En affirmant que les jésuites ne quitteraient pas le Tonkin, Ferreira dans sa lettre aux provicaires faisait allusion à l'arrivée toute récente de deux dominicains venus des Philippines. Il y avait déjà plusieurs années que les vicaires apostoliques cherchaient à s'assurer le concours de religieux espagnols. En 1671, Lambert de la Motte avait envoyé Gabriel Bouchard à Manille dans ce dessein². L'affaire était délicate, car une tentative de ce genre risquait de provoquer l'inquiétude à la fois des Portugais et des Espagnols. Des premiers, parce qu'il redoutait sans cesse les entreprises des maîtres des Philippines sur les terres que leur avait attribuées Alexandre VI ; et des seconds, car la cour de Madrid étant en guerre avec Versailles, les autorités de Manille suspectaient toute activité des sujets de Louis XIV dans leurs parages. Bouchard avait failli être empoisonné comme espion, il n'échappa à son sort que grâce à la protection de l'archevêque, et son voyage en fin de compte n'avait eu d'autre résultat que de ramener à Siam un franciscain portugais³. Lorsque quatre ans après Pallu fut jeté par la tempête sur les côtes des Philippines, le même esprit de suspicion l'avait fait aussitôt arrêter.

1. Marini à la Propagande, Macao, 3 décembre 1676, *Difesa dell' innocenza di Gio Philippo de Marini*, sacerdote, professo della Compagnia di Giesu, B.VE Fondo Gesuitico ms. 1384, 12.

2. Sur cette affaire et comment elle pesa plus tard sur l'arrestation de Pallu, voir *Relation des missions et des voyages 1672-1675* p.285 sq.

3. Louis de la Mère de Dieu, employé au séminaire à enseigner le latin, qui eut des difficultés avec un supérieur de son ordre, supra p.370 n.1. Louis de la Mère de Dieu était portugais (*Relation des missions et des voyages 1672-1675* p.228). — Un état du personnel de la mission de Siam envoyé par Laneau aux cardinaux à la fin de 1675 fait mention d'un autre prêtre de Manille, *Manillensis*, probablement un dominicain détaché de son ordre, qui est employé à la paroisse de l'Immaculée-Conception. (LAUNAY, *Siam* p.60)

En 1676, l'arrivée inopinée au Tonkin de deux moines espagnols devait provoquer l'émoi des missionnaires de Macao, autant par jalousie nationale et attachement aux droits du patronat portugais que par la crainte qu'il ne s'agît là d'une manœuvre pour les évincer d'Indochine. Il leur semblait que, dans les calculs des Français, prêtres indigènes et religieux des Philippines n'étaient faits que pour prendre leur place. Ferreira le disait crûment à Deydier en menaçant de faire venir à son aide de Macao autant de jésuites qu'il en aurait besoin.

En réalité les deux moines espagnols Jean d'Arjona et Jean de Sainte-Croix n'apportaient pas aux deux prêtres français l'appui que redoutait Ferreira. Habitué à la liberté la plus complète dans l'organisation de leur existence et de leur travail, ils s'étonnèrent aussitôt débarqués de la situation qui leur serait faite sous l'autorité des vicaires apostoliques. Tout les décourageait de s'installer au Tonkin : la persécution, les mœurs rudes des chrétiens, la rivalité entre les jésuites et les évêques français. Leur désappointement fut tel qu'ils voulurent d'abord profiter du bateau qui les avait amenés pour repartir aussitôt. Sur les instances de Deydier et de Bourges, ils acceptèrent de surseoir à leur retour, mais en exigeant que l'on reconnût les privilèges traditionnels de leur ordre. « Ils nous demandèrent tant d'exemptions les unes après les autres, écrit Bourges dans le journal de la mission, qu'enfin, en leur accordant tout ce qu'ils demandaient, nous leur dûmes qu'ils ne reconnaîtraient les vicaires apostoliques que de nom et que la bulle *Speculatores* de Clément IX serait à leur égard comme si elle n'avait jamais été faite¹. »

Deydier et Bourges n'avaient pu consentir à de si larges concessions que sous la réserve de l'approbation des vicaires apostoliques. Pourtant en dépit de cette volonté de conciliation, les dominicains n'acceptaient encore qu'à contre-cœur, tant il était contraire à la tradition des ordres religieux de se laisser limiter en pays de missions par l'autorité épiscopale. L'arrangement conclu était si précaire que le supérieur, Jean d'Arjona, finit par profiter d'un bateau anglais qui mettait à la voile vers Bantam, pour quitter le Tonkin. Un peu plus tard, il fut imité par Jean de Sainte-Croix et par un troisième religieux, Moralès, ce dernier arrivé à Hien seulement en 1678².

1. Journal de la mission du Tonkin, ds LAUNAY, *Tonkin* p.203 sq. Voir aussi *Relation des missions et des voyages 1676-1677* p.106.

2. Les trois dominicains se retrouvèrent à Siam, où Laneau les décida à retourner au Tonkin. Ils y rentrèrent en août 1679.



Le premier essai des dominicains au Tonkin avait été malheureux. Ils avaient été contraints de vivre cachés, car la persécution s'était rallumée juste au moment de leur entrée dans la mission¹. Au mois de février 1676, l'arrestation d'un jeune catéchiste par les gardes d'un important mandarin avait obligé Deydier et Bourges à ne plus quitter leur maison de Hien et à disperser leurs séminaristes pour un certain temps. Le samedi-saint, à Hanoï, sur la dénonciation d'un apostat, la troupe encercla plusieurs maisons où les fidèles étaient réunis. Une soixantaine furent arrêtés, qui firent face courageusement à l'épreuve.

La colère de Trinh Tac risquait d'être redoutable, car le chua avait défendu sévèrement, l'année précédente, toute sorte d'assemblées dans le royaume dont le calme avait été une fois de plus troublé par des cabales et des révoltes militaires. Le cas des chrétiens emprisonnés fut examiné par le souverain, devant son fils aîné, au cours de plusieurs séances du suprême sénat du royaume. Des voix réclamaient la mort d'un certain nombre de prisonniers. D'autres voulaient qu'on s'en tint aux termes des édits qui ne défendaient pas la religion chrétienne sous peine de mort, mais seulement sous celle de 80 coups de bâton. Le jugement, rendu quarante jours plus tard, porta que les maîtres des maisons où l'on avait surpris les chrétiens assemblés paieraient une amende de 15 écus. Quant aux fidèles, les hommes de 15 à 70 ans recevraient 50 coups de bâton, et les femmes du même âge, 30 coups ; les garçons et les vieillards donneraient 9 écus ; les vieilles femmes et les filles, 6. Les images, les ornements d'autel, les livres, tout serait brûlé par la main du bourreau. Ce fut l'un des propriétaires condamnés et madame Ursule qui donnèrent la plus grosse part des amendes exigées. Quant à la bastonnade, grâce à la bienveillance du gouverneur qu'avaient ému la foi et la simplicité des chrétiens, elle fut administrée avec beaucoup de « douceur, presque sans bruit, dans un lieu à l'écart et peu fréquenté hors de la ville. Ce fut plutôt un jeu qu'un supplice. Les bourreaux ne frappaient plus les corps qui étaient étendus par terre, mais la terre qui était auprès des corps... »



Si bénin qu'ait été le châtement, ce nouvel accès de persécution prouvait que la situation des missionnaires restait aussi incertaine.

1. *Relation des missions et des voyages 1676-1677* p.82 sq.

Toujours astreints à résider à Hien et à ne pas laisser leur habit de marchand, Deydier et Bourges ne trouvaient un peu de sécurité que dans leur apparence de commerçants français. Mais cette fiction devenait avec le temps de plus en plus difficile à soutenir. Dans le courant de 1676, le mandarin chargé des étrangers avait convoqué à Hanoï Deydier et Bourges¹. C'était le même qui, en 1670, s'était entremis auprès du chua pour obtenir aux Français la concession d'un terrain. Cette fois il les avertissait de sortir sans délai du royaume s'ils ne voulaient pas s'exposer à la honte d'être chassés par un ordre du conseil d'Etat. On reprochait aux deux missionnaires de construire de nouvelles églises en prélevant des impositions sur les Tonkinois chrétiens, et aussi de continuer à tenir des assemblées malgré les ordonnances royales. Mais le vrai grief du chua et de son entourage, c'était de ne recevoir jamais des Français aucun des présents qu'exigeait l'usage². Le mandarin finit par le leur dire. Deydier et Bourges durent bien reconnaître que leurs affaires étaient en mauvais état parce que, depuis le voyage de Lambert de la Motte en 1670, aucun navire français n'avait touché barre à Hien.

De leur côté, les commerçants européens établis au Tonkin n'avaient pas été longs à deviner la véritable activité de leurs concurrents. Dès son arrivée, en 1672, avec le premier bateau de la compagnie anglaise des Indes, Gyfford, le chef du comptoir britannique, écrivait de Hien à leur propos : « Les Français ont une maison ici, mais nous ne pouvons démêler si c'est pour le commerce ou dans des vues de propagande religieuse³. » En tout cas Gyfford savait à quoi s'en tenir sur leur pauvreté. Avec les 400 rixdales qu'il avait eu charge de leur apporter, Deydier et Bourges avaient voulu « faire fondre un service d'argent pour se donner du prestige aux yeux des Tonkinois ». Mais leur manque de ressources les avait bientôt contraints à le lui revendre.

Heureusement pour eux l'écho des conquêtes de Louis XIV arrivait jusqu'à la cour de Trinh Tac, et devant le chua Deydier et Bourges savaient se parer de la puissance de leur souverain.

1. *Relation des missions et des voyages 1676-1677* p.106 sq.

2. Au Tonkin, l'échange de présents toujours plus considérables entre le chua et le gouverneur général de la compagnie des Indes néerlandaises à Batavia était devenu si régulier qu'il remplaçait tout droit d'entrée ou de sortie et que les objets reçus par le gouverneur étaient régulièrement portés au compte de la compagnie. (BUCH, *La Compagnie des Indes néerlandaises* II p.162 et p.175)

3. Voir MAYBON, *Histoire moderne du pays d'Annam* p.75 sq. Le fait était si public qu'en 1677 deux Chinois venus en ambassade au Tonkin apprirent « que les deux Français qui passaient pour marchands ne l'étaient qu'en apparence et cachaient sous cette qualité celle de prêtres missionnaires ». (*Relation des missions et des voyages 1676-1677* p.143)

Lorsqu'après la campagne de Cochinchine, Trinh Tac reçut les étrangers qui avaient été convoqués pour le complimenter, Deydier et Bourges se trouvèrent à l'audience avec les pères portugais, les marchands anglais et hollandais¹. Sauf les Portugais, chacun salua le chua à la manière de son pays. Après quoi, on les fit passer tous dans une autre salle où le roi envoya un eunuque pour leur faire quelques questions sur la France, l'Angleterre, le Portugal et la Hollande, et pour s'informer « lequel de ces quatre Etats était le plus grand, le plus riche et le plus abondant en artillerie et en fondeurs de canons ». Deydier qui, à l'en croire, connaissait mieux le tonkinois que tous les autres, se chargea de répondre. Sur des cartes que l'eunuque avait fait apporter, il lui fit voir à l'œil la différente étendue de chaque pays, lui disant « que tout le monde demèurait d'accord que la France l'emportait sur l'Angleterre, sur le Portugal et sur la Hollande, et qu'il n'y avait aucun de ces Etats qui n'eût non seulement pour lui autant d'artillerie et de fondeurs de canons qu'il lui en fallait, mais même qui ne fût en état d'en donner aux autres royaumes. » Sur ce, Trinh Tac fit dire aux Français et aux Anglais qu'il leur donnait la même liberté de trafiquer qu'il avait accordée depuis longtemps aux Hollandais, tandis que Marini, trop connu comme prêtre, s'entendait congédier et expulser du royaume.

Les marchands de chaque nation se virent ainsi rappeler l'obligation qu'ils avaient de ravitailler le royaume en fournitures militaires et d'entretenir un trafic assez intense pour enrichir le chua avec son entourage².

* * *

Deydier et Bourges en avaient l'absolue persuasion. Aussi la carence de la compagnie française des Indes qui ne se décidait pas à expédier un bateau vers le fleuve Rouge leur navrait-elle le cœur. Auprès de Trinh Tac, ils cherchaient à l'excuser en arguant de la guerre qui mettait aux prises leur nation avec la Hollande, entravant la liberté des mers. Mais leurs lettres aux dirigeants de la compagnie contenaient d'incessantes réclamations, en faisant valoir tout le profit qu'ils tireraient de commercer avec le Tonkin. Elles citaient

1. *Relation des missions et des voyages 1672-1675* p.164 sq.

2. Aux Hollandais, d'après la missive générale du 2 septembre 1671, Trinh Tac demanda des canons de cuivre et 100.000 boulets dont il envoya des modèles en bois à Batavia. D'autre part on donna un second, dans la loge de Hien, à l'interprète qui servait seul la compagnie depuis 1661 et qui se faisait vieux. Probablement Raphaël Rhodes. (Buch, *La Compagnie des Indes néerlandaises* II p.168)

l'exemple des Anglais qui, à leur arrivée, n'auraient pas grand succès d'un établissement dans le pays puisqu'ils n'y voyaient qu'une étape vers le Japon. La guerre survenue entre Charles II et les Etats-Généraux les y retint. Ils purent se rendre compte des avantages que le Tonkin offrait à leur commerce, si bien qu'en 1677 leur compagnie leur commanda de s'y établir à demeure. Et l'année suivante, ayant reçu pour les offrir à Trinh Tac « deux très grandes pièces de canon de bronze et une de fer », ils en profitèrent pour lui demander un emplacement dans Hien où ils bâtiraient une maison plus solide. « Vous pourriez, Monsieur, écrivaient Deydier et Bourges à un de leurs amis de France, rapporter cela à ces messieurs afin que sur l'exemple de la compagnie d'Angleterre ils soient persuadés que le commerce qu'ils feraient dans ce royaume ne laisserait pas de leur rapporter du profit¹. »

Malheureusement pour les deux Français abandonnés sur les rives du fleuve Rouge, l'échec de l'Escadre de Perse dans les mers des Indes, la guerre entre Louis XIV et la Hollande contrariaient l'essor de la compagnie royale. Sans relations régulières avec la France et réduite à une pauvreté chaque année plus voyante, privée de son chef François Pallu, captif des Espagnols, en butte à l'hostilité irréductible des religieux de Macao que n'ébranlaient pas les décisions de Clément X, la mission française au Tonkin avait besoin, pour ne pas périr, d'un très prompt secours².

1. Deydier et Bourges à X..., 27 décembre 1678, ds LAUNAY, *Tonkin* p.216. D'après BUCH, *op.cit.* p.174, les 6 canons apportés de Batavia furent plus appréciés que l'envoi des Anglais, et Trinh Tac mécontent refusa à ceux-ci le terrain qu'ils sollicitaient pour construire une loge.

2. A cette époque on évalue le nombre des chrétiens tonkinois à 300.000. Le chiffre est avancé par Pallu en 1678, dans un mémoire à la Propagande (LAUNAY, *Tonkin* p.179) et déjà en 1672 dans une lettre à Colbert (LAUNAY, *Lettres de Pallu*, t.II p.223) — Il doit comprendre ensemble les chrétiens baptisés par les missionnaires français et par les missionnaires de Macao, en nombre à peu près égal. Deydier le note lui-même à la fin de son rapport sur l'année 1677, ds LAUNAY, *Tonkin* p.149 ; ce que confirme la comparaison des statistiques de baptêmes fournies par lui (1673 à 1678, elles dénombrent successivement 5.386, 6.690, 8.831, 7.769, 6.523 et 7.422 nouveaux baptisés) avec la *Relation des missions et des voyages 1676-1677* p.227, qui déclare que : « depuis huit ou dix ans il ne s'est presque point passé d'année que l'on n'ait augmenté le troupeau de Jésus-Christ de douze à quinze mille âmes ». — Sur ce chiffre de 300.000, se rappeler les remarques du R. P. Brou, supra p.192 n.2 ; et sur le nombre des chrétiens en 1669, supra p.220 n.3..

LA VOLONTE DE ROME ENTENDUE AUX INDES ORIENTALES (1675-1679)

La juridiction des vicaires apostoliques
reconnue par l'archevêque de Goa

- I. Le retour de Charles Sevin en Extrême-Orient. Les craintes des jésuites de Macao devant les menaces du roi de Portugal. Les atermoiements de Valguarnera ; sa mort (1677).
- II. La soumission de l'archevêque de Goa, Antoine Brandao, devant les brefs de Clément X. Répercussion de son attitude sur celle des jésuites : l'autorité des vicaires apostoliques reconnue par les religieux à Siam, au Tonkin, en Cochinchine.
- III. La consolidation de l'établissement des Français en Indochine ; les progrès de leur apostolat, l'élargissement de leur influence. La mort de Lambert de la Motte (juin 1679). Les Français de Siam héritiers du rayonnement missionnaire de Macao.

A Siam, en Cochinchine, au Tonkin, religieux portugais et missionnaires français restaient sur leur position. Un remède au conflit qui les opposait ne pouvait venir que de Rome. Tous l'attendaient. Or dès 1673 Clément X s'était prononcé, et ses déclarations étaient déjà connues en Indochine. Mais il en manquait encore à l'une des parties la communication régulière. Ce fut Charles Sevin qui l'apporta.

Après deux années de séjour à Rome et en France, l'envoyé de Pallu avait repris le chemin de Siam en septembre 1674. La guerre avec la Hollande l'empêchant d'emprunter la voie de mer comme il l'avait fait à l'aller avec tant d'avantage¹, il dut se résigner à la route de terre et n'arriva à Surate que le 3 novembre 1675 après

1. Dans son désir de faire un retour aussi rapide (il avait mis 7 mois seulement de Surate à Port-Louis), Sevin alla en Angleterre pour y négocier son passage et celui de ses 4 compagnons, les missionnaires Thomas, Le Noir, de Clergues et Geffrard. (Sevin au cardinal Boma, Marseille, 12 septembre 1674, Arch. Prop. SRCP Ind.Or. Jus. patron. Portugallo f.227-227v et 234-234v)

des « disgrâces » répétées¹. Sevin y passa deux mois avec les quatre missionnaires qui l'accompagnaient. Ils reçurent l'hospitalité de Baron, le directeur général de la compagnie française, tandis qu'au même moment les capucins fermaient les yeux à Ambroise de Preuilly, en qui les vicaires apostoliques reconnaissaient « l'un de leurs meilleurs amis et de leurs plus charitables protecteurs² ». Le 23 juin 1676, les cinq Français étaient enfin à Siam. « Nous eûmes le bonheur, écrivait Sevin à Brisacier, d'y rencontrer Mgr de Béryste qui était de retour depuis peu de la Cochinchine où il avait laissé M. Courtaulin son vicaire général, et M. Vachet pour un médecin des plus fameux de ce pays ; il a grand attrait pour gagner l'affection des premiers du royaume. Mgr l'évêque de Mételopolis s'emploie fortement à son ministère. Mgr d'Héliopolis est présentement au Mexique, il pourra encore revoir la France³. »

I

Dans la ville de Siam, le bref *Decet Romanum*, que Laneau avait tenté d'imposer aux religieux aussitôt après l'avoir reçu en octobre 1675, n'était toujours pas affiché dans les églises des jésuites et des dominicains. Le clergé portugais se sentait exposé à la colère de Lisbonne et de Goa, si jamais il venait à céder quoi que ce fût des droits du patronat. Le 25 janvier 1676, le procureur des jésuites pour la province du Japon, Sotomayor, avait écrit à Paul Oliva que le vice-roi des Indes, aussitôt qu'il eût connu l'ordre du général prescrivant aux siens la soumission aux vicaires apostoliques, avait menacé les pères de prison s'ils l'exécutaient. Aussi Sotomayor suppliait-il Oliva d'avertir en hâte les cardinaux de la Propagande que la compagnie était menacée de tout perdre⁴.

1. Sevin à Brisacier, 20 décembre 1676, Arch. M.Etr. vol.858 p.369. Les « disgrâces » dont parle Sevin furent un combat très dur en Méditerranée avec des pirates de Tripoli, un hivernage sur le plateau d'Anatolie, la nécessité de prendre passage *incognito* sur un vaisseau de guerre portugais. Il est vrai que ce dernier épisode réussit parfaitement : les Français mangèrent toujours à la table du vice-amiral qui, non content de les défrayer de tout, voulait de plus leur faire quelque cadeau. Sevin et ses compagnons s'étaient donnés comme des agents de la compagnie royale de France. — Le voyage de Sevin est raconté tout au long dans la *Relation des missions et des voyages 1672-1676* p.173-192 et p.297-318, puis dans la *Relation des missions et des voyages 1676-1677* p.154-156.

2. *Relation des missions et des voyages 1672-1676* p.326.

3. Sevin à Brisacier, 20 décembre 1676, lettre citée plus haut.

4. Didace de Sotomayor, procureur de la province du Japon, au général de la société de Jésus, 25 janvier 1676, Arch. Prop. SRCP Ind.Or. f.587-587v. — Voir sa notice dans PFISTER, *Notices*, t.I p.370, qui ne sait rien de lui après son départ à Goa, en 1673, comme procureur de la vice-province de Chine. Or vers 1677 et 1678, il appartenait au collège

Sevin certes n'aurait pas diminué son angoisse, lui qui avait eu connaissance avant de quitter l'Europe des instructions données par dom Pedro à son ambassadeur auprès de Clément X¹. Elles étaient sévères. Le prince se considérait comme offensé par les atteintes portées aux privilèges du patronat, d'autant moins justifiées à ses yeux qu'elles se produisaient en un moment où le Portugal venait de proposer des évêques au Saint-Siège et se déclarait prêt à supporter la charge entière de la propagation de la foi. D'autre part les missions avaient un évident intérêt à n'être pas partagées entre des missionnaires de nationalité différente, comme les chrétiens annamites avaient le droit de n'être pas arrachés à ceux qui avaient été leurs pères dans la foi. Enfin les Français ne seraient pas capables de faire mieux, eux qui nourrissaient des intentions secrètes étrangères à la religion ou dangereuses pour elle, et qui de plus n'avaient même pas l'avantage d'être soutenus par leur roi. Dom Pedro voulait que son ambassadeur protestât auprès de Clément X contre la Propagande qui n'avait pas informé le pape de la situation réelle dans les Indes et lui avait dissimulé les droits certains dont évêques ou chapitres étaient déjà en possession. Résolu à ne pas céder, le prince affirmait que, si les jésuites ne suivaient pas docilement le vice-roi des Indes, ils seraient expulsés et remplacés par des religieux d'autres ordres, intrépides ceux-là dans leur résistance aux étrangers².

Menacés par un si grand désastre, les jésuites de Siam pouvaient penser que ni le pape, ni les cardinaux, ni leur général ne voulaient exiger cela. Dans ces conditions, gagner du temps pour mieux informer Rome leur semblait la seule tactique à suivre. Valguarnera, placé devant l'instrument authentique du précepte d'obéissance que Sevin lui apportait, se déroba. Depuis 1674, disait-il, il avait cessé d'être le visiteur de la province du Japon³. Une lettre personnelle d'Oliva n'avait pas réussi à le détourner de sa volonté de gagner du temps. Le général pourtant conjurait ses religieux de donner un démenti

de Macao à titre de procureur de Goa pour le Japon, comme on peut le lire sur un catalogue des religieux de la province du Japon, Arch. Prop. SRCP Ind.Or. catalogo Prov. Japponin. f.6. (Ce catalogue est daté de 1675, mais par erreur, car il ne porte plus le nom du provincial Cardoso mort en 1676, ni celui de Valguarnera mort tout au début de 1677 ; pourtant il ne doit pas être postérieur à 1678, car on y voit parmi les religieux résidant au collège de Macao Balthasar de Rocha, qui se présentera à Rome en 1679 comme le procureur des missions du Japon et que le général suppliera les cardinaux d'attendre. Arch. Prop. SRCP Ind.Or. Cina vol.A f.196 et f.232)

1. Sevin au cardinal Boma, Marseille, 12 septembre 1674, lettre citée plus haut.

2. Le 5 février 1674. Instruzione data dal principe di Portogallo al suo ambasciatore in Roma, B.VE Fondo Gesuitico ms.1383, 22.

3. B.VE Risposta.

éclatant à ceux qui, à Rome, les accusaient de s'obstiner dans la désobéissance. Il attendait d'eux, pour plaider leur cause devant la Propagande, une prompte réponse qui devrait respecter trois conditions : ni équivoque, ni passion, ni exagération¹. Aux Français qui guettaient l'effet de cette lettre, Valguarnera ne répondit autre chose que ni lui-même, ni le supérieur de Siam, Maldonat, ne pouvaient se permettre de poser des actes qui porteraient préjudice à un tiers².

* * *

Le tiers, c'était le Portugal qui entendait bien ne pas se laisser éclipsé à la cour de Phranaraï et se montrait résolu à y maintenir sa position traditionnelle contre les Français. Le 19 septembre 1676, un navire s'annonçait à l'entrée de la Ménam : il apportait une lettre écrite au roi de Siam par le prince régent³. Le chef de camp portugais, Barreto de Pina, et Constance Phaulcon s'appliquèrent à régler un cérémonial minutieux pour la réception du message à la cour. Au jour fixé, le navire apparut tout couvert de pavillons et de banderolles, portant en son milieu un trône sur lequel était la lettre enfermée dans une grande boîte d'or. La galère royale — un balon à 4 beaux parasols embellis de pierreries — qui vint à sa rencontre était surmontée elle aussi d'un trône avec des courtines où trois coffrets d'or fin s'élevaient l'un sur l'autre. Le long du fleuve tous les chrétiens se pressaient à la fête, les cloches des églises répondaient à l'artillerie du vaisseau. Au palais du roi, Phaulcon accueillit lui-même Barreto, Valguarnera et le prêtre de Goa porteur de la missive. « Je pris alors, raconte Barreto, la bourse où était enfermée la lettre et la mis sur ma tête. Ensuite je tirai la lettre après l'avoir mise sur ma tête suivant le style du royaume. A mesure que je lisais en portugais, mon fils qui me servait d'interprète l'expliquait au barkalon en la langue du pays et en même temps un secrétaire d'Etat l'écrivait en cette même langue. Après que la lettre fut traduite on la remit

1. Oliva à Valguarnera, 20 octobre 1673, Arch. Prop. SRCP Ind.Or. a.1679 f.266-266v.

2. « ... acceptionem prædicatorum brevium apostolicorum cedere in præjudicium tertii, eaque de causa sibi non licere acceptare nec Patrem generalem eis tale præcipere posse, et in causa quo speciali præcepto eis præciperet ea acceptare, se ei non esse obtemperaturos. » (B.VE Risposta) — Rapprocher cette attitude des règles du droit canonique actuel en matière de renonciation volontaire à un privilège, can. 72 du Codex juris canonici. Une collectivité ne peut renoncer à un privilège, « si renuntiatio cedat in Ecclesiæ aliorumve præjudicium », can. 72, § 4. D'autre part des commentateurs tirent du même canon, § 3, que, sauf disposition prévue par les constitutions, un supérieur général ne peut pas renoncer à un privilège acquis par son institut. Il lui faut soit le consentement unanime des membres de l'institut, soit l'approbation de l'autorité supérieure qui aurait qualité pour retirer ce privilège. (VERMEERSCH et CREUSEN, *Epitome Juris canonici*, t.I, édit.1934, p.160-161)

3. Nous suivons TISSANIER, Relation de l'état des missions en 1677.

sur le trône et on la porta au roi avec les mêmes cérémonies. » Phaulcon apprécia fort le document. Le régent saluait Phranaraï du titre d'Altesse « qu'on faisait autrefois difficulté pour lui donner¹ », et le remerciait du bon traitement et des faveurs dont ses sujets jouissaient dans son royaume. Chez les Portugais, la joie était à son comble ; les autres nations, principalement les Maures, étaient dans l'étonnement². « Pour moi, achève Barreto, je puis assurer que depuis 21 ans que je demeure à Siam, je n'ai jamais vu recevoir une lettre ni ambassadeur d'aucun prince avec tant d'honneur et d'applaudissement. »

Traités avec éclat à la cour de Phranaraï, les Portugais se réjouissaient encore de l'accueil que Hien-vuong leur réservait à Hué. Lambert de la Motte n'avait pas quitté la Cochinchine qu'y arrivait, en février 1676, Jean Cardoso successeur de Marini à la tête de la province du Japon. Le religieux avait été brillamment accueilli par les mandarins de la ville royale et plus de la moitié des chrétiens de la région de Hué, 8.000 sur 15.000, avaient défilé en son honneur dans la maison de Jean de la Croix, où il avait pris logement et présidé les cérémonies de la semaine sainte.

II

Cependant que le Portugal affermissait sa position à Siam comme à Hué, ce qui ne pouvait qu'inquiéter les vicaires apostoliques, ceux-ci laissaient entendre à la Propagande que « leur autorité commençait d'être reconnue bien mieux qu'elle ne l'avait été jusqu'alors³ ». L'horizon en effet s'éclaircissait du côté où l'on s'y attendait le moins. L'initiative venait du nouvel archevêque de Goa, le

1. Louis XIV lui avait donné du « très-haut, très-vaillant, très-puissant Prince, notre très cher et bon ami. » (LAUNAY, *Siam* p.46)

2. Portugais et Français s'accordent à signaler le progrès de l'influence des Maures ou musulmans dans le royaume de Siam. « Ils y possèdent les meilleures charges, écrit Tissanier, *loc.cit.*, ils ont les plus belles maisons ; ils savent faire la cour au prince et se piquent d'être libéraux au besoin. Il est à craindre que la secte de ces mahométans ne se fortifie dans ce royaume-là et ne l'emporte avec le temps sur celle des idolâtres ». De leur côté, les missionnaires français appréhendaient pour Phranaraï « que les Maures, qui se fortifient tous les jours dans ses États et qui sont très bien venus dans la cour, ne tournassent insensiblement son esprit au mahométisme, ce qui serait le plus grand malheur du monde. » (*Relation des missions et des voyages 1676-1677* p.215)

3. *Relation des missions et des voyages 1676-1677* p.204. — Cf. le courrier expédié de Siam à la fin de 1676 : Lambert de la Motte et Laneau à la Propagande, Siam, 28 octobre 1676, Arch. Prop. SRCP Ind.Or. a.1677 vol.D f.297-298 et f.299-300 ; et Laneau au pape, 13 novembre 1676, Arch. Prop. SRCP Ind.Or. a.1677 vol.B f.18-19v.

cistercien Antoine Brandao¹. On savait à Siam qu'en confirmant Jean d'Abreu dans ses pouvoirs de gouverneur de l'Eglise de Malacca, Brandao avait « mis cette clause qu'il ne pouvait exercer aucune juridiction dans les terres qui ne sont pas du domaine actuel du roi de Portugal suivant la constitution de Notre Saint Père le pape Clément X. De sorte qu'il ne prétendait point de juridiction à Siam². » Sans doute s'agissait-il du bref *Cum per litteras* adressé le 10 novembre 1673 à l'archevêque de Goa, Christophe de Silveira³. Les Français avaient appris la décision de Brandao par un prêtre de Goa envoyé à Siam pour y publier la bulle de la Croisade et qui s'était présenté à eux pour en obtenir la permission. Ils savaient enfin que le grand inquisiteur avait « refusé patente de commissaire du Saint-Office pour Macao au prêtre portugais qui tira Monsieur Chevreuil de Cambodge, disant qu'il était noté à Rome et que par conséquent il était indigne d'un tel office en ayant déjà si mal usé⁴ ».

Tous ces indices d'un changement d'attitude chez les autorités religieuses de Goa furent confirmés aux vicaires apostoliques par une lettre que Brandao leur adressa le 8 mai 1677. Maintenant il était clair que le nouvel archevêque désirait accorder sa conduite aux volontés romaines. Il écrivait aux deux prélats qu'il avait examiné la plainte portée par eux devant le chapitre primatial contre Jean d'Abreu. Enquête faite, il jugeait ne pas pouvoir priver ce prêtre de sa dignité de visiteur de l'évêché de Malacca, car il avait agi en toute bonne foi en refusant d'obéir à des évêques dont son métropolitain n'avait pas vu les bulles. Mais dorénavant Jean d'Abreu devait limiter sa juridiction au domaine actuellement possédé par le roi de Portugal, ceci, précisait l'archevêque, pour obéir aux ordres de Clément X. Quant à dire si oui ou non la colonie portugaise de Siam était comprise dans ce *dominium*, il appartenait au pape seul d'en décider et non pas à lui, sujet loyal et soumis de son souverain. Brandao invitait les évêques français à bien réfléchir

1. Archevêque de Goa le 17 décembre 1674, Brandao y arriva le 24 septembre de l'année suivante (Arch. Prop. SRCP Ind.Or. a.1675-1680 vol.2 f.231-234v). Il devait mourir le 6 juillet 1678.

2. La *Relation des missions et des voyages 1676-1677* p.204 reproduit ici une lettre de Lambert de la Motte au chanoine Pallu, du 14 décembre 1676, Arch. M.Etr. vol.877 p.429 – et une lettre de Sevin à Brisacier, déjà citée p.366 n.1.

3. Silveira était mort le 9 avril 1673. De Siam, le 20 décembre 1676, Sevin écrivait aux procureurs de Paris, qu'ayant envoyé de Surate à Goa les brefs destinés à l'archevêque et au grand inquisiteur, ceux-ci « avaient donné aussitôt preuve de l'obéissance qui est dûe au Saint-Siège ». (Arch. Prop. SRCP Ind.Or. 6 décembre 1677 f.356-358)

4. Sevin à Brisacier, lettre citée plus haut. – Les vicaires apostoliques refusèrent au commissaire de la Croisade la permission de la publier à Siam. Voir Arch.Prop.SRCP Ind.Or. Cîna a.1665-1669 f.144 la réponse de deux consultants qui déclarent que la bulle ne peut pas être publiée « dans le royaume de Siam et les autres régions des Indes orientales qui ne sont pas soumises au roi de Portugal ».

avant de porter aucun préjudice à un prince qui dans son amour de la religion recherche plus que tout autre la faveur du Saint-Siège, ou aux droits toujours intacts du métropolitain de Goa sur tous les diocèses de l'Orient. En attendant que le pape ait écouté le Portugal, ce qu'il n'a pas encore fait, les gouverneurs des deux diocèses de Malacca et de Macao recevaient de lui, archevêque de Goa, ordre de s'en tenir aux décisions de Clément X¹.

La lettre d'Antoine Brandao était habile. Si sa réserve au sujet du camp portugais de Siam causait aux Français une déception, l'ensemble constituait pour eux un gros avantage, puisque, après tout, l'archevêque réglait son attitude sur des documents pontificaux qui n'avaient pas reçu l'enregistrement de la cour de Lisbonne. Une brèche était ainsi faite dans la forteresse du patronat. Elle allait offrir aux jésuites de Macao, pris entre les ordres formels de leur général et les menaces du roi de Portugal, une occasion de se dégager. Pour eux maintenant la solution était de se mettre dans le sillage de Goa.

Le visiteur des missions du Japon, Félicien Pacheco, ordonna à tous les missionnaires de sa province de se soumettre aux vicaires apostoliques, menaçant de les rappeler s'ils n'obéissaient pas². A Siam, sa décision ne pouvait plus toucher Valguarnera, mort au début de l'année³. Ce fut Maldonat qui, le 10 novembre 1677, répondit à Paul Oliva que les siens avaient exécuté son précepte dans le sens même où l'archevêque de Goa avait accepté les brefs de Clément X. « Je mettrai toute ma diligence, disait-il, à ce que la volonté de Sa Sainteté soit parfaitement accomplie et à ce que cesse toute plainte au sujet des nôtres. » Maldonat se portait garant auprès du général qu'au Tonkin et en Cochinchine on était disposé à agir de même. Bien entendu, le camp portugais de Siam échappait à l'ordre de Pacheco. Maldonat et son compagnon Suarez, quelques dominicains et augustins qui s'y trouvaient avec eux, tous étaient d'accord pour y continuer leur ministère sous la seule juridiction de Goa et en dehors de toute intervention des vicaires apostoliques⁴.

1. Brandao aux vicaires apostoliques, Goa, 8 mai 1677, Arch. Prop. SRCP Ind.Or. a.1675-1680 vol.2 f.429-430 — et Arch. M.Etr. vol.121 p.480-483. Les bulles d'érection des diocèses du patronat laissaient à l'archevêque de Lisbonne la compétence d'en déterminer les limites d'accord avec le roi ; supra p.48.

2. Sevin à Pallu, 8 décembre 1677, Arch. M.Etr. vol.877 p.507.

3. A l'occasion de la mort du jésuite sicilien, Tissanier se plaît à remarquer que : « Le roi (de Siam) en faisait tant d'état que, quand le père était à Macao, Son Altesse avait la bonté de lui envoyer quelquefois des présents. » (TISSANIER, Relation de l'état des missions en 1677)

4. Maldonat à Oliva, Siam, 10 novembre 1677, Arch. M.Etr. vol.877 p.493 ; et le même à Charles de Noyelle, assistant de Germanie, même date, *eod.loco* p.495. — C'est seulement

Au Tonkin, la paix était déjà faite. Dès le 25 août, Ferreira avait envoyé une belle lettre à Deydier, se réjouissant en termes emphatiques que la colombe de la paix, portant un rameau d'olivier aux feuilles verdoyantes, fût apparue enfin. Sa venue marquait le terme du déluge des discordes. Du siège apostolique les ordres sont venus, la cause est entendue, disait le jésuite portugais, souhaitant qu'à tant de disputes succédât une émulation d'amour et de charité. Peu de jours après, Fuciti adressait à son tour à Deydier et Bourges une déclaration formelle d'obéissance. Il tenait même à leur rappeler que l'année précédente il avait écrit au préfet de la Propagande pour lui demander permission de marquer sa soumission aux évêques français, même s'il devait pour cela entrer en contradiction avec ses supérieurs de Macao. Le 8 décembre, Fuciti avisait ses chrétiens de la nouvelle situation et les invitait à la concorde. Un peu plus tard les deux jésuites vinrent rejoindre les provicaires dans leur résidence de Hien. Ils dînèrent ensemble, parlèrent de leurs missions et les Français concédèrent aux religieux le pouvoir d'administrer les sacrements. Les cardinaux devaient l'apprendre par une lettre que Deydier et Bourges leur écrivirent le 1^{er} décembre¹.

En Cochinchine, ce ne fut qu'à la fin de cette année 1677 que Courtaulin put communiquer à Candone la lettre de l'archevêque de Goa. Aussitôt le missionnaire de Macao fit acte de soumission entre les mains du Français². Candone et Barthélemy Acosta, son supérieur, écrivirent à la Propagande qu'ils reconnaissaient l'autorité des vicaires apostoliques et qu'ils venaient de demander au provicaire les pouvoirs nécessaires pour continuer leurs fonctions³. De son côté Courtaulin ne manqua pas d'aviser Rome, le 12 mars 1678⁴.

le 27 novembre 1678 que les dominicains établis à Siam firent acte de soumission. Leur supérieur, Joseph Corré, présenta aux évêques sa patente de « commissaire des religieux de son ordre qui sont à Siam et de vicaire de l'église de Saint-Dominique du même lieu », comme il en avait reçu l'ordre du vicaire général de la congrégation dominicaine des Indes orientales. (Arch. M.Etr. vol.121 p.486) – Le 21 mars 1678, les cardinaux interdiraient aux vicaires apostoliques d'abandonner les colonies portugaises au soin et à la juridiction des ordinaires des Indes orientales. Voir une note extrêmement sévère contre Brandao, qui paraît destinée à la rédaction d'un bref pour l'archevêque de Goa ou à son défaut le chapitre, Arch. Prop. SRCP Ind.Or. a.1677 vol.C f.224-225.

1. Deydier et Bourges à la Propagande, 1^{er} décembre 1677, Arch. Prop. SRCP Ind.Or. a.1677 vol.E f.97. Les lettres de soumission adressées aux provicaires et transmises par eux aux cardinaux sont reproduites dans un mémoire intitulé *Informazione del Procuratore generale della Compagnia di Gesu alla S. Congregazione di Propaganda* 1679, B.VE, Fondo Gesuitico, ms.1495, n.2.

2. Candone à Courtaulin, 7 janvier 1678, Arch. Prop. SRCP Ind.Or. Cina a.1675-1680 f.484-484v.

3. Acosta et Candone à la Propagande, 14 janvier 1678, Arch. Prop. SRCP Ind.Or. Cina a.1675-1680 f.492-492v.

4. Courtaulin à la Propagande, 12 mars 1678, Arch. Prop. SRCP Ind.Or. Cina a.1675-1680 f.486-487.

La tournure prise par les événements laissait les Français assez déconcertés. Ce qu'ils avaient prévu en effet, c'était le départ des jésuites plutôt que l'obéissance à leur général¹. Rester seuls dans les missions d'Indochine était d'ailleurs leur désir avoué. Sevin ne l'avait pas caché au cardinal Boma, grand ami des missionnaires français, le jour même qu'il avait quitté l'Europe : « C'est le seul remède efficace qui reste à apporter à ces désordres. J'ai obtenu beaucoup de bulles à Rome, mais elles n'auront sans doute pas plus d'effet que les premières, et comme le désordre est extrême, il faut appliquer un remède extrême. Quand j'étais à Rome je vis Vos Eminences portées à se servir de ce dernier dans la personne des pères Marini et Fuciti, auteurs de ces grands désordres. Elles le feront quand elles le jugeront à propos. Cependant nous allons à ces missions pour correspondre aux desseins du Saint-Siège et de la sacrée congrégation. Nous serons contents quand nous aurons satisfait à notre devoir, quelque chose qui nous arrive². »

De leur côté les jésuites de Macao n'étaient pas moins nets, convaincus qu'ils devaient rester, et que, pour le bien de la paix, ils devaient rester seuls. Au surplus, il ne leur paraissait pas convenable de laisser à la tête de missions aussi riches de promesses des ecclésiastiques à leurs yeux suspects de jansénisme, qui se donnaient pour programme de ramener toutes choses à la primitive Eglise en même temps qu'ils ne cachaient pas leur ambition de se réserver le monopole de l'épiscopat, et pour comble dénués de ressources au point d'imposer aux chrétiens annamites de les faire vivre, eux et leurs prêtres indigènes³.

1. Sevin à Pallu, 8 décembre 1677, lettre citée plus haut : « Nous savons certainement que le R. P. Général des jésuites a écrit à ses pères de ces quartiers. Il leur a commandé « in virtute obedientiae » de se soumettre entièrement aux vicaires apostoliques, à leurs grands-vicaires dans les lieux de leurs missions ; et comme ces bons pères avaient de la peine à le faire, le père visiteur de Macao les rappelle des lieux de leurs missions, et a déjà rappelé le P. André Gomez de Cambodge avec cette clause que, si, avant qu'il soit sorti, il y arrivait quelque vicaire apostolique ou quelqu'un de leurs missionnaires, il eût à leur obéir entièrement. Nous croyons qu'il en arrivera autant à ceux du Tonkin et de la Cochinchine. »

2. Sevin à Boma, lettre citée plus haut. Ces déclarations de Sevin venaient à l'appui d'une correspondance de Deydier parvenue « depuis peu » à la Propagande. Ce devait être la lettre du 15 octobre 1673, écrite après le refus de Marini de recevoir *Speculatores* ; supra p.356 n.3.

3. D'après un document sans indication d'auteur ni de date – dont nous avons relevé deux copies dans les archives de la Propagande SRCP Ind.Or. a.1677 vol.B f.226-232, cf. 233v ; et SRCP a.1679-1683 f.73-79v. – qui doit être le mémoire présenté aux cardinaux en 1679 par le procureur que les jésuites de Macao avaient dépêché à Rome, Balthasar de Rocha, supra p.366 n.4. Le mémoire prête aux missionnaires français une double intention : faire du commerce pour le compte de la compagnie française, et fonder en Extrême-Orient une Eglise à leur façon, remplie de nouveautés qu'ils introduisent sous le couvert des exemptions que la congrégation leur a accordées.

III

Lambert de la Motte avait lutté durant dix-huit ans pour faire triompher l'autorité des évêques français envoyés par Rome sur des territoires revendiqués par le patronat portugais. Enfin acquis, le succès ne le surprenait pas ; il avait toujours été convaincu qu'avec le seul appui du Saint-Siège, il l'emporterait. A la fin de 1676, sachant déjà l'attitude conciliante adoptée par l'archevêque et le grand inquisiteur de Goa, il écrivait au neveu de Pallu, Etienne Pallu, qui était à Rome depuis 1674 le procureur des missionnaires français : « Mais quand tous ces appuis nous manqueraient, pourvu qu'on continue à nous soutenir à Rome, qu'on châtie ceux qui ont fomenté et fomenteront le schisme et qu'on nous permette de recourir au tribunal des gentils, nous en viendrons facilement à bout. Nous vous prions d'informer la sacrée congrégation de toutes ces choses et lui témoigner que nous sommes résolus de donner nos vies pour défendre les intérêts du Saint-Siège et son autorité contre qui que ce soit¹. » Cet homme énergique jusqu'à la passion, qui ne repoussait même pas l'idée de citer des prêtres chrétiens devant un tribunal païen, aurait préféré la rupture avec ses amis de Paris plutôt que de consentir à des accommodements. Le frein que cherchaient à lui imposer les directeurs du séminaire cabrait Lambert de la Motte au point qu'il souhaitait l'absorption de la maison de la rue du Bac dans celle de Saint-Sulpice. Ainsi rien n'aurait plus fait obstacle à l'ancien magistrat normand dans la poursuite acharnée qu'il menait contre les tenants du patronat.

Tant de rigueur avait péniblement étonné Sevin à son retour d'Europe. « J'ai remarqué, confiait-il à Brisacier, de l'altération dans l'union que je croyais trouver avec messieurs les procureurs de nos missions. J'y ai entendu des plaintes contre eux comme j'avais entendu à Paris à notre séminaire contre nos seigneurs nos évêques ; et comme à Paris l'on n'avait guère écouté les raisons que j'avais apportées pour faire changer de sentiment, de même ici mes raisons n'ont pas eu de poids quand j'ai tâché d'adoucir les choses². » Sa

1. Lambert de la Motte au chanoine Pallu, Siam, 14 décembre 1676, lettre déjà citée. — Une année après, le 10 décembre 1677, sachant que Gazil doit se trouver à Rome, Lambert de la Motte lui demande encore son secours dans les procédures qui restent engagées devant la Propagande, tout en lui annonçant que « le schisme des pères jésuites tire fort à la fin ». (Lambert de la Motte à Gazil, Siam, 10 décembre 1677, Arch. M.Etr. vol.877 p.515)

2. Sevin à Brisacier, 20 décembre 1676, lettre citée p.366, n.1.

volonté de conciliation lui avait même valu des mécomptes au point que Lambert de la Motte le tenait à l'écart, en lui refusant tout emploi¹.

* * *

Heureusement cette âme d'évêque si profondément religieuse avait encore d'autres ambitions, et là aussi, après dix-huit ans d'efforts, les Français ne cachaient pas leur joie. « Nos missions sont, grâce à Dieu, plus florissantes que jamais, écrivait Lambert de la Motte en décembre 1677, et notre grande application présentement est de penser au voyage de la Chine dont les ports sont ouverts aux étrangers²... » La *Relation* de la même année célébrait avec enthousiasme les progrès de leur établissement : « La juridiction des évêques est presque universellement reconnue dans toute l'étendue de leurs vicariats. Les autres missionnaires des ordres religieux se joignent à eux ; les princes idolâtres les honorent et les assistent ; les peuples les viennent écouter en foule pour s'instruire et se convertir ; ils jettent les premiers fondements de la hiérarchie en formant un clergé de naturels mêmes de ces pays infidèles³. »

Certes, évêques et prêtres français ont le droit d'être fiers. Dans le royaume de Tonkin, une persécution continuelle qui ne les laisse vivre que déguisés en marchands ne les a pas empêchés de voir grandir sans cesse la chrétienté⁴. Dans la Cochinchine, ils ont presque acquis droit de cité ; ils « marchent publiquement en habit ecclésiastique avec l'agrément du roi et à la vue de tous les grands qui ne les respectent pas moins que le peuple. » Malgré le sang versé sous le règne de Hien-vuong, leurs fidèles y seront bientôt

1. Sevin à Pallu, 8 décembre 1677, lettre citée p.371 n.2. Sur le retour en Europe de Charles Sevin, voir l'*Histoire de l'établissement du christianisme*, t.II p.253.

2. Lambert de la Motte à Gazil, Siam, 10 décembre 1677, lettre citée plus haut. — Ce qui donnait cet espoir aux vicaires apostoliques était sans doute une nouvelle reçue du Tonkin. Deydier et Bourges leur annonçaient que les ambassadeurs de deux provinces de Chine venus à la cour de Hanoi les avaient invités « le plus honnêtement du monde à aller dans leur pays ». Or les ambassadeurs savaient que les deux Français qui passaient pour marchands ne l'étaient qu'en apparence et cachaient sous cette qualité celle de prêtres missionnaires. Néanmoins ils les assuraient que « les Français y étaient extrêmement souhaités ». (*Relation des missions et des voyages 1676-1677* p.143)

3. Nous suivons le chapitre dernier, ou conclusion, de la *Relation des missions et des voyages 1672-1675* p.225 sq. — Et même l'heure paraissait venue d'aller jusqu'au bout des intentions de la Propagande dont les instructions de 1659 envisageaient la promotion d'évêques indigènes. Pallu, en ce moment à Rome, travaillait à faire donner aux vicaires apostoliques « pouvoir de consacrer des évêques naturels jusqu'au nombre de dix, quand on les trouvera capables du ministère ». (Pallu à un directeur du séminaire de Paris, Rome, 27 juillet 1678, Arch. M.Etr. vol.102 p.141) Pallu en avait écrit à la Propagande dès 1672. (Pallu à Baldeschi, Surate, 1^{er} janvier 1672, ds LAUNAY, *Tonkin* p.176)

4. Supra p.364 n.2.

60.000¹. Dans le royaume de Siam, les conversions sont très peu nombreuses², mais le séminaire Saint-Joseph accueille sur les bords de la Ménam de jeunes indigènes accourus de toutes les parties de l'Indochine. Ils sont de dix ou douze langues différentes. Tous cependant sont formés à parler le latin, car on a renoncé à ces promotions hâtives de catéchistes ignorants qui scandalisaient tant les jésuites³. On s'est résolu à leur faire « faire toutes les études convenables, en les préparant peu à peu à passer de la tonsure à la prêtrise par les degrés des autres ordres ». Suivant leur nation d'origine, les séminaristes entrent dans une des trois écoles préparatoires, celle des Annamites où Tonkinois et Cochinchinois restent mêlés, celle des Siamois que dirige un « bon laïque naturel du pays », celle enfin des « écoliers chinois, japonais, malais, indiens, portugais et autres ». Le séminaire Saint-Joseph est une communauté de philosophes et de théologiens parfaitement régulière où les offices, chaque dimanche, se font « aussi publiquement et solennellement que dans les églises de France ».

Le grand avantage dont jouit l'établissement des Français à Siam, c'est la tranquillité que leur laisse le libéralisme de Phranarai. Le roi a fort bien accueilli Lambert de la Motte à son dernier retour

1. Supra p.342 n.3.

2. *Relation des missions et des voyages 1676-1677* p.192 sq. Au témoignage de l'auteur de l'Apologia p.12, c'est à peine si à cette époque on aurait pu compter 300 Siamois chrétiens, y compris les enfants. Ce lui est une raison de s'inscrire en faux contre les pages trop brillantes de la *Relation* sur la situation dans le royaume de Siam ; elles lui paraissent si exagérées « ut sine risu in Oriente legi non possint ». — De fait les rédacteurs de la *Relation* laissent voir leur embarras : comment un peuple qui montre les plus belles dispositions naturelles de justice et de douceur, qui entoure de vénération des talapoins « également sobres et chastes », dont les femmes se distinguent par leur grande pudeur, peut-il rester insensible à la prédication de la vraie religion ? La *Relation* en accuse le penchant des Siamois à la superstition ainsi que leur simplicité d'esprit qui « ne leur permet pas de raisonner sur les choses ni de se mettre en peine de démêler le vrai d'avec le faux ». — Pour sa part, Tissanier connaît semblable question : pourquoi l'empereur de Chine, puisqu'il est si bien disposé pour les missionnaires, ne se convertit-il pas ? Sa *Relation* de l'état des missions en 1677 cite une lettre d'un jésuite portugais, d'après lequel la faute en est « au bataillon d'eunuques et au grand nombre de concubines et de mandarins qui enchantent l'esprit de ce prince par leurs entretiens contagieux. »

3. Les missionnaires français apprirent à l'expérience qu'il n'y avait aucun inconvénient à retarder l'ordination des séminaristes jusqu'au jour où leur formation latine et théologique serait achevée, et qu'il était tout aussi nécessaire de compléter cette formation scolaire par une longue épreuve dans un emploi de catéchiste. « Les Églises de Tonkin et de la Cochinchine m'ont fait connaître, écrivait Lambert de la Motte à Mme de Longueville à la fin de 1676, qu'elles n'agréaient pas volontiers les prêtres de leur nation au-dessous de 40 ans, et qu'ils n'eussent auparavant donné des marques de leur vertu et capacité dans la fonction de catéchistes pendant un temps considérable. » Un peu plus tard, Courtaulin écrivait à Lambert de la Motte : « Voyant par expérience ceux qui ont été déjà ordonnés, je tremble de peur qu'il nous en vienne d'autres semblables ou même pires. Dans les lettres que Mauro a écrites tant aux écoliers qu'à moi, j'ai reconnu en lui un esprit superbe ; or, sauf meilleur avis, je crois de la dernière importance qu'auparavant son ordination il vienne un peu faire l'office de catéchiste deux ou trois ans. » (LAUNAY, *Cochinchine* p.197) Courtaulin, on le sait, était souvent excessif.

de Cochinchine. Il rêve toujours d'envoyer une ambassade à Louis XIV et voudrait que l'évêque de Béryste en prenne la tête. En attendant, le souverain lui fait cadeau d'une chaire à prêcher en bois doré et lui avance de quoi attendre les secours demandés en France. Même il affecte de se détourner des talapoins et demande aux évêques des entretiens sur la religion¹. Maintenant bien installés dans une ville qui attire voyageurs et commerçants de toutes les Indes orientales, Lambert de la Motte et les siens voient leur influence rayonner et leur prestige grandir. Un jour le roi de Golconde mande à son ambassadeur auprès de Phranarai de trouver l'évêque « pour le prier de ménager son accommodement avec la nation française avec laquelle il était brouillé depuis le siège de Saint Thomas ». Si la négociation réussit, l'avantage sera grand pour la mission, « puisque tous les missionnaires qui viennent d'Europe par terre auront la liberté de passer par les Etats de Golconde pour venir dans ceux du roi de Siam². Un autre jour, de jeunes dominicains espagnols arrivent de Manille pour demander aux évêques français l'ordination. Lambert de la Motte rêve que, bientôt peut-être, il sacrera lui-même le nouvel archevêque de Manille, Philippe Pardo, car il n'y a plus pour l'instant aux Philippines un seul évêque suffragant qui puisse consacrer son métropolitain. Enfin il fait écrire au dominicain chinois Grégoire Lopez, nommé vicaire apostolique de la Chine sur les instances de Pallu, que Rome vient de l'autoriser à lui imposer les mains, et il l'invite à Siam pour cette cérémonie³.

Quel magnifique couronnement à la carrière apostolique de l'évêque de Béryste, s'il lui eût été donné de sacrer le premier évêque du monde jaune ! Mais la mort le guettait. Lambert de la Motte était atteint de la pierre et ses souffrances n'avaient fait qu'accuser les traits de son caractère et qu'augmenter son besoin de recueillement. Dès son arrivée à Siam, il avait aimé à vivre retiré dans sa chambre pour donner libre cours à sa piété, multipliant les actes d'amour de

1. Les Français étaient si peu dupes de cette faveur trop apparente que la *Relation* p.215 devait « avouer ingénument la juste crainte que nos messieurs eurent de ce côté (des Maures)... Il faut demander instamment à Dieu qu'il détourne cet orage ». Sur la puissance des Maures à la cour de Phranarai, supra p.369 n.2.

2. *Relation des missions et des voyages 1676-1677* p.188.

3. Grégoire Lopez répondit qu'il ferait son possible pour être à Siam en mars ou avril 1677. Mais au lieu de venir, il envoya une lettre d'excuses disant : « qu'il ne pouvait se résoudre à accepter une dignité et un emploi qu'il croyait au-dessus de son mérite et des forces de son âge, outre quelques autres raisons particulières qu'il alléguait et qu'il jugeait d'un très grand poids. » Les vicaires apostoliques ne l'en pressèrent pas moins de se faire sacrer au plus tôt, et en attendant « lui envoyèrent tous leurs pouvoirs pour s'en servir avant son départ et sur le chemin selon sa prudence. » — Sur Lopez, voir aux archives de la Propagande Atti CP a.1673-1674 f.529-532 divers témoignages établissant sa bonne réputation.

Dieu, les prosternations, les larmes ; il y avait même fait placer son cercueil. Ainsi s'efforçait-il de réaliser son idéal que « la vie d'un homme apostolique doit être une mort continuelle¹ ». Lambert de la Motte n'avait jamais joui d'une bonne santé ; mais depuis plusieurs années la maladie pesait de plus en plus sur lui, et à la fin de 1678 le mal avait empiré au point de ne laisser aucun espoir. L'heure approchait où l'évêque allait recevoir la grâce qu'il avait souvent implorée de mourir sur la croix. Il souffrait atrocement. « C'était pitié, écrivait Laneau qui l'assista fidèlement, d'entendre les cris qu'il faisait quand les douleurs commençaient, ce qui arrivait presque tous les quarts d'heure ou les demi-heure. Or il disait souvent que cela n'était rien en comparaison de l'ennui et de l'amertume, comme il disait, dont son âme était remplie². » Cela n'allait point cependant jusqu'à altérer la profonde paix dont il jouissait au fond de lui-même, ni son pressentiment qu'après lui les affaires de la mission iraient toujours de mieux en mieux³.

En vain Phranaraï lui avait envoyé ses propres médecins. Le 15 juin 1679, il s'éteignait « dans une extrême tranquillité ». Presque tout le camp portugais vint assister à ses funérailles. Peu avant la fin, Jean d'Abreu était venu le visiter⁴. Dans son testament signé du 22 juillet 1675, Lambert de la Motte avait écrit : « Je laisse à l'église des R. P. jésuites de Macao, pour témoignage de l'amitié que je leur porte, le crucifix que feu mon frère me laissa peu de jours avant sa mort⁵. »

*
* *

Siam gardant la tombe du premier évêque français entré dans les missions d'Indochine était maintenant pour ses compagnons et ses successeurs ce que Macao était depuis plus d'un siècle pour les jésuites portugais, un centre d'attraction et de rayonnement. Là ils retrouveraient leurs morts, et auprès d'eux ils se prépareraient au sacrifice qu'ils acceptaient allègrement pour la cause de Jésus-Christ. Les Français avaient le sentiment que l'avenir était à eux. Macao, de plus en plus ruinée par la concurrence hollandaise et les troubles de

1. Lambert de la Motte à Pallu, Siam, octobre 1666, lettre déjà citée, ds PALLU, *Relation abrégée* p.132 ; et Deydier à Mademoiselle de Richelieu, Siam, 1^{er} janvier 1665, ds *Histoire de l'établissement du christianisme*, t.II p.314.

2. Laneau aux directeurs du séminaire, 1^{er} décembre 1679, Arch. M.Etr. vol.877 p.745.

3. Vie de Monseigneur Lambert de la Motte attribuée à M. de Brisacier, Arch. M.Etr vol.877 p.723.

4. Gayme à Sevin, 22 novembre 1679, ds LAUNAY, *Siam* p.72.

5. Testament de Lambert de la Motte, Arch. M.Etr. vol.8 p.151.

la Chine, s'affaiblissait de jour en jour. « Cette pauvre ville, croyait-on à Siam, était réduite en telle extrémité que, si l'on n'eût donné liberté aux particuliers de sortir, l'on disait qu'elle aurait été bientôt déserte.¹ »

La Cité du Nom de Dieu était à son déclin. Les prêtres français de Siam se destinaient à continuer sa mission. Comme jadis les Portugais, ils appelaient à leur aide, sous l'égide du Saint-Siège et la protection toute puissante de leur roi, les missionnaires de tous les pays chrétiens. Mais ils revendiquaient hautement pour leur nation la place prééminente que les papes lui avaient donnée. Sentiments que s'essayait à traduire dans sa dernière page la *Relation des missions et des voyages des évêques vicaires apostoliques et de leurs ecclésiastiques ès années 1676 et 1677*, lorsqu'elle déclarait qu'en recevant des ouvriers de toutes sortes de pays, « il ne faut pas souffrir par lâcheté que le nôtre perde sa part que le Saint-Siège lui a donnée à cette importante mission, qui, bien qu'elle soit une mission apostolique, a pourtant tiré ses premiers ouvriers et ses premiers fonds de la France, comme elle tire toute son autorité et toute sa conduite de Rome. Aussi attend-elle de l'une et de l'autre la continuation des biens différents qu'elle en a reçus. »

1. *Relation des missions et des voyages 1676-1677* p.223. Tissanier, qui écrivait de Macao le 3 novembre 1677, n'aurait pu démentir ce sombre tableau, car d'après lui la ville avait reçu « beaucoup de secousses qui l'ont beaucoup ébranlée jusqu'à la mettre sur le penchant de la famine ». Mais il avait confiance dans la protection de saint François Xavier « en faveur de tant de missions qui sont intéressées dans sa conservation ». (TISSANIER, *Relation de l'état des missions en 1677*)

DOCUMENTS

Nous avons reproduit l'orthographe et la ponctuation de
l'écriture manuscrite des documents.

DOCUMENTS

N° 1

[Rome, 16 juin 1625. Mémoire de François Ingoli, secrétaire de la Congrégation de la Propagande, sur les obstacles qui s'opposent, aux Indes, à la propagation de la foi, et sur les remèdes opportuns ¹. Arch. Prop. SRCG vol.189 f.390-392.]

DISCORSO DEL SECRETARIO DELLA
SACRA CONGREGATIONE DE PROPAGANDA FIDE INTORNO AGL'
INCONVENIENTI CHE CIRCA LA PROPAGATIONE DELLA NOSTRA
SANTA RELIGIONE OCCORRONO NELL' INDIE ET INTORNO ALLI
RIMEDIJ CHE SI POTREBBO NO USARE PER LEVARLI, CAVATO
DALLE SCRITTURE CHE SONO NELLA SECRETARIA.

Inconvenienti. Capitolo primo.

Due importanti inconvenienti occorrono nell' Indie circa la propagatione della fede cattolica.

Il primo è le gravi discordie che ognidi moltiplicano tra li vescovi di quelle parti e le religiosi et tra li religiosi regolari e li padri della compagnia del Giesù missionarii. Il secondo è la cupidigia d'havere e d'acquistare ricchezze per portar in Europa che regna in molti delli missionarii.

Da questi due inconvenienti ne seguono alcuni altri cioè le persecutioni gravi de principi gentili contro quelle chiese, lo scandalo de convertiti massime de neofiti e lo scandalo de' gentili che vedono tante divisioni tra ministri del Vangelo, dal qual scandalo nasce conseguentemente che dalle missionarii da certo tempo in qua si fa pochissimo frutto nella conversione di essi gentili, anzi che si va perdendo la christianità gia fatta ; dal che conosciuto molto bene dal Re Cattolico e da suoi ministri avienne che si camini dall' uno e dagl' altri molto lentamente nelle missioni dell' Indie, stimando essi che si getti il danaro nelle dette missioni, e si è visto per isperienza nell' arcivescovo di Myra che volendo menar seco dodici fratri di gran bontà e valore non ha potuto per essi ottenere il solito viatico.

1. Supra p.83.

Cause delli suddetti inconvenienti. Capitolo secondo.

Le cause delli sovradetti inconvenienti sono cinque principali. La prima è la quasi naturale antipathia tra li religiosi regolari e li padri della Compagnia dalla quale ognidi nascono fra di essi contrasti e contese diverse, volendo ogn'un d'essi tirar dalla sua li popoli e per questo impedendosi l'un' altro.

La seconda è la naturale antipathia de Castegliani e Portughesi, la quale cagiona dissensioni anche tra gl'istessi religiosi e padri del medesimo ordine e istituto.

La terza è il far vescovi li regolari ovvero della Compagnia, perche essendo fatto vescovo uno de regolari con l'autorità grande che ha in quelle parti lontane da Roma o dalli nuncii Apostolici, promove li regolari del suo ordine e da adosso alli Gesuite et agl' altri regolari degl' altri ordini per tenerli bassi et forzarli per questa strada ad uscir del paese ; li medesimi disordini accadono quando si fa un vescovo della Compagnia.

La quarta è la difficoltà del ricorso che hanno li religiosi oppressi, da che nascono due importanti disordini ; il primo è che li vescovi a modo salvo e senza impedimento alcuno fanno a prò delle loro religioni o istituti et a danno degl' altri religiosi cio che li piace. Il secondo è che gl' oppressi non potendo sopportar gl' aggravii che ricevono alcune volte si vagliono de principi e signori grandi etianodio gentili per diffendersi dalla forza, e da questi poi provengono le persecuzioni et altri travagli agl' oppressori e per questa via crescono tra questi e quelli ire, odii et inimicitie irreconciliabili.

La quinta et ultima e forse la più importante è che nell' Indie si mandano da superiori delle religioni per lo più persone di scole ovvero tocche dall' avaritia dalle quali si moltiplicano le contese e le discordie, havendo quelli spirito di libertà e quelli fini di guadagno e non di conversione d'anime a Dio.

Rimedi che s'hanno usar per levar li suddetti inconvenienti. Capitolo terzo.

Per levare gl' inconvenienti sopradetti si propongono varii rimedi, li quali si cavano dalle cause nel precedente capitolo riferite.

Il primo è ordinare che per l'avvenire ove sono Gesuiti non entrino li Regolari, ne per lo contrario ove è una sorte de Regolari non entri l'altra, massime se li maestri che quelle seguono sono circa le scienze di contrarii pareri e molto meno v'entrino li padri della Compagnia.

E per proveder al presente si potrebbe ordinare che ove si potesse si facesse la divisione delli paesi e provincie o diocesi fra li Regolari e li padri della Compagnia o per via di commutationi di parrocchie o in altro modo che paresse più praticabile.

Il secondo è di far la medesima provvisione per li religiosi Castigliani e Portughesi, cioè che non dimorassero insieme nelli medesimi luoghi.

Il terzo è di promuovere alli vescovati delle Indie sacerdoti secolari solamente.

Il quarto è di constituer in distanzie proportionate in risguardo alla facilità del ricorso delegati Apostolici con facoltà bastanti per potere rimediar agl' inconvenienti almeno fin tanto che si consultasse la Sede Apostolica sopra li più gravi. E per proveder alle vacanze delle sedi episcopali commetterci governatore finche siano provviste, in luogo de' quali delegati in caso di morte se ne deputi sempre un altro che supplisca finche si faccia da Roma la provvisione.

Il quinto et ultimo rimedio è prohibir a religiosi le mercantie e commendar alli superiori loro che mandino nell' Indie persone atte e di buona vita e lontane dall' avaritia sotto pene e censure gravi ; e per maggiormente assicurarsi si pottrebbono instituir due congregationi de Propaganda Fede subordinate a questa di Roma, una in Sieviglia della quale fosse capo l'arcivescovo e l'altra in Lisbona della quale fosse capo il collettore, nelle quali congregationi si approvassero li missionarii e si provedesse alle missioni nelle materie che non patiscano dilatione con obligarle a darne sempre conto alla congregatione di Roma. Nelle suddette congregationi si dovrebbero aggregar solamente sacerdoti secolari di spirito e di sapere e costituiti in dignità ecclesiastica per quanto sarà possibile, acciochè li negotii siano portati con maggior autorità.

Dubbii da risolvere. Capitolo quarto.

Due dubbii si devono determinare per troncar affatto le discordie con li vescovi e provvedere a certe difficoltà che s'incontrano nella propagatione della fede nell' Indie.

Il primo è circa li privilegi concessi da sommi pontefici alli Regolari missionarii, cioè se gl' habbino da usar senza licenza degl' ordinarii de luoghi, perche la bolla di Clemente VIII ¹ che permette a Mendicanti d'andar nel Jappone per Portugallo solamente, li soggetta quanto alla predicatione et all' aministrazione de sacramenti agl' ordinarii, e Paolo V ² che permette alli medesimi che vadino per l'altre vie al Giappone mette nella bolla questa clausola : « servata in reliquis bulla Clementis VIII et non aliter ».

Questo dubbio si potrebbe risolvere a favor de vescovi conforme alla detta bolla di Clemente, eccettuando il caso della persecutione e li paesi ove sono li popoli per la maggior parte gentili.

1. Constitution *Onerosa*, 12 decembre 1600, supra p.53 n.4.

2. Constitution *Sedis Apostolicæ*, 2 juin 1608, supra p.53 n.5.

Il secondo è se si deve dichiarare che nelli luoghi dell' Indie ove sarà la persecutione, non oblihi il decreto de matrimonio del concilio di Trento, etiamdio che detto decreto ivi sia publicato, per non esser facile nel tempo della persecutione haver sacerdoti che assistino al matrimonio, non solo per il poco numero di essi non bastante a così vaste provincie, ma ancora perche stando essi nascosti difficilmente si possono cavar dalli loro nascondigli. E questo si potrebbe determinar con la detta dichiarazione per non impedir li matrimoni e non dar occasione di continua fornicatione.

N^o 2

[Rome, 1628. Note de François Ingoli, secrétaire de la Congrégation de la Propagande, énumérant les abus qui nuisent à la propagation de la foi aux Indes, et proposant des moyens de les supprimer¹. Arch. Prop. SRGG vol.189 f.231-233.]

PRINCIPALI DISORDINI ET INCONVENIENTI DELL'INDIE ORIENTALI ET OCCIDENTALI CIRCA LE MATERIE SPIRITUALI ET ECCLESIASTICHE.

In diverse relationi date e mandate alla Sacra Congregatione di propaganda fide da religiosi così Spagnoli com' Indiani et Bracmani, si ritrovono tra gl'altri molti notati gl' infrascritti disordini et inconvenienti più principali.

1^o Ne vescovi e ne parrochi si trova il difetto delle lingue Indiane, perche non si promovono adesse Indiani, ne gl' Europei che si promovono le sanno ne le vogliono per lo più imparare, e perciò avviene che non possono ne visitare ne instruir li popoli secondo il bisogno.

2^o Le diocesi dell' Indie sono ampiissime e le parrocchie grandissime, dal che succede che ne li vescovati ne le parrocchie etiamdio che si sappino le lingue Indiane si possono ben governare.

3^o Li vescovi e gli ecclesiastici sono frequentemente travagliati nel foro secolare, ingerendosi per lo più li giudici layci nelle cause e materie ecclesiastiche e giudicando li vescovi e li sacerdoti, e questo col protesto del tribunal violentie, e perche non sono in quelle parte ne nuntii ne giudici delegati o deputati dalla Sede Apostolica.

1. Supra p.77.

4^o Tra Regolari sono discordie grandissime per causa dell' elettioni alternative cadendo li governi per lo più negli Spagnoli, che poi non vogliono sentir di vestir gl' Indiani, e non sapendo essi le lingue governono malamente le religioni, e per mantenersi nelli governi di quelle fanno venir religiosi Europei per lo più vitiosi et inhabili che non possono in Europa arrivar alli gradi delle loro religione e si servono delli favori delli viceré e de senatori non senza sospetto di simonia per conseguirli.

5^o Si fa da Spagnoli grossa mercantia de vini condotti da Spagna, il qual ripartito per le città e luoghi dell' Indie si vende agl' Indiani anche con violenza, e questi con esso ubbriachandosi fanno homicidii, adulterii et altri peccati enormissimi.

6^o Non si promovono al sacerdotio Indiani se non pochissimi et con grandissime favori e presenti, accio da sacerdoti Europei non si perda il dominio spirituale negl' Indiani, ne le ricchezze grandi che da essi cavano ; per l'istessa cagione quei pochi Indiani che s'ordinano non si lasciano studiar le scienze ma solo quanto basta per poter servir per capellani nelle parochie de quali li rettori d'essi, per non saper la lingua, hanno bisogno.

7^o Per non promover gl' Indiani al sacerdotio e non lasciarli apprendere le scientie e per le discordie che fra religiosi per le suddette alternative e per altro lor mal governo nascano, e per non v'esser nuntio o giudice che le termini, non s'attende ne si fa profitto nella conversione de gentili, negozio il più importante che habbia in quelle parte il papa a cui s'aspetta di procurar la salute loro ex officio.

8^o Et ultimo. Perche non si sappino dal Re o dal Papa li disordini et inconvenienti tanto temporali quanto spirituali dell' Indie, non si lasciano venir in Europa gl' Indiani e chi di loro vuol venire si fa tornar indietro dal che avviene che vedendo li gentili d'esser trattati come schiavi, abboriscono la nostra santa religione, parendoli quest' interessatissima e contraria alla charità verso il prossimo.

Cause delli suddetti disordini et inconvenienti.

Le cause di questi disordini si sono toccate di sopra, ma le più principali sono l'interesse del dominar gl' Indiani, e di cavar da lor le ricchezze, e la mancanza de nuntii apostolici o giudici d'apelatione e finalmente l'esclusione degl'Indiani dagl'ordini sacri e dalle Chiese.

Remedii per provvedere alli suddetti inconvenienti.

Li rimedii per provvedere alli suddetti inconvenienti sono quattro. Il primo è l'ordinatione degl' Indiani atti. Ne si dica che sono inhabili, perche non è vero, prima per ragion naturale, che è impossibile che in tanta moltitudine di homini non ve ne siano degl' idonei al sacerdotio ; secondo perche è certo che s'ordinano li capellani per li rettori delle

parochie che non sanno le lingue ; terzo, il re di Spagna si val degl' Indiani ne governi temporali, nel Messico è una università ove studiano e legono gl' Indiani, e gl' Indiani venuti in Roma hanno mostrato che quest' oppositione è manifestamente falsa e contro l'esperienza ; quarto, li Bracmani, li Chinesi, li Giaponesi, li Corinesi, li Tonquinesi e tutti gl' Indiani nati di padre spagnolo sono attissimi al sacerdotio. Ne val anche a dire che s'ubbricano, perche questo non accade in tutti, ma per lo più nella gente bassa, che lavora tutta la settimana, cosa che avviene anche in Europa et in Germania passim anche nelle persone gravi, e pur questi s'ordinano al sacerdotio. Ne finalmente osta che siano volubili e che cadino facilmente nell' idolatria, perche non é vero generalmente ; anzi che gl' Indiani riescono piissimi, perche non v'è famiglia per piccola che sia che non tenghi una stanza destinata al sol atto dell' oratione et all' hospitio de sacerdoti e religiosi che passano, e se si lasciassero istruire, nelle cose ecclesiastiche o s'ordinasse che fossero instruiti, non accaderebbe, se pur accade in quald'uno questo inconveniente.

Questo rimedio dell' ordinatione degl' Indiani levarebbe affatto la prima causa, perche essi attenderebbono con più carità e meno interesse al governo spirituale delli loro patriotti, e non occorrerebbe che gl' Europei si transferissero all' Indie per dominar et arricchirsi col pretesto di soministrar gl' aiuti spirituali agl' Indiani. -

Il secondo rimedio è il levar le suddette alternative, le quale facilmente si levarebbono se s'ordinassero gl' Indiani, perche essi senza gl' Europei bastarebbono a governarsi.

Il terzo è il mandar o deputar nell' Indie nuntii apostolici che soprain-tendono alli negotii e cause ecclesiastiche e sollevino gl' oppressi ingiustamente.

Il quarto remedio proposto da Nostro Signore è in luogo di nuntii multiplicar le metropolitani e le cattedrali, perche con più arcivescovi si governerebbono meglio li popoli e con più arcivescovi sarà piu facile il ricorso agl' oppressi. Ha però quest' ultimo rimedio difficoltà rispetto alli regolari per li quali sarebbe necessario deputar almeno due arcivescovi nell' Indie orientali e due nell' occidentali con facultà di nuntio o di vicario o delegato apostolico o finalmente di giudice dell' appellationi.

N° 3

[Rome, 1644. État des abus nuisibles à la propagation de la foi dans les Indes orientales, dressé par François Ingoli, secrétaire de la Congrégation de la Propagande ¹. Arch. Prop. SRCG vol.192 f.1-2.]

DISORDINI ET ABUSI CHE OCCORRONO
NELL' INDIE ORIENTALI CIRCA LA PROPAGATIONE DELLA FEDE.

1° Li ministri regii pretendono che il Re Cattolico habbia il iuspatronato di tutte l'Indie e che perciò a sua presentatione e non altrimenti si devano conferire le chiese, li beneficii secolari e regolari, curati e non curati di quelle parti.

2° Di più tenendo essi che il medesimo re sia legato apostolico in quelle parti, pretendono che perciò a lui solo tocchi di proveder liberamente per se stesso o per li suoi ministri tutte le suddette chiese.

3° Che le cedole regie, massime nelle materie spirituali, s'habbiano da tenere per brevi apostolici.

4° Non lasciano eseguire nissuna bolla o brevè apostolico, ne anche d'indulgenze, nemenò gl' ordini de superiori secolari, ne regolari, se prima non passano per li Consigli regii.

5° Li viceré e li capitani non danno le solite paghe ordinarie alle chiese.

6° Li vescovati si lasciano vacanti talvolta delli venti anni, come quello di Macao per la China ; quello di Milapor, nell' anno 1629, erano quattro anni che vacava, e non si sà che sia stato provisto sin al presente ; et altri vescovi non stanno alle sue residenze come quel di Malacca.

7° Li vescovi, e particolarmente quelli che sono Gesuiti, non vogliono promover agl' ordini sacri gl' Indiani, ancorche attissimi, come li Bracmani, et altri delle medesime ²...

8° Li padri Gesuiti si usurpano per se le limosine, che sono mandate dal Re Cattolico al popolo di Cranganor, et hanno occupate l'entrate che dal Re medesimo sono state assegnate al clero di detto Cranganor per il mantenimento degl' ecclesiastici.

9° Li medesimi padri battezzano per forza li gentili, e li porgono in questa maniera occasione di fuggirsene per vivere colle leggi di prima alle terre de gentili, per farsi essi lecito di spogliarli de beni loro, come hanno fatto col' braccio di quel viceré a ben venti due mila persone.

1. Supra p.78. — 2. La fin de la phrase a disparu du fait d'une déchirure du feuillet.

10° Li medesimi perseguitano tutti li sacerdoti e li religiosi degl' altri ordini, alli quali in alcuni luoghi, dove sono vescovi li Gesuiti, hanno prohibito che non possano celebrare, e con pubblici editti hanno ordinato alli cattolici, che non vadino alli divini ufficii nelle chiese loro, e che non li diano limosine sotto pene gravissime e fra l'altre della privatione di sepoltura ecclesiastica e della participatione de sacramenti.

11° Per l'ampiezza de vescovati in queste Indie non si possono visitar dai prelati tutte le parochie ne cresimare, ne proveder d'ogli santi, ne trattener li gran progressi che fa il mahometismo nelle medesime Indie, e se non si moltiplicano li vescovati, si dilatara quell' empia legge nell' isole vicine, e poi nel continente dell' Asia, e per questa causa sono necessari li vescovi in Ceilan, in Macazar et in Solor.

12° Le simonie sono tanto in prattica nell' Indie che dell' anno 1628 si ordinò che si cavassero dalla segretaria della sacra Congregatione del Concilio li decreti fatti in tal materia, e si mandassero nell' Indie ; si cavarono, ma per le difficoltà che s'hanno in far alcuna provisione nell' Indie senza passar per li Consigli di Spagna non s'è fatto altro con speranza che se si potesse trovar un religioso prudente e dotto che come agente della Sacra Congregatione risedesse in Madrid e parlasse col' ré di questo disordine e d'altri inconvenienti dell' Indie e lo facesse capace che Sua Maestà senza la direttione della Sede Apostolica è impossibile che soddisfaccia alla sua coscienza colli ministri che tiene nell' Indie colla sola sua autorità, si provvederebbe ad ogni cosa ¹.

N° 4

[Rome, mai 1652. Supplique adressée au pape Innocent X par Alexandre de Rhodes, afin d'obtenir qu'un évêque soit mis à la tête de l'Eglise annamite ². Arch. Prop. SRCG vol.193 f.485.]

Beatissime pater.

Alexander de Rhodes e societate Jesu, provinciæ Japponiæ procurator, quæ Tunchini et Cocincinæ regionem comprehendit, cum primum huc appulit, exposuit Sanctitati Vestræ novæ illius vineæ prodigiosa incrementa, cum ducenta millia christianorum jam longe superent,

1. Ici, d'une autre main : qui va il capitolo duodecimo posto sotto l'Indie occidentali.
— 2. Supra p. 106. Ce document a déjà été reproduit par A. Launay, en appendice de ses *Docum. historiques*, p. 506-511. La difficulté de se procurer cet ouvrage qui n'a pas été mis en librairie nous a conseillé de l'ajouter à nos inédits.

nec ullus illorum in tota illa regione quæ vastitate sua Italiam adæquat, adhuc sacramentum confirmationis assecutus est : cum tamen interdum persecutiones ingruant, et ex ipsis jam septem martyrium pro Christi fide atque amore sint passi ; quodque maxime deplorandum est, quam plurimi ex ipsis sine sacramentis migrant ex hac vita ob penuriam sacerdotum ; multiplicari enim ibi sacerdotes europæi minime possunt quantum satis est ad subveniendum christianorum necessitati, sed pauci admodum et valde selecti, ne reges ethnici suspicentur sibi regnum ab Europæis eripiendum, et sic omnes ejicient, ut factum jam deploramus in Æthiopia et Japponia, sine humano remedio. Nulla igitur superest alia via ut christianis sacramenta in extremo vitæ periculo requirentibus administrentur nisi ex ipsismet optimi aliqui seligantur qui promoveantur ad sacerdotium, quatenus necessarium visum fuerit. Hoc autem fieri non potest nisi aliquis episcopus illuc a Vestra Sanctitate mittatur, qui possit id exequi. Cum igitur primum Sanctitati Vestræ proposui de mittendo illuc episcopo, ad Sacræ Congregationis de propaganda fide cardinales Vestra Sanctitas me remisit ut cum illis de hoc negotio agerem, sic ego hactenus executus sum, et purpuratos patres de tota re plenius informavi, ut cum Sanctitate Vestra negotium hoc agerent, sicuti jubente Sanctitate Vestra nuper factum est in Congregatione de propaganda fide, habita coram Sanctissimo. Quia tamen qui notitiam non habent illius regionis nec ejus incolarum quædam objiciebant, negotium hoc summi ponderis est dilatum, ut scilicet melius discuteretur. Duo sunt objecta : primum quod jurisdictioni regum videretur officere ; nullo tamen modo officit, non enim petitur episcopus proprius sed tantum episcopus habens titulum in partibus, qui interim illuc a Sanctitate Vestra mittatur et præsentī extremæ christianorum necessitati prospiciat. Secundum quod objiciebatur erat gentis inconstantia, quasi non sint apti ad sacerdotium ; sed quæ major constantia requiri potest quam pro fide Christi amittere omnia potius quam fidem deserere ? imo et vitam ipsam cum sanguine pro fidei confessione et propagatione profundere ? Ut ego sum testis oculatus, et jam septem in ea regione, absque ullius externi exemplo, id constantissime perfecere. Jamque de primo qui pro fide Christi passus est ibi, habemus hic processum auctoritate ordinarii confectum, et Sacræ Rituum Congregationi jam oblatum. Sunt igitur in fide constantissimi, ergo et ad sacerdotium ex hac parte apti. Habemus etiam optimorum ibi catechistarum seminarium in quo nunc aluntur fere centum e quibus aliqui seligi possunt, quoad mores et ingenium aptissimi ad sacerdotium, ut fusius narravit supplicans in relatione Tunchinensi quam Sanctitati Vestræ obtulit anno præterito.

Quare suppliciter Sanctitatem Vestram obsecrat per viscera misericordiae Dei Nostri ut tanquam universalis pastor provideat huic etiam christianorum gregi sibi credito, extreme indigenti, nec patiatur amplius tot christianos sine sacramentis necessariis ex hac vita migrare, cum evidenti æternæ mortis periculo, quod non nisi per episcopum

quemcunque illuc missum vitari ulla ratione potest. Sanctitatem Vestram ad multos annos incolumem servet Deus ad maiorem suam gloriam totiusque Christi regis bonum.

N^o 5

[Les archives des Missions Étrangères, à notre connaissance, possèdent trois manuscrits de ce document. Aucun n'est complet :

A : vol.247 p.57-79. Manque la fin de la 2^e partie (*In ipso itinere*), infra p.395.

B : vol.247 p.81-96. Manque la fin de la 3^e partie (*In ipsa missione*), infra p.400 sq.

C : vol.262 p.9-15. Le document y est présenté incomplet par son titre même (*Excerpta ex instructione...*) Il y manque : a) la fin de la 1^{re} partie (*Antequam discedant*), et toute la 2^e partie, infra p.393-395 ; b) deux paragraphes de la 3^e partie, infra p.397-398. Par contre ce manuscrit donne une fin différente des deux autres et ajoute un paragraphe.

Launay (*Docum. historiques* p.27-35) déclare avoir utilisé le texte C. Mais il en a certainement connu un quatrième, différent des trois autres, car d'une part il donne la 2^e partie qui manque dans C, et d'autre part son texte présente à cet endroit de sensibles variantes de A et de B (infra p.394).

Le texte le meilleur semble être celui de A ; c'est également le plus complet. Il présente un certain nombre de passages raturés et surchargés, ce qui pourrait indiquer qu'il s'agit d'un projet de texte définitif. B semble être une copie assez fautive. C s'éloigne assez sensiblement de A.

Nous n'avons pas donné toutes les variantes orthographiques. Quant au texte publié par Launay, il est indiqué par L.]

INSTRUCTIO VICARIORUM APOSTOLICORUM AD REGNA Sinarum TONCHINI ET COCINCINÆ PROFICISCENTIUM 1659 ¹.

Antequam discedant.

Quoniam vos ea estis diligentia et is quoque est in natione Gallorum religionis zelus et pietas ut jam a vobis et multi ad hanc Chinensem missionem invitati sint, et multi quoque sponte suâ sese ² obtulerint, nolite facile omni spiritui credere sed probate spiritus si ex Deo sunt ³. Experientia namque compertum est plurimos nescio quo pietatis impulsu actos, maxime ubi paulo fervidior natura est, ad opera pia et sancta ruere magis quam ferri ; at ⁴ quoniam in his virtus radices non egerat ⁵, ubi primus ille fervor resederit, ipsis laborum primordiis fractos animos dimittere et ab aratro retro respicere.

1. Excerpta ex instructione data a Sacra Congregatione de Propaganda fide ad vicarios apostolicos DD. Franciscum Pallu episcopum Heliopolitanum, Petrum Lambert episcopum Berytensem et Ignatium Cotolendi episcopum Metellopolensem in Indias proficiscentes. C. — 2. s. ultro o. B C. — 3. sint B. — 4. et C. — 5. jecerat C.

Hoc itaque in primis curandum vobis est ut inter plurimos magno studio perquiratis ac secernatis viros ætate ac corporis valetudine sustinendis laboribus idoneos, tum vero quod pluris est, non mediocri charitate ac prudentia insignitos, quas virtutes non aliorum iudicium et conjectura sed diuturnus rerum usus et experientia aliis in muneribus cum laude peractis probaverit; qui secretorum sint capaces, tenacesque custodes, qui gravitate morum, comitate, mansuetudine, patientia, humilitate¹ et omni virtutum exemplo christianæ fidei quam ore profitentur, opere adstipulentur; qui denique ad evangelicæ charitatis normam efformati, aliorum sese ingenio ac moribus accomodantes, nec sociis quibuscum vixerint graves, nec exteris invidi ingrative² reddantur, sed cum apostolo fiant omnia omnibus³.

Quos vero elegeritis, hos eosdem Apostolico Parisiis Nuntio proponite ut eorum nomina, ætas dotesque dignoscantur, eosque in literis vestrarum facultatum inserere possit, quæ causa fuit relinquendi in iisdem facultatibus spatium vacuum quod eorum nomina contineret.

Certiorum de his redditæ continuo Sacram Congregationem ut rata habeat quæ per vos atque Apostolicum Nuntium hac in parte gesta fuerint.

Rationem modumque certum statuite quo et Nuntius ad vos et vos vicissim ad Nuntium, hic subinde ad Apostolicam Sedem litteras frequentissimas mittatis. Quapropter in maritimis quoque locis seu portubus designentur a vobis fidei homines, non modo in Europa, sed in tota Asia, et maxime in littoribus missionum vestrarum qui id in se curæ suscipiant et litteras quam tutissimo in manus dent.

Inite quoque rationem qua vobis annuatim ex Gallia subsidia mittantur, tum⁴ temporalia tum spiritualia, et quam rationem iniveritis hanc ad Sacram Congregationem scribite, ut ea de rerum statu⁵ certior reddita pro suo vestri amore cooperetur quantum fert tanta moles negotiorum quibus continenter detinetur, sanctis vestris aliorumque piorum virorum conatibus.

Quamobrem sint quoque Parisiis prudentes quidam piique homines qui rerum vestrarum gestores sint, cum in ipsa Gallia tum etiam hic Romæ per litteras; sint vero hujusmodi ut Sacra Congregatio illis fidem habere merito possit. Ut autem possint de⁶ alienis dotibus et aptitudine certum ferre⁷ iudicium, designate senes, emeritos, maxima pietate et prudentia præditos, rerumque mundanarum minime omnium studiosos. Horum officium positum erit maxime in inquirendis, inveniendis atque examinandis missionariis, qui deprehensi idonei juxta ea quæ superius dicta sunt suis ad vos temporibus ab hac Sacra Congregatione mittantur, quam et ob id ipsum sæpe debent consulere et singulorum quos depræ-

1. humilitate, patientia et C. — 2. ingratique C. — 3. *La fin de la première partie et la deuxième* (In ipso itinere) *manquent dans C.* — 4. *tum manque B.* — 5. *stata B.* — 6. *Vos a. de B.* — 7. *f. queant j. B.*

henderint missionariorum dotes indicare¹ ut hinc post maturam deliberationem legitima autoritate facultatibus et mandatis communiti ad vos discedant².

Præter hos vero quos Parisiis constituetis procuratores vestros, alium quoque Romæ habetote negotiorum³ vestrorum gestorem, et utrosque communitate legitimo procurationis mandato, maxime eum⁴ qui Romæ mansurus est, ut possit apud Apostolicam Sedem res vestras urgere et debita modestia sollicitare⁵.

Conandum vero⁶ vobis est ut virum probatum ad hoc munus eligatis ac vestrorum negotiorum apprime gnarum et capacem, et cui Sacra Congregatio fidere possit. Et cum ab hoc non minimum pendeat rerum vestrarum progressus, ei semel electo opportune consulite ut in munere constanter perseverare possit ne sæpius mutato negligentior quispiam et novus cum non modico negotii detrimento succedat.

Postquam vero instructiones has ab Apostolico Nuntio acceperitis, quam ocysime et quam occultissime proficiscendum est, cœlato omnes tam ipso itineris et profectionis consilio quam cursu et via, ne res propalata impedimenta tanto molimini multis in locis multa excitet.

In ipso itinere.

Iter⁷ terrestre⁸ per Siriam et Mesopotamiam longe vobis tutius erit et expeditius quam per Oceanum Atlanticum et caput Bonæ Spei, sed maxime cavendum est a regionibus et locis Lusitanorum quæve illis quovis modo sunt obnoxia⁹, quæ nec prope quidem quoad fieri poterit salutaveritis in itinere. Cum vero perveneritis, nec Macaum nec alia loca quæ Lusitano¹⁰ parent, etiamsi intra¹¹ fines vestræ administrationis comprehendantur, ad vestram pertinent curam. Quamobrem vel per Persiam et regna Mogolis iter instituendum, vel etiam mari si navis aliqua sese opportune obtulerit, quam certo noveritis recta in Sinas profecturam nec¹² ad locum aliquem ex supradictis appulsuram.

Nihil magis cavendum est quam ne inter itinerandum cuiquam innotescat missionis vestræ nomen et finis¹³. Quapropter nomina vestra, patriam, habitumque ipsum commutate, iter, cursum itineris, institutum et imprimis terminum, et quod omnium caput est episcopalem dignitatem subticete¹⁴. Tam¹⁵ longis vero itinerum spatiis vel mercaturam obtendite vel ingenitam Europæis alienas regiones peragrandi et dignoscendi curiositatem quod si denique necessitas ipsa casusque ferat ut missionarios vos esse fatendum sit, fateamini licet, verum longe alio quam in Chinam¹⁶ destinatos.

1. indicare B. — 2. proficiscantur B. — 3. n. item B. — 4. mandato præsertim cum qui B. — 5. vestras de. mo. proponere et urgere B. — 6. vero manque B. — 7. Iter terrestre..., sed manque L. — 8. terrestrum B. — 9. locis subjectis dominio temporali Principum Christianorum quæve illis quomodolibet sunt obn. L. — 10. Lusitanis L. — 11. in B. — 12. nec ad locum... appulsuram manque L. — 13. Abstinendum etiam a divulgando nomine vestræ missionis nisi forte gravis necessitas id exigit Quapropter L. — 14. subijcete B, reticete L. — 15. Jam L. — 16. ad Sinas L.

Regionum per quas transieritis et itineris vestri brevem descriptionem facite, et quidquid per vias ¹ didiceritis huc perscribendum ² est, eo modo atque ratione qua mox suo loco ³ præscribetur.

Inter itinerandum diligentissime inquirendum est num quis sit modus quo in Europam litteræ perferantur ; num quis fidus vir cui litteræ tuto committantur ; cum hoc sicubi occurrerit amicitia ineunda, mutua officia præstanda ; sed tacito missionis vestræ ⁴ secreto, hortandus est, ut litteras in Europam vestras sedulo curet. Investigandum ab hujusmodi est ⁵ num quidpiam in Europa sua causa velit, et offerte liberaliter operam vestram, et cui opus fuerit scribite nomen, sedem et negotia hominis et commendatitias ejusdem epistolas, quas vero occasiones nacti fueritis, earum nullam prætermittite ad hanc Sacram Congregationem procuratoresque rerum vestrarum scribendi ea omnia quæ vobis in toto itineris cursu occurrerint ⁶ ; difficultates maxime itineris enarrate omnes, et ⁷ rationes quibus aut ⁸ vos eas superaveritis, ut qui vos sequentur superare quiverint ⁹.

Quo perveneritis, observate ibidem diligenter quæ ¹⁰ ad fidei propagationem, animarum salutem et Dei gloriam promovendam pertinent, statumque ¹¹ Christianitatis, missionum et missionariorum. Hinc tamen cavendum est existimetis ullum vobis visitationis ¹² munus aut jus tributum esse, sed ita res investigate ut christianæ charitatis causa excitasse videatur vestram inquirendi curiositatem, non alius finis.

Una ¹³ omnes iter peragite nisi ¹⁴ satius duxeritis viam separatim et per diversas turmas carpere.

Si quis vestrum sociorumque vestrorum infirmitate correptus fuerit eaque intra ¹⁵ paucos dies habitura finem speretur, prestolandum paulisper est quousque convalescat et iter vobiscum prosequatur. Sin longius protractum iri ægritudinem conspexeritis ¹⁶ et elabi interim itinerandi opportunas occasiones, commendandus est infirmus piis religiosisque viris et maxime missionariis, si quos in ¹⁷ regione offenderitis ; aut si mavult vestrum aliquem cum eodem relinquit auxilio simul solatioque futurum et postmodum cum eodem iter arripiturum, et vos statis locis consequuturum.

Viribus omnibus incunctanter contendite, ut ad vestram missionem quo Deus vos vocavit quam celeberrime ¹⁸ perveniatis, neve ullo pietatis sive charitatis prætextu quamvis maximo patiamini vos a recto itinere vel tantillum detineri aut deflectere : inordinata siquidem est charitas, quæ maxime populorum vobis commissorum indigentia vos subtrahit ut aliis opem feratis.

1. viam *B et L.* — 2. scribendum *B et L.* — 3. q. s. m. l. pr. *B et L.* — 4. v. m. *L.* — 5. Investigandum e. a. h. homine *L.* — 6. acciderint *B et L.* — 7. et manque *B.* — 8. aut manque *B et L.* — 9. se, easdem su. facilius possint *B* ; se eas su. facilius possint *L.* — 10. quo ad *B.* — 11. flatumque *L.* — 12. visitatoris *L.* — 13. La fin du deuxième chapitre (Una omnes... opem feratis) manque dans *A* ; *B* reste donc seul avec *L.*, auquel cependant manque la phrase : Una omnes... turmas capere. — 14. nis *A.* — 15. Inter *L.* — 16. conspexeritis *A.* — 17. in regione manque *L.* — 18. celerrime *L.*

In ipsa missione.

Potissima ratio quæ Sacram hanc Congregationem movit, ut vos Episcopos in has regiones¹ mitteret es fuit ut omnibus modis atque rationibus curaretis juventutem illam sic instituere ut sacerdotii capaces reddantur et a vobis consecrentur et suis² locis per vastas illas regiones collocentur, rem illic christianam summa diligentia vobisque dirigentibus³ curaturi. Itaque hunc finem semper ob oculos habetote, ut ad sacros ordines quamplurimos et quam aptissimos adducatis, instituatis et suo tempore promoveatis.

Quod si ex illis quos provexeritis occurrerint nonnulli episcopatu digni⁴, nolite, atque hoc districtissime vobis prohibetur, hujusmodi aut eorum aliquem tantæ dignitatis caracthere insignire, sed ad hanc Sacram Congregationem prius scribite eorum nomina, dotes, ætatem, et quicquid demum sciri par est, uti quo in loco consecrari possint, quibus diœcesibus præfici et innumera hujusmodi, ut mox dicetur.

Et quoniam ex obedientia episcoporum erga Sanctam Apostolicam Sedem⁵ pendet totius Ecclesiæ unitas, sanctorum communio, hæresum⁶ et schismatis, quod maxime in tam longinquis regionibus timendum est, aversio atque propulsio, non solum vos obsequiosissimos⁷ præstate erga Romanum pontificem, verum etiam omnem operam adhibete ut Chinenses⁸ cœteræque nationes vobis subjectæ⁹ existiment orthodoxæ fidei firmitatem atque regulam in eo consistere ut ipsi quoque hanc sanctam sedem uti magistram et Spiritus Sancti organum revereantur, ipsius mandatis et dispositionibus in his quæ ad spiritualia pertinent exactissime subjaceant, eam in difficultatibus consulant ejusque resolutionibus dirigi se libenter patiantur. Quod vestro¹⁰ potissimum exemplo qui eorum¹¹ duces estis planius atque æquabilius reddetur.

Itaque nolite quidquam magni momenti gerere sine hujus Sacræ Congregationis mandato, earumque rerum quas pro vestro munere temporisque necessitate gesseritis, rationes ad Sacram hanc Congregationem¹² sic scribite ut Chinenses intelligant in negotiis gravioris momenti consulendam esse Apostolicam Sedem, eosque omni cura inducite ut huc¹³ sæpissime scribant et per litteras sententiam Summi Pontificis exquirant atque responsa expectent.

Et ne locorum distantia et difficultate recursus perterriti Chinenses obtendant eam sibi¹⁴ religionem¹⁵ capessendam non esse, cujus capitis¹⁶ oracula vix unquam illuc pervenire possunt, vestro exemplo ostendite quibus mediis romani pontificis etiam irrequisiti sollicitudo distantiae defectum suppleat, per episcopos nimirum amplissimis facultatibus

1. has missiones m. C. — 2. c. suisque locis B, C et L. — 3. diligentibus B et L. — 4. digne B. — 5. e. Sedem Apostolicam p. C et L; e. Sa. Se. Ap. B. — 6. hæreseos L. — 7. obsequentissimos C et L. — 8. Sinenses L. — 9. v. subditæ ex. C. et L. — 10. vestrum B, C et L. — 11. eorum manque C et L. — 12. h. S. C. B, C et L. — 13. huic C. — 14. o. forsam e. B, C et L. — 15. r. s. B; sibi manque C et L. — 16. capis B.

munitos : Quod si Deus dederit, Christianam illic religionem firmitus radices agere, etiam per nuncios nulla cujusvis dispendii atque incommodi ¹ ratione habita plenius suppleturam ², ut in aliis licet non tam dissitis regionibus nullo prorsus incommodo fit.

Si in exequendis hujus ³ Sacrae Congregationis mandatis tam magnae vobis difficultates occurrerint aut apparuerint ⁴ ut sine tumultu non possint acceptari, omnino cavete ea invitis obtrudere, ea per vim aut censurarum metum ingerere ⁵ et ob aliorum inobedientiam dissensiones serere, mentes alienare, animos exacerbare. Verum indulgendo tempori et neophitorum infirmitati compatiendo mandata in presens omittere satius fuerit ⁶ quousque ad Sacram Congregationem rem omnem ⁷ sinceritate summa perscribatis ⁸, eaque quid sit agendum rescripserit.

Cum gentium conversioni et unitati fidei nihil magis officiat subtrahatque pene modum omnem Evangelium in universum mundum invendi quam literarum et commercii cum christiano orbe et maxime cum Sede Apostolica ⁹ difficultas, eo major esse debet vestra cura ¹⁰, diligentia atque studium ut litterae ultro citroque quam tutissimo ¹¹ et dentur et reddantur. Hoc ergo ante omnia prefigendum est vobis ut huc ¹² litteras quam frequentissime scribatis, quod ut accuratius praestetis districte ¹³ in Domino praecipitur.

Et quamquam omnibus pene horis multa vobis occurrent quae sciri cum primis expediat, ea tamen ipsa quae vobis non magni momenti esse videbuntur nec vos patiamini ignorare nec vos gravemini scribere. Hoc enim ipsum maximi res est momenti scire statum rerum immutatum non esse et ¹⁴ nihil rebus magni ¹⁵ accidisse.

Ut vero litterae vestrae securae perveniant quo diriguntur, eas per plures ¹⁶ tabellarios viasque mittite atque etiam diversa earumdem ¹⁷ paradigmata per eandem viam crebro iterate. Scitote autem literarum commercium sic vobis commendatum atque imperatum ut si illud neglexeritis nullum a vobis errorem commissum iri noveritis qui Sacrae huic Congregationi ¹⁸ magis molestus futurus sit aut ¹⁹ cui difficilius indulgeatur.

Rerum politicarum negotiorumve quod ²⁰ principes et rerum publicarum rectores offendat ²¹, nihil omnino huc scribite sed rerum hujusmodi plenam uberemque enarrationem in opportuniore ²² tempora reservate.

Ut autem ea quae scribitis si necessitas id exposcat lateant omnes licet litterae interceptantur, idcirco mittimus ad vos rationem secretiora quaeque et occultanda aliis ad Sacram hanc Congregationem furtivis notis scribendi : quibus tamen passim non utendum nisi necessitate

1. incommode B. — 2. suppleturum C. — 3. hujus *manque* C et L. — 4. aut apparuerint *manque* C et L. — 5. ea...ingerere *manque* C et L. — 6. erit C et L. — 7. omnino L. — 8. praescribatis C et L. — 9. c. Sacra Congregatione Apostolicum d. B. — 10. cura et d. C, d. e. v. cura et d. L. — 11. tutissimi C, tutissime L. — 12. huc *manque* C et L. — 13. praestetur districtius C et L. — 14. Et.... accidisse *manque* C et L. — 15. magnis B. — 16. plures L. — 17. earum B et C. — 18. h. S. C. C et L. — 19. ac C et L. — 20. quae B, C et L. — 21. offendant B, C et L. — 22. opportuna C et L.

urgente et cum noveritis, etiamsi literæ occupentur, licet depræhensis furtivis atque ignotis¹ characteribus malevolos homines ansam arrip-turos non esse vos in suspicionem apud principes inducendi, quasi quidpiam contra rempublicam dolose moliamini².

Quare³ si literis ipsis diffiditis⁴ et res urgentissimæ acciderint quæ sciri omnino oporteat, unus etiam ex vestris missionariis ad breve tempus extra fines provinciæ excurrat, statum rerum ex tuto loco⁵ Romam scripturus, quem ob id ipsum nihil celabitis, modo fidus sit et religionis studiosus. Antequam vero discedat exeundi a vobis facultatem obtineat scriptam, in qua ei⁶ locus præscribatur quo recta contenda-t et tempus intra quod revertatur. Postquam vero scripserit quæ vos⁷ scribenda jubebitis, redeat mox in suam provinciam⁸, neque responsiones expectet, ne quid interim res christiana⁹ detrimenti patiatur ex illius absentia.

Missionarii porro ipsi si velint scribere, tantum abest ut impediendi sint, ut e contrario ad id faciendum modis omnibus invitare debeatis et omnino jubeatis. Literas vero eorum nec aperite nec legite, nec quid contineant ullo pacto investigate, modo ne politica et principes offensura scribant, quod districtissime prohibete. Ad vos vero ipsos scribendi ex eis¹⁰ locis ad quos destinaveritis nullam prætermittant occasionem.

Cæterum quoties tuto scribi potest aut quoties huc quempiam mittetis, eum sic instructum¹¹ mittite¹² ut plenissime satisfaciatur¹³ iis interrogationibus quas in adnexo vobis folio conspicietis.

Si quis regum, principum, magistratuum hoc¹⁴ inspirante Deo, benevo-lam in vos¹⁵ mentem ostendat, aut benignam erga christianam religionem propensionem exhibeat, grati estote, sed ad cavendam invidiam nolite poscere¹⁶ privilegia, exemptiones, insueta tribunalia, et¹⁷ eorum vero jurisdictionem nullo pacto¹⁸ imminuite. Si quid porro¹⁹ obtinueritis²⁰ quod nec odiosum sit et in augmentum religionis cedat, id non jure suo impetratum esse jactitate, sed ex mera principum benignitate profectum. Et hoc omnino fugite ut sibi rebusve suis²¹ vel minimum a vobis timeant, quare suspicionum omnium vel ipsas umbras evitandas esse arbitrandum est.

Tam longe semper abeste a rebus politicis negotiisque status, ut civilium rerum administrationem ne quidem rogati et enixis precibus fatigati suscipiatis²². Quam sane²³ rem Sacra hæc Congregatio semper²⁴ et serio et districte prohibuit et porro²⁵ prohibebit; quare vobis et

1. d. fueritis ignotisque c. B. — 2. Ut autem... moliamini manque C et L. — 3. Quare manque L. — 4. si l. d. et C. — 5. t. ex l. B, C et L. — 6. is L. — 7. vos manque C et L. — 8. in s. m. r. p. B, C et L. — 9. ch. r. B, C et L. — 10. iis L. — 11. sic paratum atque i. B et C. — 12. e. s. i. m. manque L. — 13. p. satisfacere queat omnibus int. C et L; p. queat satisfacere l. B; p. queat satisfaciatur A, mais le texte est douteux du fait de ratures et surcharges. — 14. magistratuum potentiumque inspirante C et L; m. potentium et i. B. — 15. vobis L. — 16. poscere B. — 17. et manque C et L. — 18. j. ullo modo i. C et L. — 19. Si quod o. C. — 20. q. p. o. manque L. — 21. rebus vestris B. — 22. suscipiatis L. — 23. Q. semper r. B, C et L. — 24. semper manque B, C et L. — 25. porro manque L.

vestris id ipsum est diligentissime cavendum. Et hoc vobis certissimo persuasum sit molestissimam rem Sacrae Congregationi¹ facturum eum quicumque se rebus hujusmodi ingesserit aut immisceri² se siverit. Neque id modo cum res cedit in damnum³ religionis et in distractionem missionariorum, verum⁴ etiam tum quoque cum certissima spes affulget augendi inde religionem⁵ et fidem longe lateque propagandi.

Neque vobis hac in parte quidquam⁶ suffragabitur aliorum licet religiosorum hominum exemplum quod fortasse in excusationem vestram adduxeritis. E contra illis⁷ vos exemplo praeite ut ex vobis et illi et populi Sanctae Sedis mentem ediscant. Verbum enim Dei non his artibus sed charitate, rerum humanarum contemptu, modestia, frugalitate victus, patientia et oratione aliisque virorum apostolicorum virtutibus disseminandum est.

Immo vero date opera curate ut intelligant omnes quam longe absint a Sacrae Congregationis mente similia et quam districte ac⁸ serio suis ministris ea⁹ prohibeat, quove stomacho excipiantur, si quae ejusmodi ex¹⁰ missionariorum relationibus advenerint; itaque noverint atque depredicent¹¹ vos ac vestros a similibus maxime¹² abhorrere nihilque praeter spiritualia animarumque salutem intendere, vestrosque labores, desideria, mentem ad coelestia dumtaxat omnibus aliis exclusis directam esse.

Quod si quem ex vestris in absurditatem hujusmodi¹³ prolabi senseritis, nulla interposita mora ex missionibus dimittite atque etiam¹⁴ expellite. Nihil enim in vestram perniciem aptius et ad Dei causam quam praemanibus habetis deterius excogitari potest.

Quod si¹⁵ principes consilia quandoque vestra requisierint¹⁶, nonnisi multoties rogati et prohibitionem hanc nostram¹⁷ causati dabitur ea, quae fidelia sunt et justa, aeternitatemque sapientia. Mox vero curiam aulamque illico relinquit et in dioeceses¹⁸ vestras discedite functionibus sacris vacaturi. Et potius quam illic remaneatis, fingite omnimodam rerum politicarum insipientiam et civilis administrationis ineptitudinem, ut ipsorum bona venia¹⁹ quam ocysime egrediamini ex loco periculis pleno.

Populis vero praedicate obedientiam erga principes etiam discolos, pro quorum prosperitate et salute tam privatim quam palam Deum ex animo orate. Illorum actiones etiam²⁰ persequentium nolite carpere nec severitatem arguite, nec quidquam in eis reprehendite, sed patienter²¹ et in silentio tempus consolationis a Domino praestolemini²²; factiones ulla in eorum regionibus sive Hispanorum²³, sive Gallorum, sive Turcarum,

1. sit r. S. C. m. f. B, C et L. — 2. a. etiam i. C et L, a. etiam immiscere sive B. — 3. in detrimentum C et L. — 4. verum manque B. — 5. af. i. r. a. et B, C et L. — 6. quodquam B. — 7. Vos e c. i. e. p. B, C et L. — 8. d. et s. C et L. — 9. s. missionariis p. C et L, s. ea m. p. B. — 10. ex manque L. — 11. praedicent L. — 12. s. plurimum a. C et L. — 13. a. ejusmodi p. C et L. — 14. etiam manque B et L. — 15. Si tamen p. C et L. — 16. exquisierint C, conquiesierint L. — 17. n. h. L. — 18. dioecesis A. — 19. ut b. i. v. B, C et L. — 20. I. e. a. B. — 21. s. in patientia C et L. — 22. praestolamini C. — 23. Hispaniarum C et L.

sive Persarum similiumve nolite ullo pacto seminare, imo vero omnes hujusmodi contentiones, quantum in vobis est, radicitus tollite. Quod si quis vestrorum missionariorum hæc monitus non tamen a similibus abstinerit, nulla interposita mora in Europam dimittite, ne sua imprudentia negotia religionis¹ tanti momenti in periculum adducat.

Nullum studium ponite, nullaque ratione suadete illis populis ut ritus suos consuetudines et mores mutant modo ne² sint apertissime religioni bonisque moribus³ contraria⁴. Quid enim absurdius quam Galliam, Hispaniam, Italiam aut ullam⁵ Europæ partem in Synas invehere? Non hæc sed fidem importate quæ nullius gentis ritus aut consuetudines, quæ modo prava non sint, aut respuit aut lædit, imo vero sarta tecta esse vult. Et quoniam ea est omnium pœne hominum⁶ natura ut sua, et maxime ipsas suas nationes cœteris et existimatione et amore præferant, nihil⁷ odii et alienationis causa potentior existit quam patriarum consuetudinum immutatio, earum maxime quibus homines ab omni patrum memoria assuevere, præsertim si abrogatarum loco tuæ nationis mores substituas⁸ et inferas. Itaque nunquam⁹ usus illarum gentium cum usibus Europæorum conferte, imo vero¹⁰ vos illis magna diligentia assuescite. Admiremini¹¹ et laudate ea quæ laudem merentur; quæ vero laudis expertia sunt, ut non sunt præconiis assentatorum more extollenda, ita prudentiæ vestræ erit de hiis¹² aut judicium non ferre aut certe non temere et ultro damnare. Quæ vero prava extiterint nutibus magis et silentio quam verbis proscindenda, opportunitate nimirum captata qua dispositis animis ad veritatem capessendam sensim sine sensu evellantur.

In prædicatione Verbi Dei et in administratione sacramentorum nolite ullam tumultus et rebellionis suspicionem creare ex concionis et cœtuum frequentia, sed hoc curate diligenter ut Christiani ad sacra vobiscum facienda conveniant magna cum modestia, nec in horum¹³ conventibus quidquam nisi sacrum pertractari sinite, et omnino prohibete ne de rebus ad publicam rem spectantibus illa occasione agatur.

Ex industria separatæ sunt vestræ provinciæ ut neuter in alterius se missiones¹⁴ ingerat. Si vero urgens necessitas et ingens captura piscium cœgerit vocare¹⁵ socios ex alia navi, postquam non semel sed sæpius invitati fueritis, ad breve tempus permitti potest¹⁶ ex vestra vos¹⁷ provincia abesse et in aliena laborare. Sed vestræ inter hæc ne quid detrimenti¹⁸ patiatur providendus est idoneus vicarius¹⁹. Abestote vero quam brevissimo tempore et Sacræ Congregationi scribite et causas exeundi

1. Le texte donné par B s'arrête à religionis, du fait de la disparition de plusieurs feuillets. — 2. non C et L. — 3. r. et b. m. C et L. — 4. contrariæ L. — 5. Haut I. vel aliam E. C et L. — 6. ea p. est h. n. C et L. — 7. nulla L. — 8. si a. m. l. t. n. s. C et L. — 9. nunquam manque C et L. — 10. C. quin imo vos C et L. — 11. Admiramini C et L. — 12. his L. — 13. eorum C et L. — 14. a. m. sese l. C et L. — 15. exegerit vocate s. C et L. — 16. p. vobis potest C et L. — 17. vos manque C et L. — 18. damni C et L. — 19. vic. id. C.

et quamdiu abfueritis, et quo in ¹ statu res cum abiretis² reliqueritis et easdem inveneritis post reditum.

Scribite sæpissime ad vos invicem et communione literarum initam amicitiam colite ut possitis manus laborantibus et consilia porrigere. Si quid inter vos aut vestros controversiarum oboriatur, cavete omnino a rixis, clamoribus et scandalis, maxime coram populo. Vestras contentiones si per vos sedare nequitis, ad hanc Sacram Congregationem eas referte, certi severiorem eam³ propensiolemque semper futuram⁴ ad obstinatos, pertinaces et jurium suorum plus nimio⁵ tenacioses condemnandos; qui vero juribus suis libenter cesserint et sua potius amittere quam aliena invadere et usurpare præoptaverint, in hos pro-niorem atque indulgentiorem futuram⁶.

Clerum missionariosque optimos et semper habetote et tales conserve-ate omni cura et sollicitudine. Eorum vero cuique munus⁷ in provinciis⁸ assignate et vineam suis limitibus distinctam in qua laborandum sit. Extra hanc nequaquam licitum sit cuiquam egredi absque vestra in scriptis obtenta facultate, quæ quidem haud facile concedenda est nisi legitima et urgentissima causa impellat, tum vero præscripto brevissimo tempore⁹ subrogatoque altero qui absentis defectum suppleat.

Jam vero si missionarius quispiam in alienam provinciam ingressus nolit legitimum ordinem observare¹⁰, primo quidem corripite hominem ut si resipuerit fratrem lucremini; si vero in sua stultitia perseveraverit, tum fugiant ii quorum jus læditur cum hujusmodi contendere aut rixari¹¹, sed cedentes jure suo certiores vos reddant eorum quæ acciderint omnium.

In Europam nolite quemquam ammandare nisi pura puta necessitas et urgentissimæ causæ non modo id suaserint, sed pœne invitos cœgerint; causæ porro esse possunt mala hominis vita, scandalosi mores, perversa doctrina, ingenium turbidum, rixosum, aliorum¹² impatiens et maxime negotiis sæcularibus, politicis et temporalibus sese immiscens, aut demum si necessitas exposcat¹³ Sacram Congregationem certiolem red-dere¹⁴ de summa rerum et totius missionis et omnium¹⁵ provinciarum statu.

Qua vero prudentia vos continere debeatis cum regularibus et multa vobis hic oretenus dicta et¹⁶ postquam discessitis scripta sunt multa, quæ perfectissima norma vobis interea sint quousque ad Sacram Congregationem regionum illarum statum perscripseritis¹⁷. Hoc in universum vobis præceptum¹⁸ sit multo satius¹⁹ esse hoc rerum statu si vestrum jus ab illis lædi sinatis quam si cum scandalo vendicetis²⁰, vel minimum quid eorum quæ vobis debentur²¹.

1. et in q. *C et L.* — 2. abiretis *A*, abieritis *C et L.* — 3. s. esse *e. L.* — 4. s. fore ad *C et L.* — 5. nimis *C et L.* — 6. f. esse *C et L.* — 7. c. suum *m. L.* — 8. provincia *C et L.* — 9. tempore *manque A.* — 10. servare *C.* — 11. aut rixari *manque C et L.* — 12. r. et *a. C et L.* — 13. poscat *C et L.* — 14. Co. fieri *c. de C et L.* — 15. m. omniumque *pr. C et L.* — 16. d. sunt *e. L.* — 17. st. accurate præscripseritis *C et L.* — 18. Hoc *v. i. u. p. C et L.* — 19. sit *sa.mu.* vobis esse *C*, sit *sa.m. e.* vobis *h. L.* — 20. vindicetis *L.* — 21. v. jure debeantur *C et L.*

Nolite ullo pacto molesti esse populo ob temporalia, memoresque estote paupertatis Apostolorum quorum manus subministraverit¹ necessaria et sibi et hiis² qui secun erant. Ut multo magis vos³ victu et vestitu contenti abstineatis ab omni turpi quæstu, exigendis eleemosynis, corradendis pecuniis, donis atque muneribus, et si quid etiam renuentibus obtrudant, ipsis qui dedere inspectantibus dispergite pauperibus, scientes nihil magis populis admirandum videri eorumque oculos convertere quam rerum temporalium despicientiam et evangelicam paupertatem quæ supra humana et terrena omnia sese extollens thesaurizat in cælo.

Nec vos nec vestri ullius lateri continenter⁴ adhæreatis aut ita obnoxius sit⁵ cuiquam, maxime ex potentioribus, ut illi uni, non toti provinciæ subservire videatur⁶. Quare nolite vos sinere nimis sed insidiosis beneficiis devinciri quæ non modo communi bono officiant, sed etiam libertatem loquendi et vitia ipsius benefactoris repræhendendi tollant⁷.

Quia vero ad sacras literas ac studia⁸ iis in regionibus promovenda non paucos sacrorum doctorum libros aliosve⁹ huiusmodi ex latina sive ex græca lingua in patriam earum regionum transferre¹⁰ opus est, id circo diligentissime perquirite quisnam ex nostris¹¹ illic vel alibi reperiat qui utraque lingua doctrinisque imbutus huic muneri par sit, et quivis sint¹² Sacram Congregationem certiorum reddite.

Scholas ubique summa cura et diligentia erigite et juventutem illarum regionum gratis docete latinam linguam¹³ et doctrinam christianam vernaculo idiomate. Nitamini¹⁴ ut nullus catholicus filios tradat¹⁵ infidelibus erudiendos sed vobis vestrisque.

In his scholis si quos juvenes inveneritis bonæ indolis, piæ mentis, devoti generosique animi, aptos studiis literarum et qui spem faciant vitæ ecclesiasticæ suscipiendæ¹⁶, nutrite eorum¹⁷ zelum, opem ferte, ut studia litterarum prosequantur, nec aliorum distrahantur. Et cum satis instructi litteris et pietate fuerint, poteritis eos in clericorum numerum adsciscere et suo tempore ad ordines sacros promovere multis primum spiritualibus exercitiis probatos et examinatis eorum intentionibus et ad clericalem vitæ rationem vocationibus. Hos postmodum designate qui gentem suam doceant evangelium Christi*, qui vestros labores benedicat, vosque ad æterna tabernacula una cum gregibus vobis commissis feliciter conducat. Amen.

1. subministraverunt *C et L*. — 2. nec. sibi et iis qui *C et L*. — 3. vos illorum æmuli et imitatores victu *C et L*. — 4. continentes *L*. — 5. obnoxii sitis *C et L*. — 6. videamini *C et L*. — 7. r. impediunt *C et L*. — 8. ad sacra atque studia *C et L*. — 9. aliosque *C et L*. — 10. r. linguam t. *C et L*. — 11. ex vestris *C et L*. — 12. quivis sint *manque C et L*. — 13. d. linguam latinam et *C et L*. — 14. Et conemini quoque ut *C*, et conamini quoque ut *L*. — 15. tr. fl. *C*. — 16. suscipiendæ *manque C et L*. — 17. illorum *C et L*.

* *C et à sa suite L modifient ainsi la fin du texte, après 'Christi :*

Cæterum innumera alia quæ dici et præscribi possunt (possent *L*) ad vestram consolationem spiritualem, tum etiam ad instructionem ex industria idcirco omittuntur quoniam

N° 6

[Rome, 2 février 1666. Mémoire sur l'état des missions aux Indes orientales, adressé à la Congrégation de la Propagande par le secrétaire Manfroni ¹. Arch. Prop. SRG vol.230 f.121-130.]

CONSIDERATIONES ET MEDIA PRO
REPARATIONE MISSIONUM IN INDIIS ORIENTALIBUS.

Miserandus missionum Indiarum orientalium status is est qui sibi postulet pastoris supremi summam sollicitudinem. Cum tam ex epistolis illustrissimorum dominorum episcoporum Heliopolitani et Beritensis eminentissimis patribus Sacrae Congregationis de propaganda fide jam innotuerit quot et quanti errores et corruptela in iis irrepserint, nunc de remediis et perquirendis et applicandis agendum videtur necessarium.

Ecclesiae Indiarum a multis annis omni episcoporum subsidio destitutae ; ex qua pastorum carentia generalis quidam torpor omnes fere sacerdotes tam regulares quam saeculares invasit, cum nullus tunc esset qui disciplinam ecclesiasticam curaret observari. Ex quo deinde et misera quadam necessitate secuta est populi crassa ignorantia, morumque depravatio vix credibilis, cum non solum pastores ipsorum salutis non invigilarent, verum etiam saepius grave scandalum ingenerarent.

At quia populum ad debitum statum reducendi spes nulla est, nisi prius sacerdotes saeculares regularesque ad officium suum cogantur, consequenter liquet nullam tantis medendis malis viam aliam relictam esse quam ut cito in Indias mittantur episcopi qui manum et curam causae morbi admoventes, ipsam aegritudinem facilius, promptiusque valebunt sanare.

Si vero praesens Indiarum status non patiat ut illuc mittantur episcopi ordinarii, titulares mittantur cum facultatibus vicariorum apostolicorum qui cum futuri sint homines singulares et ab omni studio

Sacrae Congregationis haec (ea *L*) est opinio atque existimatio de vestro zelo et diligentia ut sibi certo persuadeat vos quae defuerint sive circa notitiam illarum regionum, sive circa dubia multa quae ibi et olim fuere et futura esse possunt plurima lectione librorum supplementos qui de rebus Indicis atque Sinensibus et maxime qui de eorum populorum conversione cum laude sunt editi. Inter caeteros vero commendatissimae vobis sint vita sancti Francisci Xaverii et maxime illius epistolae ; ex his namque haurietis quae vobis ad instar certissimae normae esse possunt sive ritus earum regionum spectetur (spectatur *L*) sive ratio cum incolis agendi vosque in summis angustiis cum laude gerendi.

1. Supra p.249.

rerum et partium suarum alieni, maxima cum prudentia et zelo ad omnium abusuum et vitiorum extirpationem animum et operam applicabunt, maximeque ad Indiarum indigenas sacerdotes creandos, quod facere impediri omnino non poterunt dummodo quæ ditionis sunt Lusitaniæ fugiant civitates, quæ cum sint paucae facilius ab ipsis vitabuntur ; quemadmodum episcopus Heliopolitanus absque ullo Lusitanorum offendiculo christianis supra quinque millibus confirmationis sacramentum in transitu suo valuit ministrare. Nihil enim jam in Indiis possident Lusitani præter civitates Goæ, Daman, Bassin, et alias duas in eadem ora non magni momenti.

Non propterea deerunt episcopis qui mittentur labores gravissimi. Cum enim inoleverit morbus firmasque et imas radices egerit, sine generoso et assiduo plurimorum annorum labore reparari omnino non potest. Multi præterea suo vivendi modo laxiori et forte scandalo jam assuefacti, admonitionis et correptionis impatientes, disciplinam omnemque directionem abjiciunt. Quapropter, præter alias multas quibus mittendi episcopi ornari debent virtutes, animum accingere debent ad operis illius pondus maxima cum patientia et longanimitate sustinendum.

Difficultatum vero quas invenient, omnium maxima erit circa sacerdotes regulares et sæculares, aut sua vivendi licentia scandalosos aut officii sui incapaces. Propterea videtur omnino necessarium ut sacerdotes omnes tam missionarii quam alii episcopis subjaceant, utque inter ipsos episcopos unus visitatoris apostolici officio insigniatur, qui diligenter inquirat de omnium ecclesiarum statu, præcipueque de vita, moribus talentisque gratiæ et naturæ omnium qui nunc præsunt pastorum ut hac accepta informatione de omnibus certior facta. Sacra Congregatio officii sui immemores corripiat, instruat incapaces, scandalosos vero et correctionis impatientes interdicat et revocat, aut ipsa per se, aut si expedire magis videbitur hæc autoritas visitatori apostolico concedatur, qua quidem uti possit prout necessitas et prudentia postulerit, ne tam diuturnæ ægritudini remedium afferri diutius differatur.

Sed quoniam episcopi laborem hunc soli sustinere non possunt, ipsis providendum est de operariis evangelicis, quos ad vineam Domini dirutam excolendam possint applicare. Cum vero actum fuerit de speciali difficultate quæ reperitur in missione regnorum Sinarum, Tunchini et Cocincinæ, media proponentur quibus colligi poterunt operarii evangelici.

Hæc vero difficultas alia non est quam obstaculum quod ipsimet missionarii regulares dictorum regnorum ponunt ne episcopi vicarii apostolici a Sancta Sede missi hæc regna ingrediantur, aut in ipsis functiones ecclesiasticas exerçant, vellentque auctoritatem regis Lusitaniæ objicere ejusque nescio quæ jura obtendere ne sic appareat motivum propter quod tam studiose conantur soli vivere sine comite et sine teste. Verum quidem est regem hunc olim in Indiis orientalibus

præpotentem fuisse multasque civitates et terras ditioni suæ addidisse. At postquam Lusitani impinguati nimis et dilatati obliti sunt Dei creatoris sui, ad eas devenere jam angustias ut ex propriis urbibus exules ab hæreticis et mahumetanis facti, quocunque se recipere apud principes infideles, ut sibi victum quærant, cogantur, relicta tantummodo ipsis civitate Goensi et aliis quatuor pagis supra commemoratis.

Non dubitandum quin illas urbes aut terras quas olim sive armis sive religione suo acquisivit dominio rex Lusitaniæ, animus quoque illi sit iterum suo tempore recuperandi. Sed quod propterea suam jurisdictionem in omnia populosissima et amplissima totius Asiæ imperia et regna, præsertimque in Sinarum imperium regnumque Tunquini et Cocincinæ, in quibus nihil unquam habuit, velit extendere, vix quicquam de principe sapiente cogitare potest, multoque minus de principe christiano potest fingi, quod propterea illa ingredi, in iis evangelium prædicare, Christique regnum stabilire episcopos impedire intendat.

Si tamen obijciatur ipsum a quatuor circiter annis demandasse suis Indiarum gubernatoribus ut episcopi ad Sinas et dicta regna missi comprehenderentur, non tam ipsorum ad illa regna accessum mens fuit impedire quam ad se in Lusitania episcopos quibus indiget attrahere, atque id ex eo patet quod eodem mandato regio præcipiebatur illis gubernatoribus ut dictos episcopos non solum comprehenderent sed prima data navigatione, Ulißiponem transmitterent ; de aliis vero missionariis episcopos comitantibus nequidem fiebat mentio. Unde patet quam longe absit a mente istius pii principis sacerdotes Gallos vel etiam alterius nationis impedire ne isthuc ingreferentur, verbi divini disseminandi causa ; alias mandatum istud tam ad missionarios quam episcopos fuisset extensum : æque enim injuriosum esset objectis, si quæ sunt, Lusitaniæ juribus hos quam illos admittere, cum neutri ab ipso Sinas et alia regna ingrediendi facultatem obtinuissent. Neque vero dici potest ipsum specialiter episcopis obsistere, quia ad illos episcopatus nominare intendat, cum episcopi illi titulares solummodo sint, non ordinarii, ad illa regna mittantur ubi non est grex et ovile, et ubi nec terra nec vassallos habet.

Et hoc ita verum est ut Pater Philippus Marinus, missionarius Jesuita, nuperrime Sacræ Congregationi polliceretur se posse in interiorem Sinam episcopos qui ipsi committerentur introducere, quod omnino facere noluisset si tale esset jus et mens regis Lusitaniæ, ut obtenditur. Si tamen his non obstantibus adhuc regulares missionarii vicarios apostolicos obtentu regis Lusitani iter ad Sinas præcludere moliantur, patet ipsos longe alio, quem tacent, fine illud facere, quo forte ducti patres Societatis Jesu a felicis recordationis Gregorio XIII facultatem obtinuerant, ut soli ad regnum Japoniæ et Sinarum missionarii essent cum inhibitione aliis regularibus facta sub pœna excommunicationis duo dicta regna ingredi prædicationis Evangelii gratia. At cum clarius cognita fuit istorum patrum mens, et gravia quæ inde sequebantur

inconvenientia, postmodum revocata fuit hæc concessio a felicis memorie Clemente VIII, Paulo V et Urbano VIII summis pontificibus¹. Ex quibus patet contra solos missionarios regulares agendum esse cogensque quibus videbitur viis ut vicariis apostolicis non ponant obicem. Rex enim Lusitaniæ ipsis omnino non potest obsistere, cum sit ad Sinas tutissimum iter extra domini ipsius fines, et in ipsis regnis ad quæ mittuntur vicarii apostolici nullam habeat auctoritatem, nec terras nec subditos. Soli ergo sunt missionarii Lusitani qui ipsis valeant offendiculum ponere sive animas Christianorum avertendo et schismata excitando, sive suspiciones in mentibus principum gentilium ingenerando, qui quia timidissimi sunt, facile ipsis persuaderi potest ut extra fines suos agant dictos vicarios apostolicos tanquam homines ignotos, extraneos, inutiles et forte etiam tanquam exploratores.

Si autem impulsu regularium rex Lusitaniæ concitari videretur, facile esset ipsius animum sedare, si intelligat istos episcopos ad illa regna mitti ad quæ nullum jus habet, et si quod haberet, nullum ipsi præjudicium fieri ab illis qui Evangelium Christi intendunt solummodo prædicare, quod facile intelliget si ipsi super eo Sacra Congregatio scribere dignaretur.

Et plane satis apparet litem hunc omnem dirimere Sanctissimum Dominum nostrum cum vicarios suos ad ea de quibus agitur regna misit mentemque ipsius fuisse ut ibi reciperentur a Christianis et a missionariis. Unde videtur necessarium ut opus tam laudabiliter inceptum ad optatum finem perducatur, quod Sanctitas Domini Nostri in missionarios regulares utatur ea qua pollet in Ecclesia Dei auctoritate, censurisque ipsos compellat ut ad recipiendos vicarios suos vel saltem ipsis directe vel indirecte obicem non ponendum.

Optimus autem qui ex iis censuris infallibiliter sequetur effectus hic erit quod multi pœnarum illarum ecclesiasticarum metu ad se redire cogentur et quod etiam multi timorati religiosi qui vicarios apostolicos sic a suis functionibus impediri moleste ferunt, gaudebunt se posse has censuras suis superioribus objicere, si prædictis vicariis adversari forte juberentur.

At quoniam fieri non potest quin inveniatur aliquis discors et rebellis, opportunum videtur ut omnino a missionibus interdicto arceatur, sive auctoritate vicariis apostolicis concedenda, sive auctoritate visitatoris apostolici, quem in illas partes mittere quamprimum expediens foret, ut discordiarum et scismatum omnium causa rescindatur, aut tandem auctoritate Sacre Congregationis immediate, cum ipsa acceptis a vicariis apostolicis vel visitatore, si mittatur, informationibus, de omnibus erit facta certior quod ultimum medium æquius est nisi traheret moras. Alterum opportunum, si facile inveniatur, qui possit et velit visitatoris apostolici officium sustinere. Promptius vero et facilius est per vicarios

1. Supra p.53 sq.

apostolicos omnia peragere, nisi quis objiciat non ita justum videri posse eos constituere judices in causa quæ videtur sua, quanquam vere non sua, sed Ecclesiæ et religionis.

Sed intempestivum fortasse videri posset quod in tanta operariorum evangelicorum penuria de arcendis a missionibus Indiarum orientalium, Sinarum aliorumque regnorum, missionariis aliquibus agatur.

At cum solummodo de discolis aut scandalosis revocandis agatur, non solum ex privatione eorum nullum detrimentum patiuntur missiones, verum etiam maximum inde percipient emolumentum, præsertim cum suppetant media quibus inveniri aut formari poterunt optimi missionarii, qui in locum scandalosorum et discordium sufficiantur.

Aliquos enim identidem suppeditare poterit, juvante Deo, nuper Parisiis erectum pro instruendis et formandis missionariis seminarium. At cum domus illa nullos omnino redditus habeat, soli in ea possunt excipi sacerdotes qui ex patrimonio suo vel proprio Marte sibi ad victum et vestitum necessaria valeant comparare; ex quo fit ut plurimi sacerdotes optimi doctrina et virtute præditi tanto priventur bono, cum jam non habeatur unde subministrentur impensæ ad ipsos Parisiis et in longinquis ad quæ mittendi sunt regnis alendos, sive etiam ad itinera longissima facienda; ii enim qui a principio huic operi manum admove-runt ita sunt opibus debilitati et exhausti ut vix quidquam facere possint. Incredibile enim est quantum consumpserint pecuniarum tum iter terrestre trium vicariorum apostolicorum ipsosque comitantium missionariorum, tum nova domus emptio, in qua dictum seminarium Parisiis erecta fuit. At vero, si Eminentissimi Patres Sacræ Congregationis liberalitatem suam in hoc opus dignentur extendere, certi et securi esse possunt se quotannis posse ex illo seminario optimos sacerdotes ad Sinas aliove quo placuerit mittendos extrahere.

Non dubium etiam quin multi utiles missionarii in omnibus religionum ordinibus possint inveniri, modo electio ipsorum a Sacra Congregatione mediate vel immediate fiat, provideaturque ut cum missionibus semel erunt addicti, in omnibus in quantum missionarii a Sacra Congregatione immediate dependeant, subjaceantque episcopis ordinariis locorum, ad quæ mittendi erunt.

Sæpius namque accidit ut superiores ordinum regularium ad sustinendas et continuandas ab ipsis susceptas missiones adstricti, non semper illos mittant religiosos qui functionibus evangelicis aptiores forent. Cum enim duobus providere debeant, suo proprio ordini, deinde missionibus, priori, quod ipsis magis cordi est, reservant optimos quosque religiosos, quibus ordinem suum non solum sustineant, verum etiam celebriorem reddant. Missionibus vero quas ut opus extraneum et ab instituto suo prorsus alienum aspiciunt, religiosi virtutibus et talentis omnino mediocribus præditos, quandoque etiam suo ordini inutiles concedunt. Ut inde fit ut illi parvos aut nullos in prædicatione Evangelii

fructus referant, sensim nauseam concipiant, tandemque omnino decidunt, defectu scilicet veræ probatæque vocationis. Acidit etiam ut illi religiosi, inclinationi suorum superiorum indesinenter adhærentes, magis attenti sint proprii sui ordinis bono quam prædicationi Evangelii, quæ quidem inclinatio tanto vehementior est quanto sub specie majoris boni irrepit. Qui enim vellet studium quod habent circa sui ordinis ampliacionem tam spiritualem quam temporalem condemnare, nisi attendat suum illud maximum missionibus afferre detrimentum, in quibus missionarius nec sibi nec proprio ordini sed totaliter Ecclesiæ bono vivere debet.

Et propterea opportunum sane judicabitur si regulares a Sacra Congregatione ad missiones eligantur, et ab ipsa immediate dependeant, ne eorum animus ad multa distrahatur mandatis suorum superiorum qui sæpe longe aliud a prædicatione Evangelii et omnino alienum attendunt.

Ut vero ad hunc optatissimum finem possit perveniri aliquando, poterit Sacra Congregatio pro sua autoritate habere in omnibus christianitatis regnis et provinciis personas, ut sunt verbi gratia nuncii apostolici, episcopique ordinarii locorum, quibus poterunt regulares offerre sese, mentemque suam de missionibus petendis aperire; factaque postmodum diligenti et secreta de eorum vita, moribus, doctrina et aliis talentis informatione a dictis nunciis et episcopis, poterunt Eminentissimi patres munus missionarii illis committere, quos noverint aptiores, non expectata superiorum regularium licentia, atque hoc modo illam quæ a suis superioribus denegatur, facultatem obtinere poterunt optimi quique religiosi, sicut et alii multi qui nequidem mentem suam et zelum pro missionibus aperire hactenus inutile duxerunt, prævidentes facultatem hanc a suis regularibus superioribus nunquam esse sibi concedendam.

Medium vero hoc quod nunc proponitur non tantum supra simplici conjectura fundatur, sed cum religiosi plurimi et quidem ea cum libertate suggesserunt qua gaudebant cum viris quibus libentissime mentem explicare licebat. Eos duæ tantummodo causæ retinent, quarum prima in eo consistit ne scilicet in missione ad vivendum necessaria deficiant. Prævident enimvero fore ut superiores eos affatim negligant et victum subministrare desistant, quasi non amplius ad religionem pertinerent viri qui munera apostolica contra eorum consensum accepissent.

Secunda timendi causa ea est quod si accideret ut post multos labores in missionibus exanthlatos cogantur ex eisdem discedere, sive ob infirmam valetudinem, sive ob senectutem, sive ob persecutiones aliasve causas quæ intervenire solent, periculum est ne ad suos conventus non recipiantur nisi invito et illiberaliter.

At vero si Sacra Congregatio has duas difficultates superare et tollere dignaretur, certa et segura esse posset magnam partem optimorum religiosorum cujuscunque ordinis sese in operariorum suorum numero

conscripturam. Id porro est maximi momenti cum in propagatione fidei plus proficere soleat unus alterve operarius evangelicus dignus, quales essent hujusmodi religiosi quam viginti illius conditionis, qui nunc in Indiis passim occurrunt.

Attamen prima ratio timendi non est tantæ difficultatis quin evincatur et quin religiosi qui immediate a Sacra Congregatione missionem suam acciperent sperare possint a suis superioribus ea vitæ sustentamenta quæ cæteris sui ordinis religiosis subministrari solent. Maxime cum teneantur ordines religiosi missionibus impendere eos redditus easque eleemosynas qui hoc illis fine a Christi fidelibus contribuuntur. Quod si religio ipsa seu ordo sui officii immemor esset, at Sacra Congregatio nequaquam deficeret et satius duceret in suis missionibus paucis ejusmodi sed idoneis subvenire quam multis aliis quorum nec virtus est tam probata nec merita experimentis manifesta.

Altera quoque timoris causa facile tolli potest, primo quoniam missionarii non nisi raro ad suos conventus redire necesse habent ; et si uno in loco persecutionem patiuntur, ad alium fugere possunt. Si senectute premantur, quid jucundius accidere potest quam ut inter filios suos spirituales diem claudant extremum, maxime si veri missionarii et legitimi pastores, uti supponimus sunt. Etenim tam erit illis difficile gregem suum deserere quidquid in contrarium suadeat valetudinis imbecillitas aut senium, quam est parentibus arduum filios relinquere et quodammodo in silvis lupis exponere. Præterquam quod si qui hujusmodi inveniantur, pauci primum futuri sunt, ut facile fuerit eis opem ferre etiamsi reddita certo per reliquum ætatis alendi forent in hospitio quopiam ad hoc ipsum destinando ; deinde eos superiores conventus cujuspiam sui ordinis constituendo.

Verum quarumque demum rationes Sacra Congregatio tollere velit e medio prædictas duas difficultates quæ eos impediunt quominus sese exhibeant, ut immediate ab eadem Sacra Congregatione in missiones amandentur, et in eisdem ab illius nutibus dependeant, magno sane lucro apponi posse et debere censendum est.

Vu le 26 Janvier 1943.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

J. VENDRYES.

Vu et permis d'imprimer,

Le Recteur de l'Académie de Paris,

Gilbert GIDEL.

BIBLIOGRAPHIE

I. SOURCES MANUSCRITES

ARCHIVES DE LA PROPAGANDE

Congrégation générale

S.R.C.G.*, vol. 189, 192, 193, 230, 247.

Acta, a. 1649-1650, 1652, 1653, 1654, 1658.

* Scritture referite congregazioni generali.

Congrégation particulière

S.R.C.P.**, Ind. Or., a. 1665-1669.

Atti C.P., a. 1673-1674.

S.R.C.P., Ind. Or., a. 1674.

S.R.C.P., Ind. Or., a. 1677.

S.R.C.P., Ind. Or., Cina, vol. A.

S.R.C.P., Ind. Or., a. 1677, vol. B, C, D, E.

S.R.C.P., Ind. Or., 6 décembre 1677.

S.R.C.P., Ind. Or., a. 1675-1680, vol. 2.

S.R.C.P., Ind. Or., a. 1679.

S.R.C.P., Ind. Or., a. 1679-1683.

S.R.C.P., Ind. Or., a. 1686-1689.

Lettere Volgari, vol. 30, 31, 55, 63.

S.R.C.P., Ind. Or., Jus Patronatus, Portogallo.

** Scritture referite congregazioni particolari.

ARCHIVES VATICANES

Nunziatura di Portogallo, vol. 157.

BIBLIOTHÈQUE VICTOR EMMANUEL A ROME

Fondo gesuitico, 1255, n. 19, Breve ragguaglio di ciò che è accaduto nelle Indie Orientali fra i Vicarii apostolici, ed i Missionari della Compagnia di Gesù dal 1662-1684.

(*Par abréviation* : B.VE. Breve ragguaglio.

Fondo gesuitico, 1383, n. 22, Istruttione data dal principe di Portogallo al suo ambasciatore in Roma.

Fondo gesuitico, 1384, n. 12, Difesa dell'innocenza di P. Gio. Fil. de Marini.

Fondo gesuitico, 1393, Varie opposizioni fatti Vicarii Apostolici a Missionarii nell'Oriente, e date al P. Marini. Dal Mgr Cerri, segretario della Propaganda accio risponda a. 1675.
(B.VE. Varie opposizioni.

Fondo gesuitico, 1495, n. 2, Informazione del P. Procuratore generale della Compagnia di Gesù alla S. Congregazione di Propaganda.

Fondo gesuitico, 1496, Risposta ad una Scrittura del P. Generale S. J., che comprende due discorsi che fece contro i Vicari Apostolici della China in due congressi dei Cardinali di Propaganda. 1680.

(B.VE. Risposta.

Fondo gesuitico, 1504, n. 1, Sommario degli eccessi dei Padri Gesuiti ne'Regni soggetti alli Vicari Apostolici, con una risposta del Vescovo di Heliopolis.

(B.VE. Sommario.

Fondo gesuitico, 1504, n. 2, Replica di Mre di Eliopolis alle scritture fatte difesa delle missionnarii della Compagnia.

(B.VE. Replica.

ARCHIVES NATIONALES

S*. 6875, Examen de catholicité vie et mœurs de la personne de Mr. françois palu prêtre prébendé de l'Eglise de St-Martin de Tours par Mgr le Nonce du pape auprès du Roy très chrétien, du 6 octobre 1653.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

F. 9771, Apologia Societatis Jesu in India orientali Evangelium prædicantis, accusationes Romæ factas, a Missionariis Apostolicis S. Congregationi de Propaganda fide, scripta a P. Antonio Thomas Societatis Jesu, Belga Missionario in India orientali, ad extremum anni 1682, in urbe Macao.

(Apologia.

BIBLIOTHÈQUE MAZARINE

1952 (ancien 2985) Vie de plusieurs missionnaires envoyés dans l'Inde et la Chine, par l'abbé Vachet.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE LYON

Manuscrit 813 (Fonds général) Relation de l'état où se trouvent les Missions de la Compagnie de Jésus à la Chine au Tonkin, à la Cochinchine et autres États voisins, l'année 1677 (par Joseph Tissanier).

(TISSANIER, Relation de l'état des missions en 1677.

ARCHIVES DES MISSIONS-ÉTRANGÈRES

- vol. 5. Séminaire, 1669-1675.
- 6. Séminaire, 1676-1677.
- 7. Séminaire, 1678-1679.
- 8. Séminaire, 1680-1682.
- 27. Séminaire, 1765-1768, lettres des premiers directeurs relatives aux droits des vicaires apostoliques sur le Séminaire 1663-1682.
- 102. Lettres de Mgr Pallu, 1668-1673.
- 110. Mémoires de Bénigne Vachet, des origines des Missions Étrangères à 1676.
- 121. Commencements, pièces diverses des premiers temps 1665-1693.
- 128. Vies de plusieurs missionnaires, Chevreuil, de Bourges, G. de la Vigne, J. Bénard, Charmot.
- 200. Rome, Procure 1651-1666.
- 201. Rome, Procure 1667-1673.

- 202. Rome, Procure 1674-1684.
- 249. Rome, pièces diverses 1586-1708.
- 277. Rome, Négoce 1665-1669.
- 650. Tonkin, 1666-1677 Correspondance.
- 677. Tonkin, 1664-1675 Correspondance.
- 854. Siam, 1666-1699 Correspondance, divers.
- 857. Siam, 1662-1677 Lettres de Lambert, Pallu, Tissanier, Chevreuil, Le Faure, Langlois, Laneau, Vachet, Sevin,...
- 858. Siam, 1662-1683 Lettres de Lambert, Deydier, Pallu, de Bourges, Laneau,...
- 876. Siam, 1663-1674 Correspondance.
- 877. Siam, 1675-1680 Correspondance.

Pour faire court, nous n'avons pas reproduit les références d'archives des documents déjà publiées par le R. P. Adrien LAUNAY dans les recueils dont la liste est donnée plus bas, aux sources imprimées.

II. SOURCES IMPRIMÉES

MISSIONNAIRES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

BALDINOTTI (Julien). *Histoire de ce qui s'est passé es royaumes d'Ethiopie, en l'année 1626 jusqu'au mois de mars 1627. Et de la Chine, en l'année 1625 jusques en février 1626. Avec une brève narration du voyage qui s'est fait au royaume de Tunquim nouvellement découvert*, Paris, 1629, in-12°.

BORRI (Christophe). *Relation de la nouvelle mission des Pères de la Compagnie de Jésus au royaume de la Cochinchine*, Lille, 1631, in-8°.

CARDIM (François). *Relation de la province du Japon écrite en Portugais par le Père François Cardim de la Compagnie de Jésus procureur de cette province*, Tournai, 1645, in-12°.

RHODES (Alexandre de). *Relazione de felici successi della fede predicata da' Padri della Compagnia di Giesu nel regno di Tunchino*, Rome, 1650, in-4°.

(Par abréviation : RHODES, *Relazione de felici successi*.)

RHODES (Alexandre de). *Histoire du royaume de Tunquin, et des grands progrès que la prédication de l'Evangile y a faits en la conversion des infidèles. Depuis l'année 1627 jusques à l'année 1646*, Lyon, 1651, in-4°.

(RHODES, *Histoire du royaume de Tonkin*.)

RHODES (Alexandre de). *Tonchinensis Historiæ libri duo quorum altero status temporalis huius Regni Altero Mirabilis Evangelicæ prædicationis progressus referuntur cæptæ per Patres Socie-*

tatis Jesu ab anno 1627 ad annum 1646. Authore P. Alexandro de Rhodes, avenionensi eiusdem Societatis presbytero eorum quæ hic narrantur teste oculato, Lyon, 1652, in-4°.

RHODES (Alexandre de). *Relation des progrès de la foi au royaume de la Cochinchine vers les derniers quartiers du Levant, Paris, 1652, in-8°.*

RHODES (Alexandre de). *La glorieuse mort d'André catéchiste de la Cochinchine qui a le premier versé son sang pour la querelle de Jésus-Christ en cette nouvelle Eglise. Par le Père Alexandre de Rhodes de la Compagnie de Jésus qui a toujours été présent à toute cette histoire, Paris, 1653, in-8°.*

RHODES (Alexandre de). *Divers voyages et missions du P. Alexandre de Rhodes en la Chine, et autres royaumes de l'Orient, avec son retour en Europe par la Perse et l'Arménie, Paris, 1653, in-4°.*

(RHODES, *Voyages et missions.*

RHODES (Alexandre de). *Sommaire des divers voyages et missions apostoliques du R. P. Alexandre de Rhodes de la Compagnie de Jésus, à la Chine, et autres royaumes de l'Orient, avec son retour de la Chine à Rome. Depuis l'année 1618 jusques à l'année 1653, Paris, 1653, in-8°.*

RHODES (Alexandre de). *Histoire de la vie, et de la glorieuse mort, de cinq Pères de la Compagnie de Jésus, qui ont souffert dans le Japon. Avec trois séculiers, en l'année 1643, Paris, 1653, in-12°.*

RHODES (Alexandre de). *Relation de la mission des Pères de la Compagnie de Jésus, établie dans le royaume de Perse, par Alexandre de Rhodes, dressée et mise au jour par un père de la même compagnie, Paris, 1659, in-8°.*

MARACCI (Jean). *Relation de ce qui s'est passé dans les Indes orientales en ses trois provinces de Goa, de Malabar, du Japon, de la Chine et autres pays nouvellement découverts par les Pères de la Compagnie de Jésus, Paris, 1651, in-8°.*

SACCANO (Metelle). *Relation des progrès de la foi au royaume de la Cochinchine es années 1646 et 1647, Paris, 1653, in-8°.*

TISSANIER (Joseph). *Relation du voyage du P. Joseph Tissanier de la Compagnie de Jésus, depuis la France, jusqu'au royaume de Tunquin. Avec ce qui s'est passé de plus mémorable dans cette mission, depuis les années 1658, 1659 et 1660, Paris, 1663, in-8°.*

(TISSANIER, *Voyage au Tonkin.*

MARINI (Jean, Philippe de). *Delle missioni de' padri della compagnia di Giesu nella provincia del Giappone, e particolarmente di quella di Tumkino, Rome, 1663, in-4°.*

(MARINI, *Missioni.*

MARINI (Jean, Philippe de). *Histoire nouvelle et curieuse des royaumes de Tunquin et de Lao. Contenant une description exacte de leur origine, grandeur, étendue, de leurs richesses, et de leurs forces ; des mœurs, et du naturel de leurs habitants ; de la fertilité, et des rivières qui les arrosent de tous côtés, et de plusieurs autres particularités utiles et nécessaires pour l'histoire, et la géographie, Ensemble la magnificence de la cour des rois de Tunquin, et des cérémonies qu'on observe à leurs enterrements*, Paris, 1666, in-4°.

(MARINI, *Histoire nouvelle et curieuse.*

L'Etat présent de l'Eglise de la Chine et des autres royaumes voisins, Paris, 1670, in-12°.

TACHARD (Guy). *Voyage de Siam des Pères Jésuites envoyés par le roi aux Indes et à la Chine, avec leurs observations astronomiques et leurs remarques de physique, de géographie, d'hydrographie et d'histoire, par ordre exprès de Sa Majesté*, Paris, 1686, in-4°.

MISSIONNAIRES DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES

BOURGES (Jacques de). *Relation du voyage de Monseigneur l'évêque de Béryste vicaire apostolique du royaume de la Cochinchine, par la Turquie, la Perse, les Indes, etc. jusqu'au royaume de Siam et autres lieux*, Paris, 1666 (édition de 1683), in-8°.

PALLU (François). *Relation abrégée des missions et des voyages des évêques français envoyés aux royaumes de la Chine, Cochinchine, Tonkin et Siam*, Paris, 1668 (édition de 1682), in-8°.

(PALLU, *Relation abrégée.*

Relation des missions des évêques français aux royaumes de Siam, de la Cochinchine, de Camboye, et du Tonkin, etc. divisée en quatre parties, Paris, 1674, in-8°.

(*Relation des missions des évêques.*

Relation des missions et des voyages des évêques vicaires apostoliques et de leurs ecclésiastiques es années 1672, 1673, 1674 et 1675, Paris, 1680, in-8°.

(*Relation des missions et des voyages 1672-1675.*

Relation des missions et des voyages des évêques vicaires apostoliques, et de leurs ecclésiastiques es années 1676 et 1677, Paris, 1680, in-12°.

(*Relation des missions et des voyages 1676-1677.*

Histoire de l'établissement du Christianisme dans les Indes orientales par les évêques français et autres missionnaires apostoliques, Paris, 1803, in-12°.

(*Histoire de l'établissement.*

LAUNAY (Adrien). *Documents historiques relatifs à la société des Missions-Etrangères*, tome I, s. l. n. d., in-8°.

(LAUNAY, *Docum. historiques*.)

LAUNAY (Adrien). *Histoire de la mission de Cochinchine (1658-1823)*, *Documents historiques*, tome I, Paris, 1920, in-8°.

(LAUNAY, *Cochinchine*.)

LAUNAY (Adrien). *Histoire de la mission de Siam (1662-1811)*, *Documents historiques*, tome I (1658-1717), Paris, 1927, in-8°.

(LAUNAY, *Siam*.)

LAUNAY (Adrien). *Lettres de Monseigneur Pallu*, annotées par A. Launay, s. l. n. d., 2 vol. in-8°.

(LAUNAY, *Lettres de Pallu*.)

AUTRES AUTEURS

ARNAULD (Antoine). *Œuvres de messire Antoine Arnauld, docteur de la maison et société de Sorbonne* (publiées par Gabriel Du Parc Bellegarde et Jean Hauteffage, avec la vie de messire Antoine Arnauld, par Noël de Larrière). Paris, Lausanne, 1775-1783, 43 t. en 38 vol. in-4°.

(Œuvres d'Arnauld.)

AUGERI (Gaspard). *La vie de Mgr Ignace Cotelendi de la ville d'Aix, évêque de Metellopolis, vicaire apostolique en la Chine Occidentale*, Aix, 1673, in-8°.

Bullarium patronatus Portugalliæ regum in ecclesiis Africæ, Asiæ atque Oceanicæ, bullas, brevia, epistolas, decreta actaque Sanctæ Sedis ab Alexandro III ad hoc usque tempus amplectans, t. I (1171-1600), Lisbonne, 1868-1879, 5 vol. in-4°.

(Bull. Patr. I.)

Bullarium patronatus Portugalliæ regum in ecclesiis Africæ, Asiæ atque Oceanicæ bullas, brevia, epistolas, decreta actaque Sanctæ Sedis ab Alexandro III ad hoc usque tempus amplectens, t. II (1601-1700), Lisbonne, 1870, un vol. in-4°.

(Bull. Patr. II.)

Bullarium magnum, seu novissima et accuratissima bibliotheca apostolicarum constitutionum, opera et studio Caroli Cocquelines, 14 tomes en 28 in-fol., Rome, 1739-1762.

CAIX DE SAINT-AYMOUR. *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France*, tome III, *Portugal*, Paris, 1886, in-8°.

CARON (Raymond). *Apostolatus evangelicus missionariorum Regularium per universum mundum expositus*, Anvers, 1653, in-8°.

CERRI (Urbain). *Etat présent de l'Eglise romaine, dans toutes les parties du monde, écrit pour l'usage du pape Innocent XI*, Amsterdam, 1716, in-8°.

Collectanea S. Congregationis de Propaganda Fide, seu decreta, instructiones, rescripta pro apostolicis missionibus, ex tabulario ejusdem S. Congregationis deprompta, vol. I (1622-1866), 2^e édit. Rome, 1907, 2 vol. in-fol.

(Collectanea I, ou II.

Collection des Procès-verbaux des assemblées générales du clergé de France depuis 1560 jusqu'à présent, publiée par l'abbé Antoine Duranthon, Paris, 1767-1768, 9 vol. in-fol.

DELLON. *Histoire de l'inquisition de Goa*, Amsterdam, 1737, in-12.

DELOUSTAL (Raymond). *La justice dans l'ancien Annam, traduction et commentaire du Code des Lè*, par R. DELOUSTAL, Hanoï, (École française d'Extrême-Orient), 1912-1919.

FAUGÈRE (P.). *Ecrits inédits de Saint-Simon, Notes sur tous les duchés-pairies*, II, Paris, 1883, in-8°.

FREITAS MONIZ (J. C. de). *Corpo diplomatico portuguez*, Lisbonne, 1910, in-4°.

FRANÇOIS XAVIER. *Lettres de S. François Xavier*, traduction par Eugène Thibaut, Bruges, 1922, 4 vol. in-8°.

GRAAF (Nicolas). *Voyages de Nicolas de Graaf aux Indes orientales et en d'autres lieux d'Asie depuis 1639 jusqu'en 1687*, Amsterdam, 1719, in-8°.

GERVAISE (Nicolas). *Histoire naturelle et politique du royaume de Siam*, Paris, 1688, in-4°.

HANOTAUX (Gabriel). *Recueil des Instructions données aux ambassadeurs et ministres de France*, tome VI, Rome, tome I, Paris, 1888, in-8°.

JARRIC (Pierre du). *Histoire des choses plus mémorables advenues tant ès Indes orientales, que autres pays de la découverte des Portugais, en l'établissement et progrès de la foi chrétienne, et catholique : et principalement de ce que les religieux de la Compagnie de Jésus y ont fait, et enduré pour la même fin ; depuis qu'ils y sont entrés jusques à l'an 1600*, Bordeaux, 1608, in-4°.

JORDAO (Lévy-Maria) voir *Bullarium patronatus Portugalliæ regum...*

Juris Pontificii de Propaganda Fide pars prima, complectens bullas, brevia, acta S. Sedis... par Raphaël de Martinis, Rome, 1888-1897, 8 tomes en 7 vol. in-4°.

(Jur. Pont. Prop. Fide I.

Juris Pontificii de Propaganda Fide pars secunda, complectens decreta, instructiones, encyclicas litteras etc. ab eadem Congregatione lata, par Raphaël de Martinis, Rome, 1909, in-fol.

(Jur.Pont.Prop.Fide II.

MANDELSLO (Jean-Albert de). *Relation du voyage d'Adam Ollarius en Moscovie... augmentée d'une seconde partie contenant le voyage de Jean-Albert de Mandelslo aux Indes orientales*. Traduit de l'allemand par A. de Wicquefort, Paris, 1659, 2 vol., in-4°.

MARTIN (François). *Mémoires de François Martin fondateur de Pondichéry (1665-1696)*, par Alfred Martineau, Paris, 1931, in-8°.

MARTINIS (Raphaël de) voir *Juris Pontificii de Propaganda Fide...*

MICHAUD et POUJOLAT. *Nouvelle collection de mémoires pour servir à l'Histoire de France*, 2^e série, Paris, 1837-1838, 10 vol. in-8°.

PAIVA MANSO (de) voir *Bullarium patronatus Portugalliæ regum...*

PHILIPPE DE LA TRINITÉ. *Voyage d'Orient du R. P. Philippe de la Très Sainte Trinité, carme déchaussé*, Lyon, 1669, in-8°.

QUINTANADVENAS (Antoine). *Singularia theologiæ moralis ad septem Ecclesiæ sacramenta*, Séville, 1645, in-fol.

RABBATH (Antoine). *Documents inédits pour servir à l'histoire du christianisme en Orient (XVI^e-XIX^e siècle)*, Paris, 1907, tome I, in-8°.

SOLORZANO PEREIRA (Jean). *De Indiarum jure sive de justa Indiarum Occidentalium inquisitione, acquisitione et retentione, Tomus primus*, Lyon, 1572, in-fol.

TAVERNIER (Jean-Baptiste). *Les six voyages de Jean-Baptiste Tavernier, écuyer, baron d'Aubonne, en Turquie, en Perse et aux Indes, Pendant l'espace de quarante ans, et par toutes les routes que l'on peut tenir : accompagnés d'observations particulières sur la qualité, la religion, le gouvernement, les coutumes et le commerce de chaque pays, avec les figures, les poids, et la valeur des monnaies qui y ont cours*, édition d'Amsterdam, 1738, 5 vol. in-12°.

THOMAS A JESUS. *De procuranda salute omnium gentium, schismaticorum, hæreticorum, Judæorum, Sarracenorum exterorumque infidelium libri XII*, Anvers, 1613, in-4°.

VERRICELLI (Ange Marie). *Quæstiones morales seu Tractatus de apostolicis missionibus*, Venise, 1656, in-fol.

VOYER D'ARGENSON (R. de), *Annales de la Compagnie du Saint-Sacrement*, publ. par Dom Beauchet-Filleau, Marseille, 1900, in-8°.

III. OUVRAGES ET TRAVAUX CITÉS

Abréviations des revues les plus souvent citées :

RHM	<i>Revue d'Histoire des Missions</i> , Paris.
BEFEO	<i>Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient</i> , Hanoi.
BAVH	<i>Bulletin des Amis du Vieux-Huê</i> , Hué.
ZMW	<i>Zeitschrift für Missionswissenschaft</i> , Munster.

R. ALLIER. *La Cabale des Dévôts (1627-1666)*, Paris, 1902, in-16°.

F. DE ALMEIDA. *Historia de Igreja em Portugal*, t. III, 2^e partie, Coïmbre, 1917, in-8°.

(par abréviation : ALMEIDA, *Igreja em Portugal*.)

L. BAUDIMENT. *François Pallu, principal fondateur de la Société des Missions Etrangères (1626-1684)*, Paris, 1934, in-8°.

(BAUDIMENT, *François Pallu*.)

L. BAUDIMENT. *Un mémoire anonyme sur François Pallu, principal fondateur des Missions Etrangères* (Bibliothèque des Missions, Mémoires et Documents, vol. IV) Paris, 1934, in-8°.

H. BERNARD. *Aux Portes de la Chine, les Missionnaires du Seizième Siècle (1514-1588)*, Tientsin, 1933, in-8°.

(BERNARD, *Aux Portes de la Chine*.)

H. BERNARD. *Pourquoi l'expansion chrétienne a-t-elle échoué en Indochine au seizième siècle ?* ds RHM t. XII (1935), p. 386 sq.

J. BERTRAND. *Mémoires historiques sur les missions des ordres religieux et spécialement sur les questions du clergé indigène et des rites malabares d'après des documents inédits*, 2^e édit., Paris, 1862, in-8°.

J. BERTRAND. *La mission du Maduré d'après des documents inédits*, tome I, *Notions sur l'Inde et les missions*, Paris, 1847, in-8°.

B. BIERMANN. *Die Missionen der portugiesischen Dominikaner in Hinterindien*, ds ZMW, 1931.

A. du BOIS DE LA VILLERABEL. *La rénovation religieuse au XVII^e siècle. Vincent de Meur, missionnaire breton, l'un des fondateurs et premier Supérieur du Séminaire des Missions-Etrangères à Paris (1628-1668)*, Saint-Brieuc, in-4°.

H. BOSMANS. *Correspondance de J. B. Maldonado de Mons. missionnaire belge au Siam et en Chine au XVII^e siècle*, ds *Analectes pour servir à l'Histoire ecclésiastique de la Belgique*, XXXVI, Louvain, 1910.

C. R. BOXER. *Expedições militares portuguesas em auxílio dos Mings contra os Manchús 1621-1647*, ds *Boletim Eclesiástico da diocese de Macau*, a. XXXVI (1939-1940), p. 559 sq.

- C. R. BOXER. *A Cidade de Macau e a queda da dinastia Ming (1644-1652)*, ds *Boletim Eclesiástico da diocese de Macau*, a. XXXV (1937-1938) p. 787 sq.
- H. BRÉMOND. *Histoire littéraire du Sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion*, Paris, 1915-1928, 10 vol. in-8.
- A. BROU. *Saint François Xavier*, Paris, 1922, 2 vol. in-8.
- A. BROU. *Saint François Xavier, Conditions et méthodes de son apostolat*, Bruges, 1925, in-8°.
- A. BROU. *Voyages de missionnaires de Lisbonne à Goa au XVI^e siècle*, ds *Etudes*, 1908, tome CXVII, p. 178 sq.
- J. BRUCKER. *La Compagnie de Jésus, Esquisse de son institut et de son histoire (1521-1773)* 2^e édit., Paris, 1919, in-16.
- J. BRUCKER. *La Société des Missions Etrangères*, ds *Etudes*, 1896, tome LXVII, p. 49 sq.
- W. J. M. BUCH. *La Compagnie des Indes néerlandaises et l'Indochine*, ds *BEFOE*, 1936 et 1937.
(BUCH, *La Compagnie des Indes néerlandaises* I, ou II.
- A. CABATON. *L'Espagne en Indochine à la fin du XVI^e siècle*, ds *Revue de l'Histoire des colonies françaises*, 1913, p. 81.
- L. CADIÈRE. *Religions annamite et non annamites*, ds *Un empire colonial français, l'Indochine*, t. I, p. 275-296. Ouvrage publié sous la direction de G. Maspero, Paris, 1929-1930, 2 vol. in-4°.
- L. CADIÈRE. *Le Mur de Dong-hoï, Etude sur l'établissement des Nguyễn en Cochinchine*, ds *BEFOE*, 1906, p. 88-236.
(CADIÈRE, *Le Mur de Dong-hoï*.
- L. CADIÈRE. *Une lettre du roi de Tonkin au pape*, ds *Bulletin de la Commission archéologique de l'Indochine*, 1912, p. 199-210.
- L. CADIÈRE. *Les Européens qui ont vu le Vieux-Hué, le Père de Rhodes*, ds *BAVH*, juillet-septembre 1915, p. 231 sq.
- L. CADIÈRE. *Le quartier des Arènes, I. Jean de la Croix et les premiers jésuites*, ds *BAVH*, octobre 1924.
- L. CADIÈRE. *Les mémoires de Vachet pour servir à l'histoire ecclésiastique de la mission de Cochinchine*, ds *Bulletin de la Commission archéologique de l'Indochine*, 1913, p. 1-77.
- L. CADIÈRE. *Le Mur de Dong-Hoï au point de vue religieux*, ds *Annales de la Société des Missions-Etrangères*, 1905, n^{os} 43, 44, 45.
- L. CADIÈRE. *Iconographie du Père de Rhodes*, ds *BAVH*, 1938, p. 27 sq.
- F. CAVALLERA. *Aux origines de la Société des Missions Etrangères. L'Aa de Paris*, ds *Bulletin littéraire et ecclésiastique de Toulouse*, 1933, p. 173-186 et 1934, p. 17-31 et 71-96.

- R. CHABRIE. *Michel Boym, jésuite polonais, et la fin des Ming en Chine, 1646-1662*, Paris, 1933, in-8°.
- P. CHARLES. *Les Dossiers de l'Action missionnaire*, 2^e édit., Bruxelles, 1938, in-8°.
- M. de CIVEZZA. *Histoire universelle des missions franciscaines d'après le T. R. P. Marcellin de Civezza*. Ouvrage traduit de l'italien et disposé sur un plan nouveau par le P. Victor-Bernardin de Rouen, Paris, 1898, 4 vol. in-8°.
- CLEMENS A TERZORIO. *Manuale historicum missionum ordinis Capucinorum*, Isola del Liri, 1926, in-8°.
- H. CORDIER. *Bibliotheca indosinica*. Dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à la péninsule indochinoise, Paris, 1914-1915, 4 vol. in-8°.
- R. CORRIGAN. *Die Propaganda-Kongregation und ihre Tätigkeit in Nord Amerika*, Munich, 1928, in-8°.
- P. COSTE. *Saint Vincent de Paul. Correspondance, entretiens, documents*, Paris, 1921-1926, 14 tomes in-8°.
- H. COVILLE. *Etude sur Mazarin et ses démêlés avec Innocent X, 1644-1648*, Paris, 1914, in-8°.
- J. CROULBOIS. *L'intrigue romaine de la Compagnie du Saint-Sacrement*, ds *Revue d'Histoire et de littérature religieuses*, t. IX, 1904.
- G. DEVERIA. *Histoire des relations de la Chine avec l'Annam-Vietnam du XVI^e au XIX^e siècle d'après des documents chinois*, Paris, 1880, in-8°.
- A. DUFOURCQ. *Histoire de l'Eglise*, tome IX, *Le Christianisme et la réorganisation absolutiste*, ** *Saint Vincent de Paul, Pascal et la Révocation de l'Edit de Nantes*, Paris, 2^e édit., 1936, in-8°.
- A. DUARTE. *Les premières relations entre les Français et les princes indigènes dans l'Inde au XVII^e siècle, 1666-1706*, Paris, 1932, in-8°.
- M. FAILLON. *Vie de M. Olier, fondateur du séminaire de Saint-Sulpice*, Paris, 1873, 3 vol. in-8°.
- H. FOUQUERAY. *Histoire de la Compagnie de Jésus en France des origines à la suppression (1528-1762)*, tome IV, Paris, 1925, in-8°.
- H. de FRONDEVILLE. *Pierre Lambert de la Motte, évêque de Béryte (1624-1679)*, Paris, 1925, in-8°.
- L. GAIDE. *Quelques renseignements sur la famille du P. Alexandre de Rhodes*, ds *BAVH*, juillet-décembre 1927, p. 225-228.
- T. GHESQUIÈRE. *Mathieu de Castro premier vicaire apostolique aux Indes, Une création de la Propagande à ses débuts*. (Les questions missionnaires, 2^e série, fasc. 5) Saint-André-lez-Bruges, 1936, in-8°.

- G. GOYAU. *Missions et missionnaires*, Paris, 1931, in-8°.
- G. GOYAU. *Un précurseur : François Picquet, consul de Louis XIV en Alep et évêque de Babylone*. (Institut français de Damas, bibliothèque orientale, tome II) Paris, 1942, in-8°.
- G. GOYAU. *Les prêtres des Missions Etrangères*, Paris, 1932, in-8°.
- G. GOYAU. *Histoire religieuse*, ds Hanotaux, *Histoire de la nation française*, tome VI, Paris, s. d., in-8°.
- G. GOYAU. *L'Eglise en marche. Etudes d'histoire missionnaire*, 4^e série, Paris, 1934, in-8°.
- T. GRENTRUP. *Jus missionarium*, tome I, Steyl, 1925, in-8°.
- T. GRENTRUP. *Zur Geschichte und Ernennung der apostolische Vikare*, ds ZMW, 1926, fasc. 2 et 3.
- T. GRENTRUP. *Das Amt der apostolischen Vikare nach Natur und Recht-sinhalt*, ds ZMW, 1926, p. 117.
- T. GRENTRUP. *Die Pflichten der apostolischen Vikare*, ds ZMW, 1926, p. 258.
- R. GROUSSET. *Histoire de l'Extrême-Orient*, Paris, 1929, 2 vol. in-8°.
- G. HANOTAUX et A. MARTINEAU. *Histoire des colonies françaises et de l'expansion de la France dans le monde*, tome V, *L'Inde, l'Indochine*, par H. FROIDEVAUX et A. MARTINEAU, Paris, s. d., in-8°.
- H. HAUSER. *La prépondérance espagnole (1559-1660)*, ds L. HALPHEN et Ph. SAGNAC, *Peuples et civilisations*, t. IX, Paris, 1933, in-8°.
- M. R. A. HENRION. *Histoire générale des missions catholiques depuis le XIII^e siècle jusqu'à nos jours*, Paris, 1846-1847, 2 vol. in-4°.
- R. HUC, *Le christianisme en Chine, en Tartarie et au Thibet*, t. III, Paris, 1857, 3 vol. in-8°.
- A. HUONDER. *Deutsche Jesuitenmissionäre des 17 und 18. Jahrhunderts*, Fribourg, 1899, in-8°.
- A. HUONDER. *Der einheimische Klerus in den Heidenländern*, Fribourg, 1909, in-8°.
- H. HUVELIN. *Quelques directeurs d'âmes au XVII^e siècle : Saint François de Sales. M. Olier. Saint Vincent de Paul. L'abbé de Rancé*, Paris, 1911, in-8°.
- J. JANIN. *La religion aux colonies françaises sous l'ancien régime (de 1626 à la Révolution)*, Paris (1942), in-8°.
- A. JANN. *Die Katholischen Missionen in Indien, China und Japan. Ihre Organisation und das portugiesische Patronat, vom 15. bis ins 18. Jahrhundert*, Paderborn, 1915, in-8°.

- H. JOSSON et L. WILLAERT. *Correspondance de Ferdinand Verbiest de la Compagnie de Jésus (1623-1688), Directeur de l'Observatoire de Pékin*, Bruxelles, 1938, in-8°.
- P. KÆPPELIN. *Origines de l'Inde française. La Compagnie des Indes Orientales et François Martin, étude sur l'histoire du commerce et des établissements français dans l'Inde sous Louis XIV (1664-1719)*, Paris, 1908, in-8°.
- L. KILGER. *Die ersten fünfzig Jahre Propaganda. Eine Wendezeit der Missionsgeschichte*, ds ZMW, 1922.
- J. LANIER. *Etude historique sur les relations de la France et du royaume de Siam de 1662 à 1683*, Versailles, 1883, in-8°.
- K. S. LATOURETTE. *History of christian Mission in China*, New-York, 1929, in-8°.
- A. LAUNAY. *Histoire ancienne et moderne de l'Annam*, Paris, 1884, in-8°.
- A. LAUNAY. *Histoire générale de la Société des Missions Etrangères*, Paris, 1894, 3 vol. in-8°.
- A. LAUNAY. *Memorial de la Société des Missions-Etrangères*, Paris, 1912-1916, 2 vol. in-8°.
- E. LAVISSE. *Histoire de France des origines à la Révolution*, tome VII, Louis XIV (1643-1680), Paris, 1924, in-4°.
- E. LAVISSE et A. RAMBAUD. *Histoire générale du IV^e siècle à nos jours*, tome VI, Louis XIV (1643-1715), Paris, 1924, in-8°.
- B. LEFEBVRE. *Antoine Thomas de Namur, missionnaire et astronome (1644-1709)*, Bruxelles, 1930, in-8°.
- J. LECLER. *Autour de la « donation » d'Alexandre VI (1493)*, ds *Etudes*, t. 237 (1938), p.5-16 et p. 195-208.
- J. LECLER. *Les rois d'Espagne et l'Eglise d'Amérique au XVI^e siècle, Patronat ou vicariat royal*, ds *Etudes*, tome 235 (1938), p. 466-484.
- P. LETURIA. *El regio vicariato de Indias y los comienzos de la Congregacion de Propaganda*, in *Spanische Forschungen der Görresgesellschaft*, 1^{re} série, vol. II, *Gesammelte Aufsätze zur Kulturgeschichte Spaniens*, Münster, 1930, p. 133-177.
- L.-E. LOUVET. *La Cochinchine religieuse*, Paris, 1885, 2 vol. in-8°.
- O. MAAS. *Die Wiederöffnung der Franziskaner mission in Cina in der Neuzeit*, Münster, 1926, in-8°.
- MADROLLE. *Indochine du Nord*, Paris, 3^e édit. 1939, in-8°.
- MADROLLE. *Indochine du Sud*, Paris, 2^e édit. 1939, in-8°.
- MADROLLE. *Chine du Sud, Java, Japon*, Paris, in-8°.

- G. MASPERO. *Un empire colonial français l'Indochine*, Paris, 1929-1930, 2 vol. in-4°.
- Ch. B. MAYBON. *Histoire moderne du pays d'Annam (1592-1820) Etude sur les premiers rapports des Européens et des Annamites et sur l'établissement de la dynastie annamite des Nguyễn*, Paris, 1920, in-8°.
- Ch. B. MAYBON. *Notice biographique et bibliographique : Christophe Borri*, ds *Revue Indochinoise*, 1908, p. 343 - *Philippe Marini*, *ead. loc.*, 1910, 2^e sem., p. 14.
- Ch. B. MAYBON. *Les Européens en Cochinchine et au Tonkin*, ds *Revue Indochinoise*, 1913, 2^e semestre, p. 53.
- J. de MENDIETA, *Historia ecclesiastica indiana, obra escrita a fines del siglo XVI por fray Geronimo de Mendieta. La publica por primera vez Joaquín García Icazbalceta*, Mexico, 1870, in-4°.
- G. MENSAERT. *La préparation des adultes au baptême en terre païenne*, ds *RHM*, t. XVI-1939, p. 233-255, 402-419, 498-526, et ds *Revue des Missions*, mars 1940, p. 20-31.
- J.-B. PALLEGOIX. *Description du royaume Thaï ou Siam*, Paris, 1854, 2 vol. in-12.
- L. PASTOR. *Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters*, Fribourg en Brisgau, 1901-1933, 3^e et 4^e éd., 16 tomes en 18 volumes in-8°.
- L. PASTOR. *Histoire des papes depuis la fin du Moyen-âge...*, traduit de l'allemand par Furcy Raynaud et A. Poizat, Paris, 1888-1925, 16 vol. in-8°.
- R. PERETTI. *Les Avignonnais et les comtadins régnicoles*, Avignon, 1922, in-8°.
- L. PEREZ. *Origen de la misiones franciscanas en el Extremo-Oriente*, ds *Archivo ibero-americano. Estudios historicos sobre la orden franciscana en Espana y sus misiones*, t. I et t. II, 1914.
- L. PFISTER. *Notices biographiques et bibliographiques sur les jésuites de l'ancienne mission de Chine (1552-1773)*, Chang-haï, 1932-1934, 2 vol. in-8°.
- V. PINOT. *La Chine et la formation de l'esprit philosophique en France (1640-1740)*, Paris, 1932, in-8°.
- J.-A. PITHON-CURT. *Histoire de la noblesse du Comtat-Venaissin, d'Avignon et de la principauté d'Orange*, Paris, 1743-1750, 4 vol. in-4°.
- P. POURRAT. *La Spiritualité chrétienne*, Paris, 1918-1928, 4 vol. in-12°.

- E. RECLUS. *Nouvelle géographie universelle. La Terre et les Hommes*, tome V, *L'Inde et l'Indochine*, Paris, 1885, in-4°.
- F. REYSSIE. *Le cardinal de Bouillon (1643-1715)*, Paris, 1899, in-8°.
- R. RICARD. *La « conquête spirituelle » du Mexique. Essai sur l'apostolat et les méthodes missionnaires des ordres mendiants en Nouvelle-Espagne de 1523-24 à 1572*, Paris, 1933, in-8°.
- C. de ROCHEMONTEIX. *Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVII^e siècle, d'après beaucoup de documents inédits*, Paris, 1895, 2 vol. in-8°.
- F. RODRIGUES. *A Companhia de Jesus em Portugal e nas Missoes*, 2^e édit. Porto, 1935, in-8°.
- F. ROMANET DU CAILLAUD. *Essai sur les origines du Christianisme au Tonkin et dans les autres pays annamites*, Paris, 1915, in-8°.
- F. ROUSSEAU. *L'idée missionnaire aux XVI^e et XVII^e siècles. Les doctrines, les méthodes, les conceptions d'organisation*. (Bibliothèque des missions, Mémoires et documents, volume II) Paris, 1930, in-8°.
- J. B. ROUX. *Les premiers missionnaires français à la cour de Hien-vuong, le petit prince chrétien de Dinh-cat*, ds BAVH, 1915, 2^e sem. p. 205.
- A. SALLET. *Le Vieux Faïfo, II Souvenirs japonais*, ds BAVH, 1919, p. 506.
- J. SCHMIDLIN. *Die Gründung der Propaganda Kongregation (1622)*, ds ZMW, 1922, p.1.
- J. SCHMIDLIN. *Katholische Missionsgeschichte*, Steyl, in-8°.
- J. SCHMIDLIN. *Handschriftliche Missionsbestände in der Bibliothek Vittorio-Emmanuele zu Rom*, ds ZMW, 1921, p. 73-80.
- J. SCHMIDLIN. *Eine Vorläuferin der Propaganda unter Klemens VII*, ds ZMW, 1921, p. 232.
- F. SCHWAGER. *China*, ds ZMW, 1912, p. 207.
- F. SCHWAGER. *Aus der Vorgeschichte der hinterindischen Mission*, ds ZMW, 1913, p. 146.
- C. SOMMERVOGEL. *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*, Paris, 1890-1900, 9 vol. in-4°.
- M. SOURIAU. *La Compagnie du Saint-Sacrement à Caen. Deux mystiques normands au XVII^e siècle. M. de Renty et Jean de Bernières*, Paris, 1913, in-8°.
- R. STREIT. *Bibliotheca missionum*, Munster et Aix-la-Chapelle, 1916-1939, 11 vol. in-8°.

- A. THOMAS. *Histoire de la Mission de Pékin, depuis les origines jusqu'à l'arrivée des Lazaristes*, Paris, 1923, in-8°.
- TON-THAT-HAN (S. E.). *Généalogie des Nguyen avant Già-long*, ds BAVH, 1920.
- A. VATH. *Die deutschen Jesuiten in Indien*, Regensburg, 1920.
- G. de VAUMAS. *L'Éveil missionnaire de la France (d'Henri IV à la fondation du séminaire des Missions Etrangères)* Lyon, 1942, in-8°.
- (VAUMAS, *L'éveil missionnaire de la France*.
- G. de VAUMAS. *Lettres et documents du Père Joseph de Paris concernant les missions étrangères (1619-1638)*, Lyon, 1942, in-8°.
- A. VERMEERSCH. *De formulis facultatum S. C. de Propaganda fide commentaria*, Bruges, 1922.
- A. VERMEERSCH et J. CREUSEN. *Epitome Juris Canonici cum commentariis ad scholas et ad usum privatum*, Rome, 5^e édition, 1933-1936, 3 vol. in-8°.
- Vie nouvelle de Henri-Marie Boudon, Grand archidiacre d'Evreux*, Besançon, 1837, in-8°.
- Voyages et travaux des missionnaires de la compagnie de Jésus, publiés par des pères de la même compagnie pour servir de complément aux Lettres édifiantes. Tome II, Mission de la Cochinchine et du Tonkin*. Paris, 1858, in-8°.
- C. WESSELS. *Histoire de la mission d'Amboine depuis sa fondation par saint François Xavier jusqu'à sa destruction par la compagnie néerlandaise des Indes orientales, 1546-1605*. (Museum Lessianum. Section missiologique, n° 19) Louvain, 1934, in-8°.

(WESSELS, *La mission d'Amboine*.

INDEX

Les diverses formes qui se rencontrent dans l'écriture des noms de lieu sont présentées à leur ordre alphabétique et réunies après chacune d'elles. Cf. p.8 n.3.

- ABRAL (Jean d') 40 n.2, v. Cabral
 ABREU DE LIMA (Jean d') 322, 341 n.2, 357, 370, 378
 AÇORES 42, 47 n.2
 ACOSTA (Barthélemy) 183, 327, 329, 331 n.1, 332, 338, 341, 372
 ACOSTA (Joseph de) 303 n.2
 ACOSTA (Paul d') 151, 152, 158, 159, 185, 187, 188 n.3, 308
 ADAPTATION 122, 123, 179, v. Morts
Ad ea ex quibus 46 n.2
Ad providam 44 n.2
 ADRIEN VI 45 n.2 152
Æquum reputamus 47 n.2
Æterni Regis 46 n.2
 AFRIQUE 42, 43, 46, 60, 85, 91, 93
 AGNESE (Joseph) 204, 205 n.2
 AGUADA 299
 AIGUILLON (duchesse d') 108, 116, 117 n.1, 124, 275, 311
 AIX-EN-PROVENCE 117
 ALBERGATI (Antoine) 75, 76
 ALBERICI (Marius) 117 n.1, 118, 119, 120, 126, 128, 149
 ALBERTO (Pierre) 26
 ALBIER (Pierre) 156, 203, 204, 209, 211, 254 n.1
 ALBIZZI (cardinal) 255, 259
 ALBORNOZ (cardinal) 85
 ALBUQUERQUE (Alphonse) 55, 56, 58 n.3
 ALBUQUERQUE (Jean) 47 n.2, 60
 ALEXANDRE VI 42, 42 n.1-2-3, 43, 49 n.4, 57, 81, 82 n.4, 359
 ALEXANDRE VII 115, 116, 120, 124, 159, 218, 247, 248, 255, 297
 ALEXANDRE VIII 5 n.5
 ALFARO 51
 ALGARVE 47 n.1
Alias emanarunt (23 octobre 1673) 298 n.4
 ALMOHADES 44
 ALPHONSE V 45
 ALPHONSE VI 245, 257, 288
 ALTIERI (Émile, cardinal) 262
 ALTIERI-PALUZZI (cardinal) 287, 288, 289, 355, 356 n.3
 AMANTES DE LA CROIX 237, 311
 AMATEURS DE LA CROIX 236 n.1
 AMARAL (Gaspard) 33 n.1, 37 n.3, 38, 38 n.3, 40 n.2
 AMBOINE 68
 AMBROISE DE PREUILLY 132, 276, 281 366
 AMÉRIQUE 35 n.2 42 49 n.4, 53, 122 n.2. Amérique espagnole 77, 84
 AMSTERDAM 127
 ANATOLIE 103
 ANDRÉ (catéchiste) 38
 ANDRÉ (martyr) 29, 29 n.4, 30
 ANGLETERRE 95, 243, 365 n.1, — v. Londres. Angleterre et Espagne 257 France 132, 244 Hollande 364 Portugal 245. Dans les Indes 57 n.2, 61, 62, 98, 133, 302, 363 ; compagnie commerciale 61, 131, 132, 133, 362, 364. Commerçants anglais et missionnaires : jésuites 63, 102 français 127, 132, 242, 243, 362
 ANGOLA 47 n.2
 ANGRA (Açores) 47 n.2
 ANNAM v. Cochinchine, Tonkin. Généralités 8 à 21 ; Annam et Chine 9, 10, 211 n.1, 228 n.1 ; divisions et guerres entre Cochinchine et Tonkin 8 à 15, 32 n.4, 33, 169, 170, 174, 207, 330, 331, 347, 354 v. Canons ; religions et superstitions des Annamites 15, 16, 17, 24, 28, 35, 37 n.3, 201 n.2, 208, v. Morts ; médecins annamites 171 n.2. — Église annamite : évangélisation ancienne 17 n.2 ; nombre total

- des baptisés 103, 192 n.2 v. Cochinchine, Tonkin ; témérité et imprudence 193, 194 ferveur 195, 196, 205, 333 ; clergé annamite, v. Clergé indigène, besoin d'évêques 40, 104, 105, 116 v. Rhodes
- ANNE 223
- ANNECY 141
- ANNE D'AUTRICHE 107
- Apostolatus officium* 117 n.2, 235, 296, 298
- AQUAVIVA (Claude) 52, 155
- ARMÉNIE 92, 103 réunion des Arméniens 113 voir Route de terre,
- ASIE 42, 51, 53, 93, 126, 132 Asia portugueza 47 n.2, 58 n.3
- ASSEMBLÉE DU CLERGÉ 108, 115, 115 n.3, 124, 153, 154 n.2, 256 n.1
- ASTORGA (Marquis d') 258
- AUBEVILLE (d') 286
- AUGUSTINS 62, 112, 371
- AURENG ZEB 280
- AVA 133
- AVIGNON 3, 3 n.1, 44, 109 n.2-5, 115, 115 n.1, 116
- AYOUTHIA ou Siam 133, 137
- AZEVEDO (Manuel de) 40 n.2, 166, 166 n.1
- AZZOLINI (cardinal) 349, 350
- BA ANNA 181
- BAC (rue du) 124, 146, 243, 269 v. Missions-Étrangères
- BAGNI 108, 115
- BAGOT 108, 109, 110, 116, 124, 154, 156, 242
- BALASSOR 299, 301, 302, 303
- BALDESCHI (Frédéric) 260, 275, 287
- BALDINOTTI (Julien) 32, 32 n.4, 33 n.1
- BA MARIA 170, 173, 181, 182
- BANTAM 21, 57 n.3, 127 n.4, 298, 300
- BAPTÊMES : en Cochinchine 23, 24, 28, 31, 166, 174, 179, 181, 183, 185, 326, 332, 342 n.3, 375 au Tonkin 32, 33, 34, 37, 38, 39, 39 n.2, 191, 192, 205, 207, 220, 221, 222, 223, 346, 347, 348, 354, 355, voir nombre des chrétiens Annam, Cochinchine, Tonkin.
- BARBERINI (Antoine le vieux, cardinal) 91, 92 n.2
- BARBERINI (Antoine le jeune, cardinal) 91 n.2, 93, 94, 117 n.3, 246, 255, 287, 290
- BARBERINI (Charles, cardinal) 118
- BARNABÉ (catéchiste) 345
- BARON 176, 280, 281, 302, 366
- BARRETO (François) 23
- BARRETO DE PINA 368, 369
- BASSEIN 65 n.2
- BATAVIA 12 n.3, 21 n.1, 39 n.3, 57, 57 n.3, 65, 66, 67, 211, 301, v. Hollande
- BATOM REACHEA 168 n.1, 326 n.4
- BATTAGLIA (Jérôme) 85
- BAUDET (Ignace) 174, 177, 178, 179, 180, 181, 185, 185 n.2, 335
- BEN (Luc) 185, 325, 327
- BENGALE 133, 299, 301, 302
- BERNIN (Le) 93
- BERNIÈRES (Jean de) 114, 139, 140, 141, 149 n.2 doctrine 267, 272
- BERRIER 283
- BÉRYTE 117
- BÉSARD 314.
- BIEN-HOA 168
- BINH-SON 328
- BLANCHE (Tonkinoise) 199, 201, 221
- BLANQUET DE LA HAYE 280, 281, 299, 300, 301, 316
- BLOT 176, 280, 281
- BOCHIN ou BOCHINH 19, 37, 174, 330
- BOLINAO 27
- BOLIVAR (Grégoire) 77
- BOLOGNE 103
- BOMA (cardinal) 365 n.1
- BON (Manuel) 333, 334, 337
- BONIFACE VIII 95 n.1
- BONNE-ESPÉRANCE (cap de) 59 n.1, 103, 125 n.4, 243
- BONS AMIS 107, 108, 114, 115, 116, 124, 141, 175, 242
- BONZES 16, 36, 136, 170, 188, 194, 196, 208
- BORGES (Onuphre) 198, 204, 205, 206, 209, 211, 220
- BORRI (Christophe) 14 n.2
- BOUDDHA 16, 208 bouddhistes 207, 208
- BOUGHARD (Gabriel) 228, 237, 308, 309, 320, 335, 342, 359
- BOUDON (Jean Marie) 108 n.2, 176

- BOUILLON (cardinal de) 284, 285, 290, 292, 357
- BOUILLON (madame de) 124
- BOURDOISE 144
- BOURGES (Jacques de) 127, 131, 133, 137, 145, 145 n.2, 159, 242 au Tonkin 228, 237, 344, 346, 372 en Europe 150, 241, 242, 243, 246, 248, 249, 252, 256 à Siam 241, 242, 308 son esprit équitable 353
- BOYME (Michel) 210
- BRAGA 43
- BRAHMES 94, 301
- BRANDAO (Antoine) 370, 371, 371 n.4
- BRETAGNE 175
- BRETON (François) 102
- BRETONVILLIERS (de) 318
- BRÉSIL 46, 47, 47 n.2, 52 n.2, 75 n.4, 85, 289 n.2
- BRINDEAU (Pierre) 127, 146, 176, 184, 185, 186, 325, 328
- BRITO (Étienne) 86 n.1
- BRITO MENESES (Louis de) 79 n.1
- BRISACIER (Laurent de) 120, 139 n.1, 314, 366, 374
- BUA 10, 16, 18, 20, 206
- BUDGET DES MISSIONS 155 aumônes 252 v. France générosité
- BUZOMI (François) 22, 23, 23 n.1, 24, 25, 26, 32 n.1, 171
- CABRAL (François) 52
- CABRAL (Jean) 191, 192, écrit par erreur d'Abrial 40 n.2
- CADIÈRE (Louis) 3 n.1
- CAEN 114, 140
- CALDERA (Balthasar) 166, 166n. 4
- CALICUT 56
- CALIXTE III 44, 45, 46
- CAMBODGE 9, 40 n.1, 53, 145, 151, 156, 159, 168 n.1, 169, 171, 172, 186, 326
- CAMOENS 4
- CANADA (Nouvelle-France) 139, 140 évêché 115 n.3
- CANDONE (Joseph) 335, 336, 341, 372
- CANONS réclamés par les souverains annamites 167 n.4, 178, 363, 364 fondeurs de canons 171, 178, 183 artillerie 12 n.2, 167 n.4
- CANTON 4, 6, 145, 212
- CAOBANG ou Cau-bang ou Civa Canh 10 n.1, 221, 228
- CAPPOLIO (cardinal) 88 n.2
- CAPPONI (Ludovic cardinal) 246 n.1
- CAPUCINS 98 n.1-3, 112, 119 n.1, 132, 245
- CAP VERT 125 n.4
- CARAFA (Vincent) 88 n.2
- CARDOSO (Jean) 133, 137, 155, 156, 156 n.1, 340 n.3, 369
- CARMES 62, 97 n.1, 112
- CARNEIRO (Melchior) 5, 5 n.1
- CARON (François) 176, 280, 281, 282 n.2, 299
- CARON (Raymond) 89
- CARVALHO (Diego) 22, 23 n.1
- CARVALHO (Valentin de) 7 n.1
- CASANATA (Jérôme) 255, 256, 258, 260
- CASTILLE 51, 57 Castillans 50, 54 n.1, 76, 84
- CASTRACANI (Alexandre) 83
- CASTRO (Mathieu de) 93, 94, 96, 97, 98
- CASTRO-MARIN 44, 47 n.1
- CATALAYUD 3 n.1
- CATÉCHISTES 34, 35, 38, 104, 154, 166, 169, 196, 197, 198, 205, 216, 217, 218, 219, 337, 338 v. Rhodes, Deydier ; vœux 38, 218 n.2, 261
- CATHERINE (Tonkinoise) 34
- CATHERINE (Infante) 245
- CAU-BANG ou CAOBANG ou CIVA-CANH 10 n.1
- CERRI (Urbain) 90, 90 n.3, 91 n.4, 291
- CEUTA 43
- CEYLAN 49 n.3, 50 n.2, 65 n.2, 67, 299
- CHAM ou Ciam 27, 29, 30, 338
- CHAMPA 8, 9, 9 n.2, 26, 167, 171, 335
- CHAMS 9, 12
- CHANCELLERIE v. Lisbonne
- CHANG-TOUNG 117
- CHANSI 117
- CHARLES I^{er} (d'Angleterre) 96 n.1
- CHARLES II (d'Angleterre) 132, 243, 245, 256
- CHARLES II (d'Espagne) 258
- CHAUL 65 n.2
- CHAULNES (duc de) 255, 259, 262, 263, 264, 268
- CHEI CHETTHA II 168 n.1

- CHENSI 117
- CHEVREUIL (Louis) 127, 146, 151, 156, 160 en Cochinchine 175 à 183 au Cambodge 186 à 189 Inquisition de Goa 189, 189 n.3, 276, 277, 278, 284, 284 n.2, 294, 303 amitié de Pallu 313, 317
- CHEZAUD (Aimé) 112 n.1
- CHIETI 50 n.4
- CHIEU (Jacques van) 346
- CHIGI (cardinal) 243
- CHINE 16, 40 n.1, 53, 118, 126, 207, 209, 291 et Tonkin 191, 207, 211 n.1, 228 et Macao 12 n.2, 209 à 212 et vicaires apostoliques 145, 158, 275, 375. Liturgie chinoise 118 n.1, 298 n.4
- CHOUABAN ou Cuabang 33
- CHOUEN-CHÉ 207, 209
- Christianae religionis* 296
- CHUA 10, 18, 20 v. Trinh Tac, Trinh Trang
- CIAM ou CHAM 19, 27 n.1, 172, 332
- CITÉ DU NOM DE DIEU EN CHINE (Macao) 5 n.2, 7, 51 n.5, 379
- CIVA CANH ou Caobang ou Cau-bang 10 n.1
- CLARISSES 51
- CLÉMENT V 44
- CLÉMENT VIII 53, 72, 91, 95, 296
- CLÉMENT IX 255, 257, 258, 262, 284, 293, 297, 309, 311
- CLÉMENT X 262, 287, 294, 295, 296, 297, 333, 365, 367, 370, 371
- CLÉMENT XI 90 n.3
- CLÉMENT DE LA CROIX 335
- CLERGÉ INDIGÈNE. Avant la Propagande 78, 79 n.2, 97 n.1. La volonté de la Propagande 78, 91, 92, 93, 94, 96, 118 v. Instructions, Ingoli, Rhodes - Vicaires apostoliques français et clergé indigène v. Cochinchine, Siam, Tonkin ; dispositions des Annamites pour le sacerdoce 104, 106 valeur du clergé annamite 219, 235, 334, 337, 345, 347, 348 formation précipitée 185, 351, 352, 356 n.3, 376 n.3 dispense du latin 118, 247, 298 n.4 amélioration 376 échec liturgie chinoise 118 n.1, 298 n.4
- CLERGUES (de) 365 n.1
- COCHIN 47 n.2, 59 n.3, 65 n.2 évêché 83
- COCHINCHINE 8 à 21 v. Annam, Hué. Les Cochinchinois réfugiés au Cambodge 187 Siam 134, 135, 150. Cochinchine et Japon 170, Portugais v. Macao, Hollandais v. Hollande. Église de Cochinchine : nombre de chrétiens 32, 186 n.2, 192 n.2, 342 n.3, 376 v. Baptêmes. Persécution 28, 29, 146, 165, 169, 174, 180, 181, 185, 186, 336 martyrs 30, 156, 166, 181, 182 v. Hien-vuong. Prêtres cochinchinois 164, 185, 325, 333, 334, 337, lettre au pape 341
- Cœlestibus et apostolicis* 290, 294 n.1
- COÏMBRE 111, 312
- COLBERT 125, 162, 243, 258, 259, 278, 280, 281, 282, 283, 286, 299, 301
- COLLÈGE romain 94, 109, 115 n.1 urbain 93 v. Rennes
- COLOMBE (Tonkinoise) 199, 201
- COLOMBO 65 n.2, 67, 67 n.3
- COLOMPÉ 186, 187, 188
- COMMERCE aux Indes orientales, v. Angleterre, compagnie des Indes orientales, Hollande, Macao. Commerce interdit aux missionnaires, 77, 79 n.2, 137 v. Ingoli, *Ex debito, Sollicitudo* (1669). Pratique traditionnelle de la province du Japon 154, 155, 156, 157 critiques des Français 154, 157, 188, 189, 321. Volonté des vicaires apostoliques de ne pas faire de commerce 137, 158, 376 n.3 v. Instructions, Pallu ; pratique du Tonkin 281 v. Deydier. Missionnaires en costume de marchand : jésuites 354, Français 183, 220, 229, 237, 366 n.1, 375
- COMPAGNIE DE JÉSUS, JÉSUITES 3, 9, 52 n.2, 109, 153, 154 ; amis de la compagnie 269, 284, 285 n.1, 290 adversaires 76 n.4, 78, 90 n.3 - Jésuites missionnaires : privilèges v. Religieux. Province du Japon v. Macao. Fidélité au patronat 180, 182, 184 n.3, 185, 234, 291, 332, 333, 349, 350, 356 n.3, 357, 359, 368 patentes de vicaire général 184, 232, 328, 336, 341, 355, 356 crainte des menaces du Portugal 366, 367 soumission au Saint-Siège 371, 372 v. Propagande. - Compagnie de Jésus et vicaires apostoliques 108, 109, 110, 119, 120, 144 n.3 v. Pallu, Lambert de la Motte. Jésuites

- portugais et missionnaires français : bon accueil 133, 137, 138, 146 n.1, 155, 177, 178, 179, 180, 215 difficultés 158, 180, 182, 184 n.3, 185, 233, 234, 258, 259, 312, 333, 336, 358 accord 371, 372
- COMPAGNIE de la Chine pour la propagation de la foi 125, 137
- COMPAGNIE DES INDES ORIENTALES 125, 162, 229, 230, 243, 252, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 363, 364, v. Colbert
- COMPAGNIE néerlandaise des Indes orientales v. Hollande
- COMPAGNIE DU SAINT-SACREMENT 108, 109, 120 n.1, 123, 124, 125, 126, 127
- CONFIRMATION 151, parrains 151
- CONFRÉRIES 338
- CONFUCIUS 15, 15 n.3, 16
- CONGO 47 n.2, 91
- CONGRÉGATION APOSTOLIQUE 147, 254, 265, 267, 269
- Constanti fide* 45 n.2
- CONSTANTIN (empereur ming) 210 n.1
- COROMANDEL (côte de) 133, 164
- CORRÉE (Joseph) 371 n.4
- COSTA (Ferdinand a) 22
- COSTA (Sébastien da) 155 n.2, 160
- COTOLENDI (Ignace) 117, 127, 146, 176, 182, 242 son remplacement 247, 317
- COUARDE (château de la) 124
- COUCKEBACKER 39 n.3
- COURTAULIN (Jean de Maguelone de) 311, 320, 335, 336, 337, 338, 339, 342, 366, 372, 376 n.3
- COUTANCES 140
- COXINGA 58 n.1, 209
- CRANGANOR 86
- Creditæ nobis* 291 n.1
- CRÉQUI (duc de) 243, 244, 255
- CROISADE (bulle de la) 370
- CUABANG ou Chouaban 33
- CUA-CHOVA (Port de la Reine) 37, 37 n.3
- CUBA 47 n.2
- Cum ad aures* 294
- Cum dudum felicitis* 296
- Cum ex aliis pluries* 248 n.3, 296, 297
- Cum per litteras* 294, 370
- Cum sicut accepimus* (9 mai 1646) 96 n.2
- Cum sicut accepimus* (4 juillet 1669) 260 n.4, 309, 317
- Cum sicut pro parte* 289, 289 n.3
- CUNHA (Manuel de) 85 n.4, 110, 111
- CUNHA (Nuno da) 85 n.4
- CUNHA (Simon da) 205
- CUSTODIO DE PINHO 97 n.2
- DAIFUSAMA 6
- DAMAO 65 n.2
- DAMASE 95 n.1
- Decet romanum* 296, 297, 298, 298 n.1, 323, 355, 366
- DEKKAN 55
- DENIS (roi de Portugal) 44
- DEYDIER (François) 127, 131, 137 n.2, 145, 214, 215, 227, 229, 242, 344, 345, 372 commerçants 217, 220, 222, 223, 228, 230, 231, 237, 362, 364, 373 ; Deydier et les catéchistes des jésuites 216, 217, 218, 219 ; Deydier et les jésuites de Macao 228, 231, 355, 356 dominicains de Manille 360 ; reçoit de Pallu des conseils de modération 273, 274, 350, 351
- DIARBÈKIR 112 n.1
- DIEMEN (Antoine von) 166
- DINHCA 170, 171, 171 n.1, 172
- DINH-CIAM ou DINHCAM 332 n.2
- DIU 65 n.2
- DIX-SEPT 57 n.3 v. Compagnie néerlandaise des Indes orientales
- DOMINICAINS 62, 212, 356 n.3, 359, 360, 371, 377
- DONG-HOÏ 11, 330, 331
- DONG-NAÏ 168 n.1
- DUC-LAO-COU v. Ursule
- Dum diversas* 43 n.4
- Dum fidei constantiam* 46 n.3
- Dum tuam singularem* 45 n.2
- DUVAL (Jean) 124
- ÉGLISE 3, 5, 8, 35, 46, 48, 49, 49 n.3 primitive Église 92, 317 n.4, 373 v. Jansénisme
- ELVAS 85
- EMMANUEL LE FORTUNÉ 45 n.2, 46
- EMMANUEL DE LA NATIVITÉ 322 n.2
- EPHREM DE NEVERS 98, 99, 242, 300 n.2
- ÉPISCOPAT INDIGÈNE 93, 94, 122, 375 n.3
- ÉPISCOPAT MISSIONNAIRE. Avant la Propagande, 76, 79 v. Portugal, crise des nominations épiscopales. Pro-

- gramme de la Propagande : évêques
issus du clergé séculier 76, 77, 92,
118 délégués directs du Saint-
Siège 77, 78, 79 n.2 v. Instructions ;
visiteurs apostoliques 79 n.2, 250,
251 ou nonces 82 v. Ingoli ;
251 ou nonces 82 v. Ingoli ; pré-
paration d'un épiscopat indigène,
v. ce mot
- ERMITAGE 114, 139, 140, 142
- ESCADRE DE PERSE 189, 258, 280,
281, 299, 301, 326
- ESPAGNE 42 et le Saint-Siège 82,
83, 84, 85, 258, 260 France 258,
359 Portugal 257, 263. Patronat
81, 82, 92 opposition aux vicaires
apostoliques 258. Missionnaires
espagnols, castillans 50, 51, 52,
53 n.3, 54, 216, 356, 359, 360, 377
v. Manille, Philippines
- EST (îles de l') 42 n.2
- ESTRÉES (cardinal César) 288, 289
- ESTRÉES (duc François Annibal d') 288
- ESTRELLA 79 n.1
- E sublimi sedis apostolicæ* 247 n.1,
260 n.5, 317 n.3
- ÉTHIOPIE 5, 97 patriarche d'Éthiopie
96
- Etsi sancta et immaculata* 47 n.3
- Etsi suscepti* 45 n.1, 46 n.2
- EUDES (saint Jean) 140, 144
- EUGÈNE IV 45, 45 n.1
- EUROPE 7, 7 n.2, 13, 14, 14 n.2, 18,
19, 20, 21, 22, 23, 24 n.2, 27 n.4, 40,
40 n.2, 41, 42 n.3, 44, 51 n.5, 56,
57, 58, 60
- EVORA 5 n.2
- Ex debito pastoralis* 54 n.1, 88, 154,
155, 260
- Eximie devotionis* 45 n.2
- Ex pastoralis officio* 53 n.2
- Exponi nobis* (13 mai 1522) 73 n.1
- Exponi nobis* (23 mars 1567) 89 n.2
- EXTRÊME-ORIENT 3, 4 n.1, 5, 7, 12 n.2,
23, 42, 50, 50 n.2-4, 53, 54, 127, 131,
155, 158
- FAÏFO 8 n.3, 24, 24 n.2, 25, 27, 31,
169, 170, 172, 173, 174, 177, 178,
180, 181, 183, 327, 328, 335, 337,
338, 339, 340, 341, 342
- FERMANEL DE FAVERY (Luc) 124,
127, 176, 280, 303 n.2, 314
- FERMANEL DE FAVERY 125
- FERREIRA 352, 354, 355, 359, 372
- FIESCHI (Philippe) 156 n.3, 225, 227,
232, 234 n.2
- FOISSY DE CHAMESSON 315
- FOKLEN 117
- FONTENAY-MAREUIL (marquis de) 84 n.3
- FORGET (Jean) 204
- FORMOSE 58 n.1, 258
- FORT-DAUPHIN 275
- FRAGOSO (Luigi) 151, 152, 152 n.4,
153, 158, 215, 290, 294, 308, 311,
312, 313, 320, 322
- FRANCE 107, 125 n.4, 126 v. Louis XIV,
Colbert, Compagnie des Indes orien-
tales. France et Saint-Siège 287,
288 Portugal 264, 286, 287, 299
Siam 315, 316, 317, 319. France
et missions : générosité 124, 125,
126 v. Assemblée du clergé, Compa-
gnie du Saint-Sacrement, Missions-
Étrangères ; protection des mis-
sionnaires 100, 101, 112, 259, 262,
263, 277, 278, 280, 286, 287. — La
Propagande et les Français 107 n.3,
110, 115, 115 n.3, 117 n.1, 118,
119 n.1, 145 n.2, 256, 263 recom-
mande le secret aux vicaires apos-
toliques 119, 120, 121, 126, 127 n.1,
128 refuse établir fondation en
France 108, 109 n.2 et n.5, 115 n.1,
116
- FRANCISCAINS 51, 53 n.3, 62, 74 n.3,
77, 97 n.1, 212, 216, 323 n.4, 359
- FRANÇOIS (catéchiste) 34, 35 n.1, 38
- FRANÇOIS DES MARTYRES 85 n.5, 96,
132, 160 n.1
- FRANÇOIS-XAVIER (saint) 6, 7, 35 n.2,
49, 49 n.3, 60 n.3, 63, 64, 146 n.2,
285 n.1, 292, 312, 379
- FUCITI (Dominique) en Cochinchine
73, 73 n.1, 74, 78, 180, 181, 184, 185,
291 au Tonkin 225, 226, 231, 232,
233, 345, 352, 356, 372, 373
- FUMOY ou Phu-yen ou Ranran 326,
335, 342
- FUNAY 48, 53 n.3 évêché 86, 91 n.5,
92
- FUNCHAL 46, 47
- GALLE 67 n.3
- GAMA (Louis de) 212, 227, 232, 291
- GAYME (Claude) 302 n.1
- GAZIL 124, 127, 128, 249, 256, 258,
260, 262, 263, 269, 270, 285, 290,
298, 303 n.2, 314, 318

- GEFFRARD** 365 n.1
GÈNES 14 n.1, 103
GHERARD (Pirrus) 298
GOA 5, 55, 57, 59, 59 n.3, 60, 67, 96, 112 commerce 59, 60, 61, 100 déclin 60, 62, 63, 64, 65 n.2, 98, 132 - Vice-roi 50, 60, 61, 96, 99, 101 n.1, 189, 276, 286, 299, 367 ordre d'arrêter les évêques français 132, 138, 144 n.3, 189, 250, 281, 350 n.1 renvoi en Europe de missionnaires étrangers 97, 98, 99, 101 n.1, 319 n.1 excommunication 296, 350 n.1. - Capitale religieuse des Indes orientales 62, 62 n.3 Évêché et églises 47, 47 n.2, 48, 50, 50 n.2, 50 n.3, 51, 53, 58 archevêque 47, 48, 62, 85, 94, 96, 160, 286 n.4, 289, 294, 295, 301, 369, 371 chapitre 49, 97 n.1, 160, 189 n.2, 292 n.1, 294, 295, 308, 322 Inquisition 50, 97 n.1, 99, 136, 151, 152, 153, 159 n.2, 184, 185, 189, 189 n.2, 277, 286, 290, 294, 295, 313, 320, 321, 341, 342, 351, 370 dominicains 62 Province des jésuites 52, 52 n.2, 53, 62 Passage des missionnaires par Goa 50, 53, 53 n.2 v. Lisbonne
GODEAU 115
GODINHO (Manuel) 146
GOLCONDE 60, roi de Golconde 98, 99, 133, 300, 301, 377
GOMERON 131 (Bender Abbas 131 n.2, 132)
GOMEZ(André) 373 n.1
GONTIER 176
GOTTIFREDI (Alexandre) 107 n.1
GOUVENEURS des évêchés 151 n.1
GRAAF (Nicolas de) 64 n.1
GRÉGOIRE XIII 5, 48, 48 n.2, 52, 53, 72, 89, 153, 155
GRÉGOIRE XV 72, 73, 90, 90 n.1
GRÉMONVILLE (sieur de) 85
GRESLON (Adrien) 111 n.2
GUÉNÉGAUD (de) 286 n.4
GUIART (Claude) 308, 309, 326, 328, 329, 331, 331 n.1, 333
GUINÉE 43, 46
GYFFORD 332
HALDE (du) 16 n.4
HAINQUES (Antoine) 127, 146, 164, 176, 182, 183, 185, 186, 325, 326, 327, 328
HANOÏ 8 n.3, 9, 10, 11, 12, 12 n.2 et 3, 13, 18, 18 n.5, 19, 32, 32 n.3, 34, 35, 37, 38, 38 n.3, 191, 193, 195, 195 n.1, 198, 198 n.1, 199, 200, 201 n.2, 202, 203, 216; missionnaires à la Cour 198, 199, 206, 354, 363
HARLAY-CHAMPVALLON 117 n.4, 140 n.1
HAVRE (Le) 127
HÉLIOPOLIS 117
HÉLÈNE 210 n.1
HENRI (dom) 45, 45 n.1
HENRI IV 57
HENRIETTE DE FRANCE 96 n.1, 243
HENRI LE NAVIGATEUR 43, 43 n.1, 55, 56
HIEN 222, 225, 226, 227, 346, 362
HIEN (Benoit) 219, 221, 222, 223, 227, 231 n.1, 233
HIEP 331, 339 n.2
HIEN-VUONG 12 n.3, 166, 169, 170, 171, 172, 174 n.1, 178, 180, 203 guerrier 167, 168, 173, 200, 229, 326, 327, 330, 331, 334. Hien-vuong et Macao 173, 174, 369 Persécuteur 185, 375 bienveillance à l'égard des vicaires apostoliques 319, 333, 334, 339, 340, 341
HOLLANDE (Provinces-Unies, Pays-Bas, États généraux) 57, 57 n.2, 95, et Angleterre, Anglais 57 n.2, 364 Espagne 57 France, Français 137, 286, 299, 301, 363, 365, 367 Portugal, Portugais 57, 65, 84, 111, 242, 286. Dans les Indes 57, 58, 58 n.1, 60, 64, 67, 67 n.3, 100, 150, 209 Annam 12, 12 n.3, 57 Cochinchine 13, 18, 18 n.4, 26 n.2 Siam 133, 138. - Compagnie des Indes néerlandaises 55, 57 n.3, 60 n.3, 65 n.2, 98, 127, 131, 132, 133, 134 n.2, 264, 279, 302 factorerie du Tonkin 205, 206, 207, 216, 229 n.1, 363 n.2, 364 n.1 v. Batavia. Hollandais et missionnaires 96 n.1 : jésuites 18, 39 n.3 Rhodes 65, 66, 66 n.2, 67, 207 français 137, 138, 230, 254 n.1
HÔPITAL (chevaliers de l') 44
HOU-KOUANG 117
HUÉ 8, 9, 9 n.3, 10, 11, 12 n.2, 13, 18, 24, 26 n.2, 28, 31, 37 n.2, 39,

- 169, 170, 171 n.1, 172, 174, 178, 183, 335, 336, 337, 339, 342, 369
 HUÉ (Jean) 219, 221, 222, 227, 231 n.1, 233, 353, 355
- ÍDALCAN 65 n.2, 94, 96, 97, 118
 IGNACE (catéchiste) 38
 IGNACE (martyr) 165
 IGNACE (saint) 29, 143 n.3
- Illius qui caritas* 295
In apostolicæ dignitatis 296
- INDES 4, 5, 35 n.2, 39 n.3, 46, 47, 48, 49, 49 n.3, 50, 50 n.2 et n.4, 51, 53, 54, 55, 56, 57, 57 n.3, 59, 59 n.3, 60, 76, 91, 137, 258, 293, 294, 300, 316. Missions des Indes 50 n.4, 52, 53, 54, 57 Indes occidentales 78, 81, 82, 83 Indes orientales 75, 76, 83, 84, 100, 257, 289, 291, 292, 295, 312
- INDEX 82, 90 n.3, 139 n.3, 248 n.2
 INDOCHINE 8, 12, 12 n.3, 13, 14 n.2, 41, 42, 53 n.3
- In excelsa* 262 n.1
- INGOLI (François) 71, 74, 76, 77, 78, 79, 80, 83, 86, 90, 91, 94, 96 103, 105, 118, 122, 154, 241, 252, 260 hostile à la compagnie de Jésus 76 n.4. Texte de ses mémoires 383 à 390
- Injuncti nobis celitus* 247 n.2, 295
- INNOCENT X 3, 83, 85, 88, 90, 97 n.1, 99, 103 n.1, 105, 106, 108, 115, 231
- INQUISITION 3, 50, 50 n.3, 158, 294 voir Goa
- Inscrutabili Dei Providentia* 89 n.1, 261 n.2
- Inscrutabili divinæ Providentiæ* 72, 261 n.2
- INSTRUCTIONS DE LA PROPAGANDE en 1659 aux vicaires apostoliques 119, 121, 122, 123, 124 n.1, 126 n.2, 131, 132, 133, 149, 150, 152, 164, 353, 375 n.3. Texte intégral 392 à 402
- INSTRUCTIONS POUR LA RÉFORME DES MŒURS 194 n.2, 195 n.2, 208
- Inter cætera* 44 n.1, 46 n.1, 46 n.2
- INTORCETTA 59 n.1, 291, 292, 293
- ISLAM 113
- ISPAHAN 112, 113
- ITALIE 6, 18, 50 missionnaires italiens 39, 52, 58, 75, 91, 100, 245, 256
- JACATRA 57 n.3
- JACQUES II (duc d'York) 243
- JAFFNA 67 n.3
- JANSÉNISME 317 n.5, 359, 373 v. Église primitive
- JAPON 4, 5, 5 n.1 et n.4, 6, 7, 7 n.1, 8, 8 n.1, 21, 22, 23, 24 n.2, 27 n.4, 38 n.3, 42, 53, 54, 56, 57, 57 n.1, 258. Église du Japon : 7 n.1, 23 n.1, 48, 51, 52, 53, 53 n.3. évêché 86, 91 n.5, 246, 286 n.4 ; demande d'évêques 92, 94 ; persécution 7, 22, 92, 93, 96, 282 n.2 jésuites martyrs 7, 23 n.1, 27 n.4, 33 n.1, 91 n.5 ; chrétiens japonais réfugiés en Annam 8, 23, 24 n.2, 33 n.1, 170, 180 à Siam 134, 135, 136, 163. Influence du Japon sur les souverains annamites 170, 202 v. Cochinchine, Tonkin
- JARRIC 55, 56, 57
- JAVA 57, 57 n.3, 67, 298
- JEAN I^{er} 43 n.1, 45
- JEAN III 45 n.2, 49, 50
- JEAN IV DE BRAGANCE 54 n.1, 83, 85, 96, 101 n.1, 105, 110, 112, 119, 160, 312
- JEAN XXII 44
- JEAN D'ARJONA 360
- JEAN DE LA CROIX 171 n.1, 183, 184, 185, 327, 335, 336, 338, 369
- JEAN DE SAINTE-CROIX 360
- JEANNE (Tonkinoise) 199, 201, 220
- JEANNE (Tonkinoise) 199
- JÉSUITES, v. Compagnie de Jésus
- JOSEPH (saint) patron des missions d'Annam 33 n.2
- JOSEPH (catéchiste) 164
- JOSEPH DE PARIS (le Père) 119 n.1
- JUNET 229, 230, 237
- JUSSERTÉ 160, 291, 292, 293
- KANDY 300
- KANG-HI 209, 211 n.2 ; lenteur à se convertir 376 n.2
- KÉBAC ou province du Septentrion 19
- KECIO ou province de Hanoi 19
- KÉDOM ou province de l'Orient 19
- KÉNAM ou province du Midi 19
- KÉTAY ou province de l'Occident 19
- KIANG-SI 117
- KIA-TSING 10, 10 n.2, 228 n.1
- KIOU-SIOU 48 n.3

- KOFFLER (André) 191, 210 n.1
 KOUÏ-TCHÉOU 117
- LAËRCIO 52
- LAMBERT DE LA MOTTE (Nicolas) 141, 144, 308 n.3 (378)
- LAMBERT DE LA MOTTE (Pierre) 116, 131 n.1, 132, 134, 378, vicaire apostolique de Cochinchine 117, 133, 138, 141, 176, 182, 319 320, 325 voyages 325 à 329, 339 à 343, 369 ; juridiction sur la Chine 117, 145, 158, 375 Cambodge et Champa 246 ; Tonkin 214, 222, 229 voyage 234 à 237 ; Siam 150, 151, 247, 260 résidence à Siam 148, 190, 308, 311, 329, 343, 375, 377 Phra-narai 164, 320. Portrait 138 à 147, 266 n.1, 268 n.1 réformateur du clergé 149 n.1, 177 amour de la Croix 154, 159, 236 n.1, 308, 378 grâces d'oraison 236 n.1, 269 empressement à agir 150, 157 lettre de démission 145. — Lambert de la Motte et les religieux 143, 153, 233 n.1, 323 n.4 la compagnie de Jésus 142, 153, 154, 159 n.2, 268 n.1, 284 les jésuites missionnaires : bons rapports 133, 177, 378 difficultés 114, 157, 158, 159, 159 n.2, 176, 189, 235, 236, 284, 292, 314, 374 demande leur rappel 143, 144 n.1, 313 lettre pastorale 157, 284, 292, 357. Lambert de la Motte et les Portugais 151, 242 chapitre de Goa 160 Inquisition 153, 320, 320 n.1. La faveur de la Propagande 117 n.1, 246, 290, 374 l'opposition des directeurs de Paris v. Missions-Étrangères
- LAMEGO (voir dom Miguel) 84
- LAMOIGNON (Guillaume de) 284, 285
- LANEAU (Louis) 127, 142, 146, 164, 176, 308, 309, 310, 317, 320, 321, 322, 324, 331 n.1, 366
- LANGLOIS (Pierre) 308, 309, 310, 311 dictionnaire 310
- LAOS 40 n.1, 117, 309
- LAO-TSE 16 ou Lautu
- LAZARISTES de Rome 115 n.2, 120 n.3 — de Madagascar 275
- LÊ 9, 10, 10 n.2, 11, 18, 331
- LE-CHAN-TON 191, 192
- LE FAURE (Jacques) 111 n.2, 210, 212
- LE-GIA-TON 330
- LE-HUYEN-TON 10 n.2
- LE-LOI 9
- LENOIR 365
- LÉON X 45 n.2, 46, 152
- LERIA (Jean-Marie) 137
- LESLEY 118, 119, 120, 121, 126, 127, 128, 145 n.2, 160, 248, 249, 256, 259, 260
- LE-THAN-TON 191, 206, 221
- LIJN (Cornelle van der) 66
- LILLE 7 n.2, 14 n.2
- LISBONNE 7 n.2, 18 n.5, 23, 41, 42, 44, 47 n.2, 48, 77, 96 visa de la chancellerie de Lisbonne 71, 79, 94, 155, 161, 293, 311, 312, 322, 323, 351, 371 passage par Lisbonne 49, 50, 51, 52 n.2, 53, 54 n.1, 75, 94, 110, 111, 114, 116, 120, 121, 122, 295, 296 v. Route de terre
- LONDRES 126, 243, 286
- LONGHEBO 29 n.2 v. Onghebo
- LOPEZ (Grégoire) 276 n.1, 298 n.4, 377
- LORETTE 103
- LOUIS XIV (le roi Très Chrétien) 85, 99, 108, 112 n.1, 124, 125, 132, 255, 256, 258, 263, 270, 280, 288, 300, 315, 316, 369
- LOUIS DE LA MÈRE DE DIEU 359 n.3
- LOUISE DE GUZMAN 112, 312
- LOUVO 316, 320
- LOUVRE 18, 35, 198
- LUBELLI 191
- LUCARELLI 51
- LUCIE (martyre cochinchinoise) 182
- LUDOVISI (Louis, cardinal) 105 n.3, 106 n.4
- LUSIADES 4
- LIONNE (Hugues de) 245, 264
- MAC 9, 10, 10 n.1, 11, 12 n.1
- MACAO 3 à 8, 56, 171, 172, 173, 175, 178, 184, 189, 204, 209, 354 déclin 68, 209, 210, 211, 212, 378, 379 sénat 5 n.2, 155, 157, 169 ; commerce 4, 5, 22 n.2, 39 n.3 bateau de Macao en Cochinchine 25, 27, 31, 170, 174, 183, 185 au Tonkin 32, 33, 37, 38, 193, 200, 203, 205, 211, 225. Macao et Chine 4, 5, 6, 12 n.2, 209, 210, 212 Hollandais 12 n.2, 39 n.3, 57, 58 Japon 4, 5, 7, 170 Cochinchine 13, 22 n.2, 25, 31, 39, 168,

- 170 Philippines 6, 51 Tonkin 39 n.3, 204, 210, 224, 354, 363. — Macao centre religieux 5, 6, 378 foi des Portugais 7, 68, 173, 379 n.1, évêché de la Chine 5, 65 n.1, 79 n.1, 86, 91 n.5, 96 n.2, 232, 233 n.1, 262, 286 n.4, 291, 371. Macao et les jésuites : province du Japon 3, 5, 6, 7, 100, 135, 156, 188, 372, 378 collège 6, 7, 8, 8 n.1, 40, 156 n.2 et n.3 vice-province de Chine 7 n.1
- MACASSAR 5, 7, 65 n.1, 67, 67 n.1, 68, 102, 125 n.4, 156, 187
- MACHAULT (Jacques de) 515
- MAC-KINH-VU 203, 221, 228
- MADAGASCAR 59 n.3; 125 n.4, 279 n.2
- MADÈRE 46, 47
- MADRAS 48 n.4, 98, 99, 299
- MADRID 51, 80, 80 n.1, 319
- MAHOT (Guillaume) 186, 308, 309, 320, 326, 328, 331 n.1, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 339, 340, 342
- MAIA (Sébastien de) 169
- MAJORICA (Jérôme) 39, 191, 198 n.1
- MALABAR 52 n.2, 55, 299
- MALACCA 5, 24 n.2, 48, 51, 53, 55, 58 déclin 64, 84 Hollandais 64, 100, 151, 242. Évêché 52, 64, 65 n.1, 86, 134, 135, 151, 152, 159, 246, 262, 291, 322, 328, 341, 341 n.2, 370. 371 Rhodes à Malacca 65, 66, 67
- MALDONAT (Jean) 323, 352, 368, 371
- MALTE 112 n.1
- METELLOPOLIS 117, 317 n.3
- MANDELSLO 61, 63
- MANFRONI (Antoine) 246, 249, 255, mémoire 249, 250, 251, 252, 403 à 409
- MANILLE 24 n.2, 27, 27 n.4, 42, 47 n.2, 51, 51 n.5, 53 n.1, 58, 137, 319, 359, 377 archevêché 92
- MANUEL 58 n.3
- MARAIS (Antoine) 189
- MARGICO (Jules César) 135
- MARIE (Cochinchinoise) 28
- MARIE-FRANÇOISE DE SAVOIE-NEMOURS 245, 257, 288
- MARIE DE L'INCARNATION 139
- MARIE-MADELEINE (Tonkinoise) 24
- MARIE DE SAINT-BERNARD (Mère) 33 n.2
- MARINI (Jean, Philippe de) 153, 159, 164, 172, 191, 192, 204, 291, 318, 349, 354, 363, 369 évêque nommé de Macao 286 n.4, 349, 354 tenant du patronat 319, 321, 349, 351, 354, 358, 359, 373. Son voyage à Rome 248, 249, 297 v. *Cum ex aliis pluribus*. Auteur de relations 14 n.2, 15 n.1, 16 n.4, 17 n.2, 20, 20 n.1, 21 n.1, 171 n.2
- MAROC 51
- MARQUEZ (François) 33 n.1
- MARQUEZ (Pierre) 33, 33 n.1, 34, 169, 169 n.3, 172, 173, 174, 174 n.1, 177, 178, 179, 180, 181
- MARSEILLE 14 n.1, 107, 112, 127, 127 n.4, 146, 182
- MARTIN V 43
- MARTIN (François) 299, 300 n.2
- MARTIN (Monsieur) 346
- MASSARI (Denis) 106
- MASULIPATAM 132, 133, 146, 176, 242, 265, 299, 316
- MAT (Martin) 235
- MATTOS (Gabriel de) 23
- MAUPAS (Henri de) 107, 108
- MAURES 32 n.4, 45, 102, 133, 369 n.2, 377 n.1
- MAZARIN 83, 85, 140 n.1
- MÉDECINS annamites 171 n.2. Missionnaires médecins : jésuites 171, 172, 327, 331 n.1 français 309, 331, 366
- MÉDIE 103
- MÉDITERRANÉE 17
- MÉKONG 9, 186, 326
- MÉLIAPOUR 65 n.2, 99, 133, 300, 300 n.1 — évêché 48 n.4, 79 n.1, 86, 246, 289
- MELO (François de) 286
- MÉNAM 134, 137, 317, 330, 368
- MENDEZ (Alphonse) 96
- MERCURIAN (Edward) 48, 50, 152
- MÉSOPOTAMIE 131, 255
- METWOLD 61, 63
- MEUR (Vincent de) 115, 116, 124, 127, 141, 176, 247
- MEXICO 47 n.2
- MEXIQUE 366
- MICHEL DE ANGELIS 232
- MIDI (province du) ou Kénam 195 n.1, 203 n.3
- MIGUEL (dom) 84, 85
- MILAN 58, 103
- MILICE DU CHRIST 44, 45, 45 n.2, 46, 47 n.1, 49

- MING 9, 12 n.2, 209
 MIRAMION (Madame de) 124
 MIRGIMOLA 99
 MISSIONNAIRES DE LA PROPAGANDE
 89 n.4, 90, 94, 98, 99
 MISSIONS-ÉTRANGÈRES (société des) 124,
 301. Séminaire 123, 124, 243, 251,
 255, 262, 265, 267, 268, 269, 270,
 271, 275, 280, 284, 285, 303, 310,
 329 opposition à Lambert de la
 Motte 266, 267, 268 n.1, 270, 271,
 283, 290, 314, 315, 329, 374 v. rue
 du Bac. — Procureurs 127, 127 n.4
 v. Lesley ; procureurs à Paris 153,
 255, 256, 276, 277 n.1, 314, 315
 v. Gazil Relations
 MËTZWICKER 137
 MOGOL (GRAND) 98, 116, 121
 MOIS 337
 MOLUQUES 4, 52, 56, 60
Monita ad missionarios 146 n.2, 265
 MONTALTO 85
 MONTDEVERGUE 279 n.2
 MONTIGNY-LAVAL 108, 114, 115 n.3,
 139, 140 n.1, 176
 MONTEIRO (Pierre Fernand) 245
 MONTES 50
 MORALES (Denis) 360
 MORTS (culte des) 16, 17, 24 permis
 • aux chrétiens par les missionnaires :
 jésuites 24, 25, 196 n.1, 219 français
 158, 179 n.1
 MOTTA (Nicolas de) 160, 294
 MOZAMBIQUE 59 n.3
 MURES 184, 185
 MUSULMANS 112, 113 v. Islam, Maures

 NAGASAKI 170, 174 n.1
 NANKIN 5, 117
 NARNI (Jérôme de) 72, 90
 NATIONALISME des missionnaires : por-
 tugais 50, 52, 54 n.1, 75, 98 n.1,
 106, 110, 120, 161, 245, 249, 332, 368
 v. portugaiser ; français 126, 230,
 300, 378, 379 espagnols 258, 260.
 Attachement au Portugal des jésuites
 non portugais 112, 332, 368 v.
 Pallu, Tissanier, tactique des mis-
 sionnaires français en Annam de
 se désolidariser des Portugais 181 n.2,
 213, 359
 NAVARETTE 275, 276 n.1
 NÉGAPATAM 164
 NÉGOMBO 65 n.2

 NGHÉAN 19, 174, 193, 195 n.1, 347,
 355
 Ngoc Tu 11 n.3, 200
 NGUYEN 11, 11 n.1, 12 n.1
 NGUYEN HOANG 10, 11
 NGUYEN KIM 9, 10, 11
 NGUYEN SAI-VUONG 11, v. Sai-vuong
 NHAN (Philippe) 353, 355
 NAHROU 327, 329
 NHUT-LÉ 11
 NORD (seigneurie du) 11, 12, 32,
 37 n.1, 40
 NOYELLE (Charles de) 371 n.4
 NUAGES (col des) 8
 NUOCMAN 329

 OCCIDENT (province de l') ou Kétay 19,
 195 n.1
 OITA 48 n.3
 OLDEN BARNEVELDT (Jean van) 57,
 57 n.2
 OLIER 318
 OLINDA 289
 OLIVA (Paul) 285, 298, 333, 366, 367,
 371, 373 n.1
 OLIVEIRA (Barnabé) 204
Omnimoda (v. *Exponi nobis*, 13 mai 1522)
Onerosa pastoralis officii 53
 ONKADOY 26 n.2
 ONG-GIA-TUYEN 345, 346, 347
 ONGHEBO (Ounghe, Ounglebo, Oun-
 gesbo) 29, 29 n.2, 30, 37 n.2
Oraculum vivæ vocis v. Religieux
 ORAISON enseignée par les missionnaires
 français 149 n.2, 158, 218, 220,
 236 v. Lambert de la Motte
 ORIENT (province de l') ou Kédom 193,
 195 n.1
 ORMUZ 131
 OUGLI 302
 OU PHU MA 334, 336, 338, 339, 342

 PACHECO (Félicien) 371
 PACHECO (François) 91 n.5
 PACHECO (Manuel) 85 n.3
 PALLU (Étienne) 374
 PALLU (François) 108, 109, 114, 115,
 116, 117, 119, 121, 123, 127, 137
 premier séjour à Siam 146, 147,
 148, 149, 153, 176, 189, 213 retour
 en Europe 149, 253 à 270 vers
 Siam 271 à 277, 298 à 303 second
 séjour à Siam 313 à 319 prisonnier

- des Espagnols 319, 348. Vicaire apostolique du Tonkin 117, 273, 274, 319. Portrait 141, 254, 266, 268, 271, 272, 303. fidélité aux amis de Paris 255, 256, 265, 266, 268, 269, 270 solidaire de Lambert de la Motte 266, 272, 276, 277, 284, 313, 314, 315. — Son dévouement à la France 279, 300, 301 compagnie des Indes orientales 259, 278, 281, 282, 300, 301, 302, 319 v. Colbert. Son respect des droits du patronat 120, 120 n.3, 148, 273, 277 n.5 changement d'attitude 101 n.1, 278, 279, 281, 303. Son attachement à la compagnie de Jésus 148, 156, 214, 254, 255, 272, 303 n.2 plaintes à la Propagande 276, 277. L'appui de la Propagande 255, 259, 262, 282
- PAMFILI (cardinal) 83
PAMPHILI (cardinal) 108
PARDO (Philippe) 377
PARIS 3 n.1, 14 n.2, 32 n.4, 51 n.5, 107, 114, 115, 124, 128, 140 n.1, 176, 243 archevêque 314
PASTOR 42 n.3
Pastoralis officii cura 62 n.2
PATRONAT. Le Portugal et les papes, 42, 43, 44, 46, 47, 53, 289, 357, 358 v. Milice du Christ. Doctrine du patronat 49, 71, 79, 80, 81, 82 v. Espagne. Exécution des charges 49, 76, 79, 83, 100, 110 volonté de ne rien céder des privilèges acquis 100, 101, 269, 289, 366, 367 arrestation de missionnaires étrangers 97, 98, 99, 101 n.1. Opposition aux vicaires apostoliques français 110, 119, 126, 245, 257, 262, 289, 367 v. Lisbonne, vice-roi de Goa. Patronat réduit aux territoires du domaine actuel du Portugal 294, 295, 358, 370
PAUL III 47 n.2
PAUL IV 47 n.3, 48 n.1, 50
PAUL V 23, 53, 296, 298 n.4
PAULE (Tonkinoise) 355
PÊCHERIE (côte de la) 52
PEDRO (dom) 257, 264, 286, 288, 367
PÉGOU 53 n.1, 60, 98, 163, 301, 309
PÉKIN 5 n.5, 10 n.2, 117, 196
PÉREZ (François) 6
PÉROU 81
PERSE 24 n.1, 53 n.5, 55, 59, 75, 98, 103, 110, 112, 113 mission de 124, 131 n.2
PESCADORES 58 n.1
PHAN-RANG 9 n.2, 167
PHANRI 182, 327
PHAULCON (Constance 134, 316, 318 n.3, 319, 320, 368, 369
PHILIPPE II 51
PHILIPPE III 53, 57, 82, 155
PHILIPPE IV 82 n.4, 92
PHILIPPE DE LA TRINITÉ 53 n.5, 58, 59, 60
PHILIPPINES 6, 27, 42, 42 n.2, 47 n.2, 53, 57 n.1, 216, 258, 359, 377
PHRA-CHAO-SONG-THAM 135
PHRANARAI 134, 135, 270, 308, 315, 316, 320, 339, 368, 369, 377, 378
PHU-YEN ou Fumoy ou Ranran 326 n.5
PIANI (Jules) 33
PICCOLOMINI (François) 8 n.2, 107 n.1, 232
PIE (Tonkinoise) 199 n.2
PIE II 45
PIE V 72, 89
PIEPADE (Jean da) 79 n.1, 96 n.2
PIERRE DE PITHIVIERS 98
PIETERSZ CŒN (Jean) 57
PIMENTEL 354, 355
PIMENTA (Nicolas) 97 n.1
PINA (François de) 23, 25
PINETTI (Jean) 284, 285
PIPELEY 302
PIQUES (Bernard) 108, 114
PISTOIE 32
PONCET (Edmond) 205
POITEVIN 124
PORT DE LA REINE ou Cua-Choua 37, 37 n.3
PORT DU NOM DE DIEU (Macao) 6
PORT-LOUIS 270, 280, 283, 308, 365 n.1
PORTUGAL. Sa foi chrétienne 56, 59, 68, 111 v. Macao. Empire d'outre-mer 43 à 48, 55, 56, 126 déclin 56, 58, 62 n.1, 65, 65 n.2, 68, 84, 100, 131, 132, 133, 250, 264, 300, 378, 379 v. Goa, Macao. Portugal et Angleterre, France, Hollande, v. ces mots. Portugal et Espagne. v. Jean IV de Bragançe, Espagne. — Portugal et Saint-Siège 53, 75 n.3, 84, 85, 105 n.1, 244, 256, 257, 289, 367 crise des nominations épiscopales 47 n.2, 79, 85, 86 n.2, 91, 104, 120 n.3, 245. Patronat portugais. v. ce mot, Compagnie de Jésus, Propagande

- PORTUGALISER 122 n.2
 POURCELOUC 309
Præcipua enim vero 249 n.1, 296
Præclara charissimè 45 n.3, 46 n.2
 PRÉSENTS réclamés par les cours
 d'Annam 26 n.2, 28, 39 n.3, 177,
 178, 204, 205, 226 n.3, 347 n.2,
 362 n.2 offerts par les missionnaires :
 jésuites 28, 33, 39 n.3, 166, 193,
 199, 226 français 126, 158, 183 n.2,
 217, 222, 333, 334, 334 n.3, 339,
 340, 362
 PROCHE-ORIENT (Levant) 91, 119 n.1
Pro excellenti præeminentia 46, 48 n.1
 PROPAGANDE 72, 91, 94, 95, 97, 100,
 constance dans ses résolutions 105,
 118, 128. Programme d'action :
 enquêtes et mémoires v. Ingoli,
 Manfroni ; instructions aux vicaires
 apostoliques v. ce mot ; création
 d'un épiscopat missionnaire, v. ce
 mot ; d'un clergé et d'un épiscopat
 indigène, v. ces mots. Revendique
 autorité souveraine et universelle 72,
 90 n.1 v. Religieux. Hostilité au
 patronat espagnol et portugais, v.
 72, 82, 83. Dispositions : envers les
 jésuites portugais 74, 119, 120,
 121, 247 les vicaires apostoliques
 et les prêtres français v. France.
 PROVENCE 3 n.1
 PULOCAMBI ou Quinhin 19, 171, 327
 PYRRARD DE LAVAL 60 n.3

 QUAMBIN 19, 174
 QUAMGHIA 19, 328, 335, 337
 QUANG-NAM (*Cham* ou *Ciam* de la
 carte de Rhodes) province 27 n.1,
 37 n.2
 QUANG-NAM (*Dinh-ciam* de la carte
 de Rhodes) ville 332 n.2
 QUÉHOA ou Sinoa (Hué) 11 n.2
 QUEYLUS (Gabriel) 140 n.1
 QUINHIN ou Pulocambi 19, 23, 30,
 327 n.1, 335 actuellement Quinhon
 327 n.1
 QUINTANADVENAS (Antoine) 152, 158,
 159 n.2, 236, 269, 290
Quoniam ea 298

 RANGEL (François) 200, 204, 205
 RANGEL (Michel) 75, 86 n.2
 RANRAN ou Phuyen ou Pulocambi 326

 RAPHAEL Rhodes 207, 215, 216, 217,
 219, 220, 221, 222, 363 n.2
 REAM THIP DEI CHAM 168, 188
 RÉCOLLETS 62
 RÉFORME 95
 RELATIONS (vérité des) des jésuites 11,
 14, 52, 153, 154 n.1 v. Marini, Rhodes
 auteur ; des Français 326 n.3, 330,
 339, 348, 376 n.2, 377 v. Vachet
 RELIGIEUX vus par les secrétaires de
 la Propagande v. Cerri, Ingoli,
 Manfroni. Volonté de la Propagande
 de se soumettre les religieux mission-
 naires 73, 80, 88, 90 n.1, 250, 251,
 252 les jésuites portugais 296, 297,
 298 ; sa préférence pour les prêtres
 séculiers 118, 268 v. Missionnaires
 de la Propagande, épiscopat. Les
 privilèges des religieux missionnaires
 73, 73 n.1, 88, 89, 151, 152, 231,
 360 des jésuites 89 n.3, 231, 350,
 357 *oraculum vivæ vocis* 353 v.
 Oliva, Piccolomini.
 RENNES 14 n.2, 140, 176, collège 109,
 115 n.1
 REYERZ VAN DERZTOT 57
 RHO (Jacques) 58 n.1
 RHODES (Alexandre de) 3, 4, 8, 9, 11,
 102, 122 au Tonkin 13, 32 à 37,
 192, 218 en Cochinchine 23 à 32,
 165 Perse 112, 113, 114. Rhodes
 et Macao 6, 7, 23, 26, 27, 28, 40.
 Méthodes d'apostolat : baptême 24,
 28, 31, 33, 37 catéchistes 34, 35,
 38, 197 crédit auprès des princes 28,
 31, 33, 34, 37 amitié avec les com-
 merçants : portugais 27, 37 hollan-
 dais 65, 66 n.2, 67. Son retour
 en Europe 40, 41, 100, 102, 103,
 107 n.3 cardinaux 103, 104, 106,
 108, 109, 115 n.1 texte de sa sup-
 plique au pape 392 ; en France 107,
 108, 109, 110. — Influence sur la
 vocation missionnaire de nombreux
 Français : jésuites 107, 110, 112
 Missions-Étrangères 33 n.2, 108, 109,
 110, 116, 144 n.3, 156, 218. Portrait :
 21, 23 n.3, 24, 28 n.1, 37 n.2, 113 n.2
 optimisme 18, 19, 20, 21, 21 n.1,
 106 l'auteur 14 n.1 et n.2, 51 n.5
 RIBEIRO GAYO (Jean) 52, 53 n.1
 RICHELIEU 84, 122 n.2
 RIO DE JANEIRO 276
 RIS ET D'ORANGIS 124
 RIVAS (François) 169, 170, 171, 172,
 174, 183, 184, 332, 333

- ROCCA (Charles della) 166, 169, 187, 189, 204, 291
 ROCHA 156 n.3
 ROCHA (Balthasar de) 225, 227, 232, 234 n.2, 366 n.4
 ROCHA (Jean da) 94
 RODRIGUEZ (Manuel) 156 n.2, 182
Romanus Pontifex 43 n.2 et n.4
 ROME (Ville éternelle) 3, 14 n.1, 24, 32 n.4, 35 n.1, 42 n.1, 54, 94, 96, 97, 103, 115, 126, 127, 127 n.4, 255
 ROSPIGLIOSI (cardinal) 255
 ROUEN 7 n.2, 115 n.3, 116, 117 n.4, 140 n.1, 141, 153
 ROUGE (fleuve) 9, 12 n.3, 19, 39 n.3, 200, 215, 225
 ROUTE DE TERRE 75, 92, 94, 103, 111 n.2, 112 n.1, 116, 121, 125, 126, 127, 131, 251, 255
 ROVENIUS (Philippe) 317 n.5
 RUBINO (Antoine) 27, 27 n.4, 248 n.2
 RUIZ (Barthélemy) 32 n.3
 RYCLOF VAN GEENS 300

 SA (Christophe de) 94
 SACCANO (Metelle) 166 n.4, 169
Sacrosancti 262 n.1
 SAIDA 112
 SAIGON 9 n.3, 168 n.1
 SAINT-DOMINGUE 47 n.2
 SAINT-GRÉGOIRE DES PHILIPPINES 51
 SAINT-JACQUES (cap) 9
 SAINT-JEAN DE L'HOPITAL 44
 SAINT-JOSEPH (camp de) 33 n.2 col-
 lège 7 n.1 port 33 séminaire 376
 SAINT-LAZARE, cathédrale 5
 SAINT-LOUIS DU MARANON 289 n.2
 SAINT-OFFICE 99, 152, 291
 SAINT-PAUL (collège) 6
 SAINT-PIERRE DE ROME 6
 SAINT-ROMAIN (marquis de) 263, 264, 286
 SAINT-SAMSON (Jean de) 140
 SAINT-SIÈGE 43, 44, 53, 54
 SAINT-SIMON 288
 SAINT-SULPICE (compagnie de) 314, 315, 318, 337, 374
 SAINT THOMAS DES INDES 51
 SAINT-THOMAS DE MELIAPOUR 48, 299
 SAITO (Paul) 33 n.1, 37 n.3
 SAI-VUONG 11, 11 n.3, 24, 25, 26, 33, 37 n.1
 SALAMANQUE 80
 SALDAGNA (Manuel de) 212
 SALOMON 16, 233
 SALZETTE 65 n.2
Sane charissimus 43 n.3
 SAN SALVADOR 47 n.2
 SAN THOMÉ 47 n.2
 SANTIAGO DE CALATRAVA 44
 SANTO-FELICE 94, 99, 100, 101 n.1
 SAO THOMÉ 48 n.4
 SARCEDAO (comte de) 111, 312
 SAULE (Tonkinoise) 199, 204
 SAVOIE-NEMOURS (Henri de) 108
 SCHALL (Adam) 210, 212 n.2
 SCHOMBERG 245
 SÉBASTIEN 51
Sedis apostolicæ 53 n.5
 SEPTENTRION (province du) ou Kébac 195 n.1
 SETCHOAN 117
 SÉVILLE 49 n.4, 77, 152
 SEVIN (Charles) 277, 282, 314 à Rome 287, 289, 293, 297, 298 à Paris 365 à Siam 366, 367, 374
 SIAM 133, 134, 145, 156, 173, 175, 176, 177, 182, 291, 299, 309, 342. Siam et Tonkin 168 n.2 Portugal 368, 369 France 316, 317, 319, 376, 377 v. Phranarai, Phaulcon. Établissements étrangers à Siam 134, 135, 136, 137, 161, 376 camps des Portugais 134, 134 n.1, 135, 137, 138, 159, 368, 371 des Cochinchinois 134, 135, 138, 143, 145, 146 n.2, 148, 150, 247, 317, 330, 333 Japonais 134, 135, 136, 163. — Siam et les missionnaires : jésuites portugais v. Tissanier, Valguarnera, dominicains 136, 151, 322, 323, 360 n.2, 371, 377 v. Fragoso, clergé du patronat 151, 152, 322 n.3 Établissement des Français 147, 148, 290, 309 cathédrale 317, 318 procure 127 n.4, 148, 254, 318 n.2 séminaire 163, 164, 254, 310, 318, 330, 335, 376 imprimerie 310 ; passage du Siam à la juridiction des vicaires apostoliques 260, 273, 309, 317, 370, 371 n.4
 SILVA (Gonzalve) 76 n.2, 135
 SILVA (Pierre de) 61
 SILVEIRA (Christophe de) 160 n.1, 370
 SINOA ou Quehoa ou Hué 11 n.2, 33
 SIQUEIRA (Balthazar) 135 n.1

- SIRVELA (comte) 85
 SIXTE-QUINT 53 n.3, 72
 SMYRNE 103
Sollicitudo pastoralis (17 juin 1669) 260, 273, 293
Sollicitudo pastoralis (22 décembre 1673) 295
 SOLORZANO PEREIRA (Jean) 80 à 82
 SONDE (îles de la) 57 n.3
 SONG GIANH 9 n.3, 331
 SORCIERS 15, 36, 194 n.1
 SOTOMAYOR (Didace de) 366, 366 n.4
 SOUSA (François, comte de Prado) 257, 262, 264, 289
 SOUTHWELL 257
 SOVERAL (François de) 91 n.3
Speculatores 261, 268, 297, 313, 320, 323, 326, 328, 333, 341, 350, 351, 354, 355, 356, 360
 STEELE (Richard) 90 n.3
 STUARTS 132
 SUALI 98, 102, 299 v. Surate
 SUAREZ (Emmanuel) 323, 371
 SUD (seigneur du) 11, 12, 22 (royaume du) 26, 32, 40
Super Cathedram (9 septembre 1658) 117 n.3
Super Cathedram (20 septembre 1660) 117 n.4, 298
Super specula 5, 48 n.2
 SURATE 98, 102, 132, 189, 276, 280, 298, 313
 SYNODE 328, 329 v. Tonkin
 SYRIE 53 n.5, 75

 TAOISME 208
 TARTARIE 117
 TAVERNIER (Jean-Baptiste) 14 n.1, 20 n.3, 21 n.1, 62 n.1, 99 n.1
 TCHE-KIANG 117
 TCHING-CHE-LONG 209
 TÉBRIZ 112 n.1
 TEMPÊTES (cap des) 46, 55
 TEMPLE 44, Templiers 44
 TENASSERIM 133, 134, 137, 155, 156 n.1, 299
 TERRE SAINTE 44
 TÊT (fête du) 206
 TEXEL 127
 THAI 197 n.1
 THANH-HOA ou Tinh-hoa 9, 11, 347
 THICCA 16
 THINH-HOA ou Thanh-hoa 11 n.1

 THINHOA 19, 195, 226
 THOANO 19
 THOMAR 47, 47 n.1
 THOMAS 365
 THOMAS DE JÉSUS 72
 THOU (de) 127
 THONG-VUONG 12 n.3, 26, 26 n.3, 28, 31, 31 n.1, 51 n.5, 165, 166
 TIMOR 67
 TISSANIER (Joseph) 16 n.4, 17, 18, 18 n.3, 20, 62 n.6, 67, 68, 110, 111, 112, 156, 157, 168, 173, 379 n.1 au Tonkin 202, 203, 204, 206, 208, 209, 211, 215 à Siam 254 n.1, 311. Son attachement au Portugal 68, 312
 TONKIN 8 à 21 v. Hanoi, Tonkin et Chine 191, 192, 228 Hollandais 12, 12 n.3, 13, 39 n.3 v. Compagnie des Indes orientales néerlandaises, Cochinchine v. Annam, Français 228 à 231, 281, 282, 319 v. Compagnie des Indes orientales, Anglais 362, 362, 364 Portugais v. Macao. — Église du Tonkin : nombre de chrétiens 38, 39, 39 n.2, 192 n.2, 220 n.3, 364 n.2 v. Baptêmes, catéchistes 34. 35, 38, 196, 197, 198, 205, 348 v. Deydier, prêtres 219, 235, 343, 346, 347, 348, 350, 351 n.1, 352, 353, 355 lettre du pape 235 n.3, synode 276, 277, 298. Persécution 34, 39, 146, 193, 211, 227, 361, 375 édits 193, 205, 211, 227, 346, 361 martyr 38
 TORDESILLAS 42 n.1
 TOURANE 8, 18 n.4, 23, 23 n.2, 24, 24 n.2, 25, 26, 31 n.1, 170, 174, 181, 182
 TOURS 108, 114, 115, 117 n.3
 TRANG (Joseph) 85, 325, 328, 329
 TRENTE (Concile) 20, 71
 TRINCOMALIE 299, 300
 TRINH 10, 11, 11 n.1, 12 n.1 et n.3
 TRINH CAN 330, 331
 TRINH KIEM 10
 TRINH TAC 156, 174, 199, 201 guerrier 221, 330 persécuteur 202, 205, 207, 209, 210, 211, 216, 226, 361 et son désir de prêtres indigènes 223
 TRINH TRANG 11, 11 n.4, 13, 32, 32 n.4, 33, 35, 36, 36 n.2, 37, 37 n.1, 38, 39, 39 n.3, 192, 193, 195, 197, 198, 199, 200, 201

- UDONG 186 n.3, 187
- URBAIN VIII 38, 54, 82, 83, 84, 85, 88, 91, 92, 93, 154, 156, 196
- URSINS (cardinal des) 119, 244, 245, 257, 259, 260 n.3
- URSULE (Duc-Lao-Cou) 223, 226, 230, 234, 346, 351
- VACHET (Benigne) 107 n.3, 308 en Cochinchine 309, 320, 326, 328, 329, 333, 334, 335, 338, 339, 340, 341, 342, 366 mémoires 161, 176, 182, 215, 310, véracité 107 n.3 117 n.1, 326 n.3
- VALENTE (Diogo) 91 n.5, 92
- VALGUARNERA (Thomas) 135, 136, 152, 158, 169, 211, 215, 311, 321, 322, 323, 367, 368, 371 et le roi de Siam 324
- VALIGNANO (Alexandre) 7 n.1, 50, 50 n.4, 155
- VAN-TRI 347
- VARELLA (cap) 8, 9, 167, 172
- VASCO DE GAMA 55
- VELEZ (marquis de los) 84
- VENISE 89 n.1
- VERBIEST (Ferdinand) 212 n.2
- VERRICELLI (Ange Marie) 89, 152, 160 n.5
- Vara (vicaire de) 336, 341 n.2
- VICAIRES APOSTOLIQUES 94, 95, Vicaires apostoliques français : création v. France ; protection par Rome 294 à 298 v. Lambert de la Motte, Pallu ; par le roi de France v. France, Louis XIV. Relations avec les jésuites portugais v. Compagnie de Jésus. Opposition du Portugal, v. Patronat. Rome leur refuse l'assimilation aux évêques des diocèses 247, 259 n.4, 261 n.1
- VIENNE 44
- VILLE DAUPHINE 280
- VINCENT (martyr cochinchinois) 165
- VINCENT DE PAUL 109, 115, 141
- VIVES (Jean-Baptiste) 72, 93
- VLAMING VAN OUTSHOORN (Arnold) 66
- VOSMER (Seybold) 95
- YUNNAN 8, 9, 40 n.1
- YONG-LI 210 n.1
- YOUNG-LO 9
- ZAMORA (Matias) 82 n.4
- ZÉNON DE BAUGÉ 98, 99 n.1, 102, 132, 300 n.2

ROYAUME D'ANNAM

vassal de l'Empire de Chine

DYNASTIE DES LÊ

TONKIN

COCHINCHINE

Famille des NGUYEN

Bua (à Hanoi)

Chua

(à Hué)

Le-Than-Ton
I (1619-1643)

Trinh Trang
(1623-1657)

Sai-vuong
(1613-1635)

Le-Chan-Ton
(1643-1649)

Thuong-vuong
(1635-1648)

Le-Than-Ton
II (1649-1662)

Hien-vuong
(1648-1687)

Le-Huyen-Ton
(1662-1671)

Trinh Tac
(1657-1682)

Le-Gia-Ton
(1671-1675)

Le-Hi-Ton
(1675-1705)

Trinh Can
(1682-1709)







TABLE DES MATIÈRES

I

CLERGÉ PORTUGAIS ET ÉVÊQUES FRANÇAIS DANS LES ROYAUMES D'ANNAM ET DE SIAM

INTRODUCTION	XI
--------------------	----

PREMIÈRE PARTIE

Les missions du patronat portugais et l'évangélisation des royaumes annamites.

CHAPITRE I. — LES ROYAUMES ANNAMITES VUS PAR LES PREMIERS MISSIONNAIRES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS. — <i>Le rayonnement missionnaire de la cité portugaise de Macao au début du XVII^e siècle</i>	3
---	---

- I. Macao, centre missionnaire de la compagnie de Jésus en Extrême-Orient.
- II. Les deux royaumes annamites de Tonkin et de Cochinchine ; leur rivalité et leurs luttes.
- III. Religions et superstitions des Annamites.
- IV. Les institutions politiques et sociales des deux royaumes.

CHAPITRE II. — ALEXANDRE DE RHODES ET L'ÉVANGÉLI- SATION DES ROYAUMES ANNAMITES (1624-1645). — <i>Succès importants des missionnaires de la compagnie de Jésus</i>	22
---	----

- I. A. de Rhodes en Cochinchine (1624). Attitude des rois Sai-vuong et Thuong-vuong ; leur souci de ménager les prêtres portugais de Macao. Persécution ; expulsion d'Alexandre de Rhodes (1635).
- II. A. de Rhodes au Tonkin (1627). L'accueil du roi Trinh Trang ; succès du missionnaire ; son expulsion (1630). Progrès considérables de la chrétienté ; le jésuite Majorica. Départ d'Alexandre de Rhodes pour l'Europe (1645).

CHAPITRE III. — LA CONSTITUTION DU PATRONAT PORTU- GAIS AUX INDES ORIENTALES. — <i>La Milice du Christ</i> . ..	42
--	----

- I. Les découvertes portugaises en Afrique et les papes. L'ordre militaire de la Milice du Christ ; la mainmise royale sur la grande maîtrise (1319-1551).
- II. La juridiction spirituelle de la Milice du Christ sur le domaine portugais d'outre-mer ; la création du diocèse de Funchal (1514) et des évêchés des Indes ; naissance et extension du patronat royal.
- III. Le fonctionnement du patronat ; les exigences du nationalisme portugais.

CHAPITRE IV. — LA PUISSANCE DU PORTUGAL AUX INDES ORIENTALES ET SON DÉCLIN. — *De la prise de Goa (1510) à la perte de Malacca (1641)*..... 55

- I. L'établissement des Portugais aux Indes orientales ; croissance rapide et fragilité.
- II. Grandeur et fortune de Goa.
- III. Goa, capitale religieuse des Indes orientales.
- IV. Les Hollandais rivaux des Portugais aux Indes ; chute de Malacca ; domination maritime des Hollandais.

DEUXIÈME PARTIE

La congrégation nouvelle de la Propagande en face du patronat portugais.

CHAPITRE V. — LES DÉBUTS DE LA CONGRÉGATION DE LA PROPAGANDE ET LE RÉGIME DU PATRONAT DANS LES INDES. — *Le secrétaire de la Propagande François Ingoli (1622-1649) ; ses projets de réforme*..... 71

- I. Trois mémoires de François Ingoli sur l'état des missions : abus et désordres ; leurs remèdes.
- II. Un théoricien régalien du patronat, le juriste espagnol Solorzano et son *De Indiarum jure*.
- III. Le Portugal libéré du joug espagnol ; sa situation difficile devant le Saint-Siège. Conséquences graves pour l'exercice du patronat.

CHAPITRE VI. — LES PREMIÈRES RÉALISATIONS DE LA PROPAGANDE AU TEMPS DE FRANÇOIS INGOLI. — *Le premier vicaire apostolique aux Indes orientales (1636) : Le brahme Mathieu de Castro*..... 87

- I. La Propagande et les missionnaires des ordres religieux ; réduction de leurs privilèges. Les « missionnaires de la Propagande ».
- II. La volonté de la Propagande de former un clergé indigène ; création du collège Urbain.
- III. Un vicaire apostolique dans le royaume d'Idalcan ; l'évêque brahme Mathieu de Castro ; son conflit avec les autorités portugaises.
- IV. Le capucin français Ephrem de Nevers, missionnaire de la Propagande aux Indes ; son emprisonnement à Goa.

CHAPITRE VII. — ALEXANDRE DE RHODES DEVANT LA PROPAGANDE. — *Son plan d'établissement dans les royaumes annamites d'un épiscopat dégagé du patronat portugais (1649-1654)*.... 102

- I. Alexandre de Rhodes à Rome. Mémoires à la Propagande, supplique à Innocent X.
- II. Rhodes en France, l'enthousiasme du cercle parisien des *Bons amis*. La sympathie de l'Église de France et ses appels à Rome.
- III. Demande de missionnaires faite au général des jésuites par le roi de Portugal ; le départ par Lisbonne des jésuites français. Rhodes envoyé en Perse (1654).

CHAPITRE VIII. — DEUX FRANÇAIS PREMIERS VICAIRES APOSTOLIQUES DE L'ANNAM. — *Les instructions de la Propagande aux nouveaux évêques (1659)*..... 114

- I. L'aboutissement des projets d'Alexandre de Rhodes devant la Propagande : Pallu, Lambert de la Motte, Cotolendi nommés évêques et vicaires apostoliques.
- II. Les instructions de la Propagande aux nouveaux évêques.
- III. La fondation du séminaire des Missions étrangères à Paris, les grands projets de la compagnie du Saint-Sacrement et le départ des évêques.

TROISIÈME PARTIE

L'arrivée des évêques français dans les missions portugaises d'Indochine.

CHAPITRE IX. — L'ÉTABLISSEMENT DES VICAIRES APOSTOLIQUES FRANÇAIS DANS LE ROYAUME DE SIAM (1662-1664). — *L'évêque de Béryste, Pierre Lambert de la Motte*.... 131

- I. L'arrivée de Lambert de la Motte dans la capitale du Siam. Les « camps » étrangers dans la ville royale. L'accueil libéral du roi Phranarai. Les premiers missionnaires de Siam, dominicains et jésuites portugais.
- II. Les premières difficultés de Lambert de la Motte avec les Portugais. Personnalité de l'évêque de Béryste : origines spirituelles et ardeur de sa vie intérieure. Ses impressions défavorables sur les religieux établis à Siam ; rapports à la Propagande.
- III. François Pallu à Siam. Délibérations des missionnaires français : rédaction des « instructions aux missionnaires de la Propagande », projet de se constituer en société religieuse, établissement d'une procure à Siam. Bonne influence de Pallu sur les rapports entre les prêtres français et les religieux portugais.

CHAPITRE X. — LAMBERT DE LA MOTTE AUX PRISES AVEC LES PORTUGAIS (1665-1670). — *Sa lettre pastorale contre le commerce des clercs (1667)*..... 150

- Lambert de la Motte investi de tous les pouvoirs de Paul d'Acosta, gouverneur de l'évêché de Malacca, sur les Portugais du royaume de Siam (1665).
- I. Conflit avec le dominicain Fragoso, commissaire de l'Inquisition. Riposte à la censure de trois positions de Quintanadvenas ; Lambert de la Motte excommunié (1666).
- II. L'animosité de Lambert de la Motte à l'égard des jésuites portugais. Le commerce des clercs : usages de la province du Japon ; Joseph Tissanier et son *Religiosus negotiator*. Condamnation générale portée par Lambert de la Motte en 1667. Mémoire à Rome du jésuite Valguarnera.
- III. Les exigences du chapitre de Goa vis-à-vis de l'évêque français ; attitude prudente de Lambert de la Motte. L'irritation des Portugais de Siam contre sa personne.
- IV. L'établissement progressif des missionnaires français à Siam ; leurs bonnes relations avec Phranarai et son ministre Phaulcon. La vie religieuse dans la chrétienté de Siam ; commencement du séminaire.

CHAPITRE XI. — LES JÉSUITES MISSIONNAIRES DANS LE ROYAUME DE COCHINCHINE, DU DÉPART D'ALEXANDRE DE RHODES A L'ARRIVÉE DES PRÊTRES FRANÇAIS (1645-1664). — *Le roi Hien-vuong et les Portugais de Macao*.... 165

La persécution contre les chrétiens en Cochinchine. La fin du règne de Thuong-vuong et les martyrs de 1645 ; le jésuite Metelle Saccano.

I. Le roi Hien-vuong. Sa politique de conquête ; agrandissements sur le Champa, le Cambodge et le Tonkin ; relations difficiles avec Macao.

II. Le christianisme proscrit. Courage et persévérance des jésuites ; François Rivas et Pierre Marquez entre Hien-vuong et Macao. Apaisement, puis reprise de la persécution.

CHAPITRE XII. — LES PREMIERS DÉLÉGUÉS DES EVÊQUES FRANÇAIS DANS LE ROYAUME DE COCHINCHINE (1664-1670). — *Louis Chevreuil et Antoine Hainques*..... 176

I. Louis Chevreuil, vicaire général de Lambert de la Motte en Cochinchine (1664). La reconnaissance de sa juridiction : bonne volonté des jésuites ; exigences de Chevreuil. Recrudescence de la persécution ; tous les missionnaires exilés (1665).

II. Antoine Hainques, nouveau délégué de Lambert de la Motte en Cochinchine (1665-1670). Les ordres envoyés de Macao contre les prêtres français. Hainques en butte à l'hostilité du métis chrétien Jean de la Croix ; son action apostolique jusqu'à sa mort (1670).

III. Louis Chevreuil au Cambodge (1665-1670). Son séjour à Colompe (Pnom-penh) auprès d'Acosta. Relations cordiales avec le jésuite Rocca. Arrestation et emprisonnement du missionnaire français à Macao et à Goa.

CHAPITRE XIII. — LES JÉSUITES MISSIONNAIRES DANS LE ROYAUME DU TONKIN, DU DÉPART D'ALEXANDRE DE RHODES A L'ARRIVÉE DES PRÊTRES FRANÇAIS (1645-1665). — *Les rois Trinh Trang et Trinh Tac et le christianisme* . 190

I. L'organisation de la chrétienté tonkinoise sous le règne de Trinh Trang. Les relations du roi avec les jésuites de Macao ; vexations continuelles infligées aux chrétiens. La visite des missionnaires à travers les provinces ; les catéchistes.

II. Le christianisme dans l'entourage de Trinh Trang. Les missionnaires de Hanoï aux audiences du souverain ; quelques conversions au christianisme parmi les femmes du palais. La fin de Trinh Trang et ses funérailles (mai 1657).

III. L'avènement de Trinh Tac. L'opinion et les chrétiens, défiance du roi à leur égard. Expulsion de tous les missionnaires sauf deux (juillet 1658). Nouveaux progrès du christianisme.

IV. Vie précaire de la chrétienté tonkinoise. Les missionnaires au palais de Trinh Tac pour la fête du Têt ; les difficultés de la situation politique du Tonkin et leurs conséquences pour les chrétiens. La promulgation des « Instructions pour la réforme des mœurs » en 1662. Expulsion des derniers missionnaires (novembre 1663). Triste condition de Macao.

CHAPITRE XIV. — FRANÇOIS DEYDIER PREMIER DÉLÉGUÉ DES EVÊQUES FRANÇAIS DANS LE ROYAUME DU TONKIN (1665-1669). — *Les deux premiers prêtres tonkinois (1668)*.. 213

I. François Deydier, vicaire général du Tonkin. Arrivée à Hanoï ; premiers

- contacts avec les principaux chrétiens étrangers : bon accueil du Cochinchinois Raphaël Rhodes, hésitations du Japonais Paul de Vada.
- II. Les catéchistes et l'autorité du vicaire général de l'évêque français. Le découragement des maîtres de la loi ; le ralliement des jeunes. L'assemblée d'octobre 1666 ; lettre de soumission à Lambert de la Motte.
- III. Le commencement d'un séminaire : le bateau des catéchistes, Deydier et ses quinze disciples. Les deux maîtres de la loi Benoît Hien et Jean Hué envoyés à Siam, leur ordination par Lambert de la Motte.
- IV. La vie de la chrétienté tonkinoise. Deydier à Hanoï dans la maison de Raphaël Rhodes ; alertes continuelles. Baptêmes dans le monde de la cour bénédiction d'une église à Hanoï. Le nombre croissant des baptisés.

CHAPITRE XV. — LE RETOUR DES JÉSUITES DE MACAO DANS LE ROYAUME DU TONKIN ET LEUR RENCONTRE AVEC LES MISSIONNAIRES FRANÇAIS. — *Lambert de la Motte et le premier synode de l'Eglise du Tonkin (1670)*..... 225

- I. L'arrivée au Tonkin de Dominique Fuciti et de deux autres missionnaires jésuites. Mécontentement du roi ; reprise de la persécution contre les chrétiens.
- II. L'apparition d'un vaisseau français à l'embouchure du fleuve Rouge ; Lambert de la Motte et deux de ses missionnaires à son bord. Accueil favorable de Trinh Tac aux Français ; concession d'un terrain à Hien pour l'établissement d'un comptoir de la Compagnie des Indes Orientales.
- III. Le conflit de juridiction entre Deydier et Fuciti ; vaines tentatives de conciliation. La position des jésuites de Macao : leur respect pour les privilèges traditionnels du patronat portugais.
- IV. L'activité de Lambert de la Motte pendant son séjour au Tonkin. Ordination sacerdotale de 7 catéchistes indigènes ; tenue d'un synode ; création d'une société de religieuses indigènes, les Amantes de la Croix.

QUATRIÈME PARTIE

Les papes Clément IX et Clément X à l'aide des évêques français.

CHAPITRE XVI. — PREMIER APPEL DES VICAIRES APOSTOLIQUES FRANÇAIS A LA PROPAGANDE : JACQUES DE BOURGES A ROME (1664-1665). — *Un mémoire du secrétaire de la Propagande Manfroni sur les missions des Indes orientales (1666)*..... 241

- I. Jacques de Bourges envoyé en Europe par Lambert de la Motte ; son passage à Londres et à Paris ; son arrivée à Rome (9 octobre 1664). Le cardinal des Ursins protecteur des couronnes de Portugal et de France.
- II. Les instructions de Lisbonne au sujet des évêques français. Succès de la mission de Bourges auprès de la Propagande : mesures prises en faveur des vicaires apostoliques. La présence de Philippe Marini à Rome : un bref d'Alexandre VII élogieux pour les jésuites du Tonkin.

- III. Le mémoire du secrétaire de la Propagande Manfroni pour le relèvement des missions des Indes orientales ; son plan pour faire passer les religieux missionnaires sous l'autorité unique de la Propagande et des vicaires apostoliques. Départ de Jacques de Bourges pour Siam.

CHAPITRE XVII. — UN NOUVEL APPEL DES VICAIRES APOSTOLIQUES A LA PROPAGANDE : FRANÇOIS PALLU A ROME (1667-1669). — *Les décisions de Clément IX en faveur des évêques français : le bref Speculatores (1669)*..... 253

- I. L'arrivée de Pallu à Rome. Son désir de s'entendre avec la compagnie de Jésus ; son inquiétude après le rétablissement des relations entre le Portugal et le Saint-Siège. Hostilité des Espagnols aux vicaires apostoliques français.
- II. Les décisions de Clément IX : la juridiction des vicaires apostoliques étendue au royaume de Siam ; les religieux missionnaires soumis aux vicaires apostoliques.
- III. L'action de Louis XIV en faveur des évêques français auprès du Portugal. Importance attachée par la cour de France à ses bonnes relations avec Lisbonne.
- IV. Les relations de Pallu et de Lambert de la Motte avec le séminaire de Paris. Discussions provoquées par le projet de la « congrégation apostolique », son échec devant la Propagande. Mécontentement extrême des directeurs contre Lambert de la Motte ; l'engagement imposé à Pallu avant son départ pour Siam.

CHAPITRE XVIII. — LE RETOUR DE PALLU AUX INDES ORIENTALES : NOUVELLES INFORMATIONS ET NOUVELLE ATTITUDE DE L'ÉVÊQUE (1670-1671). — *Pallu et la compagnie des Indes orientales*..... 271

- I. Conseils de Pallu à Lambert de la Motte et à Deydier ; modération et prudence à l'égard des religieux missionnaires.
- II. Pallu à l'escale de Fort-Dauphin ; le dominicain espagnol Navarette de retour de Chine. Pallu à Surate ; rencontre de Louis Chevreuil. Le missionnaire Charles Sevin envoyé en Europe avec le courrier de l'évêque.
- III. Le dévouement de Pallu à la cause française dans les Indes orientales ; sa confiance dans la compagnie royale ; ses conseils aux directeurs généraux. L'Escadre de Perse à Surate ; mémoires de l'évêque à Colbert.

CHAPITRE XIX. — UN TROISIÈME APPEL DES VICAIRES APOSTOLIQUES A LA PROPAGANDE : CHARLES SEVIN A ROME (1672-1673). — *A Paris, essais de conciliation : l'action du cardinal de Bouillon*..... 283

- I. Charles Sevin à Paris. Mécontentement des directeurs du séminaire. Rencontre de Sevin et du provincial des jésuites chez le cardinal de Bouillon ; Lambert de la Motte blâmé. Intervention de Louis XIV auprès du régent de Portugal en faveur des vicaires apostoliques.
- II. Charles Sevin à Rome. Un nouveau préfet de la Propagande, le cardinal-patron Paluzzi-Altieri. Situation à Rome du cardinal César d'Estrées ; son amitié avec la cour de Lisbonne. Activité de l'ambassadeur de Portugal, François de Sousa. Dispositions très favorables de la Propagande pour Lambert de la Motte : le bref *Cœlestibus et apostolicis*. Mémoire de Sevin contre les jésuites portugais ; leur défense.

CHAPITRE XX. — L'APPUI TOTAL DE CLÉMENT X AUX VICAIRES APOSTOLIQUES. — *Nombreux brefs à l'archevêque et à l'Inquisition de Goa et aux religieux missionnaires (1673-1674).....* 293

- I. Les évêques français protégés par la Propagande contre les entreprises du clergé portugais des Indes orientales. Brefs aux inquisiteurs, à l'archevêque et au chapitre de Goa : les privilèges du patronat limités au domaine effectif du Portugal.
- II. La subordination des religieux missionnaires aux vicaires apostoliques. Le bref *Decet romanum*. Les engagements imposés aux ordres religieux.
- III. Le voyage de Pallu de Surate vers Siam ; séjour au Bengale. La prise de Saint Thomas de Méliapour par l'Escadre de Perse. Projet pour l'établissement d'évêques français à Méliapour et au Bengale ; sympathie agissante de Pallu en faveur de la compagnie des Indes orientales.

CINQUIÈME PARTIE

L'affermissement de l'autorité des évêques français dans les missions d'Indochine.

CHAPITRE XXI. — L'ÉTABLISSEMENT DÉFINITIF DES ÉVÊQUES FRANÇAIS DANS LE ROYAUME DE SIAM. — *Louis Laneau, vicaire apostolique de Siam (1673).....* 307

- I. Le développement de la mission des prêtres français à Siam. Attentions de Phranarai pour Lambert de la Motte ; études linguistiques de Laneau et Langlois ; progrès du séminaire.
- II. Le refus opposé par les religieux au bref *Speculatores* en 1672 ; attachement du jésuite français Tissanier aux droits du patronat portugais.
- III. Le second séjour de François Pallu à Siam (mai 1673-août 1674). La réception solennelle des évêques français par Phranarai. Louis Laneau premier vicaire apostolique de Siam ; son sacre ; un appel des évêques au clergé de France ; interdiction à Lambert de la Motte de s'absenter du royaume ; projet d'une ambassade en France. Réponse prudente du grand inquisiteur de Goa..
- IV. Les difficultés de Laneau avec le clergé portugais. Conflit avec Jean d'Abreu, visiteur de l'évêché de Malacca ; refus opposé par Thomas Valguarnera au bref *Cœlestibus et apostolicis* ; un échec de Laneau à propos du bref *Decet romanum*.

CHAPITRE XXII. — LAMBERT DE LA MOTTE DANS SON VICARIAT DE COCHINCHINE. — *Le libéralisme de Hien-vuong à l'égard des missionnaires français.....* 325

- I. Le premier voyage de Lambert de la Motte en Cochinchine (juillet 1671-avril 1672). Rencontre avec le jésuite Barthélemy Acosta ; le synode de Faïfo ; publication du bref *Speculatores*.
- II. Progrès des missionnaires français ; affermissement de leur situation ; l'action de Claude Guiart, de Guillaume Mahot et de Jean Courtaulin. La guerre de 1672 entre la Cochinchine et le Tonkin.
- III. Le second voyage de Lambert de la Motte en Cochinchine (juillet 1675-mai 1676). L'évêque à la cour de Hué ; meilleure situation des chrétiens ; opposition irréductible du parti portugais. Satisfaction de Lambert de la Motte à la fin de sa visite.

CHAPITRE XXIII. — LES ÉPREUVES DE FRANÇOIS DEYDIER
ET JACQUES DE BOURGES DANS LE VICARIAT DU TONKIN
(1670-1677). — *Progrès de la chrétienté et conflit autour du clergé
indigène*..... 344

- I. François Deydier en prison (1670-1672). Rigueur des autorités tonkinoises. Rôle très important des prêtres indigènes.
- II. Le retour de Philippe Marini au Tonkin (1671). Nouvelles difficultés avec les prêtres français ; opposition du clergé de Macao aux prêtres indigènes. La publication des brefs *Speculatores* et *Decet romanum* source de division parmi les chrétiens ; argumentation de Ferreira en faveur du patronat portugais.
- III. Les déceptions de Deydier et de Bourges. Arrivée de deux dominicains espagnols ; leur découragement, leur départ (1676-1678). Les missionnaires délaissés par la compagnie française des Indes orientales : leur détresse. Difficultés de maintenir leur prestige devant Trinh Tac.

CHAPITRE XXIV. — LA VOLONTÉ DE ROME ENTENDUE AUX
INDES ORIENTALES (1675-1679). — *La juridiction des vicaires
apostoliques reconnue par l'archevêque de Goa*..... 365

- I. Le retour de Charles Sévin en Extrême-Orient. Les craintes des jésuites de Macao devant les menaces du roi de Portugal. Les attermoissements de Valguarnera ; sa mort (1677).
- II. La soumission de l'archevêque de Goa, Antoine Brandao, devant les brefs de Clément X. Répercussion de son attitude sur celle des jésuites : l'autorité des vicaires apostoliques reconnue par les religieux à Siam, au Tonkin, en Cochinchine.
- III. La consolidation de l'établissement des Français en Indochine ; les progrès de leur apostolat, l'élargissement de leur influence. La mort de Lambert de la Motte (juin 1679). Les Français de Siam héritiers du rayonnement missionnaire de Macao.

DOCUMENTS.....	383
BIBLIOGRAPHIE.....	411
INDEX.....	427

